

VALÉRIE

PERRIN

Trois

ROMAN

Par l'auteure de
Changer l'eau des fleurs

ALBIN MICHEL

VALÉRIE PERRIN

TROIS

roman

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2021

ISBN : 9782226461919

Pour Nicola Sirkis et Yannick Perrin

À la mémoire de Pascale Romiszvili

1

4 décembre 2017

Ce matin, Nina m’a regardée sans me voir. Son regard a glissé comme les gouttes de pluie sur mon imperméable, juste avant qu’elle ne disparaisse dans un chenil.

Il pleuvait comme vache qui pisse.

J’ai entraperçu sa pâleur et ses cheveux noirs sous la capuche de son ciré. Elle portait des bottes en caoutchouc trop grandes et avait un long tuyau d’arrosage à la main. De la voir, ça m’a fait comme une décharge électrique dans le ventre, cinq cent mille volts au bas mot.

J’ai déposé trente kilos de croquettes. Je fais ça chaque mois mais je n’entre jamais dans le refuge. J’entends les chiens mais je ne les vois pas. Sauf quand un des promeneurs passe devant moi.

Les sacs alignés les uns à côté des autres devant le portail de l’entrée. Un employé, toujours le même, un grand gars mal rasé, m’aide à porter mes lots de consolation jusque sous les inscriptions ABANDONNER TUE et PRIÈRE DE BIEN REFERMER LA PORTE DERRIÈRE VOUS.

Chaque année, au moment de Noël et juste avant les vacances d’été, mais jamais le même jour, je glisse de l’argent liquide dans la boîte aux lettres du refuge. De l’argent anonyme, avec NINA BEAU au feutre noir sur l’enveloppe. Je ne veux pas qu’elle sache que cet argent vient de moi. Je ne le fais pas pour les animaux, je le fais pour elle. Je sais bien que tout ira dans les gamelles et les

soins vétérinaires, mais je veux que ça passe par elle sans laisser de trace. Juste pour qu'elle sache que dehors, il n'y a pas que des humains qui balancent leurs chatons à la poubelle.

Il y a trente et un ans, elle m'a regardée sans me voir comme ce matin. Elle sortait des toilettes pour hommes, elle avait dix ans. Chez les filles, c'était la cohue, et déjà Nina n'aimait pas attendre.

Son regard a glissé sur moi et elle s'est fondue dans les bras d'Étienne.

Nous étions au Progrès, le bar-tabac des parents de Laurence Villard. C'était un dimanche après-midi. L'établissement était fermé, les grilles baissées. Ils avaient privatisé pour l'anniversaire de leur fille. Je me souviens des chaises retournées sur les tables, pieds en l'air, les unes sur les autres. D'une piste de danse improvisée entre un flipper et le bar. Des paquets cadeaux éventrés dessus, à côté des chips et des Choco BN, des pailles jaunes dans des verres en carton remplis d'Oasis et de limonade.

Toute la classe de CM2 était là. Je ne connaissais personne. Je venais d'arriver à La Comelle, cité ouvrière du centre de la France d'environ douze mille âmes.

Nina Beau. Étienne Beaulieu. Adrien Bobin.

J'ai observé leur triple reflet dans les miroirs incrustés le long du comptoir.

Ils avaient des prénoms démodés, d'ancêtres. La plupart d'entre nous s'appelaient Aurélien, Nadège ou Mickaël.

Nina, Étienne et Adrien venaient d'entrer dans une enfance d'inséparables. Ce jour-là et tous les autres jours, ils ne m'ont pas vue.

Nina et Étienne ont dansé sur *Take on Me* du groupe a-ha tout l'après-midi. Un maxi-45 tours. Un morceau de vingt minutes. Les mômes de ma classe l'ont fait tourner sur la platine comme s'ils n'avaient pas d'autres titres.

Nina et Étienne ont dansé comme des grandes personnes. Comme s'ils avaient fait ça toute leur vie. C'est ce que je me suis dit en les observant.

Sous le stroboscope, ils ressemblaient à deux oiseaux de mer dont les ailes sont déployées dans la nuit les soirs de grand vent. Dont seul un phare lointain illumine les ailes et la grâce.

Adrien est resté assis par terre, le dos collé au mur, pas très loin d'eux. Quand Cyndi Lauper a commencé à chanter *True Colors*, il s'est élancé pour inviter Nina à danser un slow.

Étienne m'a frôlée. Je n'oublierai jamais son odeur de vétiver et de sucre.

*

Je vis seule sur les hauteurs de La Comelle, même si ce n’est pas bien haut, la campagne est juste un peu vallonnée. Je suis partie puis revenue, parce que ici je connais le bruit des choses, les voisins, les jours d’ensoleillement, les deux rues principales et les allées du supermarché où je fais mes courses hebdomadaires. Depuis une dizaine d’années, le prix du mètre carré est dérisoire, tout juste si on ne donne pas les terrains. Alors j’ai acheté une petite maison pour trois francs six sous, que j’ai restaurée. Quatre pièces et un jardin avec un tilleul qui fait de l’ombre l’été et des tisanes l’hiver.

Ici, les gens s’en vont. Sauf Nina.

Étienne et Adrien sont partis, revenus pour Noël, repartis.

Je travaille chez moi, parfois je corrige ou traduis des manuscrits pour des maisons d’édition. Et pour garder un lien social avec la vie d’ici, je remplace le pigiste du journal du coin en août et en décembre. En été, je couvre les avis de décès, les anniversaires de mariage et les concours de belote. En hiver, c’est pareil. Avec les spectacles pour enfants et les marchés de Noël en plus.

La traduction et les corrections, ce sont des restes de ma vie d’avant.

Il y a les souvenirs, le présent et nos vies d’avant qui changent de parfum. Quand on change de vie, on change de parfum.

L’enfance a celui du goudron, d’une chambre à air et de la barbe à papa, du désinfectant des salles de classe, des feux de cheminée qu’exhale l’haleine des maisons les jours de froid, du chlore des piscines municipales, de la transpiration accrochée aux survêtements dans les rangs deux par deux en revenant de la gym, des Malabar roses dans la bouche, de la colle qui fait des fils sur les doigts, des Carambar coincés entre les dents, d’un sapin de Noël planté dans le cœur.

L’adolescence a l’odeur d’une première taffe, d’un déodorant musqué, d’une tartine beurrée dans un bol de chocolat chaud, du whisky-Coca et des caves transformées en salles de bal, du corps qui désire, de l’Eau précieuse, du gel pour les cheveux, du shampoing aux œufs, du rouge à lèvres, des effluves de lessive sur un jean.

Les vies d’après, celle de l’écharpe oubliée par son premier chagrin d’amour.

Et puis il y a l’été. L’été appartient à tous les souvenirs. Il est intemporel.

C’est son odeur qui est la plus tenace. Qui s’accroche aux vêtements. Que l’on cherche toute sa vie. Les fruits trop sucrés, le vent de la mer, les beignets, le café noir, l’Ambre solaire, la poudre Caron des grands-mères. L’été appartient à tous les âges. Il n’a ni enfance ni adolescence. L’été est un ange.

Je suis une grande bringue plutôt bien balancée. Frange, cheveux mi-longs châtain foncé. Quelques fils blancs dans la tignasse que je cache avec du mascara brun.

Je m’appelle Virginie. J’ai le même âge qu’eux.

Aujourd’hui, des trois, seul Adrien me parle encore.

Nina me méprise.

Quant à Étienne, c’est moi qui ne veux plus de lui.

Pourtant, ils me fascinent depuis l’enfance. Je ne me suis jamais attachée qu’à ces trois-là.

Et à Louise.

2

5 juillet 1987

Ça commence par un mal de ventre après le sandwich et les frites trempées dans le ketchup. Nina est assise sous un parasol Miko devant le marchand de frites. Il y a quelques tables en fer colorées, une terrasse qui surplombe les trois bassins de la piscine municipale. En léchant les grains de sel sur la pulpe de ses doigts, Nina écoute *La Isla bonita* de Madonna en observant rêveusement un blond à la peau hâlée qui plonge depuis le cinq-mètres. Elle les trempe dans le fond de la barquette vide pour attraper les restes dans les rainures du plastique. Étienne se balance sur sa chaise en sirotant un diabolo fraise et Adrien croque dans une pêche trop mûre, ça dégouline, les mains, la bouche, les cuisses, du jus partout.

Nina observe souvent Étienne et Adrien. Elle ne le fait jamais à la dérobée. Elle pose les yeux sur une partie de leurs corps et ne les lâche plus. Cela met Étienne mal à l'aise, qui lui dit souvent : « Arrête de me regarder comme ça. » Adrien semble s'en moquer, elle est comme ça Nina, elle n'a pas de frein.

À nouveau des aiguilles dans le ventre, puis un liquide chaud qui coule entre ses cuisses. Nina comprend. Pas déjà. Trop jeune. Pas envie. Onze ans dans quinze jours… Elle croyait qu'on *les* avait au collège. Entre la cinquième et la troisième. La rentrée en sixième c'est dans deux mois… *La honte, si les autres filles savent que j'ai mes règles, elles vont penser que j'ai redoublé.*

Elle se lève, s'enveloppe dans une petite serviette rêche mais qui suffit à

entourer ses hanches. Elle est très fine. « Un fil de fer », lui répète souvent Étienne pour l'énerver. Elle lui rend le walkman sans dire un mot, se dirige vers le vestiaire des filles. D'habitude, elle entre chez les garçons pour que le déshabillage et le rhabillage dans une cabine aillent plus vite.

Étienne et Adrien sont restés sur la terrasse. Nina est partie comme une balle sans leur adresser la parole. Ces trois-là ne se quittent jamais sans se dire où ils vont.

– Qu'est-ce qu'elle a ? demande Étienne, la paille au coin des lèvres.

Adrien remarque que le sirop a rosi sa langue.

– Sais pas, souffle-t-il. Peut-être son asthme.

Ce jour-là, Nina ne revient pas sur la terrasse. Une tache marron sur son maillot de bain. Elle se change en vitesse, glisse une boule de papier-toilette dans sa culotte. Comme une boursouflure entre les cuisses. Elle s'arrête à la Petite Coopérative pour acheter des protections périodiques avec la monnaie des frites. Un paquet de dix. Les moins chères.

Lorsqu'elle arrive chez elle, sa chienne Paola la considère avec un drôle d'air en remuant la queue. Elle lève la truffe et lui tourne le dos pour rejoindre Pierre Beau, le grand-père de Nina, occupé dans le jardin. Il ne l'a pas vue rentrer. Elle s'enferme dans sa chambre à l'étage.

Il fait très chaud. Nina voudrait être avec Étienne et Adrien dans la fosse. C'est le bassin le plus profond : quatre mètres. Trois plongeoirs la dominent : à un mètre, trois mètres et cinq mètres. L'eau de la fosse est trop profonde pour se réchauffer. Le défi quotidien, c'est d'aller toucher le fond glacé après avoir sauté.

Dans la soirée, Étienne téléphone à Nina. Au même moment, Adrien tente de la joindre lui aussi, mais la ligne est occupée.

– Pourquoi t'es partie sans rien dire cet aprèm ?

Elle hésite à répondre. Réfléchit à un mensonge. À quoi bon.

– J'ai mes règles.

Pour Étienne, les règles, ça n'arrive qu'aux filles qui ont des seins, des poils, aux mères, aux femmes mariées. Pas à Nina. Étienne collectionne les autocollants dans des albums *Panini* et suce encore son pouce en douce.

Nina est comme lui. Il a vu les poupées Barbie alignées les unes à côté des autres dans sa chambre.

Après un long silence dubitatif, il demande :

– Tu l’as dit à ton grand-père ?

– Non… La honte.

– Qu’est-ce que tu vas faire ?

– Qu’est-ce que tu veux que je fasse ?

– C’est peut-être pas normal à ton âge.

– Il paraît que ça dépend des mères. Si la mienne les a eues à cet âge, c’est normal. Mais je peux pas savoir.

– Ça fait mal ?

– Ouais. Comme des crampes. Des crampes de soupe à l’oignon dégueulasse.

– Je suis content de pas être une fille.

– Toi, tu vas faire le service militaire.

– Peut-être… mais je suis quand même content. Tu vas aller chez le docteur ?

– J’sais pas.

– Tu veux qu’on y aille avec toi ?

– Peut-être. Mais vous m’attendrez devant le cabinet médical.

*

Les trois se sont rencontrés dix mois plus tôt dans la cour de l’école primaire Pasteur le jour de la rentrée en CM2.

C’est l’âge où c’est le bordel. L’âge où les enfants ne se ressemblent plus. Grands et petits. Puberté, pas puberté. Certains ont l’air d’avoir quatorze ans, d’autres huit.

Les deux classes de CM2 sont rassemblées dans la cour. Devant une soixantaine d’élèves, l’institutrice, madame Bléton, et l’instituteur, monsieur Py, font l’appel côte à côte.

C’est le matin où l’on connaît les coups du hasard et les coups du sort. Où l’on apprend à faire la différence.

Chaque enfant prie en silence – même ceux qui n’ont jamais mis les pieds au catéchisme – pour que ce soit madame Bléton qui l’appelle. Le maître a très mauvaise réputation. Des générations d’anciens élèves traumatisés ont raconté à leurs cadets. Un fieffé salaud qui n’hésite pas à mettre des beignes, à soulever un enfant de terre en lui agrippant le col, ni à casser des chaises contre les murs

lorsqu'il est en rogne. Et chaque année, il choisit un bouc émissaire et ne le lâche pas. Plutôt un mauvais élève. « Alors y a intérêt à travailler, sinon t'es mort. »

Madame Bléton, rangée de droite. Monsieur Py, rangée de gauche. Ils font l'appel par ordre alphabétique.

On devine des soupirs de soulagement discrets dans la rangée de droite. Quelque chose dans le port de tête qui remercie le ciel, les épaules qui se relâchent. Et des airs de condamné à mort pour ceux qui rejoignent la rangée de gauche.

Il y a un silence de plomb école Pasteur ce matin-là. Seules les voix des deux instituteurs résonnent sous le préau. Tour à tour, on appelle les élèves dont le nom commence par un A.

Adam Éric, rangée de droite.

Antard Sandrine, rangée de gauche.

Antunès Flavio, rangée de droite.

Aubagne Julie, rangée de gauche.

Puis ce sont les B.

Beau Nina, rangée de gauche.

Beauclair Nadège, rangée de droite.

Beaulieu Étienne, rangée de gauche.

Bisset Aurélien, rangée de droite.

Bobin Adrien, rangée de gauche.

C'est ainsi que Nina Beau, Étienne Beaulieu et Adrien Bobin sont réunis un 3 septembre 1986. Comme les deux garçons semblent tétanisés, Nina leur attrape la main et les entraîne dans le rang devant monsieur Py. Étienne se laisse guider. Se laisser prendre la main par une fille, c'est la honte, mais il ne réalise pas, c'est la double sentence : il vient de perdre son copain, Aurélien Bisset, et il est chez Py. À l'école Pasteur, du CP au CM1, tous les élèves voient cette dernière ligne droite avant le collège comme une épreuve. « T'as Py, la vache, c'est l'enfer chez lui. »

Ils attendent tous les trois la fin de l'appel côte à côte.

Étienne est beaucoup plus grand que les deux autres. Il a les traits fins, les cheveux blonds, la peau claire de l'enfant parfait dessiné sur les gravures, ses yeux bleu piscine marquent ceux qui le croisent.

Adrien est châtain foncé, les cheveux en bataille, des épis indomptables, très

mince, la peau laiteuse, tellement timide qu'il semble caché derrière lui-même.

Nina possède la grâce d'une biche. Sourcils et longs cils noirs qui encerclent des yeux d'ébène. Après deux mois d'été, sa peau est brune.

Derrière ses lunettes, monsieur Py observe ses futurs élèves, semble satisfait, sourit et leur demande de le suivre à l'intérieur de la classe où il se plante devant le tableau noir.

Toujours ce silence effroyable. Chaque pas, chaque geste est gelé.

Chacun choisit son bureau au hasard. Ceux qui se connaissent se collent par deux. Étienne pousse discrètement Adrien d'un coup de hanche pour se placer à côté de Nina. Adrien obtempère et se place derrière elle. Il la regarde, en oublie l'instituteur. Il se perd dans ses deux nattes, ses cheveux châtain foncé aux racines et blondis par le soleil aux pointes, ses deux élastiques, sa raie au milieu, les boutons nacrés de sa robe rouge en velours, le duvet sur son cou. La beauté vue de dos. Elle sent son regard et se retourne furtivement pour lui balancer un sourire malicieux. Un sourire qui le rassure. Il a une amie. Une copine. Il pourra rentrer chez lui et dire à sa mère : « Je me suis fait une copine. » Il espère que Nina mange à la cantine, comme lui.

– Vous pouvez vous asseoir.

Monsieur Py se présente, écrit son nom au tableau. La tension se relâche, au fond il a plutôt l'air gentil, il sourit presque, explique les choses calmement. Il a peut-être changé, ne dit-on pas que les grandes personnes peuvent se bonifier avec le temps ?

La matinée passe vite. Distribution des livres scolaires à recouvrir le soir même et pas demain.

– Je déteste la procrastination…, lance monsieur Py en fouillant dans son cartable en cuir.

Grand silence dubitatif dans la salle de classe.

– Je vois que vous ne connaissez pas la signification de ce mot.

Monsieur Py se lève, efface son nom à l'aide d'un tampon et écrit au tableau : PROCRASTINATION : DU VERBE DU PREMIER GROUPE PROCRASTINER, qu'il souligne trois fois.

– C'est-à-dire remettre à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

Ensuite, il demande à chaque élève de se lever à tour de rôle, de décliner son nom et son prénom et de définir son point faible et son point fort.

Personne ne bronche.

– Oh là là, ça dort debout ! Il va falloir vous réveiller ! Bien, on va y aller au hasard.

Il désigne la voisine d'Adrien. Une blondinette très pâle. Elle se lève.

– Je m'appelle Caroline Desseigne, mon point fort c'est la lecture, mon point faible c'est que j'ai le vertige…

Caroline rougit un peu et se rassoit.

– Suivant ! Ton voisin, lance Py.

Adrien se lève. Le rouge au front. Les mains moites. L'horreur de prendre la parole devant les autres.

– Je m'appelle Adrien Bobin. Mon point fort c'est la lecture aussi… Mon point faible… j'ai peur des serpents.

Nina lève la main. Le professeur l'encourage d'un signe de la tête.

– Je m'appelle Nina Beau. Mon point fort, c'est le dessin… Mon point faible, l'asthme.

C'est au tour d'Étienne de se lever.

– Tu n'as pas levé la main ! hurle Py.

Silence.

– C'est bon, c'est le premier jour, en général le premier jour, mon pied ne me démange pas encore, les vacances l'ont fatigué. Tu te rassois. Si tu veux prendre la parole, tu lèves la main. Suivant !

Étienne se rassied aussitôt, des sueurs froides dans le dos. Ses mains tremblent.

Il est midi, la cloche résonne dans toutes les classes. Personne n'ose bouger. Monsieur Py demande aux élèves qui ne se sont pas encore présentés de terminer l'exercice. Étienne lève la main à plusieurs reprises pour prendre la parole, mais l'instituteur l'ignore jusqu'au moment où il les envoie tous déjeuner.

Dès qu'ils quittent la classe, Étienne et Adrien attendent Nina devant la porte. Comme pour reformer leur groupe. Quand elle les rejoint, Étienne est dépité.

– Tout le monde s'est présenté sauf moi, gémit-il.

– Comment tu t'appelles déjà ? demande Nina.

– Étienne Beaulieu. Mon point fort c'est le sport, mon point faible… je sais pas… je suis plutôt bon en tout.

– T'as aucun défaut ? demande Nina.

– J’crois pas.

– T’as jamais peur de rien ? s’étonne Adrien.

– Non.

– Même dans une forêt tout seul la nuit ?

– J’pense pas. J’sais pas. Faudrait essayer.

Ils marchent côte à côte au pas de course, ils ont vingt minutes de retard pour la cantine.

Nina au milieu, Adrien sur sa droite, Étienne sur sa gauche.

Élève : Bobin, Adrien, 25, rue John-Kennedy, 71200 La Comelle, né le 20 avril 1976 à Paris, français.

Père : Bobin, Sylvain, 7, rue de Rome, 75017 Paris, banquier, né le 6 août 1941 à Paris, français.

Mère : Simoni, Joséphine, 25, rue John-Kennedy, 71200 La Comelle, auxiliaire puéricultrice, née le 7 septembre 1952 à Clermont-Ferrand, française.

~~Autre responsable légal, adresse, profession, date de naissance, nationalité, téléphone domicile, téléphone travail.~~

Personne à appeler en cas d’urgence : Joséphine Simoni, 85 67 90 03.

Élève : Beaulieu, Étienne, Jean, Joseph, 7, rue du Bois-d’Agland, 71200 La Comelle, né le 22 octobre 1976 à Paray-le-Monial, français.

Frère : Paul-Émile, 19 ans. Sœur : Louise, 9 ans.

Père : Beaulieu, Marc, 7, rue du Bois-d’Agland, 71200 La Comelle, fonctionnaire administratif à Autun, né le 13 novembre 1941 à Paris, français.

Mère : Beaulieu, née Petit, Marie-Laure, 7, rue du Bois-d’Agland, 71200 La Comelle, fonctionnaire juridique à Mâcon, née le 1er mars 1958 à La Comelle, française.

~~Autre responsable légal, adresse, profession, date de naissance, nationalité, téléphone domicile, téléphone travail.~~

Personne à appeler en cas d’urgence : Bernadette Rancœur (employée de maison), 85 30 52 11.

Élève : Beau, Nina, 3, rue des Gagères, 71200 La Comelle, née le 2 août 1976 à Colombes, française.

Père : Inconnu.

Mère : Beau, Marion, 3, rue Aubert, 93200 Saint-Denis, profession inconnue, née le 3 juillet 1958 à La Comelle, française.

~~Autre~~ responsable légal : Pierre Beau (grand-père), 3, rue des Gagères, 71200 La Comelle, employé des Postes, veuf, né le 16 mars 1938, français.

Personne à appeler en cas d’urgence : Pierre Beau, 85 29 87 68.

3

5 décembre 2017

Je ressasse l’info en boucle dans ma tête sans vraiment y croire. Moi qui suis solitaire… que m’est-il passé par la tête le jour où j’ai proposé ma candidature au journal ? Un défi ? Une folie passagère ? Je ne m’intéresse ni aux ragots ni aux départs à la retraite et autres concours de pétanque. Et voilà que je suis en première ligne. Que je me prends un tsunami en pleine poire.

Sans doute un malheureux hasard.

Le lac de la Forêt. Une ancienne carrière de sable au sud de La Comelle sur la route d’Autun. Des nappes souterraines en communication avec la Saône ont rempli d’eau une centaine d’hectares. On s’y baignait souvent quand on était mômes. On savait que c’était risqué, on aimait flirter avec le danger mais on ne restait tout de même pas trop loin des berges, à cause des glissements de terrain sous-marins qui provoquaient des trous d’eau meurtriers. Peu d’entre nous s’aventuraient au milieu. Des garçons parfois pour frimer. Et puis il y avait plein de légendes à propos de ce lac. On racontait que la nuit, on pouvait voir le fantôme de ceux qui s’y étaient noyés, qu’ils nageaient à la surface dans leurs linceuls. Je n’y ai jamais croisé que des campeurs et des canettes de bière abandonnées. Beaucoup d’entre nous ne se baignaient pas pieds nus. Moi, quand j’avais trop chaud, je rentrais dans l’eau sans ôter mes baskets. Il n’était pas rare de se blesser avec du verre ou un morceau de ferraille. Je préférais la piscine municipale pour nager. Mais les soirs d’été, on se retrouvait là-bas pour écouter

de la musique et boire à côté d’un feu de camp.

Cela fait des années que je n’y suis pas allée.

Pour la réfection d’une berge, c’est la première fois qu’il est en partie vidangé en cinquante ans. La commune effectue une étude de faisabilité pour y aménager une plage de sable avec guinguette et toboggans. Une zone qui serait surveillée par des maîtres-nageurs. On compte ainsi contrôler le camping sauvage et les baigneurs trop téméraires.

C’est en vidant la partie ouest du lac qu’une voiture a été découverte la semaine dernière. Pour accéder aux berges, il faut emprunter des sentiers sinueux et étroits. En général, ceux qui viennent en automobile se garent sur un parking improvisé entre deux champs à environ trois cents mètres de l’accès principal.

On vient d’identifier la plaque d’immatriculation de l’épave, c’est une Twingo volée le 17 août 1994 à La Comelle. Jusque-là, rien d’anormal : le ou les voleurs auront voulu s’en débarrasser. Mais ce qui intrigue les gendarmes, c’est que cette date correspond à la disparition de Clotilde Marais.

17 août 1994. Quand j’ai entendu le responsable du journal prononcer cette date, mon sang s’est glacé. Je lui ai demandé s’il ne pouvait pas envoyer quelqu’un du siège, un journaliste plus aguerri, mais tout le monde est en vacances, et moi de permanence et sur place. « Une enquête est en cours, faut que vous alliez au lac le plus vite possible. On veut une photo de la voiture et l’article avant ce soir… »

Je cherche ma carte de presse au fond d’un tiroir. D’habitude je n’en ai pas besoin. Pour rédiger un papier sur l’élection de Miss Pétanque, on ne me la demande jamais.

Je n’aimais pas Clotilde Marais. J’étais sans doute jalouse de ses longues jambes fuselées qu’elle enroulait autour de la taille d’Étienne. J’ai cette image qui me revient. Elle assise sur un muret, lui debout, se roulant des pelles. Elle est en short, ses gambettes serrent ses reins à lui. Elle est pieds nus, du rouge aux ongles, pédicure parfaite. Ses spartiates dorées gisent sur le trottoir. La quintessence de la féminité. J’ai envie de la pousser. De prendre sa place. D’être elle. Bien sûr je ne me suis pas manifestée. J’ai tracé ma route sans respirer.

Clotilde Marais s’est volatilisée l’été de ses dix-huit ans. Quand elle a disparu, toute notre ville a été troublée. Pourquoi partir sans laisser d’explications, la moindre lettre ? En même temps, cela ne m’a pas surprise outre mesure, c’était

une fille hautaine et secrète, elle n’avait pas d’amis et traînait souvent seule.

J’ai envie de téléphoner à Nina au refuge pour lui raconter l’épave dans le lac. Mais jamais je ne le ferai. Juste une pulsion soudaine que je réfrène aussitôt.

Quant à Étienne, je n’ose imaginer ce qu’il va ressentir en l’apprenant.

4

L’année scolaire 1986-1987 fut la seule où l’instituteur Antoine Py changea de bouc émissaire en cours d’année.

De 1955 à 2001, à chaque rentrée des classes, il s’employa à deviner qui serait son souffre-douleur. Un petit jeu dont il se délectait. Il le préparait déjà mentalement en faisant ses mots croisés aux Sables-d’Olonne où il se rendait chaque été.

Serait-il blond, brun, roux ? Grand parce que redoublant ou fluet parce que trouillard ? Un élève qu’il ne pourrait pas blairer dès le départ. Dès qu’il poserait son cul sur un des bancs de sa classe, dès qu’il prononcerait le mot « présent » et que sa voix le désobligerait comme une fourchette qui griffe le fond d’une assiette.

Que des garçons, le sexe faible ne l’intéressant pas. Et selon les fiches personnelles qu’il aurait lues. Qu’il aurait décryptées pendant des heures.

Comme il aimait déchiffrer les prénoms, les noms, les situations familiales de ses élèves ! Qu’il se délectait de toutes ces informations ! Exactement comme quand on regarde depuis l’extérieur, dans l’obscurité, ce qui se passe à l’intérieur d’une maison dont les fenêtres sont éclairées.

Professions du père et de la mère. Jamais il ne choisissait un élève dont les parents étaient cadres ou dans la fonction publique. C’est ce qui sauva Étienne Beaulieu le jour de la rentrée 1986. Si Py n’avait pas lu sur sa fiche que ses parents étaient de hauts fonctionnaires, il aurait dérouillé toute l’année. Se lever et prendre la parole sans demander la permission, et puis quoi encore !

Et jamais il ne touchait de près ou de loin à un Abdel Kader comme il adorait appeler les élèves de confession musulmane en présence de quelques amis triés sur le volet : d'autres instituteurs venant d'autres académies que la sienne, rencontrés aux terrasses des cafés des Sables-d'Olonne.

Antoine Py n'avait pas d'amis à La Comelle, il avait un rang et une certaine distance à respecter, à cause de son métier.

Une fois qu'il avait fait un premier tri en examinant la situation professionnelle des parents et leur nationalité, trois jours lui suffisaient pour élire celui qu'il prendrait en grippe selon plusieurs critères invariables : l'élève paraissait complètement con, un regard d'abruti, une lenteur dans la compréhension, un tic, une chemise froissée, un peu de gras autour du bide, des chaussures sales, une démarche mal assurée. Il pouvait aussi s'en prendre à celui qui paraissait trop sûr de lui, prétentieux, sourire en coin, l'œil qui frise, un petit rigolo. À ceux-là, il adorait fermer le clapet.

Il cherchait la faille la plus imperceptible de la classe pour s'y engouffrer.

Il avait toujours enseigné en CM2, dernière classe avant que les élèves ne partent au collège, qu'il considérait comme la « grande poubelle de l'Éducation nationale ». Il avait le sentiment de façonner des pierres précieuses pour qu'elles finissent dans un caniveau. « De pisser dans un violon », comme il disait le soir à sa femme en avalant sa soupe.

En septembre 1986, il jeta son dévolu sur Martin Delannoy, qui avait redoublé son CE1. Un problème de dyslexie, l'enfant voyait un orthophoniste. Py prenait un malin plaisir non pas à lui faire lire des textes à voix haute devant toute la classe : trop simple, pas assez pervers et surtout trop risqué, l'objectif étant de ne jamais attirer la suspicion des parents, de tous les parents ; c'est que ses élèves parlaient, racontaient la vie de la classe devant leur assiette de raviolis. Py envoyait plutôt Martin Delannoy au tableau pour résoudre des problèmes de maths insolubles pendant des matinées entières.

Il éprouvait une jouissance à peine dissimulée derrière un faux sourire à observer le tremblement d'un élève, la pâleur de sa peau, la brillance des fines gouttelettes de sueur sur ses tempes et son front, ses larmes ravalées jusqu'à ce qu'une minuscule flaque s'écrase sur l'estrade en bois, une goutte de sang translucide, celui du chagrin trop longtemps retenu, et puis c'étaient des rivières sur les joues, comme un barrage qui cède. Et lui, Py, de prendre une voix

mielleuse et de dire : « Retourne à ta place, mon garçon, tu resteras pendant la récréation, je t'expliquerai. »

Il criait rarement, était d'une douceur crasse. Puis, sans sommation, parce qu'un élève bavardait, parce que sa femme lui avait tourné le dos la veille au soir, parce qu'on lui avait refusé une priorité le matin, il se précipitait d'un bond sur l'enfant et le soulevait de terre par le col. Mauvaise note, hors-sujet, ricanement, bavardage, inattention, bâillement… dans ces cas-là, les murs tremblaient et la voix de l'homme résonnait jusqu'aux cimes des grands marronniers plantés dans la cour.

Aucun parent ne se plaignait car jamais un élève n'avait autant remonté sa moyenne générale qu'en passant dans la classe de monsieur Py. On prononçait son nom avec délicatesse, on chuchotait : « Il est chez monsieur Py » avec un sourire et un contentement entendus.

En fin d'année, on lui offrait de nombreux cadeaux qu'il recevait les yeux humides, prononçant inlassablement : « Vous savez, je ne fais que mon travail. »

Ses leçons étaient extrêmement précises et claires. Py pouvait passer des heures à expliquer quelque chose jusqu'à ce que chaque tête de pipe finisse par comprendre. Quitte à se répéter et à se répéter encore. Quitte à faire recopier une leçon jusqu'à ce qu'elle soit assimilée une bonne fois pour toutes. Quitte à donner une liste de devoirs longue comme deux bras, qui occupaient des soirées et des dimanches entiers.

Il était un instituteur remarquable, alors il pouvait bien s'offrir un bouc émissaire pour décompresser. Même le directeur de l'établissement, monsieur Avril, fermait les yeux sur ses agissements peu orthodoxes au vu de ses résultats exceptionnels.

L'année scolaire 1986-1987 débuta donc avec l'élève Martin Delannoy, jusqu'à ce jour de mars où la photo de classe fut distribuée juste avant la récréation. Une enveloppe par enfant avec le prix de la photo et ceux des portraits individuels déclinés sous forme de calendrier, marque-page et carte de vœux.

Ce matin-là Adrien Bobin et Martin Delannoy restèrent en retenue pour finir d'écrire une leçon sur les accords au pluriel. Py se rendit dans la salle des instituteurs pour boire un café. Il revint dans sa classe vers 11 heures, quelques minutes avant de reprendre le cours.

Il poussa la porte en silence. Il adorait arriver à pas de loup derrière un élève pour le faire sursauter. Il observa Martin Delannoy, le nez dans son cahier, la tête sur le côté, promenant sa langue sur ses lèvres en recopiant sa leçon. Py allait lui faire une réflexion quant à sa façon de tenir son stylo plume lorsqu'il fut attiré par Adrien Bobin. Le petit chevelu qui ne mouftait jamais. Qui travaillait bien. Le genre de gosse à qui on fout la paix en règle générale – mais ce matin, il avait lambiné.

Py fut transpercé par une épée glacée quand son regard se posa sur lui. Son cerveau affûté mit un quart de seconde pour analyser. Sa rage silencieuse, sa perversion passa de l'un à l'autre. On aurait cru voir un arc électrique passer de l'élève Delannoy assis à gauche de la salle à l'élève Bobin à l'extrême droite.

Adrien leva la tête et ne vit que du noir dans le regard de Py. Derrière ses lunettes, une folle tempête déferlait sur lui. Menaçante et mortelle. De celles qui assassinent. Adrien comprit aussitôt. Il baissa les yeux, se remit au travail, mais il était trop tard.

5

6 décembre 2017

J’entends les cloches de l’église sonner au loin. Quand elles se manifestent en plein après-midi, c’est qu’on enterre quelqu’un. Un ancien sans doute. Si c’était un jeune, avec le journal et ma permanence, je serais au courant. Ici il n’y a plus que des vieux. Sur deux écoles, l’école Pasteur et l’école Danton, il n’en reste qu’une, et pour combien de temps ? Quand une usine perd ses ouvriers, ce sont aussi leurs enfants qu’on perd. Ici, depuis vingt ans, trop de plans sociaux et de départs en retraite anticipés. L’usine Magellan, qui fabrique des pièces détachées pour automobiles, est passée de trois mille salariés en 1980 à trois cent quarante en 2017. Le coup de grâce a été porté en 2003 quand la société de transport Damamme a été vendue, puis, quelques années après, délocalisée.

Il pleut sur mon tilleul.

Je travaille à la correction d’un manuscrit en attendant d’en savoir plus sur la voiture qui a été retrouvée au fond du lac. Elle a été emmenée à Autun. Les flics ne m’ont pas laissée approcher. J’ai fait quelques photos de la carcasse sortie de l’eau. Ce matin, cette affaire représente un minuscule encart dans le journal. Mais si on découvre un ou plusieurs corps à l’intérieur, elle sera en première page. J’ai le sentiment que les gendarmes marchent sur des œufs avec les journalistes. D’après un informateur, il semblerait qu’il y ait des ossements dans la voiture. Je ne peux m’empêcher de penser à Clotilde Marais.

Tout à l’heure, en faisant du tri, je l’ai reconnue sur ma photo de classe de

CM2. En mars 1987, elle n’avait que onze ans. Je ne me souvenais pas que Clotilde était dans notre classe. Ça a été un choc de la revoir enfant. Longtemps, son portrait a été placardé chez les commerçants. Mais comme le soir de sa disparition un témoin l’a formellement identifiée à la gare, tout le monde a pensé qu’elle était partie sans laisser d’adresse.

Sur ce cliché, on voit aussi le père Py dans sa blouse grise, ainsi que les trois B côte à côte. Beaulieu, Beau, Bobin. Moi, dans la deuxième rangée, la quatrième en partant de la gauche, diaphane, transparente, inexistante.

L’« année Py », Nina, Étienne et Adrien se retrouvaient devant l’école Pasteur dix minutes avant que la cloche sonne. Ils n’avaient pas d’autres camarades qu’eux. Ils se collaient presque, comme les chiots d’une même portée. Pourtant, ils ne se ressemblaient en rien. Ni physiquement ni dans les attitudes.

Onze ans, c’est l’âge où la plupart des filles restent avec les filles et les garçons avec les garçons.

Nina était souvent fatiguée parce qu’elle se couchait tard. On racontait qu’elle aidait son grand-père à classer le courrier pour la distribution du lendemain par rues et par quartiers. Ce qui était faux, le tri se faisait le matin à la poste. Elle dessinait sans doute jusque tard dans la nuit. Elle avait toujours les doigts gris à cause des bâtons de fusain. Elle avait beau les frotter avec une brosse et du savon, les mines de plomb coloraient ses ongles.

J’adorais les poches qu’elle avait sous les yeux. Je les lui enviais. Cela la vieillissait. Lui donnait un air grave. J’aurais voulu lui voler ses marques de fatigue. J’aurais voulu tout lui voler. Son petit nez, son allure, son port de tête, son sourire.

Enfant, Nina ressemblait à Audrey Hepburn. Plus tard aussi. Mais en triste. Bien qu’Audrey ait toujours trimballé une petite lueur de mélancolie au fond de l’œil. Chez Nina, c’était plus noir. Comme si elle était revenue de tout alors qu’elle n’était qu’une gamine. Personne ne savait qui était son père, mais on supposait qu’il était originaire d’Afrique du Nord ou du sud de l’Italie parce que sa mère était, d’après les racontars, une rousse aux yeux verts et que Nina avait les yeux si foncés qu’on ne distinguait pas ses pupilles.

Les trois B allaient à pied à l’école. Le skate, Étienne et Adrien le gardaient pour le soir, le mercredi après-midi et les vacances.

Nina et son grand-père vivaient dans une cité ouvrière, une de ces maisons en

briques, toutes identiques, collées les unes aux autres sur une dizaine de rues, avec un jardin potager à l'arrière. Chaque jardin nourrissait une famille entière, et quelques voisins si la saison était bonne.

Adrien et sa mère Joséphine résidaient dans un F3 au quatrième et dernier étage d'un immeuble des années 60.

Étienne, ses parents et sa petite sœur Louise logeaient dans une belle maison entourée d'arbres centenaires. L'aîné, Paul-Émile, était parti faire ses études à Dijon.

Nina était élevée par un vieux.

Étienne était le fils d'un vieux.

Adrien celui d'un père absent et d'une mère soixante-huitarde qui fumait des roulées et écoutait *Say It Ain't So, Joe* de Murray Head en nettoyant les vitres de sa salle à manger.

À deux cents mètres près, ils étaient tous trois à égale distance de l'école.

Ils étaient liés par un même idéal : partir quand ils seraient grands. Quitter ce bled pour aller vivre dans une ville pleine de feux rouges, de bruit et de fureur, d'escaliers mécaniques et de vitrines. Et des lumières partout, même en pleine nuit. Avec du monde sur les trottoirs, des inconnus, des étrangers dont on ne peut jaser.

Ils passaient tout leur temps libre ensemble, récréations et cantine comprises. Ils riaient des mêmes choses. Prendre l'annuaire téléphonique, tourner les pages au hasard, composer un numéro et faire des réservations en travestissant leurs voix. Regarder *Magnum* et *Fame* portes et volets clos en gobant des bonbons. Jouer au Mastermind et à la bataille navale. Lire ensemble un Tintin ou l'*Almanach de l'étrange*, allongés sur le lit de Nina. « Fini… », disaient Adrien et Étienne à l'unisson. Alors, et seulement quand les deux garçons avaient parlé, Nina tournait la page.

Ils adoraient se faire peur, se raconter des histoires, poser des boules puantes dans les allées du supermarché, s'enregistrer pendant des heures sur la radiocassette, jouer aux animateurs radio et se réécouter en pouffant bêtement. Étienne était le leader, Nina le cœur et Adrien suivait sans jamais broncher.

Leurs rituels étaient aussi rythmés par les crises d'asthme de Nina. Tous trois étaient suspendus à ses bronches capricieuses. Certaines crises pouvaient durer des heures entières malgré la Ventoline. Durant les plus aiguës, Nina préférait

rester seule avec son souffle déglingué.

Adrien et Étienne rentraient chez eux chacun de leur côté. Adrien pour lire ou repenser à ce qu'ils s'étaient dit. Étienne pour faire du skate ou regarder la fin de *Récré A2* à la télé avec Louise, sa petite sœur.

C'est Nina qui était leur trait d'union. Sans elle, Adrien et Étienne ne se voyaient pas. Ils étaient trois ou rien.

Les deux garçons aimaient Nina parce qu'elle ne jugeait jamais personne alors qu'à La Comelle, tout le monde s'évaluait. On héritait des racontars. On se les passait de génération en génération. Nina trimballait la réputation de sa mère, elle n'était que la « petite bâtarde d'une moins que rien ». Adrien, de par sa timidité, n'intéressait personne à part Nina, qui le trouvait intelligent et mystérieux. Sa mère, Joséphine Simoni, était la nouvelle recrue de la garderie municipale, une baba cool dont les jupes longues traînaient sur les trottoirs. Pas de père. On regardait ce couple mère-fils comme des hippies. Quant à Étienne, il était dédaigné par de nombreux élèves car « fils de bourges ». À La Comelle, on ne se mélangeait pas. Les serviettes restaient avec les serviettes et les torchons avec les torchons. On respectait les ouvriers, moins les contremaîtres. Les fils de cadres étaient mal perçus, l'aisance et la richesse presque suspectes.

Les trois allaient toujours au cinéma ensemble. Toujours assis au premier rang. Là, Adrien n'était pas relégué derrière comme dans leur salle de classe mais à côté de Nina. Elle au milieu, lui sur sa droite, Étienne sur sa gauche.

Le jour où ils virent *Manon des sources*, Nina leur saisit la main à chacun au moment où Ugolin se coud le ruban de Manon à même la peau, et les garda serrées dans les siennes longtemps après qu'Ugolin se fut pendu.

Manon des sources resta le film préféré d'Adrien et Étienne quoi qu'ils en disent. Quand on leur demandait : « Quel est ton film préféré ? », ils répondaient : « *Le Retour du Jedi* ». Mais ils mentaient.

6

7 décembre 2017

Jeudi, jour des courses au supermarché. J’espère toujours croiser Nina, cela n’arrive jamais. Je prends les produits de première nécessité, ensuite je descends sur le marché. J’espère à nouveau la voir, guette toutes les voitures que je croise, personne. C’est comme si elle vivait cachée.

Après avoir acheté mes fruits et légumes, je bois un café à la terrasse chauffée du bistrot de l’Église. Je regarde les gens passer avec leurs caddies à roulettes et leurs paniers. Des couples, des femmes seules, des veufs.

J’aime bien la serveuse. Elle ne me reconnaît pas. Elle s’appelle Sandrine Martin. On était en cinquième ensemble. Dans la même classe que les trois. Après, elle est partie en apprentissage. Elle avait cette particularité de tout le temps cracher par terre. Elle était jolie. Elle l’est toujours. Mais les clopes et une vie de contrats à durée déterminée se lisent dans les sillons de son visage et à la commissure de ses lèvres. L’hiver, ses pulls cachent une sirène bleue délavée sur son avant-bras. Une sirène qui ne s’est jamais prélassée aux terrasses des palaces.

Parfois, j’ai envie de lui dire : « C’est moi, Virginie. » Mais pour quoi faire ? Pour se dire quoi ? « T’as-des-gosses ? – Non. Et toi ? – Oui-deux. – Ils-ont-quel-âge ? – Quinze et dix-huit ans. – Ça-fait-longtemps-que-tu-sers-des-bocks-ici ? – Pourquoi-t’es-dans-la-région ? C’est-mort-par-ici. »

Je préfère que Sandrine ne me reconnaisse pas. On se sourit. Elle me tend le

journal du jour. Je laisse 30 centimes de pourboire. J'ai envie de laisser 50 mais sur un café à 1,20 euro, ce serait trop. Elle me remarquerait.

– Au revoir.

Des fois, ça a du bon de ne pas se reconnaître. Ça produit de la tranquillité.

En rentrant chez moi, je fais un détour pour passer devant mon ancien collège. Il est fermé au public depuis longtemps. Trop d'amiante et de courants d'air. Il a été vandalisé plusieurs fois. Des squatteurs l'ont caillassé et ont tenté d'y mettre le feu. Quelques fenêtres sont bouchées par du carton. Il est cerné d'herbes hautes.

On en a construit un tout neuf, le collège Georges-Perec, qui se trouve un peu en dehors de la ville. Il rassemble des élèves de plusieurs agglomérations.

Ce matin, quand je suis passée devant mon vieux collège qui m'évoque chaque fois un paquebot abandonné par son capitaine sur une mer de béton verdi et accidenté, j'ai freiné.

D'ordinaire je passe devant sans vraiment regarder, par habitude, comme je faisais un détour pour frôler la tour Eiffel dans ma vie d'avant.

J'ai freiné et je me suis garée sur le bas-côté. Depuis le temps qu'on en parlait… Les pelleteuses ont commencé leur travail : le collège du Vieux-Colombier est en train d'être rasé. Je suis restée dix minutes à observer le passé se faire écrabouiller. Les tôles bleues démontées, les cloisons démembrées à la vitesse de la lumière, comme si c'était un décor et non un véritable lieu où l'on avait enseigné plusieurs décennies.

Dans quelques jours il ne restera plus rien.

Je me suis souvenue du temps où, en salle d'étude, pendant les pauses, je regardais les élèves depuis le troisième étage marcher dans la cour. Je les regardais souvent en pensant : *Dans cent ans, ils seront tous morts*.

Jamais je n'aurais imaginé que les murs de mon ancien collège sombreraient avant ses élèves.

La désertification de l'usine Magellan et la délocalisation des Transports Damamme ont condamné des quartiers entiers. Seules les deux rues principales tentent de garder une certaine dignité. Les derniers héros de ce monde moderne, les « petits commerçants », comme on les appelle dans les journaux télévisés, se mobilisent pour faire battre le cœur du centre-ville gros comme une tête d'épingle.

Ici, les mauvaises herbes ont gagné du terrain. Partout où il y avait du monde quand j'étais enfant ne restent que des murs fissurés, des volets fermés, des enseignes pâles et rouillées, des trottoirs où le béton est recouvert de mousse.

Là où Adrien et Étienne faisaient du skate ne subsistent que des no man's lands.

7

À partir du lundi 9 mars 1987, jour où Py se mit à exécrer Adrien, ce dernier compta les jours comme un prisonnier compte ceux qui le séparent de la liberté. En ôtant les samedis après-midi, les dimanches, les mercredis et les jours fériés, pour atteindre les grandes vacances, il fallait tenir soixante et un jours et demi.

Soixante et un jours et demi à entrer dans la classe avec du plomb dans le ventre et les chaussures. Soixante et un jours et demi à barrer la journée écoulée, chaque soir, avec un feutre noir en appuyant très fort sur la pointe pour se soulager. Il rayait les jours dans un calendrier des pompiers sur lequel on pouvait voir les hommes du feu intervenir dans des accidents de la route, des inondations ou des incendies : exactement l'état d'esprit dans lequel se trouvait Adrien, tourmenté par son instituteur.

Il était retenu à chaque récréation et le soir après la classe. Py prétextait une leçon non apprise, un texte mal rédigé qu'il fallait recopier en faisant de grandes boucles, il lui faisait retracer un parallélépipède rectangle, réviser les préfixes, suffixes, ordres de grandeur, écrire cent fois : « Je ne rêve pas en classe. »

Depuis le 9 mars 1987, Adrien ne rêvait plus. Il n'observait plus la nuque de Nina, ses cheveux, ses élastiques, ses robes, ses épaules, son dos.

Py était toujours penché sur son épaule à le renifler.

Dès qu'Adrien baissait la garde, Py l'envoyait au tableau pour mieux l'humilier devant toute la classe. En vain.

Les timides ne sont ni faibles ni lâches. Les bourreaux n'ont pas nécessairement le dessus sur eux. Jamais Adrien ne pleura. Il fixait Py droit dans

les yeux et s'évertuait à répondre à ses questions, aussi pernicieuses et incompréhensibles fussent-elles, tandis que l'élève Martin Delannoy, le premier souffre-douleur de l'année, respirait mieux. N'en revenant toujours pas de ce miracle : le déchaînement était passé dans un autre camp.

Le soir, après sa retenue, Nina et Étienne attendaient Adrien comme deux âmes en peine, assis sur un trottoir. Ils le raccompagnaient chez lui. Adrien avait mal partout, les muscles endoloris par des contractures.

Nina lui demandait continuellement :

– Mais pourquoi est-ce qu'il s'en prend à toi ?

À quoi Adrien répondait toujours :

– Un jour, je te dirai.

– Mais tu me diras quoi ?

Et Adrien se claquemurait dans son mutisme.

Étienne lui demandait s'il voulait qu'il aille crever les pneus du père Py ou lui mettre de la merde de chien dans sa boîte aux lettres. « Je sais où il habite… » Mais Adrien refusait. Py se douterait de quelque chose et ce serait pire s'il s'en prenait à eux.

Adrien pleurait dans son sommeil. Quand il se réveillait, sa taie d'oreiller était mouillée.

Ils ne lisaient plus le même livre ensemble dans la chambre de Nina et la télé restait éteinte. Comme si les héros de leurs feuilletons préférés étaient morts.

– Il nous fout nos mercredis en l'air…

– Il nous fout notre vie en l'air ! Avant c'était bien.

– Un jour je l'ai vu en ville, il est mal foutu, c'est pour ça qu'il met une blouse, c'est pour cacher son gros cul.

Ils répétaient tous trois en boucle : « Vivement l'été. »

Les sorties au cinéma étaient devenues rares, ils promenaient une chape de plomb commune à l'interclasse, mais quand ils s'y rendaient, ils s'installaient comme de coutume : Nina au milieu, Étienne sur sa gauche, Adrien sur sa droite.

C'est ainsi qu'ils découvrirent ensemble *Le Grand Chemin* de Jean-Loup Hubert. Ce jour-là, Adrien comprit que l'on pouvait s'extirper d'un quotidien aussi lourd soit-il en pénétrant dans une œuvre.

*

Le 4 mai 1987, Py s’aperçut qu’il lui manquait des copies à corriger dans son cartable. Sans réfléchir, il bondit sur Adrien, lui mit une raclée devant les autres enfants terrorisés, en l’accusant d’avoir dérobé lesdites copies pendant sa retenue. Nina et Étienne se levèrent de concert pour intervenir, mais un regard, un seul regard d’Adrien, suffit pour qu’ils se rassoient immédiatement.

Le corps d’Adrien ne résista pas à cette nouvelle offensive, il tomba malade. Jamais personne ne l’avait battu. Son père ne l’avait jamais touché, même si sa quasi-indifférence l’avait marqué dans sa chair de manière invisible mais indélébile. Sa mère était douce, jamais elle n’aurait levé la main sur son fils.

Sur le chemin du retour, Adrien fit jurer à Étienne et Nina qu’ils ne raconteraient rien. Ses deux amis levèrent la main et jurèrent.

Quand son fils arriva à la maison, Joséphine le trouva très pâle. Préoccupé, comme absent. Elle tenta de le faire parler, en vain. Après le dîner, elle téléphona à Nina pour lui demander s’il s’était passé quelque chose de particulier à l’école, mais Nina répondit que non, rien de spécial, c’était comme d’habitude.

Dans la nuit, Adrien fut pris de tremblements, puis de fièvre. On diagnostiqua une bronchite qui se transforma en vilaine pneumonie. Il fut hospitalisé quelques jours. Il resta absent de l’école trois semaines. Nina et Étienne prirent ses cours et ses polycopiés et allèrent chez lui chaque soir après la classe.

Joséphine, qui fumait désormais sur son petit balcon, réchauffait leur goûter qu’ils prenaient autour de la table en formica.

La chevelure de Joséphine gardait le souvenir d’une certaine blondeur, jaunie et blanche par endroits. Une petite tête qui aurait pu rappeler celle d’un rongeur. Cependant, ses traits étaient fins, lisses. Son regard contenait douceur et incrédulité.

Elle n’avait pas refait sa vie après avoir été la maîtresse du père d’Adrien. Un homme qui soufflait le chaud et le froid, détaché et marié à une autre qu’il ne quitterait pas. Il avait prévenu : « Jamais. » Quand il avait appris que Joséphine était enceinte, il n’avait pas réagi. Ni colère, ni amertume, ni joie. Le jour où il était parti sans dire qu’il ne reviendrait pas, Joséphine faisait une tarte aux pommes. Elle avait les mains dans le beurre et la farine quand il lui avait tendu quelque chose. Elle n’avait pas compris avant de lire un montant sur un chèque. Elle avait fait une tache de gras sur la signature.

Sylvain Bobin n'était revenu que pour reconnaître l'enfant. Joséphine n'avait pas trouvé la force de lui dire que ce n'était pas nécessaire. Elle ne l'aimait plus. Pourtant, elle l'avait désiré, attendu, souhaité. Mais c'était avant la déception, les mots sales et les gestes lâches. Elle l'avait laissé s'approcher du berceau, il était resté à distance.

Parfois, il réapparaissait. Comme un contrôleur de travaux publics ou un flic. Tout juste s'il sonnait avant d'entrer. Il jetait un coup d'œil à l'appartement, aux peintures, à la plomberie, aux résultats scolaires d'Adrien, abandonnait un énième chèque sur la table du salon et repartait. Sans doute en paix avec sa conscience.

Quand Adrien fut hospitalisé, Joséphine lui téléphona. C'était la première fois en onze ans. Sylvain Bobin était à l'étranger, elle laissa un message à son hôtel. Il la rappela. De la friture sur la ligne. Au téléphone, Joséphine le rassura. Plus de peur que de mal. Adrien allait déjà beaucoup mieux. Une méchante bronchite qui avait mal tourné.

À présent Joséphine observait les trois tremper leur petite bouche dans le bol fumant. Elle aimait les nouveaux amis d'Adrien. Surtout Nina. Joséphine aurait voulu avoir une fille qui lui ressemble. Petite poupée aux yeux bruns. Deux étoiles plantées dans un adorable minois. *Et qui n'ont pas fini de briller*, pensait-elle.

Après les devoirs, Nina repartait en serrant Adrien dans ses bras et Étienne en lui faisant une accolade, et toujours ces mots, comme une litanie : « Vivement l'été. »

Après sa maladie, en reprenant le chemin de l'école, Adrien continua à barrer les jours qui le séparaient de la délivrance. Il avait calculé qu'en ôtant le pont du jeudi de l'Ascension, le lundi de Pentecôte, les mercredis, les samedis après-midi et les dimanches, il ne restait plus que trente et un jours et demi.

Adrien avait lu quelque part qu'« avoir le diable au corps » signifiait réaliser quelque chose de surhumain. Il lui sembla surhumain de se lever, boire un lait chaud, s'habiller, emprunter ce chemin, entrer dans l'enceinte de l'école Pasteur, traverser le préau, monter six marches, poser sa veste sur le porte-manteau, reprendre sa place, sentir l'eau de Cologne du mal engoncé dans sa blouse grise, croiser ses yeux derrière ses lunettes pendant trente et un jours et demi.

Il lui sembla surhumain de ne pas avoir de père pour le défendre, lui tenir la

main, lui dire : « Je te protège, mon fils, sois tranquille. »

Le jour où il remit les pieds en classe, même la présence de Nina et Étienne ne calma pas son cœur fou. Une envie de chier. L'estomac recroquevillé. La gorge enflée.

Ce matin-là, Adrien se mit en tête que l'asthme de Nina l'avait contaminé tant respirer lui semblait difficile.

Tout de suite un sourire, du miel dans la voix de l'instituteur. Pas de tableau pendant des heures, pas de retenues. Ni pendant la récréation ni le soir.

Py avait eu peur. C'était la première fois qu'un souffre-douleur tombait malade. D'habitude, il sentait ces choses et calmait le jeu avant qu'elles tournent au vinaigre.

Les semaines passèrent. Adrien eut de bonnes notes à ses devoirs et les encouragements de son instituteur à l'encre rouge, dans la marge, en haut, à droite : « Très bien, très bon travail, élève sérieux. »

Un soir de juin, Adrien resta de sa propre initiative dans la salle de classe, tandis que Py travaillait à son bureau. Les élèves devaient fabriquer de l'électricité avec un ventilateur douze volts, coller un aimant sur chaque pale de l'appareil et le raccorder à un transformateur à l'aide de deux dominos. Adrien se passionna pour l'exercice, fabriqua une tablette en bois qu'il prit soin de peindre en blanc et y connecta trois ampoules de couleur. Comme il n'avait toujours pas fini à 18 heures, Py, pressé de partir, lui demanda de terminer cette tâche chez lui.

Adrien y travailla tout le week-end, en apportant des variations à l'intensité électrique à l'aide d'un interrupteur, ce qui épata Nina.

– T'es super intelligent.

– C'est pas de l'intelligence, c'est de la physique.

– C'est pareil.

Quand Adrien, Nina et Étienne arrivèrent devant leur salle de classe le lundi matin, le directeur, monsieur Avril, attendait tous les élèves sur le pas de la porte, l'air grave. Avril les fit entrer en rang et leur demanda de prendre leur place habituelle, de sortir leur lexique grammatical pour lire la dernière leçon en silence.

Py était absent. Il ne l'avait jamais été de toute sa carrière d'instituteur.

Les élèves s'interrogeaient du regard sans piper mot, quand l'un d'entre eux

finit par oser lever la main :

– Où est monsieur Py ?

– Dans mon bureau, répondit le directeur.

Une vague de déception se fit entendre. On avait espéré rentrer chez soi, faire du vélo, des jeux de société, regarder la télé, même s'il n'y avait pas de programmes jeunesse le lundi.

Non, Py n'avait pas été enlevé, il n'était ni malade ni mort, il y aurait école aujourd'hui.

C'est alors qu'Avril chercha Adrien du regard avant de lancer :

– Adrien Bobin, tu veux bien me suivre je te prie ?

À l'énoncé de son nom, il eut la sensation que son estomac se retournait. Il se leva comme un innocent que l'on condamne et qui ignore de quoi on l'accuse, jeta des regards inquiets à Nina et Étienne et suivit Avril la tête baissée.

Regarder les carreaux sur le sol. Mal alignés. Essayer de les compter pour ne plus penser à rien. Un, deux, trois, quatre. Un mauvais pressentiment. Pourquoi Py était-il absent ? Pourquoi le directeur le convoquait-il, lui ? Lui et lui seul ?

Oui, un mauvais pressentiment.

Quand Avril et Adrien entrèrent dans le bureau de la direction, une ancienne salle d'étude qu'on avait récupérée pour y installer un secrétariat, des armoires contenant les dossiers scolaires, un téléphone et une machine à écrire, Py était là, assis, les jambes croisées. Il ne portait pas sa blouse grise. Il était en bras de chemise bleu ciel et pantalon de tergal. C'était la première fois qu'Adrien voyait son instituteur en habits de ville.

Py ne leva pas les yeux, ne les posa pas sur Adrien, même quand ce dernier le salua. Il se contenta de sourire au directeur en faisant comme si Adrien n'existait pas.

– Bien, on ne va pas y aller par quatre chemins, monsieur Py m'informe que tu as volé des fournitures.

Adrien ne comprit pas tout de suite. Il chercha le regard de Py, qui était toujours fixé sur le directeur assis face à lui.

– Tu sais que le matériel utilisé en travaux pratiques doit rester dans l'enceinte de l'établissement… C'est écrit dans le règlement intérieur de l'école.

Adrien fut incapable de prononcer un mot. On l'accusait de vol, Py l'avait coincé, il avait gagné la partie. Adrien sentit ses larmes monter. Mais non, Py

n’aurait pas ses larmes. Il les ravala aussitôt comme une soupe amère. Enfonça ses ongles dans la peau de ses avant-bras. Un détail l’aida. D’abord imperceptible. Puis ce ne fut plus un détail mais une évidence. Au fur et à mesure qu’Adrien respirait, que son cœur se calmait, il la sentit. D’abord légèrement âcre, puis de plus en plus tenace, formant des cercles de plus en plus larges, jusqu’à ce qu’elle ne puisse plus passer inaperçue dans la pièce : une odeur de transpiration. Py puait. Il émanait de lui l’odeur du mensonge.

Avril le sortit de ses pensées :

– C’est tout ce que tu as à dire pour ta défense, Bobin ?

Son silence l’accusait. Qui ne dit mot consent. Il consentit à être puni jusqu’à la fin de l’année scolaire. Des lignes à recopier chaque jour et à remettre au directeur.

Il fut accusé de vol devant toute la classe et mis à l’écart, à une table, au fond, contre le radiateur froid.

Aucun avertissement ni rapport ne fut porté sur son dossier scolaire car Adrien Bobin était un bon élève et il avait rapporté sa tablette le matin même. Et puis il ne s’agissait que de trois ampoules, de fils électriques et de matériel sans aucune valeur marchande. La punition, c’était pour le principe. Il fallait marquer le coup.

Quand Joséphine Simoni apprit ce qui s’était passé, elle voulut rencontrer Avril et Py sur-le-champ et remonter jusqu’au recteur pour fausses accusations.

Adrien refusa.

– Py a raison, j’ai volé le matos.

– Tu me prends pour une idiote ? Pourquoi tu le défends ?

– Plus que dix-neuf jours avant les vacances.

– Je vais appeler ton père !

– J’ai pas de père ! Il en a rien à foutre de moi ! Si tu l’appelles, je fugue ! Je te jure que je fugue ! Et tu ne me reverras jamais !

Joséphine céda. Elle n’appela personne. Ni Sylvain Bobin ni le recteur.

Joséphine crut son fils sur parole : Adrien était capable de disparaître. Elle l’avait toujours su, senti. C’était comme une menace insidieuse. Son fils trimballait quelque chose de grave. Absolument pas de l’ordre de l’enfance. Adrien n’était jamais insouciant. Il était doux mais sérieux. Inutile de lui demander de faire ses devoirs, de se laver les dents, de mettre la table, d’aider à

ranger l’appartement, il le faisait de lui-même. Il riait souvent, un rire cristallin que Joséphine chérissait, il savait s’abandonner à la joie, surtout lorsque Nina et Étienne étaient là, en regardant une comédie ou une émission à la télévision. Mais il retombait toujours sur ses pieds. Ceux d’un adulte qui chausse du 35.

À partir de ce jour, Adrien se méfia toujours des autres, de leur perversité.

Il ne fit plus jamais confiance à personne.

Cette année scolaire lui avait donné deux amis et repris son innocence.

8

8 décembre 2017

J’ai dû choper une angine. Écharpe autour du cou. À force de silence, de vivre seule, j’ai la gorge fragile.

Ce n’est pas le jour des croquettes. Pourtant, j’en dépose trente kilos contre le portail du refuge.

Comme d’habitude, j’entends les chiens mais ne les vois pas.

Comme d’habitude, le grand gars mal rasé vient les chercher en marmonnant :

– Merci pour *eux*.

– Nina est là ? je demande.

Le grand gars marque un temps d’arrêt. Un lecteur qu’on mettrait sur « pause ». D’habitude, à part bonjour et au revoir, je ne dis rien. Je me ravise immédiatement, ne lui laisse pas le temps de me répondre et file vers ma voiture. Il me suit du regard. Je fais un geste évasif pour le saluer. Je ne sais pas ce qui m’a pris.

Un mélange d’émotions sans doute.

Le collège du Vieux-Colombier détruit, la photo de classe retrouvée, le souvenir qui revient en rêve si souvent, celui que j’ai encore fait la nuit dernière où je me vois retourner là-bas. Chez Nina. C’est le soir de l’enterrement. L’effroi, la stupeur, les gestes lents, Étienne, sa pâleur, ses yeux cernés, sa respiration, et Nina qui se fait sauter ailleurs.

Mais ce qui me hante davantage, c’est qu’on a retrouvé un corps dans la

voiture du lac de la Forêt. L'information est confirmée. Les flics vont faire des recherches pour l'identification. J'ignore pourquoi mais je n'ai pas le droit d'en parler dans le journal pour l'instant.

Et je voudrais tant le dire à Nina.

*

Nina est assise à son bureau. Elle grignote le capuchon de son stylo.

Sale journée. Deux entrées en fourrière. Chiens de chasse. Pas identifiés. Pleins de parasites. Pas eu d'adoptions depuis deux mois. Une des bénévoles qui s'est tirée. Heureusement, au milieu de toute cette merde, une loupiote d'espoir : quelqu'un est intéressé par le vieux Bob. Quatre ans qu'il est là. Seize saisons de bitume. La personne vient de téléphoner, elle passe cet après-midi à 15 heures pour le voir. Elle a repéré sa photo sur le site du refuge. Bob lui plaît. Le trombinoscope que Nina a fait des clebs est presque aussi efficace qu'un site de rencontres.

Elle sourit toute seule. Faudrait qu'elle essaye, qu'elle s'inscrive sur Essayeunmec.com, histoire de voir. Mais rien que l'idée de se retrouver en tête à tête avec un inconnu au PMU la dissuade. En plus, il n'y a pas d'inconnus à La Comelle. Les types de son âge, elle les connaît tous. Des hommes mariés bedonnants qui ont les dents jaunies par le tabac, des poivrots ou des anciens sportifs desséchés. Elle se marre toute seule. Ça fait du bien. Ça fait comme un éclairage à l'intérieur. Faut bien sourire quand on a que ça, sourire pour continuer.

Christophe entre dans le bureau, se sert un café tiède et y trempe un petit-beurre.

– La personne qu'amène des croquettes tous les mois, ce matin, elle est revenue. Elle m'a demandé si t'étais là. D'habitude, elle dit jamais rien. Tu vois qui c'est ?

Nina relève le nez de son planning. Son regard se trouble. Comme si elle encaissait l'information.

– Oui, je vois très bien.

– Ah bon ? s'étonne Christophe.

– C'est un fantôme.

Nina enfile sa veste et se dirige vers l’infirmerie, qui se trouve juste à côté de la chatterie. C’est l’heure de faire une piqûre à Orlan, suspicion de coryza. Enrayer immédiatement avant que les autres ne le chopent.

9

Juillet 1987

– Adrien, tu crois que j’ai mes règles parce que ma mère est une pute ?

– Ben non, Mère Teresa, elle a eu ses règles à dix ans… comme toi.

– Mère Teresa ?

– Oui.

– T’es sûr ?

– Oui. Je l’ai lu dans un *Science et Vie*.

Étienne et Adrien encadrent Nina tandis qu’ils se dirigent vers le cabinet médical. Ils ne se sont pas revus depuis la veille à la piscine, quand Nina est partie comme une balle sans rien leur dire.

Les garçons sont sur leur skate, Nina à pied. Ils roulent au rythme de ses pas.

Depuis la piscine, le sang n’arrête pas de couler. Elle a pris rendez-vous chez le docteur Lecoq sans travestir sa voix. Un vrai rendez-vous à son nom, Nina Beau. Là-bas, on la connaît très bien. Avec son asthme, elle est suivie régulièrement. C’est la première fois qu’elle va voir son médecin de famille seule. D’habitude, son grand-père l’accompagne. Elle a un sentiment de désobéissance qui la met mal à l’aise.

– Tu l’as dit à ton grand-père ? demande Étienne.

– Non, répond Nina, agacée.

– Tu peux aller à la piscine ?

– Ben non…

– Combien de temps ça dure ? s’inquiète Étienne.

– J’sais pas trop… Environ six jours… Mais allez-y, vous, à la piscine.

– On te laisse pas toute seule ! s’indigne Adrien.

Étienne laisse exploser sa joie :

– On va louer des vidéos ! Le jardinier et madame Rancœur sont en vacances ! On va avoir la maison pour nous tout seuls !

– Et ta sœur, on va pas la déranger ? s’inquiète Nina.

– Jamais là.

Quand ils arrivent tous les trois devant l’établissement médical, Nina demande aux garçons de l’attendre un peu plus loin.

– Tu veux pas qu’on t’accompagne dans la salle d’attente ?

– Non. Je préfère y aller seule.

Juste à côté, il y a le parking d’une jardinerie. Les deux garçons vont rouler et faire des figures sur les lignes de stationnement des camions.

Ils prennent de l’élan, font des sauts. Étienne est beaucoup plus doué et téméraire qu’Adrien. Plus rapide aussi. Il semble en lévitation sur sa planche. Tous deux ressemblent à un professeur et son élève, pense Adrien. Un professionnel et un débutant. Étienne a une maîtrise parfaite de son corps. Il est d’une agilité et d’une souplesse innées, il a encore grandi et fait deux têtes de plus qu’Adrien. Sur roues, dans l’eau, sur terre, Étienne contrôle l’équilibre et la beauté des gestes. Il faut le voir traverser le grand bassin de la piscine en nageant le crawl.

C’est une fatalité qu’Adrien a déjà intégrée : on ne naît pas tous égaux.

Des croûtes aux genoux et aux bras, les poignets endoloris par les figures qu’il tente de faire pour imiter Étienne, Adrien fait une pause en rattachant un de ses lacets quand il sent un regard, comme la lame d’un couteau plantée dans son dos. Surpris par le malaise vertigineux qui le traverse, il se retourne et se liquéfie. C’est comme un coup de pied dans l’estomac. Son souffle se coupe.

Il est là. À environ trois cents mètres de lui. Depuis combien de temps observe-t-il Adrien ? Est-ce qu’il l’a suivi ? Un quart de seconde et il fait volte-face, referme la portière de sa voiture à toute allure et pénètre à l’intérieur de la jardinerie.

C’est comme une impulsion, quelqu’un qui le pousserait, comme une violence qu’il ne connaît pas, peut-être la personne derrière laquelle il semble toujours se

cacher, cette insoutenable timidité, des murs qui tombent. Tout ce que Py ne lui a pas fait pleurer est en train de sortir de manière totalement désynchronisée.

Adrien s'élance, abandonnant son skate sur un muret, n'entendant pas la voix d'Étienne qui lui demande où il va. Il traverse le parking en courant, ouvre la lourde porte du magasin, se la prend dans la figure : ses gestes sont trop désordonnés, son corps ne répond plus, il a les jambes chargées d'électricité.

Une première allée, vide. Une autre aussi.

Adrien cherche Py comme un chien de meute traque une bête.

Il croise un employé qui lui sourit.

– Bonjour, mon garçon.

Adrien n'entend plus rien. Les battements de son cœur dans les oreilles, un poisson pris dans des filets.

L'odeur de la classe qui remonte, un mélange de papier, de colle, d'ammoniaque, de craie et de sueur.

Troisième allée. Il est là, soupesant des sacs, choisissant sereinement des graines pour son jardin. Sourire de circonstance qu'il s'est accroché au visage avant de partir de chez lui comme tous les matins.

Adrien le connaît si bien ce sourire. Il le réveille encore chaque nuit.

Py n'a pas le temps de voir Adrien bondir, il reçoit le coup en pleine figure. C'est pourtant un petit poing serré, celui d'un enfant de onze ans haut comme trois pommes. Mais il y a tant de rage dans cette main, tant de tension et de chagrin que le coup a la puissance d'une balle tirée à bout portant.

Les lunettes se brisent et le blessent. Du sang sur le nez. Sa vue se trouble. Puis un coup de pied dans les couilles, d'une violence inouïe. Un vertige, Py se penche en avant, se recroqueville, tandis qu'Adrien frappe et hurle comme un fou. Un employé le saisit, le retient, il se débat comme un diable.

Puis un autre cri, terrible, désespéré, celui de Nina :

– Adrien !

Le visage de Nina déformé par la peur, des larmes dans les yeux, et celui d'Étienne, à côté d'elle, incrédule, la bouche grande ouverte comme s'il était un demeuré.

Une chaleur qui monte dans son corps. Des armées de fourmis dans les membres. Ses jambes ne le portent plus. Et puis plus rien. Un voile noir.

Adrien reprend connaissance dans une réserve, l'odeur des plantes, de la terre

mouillée. Deux agents de ville et trois employés de la jardinerie le regardent, il perçoit les mots « Monsieur Py ne portera pas plainte… la mère payera pour les lunettes… blessures superficielles… inquiets pour l'enfant… un médecin va venir… mais qu'est-ce qui lui a pris ? ».

Nina est en pleine crise d'asthme, son souffle est rauque, parfois aigu, comme un sifflet déglingué dans sa gorge.

Étienne observe toujours Adrien, son skate sous le bras, comme s'il ne reconnaissait pas son ami. Un étranger étendu près des sacs de terreau. Adrien s'est blessé la main en cassant les lunettes de Py.

Joséphine débarque, affolée.

Où est Py ? se demande Adrien, avant de perdre à nouveau connaissance.

*

Depuis quelques jours, comme ils ne peuvent plus aller à la piscine, ils écoutent, sono à fond, l'album *The Joshua Tree* de U2 en boucle. Ils dansent et chantent, volets baissés, dans le grand séjour de la maison d'Étienne. Comme ils sont dans le noir, ils font n'importe quoi. Leurs gestes sont désaccordés. Ils s'abandonnent à l'obscurité, riant bruyamment comme des enfants de maternelle.

– *With or without you…*

Ces après-midi de liesse les soignent du coup de folie d'Adrien. Les jours se sont succédé sans qu'ils en reparlent. Adrien a vu un médecin qui a cherché à comprendre, il est resté mutique. Depuis qu'il a six ans, il ne fait plus confiance au corps médical.

Le jour où Adrien a tabassé Py, le docteur Lecoq a rassuré Nina. Avoir ses règles à son âge, c'est le cours normal des choses. Rien d'affolant. Peut-être un an ou deux d'avance par rapport à la moyenne des autres jeunes filles, mais rien de grave.

– Vous avez connu ma mère ? a-t-elle demandé à son médecin.

– Oui, bien sûr, lui a-t-il répondu en promenant son stéthoscope dans son dos.

– Elle a eu ses règles à dix ans ?

Le médecin a farfouillé dans des tiroirs coulissants. En a sorti un dossier au nom de Marion Beau, née le 3 juillet 1958. Il a essayé de déchiffrer ses notes

inscrites à l’intérieur.

– Désolé, Nina, je ne sais pas… Je n’arrive pas à me relire.

Le docteur lui a prescrit une prise de sang en lui parlant de taux de progestérone et d’hormones, mais elle ne l’écoutait plus. Elle fixait le dossier médical de sa mère posé sur le bureau. Des dates au stylo rouge, des dates de consultation. Comme des preuves de son existence. Marion était entrée dans cette pièce, s’était allongée là, Lecoq lui avait pris sa tension, l’avait mesurée, pesée, avait écouté son cœur.

À la maison, il n’y avait pas de photos de Marion. Pierre Beau avait fait disparaître toute trace de sa fille.

Il ne restait rien d’elle, à part Nina.

Lecoq a refusé le chèque que Nina lui tendait pour payer la consultation. Elle l’avait subtilisé à Pierre, le dernier de la souche pour qu’il s’en aperçoive le plus tard possible. Il était inenvisageable de parler de ses règles avec son grand-père.

Avant qu’elle quitte le cabinet médical, le médecin lui a tout de même demandé si elle n’avait pas de petit copain, à quoi elle a répondu non en rougissant.

– Si ça arrive, il faudra revenir me voir pour que je te prescrive une pilule contraceptive.

Avait-il dit la même chose à sa mère ?

Elle est ressortie du cabinet médical dans un état second. Imaginant les angines et les fièvres de Marion, ses chutes de vélo, ses ecchymoses et ses maux de ventre.

Elle a cherché les garçons sur le parking de la jardinerie, impatiente, pour leur raconter comme quand on revient d’un long voyage.

À l’intérieur du magasin, elle a vu Étienne de dos, comme prostré, Py allongé par terre et Adrien cogner comme un fou. Donnant des coups de pied, défiguré par la rage, rouge comme les groseilles du jardin, les cheveux collés par la transpiration.

Nina a eu terriblement peur. Quelque chose de l’ordre de l’effroi. On allait lui enlever Adrien, les séparer. Comme dans les films qui la faisaient pleurer, ceux où l’on enfermait les délinquants dans des pensionnats cauchemardesques. Adrien allait l’abandonner comme sa mère l’avait fait peu après sa naissance.

Elle a hurlé son prénom.

Adrien s’est arrêté net. Stupéfait, il a reculé, observé son instituteur allongé sur le sol et perdu connaissance. Les bronches de Nina se sont mises à déconner. Une crise d’une rare violence. Des gens ont accouru. Py s’est relevé sans regarder personne.

– *With or without you…*

Ils braillent tous les trois à tue-tête. Dansent en fermant les yeux bien que la pièce soit plongée dans l’obscurité. Depuis quelques jours, le parquet du séjour leur sert de piste, ils mangent des cochonneries, regardent des VHS qu’ils glissent dans le magnétoscope, plusieurs fois de suite quand le film leur plaît, hypnotisés. Nina se met toujours entre Étienne et Adrien. Parfois, Étienne suce son pouce en douce.

Ils ont aussi décidé de faire de la musique ensemble. De créer un groupe. Étienne a déjà abandonné le piano, il préfère le synthétiseur et le micro qu’il a installés dans une partie du sous-sol. Nina et Adrien écriront des paroles de chansons tandis qu’Étienne cherchera des airs. Ils ont commencé à écrire quelques mots compliqués, alambiqués, anglophones, qui n’ont pas de sens. Ils se veulent originaux, ignorant encore que bien souvent les chansons les plus belles sont d’une simplicité éclatante.

*

Le 20 juillet, Étienne part à Saint-Raphaël comme chaque année. C’est la première fois qu’ils se séparent depuis qu’ils se connaissent. Exception faite du séjour d’Adrien à l’hôpital d’Autun pendant ce qu’ils appelleront plus tard la « Py maladie ».

Après le départ d’Étienne, Nina et Adrien se retrouvent comme deux âmes en peine à barboter toute la journée dans l’eau chlorée. Entre deux plongeons, ils étendent un drap de bain sur les pelouses jaunies des abords de la piscine, celles situées derrière des barrières de sécurité où l’on a le droit de manger et fumer, celles où des ados se roulent des pelles sous leurs yeux incrédules d’enfants de dix et onze ans. Nina et Adrien se placent toujours sous le même arbre et tracent des dessins imaginaires dans le ciel qu’ils se font mutuellement deviner. Ils ont un walkman pour deux qu’ils se prêtent à tour de rôle. Ils changent de cassette quand ils posent le casque en mousse sur leurs oreilles. Adrien écoute Niagara et

Nina Mylène Farmer.

– T’as déjà embrassé quelqu’un ? demande Nina à Adrien.

– Sur la bouche ?

– Oui.

– Avec la langue ?

– Oui.

– T’es folle, j’ai onze ans… Et toi ?

– Pareil.

– Toute façon ça a l’air dégueulasse.

Une fin d’après-midi, les yeux rougis par les sous-l’eau et le soleil, Adrien raccompagne Nina chez elle. Ils sont accueillis par ses chats et sa chienne Paola. Pierre Beau fait la sieste. Après sa tournée, avant d’aller à la poste pour rendre ce qu’il n’a pas distribué, il pique toujours un roupillon.

Nina demande à Adrien de la suivre dans une pièce aveugle au fond du couloir.

– T’inquiète, mon grand-père dort… Je vais te montrer quelque chose mais faut que tu jures sur ma tête que tu le diras à personne. Même pas à Étienne.

Adrien jure.

Dans cette pièce, trois pochettes en cuir sont posées sur un ancien établi. Nina ouvre l’une d’entre elles et la retourne. Il fait chaud, il n’y a pas d’air, juste une vague odeur de cire et de poussière. Le contenu se répand : des dizaines de lettres et de cartes postales où on voit la mer. Des paysages que Nina peut scruter pendant des heures. Et toujours les mêmes mots au dos : « Il fait beau, tout va bien, on vous embrasse. » Là où il y a la mer, Nina imagine que tout va bien et qu’il fait toujours beau.

– Je profite de sa sieste pour en chiper quelques-unes. Ça m’arrive… d’en lire.

– Pourquoi ?

– Ben, pour les lire.

– Ton grand-père, il sait que tu fais ça ?

– T’es fou ! Il a jamais remarqué. Je les remets tout de suite à leur place. Tu veux essayer ?

Adrien a peur de trop bien comprendre.

– Essayer quoi ?

Nina prend un tas d’enveloppes et fait un tri. Elle choisit les enveloppes

manuscrites – celles qui s'apparentent à des factures ou du courrier administratif ne l'intéressent pas. Elle en fait un éventail qu'elle tend à Adrien.

– Ferme les yeux et prends une lettre au hasard.

Adrien s'exécute. Il en tire une comme s'il s'agissait d'une carte pour un tour de magie. Il sent Nina la lui retirer des mains promptement. Quand il rouvre les yeux, elle est déjà derrière la porte.

– On va dans ma chambre !

Sur sa table de nuit, elle met une petite bouilloire en marche, quelques secondes après elle promène l'enveloppe au-dessus de la vapeur que dégage l'eau en ébullition et l'ouvre à la vitesse de la lumière. Elle tend la lettre à Adrien.

– Vas-y, lis-la à voix haute.

Adrien a le sentiment d'être au cœur de la plus grande escroquerie de tous les temps. Il se voit déjà en maison de correction. Là où des mineurs sont enfermés et tabassés par des types pires que Py. Un délinquant qui non seulement a cassé la gueule à son ancien instituteur mais lit du courrier volé. Il sent sa respiration et les pulsations de son cœur s'accélérer. Il serre le papier très fort entre ses doigts pour que Nina ne s'aperçoive pas qu'il tremble comme une feuille au vent.

Il découvre une écriture fine, nerveuse, à l'encre violette. Il respire profondément avant de commencer sa lecture pour que sa voix ne trahisse pas sa peur.

« Mes chers enfants,

Un petit bonjour des Alpes où il fait très beau.

Les soirées sont fraîches. Et si par malheur il se met à pleuvoir, nous grelottons. Mais cela reste rare en ce mois de juillet.

Mon séjour se passe très bien. Les médecins veulent encore me garder plusieurs semaines au sanatorium. J'espère pouvoir vous retrouver avant la rentrée des classes. J'espère que vous êtes sages avec papa.

Mon petit Léo, fais-tu bien tes révisions pour ton orthographe ? Ma douce Sybille, le centre aéré te plaît-il ? Est-ce que les monitrices sont gentilles avec toi ?

Vous me manquez beaucoup, mes anges.

Dites à papa que je l’aime de tout mon cœur comme je vous aime et que je vais guérir très vite.

Maman »

Adrien rend la lettre à Nina qui est suspendue à ses lèvres.

– Ma mère, elle m’a jamais écrit…, dit-elle.

– Tu sais où elle habite ?

– Non.

– Tu l’as jamais vue ?

– Si. Elle est revenue plusieurs fois. Sûrement pour demander de l’argent à mon grand-père. La dernière fois, c’était en 1981. J’avais cinq ans.

– Tu t’en souviens ?

– Un peu. Elle sentait le patchouli.

– Comment elle s’appelle ?

– Marion.

– Elle fait quoi comme travail ?

– J’sais pas…

– Pourquoi tu dis que c’est une pute ?

Nina hausse les épaules.

– Et tu sais qui c’est, ton père ?

– Non.

– Et ton grand-père, il sait ?

– Non, j’crois pas… Et toi ? Ton père, il est comment ? demande Nina.

– Il est marié à Paris.

– Et tu le vois ?

– Des fois… Lui, il pue la chlorophylle… Toujours il mâchouille son chewing-gum dégueulasse. Je déteste cette odeur. Des fois, il vient me chercher pour m’emmener au restaurant… C’est horrible. J’ai rien à lui dire. Lui non plus. J’attends le dessert en lui posant des questions que j’ai préparées avant de le voir. Pour pas qu’il y ait trop de blancs.

– Tu crois qu’il a d’autres enfants ?

– J’sais pas.

– T’as peut-être une sœur. Ou un frère.

– Peut-être.

– Il te l’a jamais dit ?

– Jamais.

En bas de l’escalier, la voix grave de Pierre Beau résonne :

– Nina ! Qu’est-ce que tu fabriques ?

Les enfants sursautent. Nina cache l’enveloppe sous son oreiller.

Adrien descend saluer le grand-père de son amie, sa planche de skate sous le bras. L’homme, solennel, lui lance :

– Il faut que je te parle, à toi.

Adrien est soudain très mal à l’aise. Il pense que Pierre Beau va lui faire la morale après sa violente altercation avec Py. Adrien le suit jusqu’à la cuisine avec l’air d’un condamné, peut-être même qu’il va lui demander de ne plus traîner avec sa petite-fille, ce qui serait impensable, inadmissible, impossible.

Nina, c’est la lumière d’Adrien. C’est comme une sœur et le contraire d’une sœur parce qu’ils se sont choisis. Nina, c’est l’évidence d’Adrien. Même si elle utilise les toilettes des garçons et lit du courrier volé.

Pierre Beau referme la porte derrière Adrien et le fixe quelques secondes. Nina ne ressemble pas à son grand-père. Le vieux a le regard gris-bleu. Un peu comme la couleur du linge que sa mère sort souvent de la machine à laver en braillant : « Et merde ! Ça a encore déteint ! » Sa peau est tannée comme le blouson de cuir que Steve McQueen porte sur un poster dans la chambre d’Adrien. Les tournées à vélo ont bistré sa peau. Il plisse le front en l’observant d’un air grave. Adrien a la bouche sèche. Pour un peu, il se croirait sur l’estrade devant le tableau, Py et sa classe.

– J’ai pensé à un cadeau pour l’anniversaire de Nina, mais je voudrais ton avis… Un chevalet et des tubes de peinture… tu crois que ça lui plairait ?

Adrien a du mal à répondre. Il ne s’attendait tellement pas à ces mots-là qu’il lui faut du temps pour les assimiler.

– Oui.

– Tu en es sûr ?

– Oui. Je pense.

– Tu penses ou tu en es sûr ? Parce qu’elle ne fait que du noir. Je me suis dit que ce serait bien qu’elle apprenne la couleur avec des pinceaux.

10

10 décembre 2017

On ne retient pas l'écume
Dans le creux de sa main
On sait la vie se consume
Et il n'en reste rien
D'une bougie qui s'allume
Tu peux encore décider du chemin
De ton chemin
Crois-tu que tout se résume
Au sel d'entre nos doigts
Quand plus léger qu'une plume
Tu peux guider tes pas
Sans tristesse ni amertume
Avancer, avance puisque tout s'en va.

Hier, funérailles de Johnny Hallyday.

Sœur Emmanuelle, Marie Trintignant, Nelson Mandela, Cabu, Wolinski.

Qu'ont fait Nina, Adrien et Étienne de toutes ces années de silence ?

Les trois n'ont pas chanté sur Stromae, pas applaudi Roger Federer, ni vu *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, pleuré Michael Jackson, Prince, Alain Bashung, David Bowie ensemble.

« Tu as vu les infos ? Je viens de l’apprendre. » Toutes ces choses qu’on ne se dit plus une fois qu’on a passé la porte.

Un homme qui assassine des enfants dans la cour d’une école, une salle de concert dévastée. L’effroi. Ces événements qui devraient nous faire composer un numéro de téléphone, prendre des nouvelles, effacer les ardoises.

La dernière fois que Nina, Adrien et Étienne se sont parlé, c’était il y a longtemps.

Et moi, je voudrais leur dire que demain, tous les journalistes de la région sont convoqués par le procureur de la République de Mâcon pour l’affaire de la voiture du lac.

Je voudrais, je ne peux pas. C’est une vieille chanson de Françoise Hardy.

Je veux, je ne peux pas…
Mais si tu crois un jour que tu m’aimes
N’attends pas un jour, pas une semaine…

Je devrais aller me coucher mais je ressasse en écoutant de la musique. Parfois, je me lève, je chante, m’imaginant sur la scène d’un stade, Wembley par exemple.

Complètement cintrée.

Dehors, il fait nuit depuis longtemps.

Je suis seule chez moi. Comment pourrait-il en être autrement ? Je l’ai bien cherché.

11

Septembre 1987

Le jour de la rentrée en sixième, ils arrivent ensemble au collège du Vieux-Colombier.

La répartition des élèves par classes est punaisée sur un tableau en bois. Ils s'approchent en croisant les doigts. *Pourvu qu'on soit ensemble*.

La sentence tombe : Nina Beau et Adrien Bobin sont en 6e A, Étienne Beaulieu en 6e C.

En voyant son nom isolé au milieu d'inconnus, Étienne se sent exclu. Il a envie de chialer, de gros bouillons qu'il réprime.

Adrien est statufié. Il ne peut pas croire qu'ils soient séparés. En même temps, ne peut-il s'empêcher de penser, cela signifie qu'il va récupérer Nina pour lui tout seul. Et ce pendant toute une année.

Nina essuie promptement des larmes de rage et de déception avec la manche de sa veste neuve. La honte si on la voit pleurer comme un bébé au collège. Elle intime l'ordre à ses bronches de la mettre en sourdine. *Pas de crise aujourd'hui, mon corps, je t'interdis, je t'interdis, je t'interdis.*

Elle porte un sweat-shirt, un jean rêche et des baskets trop blanches, son cartable presque vide sur le dos.

Étienne retire son pull. Trop chaud. Il ramène une mèche en arrière. Baisse la tête. Son profil est parfait. Nina passerait son temps à le dessiner. Même s'il commence tout juste à sortir de l'enfance et à entrer dans l'adolescence, il y a

une dichotomie entre son visage et son corps. La carrure d'un sportif grand et musclé, et un visage dont les traits s'apparentent presque à ceux d'une fille. La même contradiction entre sa tenue vestimentaire classique et le badge du groupe punk rock Bérurier Noir qu'il a accroché sur son sac à dos en jean.

Adrien reste silencieux. Il observe les collégiens. Bien plus nombreux que dans la cour du primaire. Et tellement plus grands. Il y a des troisièmes qui mesurent au moins un mètre quatre-vingts. Adrien se sent minuscule dans cette immense enceinte. Affublé d'un jean, de baskets blanches et d'un blouson en cuir noir que son géniteur lui a trouvé à Paris, il se sent déguisé. Adrien a découpé la photo du chanteur de Depeche Mode et la lui a envoyée par la poste avec ce mot joint : « Je veux le même blouson que lui pour la rentrée, merci. »

Il observe les bâtiments du collège aux multiples fenêtres. Des noms de poètes sur chacun : Prévert, Baudelaire, Verlaine, Hugo. Il remarque qu'il n'y a pas de femmes. Est-ce parce que les femmes sont des poèmes qu'elles n'en écrivent pas ?

Il se retourne et observe Nina. Oui, les filles sont des poèmes tus.

Tous les autres élèves rejoignent leurs classes.

Eux restent piqués devant le panneau d'affichage, hébétés. Comme si quelqu'un allait débarquer et leur annoncer qu'il y a une erreur, que finalement ils sont réunis.

– Bon ben, j'y vais, lance Étienne d'un air détaché. On se retrouve devant le self… Vous m'attendez, hein.

Une fois qu'il leur a tourné le dos, il se mord violemment l'intérieur de la joue. *Liste de merde*. Ne pas pleurer devant les autres. Il trouve son numéro de classe, bâtiment Hugo, salle 12, il est en retard, du sang dans la bouche.

La prof principale, une grande tige très laide. Un peu de travers, une scoliose. Des lunettes de miraude. Ce sera sa prof d'anglais. Une qui ne rigole pas, qui annonce la couleur :

– Moi, je serai payée pour être professeure ici jusqu'à ma retraite. Si vous avez envie de travailler, formidable, sinon vous pouvez prendre place au fond de la classe, pas mon problème.

Premier exercice de l'année : dénicher la bonne élève. Une fille solitaire. Ça se voit tout de suite sur sa tronche qu'elle est studieuse, son col de chemise, la manière dont elle se tient. Étienne la repère, s'assied à côté d'elle. Il la connaît

de vue. Il pense qu'ils étaient ensemble au CP. Elle lui sourit. Toutes les filles lui sourient. Oui, c'est Edwige Thomassin. Une tête. Il pourra copier sur elle pendant les interros. Il faudra refaire la même manœuvre dans toutes les matières. Essayer de se coller à Edwige partout.

Étienne a toujours fait croire à sa mère qu'il travaillait. Alors qu'il triche. L'Arsène Lupin de l'antisèche. L'année dernière, trop facile de pomper sur Nina. L'année d'avant, c'était sur Aurélien Bisset. Déjà en maternelle il reproduisait les dessins de son voisin. Ce n'est pas tellement qu'il n'y arrive pas, c'est juste qu'il manque de courage. Le courage, il l'a sur son skate et devant son synthétiseur.

Il a abandonné le tennis. Prétextant un emploi du temps trop lourd au collège. « Déjà qu'il y a la musique… »

Combien de fois Étienne a-t-il entendu son père lui assener : « Prends exemple sur ton frère. » La compétitivité, être le meilleur, gagner la médaille d'or, travailler comme un forcené, chez Marc Beaulieu, c'est une obsession.

Sa petite sœur Louise suit le même chemin que Paul-Émile, l'aîné. Lui, le numéro deux de la fratrie, un peu raté, fainéant, flirte tout juste avec la moyenne.

Scoliose s'appelle Comello, elle épèle son nom plusieurs fois. Étienne imagine ce que font Nina et Adrien. La tête de leur prof principal à eux. Peut pas être aussi moche que celle de la sienne. Doivent être l'un à côté de l'autre. Doivent être ensemble de toute façon. Sauf s'ils sont arrivés en retard et que tous les bureaux étaient déjà pris. Il espère ça, il se pince l'intérieur de la main. *Dieu, si t'existes, fais que Nina et Adrien ne soient pas assis l'un à côté de l'autre. Comme ça, on sera séparés pour de bon et quand on se retrouvera on sera à égalité.*

Les heures s'enchaînent. Tous trois se croisent plusieurs fois dans les couloirs avant le déjeuner. Étienne a le sentiment d'être un môme qui regarde ses parents pour la dernière fois avant de partir en colonie de vacances. Un enfant perdu, sans repères, sans envie de discuter avec les autres. Ne pas se mélanger.

Ils se retrouvent au self à midi. Chacun attend l'autre devant les plateaux, puis ils se suivent, remplissent leurs assiettes à tour de rôle. Comparent leurs emplois du temps.

Les lendemains se répondent.

Après 17 heures, la vie reprend son cours normal. Ils vont ou chez Nina ou

chez Adrien. Ils écoutent *Never Let Me Down Again* de Depeche Mode en buvant leur chocolat chaud. Puis ils s'installent sur une table pour travailler. Ou faire semblant. C'est l'issue qu'ils ont trouvée pour ne pas être séparés après les cours. S'ils font leurs devoirs consciencieusement, on les prendra au sérieux. S'ils ont de bonnes notes, ils iront jusqu'au bac ensemble et s'arrangeront pour passer le même. Ainsi, au lycée, quoi qu'il arrive, ils seront sur la même liste.

Étienne attend qu'Adrien ou Nina ait fini ses devoirs pour recopier. Il change juste quelques mots.

Il lit des bandes dessinées ou *Rock & Folk* à côté d'eux. Que ce soit chez Adrien ou chez Nina, Étienne se place de manière à être face à la porte d'entrée dans la pièce où il se trouve, ne jamais lui tourner le dos. Ainsi, si Joséphine ou le facteur débarque, il peut se pencher sur un cahier ou un bouquin.

Nina et Adrien ne lui font pas de reproches. C'est comme s'ils payaient une sorte de redevance sur l'injustice de ne pas être avec lui en classe. Ils laissent Étienne recopier leur travail sans rechigner. Comme si c'était normal. Nina lui demande juste de lire et de comprendre, « parce qu'on ne sait jamais ».

– On ne sait jamais quoi ? demande Étienne.

– On ne sait jamais, répond inlassablement Nina. Je pourrais mourir à cause de mon asthme et tu te retrouverais sans rien savoir.

Parfois, leurs classes prennent un bus scolaire ensemble pour visiter tel château ou telle abbaye. Étienne arrive le premier pour garder trois places au fond. Comme il est plus grand que les autres, personne ne bronche. Les trajets durent rarement plus d'une heure, mais cette heure-là, personne ne la lui prendra.

Décidément, Étienne déteste cette année en dehors d'eux.

*

9 juin 1988

L'année de sixième prend fin dans quelques semaines.

Ils découvrent l'album d'Indochine *3* sur la platine d'Étienne qui fête ses douze ans.

Une trentaine d'adolescents autour des beaux canapés en cuir blanc que Marie-Laure Beaulieu a recouverts avec des draps de lit. Des élèves de sixième et cinquième mélangés, qui n'osent pas encore danser. Les filles avec les filles,

les garçons avec les garçons. C'est un peu comme quand on verse de l'huile dans de l'eau, les gouttes d'huile s'agglomèrent entre elles.

Étienne a distribué des invitations à plusieurs classes parce qu'il a entendu son père dire à sa mère qu'il était toujours fourré avec Adrien et Nina. « Il y a quelque chose de malsain dans leur relation. »

Ça veut dire quoi « malsain » ? Étienne a consulté le Larousse, n'a pas tout compris à la définition. Et puis ça l'ennuie de lire jusqu'au bout. Dans l'absolu, rien ne l'ennuie plus qu'un dictionnaire. Alors il a invité un paquet de potes pour que son père ferme sa gueule à propos de son « malsain ».

Louise, sa petite sœur, est assise dans un coin. Elle lui ressemble. Même peau claire, mêmes regard bleu, nez, bouche. Elle vient d'avoir onze ans. Avant, Étienne pensait que Marc ne l'aimait pas parce qu'il n'était pas son père. Que sa mère avait dû pécher entre l'aîné et la cadette. Mais vu comme Louise lui ressemble, c'est impossible. Sa mère n'a quand même pas couché deux fois avec un autre mec.

Mais trois nuits par semaine
C'est ma peau contre sa peau
Et je suis avec elle…

Nathan Robert a apporté une bouteille de whisky sous le manteau et en verse une rasade dans chaque gobelet en plastique. La plupart découvrent le goût de l'alcool.

Nadège Soler, une fille de 6e B que Nina aime bien parce qu'elle sourit tout le temps, lui demande :

– Tu sors avec Adrien ou Étienne ?

– Sortir où ?

– Tu leur roules des pelles ? Vous vous tripotez ? Ça fait quoi de faire ça à trois ?

Nina est choquée par la question.

– Ah mais non… Nous, on fait pas ça.

Nadège ne paraît pas croire Nina, mais se fiche de sa réponse. Elle part danser. Quelques autres l'imitent en chantant : *Such a shame*…

Nina, qui a refusé de boire le whisky de Nathan, s'en verse un peu avant de le

noyer dans du Coca. Une première gorgée, désagréable, qui lui reste dans la gorge.

Elle a déjà bu un fond de vin en débarrassant la table, ignoble. Décidément, l'alcool c'est dégueu.

Elle observe Étienne danser. Il bouge bien et c'est le plus beau. Toutes les filles le regardent. Frontalement ou par en dessous. Étienne semble absent. Il n'a pas l'air heureux cette année. C'est sûrement parce qu'ils sont séparés.

Pourquoi s'aiment-ils autant ? Est-ce qu'elle pourrait épouser l'un des deux quand ils seront grands ? Jamais de la vie. Ils se curent les dents l'un à côté de l'autre, ne ferment pas la porte des toilettes, se fichent éperdument de se croiser au réveil, soignent leurs boutons et bobos respectifs, se balancent des « Tu pues, va te laver les dents », « Je déteste tes fringues », « Épile-toi la moustache, on dirait la femme à barbe »… Ils ont des phrases et des réflexes de vieux couple, sont jaloux si l'un des trois regarde quelqu'un ailleurs, mais pas dans la séduction. Nina a pleinement conscience d'être le trait d'union entre Étienne et Adrien, mais pas une amoureuse. Ni pour l'un ni pour l'autre. Étienne la considère comme une frangine, Adrien comme un exemple, presque un idéal.

Les mots de Nadège et l'alcool lui font tourner la tête. « Tu leur roules des pelles ? Vous vous tripotez ? Ça fait quoi de faire ça à trois ? » Elle revoit les démonstrations que leur fait Étienne avec ses doigts et sa langue pour le jour où ils devront savoir embrasser quelqu'un qui les branche. Parce que lui l'a déjà fait avec Solène Faulq, une fille de 4e D qui a redoublé. Et Adrien, en le regardant, demande : « La langue, tu crois qu'il faut la tourner dans le sens des aiguilles d'une montre ? »

Nina pense à l'amour depuis qu'elle est très jeune. Et à l'amour physique depuis quelques mois. L'amour comme dans les lettres qu'elle continue à ouvrir en secret. Elle repense à la toute dernière qu'elle a lue et relue. Elle connaît la destinataire, le nom sur l'enveloppe. C'est la mère d'une collégienne qui est dans la classe d'Étienne. Cette femme, Nina la voit tous les jours dans sa voiture sur le parking du collège, elle attend sa fille en écoutant la radio. Quand elle descend les vitres, Nina entend la musique et voit les volutes de fumée qu'elle crache en regardant le ciel.

« Je voudrais te déshabiller comme l'année dernière. T'effeuiller comme

l’année dernière, sentir ton sexe chaud sous ma main, te faire jouir. Mais quand je te croise, tu changes de trottoir. Pourquoi ? Réponds-moi. Dis-moi quelque chose. Fais-moi un signe. N’importe lequel. »

« Te faire jouir ». Nina ne cesse d’y penser. Sa mère devait jouir. Elle devait ne faire que cela. Et elle a préféré *ça* à sa fille.

Nina a découvert le plaisir seule dans son lit. Elle a cherché une chaleur. Comme une démangeaison. Elle a frotté son sexe contre le drap, et puis, soir après soir, la tête lui a tourné et son corps s’est cambré. Une sensation d’exaltation l’a traversée. Encore mieux que l’eau de la piscine.

Avec Adrien et Étienne, elle ne parle pas encore d’amour physique. Juste de baisers échangés avec la langue. Elle pressent qu’un jour, ils ne pourront plus traîner tout le temps ensemble. Bientôt ils vont avoir envie d’embrasser des grandes de quatrième, de les caresser là où elle se touche. Elle sait bien que ça va finir par arriver. Et qu’ils la laisseront tomber.

Pour l’instant, Étienne et Adrien sont encore des petits. Plus petits qu’elle, même s’ils ont le même âge. C’est comme ça avec les filles, elles sont plus vieilles dès la naissance.

Nina sent ses seins qui poussent quand ni Adrien ni Étienne n’ont un seul poil sur le menton et qu’ils pensent principalement à faire de la musique et du skate.

Ses seins sont douloureux. Pour l’instant, ils ne se voient pas et elle porte des sweats larges. Elle ne veut pas que les garçons s’aperçoivent qu’elle est en train de changer. Son odeur, ses poils pubiens, ses envies, ses pensées, comme une révolution sous sa peau. Elle n’aime pas ça. Elle voudrait revenir à l’enfance, à la petite fille qu’elle était. Dans la douceur du lait chaud qu’elle buvait le soir avant de s’endormir. Comme il est violent de grandir, de changer, de devoir s’adapter. Heureusement qu’elle a le dessin. Tracer des lignes pour reproduire les traits de ceux qu’elle aime sur le papier lui permet de rejeter la peur de l’inconnu. Lorsqu’elle dessine, elle ne pense plus à rien, c’est comme un terrain de jeu salvateur. Sa tête s’envole, elle a plusieurs vies. Chaque dessin qu’elle termine en est une. Le visage de quelqu’un. Un paysage. Un profil. Un sourire. Elle a commencé à peindre. Le pinceau, c’est difficile. Avec le fusain, elle est au contact du papier. C’est charnel. Avec la peinture, elle se sent obligée de prendre ses distances. Il y a moins de précision. Et elle n’aime pas la couleur. Elle ne sait

pas s’y prendre avec le rouge et le bleu.

Tout le monde danse sur *Troisième sexe* d’Indochine. Nina retrouve Étienne.

Des haleines chargées d’alcool, des corps qui bougent mal, qui ne savent pas encore, des corps d’enfants maladroits qui chantent en chœur :

Et on se prend la main
Et on se prend la main
Des filles au masculin
Des garçons au féminin…

12

10 décembre 2017

Quelqu’un pousse la porte, Nina n’y prête pas attention, le nez dans les livres de comptes. Pense que c’est Christophe ou un bénévole qui entre dans le bureau pour se servir un café. Chaque matin, Nina en prépare une cafetière pour tout le monde.

– Bonjour, je vous ai téléphoné hier, je viens voir le chien… Bob.

Un homme seul, c’est rare. D’habitude, ce sont des femmes ou des familles avec enfants qui viennent pour une première visite, celle qui précède l’adoption.

Nina accroche un beau sourire de circonstance à ses lèvres. Ce n’est pas tous les jours qu’on a un client.

Elle se lève pour le saluer. Elle a une poignée de main ferme, lui aussi. Cela plaît à Nina. L’homme est grand, cela lui rappelle Étienne. Quand, à l’âge de seize ans, il mesurait déjà un mètre quatre-vingt-deux.

– Bonjour, Romain Grimaldi.

– Bonjour, Nina Beau, responsable du refuge.

Nina est troublée. C’est la première fois qu’un potentiel adoptant dégage un certain charme. Il ne ressemble pas aux autres, même si en dix-sept années de refuge elle est parfaitement certaine d’avoir tout vu, rencontré, entendu, vécu.

Il ressemble un peu aux amis d’Adrien. Ceux qu’elle a vus autour de lui quand il vivait à Paris. Du genre artiste et brillant ou quelque chose comme cela. Une certaine élégance. Pas un type du coin.

Elle, elle sait qu'elle ne dégage plus rien depuis longtemps à part une vague odeur de chien mouillé. Cheveux courts, plus pratique. Maquillage, impensable quand la journée commence par le ramassage des crottes dans les box. Ses fringues, presque un uniforme qui rappelle celui de l'armée : teintes kaki ou marronnasses, confortables et inusables. D'éternelles bottes en caoutchouc aux pieds. Ses mains, ongles courts. Les manucures c'est pour d'autres femmes, d'autres vies que la sienne.

Elle accompagne le visiteur à travers le refuge jusqu'au box de Bob. Une bruine froide leur tombe dessus.

Romain Grimaldi jette des coups d'œil coupables aux chiens qui aboient derrière les grilles. Pour qui est extérieur à cet endroit, il faut avoir le cœur bien accroché, ici c'est un peu le dépotoir de l'humanité. Pour qui y travaille, le regard est différent. Les animaux sont en sécurité, ils ont à manger et à boire, des caresses et sont sortis chaque jour. On les respecte et on les soigne s'ils sont malades. On leur parle aussi. Comme à des potes avec lesquels on partage la même galère. La mauvaise colonie de vacances. Celle dont on attend la fin pour rentrer chez soi.

– Vous avez des chiens de race ? demande Romain Grimaldi.

Nina n'apprécie pas cette question. On n'est pas dans une animalerie. On ne cherche pas le pedigree ni la beauté. On vit au milieu des bâtards. Rares sont les yeux bleus et le pelage blanc.

– Ici, c'est rural. Les quelques chiens de race que j'ai vus passer sont des chasseurs, setters, épagneuls, braques ou fox… Mais ça reste exceptionnel… Tant qu'un animal peut rapporter des sous, on ne s'en sépare pas, on essaye de le vendre. Ou de l'échanger… Vous avez vu les photos de Bob sur notre site ?

– Oui.

– C'est un bon chien. Vous avez déjà adopté ?

– J'ai toujours adopté en fait.

Nina aime sa réponse.

– Vous vivez dans la région ?

– Je viens d'être muté à La Comelle. Je suis le nouveau directeur du collège Georges-Perec.

Le collège… Nina pense au sien qui vient d'être détruit. Elle y pense sans tristesse. Pour Nina, ce qui est passé est passé.

– Vous avez d’autres animaux ?

– Un vieux chat. Radium.

– Il est comment avec les chiens ?

– Il a l’habitude et puis il dort tout le temps, il a dix-sept ans.

Nina ouvre le box de Bob et demande à Romain Grimaldi de l’attendre devant. Elle ne fait jamais entrer un inconnu. L’animal s’approche d’elle en remuant la queue. Bob est un petit bâtard noir, sans doute croisé fox-cocker.

– T’as de la visite, mon gros, lui souffle Nina.

Elle se baisse et caresse l’animal. Le poil est rêche. Romain Grimaldi lui parle depuis la porte :

– Salut, j’adore ta bouille…

Bob ne le regarde pas. Nina lui enfile un collier et une laisse.

– Nous allons marcher pour voir comment il se comporte avec vous.

– Vous croyez que je vais lui plaire ?

Nina sourit.

– Oui, je pense. Bob est timide. Il ne va jamais spontanément vers les inconnus.

– Il ressemble au premier chien que j’ai eu quand j’étais petit. Sur votre site, il m’a tapé dans l’œil. Il a quel âge ?

– D’après le vétérinaire, environ huit ans.

– Vous savez d’où il vient ?

– Trouvé dans une commune près d’ici… Déjà quatre ans qu’il est là.

– Pourquoi personne n’en veut ?

– Peut-être parce qu’il vous attendait.

Ils marchent côte à côte. Nina tend la laisse à Romain Grimaldi. Ils sont sur un terrain vague qui jouxte le refuge. Un terrain qui n’appartient à personne, comme les chiens qui y sont promenés chaque jour.

– Vous vivez seul ? demande Nina.

– Oui.

– En maison ou en appartement ?

– Maison. Avec un jardin.

– Vous avez pensé à l’organisation de votre journée pour Bob ?

– Je pense l’emmener avec moi au travail.

– Au collège ?

– Oui. C’est pour ça que je ne veux pas un chiot. La journée, il restera dans mon bureau. À l’heure du déjeuner je le sortirai et le soir nous rentrerons ensemble.

– Vous avez le droit de l’emmener ?

– Oui, s’il reste dans mon bureau. Avant je dirigeais un établissement à Marnes-la-Coquette, j’emmenais toujours mon chien avec moi.

– Pourquoi être venu dans la région ?

– Envie de changer… Qu’est-ce qu’il faut que je fasse pour pouvoir adopter Bob ?

– Remplir des papiers. Et vous pourrez venir le chercher demain.

– Il faut payer quelque chose ?

– Comme il est vieux, vous donnez ce que vous voulez.

– Et s’il n’était pas vieux, combien ça me coûterait ?

– Quatre cents euros pour un chien, 300 pour un chat. Ça inclut les vaccins, la stérilisation, l’identification et tout le reste : repas, soins annexes…

– Je ne peux pas l’emmener aujourd’hui ?

– Je n’ai pas le droit de vous le donner sans qu’il passe par la case vétérinaire avant de sortir d’ici.

Nina a des papillons dans le ventre. Elle observe Bob du coin de l’œil. Ça lui fait ça à chaque fois qu’elle en place un. Il va enfin se tirer d’ici. C’est la différence entre elle et ses bestioles.

Elle, elle ne partira plus.

*

Nina a sept ans. C’est un dimanche de juin. À la radio, Jean-Jacques Goldman chante *Au bout de mes rêves*. Il fait beau. La veille, son grand-père lui a dit : « Demain, je t’emmène quelque part, c’est une surprise. »

Elle a mis une jolie robe, des chaussures neuves. Elle s’est fait deux nattes qu’elle a attachées avec une barrette en forme de marguerite.

Ils roulent une bonne heure dans la Renault 5 bleue. Pierre Beau a une tête de conspirateur. Où peuvent-ils bien aller ? se demande Nina qui est assise à l’arrière. – « Tu pourras t’asseoir devant quand tu auras dix ans. »

Nina voit un premier panneau trente kilomètres avant d’arriver : « Paa… parc

d’attraction animalier ». Elle bondit de joie et dit à son grand-père : « Papy, j’ai deviné où on va ! »

Plus ils s’approchent, plus elle voit des photos d’animaux et de manèges sur de grands panneaux colorés. Elle s’agite. Elle trépigne. Pierre Beau sourit, il a réussi son coup.

Dans la région, tout le monde parle du Paa comme du paradis : manèges, petit train qui fait le tour du parc, frites et barbe à papa. Des animaux comme on n’en voit jamais : hippopotames, fauves, éléphants, loups, singes, girafes.

Autour de Nina, des familles, des rires, quelques pleurs, des caprices d’enfants. Un ballon à la main, elle observe les autres observer les animaux. Nina est souvent en retrait. Les choses et les gens, elle les regarde en plan large.

Nina a sa main dans celle de son grand-père. Cette main comme une île. Pourtant, elle se sent mal. Des maux de tête. L’estomac lourd. Une lassitude dans les jambes. Est-ce à cause de la foule ? De la chaleur ? Est-ce l’absence de parents ? De ses parents ? Ceux qui l’entourent, ceux de son âge, sont calés entre un père et une mère.

Elle entend : « Maman ! Viens voir ! », « Papa ! Regarde ! » Elle, elle n’a jamais prononcé ces mots-là. Dans des fosses, derrière des parois de verre ou des barreaux, elle trouve que les animaux se ressemblent. Comme si la captivité les uniformisait, leur donnait la même attitude, le même regard.

Une panthère noire, son petit dans la gueule, fait les cent pas dans sa cage, elle cherche une issue sous le regard curieux et fasciné des visiteurs. Nul recoin où se cacher. Aucune intimité. Livrée, soumise, disséquée.

Nina a honte. Ce qui divertit les autres la tétanise. Elle est trop petite pour comprendre ce que cette honte signifie. Elle sent juste qu’elle n’est pas pareille. Que quelque chose gronde au fond d’elle.

Elle est soulagée quand elle monte dans le petit train qui fait le tour du parc à deux à l’heure. Elle s’endort contre l’épaule de son grand-père, épuisée par tout ce qu’elle ressent depuis qu’elle est entrée dans ce lieu.

– Tu veux qu’on aille voir les loups avant de partir ? lui demande son grand-père en reprenant sa petite main dans la sienne, grande paluche chaude et douce.

– Non, j’ai peur.

Elle ment. Nina n’a jamais peur des animaux quels qu’ils soient.

Elle est soulagée quand elle remonte dans la R5, quand son grand-père prend

la tangente. Elle est soulagée de tourner le dos à cet endroit.

– Ça t’a plu ?

– Oui. Merci, papy.

– Qu’est-ce que tu as préféré ? Les girafes ou les lions ?

– Le train.

– Pourquoi le train ?

– Parce qu’il est libre. Il va où il veut.

13

Juillet 1988

Ils passent tous les trois en cinquième. Ils ont pris allemand en deuxième langue vivante pour être sûrs d'être ensemble. Leur leitmotiv : ne plus être séparés. Rares sont ceux qui choisissent la langue de Goethe à part quelques très bons élèves. En cinquième, la plupart prennent anglais renforcé ou espagnol.

Dans un premier temps, les parents d'Étienne s'y sont opposés : « Tu n'as pas le niveau. » Mais ils avaient tous trois anticipé et appris par cœur les arguments à donner en cas de refus : « L'allemand c'est l'avenir. Le prof principal dit que pour l'étymologie c'est ce qu'il y a de mieux. Statistiquement, tous les élèves qui prennent option allemand progressent dans les autres matières, c'est un moteur de motivation, l'allemand renforce l'endurance mentale et physique… Et si je rencontre Claudia Schiffer, je veux communiquer avec elle dans sa langue maternelle. »

Ils sont tous les trois à la piscine. Les filles de leur âge regardent Étienne. Il frime. Un manège. Il longe le bassin de vingt-cinq mètres, faussement concentré, monte sur le plot numéro 3, celui du milieu, s'étire, s'élance dans l'eau dans un plongeon parfait, traverse la longueur sous l'eau, en ressort immédiatement par l'échelle et retourne plonger. Sa peau a la couleur d'un pain au chocolat. Son corps est toujours aussi fin et musclé. Il mesure déjà un mètre soixante.

Nina fait la planche. Elle observe le ciel. Quelques moutons blancs égarés. Elle les rassemble mentalement, joue au chien de berger. Il fait chaud. Le soleil

pique. Elle est bien.

Distrait, Adrien est accroché au bord, il semble rêver. Fait un sous-l'eau de temps en temps en fermant les yeux.

Dans quinze jours, Étienne partira à Saint-Raphaël et ils se retrouveront à nouveau seuls, Nina et lui.

« L'année prochaine, je vous emmènerai, s'est enthousiasmé Étienne. Mes parents sont presque d'accord. Faudra juste que ma moyenne générale remonte de deux points… »

L'année prochaine, quand on a douze ans, c'est une éternité. Mais Nina voudrait voir la mer. Alors elle espère que dans une éternité, elle la verra enfin. Elle aidera Étienne pour gagner son rêve.

– J'ai la dalle ! dit Étienne en ressortant de l'eau.

Ils se dirigent tous trois vers la terrasse, calent leur serviette sous leurs fesses pour ne pas se brûler sur l'assise en fer des chaises.

Étienne commande et paye trois barquettes de frites qu'ils trempent dans du ketchup.

C'est l'heure creuse. Les nageurs du matin, des adultes et des retraités, sont rentrés chez eux. Les enfants de l'après-midi arrivent à partir de 14 heures. Ne restent que quelques adolescents comme eux qui, indolents, s'enduisent de crème solaire et se jettent des regards en coin. Les filles rient fort sur les transats en plastique tandis que les garçons s'élancent des plongeoirs.

Leurs corps ont changé. Ils ont grandi, se sont épaissis. Quand Étienne et Adrien ont découvert la poitrine de Nina sous son soutien-gorge de maillot de bain, ils ont écarquillé les yeux.

– Ça te fait mal ? lui a demandé Adrien.

– Un peu, a répondu Nina, laconique.

Étienne n'a pas moufté. Lui commence à flirter régulièrement. Mais cela ne dure pas longtemps. Il sort avec des filles environ deux jours. Le premier, il semble amoureux, le deuxième, plus du tout.

Nina s'est amourachée d'un garçon de troisième. Un dénommé Gilles Besnard. Un grand dégingandé qui fume des cigarettes et sort en boîte. Nina trouve qu'il ressemble à Richard Anconina. C'est bien la seule. Ils ne se sont jamais parlé. Juste des regards quand ils se croisent dans les couloirs du collège ou à la cantine. L'année prochaine elle ne le verra plus, il partira dans un lycée

professionnel. Alors elle traîne dans les rues de La Comelle en espérant le croiser. Elle traque son courrier et celui de ses parents. Gilles Besnard ne reçoit jamais rien. Et ses parents, des factures sans intérêt. Elle se fait l'effet d'un chercheur d'or qui ne trouve que du sable et jamais de pépite dans les piles de courrier.

Étienne ignore que Nina ouvre une partie du courrier que distribue son grand-père. Seul Adrien sait. C'est le secret qui les lie.

*

Quand Étienne part à Saint-Raphaël, Nina et Adrien dérobent de nombreuses lettres, découvrent les vies ordinaires des habitants de La Comelle et de leurs correspondants. On se donne des nouvelles du temps et des petits-enfants qui grandissent.

Avant de décacheter les enveloppes, Nina les respire, ferme les yeux, tente de deviner leur secret et, après les avoir ouvertes, est souvent déçue. Décidément, les gens n'ont pas d'imagination ou manquent d'amour.

Au retour d'Étienne, ils finissent l'été ensemble, entre la piscine, la cave à musique et la chambre de Nina où elle les dessine.

Étienne a encore grandi. Ils sont assis côte à côte tous les trois au bord du grand bassin, regardant distraitement les baigneurs passer en suçant des roudoudous.

Nina a ramené ses cheveux dans un élastique. Comme chaque été, sa peau a bruni. Ses yeux semblent avoir noirci eux aussi.

Adrien déteste sa carnation qui jamais ne hâle, mais rougit comme une grande timide.

– À Saint-Raphaël, j'ai couché avec une fille, lâche soudain Étienne.

– Pour de vrai ? demande Nina.

– Pour de vrai… Ça m'a fait bizarre. Elle a seize ans. Elle s'est allongée sur moi. Elle était chaude. J'veux dire, sa peau était chaude comme quand on a de la fièvre. Elle m'a brûlé, j'ai fermé les yeux mais j'ai quand même couché avec.

– C'était bien ?

– C'était mouillé… et ça puait un peu.

Ils rient. Un mélange de gêne, de curiosité, d'avidité. Les questions se

précipitent, s’entrecroisent, se chevauchent.

– Tu l’as fait où ? demande Adrien.

– Dans la chatte.

Ils gloussent bêtement.

– J’veux dire où, dans un lit, chez toi ?

– Nan. Sur la plage, comme tout le monde.

– Devant tout le monde ? s’exclame Nina.

– Nan… Il faisait nuit. Y avait plus personne.

– T’es amoureux ?

– Nan.

– Alors pourquoi tu l’as fait ?

– Faut bien le faire un jour… Comme ça maintenant j’suis plus puceau.

– Elle s’appelle comment ?

– Cynthia.

– On dirait un prénom d’actrice… Tu la connais depuis longtemps ?

– Depuis que j’suis petit. Je la vois tous les ans là-bas.

– Elle est amoureuse de toi ?

– J’sais pas.

Ils repartent tous trois dans leurs pensées, Nina brise ce silence gêné :

– Moi, je le ferai quand je serai amoureuse…

– Toi, t’es une fille. C’est pas pareil, affirme Étienne.

– Pourquoi c’est pas pareil ? s’étonne Adrien.

– Parce qu’une fille c’est romantique. Surtout Nina.

– Elle a joui ? demande Nina.

Étienne rougit. C’est la première fois qu’ils parlent de sexe ensemble. La première fois que Nina pose une question aussi frontale, qui leur paraît même brutale.

– Je sais pas trop… Elle respirait fort.

Ils éclatent de rire au même moment. Un rire d’enfants qui n’ont plus tellement envie d’être des enfants. Mais quand même, l’enfance c’était bien.

Pris en étau entre les bonbecs et l’avenir. Entre les bêtises et la voix qui mue. Entre les rayons du vélo qu’on fait chanter avec des bouts de carton et les rêves de longues routes à moto.

14

11 décembre 2017

Nina gare son véhicule devant le refuge. Elle salue deux bénévoles qui l'attendent devant les grilles, Joseph et Simone.

Joseph est un ouvrier à la retraite, un petit bonhomme rougeaud qui vit avec une cigarette roulée entre les lèvres. De temps en temps, il daigne la rallumer. Simone a perdu son fils dans un accident de voiture. Si elle ne promenait pas les chiens tous les jours, elle se foutrait en l'air. Les laisses qu'elle tient lui permettent de rester debout. Les animaux abandonnés, c'est sa canne d'aveugle.

Depuis qu'elle travaille au refuge, Nina a vu passer beaucoup de bénévoles. Ils arrivent et repartent. Une sorte de défilé éclectique. Des maçons, des aides-soignantes, des bourgeoises, des veufs, des vieux, des jeunes un rien abîmés. Des âmes solitaires et un peu trop sensibles qui se rapiècent en nettoyant les box, rafistolant les grillages, en faisant connaissance, en tapant la discute autour d'un café chaud, en réparant les tôles ondulées qui recouvrent les chenils. Et puis un jour ils s'en vont parce qu'ils vont mieux ou qu'ils déménagent ou qu'ils se marient. Un jour ils annoncent que c'est trop dur ou trop tard et ils disparaissent comme ils sont arrivés.

Ce matin, Nina a rendez-vous avec Romain Grimaldi. Ce matin, Bob s'en va.

Au refuge, à chaque fois qu'un chat ou un chien est placé, chacun trimballe une fête silencieuse au fond de lui. Les jours d'adoption sont particuliers. Un œil pleure l'animal auquel on s'est forcément attaché et qu'on ne reverra plus, et

l’autre sourit parce que son abandon prend fin. C’en est fini de celui-là. C’est grâce à ces soulagements qu’on tient le coup, ce Tetris de la vie.

Romain Grimaldi attend Nina devant la porte du bureau. Ils y pénètrent ensemble après s’être serré la main. *Il sent toujours aussi bon.*

Elle adore ce qu’il dégage. Cela la renvoie à son mari, à leurs débuts. Tout est question de sensorialité, pense-t-elle.

– J’ai préparé les papiers. Dans un mois, Bob sera officiellement à vous.

– Il n’est pas à moi aujourd’hui ?

– Vous avez un mois pour vous rétracter.

– Y a pas de raison.

– On ne sait jamais. L’adoption c’est comme un mariage. On peut avoir envie de divorcer la première année.

– Ça arrive souvent ?

– Non, pas souvent, mais ça arrive qu’on me ramène un chien parce qu’il ne correspond pas aux attentes de ses maîtres.

Simone débarque dans le bureau avec Bob. Elle salue Romain, souffle un « C’est un bon chien, prenez-en soin », lui tend la laisse et repart aussitôt.

Avant, Simone n’en avait rien à foutre des animaux. Elle ne leur aurait pas fait de mal, mais elle ne les voyait pas.

Deux jours avant l’enterrement de son fils Éric, quand elle a dû pénétrer dans son studio pour trouver des vêtements à donner aux pompes funèbres, elle est tombée nez à nez avec une vieille chienne qu’Éric avait recueillie sans en avoir jamais parlé à personne. Simone s’est rappelé que ce chien, c’était le rêve de son fils, un rêve qu’elle lui avait refusé pendant toute son enfance. Simone et l’animal se sont fixés un long moment. Simone a reconnu sa propre douleur dans le regard de la chienne. Elle avait compris que son maître ne reviendrait pas. C’est en la consolant que Simone s’est consolée. Elle l’a prise dans ses bras et ne l’a plus jamais lâchée. Quand elle est morte, que le vétérinaire a dit : « Il n’y a plus rien à faire », Simone est allée voir Nina. « Il faut que je sorte les chiens. » Nina l’a engagée le jour même. Nina connaissait Simone de vue. Elle savait la mort d’Éric, qui était au lycée avec elle, Simone et l’animal toujours ensemble après l’enterrement, cette ombre qui promenait la chienne sur tous les trottoirs de La Comelle comme on trimballe une tristesse. Nina a compris son besoin de travailler ici, une éclopée de plus. Ce serait difficile à gérer, la maladie, la

vieillesse, la mort de certains animaux, mais pas le choix. Pas le cœur de refuser. De la renvoyer chez elle. On ferait avec.

– J'admire beaucoup ce que vous faites, dit Romain à Nina en signant les papiers d'adoption.

– Moi aussi… Doit pas être simple de gérer un collège.

– Le plus dur à gérer ce ne sont pas les élèves mais les parents.

Nina sourit. Romain remplit un chèque.

– Vous n'êtes pas obligé, lui dit Nina.

– Je sais.

– Merci pour eux.

Romain emmène Bob avec lui. Se dirige vers sa voiture. Ouvre la portière côté passager et le fait monter sur le siège avant.

– Je vous donnerai des nouvelles.

Nina prend une photo de Bob avec son téléphone portable.

Un signe de la main et déjà la voiture a disparu. Nina reste plantée là quelques secondes, dans les odeurs d'essence et de chien mouillé.

Puis elle retourne dans son bureau, va sur le site du refuge, poste la photo de Bob qu'elle vient de faire et inscrit : BOB ADOPTÉ, avec un cœur à côté.

15

10 novembre 1989

Ils sont en quatrième. Premier cours de la journée. Même configuration que dans la classe de Py. Nina est assise à côté d'Étienne et Adrien, derrière elle, observe sa nuque. Elle vient de se faire couper les cheveux. Elle ressemble un peu à un garçon, Adrien n'aime pas tellement. Nina commence à mettre du crayon sous les yeux, un trait maladroit qui fait ressortir son regard sombre, Étienne dit que « ça fait sale ». À quoi elle répond qu'il n'est « vraiment pas rock ».

Monsieur Schneider, leur professeur d'allemand, entre dans la salle de classe totalement électrisé. Il s'est passé quelque chose. Tout à coup, on cesse de bavarder pour l'observer. D'habitude, c'est un homme réservé dont la tête semble rentrer entre les épaules comme si on avait tapé dessus pour qu'elle disparaisse peu à peu à l'intérieur d'un corps gauche et raide. Un individu qui parle tout bas et ennuie des générations d'élèves depuis plus de vingt ans. Il a un sac à dos comme s'il partait en voyage et venait saluer ses élèves avant de les quitter.

– *Eins, zwei, drei, die Mutter ist in der Küche…*

D'habitude, personne n'arrête de bavarder en le voyant entrer dans sa salle de cours. Mais ce matin, quelque chose a changé. Nina pense même que le prof a bu tant ses yeux brillent. Il fait tomber ses livres par terre en ouvrant sa sacoche. Toute la classe éclate de rire. Une petite classe : seuls quinze élèves prennent des

cours d’allemand, cinquièmes et quatrièmes réunis.

Monsieur Schneider monte sur l’estrade, inspire profondément et annonce solennellement :

– *Meine lieben Kinder, ich habe gute Nachrichten, eine Nachricht, die das Gesicht der Welt verändern wird : die Berliner Mauer ist gefallen.*

Personne ne réagit. Personne ne semble comprendre un traître mot de ce qu’il raconte. C’est la première fois qu’il s’adresse à eux en allemand en dehors d’une leçon.

Mais ce qui suit continue de laisser les collégiens sans voix et les plonge dans une sorte de rêve éveillé. Monsieur Schneider sort quatre bouteilles de champagne de son sac à dos, les ouvre l’une après l’autre en riant et en poussant de drôles de petits cris. Une folie joyeuse s’est emparée de lui, ce qui semble déconcerter les élèves qui exècrent le cadre strict de l’école tout en le trouvant rassurant. Leur professeur pose des verres en plastique sur son bureau et commence à les remplir en criant :

– *Lang lebe die Freiheit !*

Il est 9 h 10 et tout le monde commence à boire. Le professeur trinque joyeusement avec chaque élève.

C’en est fini du mur de la honte, dit-il, l’Allemagne est réunifiée, il a du mal à y croire, c’est historique, incroyable, miraculeux et inespéré ! Les élèves finissent par comprendre que c’est la chute du mur de Berlin qui met monsieur Schneider dans cet état de transe. Il raconte précipitamment, et parfois avec des larmes dans les yeux, que nombreux sont ceux qui ont été assassinés en voulant passer le mur. Nina lui demande s’il a de la famille là-bas, et de quel côté. Il répond, bouleversé, que ses parents étaient à l’Est.

Après deux verres avalés cul sec, Schneider pénètre dans les autres salles sans frapper et invite tous les professeurs et leurs élèves à venir fêter l’événement avec lui. À 10 heures, au troisième étage du bâtiment Charles-Baudelaire, il y a plus de deux cents personnes qui écoutent ou dansent sur *African Reggae* de Nina Hagen. Monsieur Schneider a introduit une cassette dans le lecteur dont il se sert d’habitude pour les leçons de grammaire. Dès que la chanson est terminée, il rembobine pour réécouter le morceau.

Schneider danse et se déhanche en criant :

– *Lang lebe die Freiheit !*

Il fait tournoyer ses élèves les uns après les autres, filles et garçons sans distinction.

Étienne trouve que l'école est intéressante pour la première fois. Qu'elle devrait toujours être ainsi. Que tous les murs du monde devraient tomber.

Jamais les élèves n'auraient imaginé que leur professeur d'allemand puisse écouter Nina Hagen, et encore moins qu'il possède une once de fantaisie dans les veines.

Ce matin-là, Adrien réalise quelle conséquence a la liberté : une joie sans retenue, qui transforme les corps et les visages.

Le soir, devant le journal télévisé, assis à côté de sa mère qui serre un mouchoir dans ses poings et s'essuie les yeux quand l'émotion est trop forte, Adrien regarde les images diffusées dans le monde entier : les larmes des Allemands, les familles qui se retrouvent, des filles qui embrassent des gardes, des coups de marteau dérisoires, des éclats de mur qui tombent, la foule, des fragments de béton que l'on glisse dans ses poches, des morceaux dont on se fait des souvenirs.

Adrien se pose des questions sur son propre mur, celui qui le sépare de lui-même, celui derrière lequel il se cache depuis qu'il respire – combien mesure-t-il ?

16

11 décembre 2017

Disparu. Ne resteront que quelques clichés dans des archives et des photos de classe dans les armoires.

Le collège du Vieux-Colombier n'est plus. Un terrain vague. On a dégagé tous les gravats. Exit Prévert, Baudelaire, Verlaine et Hugo. La mairie a déjà fait poser des panneaux qui indiquent qu'on va construire des résidences pour seniors à la place. Qu'on peut contacter telle agence pour réserver un appartement qui sortira de terre en 2020.

Je me demande ce que Nina a pensé en voyant qu'on l'avait rasé. Chaque jour elle passe devant pour se rendre au refuge, il n'y a pas d'autre chemin. Elle n'a sans doute rien ressenti, elle a toujours détesté la nostalgie.

Je ne la vois jamais quand je fais mes courses mais je la croise parfois en voiture. Elle conduit un combi Citroën avec les lettres ADPA (Association de défense et de protection des animaux) sur chaque côté. Elle paraît minuscule derrière son gros volant. Toujours perdue dans ses pensées comme si les piétons et les conducteurs des véhicules qu'elle croise n'existaient pas vraiment.

Sait-elle que je suis revenue m'installer ici ? Voit-elle mes articles dans le journal local ? Le lit-elle seulement ?

Ce soir, le terrain vague du Vieux-Colombier ressemble au lac quand j'y suis allée pour faire des photos la semaine dernière. On ne sait plus si on fixe de la terre ou de l'eau. Plus rien ne bouge. Figé dans l'oubli. Formes des arbres

grelottants et nus qui semblent tenir encore debout par dépit, fantomatiques. Sinistre bruine, nuit glaciale dans les phares de ma voiture. Comme si le jour avait décidé de ne plus se lever. Un piquet de grève.

Je reviens de la conférence de presse à Mâcon. Le procureur nous a confirmé qu'un squelette avait été découvert à l'intérieur de la Twingo repêchée au lieudit « lac de la Forêt » par les plongeurs de la gendarmerie. Le véhicule a été identifié grâce à la plaque d'immatriculation. Il avait été volé à monsieur et madame Guillaume Desnos le 17 août 1994 en début d'après-midi devant leur domicile sur la commune de La Comelle. Il semble presque certain que l'épave dans laquelle le corps a été retrouvé était immergée depuis cette date, soit vingt-trois ans.

À ce stade de l'enquête, l'identification du corps va être très longue et complexe, au vu de l'état des ossements. Ils vont être soumis à une analyse ADN pour comparaison avec l'ADN des familles de personnes disparues à cette époque dans la région.

La Twingo remplie de vase était enfouie à sept mètres de profondeur. La brigade nautique poursuit ses recherches à l'aide d'un sonar dans la zone où le véhicule a été repêché, afin de détecter d'éventuels objets ayant appartenu à la victime.

S'il s'agit de Clotilde Marais, va-t-on découvrir son secret ? Ce secret que seuls les trois pensent connaître.

Je me souviens des ricochets que l'on faisait au lac les soirs d'été. Adolescents, on y fumait de l'herbe. On buvait n'importe quoi au goulot, tout ce qui nous tombait sous la main, volé dans un placard, le martini d'un père, l'eau-de-vie d'une grand-mère, le whisky d'un frère. Étienne apportait son magnétophone. Il enregistrait des cassettes sur lesquelles il mixait tous les styles de musique. Derrière nous, nos vélos posés à même le sol attendaient qu'on ait fini nos conneries pour nous ramener à la maison.

17

20 avril 1990

Au rez-de-chaussée, leur classe de quatrième fête les quatorze ans d'Adrien. Pour l'occasion, les parents d'Étienne ont prêté le grand séjour de leur maison.

Nina est seule dans la salle de bain des Beaulieu, elle a fermé la porte derrière elle. En sortant des toilettes, elle a été attirée par les parfums et le soleil qui perce à travers une fenêtre, les reflets lumineux sur le sol.

Musique à fond dans les enceintes, les murs tremblent.

Nina écoute et chuchote les paroles de *Lullaby* en même temps que Robert Smith. Elle respire les crèmes pour le corps, le bain moussant posé au bord de la grande baignoire, les savons multicolores. Elle ouvre un premier placard, découvre plusieurs trousses de maquillage, pinces à épiler et médicaments rangés dans des casiers. Nina aime fouiller, chercher, découvrir l'envers des décors. À ses yeux, les placards recèlent autant de secrets que le courrier qu'elle dérobe.

Elle sursaute. Elle a cru qu'il y avait quelqu'un derrière elle, ce n'est que son reflet dans un miroir en pied. Elle observe sa silhouette informe, elle est voûtée, elle se redresse, rentre le ventre, longs bras, petit corps, passe sa main dans ses cheveux courts qui graissent en quelques heures, regarde sa peau foncée, ses points noirs, sa tête d'ado disgracieuse. Elle ressemble à un garçon et ça ne lui plaît pas. Mais si elle avait les cheveux longs, elle ressemblerait à une fille qui ne lui plairait pas non plus. Elle se sourit sans sourire pour voir son appareil

dentaire. Pourquoi est-on si moche lorsqu'on a treize ans ? C'est quoi cette gueule ? Elle espère que ça va s'arranger. Sinon, elle est bonne pour la casse.

Elle se détourne de son reflet et poursuit son exploration. Chez les Beaulieu, l'immense salle de bain familiale semble être l'antre de Marie-Laure.

Nina observe la multitude de flacons de parfum. Certains semblent vides depuis longtemps. Comme s'ils avaient appartenu à d'autres femmes.

Une idée la traverse.

Elle redescend l'escalier et se dirige vers la cuisine dont la porte est fermée. Nina la pousse et tombe nez à nez avec Marie-Laure et Joséphine. La mère d'Étienne et celle d'Adrien sont assises autour de la table et discutent en buvant un thé. Nina les trouve tellement différentes l'une et l'autre qu'elle ne pouvait pas imaginer les découvrir dans la même pièce.

– Pourquoi tu n'es pas avec les autres ? s'étonne Joséphine. Il manque quelque chose sur la table ?

– Non…, répond Nina.

Il manque quelqu'un dans cette cuisine, ma mère, pense-t-elle.

Marion devrait être avec elles, à grignoter des biscuits en attendant que la fête de leurs enfants se termine.

Nina regarde Marie-Laure qui lui sourit gentiment.

– Alors, Nina, on t'emmène avec nous à Saint-Raphaël cet été ? Étienne m'en parle tous les jours.

– Adrien aussi, ajoute Joséphine. Il ne me parle plus que de ça.

La mer est proche, pense Nina. *La mer est proche.* Cette pensée lui arrache un sourire. Étienne a remonté sa moyenne générale grâce à elle et Adrien. Ils sont tout près d'un billet aller pour le bonheur.

– Oui, ce sera bien, répond-elle. Mais… je me demandais… Est-ce que vous avez connu ma mère, Marion Beau ?

Marie-Laure ne réfléchit pas une seconde avant de répondre :

– Oui. J'étais avec elle en primaire. On a dû faire le CE1 et le CE2 ensemble… Et une ou deux classes au collège.

Nina considère Marie-Laure quelques instants. Ses mots résonnent. Comment n'y avait-elle pas pensé avant ?

– Elle était comment ? finit-elle par demander.

– Marion était drôle… gentille… bavarde aussi.

– Je lui ressemble ?

– Pas dans mon souvenir. Elle était blonde, un blond qui tirait sur le roux. Et elle avait les yeux verts, je crois. Tu n'as pas de photos de ta mère ?

– Non. Aucune.

Nina s'impatiente. Elle voudrait poser mille questions mais tout se bouscule.

– Sinon elle était comment ?

– Très gentille. Elle a beaucoup changé au décès de ta grand-mère. Elle s'est murée dans le silence.

– Vous voulez que je vous laisse toutes les deux pour en parler ? demande Joséphine.

– Non, ça va aller, répond Nina plus sèchement qu'elle ne l'aurait souhaité. Merci, je retourne voir les autres.

Elle fait volte-face et quitte la cuisine. Elle sent des larmes lui monter aux yeux. Elle ne voudrait pas être aussi sensible. Mais dès que ses bronches déraillent ou qu'on évoque simplement sa mère, elle ne répond plus de rien. Elle perd ses repères. *Perd père. Perd mère.* Elle a écrit des paroles là-dessus : « Perd père, perd mère, pervers, un père impair, par terre. » *Complètement débile, cette chanson.*

Marion s'est murée dans le silence à la mort d'Odile, a dit Marie-Laure Beaulieu. Si seulement Nina pouvait évoquer le sujet avec son grand-père. Mais elle n'ose pas, elle sent que c'est trop douloureux.

Nina retrouve Adrien assis sur une chaise, l'air absent. Les autres dansent sur *Charlotte Sometimes*. Adrien redescend sur terre quand il sent la présence de Nina près de lui. Il reconnaît son parfum de vanille, une essence dont elle s'asperge depuis quelques mois. Il pose les yeux sur elle. Il est obligé de crier pour se faire entendre :

– Qu'est-ce que t'as ? T'as pleuré ?

– La mère d'Étienne… elle a connu la mienne.

– Ici, tout le monde a l'air de se connaître.

– T'étais où, toi, avant d'arriver à La Comelle ? lui demande Nina.

– À Clermont-Ferrand.

– Pourquoi t'es venu ici ? Tu m'as jamais dit.

Adrien hausse les épaules.

– Parce que je savais que t'habitais là.

Nina sourit.

– Tu crois que des fois la vie redonne pour se faire pardonner d'avoir trop pris ?

– …

– Par exemple, ma mère elle m'a laissée… Même les chattes, quand on leur prend leurs petits, elles pleurent.

– Peut-être que ta mère a pleuré quand elle t'a laissée.

– J'crois pas. Sinon, elle serait revenue me chercher. Mais toi, tu es là. C'est comme si la vie m'avait redonné une partie de ce qu'elle m'avait pris quand j'étais petite. Tu comprends ?

– Je comprends, répond Adrien.

Il a souvent la gorge serrée pour enfermer ses larmes. Comme la rivière souterraine qu'il a vue dans la grotte de Labeil lors de vacances dans le Larzac avec sa mère. Une eau qui ne remonte pas à la surface.

– Tu me quitteras jamais ? lui demande Nina.

– Jamais.

– Tu me le jures ?

– Je te le jure.

– Tu seras toujours là pour moi ?

– Toujours.

Étienne les retrouve. Il n'aime pas les voir longtemps ensemble sans savoir ce qu'ils se disent.

– Vous faites quoi ? Vous venez danser ?

Nina le suit. Adrien reste assis. Il jubile, adore les regarder.

Il sent comme un courant d'air derrière lui. C'est sa mère.

– Tout va bien, mon chéri ? Tu t'amuses bien ?

– Oui.

– Tu ne danses pas ?

– S'te plaît, man.

Quand Adrien se retourne, Joséphine n'est déjà plus là. Il repense à la question de Nina : pourquoi est-il venu vivre à La Comelle ? Un matin, Joséphine lui a annoncé qu'elle changeait de crèche. Qu'elle allait s'occuper d'autres enfants, ailleurs. Qu'ils partaient s'installer à cent cinquante kilomètres, en Saône-et-Loire. Et ça ne lui a fait ni chaud ni froid. À Clermont, il n'avait pas

d’amis.

Jusqu’au jour où il a rencontré Nina et Étienne, Adrien se faisait l’effet de quelqu’un qui n’imprimait pas sur le papier. Une cartouche d’encre vide. Il avait toujours eu le sentiment d’être né sans couleur, en toute transparence. Jusqu’à Nina et Étienne, on avait beau appuyer sur tous les boutons, le papier restait vierge. Nina et Étienne lui ont redonné ses cinq sens. Le souffle en plus. Et sûrement l’espoir. Voilà pourquoi il leur est si attaché.

Les lumières s’éteignent, on coupe la musique. Joséphine et Marie-Laure lui annoncent en chœur que son cadeau est au sous-sol… Un synthétiseur. Le même que celui d’Étienne pour qu’ils jouent ensemble. Marie-Laure ajoute qu’il pourra venir quand il veut… Comme d’habitude, quoi.

Un synthétiseur. L’émotion le submerge, il en rêvait.

Tout le monde se met à chanter *Joyeux anniversaire*.

Le gâteau, quatorze bougies qui scintillent. Nina lui crie de faire un vœu. Adrien ferme les yeux. Son vœu, c’est toujours le même.

18

11 décembre 2017

Vingt-trois ans que la voiture était au fond de l'eau. Étienne lit et relit l'article sur l'écran de son ordinateur.

Soulagé. Il en sourirait presque malgré le tragique de la situation.

Je ne suis pas fou.

17 août 1994. Une voiture volée. Un corps retrouvé à l'intérieur. Si c'est Clotilde, que faisait-elle là ? Quelqu'un est-il venu la chercher ce soir-là ? Mais qui ?

Non, impossible, c'est juste une coïncidence, une simple concomitance.

Pourquoi ce souvenir remonte-t-il à la surface après tant d'années ? Est-ce que ça a un sens ? Quelques jours avant de retourner chez ses parents pour Noël ?

Pourquoi est-ce que son collègue de La Comelle ne l'a pas informé ? Est-ce qu'Adrien et Nina sont au courant ?

Évidemment.

Si longtemps qu'il ne les a pas vus.

Il lui arrive de composer le numéro du refuge et de raccrocher avant que quelqu'un réponde. Parfois aussi il appelle dans la nuit, juste pour entendre la voix de Nina sur le répondeur : « Nos bureaux sont ouverts du lundi au vendredi de 9 heures à midi et de 14 heures à 18 heures. Le samedi de 9 heures à midi. Pour toute urgence fourrière, contactez les agents de ville au… »

Sa voix grave, particulière. « Une voix de fumeuse qui n'a jamais fumé »,

comme le disait si justement Adrien.

Ses amis lui manquent.

Ou bien est-ce sa jeunesse qu'il sent s'échapper ? Qu'il souhaiterait retenir ?

La dernière fois qu'il a vu Nina, c'était là-bas, en 2003. Depuis ils ne se sont plus parlé.

Ils s'étaient promis l'éternité. Tous trois avaient fait un pacte de sang lorsqu'ils étaient en sixième, s'étaient piqué chacun le bout du doigt et avaient mélangé les gouttes qui avaient perlé. « À la vie, à la mort. » Un truc de gosses.

Il prend sa guitare et joue quelques accords. Sa femme et son fils sont couchés. Il aime cette heure tardive, cette solitude, quand la ville dort. De la musique dans son casque. Se laver de la journée. Chercher des concerts sur YouTube. Regarder des vidéos sur Facebook. Il pourrait demander Nina en amie. « Salut, comment ça va ? » Il lui suffirait d'aller sur son profil et de cliquer sur « ajouter ».

Mais à chaque fois, il renonce. De quoi a-t-il peur ?

Si elle répondait à son « Salut, comment ça va ? », que lui dirait-il ? C'est vertigineux.

Une douleur lancinante dans le dos le fait grimacer de douleur. Il prend un anti-inflammatoire costaud. Uniquement sur prescription médicale. *Pratique d'avoir un médecin dans la famille*, pense-t-il.

Il retourne à son ordinateur et tape les mots clés « lac de la Forêt, La Comelle, voiture retrouvée ».

19

21 avril 1990

Nina est seule dans sa chambre. Ruminant la journée d'hier, l'anniversaire d'Adrien, son synthétiseur, les mots de Marie-Laure : « Marion était drôle, gentille, bavarde aussi… Un blond qui tirait sur le roux, des yeux verts… Après le décès de ta grand-mère, elle s'est murée dans le silence. »

Nina entend quelqu'un pousser le portail devant sa maison. Elle reconnaît le pas lourd d'Étienne, le bruit des roues du skate qu'il pose sur le perron. Et si Paola n'aboie pas, c'est qu'elle connaît celui qui pénètre dans son domaine.

Nina s'extirpe de ses pensées, planque le contenu d'une enveloppe sous son oreiller. Ce qui l'a intriguée en fouillant dans la sacoche de son grand-père, c'est que le nom et l'adresse du destinataire étaient faits de lettres découpées dans du papier journal. Comme dans le vieux film de Clouzot *Le Corbeau*.

Nina a prestement glissé l'enveloppe dans une poche pendant que Pierre Beau avait le dos tourné. Puis elle a lu et relu ces mots :

> JEAN-LUC, TOI, L'IDIO, LE COCU, LA ONTE DU CARTIER HAU, TU VA CREVÉ, CÉ TA DERNIÈRRE ANNÉ, TOU LE MONDE CROIRA QUE CÉ UN ACCIDAN PERSONE SORA JAMAI RIEN SOF TOI, TOI TU SÉ SE QUE TU A FÉ ET POURQUOI TU VA PAYÉ FO QUE TU SACHE ON BÉSERA TA VEUVE.

Elle a été choquée par cette haine. Pour la première fois, elle a décidé de brûler la lettre. De ne pas la remettre dans le courrier.

Ou alors aller voir la police ? Non, elle se ferait arrêter et son grand-père renvoyer de la Poste. Et si on trouvait ses empreintes dessus et qu'on l'accusait ? Mais si elle la détruisait et que ces ignobles mots n'étaient pas des paroles en l'air ? Et s'il arrivait quelque chose au destinataire ? Jean-Luc Morand. Qui est Jean-Luc Morand, 12, place Charles-de-Gaulle à La Comelle ?

En attendant de prendre une décision, elle descend au rez-de-chaussée pour accueillir Étienne. Il veut devenir flic, pense-t-elle en lui ouvrant la porte. Et si elle lui demandait conseil ?

Étienne fait une drôle de tête. Il l'embrasse, lui demande si ça va, il a quelque chose pour elle. Du coup, Nina oublie la lettre anonyme.

– Mais avant de te montrer, tu vas prendre ta Ventoline, lui annonce-t-il d'un air solennel.

– Pourquoi ?

– Parce que je te connais.

– Mais…

– Obéis, lui ordonne-t-il.

Nina remonte dans sa chambre pour prendre son traitement en levant les yeux au ciel. Parfois elle a envie de tuer Étienne tellement il l'énerve. Du coup elle ne lui montrera pas la lettre, il veut trop tout commander.

Elle le retrouve dans la cuisine. Il se fait couler un verre d'eau au robinet. Il a posé son sac à dos sur la table.

Étienne change de jour en jour. Des trois, c'est lui qui grandit le plus vite. Un duvet commence à couvrir sa lèvre supérieure. Il trouve ça tellement disgracieux qu'il le rase chaque matin. Il n'a pas d'acné, contrairement à Adrien. Et si par malheur une rougeur apparaît sur son visage, la moindre imperfection, il lui fait la peau à coups de crèmes et lotions en tout genre. Étienne passe son temps à se regarder dans le miroir. Sa voix a commencé à muer. Il a l'air d'avoir dix-sept ans alors qu'il n'a pas encore soufflé ses quatorze bougies.

Nina aspire sa Ventoline d'un coup sec devant lui.

Il sort une enveloppe contenant trois photographies de son sac.

– Ma mère m'a donné ça pour toi… C'est des photos de la tienne qu'elle a retrouvées.

Nina découvre une photo de classe en noir et blanc. Des filles en blouses d'écolières. Celle du milieu porte une ardoise sur laquelle on peut lire : « École

Danton 1966-1967 ». Nina écarquille les yeux. Elles sont nombreuses. Avant de chercher sa mère parmi elles, Nina regarde les deux autres clichés. Deux photos qui semblent plus récentes. Presque identiques. Un groupe de sept collégiennes qui posent côte à côte en souriant. Au dos, on peut lire : « Abbaye de Cluny 1973 ». On sent qu'il y a du vent, elles retiennent toutes leurs cheveux et plissent les yeux à cause du soleil.

– Ma mère m'a dit que c'était un voyage scolaire qu'elles avaient fait avec le collège.

Étienne désigne deux personnes.

– La mienne est là, la tienne ici, juste à côté.

Nina se penche sur la jeune femme de quinze ans. Un fantôme au regard clair. Marion Beau sourit, elle semble avoir les dents qui avancent un peu, ses cheveux sont tirés en queue-de-cheval. Elle porte une jupe courte, un pull et des chaussettes blanches. Nina observe aussi Marie-Laure qui se tient juste à côté. Même visage qu'aujourd'hui malgré les traits poupins.

– Tu es sûr que c'est Marion ? chuchote Nina.

– Oui. Celle avec les chaussettes blanches.

– Je ne lui ressemble pas.

– Pas du tout…

– Mais alors je ressemble à qui ?

– Ben… à ton père… sûrement. Tu peux garder les photos. Ma mère te les donne.

– M'en fiche. Elle m'a abandonnée.

Étienne est mal à l'aise. Parfois, il trouve que Nina a de drôles de réactions. Qu'elle est trop imprévisible. C'est elle qui a demandé à Marie-Laure si elle connaissait Marion, et maintenant elle ne veut plus savoir. C'est quand même compliqué les filles.

– Tu fais quoi aujourd'hui ? demande-t-il pour changer de conversation.

– J'sais pas. Je vais réviser un peu. Adrien nous attend à 4 heures chez lui pour voir un film. Tu restes avec moi en attendant ?

– Non, je te retrouve chez lui.

Étienne est soulagé de partir. Il ne claque pas la porte. Un courant d'air dans la maison. Les trois photographies laissées sur la table de la cuisine tombent par terre.

Nina referme derrière lui, les ramasse et monte dans sa chambre.

*

Le lendemain, c'est jour de lessive. Pierre Beau ne travaille que l'après-midi. Il récupère les draps dans sa chambre, ouvre la fenêtre, du vent sur son matelas nu. Puis il pénètre dans celle de Nina. D'habitude il frappe avant d'entrer, mais elle est au collège.

Un tas de vêtements par terre. Du propre et du sale mélangés. Deux chats dorment dessus. En le voyant entrer, l'un d'entre eux s'étire paresseusement. Des tasses de chocolat vides. Des livres scolaires et des cahiers les uns sur les autres. Des centaines de feuilles à dessin crayonnées, par terre, dans des cartons, certaines accrochées au-dessus du bureau. Principalement les animaux et les deux amis de sa petite-fille. Elle dessine si bien. Peut-être qu'un jour elle sera célèbre et que ses œuvres s'arracheront dans le monde entier.

En attendant, il va falloir ranger tout son bordel. Pierre Beau soupire. Pas facile d'élever une petiote tout seul. Il pense à Odile, sa femme. Si elle était encore de ce monde, tout ce souk n'existerait pas. Rien n'aurait été pareil avec elle.

Sur les murs, des posters punaisés les uns à côté des autres, Indochine, The Cure, Depeche Mode. Odile n'aimait que Joe Dassin. Pierre en était même un peu jaloux. Après la mort de sa femme, il n'a pas jeté les 33 tours. Il aurait pu les donner. Mais imaginer quelqu'un d'autre les écouter lui était insupportable. Cinq ans après Odile, c'est Joe Dassin qui est mort. Pierre a pensé : *Il va la retrouver là-haut. Cette fois, je l'ai vraiment perdue. Je ne pourrai pas rivaliser.*

Et si tu n'existais pas,
Dis-moi pourquoi j'existerais…

Lui au moins, il était bien coiffé et toujours tiré à quatre épingles. Dans des costards blancs. Pas comme les zozos que Nina exhibe sur les murs de sa chambre. Avec leurs cheveux droits sur la tête et leurs allures dégingandées. Des hommes qui se maquillent, on aura quand même tout vu. Drôle d'époque.

Un matin, les parents d'Odile avaient emménagé dans la maison en face de chez lui. Pour lui parler, Pierre n'avait pas trouvé d'autre moyen que de lui voler

son vélo un jeudi après-midi et de lui rapporter le samedi suivant. Trois jours pendant lesquels il l'avait caché. « Bonjour, je crois qu'il est à toi, je l'ai trouvé dans le quartier haut contre une palissade. » Odile avait fait semblant de le croire. Ils s'étaient mariés à dix-sept ans. De leur union était née Marion. Et puis pas d'autres enfants. Pierre en aurait voulu trois : une fille, un garçon, une fille. Odile s'était arrêtée à la première.

Pierre Beau enjambe le bordel de Nina, retire la housse de couette, les draps et la taie d'oreiller. Trois enveloppes tombent sur le sol. Dont une lettre.

> JEAN-LUC, TOI, L'IDIO, LE COCU, LA ONTE DU CARTIER HAU, TU VA CREVÉ, CÉ TA DERNIÈRRE ANNÉ, TOU LE MONDE CROIRA QUE CÉ UN ACCIDAN PERSONE SORA JAMAI RIEN SOF TOI, TOI TU SÉ SE QUE TU A FÉ ET POURQUOI TU VA PAYÉ FO QUE TU SACHE ON BÉSERA TA VEUVE.

Pierre Beau lit le nom des destinataires sur les enveloppes. Quelques secondes pour réaliser que Nina ouvre le courrier. Il s'en doutait. Ne voulait pas se l'avouer. Un jour il a trouvé que Nina faisait une drôle de tête en tournicotant autour de sa sacoche. Une tête de coupable. La même que quand elle ramenait un chaton en douce à la maison et qu'elle le cachait pour qu'il ne s'aperçoive de rien. Jusqu'au jour où elle disait : « Pitié, papy, on le garde, de toute façon ça fait super longtemps qu'il vit chez nous. »

Il panique. Comme des éclairs dans les yeux. Cela le ramène immédiatement à sa fille, Marion. Son châtiment. La même. Quelque chose de l'ordre du malheur qui coule dans leurs veines. La mère a contaminé la fille. La mère et la fille. Une affliction.

La colère le fait trembler. Il abandonne les draps et les enveloppes par terre, sort sans fermer la porte derrière lui.

Il serait incapable de dire ce qu'il voit pendant le trajet à part du rouge. Une envie de tuer. Tout ce qu'il a fait pour elle. Travailler, rester en vie, pour elle. Se lever, se laver, déjeuner, partir travailler, rentrer, préparer le dîner, pour elle. Se serrer la ceinture, pour elle. Rien que pour elle. Pour que jamais elle ne manque de rien. Il la revoit bébé. Les biberons, le lait Gallia premier et deuxième âge, les poussées dentaires, ses vaccins, ses premiers pas. Acheter ses robes, ne pas savoir choisir les tailles, ses chaussures. Chaque matin elle est là et il n'en revient pas qu'elle soit là. Qu'elle grandisse. Qu'il l'élève et qu'elle s'élève.

Nina ouvre le courrier. Derrière son dos. Une trahison. Est-ce que ça fait longtemps ? Si quelqu'un le découvre, il perdra son travail. Il sera licencié pour faute grave. Il n'a pas le droit de rapporter du courrier chez lui. Il sera jugé. Sûrement condamné. Prison avec sursis, peut-être ferme, et elle, que deviendra-t-elle ? Qui s'en occupera ? Que diront les gens ? Ils porteront plainte. Ouvrir le courrier d'autrui, c'est grave. Nina ira en famille d'accueil. Le pire cauchemar de Pierre depuis qu'elle est née. *Si je meurs, où ira-t-elle ? Ce n'est pas sa mère qui la récupérera.*

Il dira que c'est lui qui ouvrait le courrier. Il dira que Nina est innocente. Qu'elle n'y est pour rien. Que lui seul est responsable. Une tête de linotte.

Il se gare devant le collège. Il est midi. Des grappes de jeunes commencent à sortir. Nina mange à la cantine. Il pénètre dans l'enceinte, bouscule des élèves, il a l'air d'un fou, des tics incontrôlables le font cligner des yeux. Il voit d'abord Adrien, puis Étienne. Puis elle. Les trois inséparables parlent ensemble dans un autre groupe d'élèves. Un cercle de trois entouré par une quinzaine de collégiens.

Nina est en sweat. Elle n'a pas mis sa veste en laine. Il lui demande toujours de bien se couvrir, à cause de son asthme, mais elle n'en fait qu'à sa tête. Elle est là, gorge nue en avril, quand il ne faudrait pas se découvrir d'un fil. À quoi servent les dictons si on ne les applique pas ? Celui que préférait Odile c'était : « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. » Adrien souffle à Nina qu'*il* est là parce qu'elle relève la tête dans sa direction, le regarde, esquisse un sourire qui signifie : « Qu'est-ce que tu fais là ? J'ai oublié quelque chose à la maison ? »

À voir la colère qu'il a dans les yeux, qui lui mange le visage, à voir ses poings serrés et blancs, Nina comprend immédiatement – le courrier – et en l'espace de deux secondes elle change de couleur. Il lui balance une première gifle, puis une deuxième. Un son sourd. Qui résonne. Le silence se répand comme une traînée de poudre dans la cour. Les autres élèves sont choqués. Ils ne crient pas, restent paralysés, ne réalisant pas ce qui se passe. Un adulte agresse une élève dans l'enceinte du collège…

C'est la première fois que Pierre Beau frappe Nina. Juste un coup de pied au cul à six ans parce qu'elle avait peint les légumes du jardin avec de l'acrylique bleue.

Il l'attrape par le col, la soulève de terre en la secouant et dit sur un ton à la

fois suppliant et glacial :

– Mais est-ce que tu te rends compte ? Est-ce que tu te rends compte de ce que tu as fait ?

Il pourrait la tuer sur place. La désintégrer. C'est le silence autour de lui qui le fait redescendre sur terre. Reprendre ses esprits.

Et moi, qu'est-ce que je suis en train de faire ?

Il repose sa petite-fille par terre, lentement. Comme si ses gestes étaient ralentis par sa propre stupeur. Nina, un pantin, les joues rouges. La marque des doigts de celui qui l'a élevée. Des larmes dans les yeux. Comme des reflets, de la fièvre. Pierre Beau réalise que tous les autres élèves le regardent. Un surveillant d'une vingtaine d'années s'approche d'eux en ânonnant : « Qu'est-ce qui se passe ici ? »

– Je te demande pardon, souffle Nina tout bas à son grand-père.

Désemparé, Pierre Beau fait volte-face et s'enfuit presque comme un voleur. Quand il remonte dans sa voiture, il s'accroche au volant et se met à sangloter. Des spasmes nerveux. Il imagine qu'Odile l'observe de là où elle est, Joe Dassin pas bien loin d'elle. Il imagine qu'elle ne lui pardonnera jamais ce qu'il vient de faire à leur petite-fille.

– Avoue tout de même qu'elle l'a bien cherché !

Odile ne répond pas. Elle fait la gueule. Joe Dassin va profiter de la situation, l'enfoiré.

20

12 décembre 2017

Vingt-sept ans après je revois tout de ce matin d'avril. Ce moment suspendu. Nous, regardant Pierre Beau, tétanisés. Les deux gifles, la violence du grand-père dans l'enceinte du collège qui se jette sur Nina, l'incompréhension, entre rêve et réalité. La rapidité de la scène aussi. Cela dure moins d'une minute. Sa petite tête brune comme si elle se décrochait. Elle porte un sweat noir avec des papillons gris dessus. Des papillons comme des fleurs fanées. Elle demande pardon à son grand-père. Je l'entends encore, ce pardon qu'elle souffle. Elle ne se défend pas, ne semble pas lui en vouloir. Tout le monde se demande ce qu'elle a fait. Et puis, il y a ceux qui ont vu, et ceux qui n'ont rien vu. Plus tard, après l'« événement », une fois rentré chez soi on va imaginer, supposer, extrapoler :

« Elle a dû coucher. Elle est comme sa mère. Le vieux l'a découvert et il n'a pas supporté. Elle couche avec lequel ? Beaulieu ou Bobin ? Les deux en même temps ? Elle est enceinte. Enceinte à quatorze ans. Oui, c'est ça. Un polichinelle dans le tiroir. Si c'est pas malheureux. »

Après le départ de Pierre Beau, d'abord une seule question dans la cour du collège, comme un relais que l'on se passe de bouche en bouche : « Qui c'est, ce vieux ? » Puis la réponse fuse : « Son grand-père. »

Des visages gênés, des crispations, des rires forcés. « T'as quoi comme cours cet aprèm ? – Une heure d'étude. La prof de sport est malade. Et toi ? – Anglais. Deux heures de maths et interro… » Quelques élèves, des filles, demandent à

Nina si ça va. Elles restent à quelques dizaines de centimètres d'elle. Comme s'il y avait un périmètre de sécurité à respecter, une barrière qui séparait Nina des autres, comme si Étienne Beaulieu et Adrien Bobin avaient la primeur et que c'était inscrit dans toutes les consciences, dans chaque geste, regard, mot : « Pas touche. »

Après, je me souviens qu'Adrien a traîné Nina vers l'infirmerie et qu'Étienne est resté comme deux ronds de flan au milieu de la cour avant de partir avec sa sœur à la cantine. Ce jour-là, les deux gifles du grand-père ont fait exploser le trio.

Nina a accusé sa mère. Elle a raconté à Adrien qu'elle avait passé la veille à s'abîmer les yeux sur trois photos qu'Étienne lui avait apportées. Et qu'à cause de ça elle avait oublié tout le reste. Et que c'est ce reste que son grand-père avait trouvé sous sa taie d'oreiller. Ce truc que seul Adrien savait, les lettres volées. Le secret qu'ils partageaient.

Sa mère lui porterait toujours malheur. Fallait laisser tomber. Arrêter de chercher des photos, des preuves de son existence. Fallait arrêter de comprendre comment elle était et pourquoi elle avait déposé Nina comme un sac de linge sale chez son père. Le seul qui avait voulu d'elle et qu'elle décevait.

Je suis en train de préparer l'enveloppe de Noël pour le refuge de Nina. Je glisse les euros à l'intérieur. Écris : « Nina Beau, personnel et confidentiel » en majuscules pour éviter qu'elle reconnaisse mon écriture. Comme si elle pouvait imaginer que ce soit moi.

Par association d'idées je repense à la lettre anonyme qui l'a trahie. L'origine du drame. Je crois que Nina n'a jamais su ce que Pierre Beau avait fini par en faire. S'il l'avait jetée ou distribuée. La seule chose que je sais aujourd'hui, c'est que le destinataire de cette saloperie de lettre, Jean-Luc Morand, est toujours vivant et sa supposée veuve aussi. Ils participent à tous les concours de belote.

J'attends toujours le soir pour monter au refuge comme une voleuse, glisser ces étrennes particulières dans la boîte aux lettres. Comme ces gens qui n'ont pas de courage et préfèrent abandonner leurs chiens en les attachant aux grilles pendant la nuit plutôt que d'affronter le regard d'autres hommes dans la lumière du jour.

Cela fait trois fois que je vais au refuge depuis le début du mois. Ça n'était jamais arrivé. Mon enveloppe est posée sur le siège passager.

En hiver, je ne sors jamais après 21 heures. J’ai mes habitudes à présent. Toutes petites. Parce que les habitudes c’est souvent petit. Mon travail, mes séries, mes émissions, les réseaux, mes repas, un tas de romans à côté du lit.

Dans mes phares, des pères Noël en plastique agrippés aux maisons, des couronnes de sapin sur les portes, des guirlandes qui clignotent autour des fenêtres, un *Merry Christmas* qui se décroche d’une devanture, près de tomber.

Un Noël sans neige. Ici, elle arrive plus tard. Vers la mi-janvier.

Je longe le terrain vague sur lequel il y a encore un mois le collège du Vieux-Colombier vieillissait, pourrissait seul. Abandonné de tous. Même des matières qu’on aimait bien, la musique, le dessin, le travail manuel.

Ce soir, c’est comme s’il avait coulé.

Du brouillard, ralentir, un peu de verglas. J’emprunte la petite route qui mène au refuge. Deux ou trois maisons éparses. Des lumières rouges et vertes sur l’une d’entre elles, lointaines.

Noël. Dans une dizaine de jours, Étienne va débarquer chez ses parents pour réveillonner. Comme tous les ans. Comme un enfant obéissant qui rentre à l’heure. C’est le seul moment de l’année où on le revoit traverser les rues de La Comelle pour acheter ses cigarettes au bureau de tabac. Sa grosse bagnole garée sur la place de l’église. Là où il retrouvait Nina et Adrien sur son skate pour aller à la piscine.

Est-ce qu’il pense à eux ? Est-ce qu’il pense à *ça* ? Est-ce qu’il va être inquiété si le corps retrouvé dans la voiture est celui de Clotilde ?

Les deux fois où je l’ai revu, j’ai tout arrêté. J’ai garé ma carcasse dans un coin et j’ai attendu que ça passe. Que ça passe comme un courant d’air glacial, une pluie soudaine et violente, ou un coup de soleil.

Étienne Beaulieu paralyse mes gestes, empêche mes mots.

L’année dernière, je l’ai presque frôlé en pénétrant dans l’église. Je ne m’attendais pas à lui. Alors que je sais que la seule chance de tomber dessus, c’est entre le 23 et le 26 décembre. Il était 18 h 20. À La Comelle, la messe de minuit est célébrée à 18 h 30. Emmitouflée dans un long manteau, je marchais vers l’entrée où quelques badauds échangeaient à l’extérieur, quand j’ai reconnu sa silhouette, sa manière de se déplacer. Il était à peine à un mètre de moi. Seul. Engoncé dans un gros blouson fourré. La tête couverte par une capuche. Ma peau en état d’alerte, chair de poule. *C’est lui.* Il ne m’a pas vue, j’ai entraperçu

sa bouche, une cigarette, sa main, une taffe. Grand. Très grand. J'oublie toujours sa taille. Je me suis retournée, je l'ai vu de dos marcher vers le centre-ville. Du moins ce qu'il en reste.

Ensuite j'ai tremblé, longtemps. Très longtemps. Ce soir-là, j'ai fait des photos du petit Jésus pour le journal, elles étaient floues. Je revoyais Étienne passer tout près de moi, décortiquant chaque millième de seconde de ce moment.

Le parking du refuge est vide. Pas un bruit. Les chiens doivent dormir. Je laisse le moteur tourner et les phares allumés pendant que je descends. La boîte aux lettres est rouillée. Le clapet grince quand je glisse l'enveloppe à l'intérieur. Je suis parcourue par un frisson. J'ai à moitié la trouille. Comme si j'avais quelque chose à me reprocher.

– C'est toi ?

Je sursaute. Suspends mon geste.

– C'est toi ? redemande-t-elle.

Comme si c'était une évidence. Comme un couple marié depuis vingt ans qui se retrouve en fin de journée : « C'est toi ? Tu as passé une bonne journée ? Mets-toi à l'aise, je t'ai servi un verre. – Les enfants sont rentrés ? Ta mère a téléphoné ? Il y a quoi au congélateur ? »

La silhouette de Nina se détache comme un fantôme derrière la porte grillagée. Puis son visage dans mes phares. Sa pâleur. De la bruine dans ses cheveux, des paillettes, du givre.

– Oui, c'est moi.

21

Avril 1990

En revenant du collège, tremblant, Pierre Beau referme les enveloppes volées, les remet parmi les autres lettres à distribuer, lave les draps, refait les lits et n'en parle plus. Pas même à Nina. Le soir, quand elle rentre, tenaillée par la honte, avec l'envie de disparaître, de s'enterrer vivante, il lui sert deux croque-monsieur avec une salade verte en lui disant de manger tant que c'est chaud. Nina a encore la trace de ses doigts sur chaque joue. Elle n'ose pas dire qu'elle n'a pas faim, elle avale ses larmes et sa salade sans mot dire. Puis elle monte dans sa chambre, observe son lit refermé, la parure propre. Machinalement, elle cherche la lettre anonyme sous son oreiller : plus rien. Elle ouvre le premier tiroir de son bureau, en sort l'enveloppe contenant les trois photos de sa mère, entrebâille sa fenêtre, met le feu à l'enveloppe avec un briquet qu'Étienne a oublié, la jette sur le toit en articulant plusieurs fois ces mots : « C'est de ta faute, sale pute. »

La veille, elle s'est abîmé les yeux à essayer de déchiffrer le visage et le corps de sa mère sur les trois photographies. *À quoi pensait-elle ? Était-elle amoureuse ? Qui étaient ses amies parmi les autres filles ? La mère d'Étienne ? Est-ce que l'amitié peut se transmettre sur plusieurs générations ? Se confiait-elle ? Connaissait-elle déjà mon père ? Est-ce que j'ai la forme de ses yeux ? Son nez ? Son sourire ? Comment était sa voix ? Où sont passés les vêtements qu'elle portait ce jour-là ?*

Elle regarde l’enveloppe finir de se consumer à l’intérieur du chéneau.

Quelques jours plus tard, elle trouve une lettre qui lui est adressée sur la table de la cuisine. D’après le cachet de la poste, elle a été envoyée la veille depuis La Comelle. Elle reconnaît l’écriture sur l’enveloppe, cette façon de tracer les lettres.

Elle monte dans sa chambre pour l’ouvrir.

« Mon petit,

Cette lettre, tu n’auras pas besoin de la voler dans ma sacoche. Cette lettre t’appartient. Lire le courrier des autres est un fait très grave mais je te demande pardon. Je n’aurais jamais dû te frapper. J’ai eu peur. La peur d’un vieux qui se fait trop de souci. Ce que tu as fait ne justifiait pas que je te frappe devant tous tes camarades. Je n’aurais jamais dû te toucher, toi, si petite. Toi, sans défense. Toi, la prunelle de mes yeux. J’ai honte. Et j’aurai toujours honte de ce geste déplacé et inadmissible. J’espère que tu me pardonneras.

Ton grand-père qui t’aime »

L’écriture vacillante et enfantine de Pierre bouleverse Nina. Elle lui envoie une carte postale sous pli en retour. Au dos, une belle gravure de l’Oiseau bleu en souvenir du conte que son grand-père lui lisait chaque soir lorsqu’elle était enfant.

« Papy,

J’ai bien reçu ta lettre et c’est moi qui te demande pardon.

Je cherchais des lettres d’amour. Et rien que de savoir qu’il y en avait peut-être dans ta sacoche, ça m’a rendue comme un peu folle. Mais je vais essayer de jamais recommencer.

Encore pardon, papy.

Ton petit »

22

15 juillet 1990

Nina va fêter ses quatorze ans au bord de la mer, à Saint-Raphaël. Elle a fait sa valise. Pierre Beau lui a donné celle d'Odile. « Tu peux la garder. » Une valise qu'elle a toujours vue rangée au-dessus de l'armoire dans la chambre de son grand-père. De couleur marron en simili cuir et carton, démodée.

Elle a téléphoné à Adrien :

– Elle est comment ta valise ?

– Une espèce de sac de hippie qu'est à ma mère… Avec des fleurs roses, on dirait un truc de Woodstock.

– Ma valise a cent ans. Elle pue la naphtaline.

– Tu veux qu'on échange ?

– J'peux pas… C'était celle de ma grand-mère… Si papy s'en rend compte, ça va lui faire mal au cœur.

Pierre Beau lui a donné dix billets de 100 francs. C'est la première fois qu'elle a autant d'argent de poche dans son petit porte-monnaie. Il a aussi préparé une caisse de légumes à emporter pour les vacances. Nina trouve que c'est la honte de débarquer avec des tomates et des haricots verts, mais elle n'a pas osé le dire à son grand-père. Elle voit bien qu'il fait ce qu'il peut, que lui aussi aurait voulu l'emmener au bord de la mer.

Nina est allongée dans son lit, les yeux grands ouverts. Il est 3 heures du matin. Elle écoute les pulsations de son cœur. Dans une heure, son grand-père

frappera à sa porte, elle sera prête. Puis il la déposera chez les Beaulieu. Elle montera à l'arrière de l'Espace avec Adrien, Étienne et Louise.

Et au bout du voyage, il y aura la mer. Comme dans *Le Grand Bleu* qu'ils ont vu à trois reprises. « Une séance par nous », a plaisanté Adrien.

Cela doit faire vingt fois qu'elle se lève, ouvre sa valise, vérifie son contenu et la referme. Elle culpabilise de laisser Paola et ses chats à la maison, mais c'est quand même pour aller voir la mer. Elle attend ça depuis des années. C'est comme avoir rendez-vous avec son rêve.

Que va-t-elle faire pendant une heure ? Impossible de dormir.

Dans la chambre voisine, Pierre Beau ne dort pas non plus. Il pense à la valise d'Odile. Il n'a jamais pu se résoudre à la jeter. La dernière fois qu'il l'a ouverte, c'était en rentrant de l'hôpital. Les affaires d'Odile n'avaient pas eu le temps d'être sorties. Elle avait été emportée en quelques jours.

Ils étaient arrivés trop tard.

Si c'était à refaire…

Ils avaient acheté cette valise en 1956 au Grand Bazar d'Autun. Odile voulait un sèche-linge d'intérieur pour les jours de pluie. Et quand elle avait vu la valise en solde, elle avait dit à Pierre : « On l'achète ? Ce sera pour nos vacances. »

Ils n'étaient jamais partis en vacances. Jusqu'au jour où Odile s'en était allée, mais seule.

Les dimanches d'été, Pierre et Odile se baignaient dans les rivières et au lac de la Forêt, dansaient aux bals et aux fêtes communales. Quelquefois ils se rendaient au lac des Settons pour faire du pédalo et pique-niquer sous les arbres, mais jamais ils n'avaient dépassé le Morvan.

Une fois, ils s'étaient endormis dans le même sac de couchage. Serrés comme des sardines.

Cette nuit, Pierre Beau entend le rire d'Odile, ses yeux comptant les étoiles.

C'est la première fois que Nina va quitter la maison. Depuis le jour où Marion l'a déposée ici, elle n'est jamais partie. Un vide auquel il se prépare. Il parcourt mentalement les jours qui arrivent. Des jours de congé sans repos comme chaque année au mois de juillet. Il travaillera au jardin, promènera Paola, repeindra les rivets, fera le ménage de printemps en été. Il occupera ses mains.

Il a un peu honte de n'avoir jamais emmené sa petite-fille au bord de la mer. Ce n'est pas si cher de louer un appartement en passant par le comité

d’entreprise. Ce n’est pas une question d’argent mais de casser les habitudes, sortir des rues de La Comelle, rouler longtemps, aller loin, vers l’inconnu, se perdre, déchiffrer des cartes routières, découvrir de nouveaux visages, se mettre en maillot de bain.

Il essaie de se souvenir de la dernière fois qu’il a porté un maillot de bain. Au moins trente ans…

Voilà, c’est l’heure du départ. Tout le monde se dit au revoir devant l’Espace Renault. Nina regarde Joséphine serrer son fils dans ses bras. Son grand-père l’embrasse du bout des lèvres, maladroitement. Mais ce n’est pas cela qui compte. Ce qui compte, c’est l’amour. Nina a la gorge serrée, c’est la première fois qu’elle se sépare de lui. Il lui souffle à l’oreille : « Tu as bien ta Ventoline ? »

Chacun prend place, on attache sa ceinture. Marc Beaulieu derrière le volant, Marie-Laure sur le siège passager – parfois elle conduira s’il veut se reposer. Les enfants et les cagettes de légumes à l’arrière. On se fait au revoir de la main. Pierre Beau et Joséphine Simoni côte à côte sur le trottoir dans la nuit.

Nina pense que dans la vie, il y a ceux qui restent et ceux qui partent. Et puis il y a ceux qui abandonnent.

23

12 décembre 2017

– Je me doutais que c'était toi les enveloppes d'argent…, me dit Nina.

Je me sens prise en faute. Presque coupable. Je remonte dans ma voiture, coupe le moteur, éteins les phares, reviens vers elle.

Elle donne un tour de clé pour ouvrir la grille.

– Tu savais que j'étais revenue ?

– Oui, me répond-elle.

Nina me verse un peu de café dans une tasse *I love La Comelle*.

Dans son bureau, trois néons pâles.

Des posters sur la stérilisation.

Le portrait d'un chat avec un œil crevé : « Ici, on a tous une chance d'être adoptés. »

Des photos de chiens et chats punaisées sur un tableau. Ils portent tous un nom. Diego, Rosa, Blanquette, Nougat… Je me demande si c'est Nina qui les baptise.

Au CDI du collège, il y avait le dictionnaire des prénoms. Nina en entourait au crayon à papier. Ceux qu'elle donnerait à ses enfants plus tard.

Je la sens me dévisager. Je n'ose pas lever les yeux sur elle. Je fixe ses mains. Adolescente, elle mettait du vernis rouge sur ses ongles, il finissait par s'écailler. Je détestais cela. Ce négligé.

J'ai envie de me lever et de la serrer dans mes bras. Mais avec ce que je lui ai

fait la dernière fois que je l'ai vue, comment oserais-je ?

J'ai déjà de la chance qu'elle m'ait demandé d'entrer et proposé son jus de chaussette.

Après un long silence, je dis :

– Qu'est-ce que tu fais au refuge à cette heure-ci ? Il est tard.

– Je t'attendais. Enfin je crois, me répond-elle.

*

15 juillet 1990

Saint-Raphaël.

« On arrive… » Ils ont prononcé ces mots tour à tour. Chacun de manière différente. Marie-Laure, heureuse. Marc, soulagé. Louise, timidement. Étienne, pour Nina.

Le cœur de Nina bat anormalement, le bonheur le désynchronise, ses yeux fouillent le paysage, cherchent le bleu.

Dans l'habitacle une odeur de chips. Des paquets vides. Des heures de route derrière soi. Un arrêt pour l'essence et un café vers Valence. La fatigue dans les jambes, les muscles endoloris.

On entrouvre les vitres. Au loin, une ligne bleue. La mer, c'est le ciel qui se serait assis par terre. Cela rappelle une chanson d'Alain Souchon à Adrien.

Tu verras bien qu'un beau matin fatigué
J'irai m'asseoir sur le trottoir d'à côté…

Étienne souffle :

– Nina, regarde, c'est ta mer.

Adrien pose la main sur l'épaule de Nina et serre un peu. Comme pour lui signifier : « Ça y est, elle est là. »

– Les enfants, pendant qu'on va chercher les clés de la location, vous allez nous attendre sur la plage, dit Marie-Laure.

Louise veut rester dans la voiture avec ses parents. Elle préfère laisser les autres seuls. Les trois ensemble : un mur, un barrage infranchissable.

Adrien, Étienne et Nina descendent de voiture. Lumière aveuglante. Il est

midi, il fait très chaud. Des serviettes et des jeux d'enfants sur le sable. La mer est devant, immense, infinie, brillante, vivante. *La mer, c'est de l'eau qui frissonne*, pense Nina. *C'est de l'eau qui inspire et expire.* Sa couleur ne lui rappelle rien qu'elle ait déjà vu. Elle est moins belle sur les cartes postales et à la télé qu'en réalité. Elle est impressionnante, paradoxale, à la fois envoûtante et inquiétante, exactement comme l'idée que Nina se fait de la liberté. *La Chèvre de monsieur Seguin*. La pire histoire. La plus monstrueuse qu'elle ait lue et qu'elle relit pourtant souvent. Quand son grand-père a donné des affaires au Secours populaire l'année passée, elle a retiré ses *Contes pour enfants sages* des sacs.

Son grand-père. Elle voudrait qu'il soit là. Qu'il voie ce qu'elle voit. Respire ce qu'elle respire, le vent qui charrie le soleil, le sucre et le musc.

Étienne hisse Nina sur son épaule droite et marche vite sur le sable en évitant les serviettes. Nina rit très fort, pousse de petits cris. Adrien les suit en jetant des regards affolés autour de lui, parasols et seins nus. C'est la première fois qu'il voit des poitrines de femmes qui s'exposent au soleil. Il en a déjà vu dans des films et des magazines, mais jamais dans la vraie vie. Quand Nina découvre la mer pour la première fois, lui, ce sont des seins. Il esquisse un sourire gourmand.

Étienne retire ses baskets et celles de Nina, elle se débat en criant : « Non ! Arrête ! »

Étienne entre dans la mer, Nina toujours sur son épaule, il marche quelques mètres et la jette dans l'eau tout habillée. Ça pique, c'est frais, c'est salé. Adrien entre dans l'eau sans rien retirer lui non plus. Ils nagent tous les trois dans leurs vêtements en riant, s'éclaboussent. Ils sont surexcités. Étienne hurle : « Je suis le roi du monde ! » Il hisse à nouveau Nina sur ses épaules pour qu'elle plonge, tête la première.

Étienne n'a pas été ainsi depuis longtemps. Comme s'il lâchait prise. Comme s'il ne contrôlait plus rien : son allure, son style, ses vêtements, sa coiffure, sa peau, ses bonnes notes.

Ils restent ainsi longtemps, tous les trois, se calment peu à peu. Font pénétrer la lenteur par tous leurs pores, lèchent l'eau, la recrachent. Leurs vêtements comme des bouées de tissu, des ailes de papillon mouillées. Ils flottent sur le dos, leur peau avalant les mouvements de leur propre corps. Ils se tiennent par la main. Forment une étoile dont ce serait le baptême. Un astre unique tombé à

l’eau.

De temps en temps, Nina chante *Tes yeux noirs* en mélangeant les paroles, exprès.

Viens là, viens avec moi, ne pars plus sans moi…
Allez viens là, reste là, ne pars plus sans moi…
Et on se reverra tous les jours dès notre retour…
Et brillent tes yeux noirs
Où vas-tu quand tu pars, vers nulle part…
Et tu prends tes vêtements, tu les mets sur toi…

Nager dans le ciel.

*

Par politesse je finis le café dégueulasse que Nina m’a servi. *De la pisse de chat*, me dis-je en observant la photo d’un chien de berger. Banjo, sept ans.

– J’ai vu ton nom dans *Le Journal de Saône-et-Loire*, me dit-elle.

– Je fais des piges quand le correspondant est en vacances… comme en ce moment… Tu as vu pour le lac de la Forêt ?

– La voiture, oui… Tu crois que c’est *elle* ? Qu’elle était là pendant toutes ces années ?

– Ils ne savent pas encore… Ils ont trouvé un squelette…

– Quelle horreur…

– La seule chose qui relie Clotilde à cette voiture volée, c’est la date.

– 17 août 1994… le jour de l’enterrement, souffle Nina.

S’ensuit un long silence. Je sais qu’elle pense à Étienne. Comme moi. Mais ne prononce pas son nom.

– Tu veux pas un chat par hasard ? me demande-t-elle.

– Par hasard ?

Nina se penche, soulève une couverture : un minuscule chaton noir dort dans une boîte à chaussures, modèle homme, pointure 43.

J’en profite pour regarder les mains de Nina, ses doigts fins, graciles, ses ongles coupés court. Je fais semblant d’observer l’animal alors que je la respire, elle. Je cherche son odeur de vanille disparue. J’ai envie de fermer les yeux, j’ai

envie de passer ce qu'il me reste à vivre près d'elle. Parfois, la nostalgie est une malédiction, un poison.

– On vient de le trouver dans un local à poubelles. Tu ne veux pas l'emmener avec toi ? Les chats noirs, j'ai du mal à les placer. Cette vieille superstition du malheur…

– D'accord.

– Tu t'en occuperas bien ?

– Oui.

– Mieux que de moi ?

– …

– Et Étienne ? me questionne-t-elle. Tu l'as revu ?

– Non.

Elle repart dans ses pensées. Enlève une poussière imaginaire sur son pull-over et finit par demander :

– Et Adrien ? Il va bien ?

– Je crois qu'il va bien.

Elle plante ses yeux dans les miens. Elle n'a pas changé. Toujours directe, sans fard ni détour.

– Il me manque, dit-elle.

Comme si elle regrettait ce qu'elle venait de dire, elle me colle la boîte à chaussures dans les bras. Le chaton ouvre un œil et le referme. Je mets mon nez dans sa fourrure. Une odeur de paille.

– Il est sevré. Je vais te donner quelques sachets de nourriture. Les premiers jours, tu le gardes enfermé. Toute façon c'est l'hiver, il n'a rien à foutre dehors. Je vais aussi te donner un bac et un sac de litière. N'oublie jamais de lui mettre un bol d'eau fraîche à disposition.

– Comment savais-tu que j'allais venir ce soir ?

– En fin d'année tu passes toujours entre le 15 et le 20 décembre… Non ? Merci pour l'argent.

– Tu savais vraiment que c'était moi ?

– Qui d'autre ?

Elle enfile un manteau.

– Tu me ramènes chez moi ? Christophe est parti chez le véto avec la voiture du refuge. Je suis crevée, je voudrais rentrer.

– Christophe, c’est ton mari ?

– Non, c’est un employé. Le grand barbu à qui tu donnes les croquettes.

– Tu sais aussi que c’est moi, les croquettes ?

– Oui.

– D’accord. Je te ramène chez toi.

Elle monte sur le siège passager, je mets le contact et le morceau *La vie est belle* du groupe Indochine retentit. Je coupe la radio, elle dit :

– Laisse s’il te plaît, j’adore cette chanson.

– Tu les aimes toujours ?

– Évidemment.

Nous irions faire la vie, réussir au moins ça
Nous irions faire la nuit, aussi loin que tu pourras…
La vie est belle et cruelle à la fois, elle nous ressemble parfois
Moi je suis né pour n’être qu’avec toi…

Nina fredonne en fixant la route comme si c’était elle qui conduisait.

– Comment tu vas l’appeler ? finit-elle par demander.

– Qui ?

– Ton chat.

– C’est une fille ou un garçon ?

– Un mâle, je crois. Il est trop jeune pour que je sois sûre.

– Nicola. Sans *s*. Comme Nicola Sirkis.

Nina sourit pour la première fois.

24

22 septembre 1991

Ils ont quinze ans. Ils viennent d’entrer au lycée, ont choisi leur cursus ensemble.

La tête de la conseillère d’orientation quand elle les a vus pénétrer tous les trois dans son bureau.

Étienne est en 2nde A1, lettres et mathématiques, Adrien en A2, lettres et langues vivantes, Nina en A3, lettres et arts plastiques. Ils ont plusieurs matières en commun, partagent les mêmes profs et les mêmes salles.

L’un ne fait jamais rien sans les deux autres. Les décisions sont prises de concert. Quel pantalon, quelle robe, quelle musique, quel tee-shirt, quelle soirée, quel film, quel livre, chez qui.

Nina et Étienne se chamaillent souvent. Elle dit qu’Étienne se prend pour son grand frère, lui donne des ordres : « Te coiffe pas comme ça », « Parle moins fort », « Non, mais là t’es vraiment trop conne », « Vas-y, arrête de faire ta crâneuse »… Il semble la contredire en permanence pour l’agacer.

Adrien calme le jeu, n’élève jamais la voix. Se sent plus proche de Nina que d’Étienne. Il aime les moments rares, privilégiés, où ils sont tous les deux dans la chambre de Nina. Juste pour l’écouter parler, raconter ce qu’elle ressent, l’aider à ranger ses affaires, poser pour qu’elle le dessine une énième fois.

– Ne bouge pas.

Quand elle lui tend le portrait qu’elle a fait de lui, Adrien ne se reconnaît

jamais.

Des trois, Étienne est le plus frondeur, Adrien le plus susceptible, Nina la plus sensible.

La distance que Nina redoutait quand ils seraient grands n'est pas advenue. Elle n'a pas eu à chercher de meilleure amie. Même quand Étienne se demande à voix haute combien mesurera son sexe : « Est-ce qu'il sera long ou large, les deux ? », « Combien de temps ça grandit ? Tu crois que ça s'arrête quand on a vingt ans ? », « Tu crois que c'est héréditaire ? Que j'aurai le même que mon père et mon frère ? »

Ces questions ne la mettent pas mal à l'aise. Ils abordent des sujets qu'un frère et une sœur n'aborderaient pas. C'est comme si pour Étienne, Nina était un territoire neutre, sans genre.

– Je suis ta Suisse, lui dit-elle souvent.

En plus de leur amitié indéfectible, ils sont liés par les mélodies et les paroles des chansons qu'ils passent des heures entières à composer. Soudés par un projet d'avenir que rien ni personne ne pourra empêcher : partir après le bac. Ils prendront un appart. Partageront le loyer. Feront des petits boulots et finiront sur la scène de l'Olympia.

Adrien rêve secrètement de reconnaissance, il veut que sa musique et ses textes soient célébrés pour faire fermer sa gueule à son géniteur et ne plus jamais sentir son odeur de chlorophylle. Étienne rêve de ce qui va avec la célébrité : le plaqué or et la vie facile. Nina espère chanter, dessiner et vivre un grand amour. Elle le dit haut et fort :

– Pour moi, ce sera le grand amour ou rien.

Elle veut se marier et avoir trois enfants. Deux filles et un garçon. Elle a déjà choisi leurs prénoms : Nolwenn, Anna et Geoffroy. Elle les dessinera et chantera pour eux et son mari.

– Faudra déjà que tu te trouves un mari, lui balance souvent Étienne, provocant.

Malgré leurs flirts ailleurs, leur puberté, leurs hormones qui les mènent vers d'autres désirs, d'autres corps, ils ne se lassent pas de partager leurs angoisses, leurs chewing-gums et leurs opinions.

– Moi, je suis de gauche, affirme Nina. Je suis pour le partage.

– Moi aussi, affirme Étienne par esprit de contradiction avec son père.

– Pareil, murmure Adrien, qui voue un culte à François Mitterrand parce que son roman préféré est *Belle du Seigneur*.

*

Comme chaque année, les forains viennent de débarquer sur la place de l'église. La Comelle se déguise le temps d'un week-end. Dans les rues, des odeurs de guimauve et de cramé.

Depuis le début de l'après-midi, Étienne tire à la carabine, Adrien et Nina sont collés l'un contre l'autre dans la chenille en fredonnant les tubes qui hurlent dans les haut-parleurs, *Bouge de là*, *Auteuil Neuilly Passy*, *Black and White*, *À nos actes manqués*.

Les cheveux au vent, Nina jette des coups d'œil en direction des garçons plus vieux qu'elle. Ceux de son âge ne l'attirent pas.

Elle a complètement oublié ce Gilles Besnard dont elle s'était amourachée deux ans plus tôt. Un soir, il l'a embrassée devant le gymnase du collège, elle a détesté sa langue enfoncée dans sa bouche, sa salive tabagique. Ils se sont séparés les lèvres gercées en soufflant : « Salut, à demain. »

Nina a téléphoné à Adrien en panique : « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire quand je vais le croiser ? L'angoisse. » Adrien lui a répondu qu'elle n'avait qu'à dire bonjour normalement en lui faisant la bise. Et puis voilà.

Avec Adrien tout est simple, calme et limpide. À part le jour où il a fracassé les lunettes de Py, Adrien est un fleuve dont on ne perçoit ni les courants ni les tempêtes.

De temps en temps, Étienne vient se caler entre Nina et Adrien pour faire un tour de chenille avec eux. Et retourne tirer. Quand il remporte un lot, il demande à Nina de choisir entre un ours blanc ou un stylo pailleté. Il tente de gagner les gros morceaux : chaîne hifi, téléviseur, magnétoscope, même s'il a déjà tout cela chez lui. Des filles viennent le coller. Plantées près de lui pendant des heures à le regarder viser. Parfois, il daigne partir avec l'une d'entre elles, souvent la plus jolie, la plus maquillée, celle qui a des seins et pas d'acné. Il a trop peur que ça se refile. Il fait un tour d'auto tamponneuse avec l'élue, l'embrasse et revient tirer sur les ballons.

Le samedi, ils ont pris l'habitude de dormir ensemble. Les garçons ont un lit

de camp dans la chambre de Nina. Pierre Beau ne voit pas cela d'un mauvais œil, considère Adrien et Étienne comme des membres de la famille. Mais il préfère qu'ils dorment à la maison plutôt que laisser Nina partir chez eux.

La gentille Nina s'est transformée. Pierre a du mal à reconnaître sa petite-fille. C'était mieux quand elle ramenait des animaux en douce.

À présent, elle fait beaucoup de bruit. Claque les portes, pousse le volume de sa stéréo à fond au point que les murs en tremblent, elle hurle qu'il ne la comprend pas, fond en larmes à la moindre contrariété, lève les yeux au ciel dès qu'il lui fait une remarque, passe des heures dans la salle de bain, oublie d'enlever les traces de sa teinture au henné dans le lavabo, s'enferme à clé dans sa chambre, se maquille comme un camion volé, crie à l'injustice dès qu'un bouton fait une apparition sur une de ses joues.

Elle redevient douce lorsqu'elle lui demande la permission d'aller à l'anniversaire d'un copain ou une copine.

– On dort tous là-bas. Les parents s'ront là… S'te plaît, papy… s'te plaît… J'ai eu un 17 à mon interro de s'nat…

– C'est quoi comme matière, « s'nat » ? se hasarde-t-il à lui demander.

Elle lève les yeux au ciel.

– Ben, sciences naturelles, lui répond-elle comme s'il était sénile.

Pierre sait qu'il n'y a pas cette matière dans l'option qu'elle a choisie mais n'argumente pas.

Pierre n'a pas intérêt à lui répondre non, sinon Nina se transforme en tyran. Alors il cède. Il distribue des oui comme des bons points pour avoir la paix. Et puis c'est une bonne élève, elle s'en sortira dans la vie.

Quand un de ses copains de classe fête son anniversaire, chacun arrive avec un sac de couchage et reste dormir. Les parents sont encore là, mais pas dans la même pièce. Ils frappent aux portes avant d'entrer. Les fenêtres restent ouvertes pour laisser les volutes de tabac prendre le large.

Finis les goûters et l'Oasis. Ils cherchent des sensations, flirtent avec tout ce qui leur est interdit : alcool, cigarettes, herbe, cannabis, chicha.

Asthmatique, Nina est la seule qui ne touche pas à ça. Elle est toujours moins stone que les autres. Même saoule, c'est elle qui retient les cheveux des filles quand elles vomissent, guette les mains baladeuses des mecs qui voudraient profiter de la situation, n'hésite pas à mettre des coups de pied au cul. Tout le

monde le sait et l’a intégré. « Si t’invites Étienne, Nina et Adrien seront là. Si t’invites Nina, Étienne et Adrien seront là aussi. » On invite rarement Adrien. Mais comme il ne moufte jamais, on le tolère. Il est trop taiseux pour intéresser des adolescents de quinze ans, à part certaines filles matures qui apprécient sa compagnie et ses silences. Et puis il lit, écrit des paroles, joue du synthétiseur et boit du thé. Certaines filles adorent les musiciens qui lisent et boivent du thé.

25

12 décembre 2017

Nina baisse le pare-soleil, jette un coup d'œil au miroir et le relève.

Sur ses genoux, le carton à chaussures dans lequel le chaton Nicola semble toujours dormir. Qu'est-ce que je vais en faire lorsqu'il va se réveiller ? Suis-je capable de m'en occuper ? Je réalise que je n'ai jamais eu ni chien ni chat à moi. Pas même un escargot.

– Tu trouves que j'ai changé ? me demande-t-elle.

– Non.

– Quand même un peu.

– Non. Même pas un peu.

– J'ai quarante et une berges !

– Ce n'est pas l'âge qui fait changer les gens.

– Ah bon, c'est quoi ?

– J'sais pas. Leur vie peut-être.

– Ben alors… j'ai quand même donné !

– Oui, mais *il* ne t'a pas tout pris. La preuve, tu n'as pas changé, je te jure. Tu es la même Nina Beau.

– Non, j'suis pas la même.

– Où habites-tu ? je demande.

– Tu le sais très bien.

– Comment je le saurais ?

– Tu crois que je ne te vois pas passer devant chez moi de temps en temps ? À regarder si je suis là…

– …

Elle ne dit plus rien. Fixe à nouveau la route. Dans trois minutes, elle descendra. Je roule au pas. J'aimerais lui faire le coup de la panne, mais nous sommes à cinq cents mètres de chez elle. J'aurais dû me tromper de chemin.

– Tu veux que je remette de la musique ?

– Non, merci, répond-elle tristement.

Je me gare devant chez elle. Quand elle descend, elle murmure :

– Merci pour la balade.

– On va se revoir ? je demande.

Elle jette un coup d'œil au chaton.

– Au revoir, Nicola. Sois sage.

Elle claque la portière. Fait volte-face. Une silhouette d'adolescente. De dos, on dirait qu'elle a quinze ans. J'en ai les larmes aux yeux. Elle ouvre le portail de sa maison. Disparaît dans la nuit.

Elle ne m'a pas répondu.

*

Nina entre. Ferme la porte derrière elle. Écoute le moteur de la voiture disparaître, s'échapper. Balance ses chaussures, un caillou sous le talon. Fatigue. Muscles douloureux. Les chats dans les jambes, six au total, des vieux, des éclopés, des borgnes. Elle recueille ceux qui ont pris le plus de jetons, ceux qui ont peu de chances d'être choisis.

– Salut, les poilus !

Elle tousse, a dû attraper froid. Ou bien son asthme. Depuis le temps qu'elle le trimballe, elle sait faire la différence entre une crise qui se profile et la couvaison d'une méchante crève. Elle se dirige dans la cuisine, nourrit les chats en leur chantant :

La vie est belle et cruelle à la fois, elle nous ressemble parfois
Moi je suis né pour n'être qu'avec toi…
Ton sang et le mien, on ne fera plus qu'un

Et nous serions invincibles, réussir au moins ça…

Elle se fait réchauffer une soupe de la veille au micro-ondes. Deux biscottes et du fromage à tartiner. Elle passe l'aspirateur pour enlever les poils, entrouvre les fenêtres cinq minutes.

Elle remonte le thermostat dans sa chambre, il fait froid à cause de la chatière, des allers-retours incessants entre la maison et le jardin.

Elle prend une douche brûlante, se couche, déjà trois chats sur son lit. Allume son ordinateur, consulte son compte Facebook perso et celui du refuge. Elle a reçu un message sur son compte perso. Un message de Romain Grimaldi qui lui donne des nouvelles de Bob, avec une photo du chien endormi sur un canapé à côté d'un gros chat.

Bonjour madame Beau, tout va bien. J'ai su que Bob serait mon chien dès que j'ai vu sa photo sur le site du refuge, nous ne nous quittons plus. Mon vieux Radium l'a adopté, lui aussi. J'espère que vous allez bien, à bientôt.

Romain G.

Sans réfléchir, Nina tape sur son clavier :

Vous faites quoi ce soir ?

Elle voit qu'il est connecté, il lui répond aussitôt :

Rien de particulier, il est 21 heures, j'ai dîné. Bob et Radium aussi. Pourquoi ?

Vous voulez qu'on se voie ?

Maintenant ?

Oui, maintenant.

Pour parler de Bob ?

Non. Vous vivez où ?

7, rue Rosa-Muller.

J'arrive.

Ok…

Elle se relève. Va dans la salle de bain. Met de la crème sur ses lèvres gercées. Enfile son jean préféré, celui qu'elle n'a pas mis depuis des lustres, et son seul pull-over potable, noir, qu'elle porte pour les grandes occasions, c'est-à-dire-jamais, sauf pour les vœux du maire en début d'année. Elle passe la main dans ses cheveux. Ne réfléchit pas. Ne surtout pas réfléchir. Elle n'a pas sa voiture. La rue Rosa-Muller se trouve juste à côté de l'église. Dix minutes à pied de chez elle.

Elle marche vite, la moitié du visage dans la chaleur de son haleine, retenue par le col de son manteau. Se réchauffer, ne pas réfléchir. Arpenter ces trottoirs qu'elle connaît par cœur. Longer des palissades, des maisons, des jardins, des cabanons, des garages, des devantures qu'elle pourrait réciter comme un poème. Marcher vers l'église comme quand elle retrouvait Adrien et Étienne pour aller à la piscine. Ses pas d'adulte dans ses pas d'enfant. Du givre dans les cheveux. Depuis combien d'années n'a-t-elle pas marché vers quelqu'un ?

26

Février 1993

Pour aller au lycée situé à dix kilomètres de La Comelle, ils prennent le bus à 7 heures, arrivent aux environs de 7 h 35, le temps de récupérer au passage les élèves habitant les coins isolés, ceux qui attendent au bord de la route comme des condamnés. On les ramasse dans le silence de la fatigue du matin, on n'entend rien d'autre que les deux portes du bus s'ouvrir et se refermer. Les adolescents comatent encore. Ils se sont couchés tard, ont écouté *Lovin' Fun* à la radio, le Doc et Difool répondre aux questions – identification, drague, acné, peur, phobie, point G, honte, préservatif, lubrifiant, sodomie – l'oreille collée au poste, essayant de deviner chaque fois s'ils connaissent celui ou celle qui se jette à l'eau pour poser sa question existentielle en direct ou témoigner sur ses amours et sa sexualité. « Ma copine ne mouille pas, y a rien à faire. »

Pendant une petite demi-heure, dans la cour, sous les préaux, les lycéens échangent, fument, finissent leurs devoirs sur un coin de mur pour ne pas être collés. On met des croix sur le calendrier, qui séparent les jours de cours des jours de vacances. On se pose des questions sur les sujets de la prochaine interro. On parle du sida, de la faim dans le monde, des trous à faire dans les jeans, des grunges, du conflit israélo-palestinien, de la série *Beverly Hills*. Les filles veulent ressembler à Madonna ou Mylène Farmer et lisent Verlaine, les garçons à Kurt Cobain ou Bono et admirent Jim Courier et Youri Djorkaeff à la télé.

Les cours débutent à 8 heures.

Bien qu'ils soient en première, les trois font toujours leurs devoirs ensemble. Étienne rechigne encore à travailler. Lambine un peu, jette un coup d'œil aux notes d'Adrien et Nina, recopie souvent. Un prof de maths passe chez lui le dimanche après-midi pour lui faire rattraper le retard qu'il a accumulé. Il n'ose pas balancer à ses parents : « Franchement, le dimanche, quoi. »

Son père le jauge toujours avec déception ou indifférence, il ne saurait dire. Étienne voit bien comment Marc Beaulieu regarde son aîné et lui sourit, caresse Louise d'un regard toujours affectueux. Et vis-à-vis de lui, rien. Indifférence. Quand il daigne poser les yeux sur Étienne, il se force.

Vers 19 h 30, tandis que Pierre Beau s'affaire dans la cuisine pour préparer le repas, Adrien et Étienne rentrent chez eux.

Adrien retrouve sa mère, ils grignotent sur la table du salon devant le journal de 20 heures. Cela rassure Adrien de ne pas dîner en silence en tête à tête avec Joséphine. Malgré le bruit des bombes, des images terribles de guerres civiles ou d'autres conflits, les plateaux-repas lui rappellent que chaque soir peut ressembler à une récréation, un pique-nique entre les murs.

Étienne rentre toujours en traînant les pieds. La nuit qui tombe à 17 heures l'angoisse terriblement. S'il le pouvait, il boirait de l'alcool tous les soirs pour faire taire cette boule qui lui pèse sur l'estomac en début de soirée. Le whisky-Coca adoucit son sang, le fait rire de tout, c'est comme s'il volait, que chacun de ses organes était gonflé à l'hélium.

Quand il arrive chez lui, Étienne retrouve Louise. Il ne s'intéresse pas à elle, la salue à peine. Il descend au sous-sol pour jouer sur son synthétiseur. Puis il dîne avec sa sœur sur le bar de la cuisine, c'est madame Rancœur qui a tout préparé, qui veille sur eux avant de rentrer chez elle.

Après le repas, Étienne redescend pour jouer sur son clavier ou sa console de jeux. Quand ses parents rentrent vers 21 heures, il remonte, échange quelques mots avec Marie-Laure – « Ça a été l'école ? Tu as été gentil avec ta sœur ? Tu as bien mangé ? Tu vas prendre ta douche ? » –, puis il monte dans sa chambre, regarde la télé ou feuillette des revues pornos qu'il a piquées sous une pile de draps dans le placard de Paul-Émile, son frère. De vieilles revues aux pages froissées, mais sur lesquelles les filles ont toujours l'air d'avoir vingt ans. Il se masturbe et s'endort d'un sommeil lourd.

Ce matin de février 1993, les lycéens ne prennent pas le même bus que

d’habitude. Ils parlent et rient fort. Ils ont laissé leur fatigue à la maison. Leurs livres et leurs cahiers chez eux. Ils vont fêter Mardi gras. Tous les élèves et les profs de la région vont se retrouver à Chalon-sur-Saône pour défiler dans les rues. Chacun a posé un sac sur ses genoux contenant un sandwich et une bouteille d’eau.

Des garçons déguisés en filles, portant perruques et talons, soulèvent leurs robes en ricanant, laissent apparaître leurs longues jambes poilues. D’autres en Bioman, Dark Vador, Spider-Man regardent le paysage défiler en se racontant une émission de télé vue la veille. Étienne est déguisé en footballeur américain, son casque l’empêche de flirter avec une fille qui est en 1re C. Elle est assise sur lui. Une fesse sur sa cuisse gauche. Elle fait de grands gestes, parle trop fort, lui touche les mains, se penche sur lui. Nina, déguisée en fée, meurt d’envie de lui mettre quelques coups de baguette magique sur la tête.

– Elle m’énerve celle-là. Je lui ébourifferais bien le brushing, souffle-t-elle, agacée, à Adrien.

Ce dernier est sombre depuis qu’il est monté dans le bus, il lui répond qu’elle est jalouse.

– N’importe quoi. J’ai l’habitude de voir Étienne avec des pouffes, mais celle-là, elle m’énerve. Et puis qu’est-ce que t’as ? Tu fais la gueule depuis ce matin.

– Rien, répond Adrien. Rien du tout.

– Ben on dirait pas. C’est ton costume de cow-boy qui te mine ?

Adrien hausse les épaules, n’importe quoi. Trois chansons d’Étienne Daho lui trottent dans la tête. *Il ne dira pas*, *Mythomane* et *Cow-boy.*

Cow-boy, reprends ton cheval et ta carabine
Complet le parking, tourne donc la page de ton livre d’images…

Louise est aux premiers rangs avec d’autres lycéens. Les plus jeunes, les secondes, toujours devant.

Il y a toujours plus petit que soi, pense Adrien. Ceux qu’on met au premier plan sur la photo de groupe.

Louise est déguisée en Colombine. Trois larmes noires dessinées sur sa joue. De temps en temps, elle se retourne pour observer son frère, Nina et Adrien. Elle croise plusieurs fois le regard d’Adrien, qui ne baisse pas les yeux. Il esquisse un

sourire.

Saint-Raphaël, leurs souvenirs furtifs se mélangent.

Adrien a envie de hurler. Il reste calme. Enfonce ses ongles dans ses mains. Nina lui fait la tête. Il voit que des larmes lui montent aux yeux. Son adorable minois est contrarié. Adrien respire fort, lui donne un coup de coude, Nina se tourne vers lui, maussade. Adrien lui montre le faux revolver qu'il a attaché à sa ceinture, le dégaine, vise la fille qui est assise sur Étienne.

– Tu veux que je la bute ?

Nina éclate de rire.

27

12 décembre 2017

Je n’ose pas sortir Nicola de son carton, j’ai peur de le casser. Il ronronne dans son sommeil. La litière, le bac encore emballé dans un sac en papier Label Nature. J’ai tout posé au milieu de la pièce. J’observe le chaton comme on observe une de ses conneries. La liste de ses conneries commencée il y a bien longtemps. Le poisson rouge rapporté de la fête foraine, l’école buissonnière, la triche, voler dans les magasins, prendre le volant après avoir bu, faire exploser des pétards en pleine canicule dans un jardin en friche, l’eau du bain qu’on oublie, la demande en mariage, la mauvaise réponse, la mauvaise personne, le savoir mais y aller quand même, faire des promesses qu’on ne tiendra pas, rater des trains, prendre un crédit à la consommation, annuler au dernier moment ce que l’on attendait depuis toujours, sortir bras nus dans le froid, baisser la tête pour ne pas dire bonjour à quelqu’un parce que ce n’est ni le jour ni le moment et le regretter à jamais, signer un acte de vente chez le notaire, s’engager, se désengager, l’alcool immonde, les soirées dégueulasses, le fameux verre de trop, les méchants matins, monter en voiture avec un inconnu, le pull à motifs qu’on achète pour changer du noir et qu’on ne mettra pas, le dernier roman de l’écrivain qu’on n’arrive jamais à finir – « Mais cette fois je vais adorer » –, faire les soldes, les fonds de tiroirs, fouiller, cancaner, critiquer, ricaner, le pantalon taille impossible qu’on mettra quand on aura maigri, tous ces trucs dans les placards de nos vies, mais qui font nos vies.

Et puis avoir honte de Nina quand j'ai vingt-quatre ans. La croiser à Paris dans le hall d'une salle de spectacle et me conduire mal. Elle s'approche, me serre dans ses bras. Je me crispe. Elle me souffle un bonsoir heureux, timide. Un « Bonsoir. T'as vu, je suis venue, je suis fière de toi ».

– Ah, salut.

Oui, vraiment, lui répondre seulement : « Ah, salut. »

Honte à moi. Je suis jeune. De beaux habits. Il y a mon nom sur l'affiche de la pièce de théâtre qu'elle vient voir. Je me prends pour ce que je ne suis pas. Que personne n'est jamais. Ne jamais se prendre pour ce que l'on n'est pas.

J'entends son accent péquenaud. Je n'entends plus que cela. Pourtant Nina n'a jamais eu d'accent. Je veux parler à ceux qui savent parler, ceux qui emploient les jolis mots. Pas aux habitants de La Comelle, comme s'ils puaient une enfance que je renie, mes origines provinciales.

Nina pâlit, sourit, engoncée dans ses vêtements que je devine neufs, elle s'est faite belle pour l'occasion. Elle voulait me faire la surprise.

Elle reste, ne repart pas, ne me tourne pas le dos, prend place dans la salle, son billet à la main, un billet qu'elle a acheté.

Elle n'a pas reçu d'invitation.

Elle est dans les rangs du fond. À la fin, je la vois applaudir à tout rompre.

Je m'arrange pour disparaître dans les loges. Je l'imagine m'attendre sur le trottoir, un peu. Ne voir personne. Rentrer seule. Me trouvant des circonstances atténuantes.

La honte et les regrets ne s'atténuent pas avec les années.

28

12 décembre 2017

Romain Grimaldi lui ouvre la porte. Il ne voit que ses yeux noirs. De l'eau vive.

Nina dit bonsoir et jette son manteau sur une chaise. Du froid dont elle se débarrasse. Qu'elle pose loin d'elle. Elle souffle dans ses mains. Depuis le canapé, Bob relève son museau, la reconnaît, vient lui faire la fête.

– Salut, mon vieux.

– Vous voulez boire quelque chose ? lui demande Romain.

Elle se tourne vers lui, le fixe. Elle s'approche. Il lui sourit, mal à l'aise.

Elle dit : « Mon corps est mort depuis des années. Une peau qu'on ne touche plus, ça meurt. Un corps qu'on ne regarde jamais, il est en hiver. Des couches de froid se superposent. Des neiges éternelles. Il n'a plus d'autres saisons. Plus de désir. Plus d'espoir de retour. Il est figé dans le passé, fixé quelque part. J'ignore où. Il a peur. J'ai peur. Mon corps n'a plus de présent. J'aimerais faire l'amour. J'aimerais savoir s'il a tout oublié. S'il sait encore quelque chose. Vous me plaisez. Et moi, je vous plais ? »

Il répond oui.

Un oui qui questionne aussi. Un oui méfiant. Qui a peur d'elle, de sa franchise. La musique d'une dangerosité.

– Je veux bien boire un truc fort, souffle-t-elle.

– Moi aussi.

Romain va dans la cuisine. Nina l'entend ouvrir des placards, prendre des verres. Son cœur bat comme quand elle a découvert la mer. Elle prend le temps d'observer le séjour. Des lampes, des livres, une table basse, la télé sans le son, un documentaire sur l'Inde, le Gange, des femmes en saris. Ne pas réfléchir. Se faire confiance, pour une fois.

Il revient, deux verres à la main, un liquide brun, du bourbon. Ils boivent cul sec sans se lâcher des yeux. Il porte un jean et un pull noir, comme elle. Des jumeaux qu'une mère aurait habillés pareil.

Il ouvre la bouche pour parler, dire quelque chose, ils s'embrassent dans un même mouvement. Aucun des deux ne fait le premier pas, ils le font ensemble. Malgré les tremblements, quelques oscillations maladroites, ils savent se trouver, se toucher. Ils redécouvrent la souplesse des gestes, la lenteur et les mains promptes. Les tentatives. Il retire son pull, son tee-shirt. Elle aime l'odeur de sa peau, c'est la première marche. Une fois qu'on aime l'odeur de l'autre, qu'on l'identifie à quelque chose de familier, le membre d'une même souche sensorielle, on possède tout le reste. Il embrasse bien.

Elle ne s'est pas trompée en allant vers lui. Délicatesse et sensualité.

Sa langue contre la sienne. Elle pensait vraiment que cela ne lui arriverait plus. Quelqu'un d'autre.

Elle a du mal à réaliser. Elle est presque en état d'hypnose, d'irréalité. Elle met les mains dans ses cheveux épais, à présent elle voudrait le faire entrer en elle, tout entier. Sa barbe du soir pique ses joues, son menton, sa bouche. Elle retire ses vêtements à son tour. Il goûte sa peau, un cocktail sucré de vacances.

Il dit : « Nous serons mieux dans ma chambre. » Elle répond : « Éteignez la lumière. »

Il demande si elle est sûre de vouloir ça, l'obscurité. Oui, elle est sûre.

Il sourit. Ils sourient.

Il leur ressert un verre avant de monter. Le dernier pour la route. Tout ce chemin à parcourir. Les escaliers. Pieds nus sur la moquette. Ils sont décoiffés et brûlants. Transpirent l'un contre l'autre. Gémissent. Un prélude. *Quoi de plus délicieux que les préliminaires*, pense Nina. L'adolescence qui s'éternise. C'est encore mieux que des promesses. Qu'une parole que l'on va tenir. Ils se tiennent, s'agrippent, se rencontrent, se précipitent, ils ont le temps. La nuit devant eux. Elle leur appartient. Être riches de l'instant. Les mains pleines.

29

Mai 1994

– Je suis enceinte.

Ils sont nus dans la chambre d'Étienne. Il retire son préservatif du bout des doigts. Clotilde est allongée près de lui, jambes repliées. Il observe sa bouche. Un rongeur. Il a toujours pensé ça, que sa bouche est moche, trop fine, trop petite. En plus, elle met du rouge à lèvres, c'est comme si elle accentuait son défaut. Des dents blanches, bien alignées, mais qui avancent un peu. Des yeux bleus qu'elle poudre de mauve. Son point fort. Tout le monde regarde ses yeux. Les filles et les garçons. Un petit nez droit, fin. Une peau blanche. Du lait. Il adore ses seins, ses tétons rose pâle, son ventre ferme. Son corps élancé de sportive. Pas très grande. Guère plus que Nina. Il compare toutes ses conquêtes à Nina. Jamais à Louise, c'est sa sœur. Une petite sœur ça ne se compare pas. Nina c'est autre chose qu'une sœur, indéfinissable. Une amie d'enfance. C'est ce qu'il dit quand il la présente : « Mon amie d'enfance. » Ça le dispense d'explications, du genre « C'est pas ma meuf, on est tout le temps collés mais pas ensemble ». « Mon meilleur ami », c'est ce qu'il dit d'Adrien. Même s'il ne le pense pas. Adrien aussi, c'est autre chose. Avant, ils ne faisaient jamais rien tous les deux sans que Nina soit présente. Depuis l'année de ses quatorze ans, Adrien vient chez lui tout seul pour jouer du synthé et faire des parties sur la Sega. La console est branchée à une télé vingt-quatre heures sur vingt-quatre à côté de leurs claviers. Ils se posent sur un vieux canapé, sélectionnent *Cosmic Carnage* ou

Sonic et jouent des heures durant. Quand Nina débarque, Étienne lui prête sa manette à contrecœur. Mais elle perd vite patience, ce qui agace les deux garçons.

Il tire une taffe sur son pétard. Ferme les yeux. Ne les rouvre que lorsque Clotilde murmure :

– Je sais pas ce que j'ai foutu avec ma pilule.

Il marque un temps, couvre son sexe avec le drap. Comme s'il était pudique tout à coup ou qu'il voulait mettre fin à leur proximité, leur intimité.

Étienne pense à son père. Que va-t-il dire s'il l'apprend ? Les insultes vont fuser. Il va pouvoir se lâcher. Jusqu'à présent, il s'est tu parce que Marie-Laure ne supporte pas qu'on compare Étienne à Paul-Émile. Mais si Marc découvre que son rejeton a mis une fille enceinte, il va se sentir libre d'envoyer les mots qui blessent.

– Oh la merde… C'est la merde, gémit Étienne.

– Je sais, répond Clotilde.

– T'es sûre ?

– Oui.

– T'as vu un docteur ?

– Pas encore.

– Faut faire vite.

– Je sais.

– On passe notre bac dans un mois.

Tous les mercredis après-midi, Clotilde et Étienne font l'amour chez lui. Ils s'enferment, prennent leur temps, s'échauffent, expérimentent. Deux novices de dix-sept ans qui explorent, cherchent et découvrent le plaisir. Une récréation, rien d'autre. Pour l'amour, Étienne verra plus tard. Quand il imagine son avenir, il se voit vivre avec Nina et Adrien à Paris.

C'est la première fois qu'il reste aussi longtemps avec une fille, cinq mois, c'est aussi la première fois qu'il prend son pied.

Il ne réalise pas encore vraiment ce que Clotilde vient de lui dire. « Le revers de la médaille », remarquerait son père. Le pétard le fait un peu planer. Une dualité en lui. Fuir et être fier. Il l'a mise enceinte. Quelque chose de l'ordre de la virilité lui ferait presque bomber le torse. Et une angoisse grandissante : être papa à dix-sept ans, le cauchemar. Un cauchemar qui signifierait rester à La

Comelle. Être comme ses parents. Partir tôt, rentrer tard. Oublier ses rêves. Ce gosse lui prendrait sa place à la piscine, sur son skate, en boîte de nuit et jouerait sur le synthétiseur et la Sega à sa place pendant que lui trimerait pour le nourrir. Jamais.

Nina, elle, ne pense qu'à ça. Se marier, avoir des enfants et une maison. L'angoisse. Étienne ne la croit pas quand elle se projette dans cette vie factice, il se dit que ça lui passera en grandissant et qu'ils vivront de liberté et d'eau fraîche tous les trois. Qu'ils feront sûrement des concerts un peu partout, et peut-être même des tours du monde.

Étienne se rhabille. Il doit retrouver Adrien et Nina chez elle pour réviser. Ils se calent des heures de fiches à apprendre et s'interrogent mutuellement. Sans eux, Étienne ne serait jamais passé en seconde et encore moins en première. Il n'en revient toujours pas d'être en terminale, il en tire des bénéfices conséquents : ses parents le laissent libre d'aller et venir tant que les résultats sont bons. S'il veut partir à Paris l'année prochaine, il va falloir entrer dans une école supérieure. N'importe laquelle. Jamais ses parents ne le laisseront s'en aller pour « faire de la musique ». En réfléchissant et en regardant *Navarro* et *Commissaire Moulin*, il s'est dit qu'il aimerait devenir flic. Flic et musicien, c'est la classe. Et puis il a un avantage sur les autres, son niveau en sport.

Il observe Clotilde enfiler sa robe. Enceinte. Aussi surréaliste que quand Nina a eu ses règles à dix ans. Un truc qui n'existe pas dans son monde.

– Je te ramène, lui dit-il.

Ils croisent Louise, assise sur le canapé, plongée dans sa lecture. Échangent un bref « Salut, à c'soir ». Étienne se demande comment on peut lire un roman quand on n'y est pas contraint et forcé, simplement pour le plaisir. Adrien et Louise se prêtent leurs bouquins. Étienne sent qu'il se passe des trucs entre sa sœur et Adrien, mais il fait comme si leur relation n'existait pas alors qu'elle saute aux yeux. Ne pas savoir.

Il tend son casque à Clotilde, démarre sa moto, traverse les rues de La Comelle à vive allure. Elle s'agrippe à lui. Il a envie de freiner brusquement pour qu'elle tombe en arrière, qu'elle le lâche, n'existe plus. Il est affolé par ses pensées. Et presque soulagé lorsqu'il la dépose devant chez elle. Avant de la quitter, il lui demande d'aller voir un toubib le plus vite possible. Il a du mal à croire à cette histoire. Comment leurs jeux sexuels auraient-ils pu déboucher sur

une grossesse ? Elle dit qu'elle prend la pilule et ils mettent des préservatifs. C'est vrai que parfois le machin glisse ou craque, mais ça a dû arriver une ou deux fois, pas plus.

– Tu vas *les* rejoindre ? demande Clotilde.

Dans cette question, un reproche sous-entendu : « Lâche un peu tes deux potes. Vous êtes toujours fourrés ensemble. »

– Ouais. On révise tous les trois.

Étienne s'enfuit littéralement chez Nina, ouvre la porte, monte à l'étage. Quand ils arrivent les uns chez les autres, ils ne frappent plus depuis des années. Ils sont comme chez eux. Les adultes sont habitués. Lorsqu'ils étaient petits, les parents se disaient que ça passerait, que c'était une période de l'enfance, qu'après on changeait, surtout au collège, qu'on se faisait d'autres amis. Mais comme ils sont au lycée et toujours *là*, on s'y est fait. C'est naturel. Ce sont des enfants qui sont comme ceux d'une même famille. Qui grandissent ensemble. Qui dorment à la maison, partagent les repas et les jours de congé. Un attachement très fort. Joséphine adore pleinement Étienne et Nina, elle leur touche toujours les cheveux, les embrasse affectueusement, connaît leurs plats préférés, les prépare spécialement pour eux. Pierre s'est attaché à Adrien et Étienne comme aux enfants d'un frère ou d'une sœur qu'il n'a jamais eus. Marie-Laure et Marc incluent toujours les deux autres dans les dîners et si Nina ou Adrien reste un moment sans passer, sans donner de nouvelles, un vide se fait ressentir. Ils se tutoient tous depuis des années. Chaque famille a vu les enfants des deux autres changer de peau et de regard. Leurs corps se métamorphoser.

Étienne grimpe les marches deux à deux, pousse la porte de la chambre. Nina et Adrien sont déjà assis en tailleur par terre. Ils se posent des questions en anglais. Étienne lance un salut, et s'allonge sur le lit. Il n'aime pas s'asseoir sur le sol.

– Qu'est-ce que t'as ? lui demande Nina. T'es tout blanc. On dirait moi quand je viens de voir *L'Exorciste*.

Étienne n'a pas envie d'en parler. Il a un peu honte. Étienne et Nina n'ont pas pour habitude de se cacher les choses, ils se parlent ouvertement de tout ce qui les touche. Adrien les écoute mais reste discret, secret. Intervient rarement dans leurs échanges. Contrairement aux deux autres, Adrien ne parle que de la détestation de son père, de ses lectures, de ses paroles de chansons mais jamais

de sexualité ni d'amour. Quand ils sont seuls, Nina lui rabâche : « Et toi ? T'aimes qui ? Tu préfères les filles ou les garçons ? C'est vrai que t'es amoureux de Louise ? Tu l'as déjà embrassée ? Vous avez couché ? » À quoi Adrien répond toujours : « Je t'aime toi. » Alors Nina s'agace : « T'es chiant de jamais répondre. Tu noies le poisson. Moi je te raconte tout. »

Le samedi soir ils vont au Club 4, une boîte de nuit située à trente kilomètres de La Comelle. Ce sont leurs parents qui les y emmènent à tour de rôle et viennent les récupérer sur le parking à 4 heures du matin.

Ils se préparent ensemble, choisissent leurs tenues avec soin, dînent tôt, boivent quelques verres en douce. Ils se parfument et se brossent les dents côte à côte. Parfois, Adrien et Nina échangent leurs tee-shirts – Étienne, beaucoup plus grand qu'eux, ne peut participer au troc. Nina se maquille légèrement sous l'œil des garçons. « N'en mets pas trop, après ça fait vulgaire », lui répète Étienne.

Ils regardent des magazines, se coiffent comme les rock stars, se passent le pot de gel. Étienne ramène ses cheveux blonds sur le côté, son obsession est de ressembler à Kurt Cobain qui vient de mourir. Adrien sèche ses cheveux noirs et bouclés la tête en bas, il rêve de posséder le charisme de David Bowie. Nina soigne son carré court pour avoir la tête de Debbie Harry quand elle était jeune. Elle change de couleur de cheveux comme de chemise. Expérimente toutes sortes de coupes.

Lorsqu'ils se préparent chez Étienne, Louise les rejoint dans la salle de bain qui sent le parfum, la laque, la cigarette, la vodka et le shampoing. Elle aimerait aller au Club 4 avec eux, trépigne, supplie un peu, mais ses parents refusent :

– Tu n'as que seize ans.

– Bientôt dix-sept ! Et Adrien est majeur ! Il peut me surveiller.

– N'insiste pas.

*

12 décembre 2017

Le Club 4… Je me souviens que l'année de terminale, j'adorais y aller. J'y retrouvais les noceurs de ma classe et quelques jeunes de la région. Le Club 4 était sélect, n'y entrait pas qui voulait. Chérubins, viande saoule, mal habillés n'étaient pas admis.

Nous arrivions aux alentours de 23 heures, buvions un premier verre avec le ticket d'entrée qui nous donnait droit à deux consommations. Ensuite, l'un d'entre nous avait toujours une bouteille sur lui et nous resservait sous le manteau. La patronne le savait mais fermait les yeux. De beaux jeunes dans son établissement, ça attirait du monde.

Au Club 4, une faune cosmopolite se côtoyait : des lycéens, des vieux, des gays, des clubbers, des couples mariés, des travestis. Pour une boîte de province, c'était plutôt branché. Certains clients venaient même depuis Paris. Je me souviens qu'il y avait une backroom dans laquelle nous n'avons jamais mis les pieds mais nous savions que des gens baisaient derrière le rideau rouge qui en masquait l'entrée.

Avec le recul, je trouve complètement fou que nous ayons eu le droit de pénétrer dans ce lieu à la limite de la dépravation, alors que la plupart d'entre nous étaient mineurs, et que c'était nos propres parents qui nous y déposaient comme s'il s'agissait d'un night-club « normal ». Ils ignoraient sans doute que là-bas, rien n'entrait dans la normalité.

Notre grand jeu était de sniffer du poppers – en vente libre au bar – toute la soirée, on se passait les petites bouteilles de main en main et on se regardait dans des miroirs : nos perceptions étaient faussées, floutées, on perdait pied, on riait, on avait le sentiment de transgresser un interdit.

La musique était excellente, le DJ, un vibrant artiste qui mixait de la techno trance la plupart du temps. Elle nous donnait des ailes, accélérait nos pulsations. Nous dansions serrés les uns contre les autres, ivres de sensations que nous découvrions à l'unisson. Nous jouions aux grands, décomplexés et libres, alors que nous n'étions encore que des enfants qui s'embrassaient sur la bouche et commençaient à peine à explorer la sexualité.

À une heure du matin, le DJ stoppait la musique électronique et des travestis moulés dans des robes à paillettes prenaient notre place sur la piste pour imiter les divas américaines, Gloria Gaynor, *I Will Survive*, Dona Summer, *I Feel Love*, Eruption, *One Way Ticket*.

Après le spectacle, il y avait toujours une danse du tapis.

Nina ne choisissait jamais Étienne dans la ronde quand elle venait d'être embrassée au centre du cercle. Trop dangereux. Trop compliqué. Flirter ensemble ce serait mettre leur amitié en péril. Et puis ils se connaissaient trop

intimement. Seuls les étrangers leur semblaient désirables, intriguants. Ils étaient comme ces vieux couples qui ne se regardent plus vraiment.

Adrien ne participait jamais, il restait assis au bar, observait Nina et Étienne de loin en souriant. Combien de filles et de garçons tendaient le foulard à Étienne ? Il était le plus convoité, sans cesse au centre du cercle. Il s'en donnait à cœur joie, roulaient des pelles aux filles et, s'il était ivre, déposait un baiser sur les lèvres des garçons. L'année de terminale, Étienne sortait avec Clotilde Marais, raison de plus pour emballer des filles pendant la danse du tapis. Le seul endroit où elle l'admettait. Bien qu'elle fasse parfois la gueule si le baiser s'éternisait. Ou qu'elle se venge en invitant à son tour un autre garçon. Ce qu'Étienne ne supportait pas non plus. Trompé devant les autres, plutôt crever.

Nina n'avait toujours pas « couché », comme on disait, elle ne pensait qu'à cela. C'était son obsession. Elle voulait le faire avec un mec dont elle serait amoureuse. Surtout la première fois. Elle était folle d'un Alexandre avec qui elle avait dû tout au plus échanger un « Salut, tu vas bien ? – Oui et toi ? – Bonne soirée ». Des mots qui l'avaient laissée tremblante, béate et exsangue. Il débarquait toujours au Club 4 vers 2 heures du matin. Quand elle le devinait dans la pénombre, qu'elle découvrait sa silhouette, les vêtements qu'il portait, elle quittait la piste. Nina et lui se tournaient autour, s'arrangeaient pour n'être jamais loin l'un de l'autre, mais il avait une copine qui ne le lâchait pas d'une semelle. Même quand il allait aux toilettes, elle se postait devant la porte comme un videur. Devinant que Nina s'y faufilait pour éviter l'attente chez les filles. Une seule fois ils s'étaient croisés, Alexandre avait collé et embrassé Nina contre le mur, un baiser sensuel qui l'avait laissée KO debout. Quand elle avait rouvert les yeux, il était déjà parti.

Nina sentait les regards d'Alexandre sur elle, ils se souriaient, s'espéraient, se frôlaient parfois la main ou l'épaule, mais la sangsue veillait. Ils étaient en couple depuis l'âge de quatorze ans. Le genre de jeunes très vieux, mariés dans l'âme, parce que ensemble depuis longtemps. « Il ne l'aime plus mais n'ose pas la quitter », avait laissé entendre à Nina une copine qu'ils avaient en commun.

Nina adorait se raconter cette histoire d'amour impossible. Que si Alexandre était libre, ils s'aimeraient.

Alexandre avait vingt et un ans, étudiait le droit à Dijon et vivait avec Pot-de-colle. Au fond d'elle, Nina, ça la faisait rêver : un appartement, un canapé rouge,

une cuisine équipée et un prince charmant en kit. Elle répétait à qui voulait l'entendre qu'après le lycée, elle partirait avec Étienne et Adrien à Paris faire la vie. Mais en son for intérieur elle oscillait en permanence : un jour elle rêvait d'une histoire d'amour livrée avec enfants et mode d'emploi, et l'autre d'une liberté sans entrave avec des amants, autant d'amants qu'elle visiterait de pays, chanterait et dessinerait sa vie d'artiste.

Que ses rêves passent d'un camp à l'autre, une chose était sûre : personne ne la séparerait d'Adrien et Étienne.

30

12 décembre 2017

– Tu fais ça avec tous les hommes qui viennent adopter un chien chez toi ?

Nina sourit.

– Tu as quel âge ? demande-t-il.

– En chienne ou en femme ?

– Il faut multiplier par combien, déjà, pour les chiens ?

– Ça dépend de la taille du chien. Je dois avoir dans les cent dix-huit ans, et toi ?

– Pareil.

– Je vais y aller, dit-elle.

– Tu peux rester.

– Je n'ai pas dormi avec quelqu'un depuis une éternité.

– C'est long l'éternité.

– Et toi ?

– Quoi, moi ?

– Depuis combien de temps tu n'as pas dormi avec quelqu'un ?

– Je crois bien que ça fait une éternité aussi.

– Tu n'es pas marié ?

– Divorcé. Et toi ?

– Idem.

– Ça nous fait déjà deux points communs…

– Tu as des enfants ?

– Non. Et toi ?

– Non plus.

– Je ne sais pas comment on appelle un homme et une femme qui n’ont pas eu d’enfants.

– Des orfanlins ? Des perdus, des contraires, des solitudes, des sans-couches, des sans-descendance, des chanceux, des égoïstes, des stérilités, des sans-mains, des sans-ventre, des sans-ivresse, des sans-emmerdes, des sans-héritier, des joyeux lurons, des viagers, des éternels adolescents, des enfants à perpétuité, des sans-empreinte, des sans-joie, sans-layette, sans-landau, des sans-vie après la vie, des y-aura-pas-un-chat-à-ton-enterrement…

Nina éclate de rire.

– Tu es sacrément belle quand tu ris, dit-il.

– Je suis encore bourrée. Ton bourbon m’a tuée.

– Tu ne ris que quand tu es bourrée ?

Nina se lève et se rhabille.

– Un homme peut avoir des enfants jusqu’à quatre-vingts ans. Chaplin, je crois qu’il a été père très tard. Pour toi, tout n’est pas perdu.

– Je suis sauvé alors… Et pour toi ? Tout est perdu ?

– Faut croire.

– Je te ramène ?

– Non, je vais rentrer à pied.

– On va se revoir ?

– Oui, si tu viens adopter un autre chien.

Romain sourit.

– Je ne te plais plus ?

Nina ne répond pas. Elle lui a déjà tourné le dos, descend les escaliers pour récupérer son jean et son pull qui traînent dans le salon. Les restes de l’amour. La télé est toujours allumée, le programme a changé, des images en noir et blanc, Hitler, la foule, des croix gammées. Bob n’a pas bougé du canapé, il regarde Nina de ses beaux yeux tristes.

– Salut, mon vieux.

Elle enfile son manteau. Ne remonte pas pour dire au revoir à Romain. Elle lui enverra un message. Des mots simples : « Merci de m’avoir ramenée à la vie. »

Ou simplement : « Merci. » Ou : « Au revoir, merci. »

Elle referme la porte tout doucement derrière elle. Quand elle est dans la rue, elle repense à la question : « Je ne te plais plus ? » *Non*, pense Nina, *tu parles trop bien, je me méfie de ceux qui parlent trop bien.*

Elle frissonne. Elle ne regrette pas d'être venue. L'amour ne s'oublie pas.

31

15 décembre 2017

Je retrouve Nicola au fond d'un carton dans mon cellier. Une heure que je le cherchais partout. J'en pleurais. J'avais peur qu'il se soit échappé quand j'ai ouvert la porte d'entrée ce matin. Je l'attrape délicatement et le serre contre moi.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il met sa machine à ronrons en marche. J'aime sa chaleur et son odeur. Quelques jours que lui et sa boîte à chaussures ont débarqué dans ma maison et il est déjà trop tard pour envisager une séparation raisonnable. Le placer dans une famille plus apte que moi ? Moi qui n'en suis pas une ? Cette petite boule, ce cœur qui cogne, dévore, court, s'endort, miaule, me cherche, me reconnaîtrait déjà parmi les autres. Me voilà propriétaire d'une vie. Responsable. Moi qui ne voulais rien, me voilà avec tout.

Il était couché sur mes diplômes. Je souffle dessus pour enlever les poils avant de refermer le carton. Je ne les ai jamais sortis depuis que je vis dans cette maison. Pour quoi faire ? Les encadrer ? Les accrocher aux murs pour épater les quelques âmes qui pénétreraient chez moi ? Ces trophées entassés les uns sur les autres ne me servent plus à rien. Juste un matelas de papier pour mon chaton.

Leurs noms sur la liste.

Nina Beau : Admise mention bien.

Étienne Beaulieu : Admis.

Adrien Bobin : Admis mention très bien.

Ils ne respiraient plus. Attendant d'être sûrs que leurs noms apparaissent avant de se réjouir. Ils hurlent tous les trois en même temps. Même Adrien, d'habitude si réservé, à qui il faut toujours demander de répéter parce qu'il parle tout bas, pousse une sorte de cri qui pourrait s'apparenter à celui de Tarzan. Nina sanglote dans les bras de son grand-père.

– Je l'ai eu, papy, je l'ai eu.

Pierre Beau ne peut réprimer ses larmes, il regarde le ciel, remerciant Odile.

À la vie, à l'amour
À nos nuits, à nos jours
À l'éternel retour de la chance…

Étienne, ivre de gratitude, passe des bras de Nina à ceux d'Adrien en soufflant :

– Merci, les amis, merci.

C'est la première fois qu'il prend Adrien dans ses bras. Puis il croise le regard de son père, un regard qui en dit long, et s'effondre dans les bras de sa mère qui lui murmure :

– Félicitations, mon fils, bravo, tu vois, quand tu veux.

Marc Beaulieu ne dit rien, il reste à l'écart. Étienne n'a pas eu de mention. Il y a toujours un élève médiocre dans une fratrie.

Joséphine pleure à chaudes larmes en serrant Adrien dans ses bras. Leur étreinte dure longtemps. Elle a réussi à l'élever toute seule, que dira son père quand il saura que son fils a obtenu la mention très bien ? Que pensera-t-il, lui qui les a toujours regardés comme deux erreurs de jeunesse ?

Adrien, Nina et Étienne brisent leur cercle pour se mêler aux autres lycéens, partager leur joie. Hilare, Joséphine propose un apéritif improvisé chez elle. Tout le monde accepte avec joie.

– Il faut se remettre de ces émotions ensemble, avec *nos trois enfants* et tous ceux qui veulent venir, on poussera les murs.

Je suis comme Louise, ma précieuse amie, nous observons les autres discrètement, sans nous manifester. Louise vient de passer son bac de français, elle a obtenu un 17 à l'oral et un 19 à l'écrit. Elle est en 1re C. Elle veut devenir médecin et elle sait que rien ne l'arrêtera. C'est ce que j'aime le plus chez elle,

sa détermination.

Dans la foule des élèves, Clotilde retrouve Étienne, se jette à son cou. Il l'embrasse à son tour, la serre dans ses bras. Il n'ose pas la quitter depuis l'avortement. Il l'a accompagnée à l'hôpital, l'a attendue, l'a ramenée chez elle. Le poids de la culpabilité. Il attend juillet, les vacances pendant un mois, il se séparera d'elle quand il reviendra. À la rentrée prochaine, elle intégrera une fac à Dijon, quand lui s'installera à Paris. Il fera de Clotilde un lointain souvenir. Elle lui glisse à l'oreille un « Je t'aime » qui le glace, il répond, laconique : « Moi aussi. »

Il est 18 heures, nous sommes chez Joséphine, qui a ouvert toutes les fenêtres de l'appartement pour laisser entrer le soleil du mois de juillet. Une vingtaine de personnes dans le petit appartement. Elle a versé des grands sacs de cacahuètes dans des saladiers et posé porto, martini, whisky et pastis sur la table basse.

– Servez-vous ! S'il n'y a pas assez de glaçons, prenez-en dans le frigidaire.

Ceux qui fument se retrouvent sur le minuscule balcon à tour de rôle. De peur qu'il ne s'effondre, on y va deux par deux.

On parle projets d'avenir. Ils se mélangent dans les alcools. D'autres villes, ailleurs. Dijon, Chalon-sur-Saône, Autun, Paris, Lyon. La plupart des bacheliers vont partir en fac. Adrien, Nina et Étienne ont fait une demande aux Crous de Paris et de la région parisienne. L'appartement de leur rêve, ce sera pour après. Étienne a peu de chances d'obtenir une chambre au Crous mais Marie-Laure a promis : « Je t'en louerai une pas très loin de chez Nina et Adrien » qui, eux, bénéficieront de bourses et se débrouilleront pour faire des petits boulots à côté. Les trois mômes de La Comelle tracent les lignes de leur destin : Adrien ira en hypokhâgne, Étienne passera des concours pour entrer dans une école de police, Nina fera les Beaux-Arts. Ils disent oui à tout, avec « le » rêve en commun sous-jacent, la quête tue : faire de la musique. Jouer dans les bars. Dans les rues. Dans le métro. Enregistrer un album.

Ce soir-là, je suis près de Louise et je profite de ce bonheur, je le bois dans le porto de Joséphine que je regarde aller et venir, elle ressemble à un oiseau qui passe de chose en chose en sautillant et s'apprête à s'envoler. Je n'oublierai jamais le regard fier et résolu de Pierre Beau sur sa petite-fille, ni celui de Marie-Laure, qui ne prête pas attention à la mine renfrognée de son mari et boit martini sur martini. Le sourire de tous les parents, notre soulagement collégial : c'est

fini, nous avons le bac en poche.

Tous les verres se lèvent plus de dix fois, le toast est toujours le même : « À la santé de nos enfants ! »

Je remarque aussi que l'on peut être au paradis dans un appartement mal foutu de quarante-cinq mètres carrés à tout casser, quatrième étage sans ascenseur, sans aucun charme si ce n'est la vie à l'intérieur. Cette joie qui ne s'achète pas sur plan est présente. Ce soir-là je profite de notre jeunesse, de nos espoirs, de nos parents qui croient en nous, de cette chance d'avoir grandi ensemble dans cette province qui nous a surprotégés.

Et moi ? Que vais-je devenir ? Quels seront mes choix ? Que vais-je en faire ?

Après cet apéritif chez Joséphine, les bacheliers se donnent rendez-vous à partir de 22 heures sur une des berges du lac de la Forêt. Apporter un max de bouteilles, tel est le mot d'ordre.

Nous nous retrouvons autour d'un immense feu de camp. Nous sommes plus de cent. Des élèves de première nous ont rejoints, dont Louise. Nous buvons de la bière et du whisky, chantons et dansons ensemble. Étienne a pris son magnétophone et deux enceintes. Les autres ont apporté des cassettes de Nirvana, Bruce Springsteen, NTM, la Mano Negra, IAM. Nous reprenons cent fois la chanson de KOD en chœur :

Chacun sa route, chacun son chemin
Chacun son rêve, chacun son destin…

À 23 heures, nous sommes presque tous dans le lac en sous-vêtements. Certains garçons sont à poil. Des filles sont restées autour du feu. Elles n'ont pas voulu se déshabiller devant les autres. Louise et Clotilde en font partie.

Quand le dernier groupe se décide à rentrer, il fait déjà jour.

32

Vendredi 15 juillet 1994

Pierre Beau dépose Nina devant l'accueil des Transports Damamme. Il n'a pas voulu qu'elle postule à la Poste pour son job d'été. Alors que les enfants des employés sont prioritaires. Il ne veut plus la voir toucher de courrier de près ou de loin. Il ignore qu'elle fouille encore, subtilise, ouvre certaines enveloppes, se délecte des mots des autres. C'est plus fort qu'elle, comme un vice caché.

– Bonne journée, travaille bien, mon petit.

Il l'a toujours appelée ainsi, « mon petit ». Enfant, elle lui avait demandé : « Papy, pourquoi tu m'appelles "mon petit", je suis une fille. » Il avait répondu : « Le cœur est au masculin. Et toi, tu es mon petit cœur. »

– À ce soir, papy.

Nina se présente à l'accueil :

– Bonjour, je suis Nina Beau, je commence aujourd'hui.

C'est la mère d'Étienne qui l'a aidée à décrocher cet emploi. Marie-Laure lui a rédigé un CV et l'a déposé en personne au responsable des ressources humaines, qui est un ami. On l'accompagne dans le bureau qu'elle va occuper un mois et demi, elle remplace mademoiselle Dalem pendant ses congés d'août, on va la former une dizaine de jours, elle verra, rien de compliqué : réceptionner les fax, en envoyer, classer les factures par ordre alphabétique dans les archives au sous-sol, taper quelques courriers.

– Tu maîtrises Word ?

– Oui.

– Tu ne fais pas trop de fautes d’orthographe ?

– Non.

Au même moment, Étienne est à l’arrière de la voiture familiale à côté de Louise. Il est soulagé d’avoir quitté La Comelle ce matin. Il ne peut plus voir Clotilde en peinture. Elle lui a laissé entendre qu’elle viendrait peut-être le voir à Saint-Raphaël, il a répondu illico qu’il n’y serait pas. Que cette année, sa famille et lui partiraient faire le tour de la Corse en bateau.

Faux. Pas grave. Il n’en peut plus de cette fille. C’est fou comme on peut aimer quelqu’un, tout aimer même, son odeur, son corps, sa salive, sa voix, et détester subitement tout ça. Comme la face B d’un vinyle dont on a écouté la face A en boucle. Une musique que l’on n’identifie plus. Ne plus supporter jusqu’à sa présence. Une sangsue, un boulet, un poids trop lourd à porter. « Tu m’aimes ? Tu me le jures ? On restera ensemble pour toujours ? »

Non. Je ne resterai pas, pense-t-il.

Étienne observe sa sœur, elle semble perdue dans ses pensées. Elle a essayé de lire un de ses bouquins, mais ça la rend malade en voiture.

– T’es amoureuse d’Adrien ? lui demande-t-il tout bas pour que ses parents n’entendent pas.

Elle le fixe quelques secondes, stupéfaite.

– C’est la première fois que tu poses une question me concernant. D’habitude tu m’adresses la parole uniquement pour m’emprunter quelque chose ou me demander de mentir pour te couvrir.

Étienne est blessé par la remarque de Louise.

– T’es vraiment qu’une peste.

Il tourne la tête, fait semblant de regarder le paysage.

– Oui. Je suis amoureuse de lui. Ça se voit, non ?

Il la scrute, suspicieux.

– J’en étais sûr… Vous avez couché ? demande-t-il, plus agressif qu’il ne le voudrait.

Louise hausse les épaules et rougit. Elle se renferme aussitôt. Étienne sait déjà qu’elle n’ouvrira plus la bouche avant d’arriver à Saint-Raphaël.

Adrien s’observe dans le miroir de la salle de bain. Il se dit que finalement, il sera moins moche que prévu. Il ressemble de plus en plus à sa mère. Plus

gracieux, plus supportable. Pommettes hautes, nez fin, lèvres plus charnues qu'il ne l'espérait, dents blanches bien alignées. Depuis qu'il a obtenu son bac avec mention, son regard a changé, comme une victoire qui a mis le feu à ses yeux noisette. Il est toujours mince, à la limite de la maigreur, il paraît que ça change en vieillissant. De toute manière en vieillissant, tout changera. Il ne dépassera sans doute pas le mètre soixante-quinze. Il déteste sa peau laiteuse, comme un vêtement dont il voudrait se séparer. Il donnerait son âme au diable pour avoir celle d'Étienne, son grain cuivré. Il détaille son visage pâle, les ombres autour de ses yeux. Il pense qu'avec l'été, il va hâler. Il aura meilleure mine quand il arrivera à Paris.

Il commence son job estival aujourd'hui, comme Nina. Payé un smic pour distribuer de l'essence et récupérer les consignes des bouteilles de gaz devant un supermarché. Deux mois le séparent de Paris, en attendant il peut bien faire n'importe quoi pour gagner sa vie.

*

Dimanche 31 juillet 1994

Cela fait quinze jours que Nina et Adrien travaillent.

Plus qu'un mois avant Paris…

Allongés l'un à côté de l'autre sur la même serviette éponge king size, ils se sont recouverts d'huile solaire pour accélérer leur bronzage. Adrien a proposé d'aller au lac de la Forêt, mais Nina a une préférence pour la piscine municipale. C'est ici, le bleu de son enfance. Ce bleu et cette odeur de chlore qu'elle aime retrouver chaque été sur sa peau.

– Ça pue l'eau de Javel. T'es quand même bizarre, lui a dit Adrien.

– Moi bizarre ? Tu peux parler, lui a-t-elle rétorqué.

Elle aime les cris des enfants, leurs corps qui éclatent l'eau quand ils se jettent des plongeoirs. Nina a encore le goût d'un esquimau au chocolat sur la langue. Adrien s'est endormi. Elle écoute son souffle. Chaque soir, depuis une cabine téléphonique, ils appellent Étienne pour se raconter leur journée, juste s'entendre, se dire des banalités, lui parler de leurs boulots respectifs. Nina le questionne sur la mer. « Elle est bonne », répond toujours Étienne. Il leur a demandé de ne dire à personne qu'ils se parlaient, qu'il était joignable, surtout

pas à Clotilde. « Oui, promis. Toute façon, on la voit jamais, il paraît qu'elle travaille à la pizzeria du Port. »

Adrien distribue de l'essence et du gasoil. « Faut faire attention de ne pas se tromper. » Il encaisse, nettoie les pare-brise, écoute la radio dans la petite guitoune en attendant le prochain client. « Ça va, les journées passent vite. »

Pour Nina, c'est la même chose. Son travail lui plaît, elle est secrétaire, elle a l'impression de jouer un rôle dans un feuilleton américain. Et surtout, il y a du nouveau : Emmanuel Damamme a bouleversé sa vie. Le fils du patron, vingt-sept ans, beau, grand, ténébreux, la dévisage tout le temps. Quand elle lève les yeux, son regard est sur elle. Ils n'osent pas se parler. Échangent quelques mots. Il n'a rien à faire dans son bureau, n'a aucun alibi pour lui demander quoi que ce soit. Emmanuel a un assistant personnel. Il faut qu'elle parvienne à l'attirer quelque part, mais où ? Le faire venir au Club 4 un samedi serait miraculeux. Qu'ils se parlent avant la fin de son contrat. Avant de partir à Paris.

En fixant le vent dans les feuilles d'un arbre situé sur la pelouse juste à côté du petit bassin, Nina réfléchit à un stratagème pour attirer Emmanuel *là-bas*. Avec un verre ou deux, ce sera plus facile de se parler qu'au bureau. Elle ne sait pas où le croiser à La Comelle. Il a une voiture, semble vivre chez ses parents dans une très belle propriété avec plusieurs bâtiments, tennis et piscine. Aucune chance de le croiser dans les pédiluves municipaux. Elle sait qu'il a fait des études à Lyon avant de revenir dans la région pour reprendre le flambeau.

La première fois qu'elle l'a vu, elle a failli s'évanouir. Elle s'est sentie rougir. Il lui a adressé un bonjour qu'elle n'oubliera jamais. Elle a adoré sa voix, une tessiture grave et sensuelle. Elle a répondu en bredouillant comme une bécasse. Bien qu'elle ne soit pas certaine que les bécasses bredouillent. Elle s'esclaffe. Adrien se réveille, ouvre les yeux.

– Tu ris toute seule ?

– Oui, je pense à Emmanuel.

– Encore ?

– Oui. Tu sais bien que quand je suis amoureuse, je ne pense qu'à ça.

– Et Alexandre ?

– M'en fiche.

– Je croyais que c'était l'homme de ta vie…

– Comment on va faire pour qu'Emmanuel vienne au Club 4 samedi

prochain ? le coupe Nina.

– Tu lui glisses une invitation sur son bureau.

– Impossible.

– Sur son pare-brise ?

– Impensable.

– C'est qui son chanteur préféré ?

– J'sais pas… Pourquoi ?

– Tu te renseignes et tu lui fais croire qu'il chante au Club 4 samedi prochain.

– N'importe quoi. Comment il croirait ça ?

– Un concert privé. Ce serait pas la première fois. Ils ont déjà fait venir des artistes connus.

– Imagine que son chanteur préféré soit mort… Comment on ferait ?

Ils éclatent de rire en même temps.

– Où est-ce qu'il se gare ton Emmanuel ?

– Quoi ?

– Où est-ce qu'il se gare quand il travaille ?

– Ben, sur le parking de Damamme.

– Va voir si y a des cassettes qui traînent sur le tableau de bord de sa voiture. Comme ça tu sauras ce qu'il écoute.

– La honte, tu me vois tourner autour de sa voiture ?

– Je le ferai, moi. Personne sait qui je suis.

– Toi ?

– Oui, moi. Il arrive à quelle heure le matin ?

*

Samedi 6 août 1994

Emmanuel Damamme entre au Club 4. Dès que Nina l'aperçoit, elle se dirige vers lui, faussement désolée.

– Le concert est annulé. Étienne Daho a une bronchite, il peut pas venir.

Elle lit de l'amusement dans son regard. Aucune déception. Elle comprend qu'il n'a jamais cru à l'histoire cousue de fil blanc qu'elle lui a racontée :

– Samedi soir, Étienne Daho vient chanter au Club 4, c'est une surprise qu'il fait aux clients, un concert privé. Il est très ami avec les patrons. Vous aimez

Étienne Daho ?

Emmanuel avait souri avant de répondre :

– J'imagine que c'est déjà complet.

– Non, c'est une surprise. Un samedi soir comme les autres… Il reste beaucoup de places.

– Si c'est une surprise, comment le savez-vous, vous ?

– J'ai des informateurs.

À présent, Emmanuel est là, tout contre elle. Plus détendu qu'au bureau, plus libre. Ses yeux brillent. *Il n'a jamais été aussi beau et désirable*, pense Nina.

– Je vous offre un verre ? propose-t-il.

– Oui.

Ils se sourient, se dirigent vers le bar. Crient pour se parler. Nina se dit que tout se passe encore mieux que dans ses rêves.

Depuis la piste, Adrien les observe. Il n'a jamais vu Nina se tenir ainsi, être entièrement tournée vers quelqu'un. Rien ni personne ne semble pouvoir la déconcentrer. Adrien découvre Emmanuel. Sa particularité est qu'il ne ressemble pas aux autres. À ceux qui l'entourent dans ce club. Ni même aux habitants de La Comelle. Il a la classe d'un dandy anglais. On dirait qu'il sort de la série *Chapeau melon et bottes de cuir*. Adrien sent immédiatement le danger. *Celui-là*, lui dit sa voix intérieure, *il pourrait te piquer Nina.* Adrien regrette qu'Étienne soit parti. S'il était là ce soir, tout serait différent. Étienne irait la chercher, la prendrait par la main et lui dirait : « Viens, on va danser. » Ou : « Viens, on rentre tous les trois et on se mate un film. » Ou bien carrément : « Viens, ce type a dix ans de plus que toi, il est trop vieux pour te dépuceler. »

À deux, ils sont plus forts. Peuvent raisonner Nina. Calmer ses ardeurs. Des deux, c'est Étienne qui la fait toujours redescendre sur terre.

Là, elle semble en lévitation.

– Vous venez souvent ici ? lui demande Emmanuel.

– Tous les samedis, répond Nina.

– Je sortais ici avant de partir à Lyon… Un lieu de dépravation pour une jeune fille.

Nina éclate de rire. Emmanuel l'observe, un côté Audrey Hepburn qui n'est pas pour lui déplaire. Nina porte une robe noire en coton qui moule son corps. Un carré lui encadre le visage, une frange lui barre le front, sa bouche est

sensuelle, ses yeux noirs profonds. *Un métissage superbe*, pense-t-il. Elle lui a tout de suite tapé dans l'œil. Elle possède quelque chose de délicat. La petite-fille d'un facteur, lui a-t-on rapporté. Une amie des Beaulieu qu'Emmanuel connaît vaguement.

– Vous êtes de quelle origine ?

– De père inconnu et de mère dépressive, ironise-t-elle.

– Intéressant.

– En septembre, je pars vivre à Paris, lui dit-elle.

– Paris ?

– Avec mes deux meilleurs amis, c'est comme mes frères, on a un groupe. On va enregistrer un album.

– C'est quel genre de musique ?

– Électronique. On a deux synthés et je fais la voix.

– Vous chantez ?

– Oui… C'est bizarre votre vouvoiement, j'ai l'impression d'être votre grand-mère.

– D'accord, on se tutoie. Alors… tu chantes ?

– Oui.

– Tu pourrais me chanter quelque chose, là, maintenant ?

Et toi, dis-moi que tu m'aimes
Même si c'est un mensonge
Puisque je sais que tu mens
La vie est si triste
Dis-moi que tu m'aimes
Tous les jours sont les mêmes
J'ai besoin de romance…

– Très bien. J'ai raté Daho mais j'ai eu droit à Lio.

– Je n'ai jamais fait l'amour, et toi ?

– C'est le titre d'une chanson ? demande-t-il, ironique.

Elle sourit, l'alcool lui donne de l'assurance. Ils se rapprochent l'un de l'autre. Elle sent sa bouche contre son oreille, sa voix, son parfum. Ils se frôlent, électriques. Elle pourrait l'épouser sur-le-champ. Sans réfléchir. Elle pourrait renier père et mère. Ça tombe bien, elle ne les connaît pas.

Ils sont collés au bar. On les bouscule, ils ne remarquent rien. Emmanuel commence à promener son index sur le dos de sa main.

– Ça m’est déjà arrivé.

– Quoi ?

– De faire l’amour.

Nina avale quelques gorgées pour se donner du courage.

– Tu pourrais m’apprendre ? J’aimerais le faire avant de partir à Paris.

– On peut trouver un arrangement.

33

22 décembre 2017

Nina est entrée pour la première fois dans la petite boutique du centre-ville pour s'offrir trois chemisiers, un pull blanc, deux pantalons et une robe.

Une robe et un pull blanc… mais qu'est-ce que je vais en faire ?

Dix jours qu'elle passe toutes ses soirées avec Romain Grimaldi. Après sa journée, elle rentre chez elle pour avaler quelque chose en vitesse, prendre une douche et se changer. Puis elle marche jusqu'à la rue Rosa-Muller. Elle le quitte après l'amour, prétextant que ses chats l'attendent à la maison.

Elle vient de claquer 300 euros dans des trucs qu'elle ne mettra pas. C'est donc si bête que cela une femme ? *Lâche-toi la grappe*, lui souffle une voix. *Laisse faire et ne te prends pas la tête.*

Nina est dans l'infirmerie. Elle observe trois chatons endormis sous une lampe à infrarouge. On ignore où est la mère et ils ne sont pas sevrés. Quelques collégiens se relaient pour les nourrir. Les adolescents adorent donner de leur temps au refuge pour s'occuper des bébés.

Aujourd'hui c'est l'anniversaire de la mort d'Éric, le fils de Simone. Ne serait-il pas possible d'inventer un mot spécifique pour *ça* ? Le mot « anniversaire » est si peu approprié. Nina pourrait demander à Romain, lui qui a su trouver tant de qualificatifs pour ceux qui n'ont pas d'enfants.

Nina observe Simone à travers la fenêtre de l'infirmerie. Attacher une longue laisse aux harnais des chiens et les sortir les uns après les autres en se tenant

droite. Simone a l'allure d'une danseuse étoile. Enveloppée dans une polaire, un foulard Hermès sur la tête, on dirait une grande dame qui s'est perdue dans des baraquements de ciment. Une reine d'Angleterre dans des favelas. Ce matin, elle a juste dit à Nina, en cherchant ses gants dans son sac à main : « Ça fait trois ans aujourd'hui. » Et elle a ajouté : « Je viendrai travailler le 25 décembre, tu peux prendre une journée de congé, pour une fois. »

Il n'est que 8 h 30 et Simone a déjà sorti Rosy, genre berger des Pyrénées, et Boulet, un beau et grand griffon noir que Nina a rebaptisé ainsi car il est revenu tout seul au refuge après avoir été adopté à deux reprises. À un an d'intervalle, après être parti avec sa nouvelle famille, il s'est enfui, a retrouvé le chemin, s'est assis sagement devant les grilles, attendant l'ouverture pour retourner dans son box. Nina l'a installé à l'entrée, près de son bureau, dans le plus grand chenil, elle lui ouvre la porte chaque matin en arrivant pour qu'il puisse déambuler librement. Il n'est plus proposé à l'adoption, il finira ses jours ici. Nina a hésité à le prendre chez elle, dans sa maison, mais au fond, chez elle, c'est ici. C'est là qu'elle passe le plus clair de son temps.

Un matin froid. Une lumière d'hiver, un ciel bleu acier. Nina entre dans la chatterie, ça s'étire, ça bâille, ça patiente. Ça attend des bras, un appartement, une maison, un balcon, un jardin, une vue, quoi. Des habitudes ailleurs qu'ici. Un vieux garçon ou une famille nombreuse, riche ou pauvre, peu importe, ce qui compte, c'est l'attention et la tendresse. Pendant les journées portes ouvertes, on les regarde, on les caresse, on préfère certains à d'autres. Alors, en attendant, ils roupillent dans les paniers rembourrés offerts par des donateurs.

Nina enfile des gants en plastique, change les litières, nettoie les sols avec du détergent, s'adresse aux félins qui l'observent d'un air fatigué, les yeux mi-clos. Les plus jeunes jouent, se courent après, grimpent et se font les griffes sur les arbres à chat. Les vieux crachent si ça fait trop de grabuge.

– Hier soir j'ai fait l'amour.

Leurs yeux jaunes, bleus ou verts la fixent avec intérêt. Comme si elle racontait une histoire à des enfants.

– Ne faites pas cette tête, je suis une femme quand même… Pas que votre femme de ménage… Vous vous souvenez du grand type qui a adopté Bob ? C'est lui. Oui, c'est vrai, je ne suis pas allée chercher très loin et vous devez me trouver bien pathétique… mais bon, on fait ce qu'on peut avec ce qu'on a…

C’est pas à vous que je vais apprendre ça.

Simone la retrouve à l’intérieur de la chatterie.

– Tu parles toute seule ?

– Non, je raconte des trucs sexuels aux chats.

– J’en aurais aussi à leur dire… Les vestiges du passé.

Simone va les caresser, les prend dans ses bras. En ce moment, il y en a plus de cinquante. Nina ne pourra bientôt plus en accepter. Il faudra les envoyer vers d’autres refuges. Avant la chatterie débordait de chatons au printemps, maintenant c’est toute l’année. Un désastre. La plupart se retrouvent donnés ou vendus à n’importe qui, dans une poubelle au milieu d’épluchures ou à la rue, les yeux collés, faméliques et infestés de parasites.

Nina voudrait lancer une campagne de stérilisation avec l’aide du maire.

C’est quand même mal foutu, la vie. Eux, ils font plein de petits, moi, j’en suis incapable, et Simone, elle en a fait un et il est mort…, pense Nina.

– Ça va ? demande-t-elle à Simone.

– Ça va. Je voudrais être à demain. Depuis qu’Éric est parti, je voudrais toujours être à demain… Le présent m’encombre… Je ne sais pas quoi en faire.

– On est nombreux aujourd’hui, vous pouvez rentrer si vous vous sentez fatiguée.

– Surtout pas, surtout pas… Allez, j’y retourne.

Nina entre dans le chenil. Tout se passe dans le regard. Nina sait quel animal va à telle personne. Dès que quelqu’un pénètre dans le refuge et demande à voir les « minettes blanches », il n’est pas rare qu’il ou elle reparte avec un matou fauve. Chacun a sa personnalité, son mode de vie, ses singularités.

Si une personne a un coup de cœur pour un chien et que celui-ci l’ignore, Nina ne le laisse pas partir à l’adoption. Ce serait voué à l’échec, à un retour précipité. Nina ne cherche pas à fourguer à tout prix, elle veut construire une véritable histoire entre l’homme et l’animal. En dix-sept ans de refuge, il lui est arrivé de se tromper, mais cela fait partie des aléas de tous les métiers. Rien de pire que ceux qui les ramènent : « En fin de compte ça va pas, il a peur de tout, il gémit beaucoup », « Il est agressif, on dirait qu’il nous aime pas », « J’aurais préféré un chat plutôt qu’un chien », « Je divorce et ma femme en veut pas », « Il sent mauvais, il perd ses poils, il est moche, il pète », « Ça me coûte trop cher »…

*

Nina traverse le refuge lorsqu'elle est attirée par une silhouette familière qui se dandine d'un pied sur l'autre. Un adolescent posté devant l'entrée des bureaux. Elle sort sa Ventoline et en inspire d'un coup sec. Le froid tombe, une sorte de bruine, le ciel s'est couvert en quelques minutes, elle est parcourue par un frisson. La ressemblance est frappante. Ça lui fait comme un uppercut à l'estomac au fur et à mesure qu'elle se rapproche. Il semble être seul. Par réflexe, Nina jette un coup d'œil au parking pour voir si un adulte l'attend dans une voiture. Il lui sourit quand elle arrive à sa hauteur. C'est *son* sourire. Nina pâlit, la gorge sèche et serrée. Elle pense tout de suite à une mauvaise nouvelle. Elle a peur de parler la première.

– Bonjour, madame, dit-il, enjoué.

– Bonjour.

– Je voudrais offrir un chat à ma grand-mère pour Noël.

Même voix. Les yeux sont légèrement différents. La forme plus arrondie, mais la couleur identique. Le nez jumeau. La bouche similaire. Nina ne sent plus ses jambes. Elle voudrait à la fois fuir et le serrer dans ses bras. Courir loin et le caresser. Lui prendre le visage et le respirer. Mettre la main dans ses cheveux.

– Ta grand-mère, elle sait que tu veux lui faire ce cadeau ? demande-t-elle, la voix tremblante.

– Non, c'est une surprise.

– Tu penses que ce sera une bonne surprise ?

– Ouais. Depuis que le sien est mort, elle est triste. Elle dit qu'elle en veut plus… mais moi, je la crois pas.

– Où vit-elle ?

– À La Comelle.

– Quel âge a-t-elle ?

– Je sais pas trop, dans les soixante… quelque chose comme ça.

Nina ne peut retenir cette question :

– Et toi ? Quel âge as-tu ?

– Quatorze.

– Comment tu t'appelles ?

– Valentin.

Nina le dévisage. Il ne peut pas y avoir de doute. C'est un flash-back d'une violence inouïe.

– Valentin… Beaulieu ? ose-t-elle.

L'adolescent la dévisage à son tour. Comme pris la main dans le sac.

– Comment vous savez ?

– Tu ressembles à ton père.

Le môme écarquille les yeux, feignant mal la surprise.

– Vous le connaissez ?

– On était à l'école ensemble.

– C'est avec vous qu'il faisait de la musique ?

Deuxième coup de poing dans l'estomac, elle ressort sa Ventoline, en inspire un coup sec.

– C'est quoi ce truc ? demande Valentin en désignant l'inhalateur qu'elle serre dans la main.

– Un traitement pour mon asthme.

– Ça fait mal ?

Moins que de te voir, pense Nina.

– Non. Au contraire, ça me soulage.

– Ça coûte cher de prendre un chat chez vous ?

– Ça dépend de l'âge du chat.

– Ça vit combien de temps ?

– Entre quinze et vingt ans. Tu veux les voir ?

Valentin sourit.

– Oui.

– Tu as des animaux ?

– Ma mère veut pas… Je voudrais trop un berger allemand.

« Ma mère »… À quelle femme Étienne a-t-il fini par faire un enfant ?

– J'avais un berger allemand quand j'étais petite… Elle s'appelait Paola.

– La chance…

Valentin suit Nina. Il semble extrêmement perturbé par la présence des chiens dans les box. Ils aboient sur leur passage, les reniflent, pleurent, gémissent. Valentin en voit un isolé, dans une autre partie du refuge, dont le regard est aussi triste que le temps qu'il fait. Valentin le désigne.

– Pourquoi il est là, lui ? On dirait qu'il est puni.

– Il est entré hier. Si dans trois semaines il n’a pas été réclamé par ses propriétaires, il rejoindra les autres. Pour l’instant, je suis obligée de le laisser en quarantaine.

– Mais pourquoi ?

– C’est la loi.

– C’est triste, dit-il.

– On s’occupe bien d’eux, ne t’inquiète pas.

Ils pénètrent dans l’infirmerie. Longent les couloirs qui mènent à la chatterie. À travers une vitre, Valentin voit trois chatons dans une cage au-dessus de laquelle est allumée une lampe à infrarouge. Il s’arrête.

– Ils sont trop beaux.

– Oui, répond Nina, c’est leur grand malheur.

– Pourquoi ?

– Parce que les chats, tout le monde les veut quand ils sont petits, mais quand ils grandissent, ils n’intéressent plus grand monde.

– Ça vous met en colère ?

– Oui. Mais je ne suis pas là pour juger les humains, mon rôle c’est juste de protéger les animaux.

À l’intérieur de la chatterie, tout est calme.

– Je te présente tous nos minous.

Valentin va les caresser.

– Ici, c’est moins triste, ça fait pas pareil que les chiens, murmure-t-il.

Nina laisse passer du temps. Elle l’observe. Elle finit par poser la question qui la brûle :

– Ton père sait que tu es là ?

– Non, personne sait. Je suis venu tout seul.

Valentin a l’air de savoir parfaitement ce qu’il veut.

– Comment va Louise ? demande Nina.

– Tata ? Elle va bien.

« Tata ». Nina se dit qu’elle, elle n’est ni mère ni tata. Nina se dit qu’elle n’est rien. Elle pense aux mots de Romain qui l’ont fait rire : « Y aura pas un chat à ton enterrement. »

Les jambes coupées, elle va s’asseoir sur un banc. Celui des « caresseuses ». Chaque semaine, des élèves du collège, des filles principalement, viennent

bénévolement pour faire des câlins aux félins. Ce sont les mêmes qui nourrissent les chatons. Nina se calme, respire lentement, tandis que Valentin poursuit son exploration et qu'une dizaine de chats se frottent contre ses jambes.

– Comment tu as trouvé notre adresse ? finit par interroger Nina.

– Mamie a votre calendrier dans sa cuisine.

Une idée de Simone. L'équipe fait des photos des animaux à adopter et conçoit des calendriers à l'aide d'un logiciel. Ils sont mis en vente chaque fin d'année chez les commerçants de La Comelle pour récolter des dons. *Marie-Laure Beaulieu l'achète… Ça ne m'étonne pas, elle est si généreuse. Elle fait partie de mes plus grandes hontes,* pense Nina. *Elle m'a bordée, protégée, soutenue, aimée et je ne suis jamais repassée la voir ne serait-ce que pour prendre des nouvelles.*

– Comment je pourrais choisir ? Ils sont tous trop cool, murmure Valentin, dépité.

– J'ai une idée… Le soir de Noël, tu vas glisser une enveloppe sous le sapin au nom de ta grand-mère, avec dedans un bon pour un chat au refuge, et elle viendra le choisir elle-même.

Le visage de Valentin s'illumine.

– Viens, on va le faire ensemble dans mon bureau.

– Il faut repasser devant les chiens pour aller dans votre bureau ?

– Oui.

Valentin grimace.

– Vous avez pas un autre chemin ?

– Tu n'auras qu'à fermer les yeux, je te tiendrai la main. Et tu peux me tutoyer.

– D'accord.

Nina retire ses gants. Elle voudrait que cette traversée du refuge dure mille ans. La jeune main dans la sienne, déjà plus grande que la sienne, mais si douce. Ces doigts qui la serrent lui rappellent ceux d'Étienne et Adrien. Ils la branchent à l'adolescence, l'insouciance. Comme une prise dans laquelle on glisse deux fiches. Un luminaire en hiver. Un coup de soleil. Les yeux fermés, Valentin se laisse guider. Comme s'il marchait sur un fil suspendu dans le ciel et qu'il avait le vertige. Son profil parfait, comme celui de son père. Il pleut à présent. De la neige fondue dans ses cheveux.

Ils entrent dans le bureau de Nina, se lâchent la main.

Nina se retrouve à nouveau seule.

Elle ouvre un de ses tiroirs, en sort le tampon du refuge et deux autocollants. Elle commence à confectionner une sorte de bon de Noël sur une feuille de cahier à petits carreaux. Elle n'a jamais fait cela. Ne le fera plus jamais. Les animaux ne peuvent être échangés contre un ticket, mais la situation est exceptionnelle.

– Comment il était mon père quand il était petit ?

– Il n'a jamais été petit. Je l'ai toujours connu immense.

Les yeux de Valentin pétillent, les mêmes bulles de joie que dans le regard d'Étienne. Un long silence s'installe entre eux tandis que Nina dessine un chat au stylo bille. Ce n'est pas un silence gêné, mais déjà un silence comme en partagent ceux qui se connaissent bien. Qui ne se sentent pas obligés de remplir les blancs.

– Tu dessines vachement bien.

– Merci. Je vais te ramener chez toi, dit Nina en tendant le bon à Valentin.

– Je peux rentrer à pied.

– Il neige.

Il sort un billet de 20 euros de sa poche.

– Combien je te dois pour le chat ?

– Exceptionnellement, rien du tout.

– Je veux faire un don.

– Je n'ai pas le droit de prendre l'argent d'un mineur.

– Pourquoi ?

– C'est la loi.

– La loi c'est con. C'est comme ce chien dans la fourrière, c'est con. T'auras qu'à dire que ce billet, c'est mon père qui te l'a donné.

Nina prend les 20 euros, les glisse dans une tirelire et tend à l'adolescent des autocollants à l'effigie du refuge en échange.

– Tiens, j'ai le droit de te vendre ça. Tu les colleras où bon te semble.

Ils se lèvent en même temps. Valentin la suit. Lui aussi observe Nina à la dérobée. Il ne la regarde pas normalement. Comme un adoptant lambda. Cette histoire de chat à offrir à sa grand-mère, elle n'y croit plus. C'est sans doute un prétexte qu'il a trouvé. Elle se retourne, plante ses yeux dans ceux de Valentin.

– Tu n’es pas venu par hasard, n’est-ce pas ?

Valentin fait semblant de ne pas comprendre ce qu’elle cherche à lui dire. Il détourne le regard.

– C’est moi que tu voulais voir ? insiste-t-elle.

Valentin change de visage. Ses traits se tendent.

– Oui… C’est parce que… mon père va mourir.

34

Vendredi 12 août 1994

Encore trois semaines et Nina s’installera à Paris, pense Pierre Beau en avalant une côte. *C’est bien, elle aura une jolie vie, j’ai réussi mon coup, au fond je me suis pas trop mal débrouillé, c’est une gentille gamine. Et puis elle sera pas toute seule, avec Étienne et Adrien, j’ai pas de souci à me faire…*

Il s’arrête pour glisser une enveloppe sous la porte de mademoiselle Brulier, une dame charmante qui vit au 15 de la rue John-Kennedy. Ses volets sont fermés, elle est en vacances. Comme tous les ans, avant de partir, elle a demandé au facteur de ne rien mettre dans sa boîte aux lettres.

Les voies de La Comelle, Pierre Beau les connaît par cœur. Il les arpente sur son vélo depuis trente-six ans. Une sacoche devant, deux à l’arrière, une dans le dos et la besace d’argent sur l’estomac, calée par une lanière de cuir entre l’épaule gauche et la hanche droite. De vélo et d’uniforme, il en a changé au moins dix fois depuis ses débuts. Il ne sait plus, il n’a pas compté.

Il a commencé en 1958, l’année de ses vingt ans. Ces rues sombres, ruelles ensoleillées, impasses, places ombragées, il les a connues par tous les temps. Trente-six ans de tournées à vélo, ça fait cent quarante-quatre saisons, cent quatre-vingt-dix mille kilomètres, sept morsures de chien, trois chutes, dont une lui a valu une épaule cassée. Deux mois d’arrêt de travail en 1971. En moyenne, cinq cents boîtes aux lettres par jour. Du képi à la casquette, de De Gaulle à Chirac, en passant par Giscard et Mitterrand. Il s’est fait doubler par des 4 CV et

des tractions, à présent par des Twingo et des Safrane. Il fait la même tournée depuis qu'il est entré à la Poste. Les mauvais virages, les côtes, les anciens sens interdits, les nouveaux sens interdits, les feux de signalisation, les priorités, les dos-d'âne, les stops que personne ne respecte, les rues mal fréquentées, les corniauds qui le détestent, qui le menacent, les gentils, les trouillards. Comme leurs maîtres. Ceux qui déménagent, sont partis sans laisser d'adresse, les postes restantes. Ceux qui sont morts, offrent un café, un verre de blanc qu'il fait semblant d'avaler cul sec, un jus d'orange, un petit gâteau. Ceux qui ne lui ouvrent pas la porte quand il a un recommandé à faire signer, qui habitent au sixième étage sans ascenseur, les boîtes aux lettres sans nom, qui débordent, dans lesquelles des enfants ont pissé, les paillassons, les rebords de fenêtre, les mots d'absence scotchés sur les portes : « Facteur, si je suis pas là, laisser colis aux voisins de droite. » Les gens qui attendent de bonnes nouvelles, les jeunes filles qui l'embrassent, les pères de famille qui tremblent à l'idée de recevoir une facture d'eau trop salée, qui l'insultent, lui, parce qu'ils ont un rappel d'impôts dans le courrier. Les mamies adorables pour qui il change une ampoule, fait les commissions, remplit la déclaration de revenus, retire les médicaments à la pharmacie. Leur seul repère c'est lui, leur facteur, la seule personne qu'elles voient dans la journée quand il n'y a ni kiné ni enterrement d'une copine.

Il a toujours commencé son travail à 5 heures, après le déchargement des camions, le courrier étalé sur les tables de tri, d'abord le tri général, puis le tri par quartiers, et enfin le classement par rues, *ses* rues. Avant de partir, la perception des recommandés et des mandats postaux. Depuis qu'il est facteur, il part avec des millions de francs sur lui. Jusqu'à mars dernier, c'est Pierre Beau qui payait les allocations, le chômage, les retraites, l'aide à l'enfance aux habitants de sa tournée. Pendant trente-six ans, il a parfois pédalé avec 10 millions de francs dans sa besace pour régler jusqu'à cinquante mandats par jour. Depuis cinq mois sa besace est vide, ils ont inventé les virements qui se font directement sur le compte en banque des bénéficiaires. Lui n'y comprend pas grand-chose à l'informatique. Il paraît que c'est le progrès. Maintenant, les gens s'envoient des fax et pianotent sur des minitels. Si ça continue, ils s'enverront des lettres avec leurs fichus ordinateurs et les facteurs ne serviront plus à rien. Ses collègues racontent même qu'il n'y aura plus de service militaire, plus de lettres de soldats aux jeunes filles et que les gens se

promèneront avec leur téléphone dans la poche. On ne vendra plus de papier à lettres fleuri ni de stylos plume. Il n'y aura plus que des airs de chansons sans texte. La mort des mots écrits à la main.

Il a toujours fini sa tournée vers 15 h 45. Il est toujours rentré chez lui de 16 à 17 heures pour déjeuner et piquer un roupillon. Même du temps de sa femme. Un sommeil noir, profond, sans rêve. La fatigue dans les muscles. Au début, il pédalait vite. Aujourd'hui, les années se font sentir dans les jambes et dans le souffle. Il roule de plus en plus lentement, ça le fait rager.

Il est toujours repassé à la poste aux environs de 17 h 15. Avant mars 1994, il rendait l'argent qu'il n'avait pas distribué, faisait la réédition des comptes. Maintenant, il restitue juste les recommandés, qui seront représentés le lendemain matin. L'autre courrier, il lui arrive de le garder chez lui, pour simplifier le tri. Tout est notifié et doit rester au bureau de poste, mais les autres collègues font pareil. Ça se sait, mais ça ne se dit pas. Le chef ferme les yeux. C'est pour cela que Pierre est devenu fou quand il a découvert que Nina dérobait des lettres. Une erreur professionnelle impardonnable, lui qui n'a jamais fauté. À part avec Odile, quand elle est tombée malade.

Ce soir, Pierre Beau est en vacances. C'est la première fois de sa vie qu'il les prend après le 15 août. Et tout cela à cause du *Juste Prix*, le jeu télé de TF1 présenté par Philippe Risoli.

Bertrand Delattre, son collègue et ami, a participé au jeu à la fin de l'année dernière. Ils étaient quinze habitants de La Comelle à prendre un minibus pour Paris. Quand Bertrand est revenu de son périple, il a fait des mystères, il a dit à Pierre d'un drôle d'air : « Regarde l'émission lundi en huit et dimanche en quinze, je te laisse la surprise. On peut échanger nos congés cette année ? »

Le lundi, Pierre a interrompu sa tournée à l'heure du déjeuner pour regarder son collègue à la télévision. Pierre n'avait jamais regardé cette émission. Il ignorait même l'existence d'un tel programme.

Son ami Bertrand a été tiré au sort parmi quatre candidats, il a descendu un escalier sous les applaudissements du public, Pierre a reconnu certaines personnes de La Comelle dans l'assistance. Bertrand a pris place derrière un pupitre. Quand Philippe Risoli, le présentateur, lui a demandé d'où il venait, Bertrand a répondu : « De La Comelle, en Saône-et-Loire. » Et derrière lui, tout

le monde a hurlé, comme si c'était un événement d'être originaire de là. Comme si on avait gagné la Coupe du monde de football.

– Et que faites-vous en Saône-et-Loire, Bertrand ? a demandé Philippe Risoli.

– Je suis facteur.

Et là, idem, tout le monde a applaudi en hurlant. Comme si tous les facteurs avaient marché sur la Lune.

Ensuite, il y a eu le cadeau de sélection, une jolie fille a caressé un « lampadaire en céramique en parfait équilibre sur son trépied rond et son abat-jour coordonné ». Les quatre candidats ont proposé un prix chacun à leur tour. C'est une Sandrine de Dordogne qui a gagné en disant que le prix de la lampe était de 2 615 francs.

Jamais Pierre n'avait vu de jeu plus stupide.

Un Gilles Lopez, d'Ardèche, a fait son entrée.

– Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

– Agriculteur.

Hurlements du public. Donc il n'y avait pas que les facteurs qui émerveillaient, les agriculteurs aussi.

Il a fallu deviner le juste prix d'un « ensemble d'accessoires pour femmes élégantes ». C'est l'agriculteur qui a rejoint Philippe Risoli et gagné une bague de fiançailles à trente-deux diamants sertis en barrette. L'heureux élu a eu l'air bien ennuyé parce qu'il était déjà marié. Alors Philippe Risoli a trouvé la solution, il lui a suggéré de l'« offrir à une créature de rêve ».

En entendant cela, Pierre s'est mis à rire tout seul devant la télévision sous l'œil perplexe de Paola.

Enfin, c'est Bertrand qui a deviné le juste prix d'un « canapé aux lignes pures recouvert d'un tissu rouge carmin pour passer une agréable soirée ». En rejoignant l'animateur sur le plateau, il a failli tomber et Pierre en a eu les larmes aux yeux. Un œil pleurait d'émotion, l'autre de consternation.

Avant que Bertrand joue, Philippe Risoli a fait une annonce :

– Si vous rêvez d'assister au *Juste Prix*, remplissez le bulletin qui figure dans *Télé Z* chaque lundi.

Puis on est revenu aux choses sérieuses, au « salon de jardin extérieur en résine teinté dans la masse ».

Bertrand a répondu juste à tout.

Pierre a dû baisser le volume de la télé tant la sonnerie de la victoire était assourdissante. Hystérie générale, le public tapait des mains, on aurait dit qu'on avait drogué les gens ou qu'on les avait saoulés. Les deux peut-être.

Bertrand a eu l'air gêné de gagner tout cet argent, il est resté stoïque, ne s'est laissé déborder par aucune émotion, ce qui a eu l'air de décevoir le public.

– D'habitude, vous avez de la chance ?

Bertrand a répondu :

– Ben non, pas trop.

– Comment vous êtes-vous retrouvé à participer à l'émission ?

– C'est ma femme qui a rempli et envoyé le bulletin…

Le présentateur a regardé la caméra et dit :

– Le minitel, 3615 code TF1…

À la fin de l'émission, trois candidats ont fait tourner une énorme roue et c'est Bertrand qui a gagné sa participation à la finale. Les perdants sont repartis avec un pin's parlant à l'effigie de Philippe Risoli et un panier garni.

– Rendez-vous demain 12 h 20 !

Générique de fin.

Pierre Beau est remonté sur son vélo pour finir sa tournée. Il a repensé à tout ça entre deux boîtes aux lettres. On était lundi, il fallait attendre le dimanche suivant pour savoir si Bertrand gagnerait la « vitrine », c'est-à-dire le lot final, « énorme, gigantesque, extraordinaire », lui avaient dit les petites mamies à qui il distribuait le courrier.

Jusqu'au dimanche suivant, Pierre n'a eu aucune nouvelle de Bertrand, comme s'il se cachait. L'enregistrement de l'émission avait eu lieu plusieurs mois avant la diffusion et sa participation avait été gardée comme un secret d'État.

Et le grand jour est arrivé. Pierre a regardé la finale avec Nina, Étienne et Adrien. Les enfants n'arrêtaient pas de rire devant ce jeu consternant.

Ils criaient des montants à tue-tête, disaient n'importe quoi. Et Nina a fini par dire : « Il a l'air trop coincé, Bertrand ! »

Pierre s'est demandé si la vie avait un juste prix. Et si la vie des uns avait le même prix que la vie des autres. Celles de gens qu'on ne connaissait pas. Celle de sa femme, partie si jeune. Et celle de sa fille, Marion. Où était-elle ?

Pour lui, la vie la plus précieuse, c'était celle de Nina. Elle valait toutes les

autres réunies.

Bertrand a deviné le juste prix d'une « colonne en céramique assortie d'une lampe » à 5 290 francs, d'un « four micro-ondes de sept cents watts avec gril, turbo-gril et décongélation automatique pour sept familles d'aliments » à 3 490 francs.

Mais comment son ami savait-il tout cela ? se demandait Pierre. Il le connaissait depuis trente ans et ignorait ça de lui. Cette connaissance du prix des choses.

Et Bertrand s'est retrouvé en finale avec une autre candidate. Une Martine, retraitée de Cagnes-sur-Mer.

Quand des filles en tenues légères ont présenté la vitrine, la mâchoire de Bertrand s'est décrochée : une chambre à coucher, une salle de bain avec meubles et baignoire à remous, une lampe halogène, une table en rotin avec plateau en verre biseauté, des fauteuils, un vase transparent « qui évoque l'océan le plus pur », une voiture, une moto, un réfrigérateur, un séjour en Tunisie, un train électrique.

Il fallait deviner le montant approximatif de tous ces lots additionnés. Celui dont le montant proposé serait le plus proche du juste prix aurait gagné.

Les deux finalistes ont écrit chacun une somme sur un morceau de papier. Philippe Risoli a lu leurs réponses à voix haute :

– Pour Bertrand, la vitrine proposée cette semaine s'élève à 134 000 francs tout rond, pour Martine à 220 000 francs. Le juste prix de cette vitrine est de… 163 459 francs ! C'est donc Bertrand qui a gagné !

Nina a hurlé : « Putain, papy ! Mais ton pote a gagné ! »

Ils étaient un petit peu en retard, a dit l'animateur. Une voix off a annoncé la vitrine de la semaine suivante avec un nouveau public et de nouveaux candidats. Puis générique de fin.

Pierre n'en revenait pas. Son ami avait remporté tout ça et ne lui avait rien dit. Il lui avait juste parlé de permuter leurs vacances. Mais où avait-il mis cette salle de bain, cette voiture et cette moto ? Son appartement était minuscule et il n'avait même pas de garage. Sa vieille 4L dormait dehors.

« Je les ai vendus », lui a répondu Bertrand quand il lui a posé la question. Il avait juste gardé les vacances en Tunisie et donné l'argent du gain aux deux enfants qui lui restaient. Bertrand en avait eu trois, le cadet avait été emporté à

un an.

Voilà comment Pierre Beau a changé ses dates de vacances pour la première fois de sa vie, à cause du *Juste Prix*.

S'il n'était pas aussi fatigué, ça le ferait sourire. Et puis il faut voir le bon côté des choses : dans trois semaines, il pourra accompagner Nina à Paris et rester quelques jours avec elle.

Le 6 mai 1981, une femme lui avait ouvert la porte pour récupérer un colis, elle était toute nue. Il avait ressenti un tel choc qu'il avait failli faire une crise cardiaque. C'est exactement ce qu'il éprouve quand un camion des Transports Damamme lui refuse la priorité et le percute de plein fouet.

35

22 décembre 2017

Marie-Laure Beaulieu est dans la cuisine. La veille au soir, ses trois enfants sont arrivés. Le seul moment de l'année où tout le monde se réunit. Cinq jours de parenthèse. Ils ne viennent jamais aux mêmes moments le reste du temps, mais ne rateraient pas un Noël en famille.

Elle prépare deux poulets fermiers pour le déjeuner. Elle met toujours de l'ail, du sel et du thym dans le croupion. Jamais de gras, que des épices qu'elle fait mariner la veille dans quelques gouttes d'huile d'olive. Elle va faire griller des pommes de terre pour Valentin et Étienne qui en raffolent, des haricots verts aux oignons frits pour Louise et un gratin de courgettes pour Paul-Émile.

Elle écarte les rideaux et aperçoit la voiture du refuge se garer devant la maison. Elle pense que Nina vient voir Étienne, enfin. Mais Valentin descend côté passager et Nina repart aussitôt. Marie-Laure n'a pas le temps de sortir pour la retenir, lui demander d'entrer, lui offrir un café. La regarder, l'entendre, la toucher. Des années qu'elle ne l'a pas vue. Parfois elle la croise, toujours au volant de cette voiture. Jamais sur un trottoir. Marie-Laure sait que Nina travaille au refuge depuis des années, elle pourrait y monter pour lui parler. Elle pourrait aussi passer chez elle. Mais elle n'ose pas. Cela l'affecte encore, même après tout ce temps, que Nina et Étienne ne se parlent plus.

– Que faisais-tu avec Nina Beau, mon chéri ? demande Marie-Laure à son petit-fils qui entre dans la cuisine.

– Salut, mamie. Tu la connais ?

– Elle a été comme ma fille. Il y a longtemps.

– Elle va venir ce soir.

– …

– Je l'ai invitée à boire l'apéro ici avec nous à 18 heures. Avant, elle veut repasser chez elle pour se laver et sentir bon… C'est ce qu'elle m'a dit.

Marie-Laure observe Valentin, interdite. Comment peut-il la connaître ? Et surtout, comment est-il parvenu à la faire venir chez eux ?

– Je monte voir si papa est réveillé ! lance Valentin avant de disparaître dans l'escalier.

Marie-Laure met le four à préchauffer, cent quatre-vingts degrés, et tire une chaise pour s'asseoir, les yeux dans le vague, dans l'absence du présent.

C'était le 12 août 1994. Elle n'oubliera jamais cette date. Il y a dans toute vie quelques avant et après.

Elle rentrait de la plage. Chaque fin d'après-midi, elle repartait toujours seule, laissant Marc et les enfants derrière elle. Elle adorait ce temps pour elle. La maison vide, se réhabituer à l'obscurité, volets fermés pour empêcher le soleil de cogner, le carrelage froid sous les pieds, la chaleur sur les murs, le chant des cigales, la douche fraîche, la crème dont on s'enduit le corps, poursuivre la lecture de son roman sur une chaise longue à l'ombre, avant de préparer le dîner en buvant un rosé glaçons. Le paradis dans la bouche.

Le téléphone fixe de la location a sonné, elle a décroché au bout d'une dizaine de sonneries en pensant que ce n'était pas pour elle, mais pour les propriétaires qui louaient cette maison l'été. Il était trop tôt pour que ce soient Adrien et Nina, les seuls à connaître ce numéro. Ils appelaient chaque soir aux alentours de 21 heures. Au bout du fil Marie-Laure a entendu quelqu'un suffoquer, souffler, pleurer, renifler. Elle n'a pas tout de suite reconnu la voix d'Adrien, n'a pas compris ses mots, a fini par les comprendre, a eu envie de lui raccrocher au nez, de faire marche arrière, retourner à la plage, retirer ses vêtements, regarder la mer, tuer le ciel. Elle a juste articulé :

– Est-ce que Nina sait ?

– Non, pas encore, enfin j'crois pas, elle est au travail.

– Où est ta mère, Adrien, où est Joséphine ?

– Partie pour la journée, je suis tout seul, qu'est-ce que je fais ?

Marie-Laure avait oublié l'heure. Après quatre semaines passées à Saint-Raphaël, elle ne se souvenait plus de l'endroit où étaient rangées les montres. *Il n'y a pas d'horloge dans cette maison de vacances.* Elle a pensé ça. *Il n'y a pas de calendrier non plus.*

– Adrien, quelle heure est-il ?

– 16 h 25.

Elle a fait un calcul rapide : le temps de prévenir Marc et les enfants, tout remballer et partir, ils ne seraient pas à La Comelle avant 2, 3 heures du matin.

– Adrien, quel jour sommes-nous ?

– Vendredi.

– D'accord, ça veut dire que demain, ni Nina ni toi ne travaillez.

– Moi, si. Pas Nina.

– D'accord… On s'en fout. Écoute-moi bien. Tu m'écoutes ?

– Oui.

– Tu vas sécher tes yeux et aller la chercher à la sortie de son travail, tu trouves n'importe quel prétexte et tu l'emmènes loin, très loin. Le temps qu'on arrive. Il ne faut pas qu'elle rentre chez elle. Fais-lui croire que vous avez deux jours devant vous… Invente.

– Mais elle va voir que j'ai pleuré ! Je vais jamais y arriver !

– Si ! a presque crié Marie-Laure. Tu vas y arriver ! Tu vas le faire pour Nina !

Elle a entendu les sanglots d'Adrien dans l'appareil. *Il n'a que dix-huit ans, je lui demande l'impossible*. Elle a pensé aux Damamme, peut-être fallait-il passer par eux, les appeler pour les prévenir. Mais Nina les connaissait à peine. Oui, mais eux trouveraient un moyen de l'emmener quelque part le temps qu'elle rentre à La Comelle et gère la « suite ». Elle a pensé à Marion. L'a revue dans la cour de l'école. L'a entendue rire. Elles étaient si jeunes, insouciantes. Pourquoi avait-elle décidé de perdre tout le monde de vue ? Pourquoi se perdait-on de vue ? Son père venait de mourir. Comment la prévenir ? Comment avait-elle pu abandonner Nina ? Pourquoi ? Ne pas juger…

La voix d'Adrien a sorti Marie-Laure de sa torpeur :

– Je vais y arriver, a-t-il soufflé, et il a raccroché.

*

Au même moment, Nina, assise derrière un bureau, archivait d'anciennes factures de 1993 par mois, puis par ordre alphabétique. Elle en était à mars. Elle s'est demandé ce qu'elle faisait en mars 1993. Elle était encore en première. Elle n'aurait pas aimé y retourner. Repasser le bac, merci. Elle ignorait alors que quelques heures plus tard, elle serait prête à tout donner pour le repasser, même chaque année, si seulement elle avait la moindre chance de retourner du côté de mars 1993.

Dehors il faisait beau. Elle s'ennuyait dans ce bureau. Pensait à septembre, à Paris, comme à une libération. Elle y pensait comme à la mer, un champ des possibles, un infini, une intranquillité. Découvrir, dessiner, chanter, composer, rencontrer, et chaque soir retrouver Étienne et Adrien. Vivre tous les trois, ensemble, bientôt.

Cela faisait six jours qu'elle sortait avec Emmanuel Damamme. Qu'il l'attendait le soir après le travail. Ils dînaient chez lui. Nina n'avait jamais vu ça, un repas pour deux les attendait sur la table de la cuisine. Juste à réchauffer. Comme au restaurant, avec plusieurs entrées, deux plats différents et un dessert. C'était donc cela, avoir du personnel, ne plus faire de courses, ne pas passer l'aspirateur, ne pas laver son linge. On faisait tout pour Emmanuel, jusqu'à son lit. Il vivait sur la propriété de ses parents, dans une maison isolée et indépendante. La veille, il était parti rejoindre des amis pour quelques jours à Saint-Tropez. Il l'avait appelée une heure avant au bureau, des rires dans la voix, pour savoir si elle travaillait bien. Il lui avait dit : « Tu me manques. » Elle avait répondu : « Toi aussi. »

Elle n'en revenait pas de plaire à ce fils de bonne famille, elle qui se voyait comme une fille de mauvaise famille, à cause de sa « pute de mère ». Elle avait toujours ce sentiment d'être comme un chien abandonné qu'un brave type avait fini par recueillir.

Le samedi au Club 4, le soir où Daho devait soi-disant chanter, Emmanuel l'avait fait boire. Ils étaient restés au bar, collés l'un à l'autre. Nina avait oublié Adrien sur la piste, elle avait tout oublié. Elle était comme quelqu'un d'autre, une fille dont elle avait emprunté la vie le temps d'être heureuse. Emmanuel l'avait embrassée. Sa langue contre la sienne, une sacrée promesse. Des baisers comme ceux d'Emmanuel, Nina ignorait que ça existait. Ce garçon était d'une sensualité indéniable. Nina avait le sentiment de ne plus toucher terre, de s'offrir,

il aurait pu faire d'elle n'importe quoi. Comme quand la vie est bien plus grande que ce qu'on imagine. Il l'avait caressée, ses mains sur sa robe. Après trois gins, il avait osé descendre, frôler son sexe à travers le tissu, de plus en plus pressant. Elle avait gémi, une envie qui recouvrait sa peau, des armées de fourmis, une invasion de picotements délicieux. Elle, elle n'avait pas envie de faire la même chose. Elle avait à peine effleuré son sexe en érection et cela l'avait terrifiée. Comme une violence.

Il avait fini par murmurer : « On va devoir y aller. » Il lui avait pris la main, l'avait fait monter dans son cabriolet et avait dit : « Comme c'est la première fois, je ne vais pas te baiser dans la voiture. On va rentrer chez moi. »

« Te baiser ». Ces mots l'avaient choquée. Elle était redescendue sur terre. Dessaoulée. Comme si quelqu'un l'avait poussée. Elle avait eu peur. Est-ce qu'elle aurait mal ? Est-ce qu'elle allait saigner ? Est-ce qu'elle saurait faire ? Elle ne pensait pas que les choses iraient si vite entre l'entrée d'Emmanuel au Club 4 et leur premier baiser. À peine une heure. Et à présent ils repartaient ensemble. Elle n'avait pas eu le temps de prévenir Adrien. C'est Joséphine qui devait venir les chercher après la fermeture : « Rendez-vous à 4 heures sur le parking, comme d'habitude. » Nina espérait rentrer avec Emmanuel, elle l'avait dit à Adrien la veille en riant, en priant, en sautant sur son lit, et maintenant, elle ne riait plus. Elle avait peur. Ne restaient que les prières. *Mon Dieu, je sais pas où vous vous planquez, mais faites que ça se passe bien.*

Que penserait Joséphine quand elle ne verrait pas Nina avec Adrien sur le parking ?

Elle avait du mal à croire qu'elle était assise dans cette voiture, celle qui lui faisait battre le cœur dès qu'elle l'apercevait au coin d'une rue. Une Alpine A 610 rouge. Une voiture de sport, de riche, de grande personne. Elle qui n'était encore qu'une enfant. Cendrillon au pays des Damamme.

Trente kilomètres séparaient le Club 4 de La Comelle. Un monde séparait Nina Beau d'Emmanuel Damamme. Un milliard d'années-lumière. Alors, c'était ça être « belle comme le jour » ? Une expression qu'elle entendait toujours sur son passage. C'était pouvoir plaire à un homme qui ressemblait à un prince charmant ?

Trente kilomètres pendant lesquels Emmanuel lui a dit de choisir la musique.

– Regarde dans la boîte à gants et sur le tableau de bord.

Des dizaines de cassettes, dont deux albums d'Étienne Daho, *Pop Satori* et *Pour nos vies martiennes*. Elle a eu envie de rire en introduisant une cassette d'Oasis dans le lecteur. La voix de Liam Gallagher. Emmanuel a baissé le son.

– Parle-moi encore de toi, Nina.

Elle s'est sentie inutile, bête, minuscule, inculte. La timidité a pris le dessus.

– Je préférerais que ce soit toi qui me parles de toi, s'est-elle entendue répondre.

– Et si on ne parlait pas ?

Il a pris la main de Nina et l'a posée sur sa bite. Il s'est caressé avec ses doigts à elle, doucement, il appuyait à peine sur son jean. Pas comme une brute. Il était délicat mais terriblement déterminé. À nouveau, Nina a détesté cette sensation de violence. Depuis le temps qu'elle en rêvait, le rêve prenait une drôle de tournure. Elle a eu hâte d'arriver chez lui. De boire d'autres verres, encore. S'emplir de cet alcool qui nous fait si bien croire qu'il fait beau même les jours de pluie. Ils ont passé une grille. Nina a vu une sorte de manoir au loin, entouré d'arbres, et a deviné une piscine à l'avant. Tout était plongé dans l'obscurité.

– Tu pourras me ramener chez moi après ? a-t-elle presque imploré.

Il a souri et lui a répondu : « S'il y a un après », puis, devinant le malaise de Nina, il l'a rassurée :

– Tout va bien se passer, je te promets.

Il a continué à rouler environ deux cents mètres et s'est garé devant une maison en pierres, plus petite. Du lierre courait sur les murs. Les volets en bois étaient ouverts et semblaient l'être depuis toujours. La porte d'entrée n'était pas fermée à clé. À l'intérieur, ça sentait la bougie. À l'intérieur, c'était encore plus beau que chez Étienne. Ça faisait vieux et précieux. Nina n'avait jamais vu autant de tableaux aux murs.

Emmanuel lui a servi un verre, du gin et du Schweppes, beaucoup de gin pour elle et lui, ils ont trinqué. Avant de monter dans la salle de bain, il lui a dit : « Installe-toi, mets-toi à l'aise, choisis la musique » en désignant une chaîne hifi.

Il avait envie de la bouffer, de la baiser, il sentait qu'il devenait fou, mais devant sa mine apeurée, il devait se maîtriser.

Contrôle-toi, s'était-il dit devant le miroir de la salle de bain.

Cette petite lui plaisait vraiment. C'était d'une intensité sexuelle qu'il n'avait jamais ressentie jusqu'alors. Aucune des filles avec lesquelles il avait couché ne

lui avait fait cet effet-là. Pourtant, elle était gauche, jeune. Très jeune. Il fallait y aller doucement. Il avait eu du mal à croire qu'elle n'était jamais passée à la casserole, elle sortait beaucoup, dégageait quelque chose de vif, de déluré. Au bureau, il l'avait observée, elle regardait les autres avec assurance. Il s'était dit qu'elle mentait, comme pour l'histoire d'Étienne Daho. Qu'elle le prenait pour un con. Mais depuis qu'ils avaient quitté le Club 4, avec sa mine défaite, ses sourires pâles, sa tension dans les gestes, sa voix mal assurée, elle avait perdu dix ans. Il avait vu la petite fille et non plus la jeune femme. Il avait compris qu'elle était vierge.

Il l'a retrouvée en bas, debout contre un élément de la cuisine, le nez dans son verre déjà vide. Il l'a prise dans ses bras, lui a dit : « Viens là. » Ils se sont allongés sur le canapé, tout habillés. Il l'a caressée. D'abord la rassurer, il a senti qu'elle se détendait. Ensuite, il fallait retrouver son envie à elle, comme au club tout à l'heure. Il fallait partager, sinon aucun intérêt. Il fallait qu'elle prenne son pied, qu'il soit, quoi qu'il arrive, un beau souvenir pour elle. Emmanuel n'était pas un goujat. Il accordait beaucoup d'importance à l'image qu'il renvoyait. Il voulait plaire, absolument.

Quand Nina l'a vu redescendre de la salle de bain, elle s'est dit qu'il était beau, très beau. Il était décoiffé, l'envie d'elle lui sortait par les yeux, deux braises. Elle la ressentait, la voyait, la respirait. Son regard sur elle, un désir animal. C'est ce qui la terrorisait. Elle savait qu'elle ne repartirait pas de cette maison comme avant. Qu'il allait la dépuceler. Elle a pensé à Adrien et Étienne, que diraient-ils s'ils la voyaient là, dans cette maison, avec *lui* ? Étienne, c'est sûr, se ficherait d'elle, ne supporterait pas qu'on la touche, alors il se cacherait derrière des ricanements et des sarcasmes. Quant à Adrien, il lui sourirait de ce sourire énigmatique qu'elle n'avait jamais réussi à déchiffrer depuis l'enfance. Ils lui ont manqué violemment, elle les a chassés de son esprit, comme on chasse une mouche à merde.

Emmanuel lui a pris la main, a dit : « Viens là », la douceur est passée de l'un à l'autre, il l'a entraînée vers le canapé, s'est allongé sur le dos, elle sur lui, légère comme une plume. Ses mains contre son corps ont soulevé sa robe, il a touché son soutien-gorge et l'a dégrafé. Elle s'est laissé faire, lui savait déjà beaucoup de choses qu'elle ignorait. Des gestes qui faisaient gémir, venir de la chaleur et du plaisir dans le ventre et qui irradiaient jusqu'au sexe, sans qu'il le

touche. Juste en enfonçant sa langue dans son oreille ou en la mordillant là où la peau était sensible. Des parties de son corps qu'Emmanuel éveillait et lui révélait.

Une nuit, en zappant, alors qu'Étienne et Adrien s'étaient endormis juste à côté d'elle, elle avait vu un film porno. Elle avait vérifié que les garçons dormaient à poings fermés, la télécommande dans la main, prête à changer de chaîne au cas où l'un des deux ouvrirait les yeux. Elle aurait préféré mourir que se faire gauler. Elle avait baissé le son et regardé ces sexes ouverts, mouillés. Dégueulasses et fascinants à la fois. Les acteurs ne se caressaient pas. Il n'y avait pas d'amour. C'était comme une mécanique. De la chair à saucisse. Un abattoir. La chambre froide d'un boucher.

Le lendemain, elle avait dit aux garçons :

– Cette nuit j'ai vu un film porno à la télé. Ça m'a choquée.

Étienne lui avait répondu :

– Tais-toi, je veux rien savoir de ta vie sexuelle.

– Toi tu me racontes bien comment sont les nichons de tes copines !

– Moi c'est pas pareil.

– Et pourquoi c'est pas pareil ?

– T'es une fille.

Et Adrien avait souri timidement.

Emmanuel l'a caressée longtemps, de temps en temps il la regardait, lui demandait si ça allait, il avait le visage rouge, il transpirait, il avait perdu de sa superbe, il ressemblait à un désaxé. Elle lui a répondu oui.

Elle n'a su dire que cela, oui.

Il s'est levé pour éteindre la lumière. Il a fait ça pour elle. Lui s'en fichait. Il l'a allongée sur le dos, lui a retiré sa robe d'un geste assuré, et son soutien-gorge qui pendait sur son ventre. Il s'est déshabillé à son tour, a libéré son odeur, un mélange de parfum et de sueur, ils se sont retrouvés nus l'un contre l'autre, elle l'a trouvé lourd. Il est descendu, a léché son sexe. Pour Nina, un mélange de bonheur et de malheur d'être ainsi exposée à la langue d'un inconnu, ses doigts à l'intérieur comme s'il la fouillait. Envie et répulsion se tenaient par la main, plaisir et dégoût imbriqués l'un dans l'autre. Il est remonté à sa hauteur, visage contre visage, sa bouche sentait le sexe humide, elle a eu envie de partir en courant, de redevenir une enfant de sept ans, ne pas être plus haute que la

barrière en bois blanc devant chez son grand-père. Il l'a écartée, est entré en elle sans forcer, elle a eu mal, elle a arrêté de respirer, lui a fait des allers-retours dans son corps en soufflant très fort. Il a serré les poings, s'est tendu, a soufflé : « J'ai trop envie de toi », et c'était fini. Il ne bougeait plus. Son souffle dans son cou. Il a retiré son préservatif du bout des doigts. Il lui a murmuré à l'oreille qu'ils allaient recommencer, prendre le temps.

C'est donc ça qui fait tourner le monde et écrire des chansons. Faut que je retravaille les paroles, a pensé Nina.

*

Adrien revoyait la scène en boucle. Il faisait le plein d'essence pour la propriétaire d'une Renault 5 blanche immatriculée 69 quand le camion des pompiers était passé devant la station, sirènes hurlantes. Il n'y avait pas prêté attention. Il avait hâte de finir, les yeux rivés sur les chiffres qui défilaient sur l'écran de la pompe, pour retourner dans la guitoune et finir la lecture d'un roman qui le passionnait.

Le véhicule s'était arrêté trois cents mètres plus loin sans faire taire ses sirènes. Adrien avait regardé par réflexe, deviné un attroupement, des badauds qui couraient. La propriétaire de la Renault avait dit : « Je viens de passer devant, c'est horrible, quelqu'un m'a dit que c'est un facteur qui s'était fait renverser. » Adrien avait tout de suite compris qu'il s'agissait de Pierre. Il connaissait sa tournée, ses rues, il savait que le quartier bas de La Comelle, c'était lui qui le faisait.

Adrien avait dîné chez les Beau la veille parce que Emmanuel était parti à Saint-Tropez. Depuis qu'elle avait couché avec lui, Nina ne le quittait plus. Elle faisait même l'impasse sur les appels à Étienne le soir. Adrien l'avait questionnée : « Alors ? C'est comment ? Tu l'aimes ? » Mais Nina était restée évasive jusqu'à lâcher cette drôle de phrase : « Pas de quoi casser trois pattes à un canard. » Adrien avait trouvé ces mots tellement inattendus, incongrus qu'il avait piqué un fou rire. Et Nina de l'imiter, sans rien ajouter.

Tandis qu'ils dînaient tous les trois dans le jardin, Pierre s'était plaint de douleurs dans les muscles en souriant. « Je suis plus tout jeune. »

Adrien avait cessé d'appuyer sur le pistolet, les chiffres s'étaient immobilisés,

il avait laissé le réservoir ouvert et était parti en courant vers les gyrophares. Ces trois cents mètres lui avaient paru interminables. Comme dans les cauchemars où on court sans avancer, où on veut crier sans qu'aucun son sorte. Il avait fini par voir l'homme allongé par terre, ses jambes inertes. Du sang par flaques, des éclats vermillon. Adrien avait pensé : *Que va devenir Nina ?* Le camion n'avait pas été endommagé, aucune trace sur la peinture, comme si le chauffeur s'était garé au milieu de la route le temps de faire une course. Ce dernier était là, pâle, hagard, indemne, répétant : « Je l'ai pas vu, je l'ai pas vu. » Une des roues de Pierre dépassait de sous l'engin. Comme si le véhicule avait avalé le vélo et recraché ce dont il ne voulait pas. La partie supérieure du corps de Pierre ainsi que son visage étaient dissimulés sous une couverture. Comme dans les films lorsque les victimes viennent d'être assassinées. Adrien avait vu une sacoche abandonnée sur un banc, un peu à l'écart. Que faisait-elle là ? Elle avait été amochée elle aussi, écrasée. Il l'avait prise machinalement, était entré dans une cabine téléphonique. Chez lui, le téléphone avait sonné dans le vide, il s'était rappelé que sa mère était partie à Lyon pour la journée. Il s'était senti seul au monde, avait levé la tête, vu les pompiers emporter le corps de Pierre sur une civière. Il avait farfouillé dans ses poches, retrouvé le bout de papier sur lequel Nina avait gribouillé le numéro de téléphone de la location des Beaulieu.

Et Marie-Laure avait fini par répondre.

Après avoir raccroché, Adrien s'est mis à courir comme un fou. Il est retourné dans sa guitoune, a pris 2 000 francs dans la caisse. C'était une folie, il avait besoin de ce job pour partir à Paris, s'installer, manger. Il allait tout perdre, mais il n'agissait plus que par instinct, sa raison était partie avec Pierre Beau sur une civière. Il fallait emmener Nina loin, très loin d'ici, en attendant que les Beaulieu reviennent de Saint-Raphaël.

Faire vite, très vite. Avant qu'on prévienne Nina.

Il est entré chez Damamme sans se présenter, rouge comme un coquelicot. À l'accueil, une grosse femme aux cheveux blancs, lunettes à monture noire, l'a regardé, interdite. Elle connaissait ce gosse de vue, elle s'est rappelé qu'il était l'ami de Nina Beau, peut-être même son petit copain, les jeunes ne s'emmerdaient plus, ils rentraient carrément dans l'entreprise pendant les heures de bureau.

– Il faut que je voie Nina !

– Bonjour. Elle travaille, lui a-t-elle répondu sèchement.

– Il faut que je l’emmène loin.

– Pardon ?

– Est-ce qu’elle sait ?

La femme l’a dévisagé comme s’il était désaxé ou drogué. Au même moment, la gendarmerie a appelé pour informer Lunettes-à-monture-noire qu’un chauffeur de la société venait de renverser un homme place de Gaulle. Un accident mortel. Il fallait que monsieur Damamme père vienne de toute urgence, on n’avait pas encore déterminé ni les causes ni les responsabilités dans l’accident.

Pendant ce temps, Adrien poussait toutes les portes. Bureaux, salle des imprimantes, réserves. Il a caché la sacoche de courrier sur une étagère en hauteur, derrière des cartons, il ne fallait pas que Nina la voie.

Adrien a fini par découvrir Nina assise derrière un bureau. Quand elle l’a vu, elle l’a questionné du regard sans prononcer un mot. Adrien a très bien su donner le change, ne le faisait-il pas depuis toujours ?

– On est vendredi, on est jeunes, dans un mois on s’en va, Nina, on s’en va à Paris. Avant, j’ai envie de faire une folie, on a un week-end, je t’emmène où tu veux, là, maintenant. J’ai prévenu ton grand-père. Il sait que tu es avec moi, il a dit d’accord, ça l’a même fait rire. Viens, on s’en va.

Elle a souri. À ce moment-là et à cause de ce sourire, Adrien s’est violemment pincé l’intérieur du bras pour ne pas craquer. Elle était sa sœur, sa préférence, celle qu’il aimait le plus au monde. C’est à cet instant, dans cette pièce grise avec vue sur rien d’autre que des murs, qu’il l’a su, définitivement su. Nina allait souffrir, et c’était insupportable, en attendant il lui offrirait ses deux derniers jours d’insouciance. Ses deux derniers jours d’enfance. Elle avait bien le temps de découvrir la vérité, de devenir adulte du jour au lendemain.

Pour éviter de repasser par l’accueil, il a ouvert la fenêtre derrière elle, l’a enjambée et lui a dit :

– Suis-moi.

– Mais je n’ai pas fini ma journée de travail !

– On s’en fout, tu couches avec le patron.

– T’es bête…

Elle a enfilé une veste, a pris son sac. Ils sont passés par de petites rues pour

aller jusqu'à la gare. Ne croiser personne. Ils ont rejoint Mâcon par le train express régional de 17 h 10. À Mâcon, Nina a choisi Marseille sur le tableau d'affichage. Adrien a acheté deux billets avec l'argent volé.

– Mais c'est quoi tous ces sous ?

– C'est mon père, une récompense pour ma mention… Alors autant en profiter !

À 23 heures, ils arrivaient gare Saint-Charles. Depuis une cabine téléphonique, Adrien a téléphoné à sa mère pendant que Nina achetait deux paninis chocolat-banane. Joséphine avait appris pour Pierre Beau, tout le monde se faisait un sang d'encre, Emmanuel Damamme cherchait Nina partout, le gérant de la station essence avait appelé Joséphine, furieux, il voulait porter plainte contre Adrien, elle lui avait rapporté l'argent volé, qu'on n'en parle plus, lui avait expliqué pour le grand-père de Nina. Adrien a demandé à sa mère de passer chez les Beau pour s'occuper de Paola et des chats – « La porte est toujours ouverte mais au cas où, il y a une clé sous le gros pot rouge à côté du paillasson » –, ils reviendraient tous les deux dimanche, il emmènerait Nina directement de la gare chez Étienne, qu'ils les attendent là-bas en fin d'après-midi pour lui annoncer la nouvelle tous ensemble. Il avait déjà raccroché quand Joséphine a demandé : « Mais vous êtes où ? »

Adrien a acheté les billets retour pour le dimanche, puis ils ont pris un autobus qui descendait vers la mer, se sont arrêtés sur une petite rade nommée la plage du Prophète. L'air était doux, des jeunes avaient fait un feu de camp, Adrien et Nina les ont rejoints. Ils ont parlé, bu des bières, mangé des pizzas, dansé sur *Sous le soleil de Bodega*, Nina avait l'air heureux, elle regardait Adrien comme on regarde quelqu'un qu'on aime. Le sable était froid, il a demandé à Nina si ça lui disait de dormir à la belle étoile, elle a répondu : « Oui, c'est génial. » À 2 heures du matin, ils se sont calés contre un petit cabanon de plage, se sont allongés dans les bras l'un de l'autre. Adrien lui a soufflé : « Je t'aime, Nina, je t'aimerai toujours. » Elle a répondu : « Je sais. » Adrien n'a pas dormi de la nuit. Pensant à la mort de Pierre, aux conséquences, à la tristesse. Comment la vie pouvait-elle prendre des chemins aussi radicaux ?

Nina a été réveillée par le jour, ils se sont déshabillés, sont entrés dans la Méditerranée, il faisait encore frais mais le ciel était d'un bleu pur, prometteur. En face d'eux, les îles du Frioul renvoyaient une lumière blanche, presque

lunaire. Ils sont restés longtemps dans l'eau calme comme un lac ce matin-là, comme si les vagues n'étaient qu'une légende.

Profitant de chaque seconde, ils ont passé la journée sur cette plage bondée, on était en plein mois d'août. Nina a adoré l'accent marseillais. Elle écoutait parler autour d'elle, comme on écoute les paroles d'une chanson.

Dans l'après-midi, pendant qu'elle se reposait, Adrien a acheté un savon, du dentifrice, une brosse à dents, deux bouteilles d'eau, des tomates, une pastèque et des gâteaux salés. Ils ont porté les mêmes vêtements pendant deux jours, un jean, un tee-shirt et leur veste qu'ils ont enfilée durant la nuit. La journée, ils étaient en sous-vêtements. Nina n'a pas voulu quitter cette plage. Il y avait une douche publique devant les cabanons, en fin de journée ils se sont lavés, se sont fait sécher au soleil, assis sur un rocher en regardant les voiliers et les derniers baigneurs. Nina a dit : « C'est le plus beau jour de ma vie, si seulement Étienne et papy étaient là pour voir. »

36

22 décembre 2017

Elle sonne. Étienne lui ouvre la porte. Une gêne, un long silence, face à face, les yeux dans les yeux. Ils ne se sont pas vus depuis quatorze ans. Tout retombe comme un soufflé que l'on retire du four. Au fond, ce n'est pas si grave. Ce n'est plus si important. Ce n'est pas parce qu'on s'est aimés avant qu'on doit s'aimer maintenant. Le temps a passé. Il paraît qu'il emporte tout, la preuve, elle ne tremble pas.

Il a des charentaises aux pieds, sans doute empruntées à son père. Il savait qu'elle venait, il aurait pu faire un effort, se changer. Nina est sûre qu'il l'a fait exprès. Se montrer sous son mauvais jour.

Il a épaissi, a les traits d'un homme mûr, un début de barbe dure, ses cheveux ont foncé, sa beauté s'est un peu évaporée, un oiseau de passage quand Nina pensait qu'elle ne migrerait jamais. Qu'elle était inscrite dans ses gènes. La beauté devient ce que l'on en fait. Ne reste qu'un regard dans lequel on voit qu'il a lâché l'affaire, cette affaire que l'on nomme la vie, la joie, l'envie. Plus d'espoir, peu de rires, beaucoup de lassitude. Un homme qui s'ennuie. Il finit par lui sourire à demi, narquois. Il n'a pas perdu cela.

– Je pensais que tu viendrais pas.

Sa voix, plus grave, traînante. Où est sa superbe ? Il pose sa grande main sur l'épaule de Nina et l'embrasse sur la joue. Un seul baiser. Il a bu. Elle le sent à son haleine.

– J’ai promis à Valentin, souffle Nina.

– T’as vu, il est chouette mon gosse… On t’attendait, on a préparé l’apéro, entre.

Le corridor qu’elle a si bien connu, l’odeur, toujours la même. Un parfum de synthèse à la rose. L’escalier qui mène à l’étage, les meubles qui n’ont pas bougé, celui du téléphone où la famille posait les annuaires, à présent il n’y en a plus, Internet les a remplacés. Le placard à chaussures dans lequel elle a si souvent balancé ses baskets, avant de monter les marches deux à deux, pieds nus, pour retrouver Étienne dans sa chambre. La cuisine sur la gauche, la porte est ouverte. Une cuisine neuve comme on en voit partout, avec un îlot central, une crédence blanche, du bois flotté bleu ciel. Dans le couloir, le même papier peint. Ce qui lui semblait si chic lorsqu’elle était jeune lui apparaît tout à coup désuet. Comme si la maison avait mal vieilli, comme Étienne. Pas tant de cachet que cela, au fond.

Valentin débarque en chaussettes, un téléphone portable à la main.

– Je t’ai demandée en amie sur Facebook, t’as vu ? T’as Instagram et Snapchat ?

– Non, lui répond-elle, avec un sourire forcé.

Dans cette maison, Valentin ressemble encore plus à son père au même âge. C’est sa présence qui la trouble, pas celle d’Étienne. Ce qu’elle ressent à présent, c’est que *son* Étienne est parti. Qu’il ne reste de lui qu’une peau morte. Que toutes les cellules de son corps se sont régénérées pour laisser place à cet inconnu qui la mène vers une autre pièce. Trop d’eau a coulé sous les ponts. Qu’aime-t-il manger à présent ? À quelle heure ? Que sont devenues ses habitudes ? Quel est son groupe de musique préféré ? Et son film ? Comment s’appellent ses amis ? Il a changé d’odeur. Avant, elle la connaissait par cœur. Il sentait le sucre.

Elle suit le père et le fils dans la salle à manger. Marie-Laure, assise sur le canapé, semble émue. Elle se lève, se dirige vers Nina, la serre dans ses bras. Elle a changé. La belle femme bronzée s’est ridée. *Quel âge a-t-elle ? Dans les soixante*, calcule Nina mentalement.

– Comme c’est bon de te revoir, Nina.

Nina étreint Marie-Laure à son tour. Toujours le même parfum, *Fleur de rocaille*.

– Pardon, Marie-Laure, pardon.

– Mais pardon de quoi ?

– De n’être jamais venue te voir.

– J’aurais pu monter au refuge moi aussi. J’ai beaucoup à me faire pardonner… Quand tu es partie… j’aurais dû comprendre… Mais n’en parlons plus. Allez, viens t’asseoir.

Nina jette un coup d’œil par-dessus son épaule, voit Marc lui sourire, il a pris de l’embonpoint, l’embrasse. Lui, autrefois réservé, paraît plus chaleureux.

Combien de fois Étienne s’est-il plaint de ne pas être aimé par son père ? Ont-ils fini par se parler, se comprendre, se rejoindre ?

C’est au tour de Louise de se lever, son splendide regard bleu, une femme, l’adolescence évanouie, toujours éclatante, épanouie. Le grand frère Paul-Émile, sa femme, Pauline, et leurs deux enfants, un garçon et une fille, Louis et Lola, huit et dix ans. Une femme blonde fait son entrée, petite, mince, la quarantaine, poignée de main énergique.

– Je suis Marie-Castille, la femme d’Étienne.

– Bonsoir.

Marie-Castille regarde Nina comme une rivale, comme si elle devait redouter quelque chose, c’est immédiat. Sa poignée de main et sa manière de prononcer « la femme d’Étienne » signifient : « Il est à moi. »

Décidément, pense Nina, *dès qu’Étienne touche une femme, naît un sens de la propriété paranoïaque.*

Nina sort de son sac à main une boîte de chocolats qu’elle tend à Marie-Laure.

– Il ne fallait pas.

– Si, quand même.

Nina a enfilé la robe qu’elle a achetée la veille. Elle se sent déguisée. Elle est même passée en vitesse au supermarché pour s’acheter une BB Crème, un crayon à lèvres carmin qu’elle a mélangé à son baume gras, juste pour colorer un peu, et s’est fait un trait brun sur les paupières, à la base des cils. Elle pensait avoir oublié ce geste, mais c’est lui qui ne l’a pas oubliée.

– Alors tu t’occupes du refuge ?

– Oui.

– Ça ne m’étonne pas de toi. Tu dessines toujours ? Non ? Quel dommage. J’ai gardé beaucoup de portraits que tu as faits d’Étienne et Louise. Je les ai fait

encadrer. Ils sont dans notre chambre.

Louise est chirurgienne à Lyon, célibataire, sans enfant.

– Moi, je suis toujours flic, souffle Étienne. J'ai rencontré Marie-Castille au boulot, c'est ma commissaire.

Marie-Laure et Marc sont à la retraite. Nina entend vaguement que Paul-Émile et Pauline sont ingénieurs et travaillent à Genève. Elle n'écoute plus personne. Sourit. Articule oui, non.

Étienne ne paraît pas malade. Valentin lui aurait-il menti ? Non, pas le genre de môme à mentir. L'adolescent prend quelques photos avec son téléphone portable, fait un selfie et demande à tous de sourire derrière lui.

Nina sent le regard d'Étienne se poser sur elle, souvent. Elle le sent l'observer. À quoi pense-t-il ? Qu'elle aussi a changé, vieilli, la peau, les rides, tout le temps dehors, à sortir les chiens, récupérer les chats, les soucis, les chenils qui ne désemplissent pas, les journées portes ouvertes pour désengorger les box, les vieux qui meurent là, le chagrin de n'avoir pas pu les placer, leur offrir quelques mois dans un panier au chaud avant le passage de la grande faucheuse.

Tout ça, pense Nina, *ça se voit forcément sur mon visage et mes mains.*

Dès qu'elle pose les yeux sur Étienne, qu'elle cherche son regard, il tourne la tête. Elle retrouve l'agacement qu'il provoquait chez elle. Son amour agacé. Leurs chamailleries : « Fais pas ci, fais pas ça », « Arrête de faire ton intéressante »…

Étienne se lève.

– Où vas-tu, chéri ? demande Marie-Castille.

Étienne répond, la voix pâteuse :

– Là où tu ne peux pas aller à ma place.

Il fait un détour par la cuisine. Ouvre un placard. Avale trois gorgées du Grand Marnier que sa mère utilise pour flamber les crêpes. Anesthésier la douleur. Il a un haut-le-cœur. Il monte à l'étage, s'enferme dans les toilettes, baisse son pantalon, s'assied. Sa tête qui tourne.

Un souvenir.

Il est sur la plage de Saint-Raphaël. Il flirte avec une fille qu'il aime bien, comment elle s'appelle déjà ? Camille. Oui, c'est ça, Camille. Les autres la surnomment Camomille. « Mais crois-moi, mon pote, c'est pas le genre de fille à t'endormir. » Il ne comprend pas, sourit bêtement, ignorant que les tisanes à la

camomille sont apaisantes. Il tient ses cheveux longs dans sa main gauche pour dégager son visage, sa main droite en balade sur son corps, là où c'est intéressant. Sur le côté, une ombre entre lui et le soleil qui surgit. Une présence figée. Il croit entendre prononcer son prénom. Il tourne la tête, ouvre un œil, c'est sa mère. À cet instant, Étienne a envie de la tuer. Il la déteste de faire intrusion dans ce moment d'intimité. Qu'est-ce qu'elle fout là ? Elle est à contre-jour. Il demande, agressif :

– Qu'est-ce qu'y a ?

– On doit rentrer, il s'est passé quelque chose de grave.

À côté d'elle, son père débarque, manquait plus que ça. Son père et sa mère penchés sur lui. Camille se relève. *Nooooon, ne pars pas, c'était trop bien*. Il est en maillot de bain, il bande un peu, la honte de sa vie devant ses parents. Qu'est-ce qu'ils racontent ? Rentrer ? Rentrer où ?

– Pierre Beau est mort.

Dans le salon, Marie-Laure verse une deuxième coupe de champagne à Nina.

– Après j'arrête, je conduis.

Les cris de Louis et Lola qui se courent après pour une histoire de figurine *Game of Thrones* volée à l'un ou l'autre couvrent sa voix.

– De toute façon, tu vas dîner avec nous, dit Marie-Laure à Nina.

Trouver un mensonge immédiatement.

– Je ne peux pas, il faut que j'aille récupérer un chien chez le vétérinaire avant 20 heures.

– C'est quel chien ? demande Valentin.

Trouver un deuxième mensonge. Elle pense à Romain. Puis au vieux Bob roupillant sur le canapé quand elle s'est rhabillée devant lui à toute vitesse la nuit dernière.

– Il s'appelle Bob, c'est un petit griffon, tu ne l'as pas vu ce matin, il était déjà en soins.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Mal au cœur.

Nina a répondu instinctivement. *Qui a le plus mal au cœur autour de cette table de salon ?* pense-t-elle. Le temps sépare ceux qui s'aiment… Nina avait écrit une chanson qui racontait ça à l'époque des trois. Ça faisait :

Le temps sépare ceux qui s'aiment
Même ces deux mariés dont tu tenais la traîne
De leurs amours ne restent que des souvenirs blêmes
Le temps sépare ceux qui s'aiment…

Après, elle ne se souvient plus. Ni des paroles ni de l'air.

Un matin, son ex-mari a brûlé ses cahiers de textes et de dessins. Il a dit : « On se débarrasse des vieilleries. » Nina a vu ses paroles et esquisses partir en fumée. Elle n'en a ressenti aucune tristesse. L'a laissé faire sans rien dire, elle était près de lui, comme une poupée sur les lèvres de laquelle un sourire permanent a été dessiné.

Marie-Castille ne termine aucune phrase sans prononcer le nom d'Étienne, comme un gage ou un défi à relever : « Étienne pense que… », « Étienne a envie de », « Étienne n'aime pas tellement », « Étienne dit qu'il », « Étienne dormait quand… »

Étienne revient à cet instant, reprend sa place près de sa femme sur le canapé.

Au même moment, Marie-Castille demande à Valentin si « papa sait que tu es allé là-bas ce matin ».

– Non. Je l'ai dit à personne, répond l'adolescent.

– Qu'est-ce que je suis censé savoir ? demande Étienne.

– Que Valentin est allé au refuge tout seul ce matin.

– Maman, ça va, j'ai quatorze ans ! Et pi je suis pas allé vendre du crack à la sortie des écoles, je suis monté au refuge de Nina.

– En tout cas, répond Marie-Castille, faussement complice, j'espère que Nina ne t'a pas mis en tête d'adopter un animal…

Nina répond du tac au tac :

– Je ne fais jamais ça. Un animal, ça se mérite.

Étienne se marre :

– T'as pas changé.

– Étienne m'a raconté que vous faisiez de la musique, que vous aviez un groupe ? enchaîne Marie-Castille pour changer de sujet.

– Oui, répond Nina. Si on veut…

Elle n'a pas du tout envie d'en parler.

– J'adore quand Étienne se met au piano, ajoute Marie-Castille.

Bravo, pense Nina. *T’as réussi à placer Étienne dans tes dix dernières phrases.* Lequel Étienne lui demande soudain :

– Tu viens fumer une clope avec moi ?

– Je ne fume pas, répond Nina.

– C’est le moment de commencer.

– Avec son asthme…, réagit Marie-Laure.

Étienne se lève, Nina l’imite sans regarder Marie-Castille qui doit sans doute être contrariée. Elle le suit dans la pièce qui mène au jardin.

– Mets un manteau, ça caille dehors, lui dit-il.

– Oui papa.

Il sourit. Ils se retrouvent dans le froid mordant. Sautillant sur place. Étienne lui propose une cigarette qu’elle refuse.

– Tu sais bien que je peux pas. Que j’ai jamais pu.

Elle remarque une cicatrice qui lui barre l’arcade sourcilière.

– Tu as une cicatrice au-dessus de l’œil.

Il sourit.

– Blessure de guerre… Si je te disais qui m’a fait ça, tu ne me croirais pas…

– Quelqu’un que je connais ?

Étienne élude et demande :

– T’es heureuse ?

– Je suis plus tranquille qu’heureuse. Je suis en paix. Et toi ? T’es heureux ?

– Comme toi avec la clope, tu sais bien que je peux pas. Que j’ai jamais pu.

– Tu es malade ?

Étienne la fixe. Elle est toujours aussi directe. Dans son regard, d’abord la colère, puis l’abattement. Comme s’il rendait les armes.

– Qui t’a dit ça ?

– Valentin.

Étienne paraît sonné. Entre eux deux, un long silence. Juste leur souffle, la fumée dans le froid. À chaque fois qu’Étienne tire une taffe, on dirait que sa bouche prend feu.

– Pas envie d’en parler, finit-il par lâcher.

– Qu’est-ce que tu as ? insiste Nina.

– Pas envie.

– Pourquoi ?

– Pas envie.

Il a sa tête butée des mauvais jours. Comme quand on lui refusait quelque chose, enfant et adolescent. On vieillit, on change de peau, mais certains automatismes ne se perdent pas. Il n'y a que les cheveux qui finissent par tomber.

– Ta femme le sait ?

– Non… Mais je pensais que Valentin… Il a dû fouiller. On rentre ? Ça caille.

Elle n'a pas le temps de lui répondre. Il a déjà poussé la porte, la chaleur à l'intérieur, l'odeur des petits-fours, les voix, les rires.

– Je vais y aller, dit Nina à l'assemblée.

– Déjà ? se désole Marie-Laure. Mais tu viens à peine d'arriver.

– Oui, le vétérinaire vient de m'appeler, désolée.

Tout le monde se lève, embrasse Nina.

– Ça nous a fait plaisir de te voir.

Louise lui serre les deux mains.

– Je passerai boire un café avec toi avant de repartir à Lyon.

Nina sait qu'elle ne passera pas.

– Avec qui es-tu pour les fêtes ? lui demande Marie-Laure.

– Avec des collègues et des amis du refuge. On fait ça tous les ans ensemble, on s'invite à tour de rôle.

– Tu vas revenir ? lui demande Valentin.

– Oui… Et toi, passe quand tu veux. Je suis là-haut tous les jours.

– D'ac.

– Moi aussi je viendrai, dit Marie-Laure, cette fois je viendrai.

Valentin fait un clin d'œil à Nina.

– Je te raccompagne, marmonne Étienne.

Ils sortent tous les deux de la maison, s'arrêtent devant la voiture de Nina.

– Belle caisse, ne peut s'empêcher d'ironiser Étienne devant le combi Citroën.

– …

– Pourquoi t'es si pressée de partir ? T'as aucun chien à récupérer chez le vétérinaire.

– Aucun.

– Pourquoi t'es venue ?

– Valentin.

– …

– Il te ressemble.

– *Je* lui ressemblais, il y a longtemps. Toi, par contre, t’es encore belle.

– Arrête.

– Au fond, j’aurais dû te baiser. Comme les autres.

– Arrête ça, tu veux ?

– J’ai picolé, pardon. Pardon. Je suis au-dessous de tout.

Elle a envie de lui parler de Clotilde. Ne dit rien. Pas le moment. Pas l’endroit. Elle lui caresse la joue. Un vieux trajet, sa main sur son visage. Comme les traits de khôl sur les paupières, les gestes qui se souviennent avant nous. Il lui sourit, tristesse. Il tape deux fois sur le toit du combi et fait demi-tour.

– Content de t’avoir revue.

Elle le regarde disparaître à l’intérieur de la maison. La lumière du perron qui s’éteint.

Elle démarre, les mains qui tremblent, l’émotion, une bombe à retardement. Elle dirige le rétroviseur vers elle, jette un coup d’œil à son reflet. Le maquillage a presque disparu, avalé par une peau qui n’a plus l’habitude du superflu.

Deux possibilités s’offrent à elle : rentrer, passer l’aspirateur pendant qu’un plat réchauffera au micro-ondes ou aller prendre des nouvelles du vieux Bob chez Romain Grimaldi.

À moins que… Il est à peine 19 heures. Pas trop tard pour monter voir comment se porte le chaton Nicola.

37

14 août 1994

Quelque chose du domaine de l’impossible. Le cerveau ne capte plus. Il n’envoie pas les bonnes informations. Il est à des années-lumière : le temps de comprendre où les mots vous mènent et tout est déjà mort depuis des siècles.

C’est Marie-Laure qui s’y est collée :

– Assieds-toi, ma puce, j’ai une triste nouvelle. Ton grand-père a eu un accident, il s’est fait renverser, on n’a pas pu le sauver.

C’est qui « on » ? On, on, on, on. « On » est un pronom indéfini neutre qui se réfère à une ou plusieurs personnes, sujet de la phrase. Ce pronom ne s’emploie que pour désigner des êtres humains.

– Il n’a pas souffert, ajoute Marc.

Nina ne peut plus bouger. Tout se fige. Elle a déjà vu ça dans un dessin animé, *Candy*, oui, c’est ça.

Au pays de Candy
Comme dans tous les pays
On s’amuse, on pleure, on rit
Il y a des méchants et des gentils
Et pour sortir des moments difficiles
Avoir des amis, c’est très utile,
Un peu d’amour, d’espièglerie

C’est la vie de Candy.

Oui, elle a vu un épisode où la jeune fille, touchée par une malédiction, se transforme en statue de pierre.

Ils sont tous face à elle, bronzés, de retour de vacances, à attendre sa réaction. Étienne, Adrien, Louise, Paul-Émile, Marc, Marie-Laure et Joséphine. Elle ne reconnaît plus personne.

Une statue de pierre. Avec un marteau et un burin, comme Isabelle Adjani dans *Camille Claudel*, Marie-Laure grave ces mots sur elle :

– Les obsèques de Pierre auront lieu le mercredi 17 août à l’église de La Comelle. Il sera enterré près d’Odile, ta grand-mère. Je me suis occupée de toutes les démarches administratives. J’ai choisi les fleurs et le cercueil, tu es trop jeune pour ces choses-là. C’est un accident du travail. Tu vas rester chez nous quelques jours, ensuite c’est toi qui décideras. Joséphine s’occupe du chien et des chats.

Nina ouvre la bouche pour entendre sa voix, le son de sa propre voix prononcer un mot : si elle le murmure, il va débarquer, changer la malédiction.

– Papy ?

Personne ne bouge. Seul Adrien tend la main vers elle, lui touche le bras, elle le retire. Puisque rien n’est vrai. Puisque tout ce qu’elle est en train de vivre ne peut être vrai.

Marie-Laure reprend son burin pour graver une nouvelle phrase sur Nina :

– Tu veux aller le voir à la chambre funéraire ?

Et à nouveau Nina l’appelle. Maintenant ça suffit. Il faut qu’il vienne la chercher.

– Papy ! implore-t-elle.

Jamais Pierre Beau n’entrera dans cette maison sans s’annoncer. Elle va l’entendre, il va sonner à la porte, comme quand il sonne chez les gens qui n’ont pas de boîte aux lettres ou que c’est important. Un colis, un recommandé, un mandat. « Foutues sonnettes », peste-t-il parfois.

Petite, il l’a un jour assise sur son guidon, elle a fait sa tournée avec lui. Il était fier de lui montrer les rues qu’il arpentait, la vitesse dans les jambes. Dire à tout le monde : « C’est ma petite-fille ! »

C’est peut-être la sonnette qui ne fonctionne plus. Nina se lève, ses jambes ont

du mal à la porter, elle se dirige vers l’entrée, entrouvre la porte. Personne. Il faut le faire réagir, il faut qu’elle prononce une dernière phrase. Des mots qui vont le mettre hors de lui. Elle murmure :

– Papy, je continue à fouiller dans le courrier.

Elle attend. Ferme les yeux dans une prière silencieuse. S’attend à le voir débarquer pour lui mettre une gifle. Rien ne se passe.

38

22 décembre 2017

Je travaille encore à mon bureau quand je vois des phares de voiture éclairer la porte vitrée de ma cuisine. Et puis s'éteindre. Le moteur s'arrête. À mes pieds, Nicola joue avec un oiseau imaginaire.

Je reçois très peu de visites et à cette heure c'est encore plus rare. On sonne, Nina est maquillée. Un reste de brun sur le bord des yeux. Elle dit : « Je viens de voir Étienne, sers-moi un truc à boire. » Je ne peux réprimer un frisson. La seule évocation d'Étienne me fait vaciller. Je la mettrais bien à la porte pour qu'elle ne parle pas. Qu'elle se taise à jamais. Je réprime même un regret de lui avoir ouvert. De ne pas m'être cachée. Comme quand nous étions enfants et que je ne voulais pas apparaître. Alors que trouver Nina devant ma porte, à Paris et ici, j'en ai longtemps rêvé.

– Entre.

Elle se précipite sur Nicola, le respire, lui dit : « Comment va ce bébé ? » Elle jette un coup d'œil à sa gamelle de nourriture et d'eau. Déformation professionnelle. Je lis le contentement, la maison est bonne.

Elle prend place sur le canapé, fait le tour du séjour des yeux, s'arrête parfois, et lâche un « C'est sympa comme maison ».

Elle se relève pour observer les livres qui se trouvent dans ma bibliothèque. Elle prend *Blanc d'Espagne*, je reconnais le roman à la couverture, un gros plan sur les mains d'un enfant avec une écharpe rouge, tenant une boule de neige.

Derrière lui, une devanture recouverte de blanc d'Espagne, cette peinture dont on badigeonne les vitrines lorsqu'il y a un changement de propriétaire ou des travaux. Ce blanc qui signifie que tout est fermé momentanément.

Nina le feuillette, m'observe, le referme et le remet à sa place.

Je ne relève pas.

– Porto, whisky, martini blanc. J'ai de l'Aperol et du prosecco, je peux te faire un spritz.

– D'accord mais sans glace, répond-elle.

– Je sais.

– Tu te souviens de ça ?

– Je me souviens de tout… Comment est-il ?

J'ai fini par poser la question. C'est plus fort que moi. Une putain de maladie incurable quand tout mon être refuse de savoir, ne veut ni ne peut entendre parler de *lui*. Une greffe qui ne prendra plus jamais. Un rejet. Nina comprend tout de suite que je fais allusion à Étienne. Elle revient s'asseoir à sa place. Comme une enfant sage. J'ai du mal à croire qu'elle est là. Chez moi. Je pensais que je ne la reverrais plus.

– Il a changé. Beaucoup. Il a l'air triste. Il a un fils de quatorze ans, très beau, adorable, qui s'appelle Valentin.

– Louise m'en a parlé.

Nina semble stupéfaite.

– Tu la vois toujours ?

– Oui. On parle d'Adrien mais rarement d'Étienne.

Elle marque un temps. Me regarde étrangement. Comme si je venais de dire un gros mot.

– Tu vois quelqu'un ? me demande-t-elle en me fixant de ses yeux noirs, si sombres qu'on n'y décèle rien.

Elle a toujours eu cette faculté de fermer son regard comme on ferme des volets pour ne rien laisser transparaître.

– Tu veux dire un psy ?

Nina rit de ma blague.

– Non, un amoureux.

– Sur les formulaires, je coche la case « célibataire sans enfant ».

Elle me sourit à nouveau d'un air de dire : « Moi aussi. »

– Étienne m’a demandé si j’étais heureuse, dit-elle.

– Tu lui as répondu quoi ?

– Trop compliqué de répondre à cette question. Surtout à quelqu’un que tu n’as pas vu depuis quatorze ans. Surtout à Étienne.

– Tu l’as vu où ?

– Chez Marc et Marie-Laure. À un moment, on s’est retrouvés dans le jardin tous les deux.

J’encaisse l’information. Nina est retournée là-bas. Au 7, rue du Bois-d’Agland. Subitement, je revisite la grande maison, le séjour, les boums, les anniversaires des uns et des autres. Étienne qui prenait toute la place et Louise, toujours dans un coin, posée sur une chaise, un livre à la main, comme un jouet dont les piles étaient HS. Une poupée blonde aux grands yeux bleus dont le mécanisme semblait cassé. Si vibrante et vivante à l’intérieur sans que personne sache réellement qui elle était.

– Tu as vu Louise ?

Nina répond oui. Un trouble dans sa voix.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ? demande-t-elle.

– Pourquoi tu es allée là-bas ? Chez eux ? Chez *ses* parents ?

Elle ne répond pas, part dans ses pensées, fixe un point devant elle. Comme avant, quand je la croisais et qu’elle me frôlait sans me voir. Puis, peu à peu, elle revient à moi.

– Avec Louise, vous vous retrouvez souvent ? me demande-t-elle.

– Assez.

– Elle t’a dit pour Étienne ?

– Dit quoi ?

– Rien.

– Dit quoi ?

– Qu’il avait l’air triste.

– On ne parle jamais de lui. Louise sait que j’ai du mal à supporter… Je ne supporte même carrément pas, finis-je par lâcher.

Elle me dévisage. Je lui sers un deuxième spritz que je corse en ajoutant une grosse rasade de martini blanc.

– Il t’a parlé de Clotilde ?

– Non… Je peux laisser ma voiture devant chez toi ?
– Oui.
– Je vais rentrer à pied. J’ai trop picolé.
– On est loin de ta maison, au moins trois, peut-être quatre kilomètres.
– J’ai l’habitude de marcher.
– Ça caille dur ce soir. Tu veux que je t’appelle un taxi ?
Elle éclate de rire.
– Un taxi… c’est bien des trucs de Parisien. J’ai l’habitude du froid.
– Tu veux dormir ici ? J’ai une chambre d’amis. Petite mais chauffée.
– Nan, faut que je rentre, j’ai mes chats. Et depuis quand je suis ton amie ?

39

17 août 1994

Beaucoup d'habitants sont encore en vacances, pourtant l'église de La Comelle dégueule jusqu'au parvis. Une famille entière par boîte aux lettres, ça fait du monde. Tout le quartier bas est venu dire adieu à son facteur. Et ça ne rentre pas. Comme quand le courrier déborde à force de ne pas être ramassé.

On s'essuie les yeux avec des mouchoirs en tissu. Les années de larmichettes que l'on versait à Pierre Beau au fond d'un verre Pyrex coulent sur les joues.

Nina est arrivée entre Adrien et Étienne. Un de chaque côté pour lui tenir la main, Étienne sur la gauche, Adrien sur la droite, même le chagrin ne casse pas les habitudes. Ils ont suivi le cercueil jusque devant l'autel. Les familles Beaulieu et Damamme, ainsi que Joséphine, derrière eux, comme un voile de tristesse trop long qui traîne. Une mariée à l'envers : la désunion, la désintégration.

Nina en miettes. Orpheline. Déjà qu'elle était bringuebalante depuis l'enfance, éclopée et unijambiste, cette fois c'est terminé, on l'a mise à terre. Le chagrin viendra plus tard. Elle est en état de sidération et de peur. Une peur vertigineuse.

Pierre Beau ne connaissait pas la famille Damamme, mais les parents d'Emmanuel sont présents par amitié pour les Beaulieu et soutenir Nina, leur « petite employée de l'été ». Et puis c'est l'un de leurs chauffeurs qui a renversé le facteur.

Le père Damamme, Nina le connaît, elle le voit chaque jour au travail, comme

elle voit les autres changer de comportement et de voix quand il pose une question ou traverse un couloir. Sa femme est jolie dans ses beaux vêtements sombres, blonde à la peau claire. Un air de Catherine Deneuve. Emmanuel ressemble à sa mère, il a la même grâce, le même regard aussi.

Emmanuel aurait voulu soutenir Nina, mais il vient à peine de débarquer dans sa vie quand les deux autres sont là depuis longtemps. Sans doute trop longtemps. On ne sépare pas des amis d'enfance. De la voir dans cette église, ça donne à Emmanuel des envies d'épouser Nina. C'est étrange ce qui lui passe par la tête ce matin. Il voudrait nettoyer à l'éponge le noir dont elle s'est couverte, la frotter, essuyer sa douleur. Il voudrait lui enfiler une robe blanche et lui faire dire oui pour la vie. Prendre la baguette magique de la marraine de Cendrillon et ne jamais la lui rendre. Il est amoureux.

Nina n'écoute pas les mots du prêtre. Elle serre les mains d'Adrien et Étienne. Elle voudrait ne plus les lâcher.

S'asseoir, se lever, s'asseoir, se lever, selon les indications de l'homme de Dieu. Elle jette des coups d'œil désespérés au Christ blanc suspendu sur le côté, un peu à l'écart, au-dessus de quelques cierges en fin de vie, allumés la veille. À quoi pense le crucifié ? À combien d'enterrements a-t-il assisté depuis qu'on l'a accroché là ? Quel père peut faire subir *ça* à son fils ? Et la Vierge Marie, savait-elle ? Était-elle complice ?

Comment la même bande de salopards a-t-elle pu la séparer de son grand-père ? Ses parents ce n'était pas suffisant ? Il leur en fallait plus ? N'auraient-ils pas pu lui laisser encore quelques années ? Le temps qu'il vienne l'écouter chanter à Paris et qu'elle l'emmène en vacances au bord de la mer ?

Parfois, elle observe le cercueil dans lequel Pierre Beau va dormir pour l'éternité. Elle n'en avait jamais vu. À dix-huit ans, à moins de vivre dans un pays en guerre, on n'a pas vu de mort.

Une photo de Pierre est posée sur un chevalet, un portrait que ses collègues ont retrouvé, il était si rare qu'il prenne la pose.

Ce matin, Nina pense que ni elle, ni Étienne, ni Adrien n'ont fait leur catéchisme. Dieu, Pierre s'en fichait. « Avant, lui a-t-il dit un jour, j'étais communiste. » Nina n'a jamais trop su ce que ça voulait dire « communiste », à part que c'était censé protéger les pauvres, partager l'argent et que ça chiait sur l'Église. Plus tard, elle a appris à l'école que cela pouvait aussi ressembler à

Staline ou Mao Zedong et que c'était une idéologie cauchemardesque comme une autre. Une puissance utopiste et irréalisable. Comme la mer à boire.

Même si Nina n'a pas fait son catéchisme, elle est déjà entrée dans cette église pour allumer un cierge, faire un vœu, implorer le ciel pour qu'un garçon tombe amoureux d'elle. Mon Dieu, faites qu'Alexandre sorte avec moi. Il arrive aussi à Adrien de prier. Elle l'a interrogé sur ce qu'il demandait, comme s'il passait une commande par téléphone à La Redoute et, comme d'habitude, Adrien a répondu : « Je te le dirai un jour. »

Étienne, lui, pense que les prières c'est un peu racketter le ciel. Il entre dans les églises comme un touriste qui observe les murs et les statues d'un air peu convaincu. Jamais il ne s'agenouillerait pour parler dans le vide. Il trouve que ce n'est pas assez moderne, que l'église appartient aux siècles passés. Que dorénavant il y a le minitel, les ordinateurs et les jeux vidéo. Et que s'il y a un divin, il réside dans le progrès, l'avancement, les grandes découvertes comme la fusée Ariane ou les opérations à cœur ouvert.

Marie-Laure a demandé à Nina de choisir une chanson pour son grand-père. Une chanson qui passera après la messe, en hommage à ce qu'il était. Pierre Beau n'écoutait jamais de musique, juste RTL. Et Joe Dassin, en douce.

Les 33 tours de sa femme, le jour de l'anniversaire de sa mort. Nina l'avait surpris, penché sur son tourne-disque qui le reste de l'année prenait la poussière sur une commode dans sa chambre. Alors, Adrien, Étienne et Nina ont écouté tout le répertoire du chanteur les yeux écarquillés. Tellement ringard, tellement loin de ce qu'ils aiment, vénèrent. Pas le même monde. Surtout les orchestrations. Nina a fini par choisir *Et si tu n'existais pas*. À cause de la phrase « Comme un peintre qui voit sous ses doigts naître les couleurs du jour ». Et puis, elle n'allait pas retenir *Aux Champs-Élysées*, jamais son grand-père n'avait mis les pieds à Paris. Il devait le faire pour la première fois en septembre prochain pour installer Nina au Crous. Tous deux se réjouissaient de monter au dernier étage de la tour Eiffel.

Dès qu'elle sent un frémissement, un mouvement dans la foule agglutinée, Nina interroge Marie-Laure Beaulieu des yeux pour suivre ses indications.

Après la chanson, des porteurs soulèvent le cercueil, comme à l'arrivée, Nina, Adrien et Étienne le suivent jusqu'à la sortie, avant qu'on ne le hisse dans le véhicule des pompes funèbres.

Le soleil cogne déjà très fort. Elle pense que pour l'enterrement de son grand-père, la météo aurait pu faire un effort, avoir un peu de décence et pleurer comme les autres. S'entendre avec le chagrin des hommes.

On vient l'embrasser. Des tas de gens qu'elle ne connaît pas déposent leurs larmes et leur morve sur ses joues. Elle répond merci. Ne sent plus ses jambes. Même pour les condoléances qu'elle reçoit de tous, elle ne lâche pas les mains d'Adrien et Étienne.

Quand Emmanuel s'approche d'elle, il attrape sa nuque et dépose un baiser sur ses lèvres. Un baiser possessif. Quelque chose qui la révulse et l'apaise à la fois. Il est très beau, ses yeux remplis de compassion dans les siens, il l'embrasse devant tout le monde, devant son père et sa mère. Il scelle un pacte entre eux. Quand Emmanuel embrasse Nina, elle sent les doigts nerveux d'Adrien et Étienne la serrer davantage.

Maintenant, il faut monter jusqu'au cimetière en voiture. Suivre le corbillard débordant de fleurs.

Nina est dans l'Espace des Beaulieu, à l'arrière, entre Étienne et Adrien. Derrière eux, Louise et Joséphine. Presque comme s'ils partaient à Saint-Raphaël.

Marie-Laure lui tend une petite bouteille d'eau. « Il faut que tu boives un peu, ma chérie. Il va faire chaud là-bas et ça va être difficile. »

Heureusement que Marie-Laure est là. Depuis qu'elle est rentrée de Marseille, Nina dort dans la chambre d'Étienne. Marie-Laure s'occupe de tout. Même de laver son linge. Elle consacre ses journées à organiser cet enterrement, à remplir des papiers, les assurances, la banque, elle gère l'avenir de Nina, du moins ce qu'il en reste.

Ils se garent devant les grilles. Il fait si chaud qu'on se distingue à peine les uns des autres, la lumière reflétée par les tombes brûle les rétines, ce sont des ombres qui marchent jusqu'au caveau des Beau. Nina connaît l'emplacement, elle a souvent accompagné son grand-père pour déposer une fleur à Odile. Odile, cette inconnue pour elle, ce grand amour pour lui, dont il ne pipait mot. Les parents de Pierre Beau y reposent, un oncle et une grand-tante par alliance, un petit frère mort à quatre ans avant la naissance de Pierre.

Le prêtre bénit le cercueil, les fleurs commencent déjà à faner, leurs tiges se désolent sous ce soleil de plomb, ne résisteront pas plus d'une heure.

Quelle drôle d'idée de mourir au mois d'août, papy.

À l'aide de cordes, le cercueil descend rejoindre les « autres ». *Un jour*, pense Nina, *moi aussi j'irai là-dedans.*

Le prêtre lance une poignée de terre dans le trou, Nina l'imite, puis les autres. Puis les marbriers vont refermer le caveau.

Trois plaques, « À mon grand-père », « À notre ami », « À notre cher collègue ».

Parmi la foule transpirante qui commence à se disperser, la chaleur étant intenable, Nina ne voit pas une femme qui la regarde, qui ne la lâche pas des yeux depuis qu'elle est entrée dans le cimetière, ses mains dans celles d'Adrien et Étienne.

Personne ne l'a remarquée, un peu à l'écart, comme se recueillant sur la tombe d'un autre, alors que c'est bien à l'inhumation de Pierre Beau qu'elle est venue assister.

40

22 décembre 2017

Nina vient de partir. Nicola s’est endormi dans une de mes chaussures. Et je reste là, sans bouger. Plus envie de travailler. Verres de spritz vides. D’habitude, je supporte le silence. C’est même un compagnon de route que j’affectionne. Mais le silence après elle, impossible.

Et ses derniers mots : « Depuis quand je suis ton amie ? »

J’enfile un manteau et sors. Le froid me mange le visage et les mains. Nina n’est déjà plus dans la cour, le jardin est vide, obscur, le grand tilleul semble transi.

Je frôle sa voiture, la cherche dans la rue, l’aperçois au loin, sous un réverbère. Juste une petite silhouette frêle et furtive qui file à vive allure. Je la suis, ne plus la perdre.

Mon téléphone vibre dans ma poche. C’est Louise. Comme si elle me voyait. Elle n’appelle jamais après 20 heures. Pour prendre des nouvelles, Louise a des horaires de bureau : 9 heures-midi ou 14 heures-18 heures.

– Allô ?

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Je marche.

– Où ça ?

– Sur la route, devant chez moi.

– Il fait nuit.

– Je vois ça, dis-je en souriant.

– Tu veux que je passe ?

– Rappelle-moi plus tard.

– Tu es avec quelqu'un ?

– Non.

– Tu as l'air bizarre.

– J'ai toujours l'air bizarre.

Nous sommes coupées. À moins que Louise n'ait raccroché. Pas envie de la rappeler tout de suite. Suivre Nina, mettre mes pas dans les siens, quelques centaines de mètres derrière elle.

Combien de fois l'ai-je suivie lorsque nous étions enfants ? Pour le plaisir. J'ai toujours adoré sa silhouette. Vus de dos, les gens sont plus mystérieux, ils racontent d'autres histoires. Les regards m'intéressent moins que les attitudes.

Nina ne prend pas la direction de chez elle. Elle fait un détour par le centre-ville. Nous sommes seules. Pas âme qui vive. Lumière pâle de quelques vitrines que Nina longe sans les regarder. Elle bifurque et s'arrête rue Rosa-Muller, puis devant la porte d'une maison elle semble hésiter. Les fenêtres sont éclairées. Elle revient sur ses pas. Je me cache un peu plus loin, sous un porche.

Elle finit par aller sonner. Une ombre lui ouvre quelques secondes après, Nina disparaît à l'intérieur. Je m'approche le plus discrètement possible et lis « R. Grimaldi » écrit au stylo noir sur une boîte aux lettres. Pourquoi a-t-elle hésité à entrer ici ?

Au bout de dix minutes, elle n'est toujours pas réapparue. Je repars en réprimant un frisson. Je rappelle Louise.

– Tu peux venir me chercher ?

– Tu es où ?

– Devant la poste.

– J'arrive.

J'attends à peine cinq minutes. Sa voiture ralentit à ma hauteur, je monte. Je n'ai pas vu Louise depuis l'été dernier. Elle est emmitouflée dans une doudoune bleue, une tenue de sport d'hiver. Elle porte souvent du bleu pour s'accorder avec ses yeux. Le médecin en elle m'ausculte avant la femme. Elle me scanne de la tête aux pieds en un quart de seconde. Un état des lieux éclair. Comme tout à l'heure Nina avec la pâtée du chat.

– Je te ramène chez toi ? demande-t-elle.

– Oui.

– Ça va ?

– Oui.

Dans la voiture, son parfum m’enivre. J’observe son profil parfait, volontaire malgré toute la douceur qui se dégage d’elle.

– Merci d’être là. Dans ma vie. Qu’est-ce que j’aurais fait sans toi, Louise ?

Elle ne répond pas, se contente de sourire tristement.

En arrivant dans la cour, elle remarque la voiture du refuge garée devant ma maison.

– Nina est là ?

– Elle est partie.

– Pourquoi sa voiture est ici ?

– Parce qu’elle avait trop bu, elle est rentrée chez elle à pied.

Elle marque un temps d’arrêt.

– Je ne savais pas que tu la revoyais.

– C’est très récent. Je l’ai croisée deux fois en une semaine. Alors que je ne l’avais pas vue depuis longtemps.

Louise caresse ma main.

– Tu trembles, dit-elle.

41

17 août 1994

Il est 14 heures. Nina est assise sur le canapé des Beaulieu, dans cette salle à manger où elle a dansé si souvent. Elle regarde sans les voir les dernières personnes qui ont assisté aux funérailles. Celles qui mangent quelque chose avant de reprendre la route.

Quelle route ?

Pierre ne connaissait que les gens d'ici. Il n'avait jamais voyagé qu'à travers les cartes postales qu'il distribuait. Les Damamme ne sont plus là. Emmanuel est passé rapidement. Nina a senti qu'il voulait la retrouver ce soir, mais il n'a pas osé le formuler. Ou il l'a fait mais elle ne s'en souvient pas. Deux couverts seront dressés par un personnel invisible sur la table de sa cuisine, mais elle n'ira pas. Elle n'y retournera sans doute plus. Dans quinze jours, elle quittera La Comelle.

Reste à savoir qui récupérera les animaux. Marie-Laure et Joséphine se sont dévouées. La chienne et deux des chats dans la maison de l'une, et les deux autres, plus vieux, dans l'appartement de l'autre.

Depuis qu'elle est revenue de Marseille, Nina n'est pas retournée chez elle. Ils lui ont tous enjoint de s'en tenir éloignée, comme si son grand-père avait miné le jardin avant de mourir. Que la scène de crime se situait là.

Seule Joséphine passe nourrir et promener Paola matin et soir. Ouvrir les volets et les fenêtres pour aérer un peu.

Maintenant, il faut rentrer. Nina veut s'échapper. Retrouver ses affaires, sa chambre. Elle va le faire seule. Affronter. Se glisser hors de chez Étienne quand ce sera le bon moment. Que personne ne s'en aperçoive. Elle téléphonera aux garçons plus tard, pour qu'ils la rejoignent. Dans un premier temps, elle a besoin de cette solitude. Perdre son grand-père l'a fait vieillir. Elle a le sentiment d'avoir cent ans tant bouger lui coûte.

À l'extérieur, le soleil est toujours brûlant. Nina ne peut s'empêcher de songer à son grand-père. A-t-il chaud ou froid dans son trou ?

Elle longe l'ombre des rues et se retrouve devant chez elle en quelques minutes. Elle pousse le portail, Paola dort sous un arbre, dans le panier installé par Pierre à côté d'une chaise à bascule sur laquelle il a fait des années de siestes. Nina va s'asseoir dessus, ferme les yeux. Accroche ses mains à la fourrure de sa chienne. Deux chats font leur apparition dans ses jambes.

« La vie ne sera plus jamais comme avant. » C'est une phrase débile pour mauvais soap débile mais n'empêche, pense Nina, *la vie ne sera plus jamais comme avant*. Au fond, elle était douce, tranquille, gâtée, cette vie auprès de son grand-père. Quand est-ce qu'elle l'a vu pour la dernière fois ? Le soir où ils ont dîné tous les trois dans le jardin avec Adrien. Elle lui a dit : « Bonne nuit, papy », vite fait, sans redescendre pour l'embrasser. Le lendemain matin, il était déjà parti travailler quand elle s'est levée. Et puis il y a eu Marseille, la fuite avec Adrien, la force de son ami pour la protéger. Sa force ou sa faiblesse : il avait peut-être peur de porter le chagrin de Nina tout seul. Alors il l'a emmenée ailleurs, en attendant que Marie-Laure se farcisse le sale boulot. Elle se trouve dure avec lui. Mais elle ne peut pas s'empêcher d'y penser : cette parenthèse marseillaise, était-ce un geste d'amour ou de lâcheté ?

En poussant la porte de la maison, elle ressent un malaise, un vertige, un mauvais présage. Comme si elle pénétrait dans un lieu inconnu et hostile.

Alors qu'elle voulait juste être seule, en tête à tête avec les affaires de Pierre Beau pour s'habituer au néant, ranger, trier, relire, lorsqu'elle franchit le seuil de la cuisine, elle s'aperçoit que tous les placards entrouverts ont été vidés. Plus aucune trace de nourriture. Même le sel et le poivre ne sont plus à leur place. Ne reste que la table, sans les chaises. Par réflexe, Nina ouvre le frigidaire, il est vide lui aussi et on l'a débranché. Elle ne comprend pas. C'est comme si un déménagement se préparait.

Sans rien anticiper, sans doute par réflexe parce que c'est le mot qu'elle a le plus prononcé depuis sa naissance, Nina appelle :

– Papy ?

Sa voix résonne sans écho.

Elle retient son souffle quand elle pénètre dans la chambre de Pierre Beau à l'étage. Tout a disparu. On a cambriolé sa vie. Leur vie. Plus de 33 tours, plus de tourne-disque, de vêtements, de draps, de lit.

Ne reste que la grande armoire, démontée. Même les photos ont disparu. Pour Nina, c'est une deuxième mort. Une trahison, un coup de grâce.

Mais qui a fait *ça* ?

Joséphine, impossible. Marc et Marie-Laure Beaulieu ne l'ont pas quittée. Et jamais ils n'auraient osé. Jamais ils ne chercheraient à lui nuire. Forcément des étrangers, un vol. Quelqu'un a profité du décès de son grand-père pour visiter leur maison. Pierre lui a un peu parlé d'opportunistes qui étudient les avis de décès, cherchent l'adresse du disparu, remarquent les volets fermés ou les boîtes aux lettres pleines et volent tout avant la succession. Mais dans une petite baraque d'ouvrier comme la leur ? À part les liens d'amour qui les unissaient, rien n'avait de valeur sous ce toit. Peut-être les livres reliés en cuir, toute l'œuvre de Victor Hugo, qu'une « grande dame » lui avait offerts au début, quand il était jeune facteur ? L'ensemble de la collection a disparu de sa chambre avec le reste. Il était si fier de son « trésor ». À chaque fois qu'il avait un souci d'argent, Pierre disait à Nina : « S'il le faut, je vendrai Victor Hugo. »

Nina hésite à aller dans sa propre chambre, située à quelques mètres au bout du couloir étroit. Les cambrioleurs sont peut-être toujours là, planqués quelque part. Elle se fait l'effet d'être une étrangère dans sa propre maison. On lui a tout pris en quelques jours.

Nina appelle Paola, la chienne monte l'escalier et pose sa truffe humide dans sa main. Nina pense qu'elle ne pourra jamais se séparer de ses animaux. Plus maintenant.

Elle pousse la porte de sa chambre. Rien ne semble manquer. Les posters et les photos sont toujours accrochés aux murs. Les cassettes audio, les romans, les fusains, les huiles en bâton. Elle ouvre les tiroirs de sa commode et retrouve ses sous-vêtements et ses draps de bain. Tout a été fouillé et rangé approximativement. C'est comme un viol. On a touché à ses effets personnels.

Elle redescend dans le petit salon, il n’y a plus de table basse, de télévision ni de magnétoscope. Même les VHS ont disparu. Ses films et ceux de son grand-père. Elle lui avait offert l’intégrale de Jean Gabin à Noël dernier.

Le vieux canapé si moche que Nina avait recouvert de draps, évaporé. L’accident leur a volé la vie, ce cambriolage leur quotidien. Nina s’assied sur le sol, attendant que sa crise d’asthme foudroyante passe. Elle reste ainsi une bonne heure jusqu’à ce qu’elle entende les voix d’Adrien et Étienne à l’extérieur, qui la sortent de sa torpeur.

Ils la retrouvent là, assise par terre, Paola près d’elle, au milieu de sa maison dépouillée, avec le souffle qui déraille et une envie irrépressible de mourir.

42

23 décembre 2017

L’établissement Georges-Perec est vide. Les salles de classe fermées.

Seul Romain Grimaldi travaille à son bureau. Il est passé comme ça. Parce qu’il est seul, parce qu’il s’emmerde un peu chez lui. Promener Bob, une fois, deux fois, c’est sympa, mais ça caille dehors. Il a placé un petit radiateur à ses pieds, n’a pas retiré son manteau, il lit le courrier, répond à quelques mails.

Les collégiens doivent encore traîner au lit, attendant leurs cadeaux en regardant la télé. Les gens sont en famille. Celle de Romain est en Australie.

Hier soir, il a proposé à Nina de se joindre à lui pour le réveillon de Noël. Sans réfléchir, elle a répondu oui. Il ne s’y attendait pas.

Nina.

Quelques coups de téléphone dont un aux archives départementales « de la part de… » et Romain a reçu des bribes de son dossier scolaire. Comme des lambeaux. Il a lu les notes et les appréciations du bac qui ont survécu au temps. Une élève sérieuse dans toutes les matières. Il a reconstitué le puzzle, bac avec mention, option arts plastiques, 17 sur 20. Elle aurait dû faire des études supérieures. Pourquoi est-elle restée ici ? Certains dessins de Nina ont été scannés. Des portraits au fusain, deux garçons, toujours les mêmes, dont elle a croqué les traits de manière saisissante. Douée, incontestablement. Romain, c’est son métier de repérer les bons élèves. C’est ce qu’il a dû ressentir au refuge la première fois qu’il l’a vue.

Hier soir, elle a débarqué chez lui. Cela fait dix jours qu'elle passe sans prévenir. Elle sonne, et quelques minutes après ils font l'amour. Il ignore pour l'instant si ces intrusions le séduisent ou pas. Ses élèves appellent ça « avoir un crush » – Romain ne connaissait pas cette expression qui signifie qu'on a une attirance pour quelqu'un. « C'est avoir un coup de cœur, m'sieur. Kiffer, quoi. »

Nina est rapide, a quelque chose de brusque dans les mains, elle ne prend pas le temps. Ses gestes racontent exactement le contraire de ce qu'elle possède dans la voix et le regard, une profondeur et une douceur. Elle semble abîmée, en méfiance, tendue, comme si elle se servait dans le lit de Romain et lui rendait la pareille pour le satisfaire. Pas pour l'aimer.

Pourtant, si ce soir elle ne venait pas, le vide serait vertigineux.

*

Étienne ouvre les yeux, il a du mal à émerger. Quand sa tête lui dicte qu'il est l'heure de se lever, quelque chose en lui refuse, son corps l'en empêche. Envie de replonger dans un sommeil immédiat. Fuir les matins, fuir les jours. Continuer à rêver un peu. Se réveiller, c'est rentrer chez soi. Et lui n'en a pas la force.

Marie-Castille n'est plus dans le lit depuis longtemps. Lumière grise d'hiver à l'extérieur. Étienne entend des voix en bas. Celles de ses parents d'abord. Puis le timbre de Valentin, plus aigu, qui monte jusqu'à lui. Son fils. Dieu qu'il aime son garçon. Jamais il ne se serait cru capable d'aimer un être plus que lui-même. Une odeur de café. De pain grillé. De repas de midi. Tout se mélange dans la maison de son enfance. Il jette un coup d'œil au réveil, 11 h 15. Il faut se lever. Se laver. S'habiller. Comme d'habitude, Marie-Castille doit être en train de raconter à qui veut l'entendre qu'il avait besoin de repos, qu'il récupère, qu'« il faut le laisser dormir, le pauvre ».

Il repense à Nina. Le choc quand il l'a vue hier soir. Elle n'a pas changé. Son grain de peau peut-être, moins beau qu'avant, avant sa peau c'était du satin, de la poudre de riz, du sable brun. Il repense à ce qu'elle lui a dit. Valentin sait. Mais comment ? Étienne n'en a parlé à personne. Et il a laissé tous les résultats de ses examens médicaux au bureau, dans un tiroir fermé à double tour. Il n'a jamais ramené sa maladie à la maison. Quand Marie-Castille va savoir, elle va flipper,

et Étienne veut vivre tout cela loin du tumulte. Il lui paraît insurmontable d'imaginer le regard des autres changer quand il se posera sur lui. L'empathie, la pitié, impossible. Son métier n'est fait que de cela, de victimes. Ne jamais se retrouver de l'autre côté.

Seule Louise sait. Mais Louise se tait. Louise s'est toujours tue.

Il en est au stade 3. Ce qui signifie « localement avancé ». Traduction : il a des métastases partout. Une opération pour stopper l'étendue des dégâts, puis une première chimio. Un protocole de six mois. Pour voir comment se comporte la tumeur. Si le crabe se carapate devant l'adversaire. Une séance toutes les deux semaines. En ambulatoire. Un cathéter au bout du bras qui lui injectera le poison. Il pourra lire le journal s'il le souhaite. On l'a déjà prévenu : « Pendant la séance, rien ne vous empêchera de regarder un film ou faire ce que vous aimez. » Mais lui, ce qu'il aime, c'est nager à contre-courant, surfer, jouer de la gratte, emmener son fils au collège, le regarder en douce rigoler avec ses copains, boire un noir au comptoir près du commissariat, l'adrénaline du flagrant délit, serrer un criminel, surprendre Marie-Castille qui mange un esquimau en se cachant pour ne pas le tenter, l'odeur de sa crème de nuit quand elle se couche près de lui, écouter de la musique.

Il n'ira pas se faire soigner.

Il va partir crever au grand air, au bord de la mer, plutôt que traîner des mois à se déglinguer physiquement, jusqu'à ce que sa femme et son fils se rappellent davantage le numéro de sa chambre d'hosto que les traits de son visage.

*

« Putain de cadeau de Noël », siffle-t-elle entre ses dents. Un chien attaché devant le refuge. Trois centimètres de corde. Terrorisé quand Nina s'approche de lui. Il semble honteux d'avoir été déposé là. Depuis quelle heure s'étrangle-t-il ? Jeune, à peine un an, trempé, affamé, la totale. Un genre de berger des Pyrénées croisé avec la malchance. Nina en pleurerait. Ras le bol. Combien de temps va-t-elle tenir ? *Et tous ces cons qui vont s'offrir des chiots pour Noël. Qui va les récupérer fin juillet quand ils ne seront plus « tout mignons » ? C'est ma pomme. « Qu'est-ce que tu fais pour les vacances ? – Je largue mon clebs. Et peut-être mes gosses et ma femme s'ils me font trop chier. La vie est courte, il faut en*

profiter. » Et toi, pauvre fille, tu récupères la merde des autres.

Le détacher, le rentrer dans son bureau, l'essuyer, le rassurer. Il pue, il tremble. Elle regarde l'état de sa peau, parasites pas parasites, marques pas marques, identifié pas identifié.

Elle lui donne de l'eau et des croquettes. Il se jette dessus.

Nina reconnaît le moteur de la voiture de Simone. Cela la soulage, pas le courage d'affronter cet abandon toute seule ce matin. Simone dépose une boîte de chocolats sur le bureau de Nina en disant : « C'est pour tout le monde ! » puis baisse les yeux, les écarquille, et lâche :

– Mince alors. D'où y vient celui-là encore ?

– Cadeau de Noël, attaché au portail.

– Où on va le mettre ?

– Bonne question. On va faire des photos et le signaler aux agents de ville.

– Ils dorment encore à cette heure-ci les agents de ville.

– Je sais.

– Tu es venue à pied ?

– Oui.

– Tu es courageuse.

– Moins que vous, Simone.

Simone ne répond pas. Elle désigne le chien transi de froid qui se réchauffe sous sa couverture en les observant toutes les deux. Comme un accusé qui attend son verdict.

– Comment on va l'appeler ? Noël ? Jésus ? Marie ?

Simone le caresse.

– Il a la couleur d'un cannelé, dit-elle.

– Va pour Cannelé, décide Nina.

Après avoir promené, nettoyé et soigné tous les autres, il est déjà 15 heures. Deux bénévoles les ont rejointes pour les sorties. Par temps froid, comme les bâtiments sont vieux et bien qu'elle n'en ait pas le droit pour d'obscures raisons sanitaires, Nina met de la paille dans chaque box. Elle ajoute aussi une couverture dans les paniers et à l'intérieur des niches.

Durant l'hiver, Simone fait cuire des déchets que le boucher lui met de côté. Nina déteste cette odeur d'abats que Simone fait revenir dans de grandes bassines, mais cette pitance réchauffe les bêtes. Avant de partir, Simone fait des

portraits de Cannelé et Nina les poste sur les réseaux sociaux :

> Trouvé ce matin attaché aux grilles du refuge mâle, environ un an, non identifié. Si vous le reconnaissez, merci de nous contacter.

Ce genre d'annonce c'est comme pisser dans un violon. Ce qu'elle espère, c'est que quelqu'un prenne Cannelé en pitié. Les adoptions, c'est comme les disparitions, plus le temps passe et moins on a de chances d'avoir de nouvelles.

*

La voiture du refuge n'est plus garée devant chez moi. Nina a dû venir la récupérer très tôt, je ne l'ai pas entendue.

Je cherche un peu partout un mot qu'elle m'aurait laissé, dans la boîte aux lettres, sous la porte, ou dans le panier de Nicola. N'importe quoi, juste un « Salut, à bientôt, je t'embrasse, joyeux Noël, je repasserai un de ces quatre, prends soin de toi, j'ai été contente de te voir ».

Oui, n'importe quoi.

J'ai la tête à l'envers.

Je rédige un encart pour informer les lecteurs du journal que les recherches à l'aide du sonar se sont définitivement arrêtées au lac de la Forêt. Aucun autre corps n'a été découvert dans le périmètre où la voiture a été repêchée. Ni bijoux, ni métaux, ni arme. Il semble à présent certain qu'il n'y a qu'une victime, celle retrouvée dans l'amas de tôle.

Seul indice qui m'a été confirmé par une connaissance, un gendarme de La Comelle : le corps était à l'arrière du véhicule et non à l'avant. Suicide, accident, meurtre, tout n'est que suppositions. Seul le temps permettra de savoir.

La nuit dernière j'ai rêvé de Clotilde Marais, elle était près de moi, assise sur mon lit. Un cauchemar. Je me suis réveillée en nage, je crois que j'ai crié dans mon sommeil.

« Virginie, c'est quand même incroyable que ce soit toi qui parles de mon affaire dans le journal. » Elle se moquait de moi, parlait trop fort. Et je lui répondais en tremblant : « Mais, Clotilde, ce n'est pas toi dans cette voiture. » Elle me souriait, comme elle me souriait lorsque nous nous croisions dans les couloirs du lycée. Elle souriait au mur derrière moi, et ce mur, c'était Étienne. Je

me retournais, Étienne était là, il avait dix-sept ans et pleurait des larmes de sang.

43

17 août 1994

Il est 21 heures. Adrien est allongé sur le lit dans la chambre de Nina. Il écoute son souffle, de temps en temps elle s’endort quelques minutes, puis se réveille en sursautant, elle lui parle, lui lance des mots qui cherchent à comprendre. « Pourquoi ça m’arrive à moi ? », « Qu’est-ce que je vais devenir ? », « Qui a vidé la maison ? », « Tu crois que papy nous voit de là où il est ? », « Tu crois qu’il y a une vie après la mort ? », « Il ne s’est quand même pas suicidé à cause de notre départ à Paris ? », « Pourquoi le chauffeur ne l’a pas vu ? », « C’était quoi sa dernière pensée ? », « Ma mère, comment elle saura que son père est mort ? », « Tu crois qu’elle va venir me chercher ? »

Des questions qui tournent en boucle.

– Tu penses que c’est parce que je lis le courrier des autres ? Je suis punie ?

– Tu ne le fais plus.

– Si, j’ai recommencé…

Adrien lui caresse les cheveux, la rassure, lui répète que lui, il est là et sera toujours là.

– Et si tu meurs à ton tour ? lui murmure-t-elle.

– Je ne mourrai pas.

– Qu’est-ce que t’en sais ?

– Je le sais.

Paola ronfle bruyamment. Elle ignore que, bientôt, elle ira vivre ailleurs.

Cette maison n’appartenait pas à Pierre Beau, il la louait à la ville. Il va falloir la rendre. Le drame va trop vite, trop loin, la douleur est profonde, souterraine. Un rouleau compresseur.

Même si Joséphine et Marie-Laure lui ont assuré que jamais elle ne se retrouverait seule, que toujours il y aurait une place pour elle dans leurs maisons, cela reste une place, un convertible ou un lit dans la chambre d’un autre. Adrien lui rappelle que dans quelques semaines, ils vivront tous les trois à Paris. Que la vie continuera. Mais Nina se sent aussi fragile qu’un verre en cristal de Bohême posé sur les rails d’un train lancé à cent cinquante kilomètres-heure. Elle pense que le malheur est inéluctable.

Marie-Laure et Marc Beaulieu sont allés à la gendarmerie pour signaler le cambriolage chez Pierre Beau. Les voisins n’ont rien vu. Au mois d’août, la plupart sont encore en vacances. Les voleurs ont dû en profiter. Il n’y a pas de traces d’effraction, mais quand les gendarmes ont appris que la clé était cachée sous un pot de fleurs devant la porte d’entrée, ils ont levé les yeux au ciel. « Et le chien ? Trop gentil pour mordre. »

Adrien commence à s’endormir. Ils sont épuisés. Depuis leur retour de Marseille, ils ont enchaîné les nuits blanches et les jours tristes. *Combien de fois Adrien et Étienne ont-ils dormi ici ?* pense Nina. Des paquets de Kit Kat et de bonbons éventrés sur le sol. Le bruit du sac de couchage à chaque fois que l’un d’eux bougeait dans son sommeil. Combien de fois Pierre Beau, découvrant l’état de la chambre, a-t-il crié : « Nina ! Range ta chambre ! Et aère, ça pue les pieds ! »

Il ne criera plus. Nina se demande si là où il est, il y a des boîtes aux lettres. Des taxes d’habitation à distribuer. Et s’il a retrouvé Odile. S’ils font la tournée du paradis ensemble.

Adrien dort, sa main dans celle de Nina. La fenêtre est grande ouverte. La température commence à baisser. Au loin, une famille qui n’a pas encore été frappée par un deuil s’agite autour d’un barbecue. Nina entend des rires, des verres qui claquent, des enfants qui jouent dans une piscine en plastique. Dans sa rue, ce n’est pas comme chez Emmanuel : les piscines, on les gonfle.

Tout à l’heure le téléphone fixe – qui n’a miraculeusement pas été volé – a sonné trois fois à un quart d’heure d’intervalle. Nina est sûre que c’était lui. Emmanuel la cherche.

Étienne doit être avec Clotilde. Il ne l'a pas vue depuis son retour de Saint-Raphaël, a prétexté la préparation des funérailles pour l'éviter, mais ce soir, il ne pouvait y couper. Il veut mettre un terme définitif à leur relation. Qu'elle comprenne qu'il part à Paris sous peu et qu'il ne souhaite qu'une chose : avoir dix-huit ans sans attaches.

Nina a soif.

En fin d'après-midi, Joséphine est passée déposer un pack d'eau et des vivres dans la cuisine. Elle a découvert la maison dépouillée avec stupeur. « Ce matin, tout était encore à sa place. »

Nina a presque peur de descendre seule dans cette maison vide. C'est le fantôme des rôdeurs qui hante les lieux, pas celui de son grand-père. Elle allume le couloir, rejoint la cuisine, un parfum inconnu flotte dans la maison. Un frisson la parcourt, elle prend une bouteille et remonte vite dans sa chambre. Elle sombre presque aussitôt. Elle est réveillée quelques minutes après au milieu d'un cauchemar, soulagée d'ouvrir les yeux. Il lui semble entendre du bruit dans le jardin, les chats peut-être. Elle se penche à la fenêtre, personne, la rue est déserte, seule une vieille camionnette bleue est garée un peu plus loin. Des papillons de nuit commencent à danser dans la lumière des réverbères. Adrien et Paola dorment profondément.

Nina n'a plus sommeil. Elle se lève, enfile une paire de mules pour descendre sur le perron. Deux de ses chats viennent chercher des caresses. Elle ouvre la porte, ils la suivent. Elle s'assied sur une marche, observe le ciel, la nuit qui commence à tomber. Elle ne parvient pas à visualiser son avenir. Avant, il était beau, inconnu, rempli d'espérance. Ce soir, il lui apparaît comme impossible à croire. Toutes ses forces sont anesthésiées, les muscles de sa vie atrophiés.

Une porte s'ouvre derrière elle. Ses deux chats s'enfuient.

Mais ce n'est pas la porte d'entrée qu'on vient de pousser, c'est celle de la cave. Nina est tétanisée, un film d'horreur, comme ceux qu'elle enchaîne avec Étienne et Adrien, enfermés dans le noir.

Il n'y a plus d'écran entre elle et l'épouvante : là, sous ses yeux, l'ombre d'un homme très grand, portant un large carton rempli d'antiquités qu'elle et son grand-père remettaient en vente chaque année à l'occasion du vide-grenier de mai. Avec l'argent, ils s'offraient une omelette et du fromage blanc au repas champêtre organisé par la commune. Nina reconnaît une petite lampe de chevet

lui ayant appartenu et quelques babioles qui dépassent, dont ses Barbie. En la voyant, l'homme marque un temps d'arrêt, puis poursuit son chemin en maugréant quelque chose d'inaudible, la frôle en passant et disparaît dans la rue. Nina n'ose pas bouger, ni appeler Adrien au secours. Elle est comme paralysée. Son cerveau s'est déconnecté. Comme quand Marie-Laure lui a appris la mort de son grand-père. Incapable de faire un geste. À la surprise et l'effroi s'ajoute la peur : quelqu'un d'autre remonte l'escalier. Combien sont-ils là-dessous, dans cette minuscule cave où les bouteilles côtoient outils de jardin, vaisselle ébréchée et bocaux à confiture ? Une ombre se profile, c'est une femme, très mince, maigre même, cheveux mi-longs. Comme elle est à contre-jour, Nina ne voit pas son visage. Elle porte quelque chose de lourd, d'imposant, plus large qu'elle. Un objet que Nina reconnaît aussitôt : la machine à coudre Singer qui appartenait à sa grand-mère. Juste avant d'éteindre l'ampoule d'un coup d'épaule sur le gros interrupteur, la femme s'arrête en apercevant la silhouette statufiée de Nina tournée vers elle, assise sur une marche du perron. Elles ne sont éclairées que par la fin du jour. Une lumière pâle qui les fait ressembler à deux fantômes.

La bouche sèche, Nina ne parvient pas à articuler un mot. L'inconnue referme la porte et donne un petit coup de pied juste là où il faut pour la claquer. On dirait qu'elle connaît les gestes à faire. Ceux pour manipuler l'interrupteur et maintenant cette porte, comme si elle était familière des lieux, comme si elle était chez elle. Et Nina en visite.

– Salut. N'aie pas peur, c'est qu'moi.

– …

– J'suis venue reprendre ce qui m'appartient.

– …

Une voix chevrotante. Mal assurée.

– J'vais poser ça parce que ça pèse son poids. Et je reviens.

Tout comme l'homme auparavant, elle frôle Nina et disparaît dans la rue. Elle réapparaît quelques secondes plus tard. Seule. Les bras vides. L'homme doit l'attendre à l'extérieur.

– Je savais pas que t'étais là. T'es rudement jolie. Je t'ai vue à l'enterrement du vieux.

– …

– T’as perdu ta langue ?

– …

– Tu sais, c’est pas facile… La vie, c’est facile pour personne.

– …

– Tu me diras, on s’connaît pas. Tu peux pas te souvenir de moi, t’étais trop ch’tite.

Elle s’assied sur une marche en dessous de Nina, se tourne vers elle en allumant une gitane. La brève lumière du briquet illumine son visage. Elle porte un jean bleu très serré et une brassière rouge qui dégage ses épaules osseuses. Cette femme est un sac d’os. Sa peau une couverture fine, blanche, qui laisse apparaître des veines bleutées au cou et aux avant-bras.

– J’vais pas traîner. On a de la route…

Elle tire des taffes nerveuses. Ses ongles rongés jusqu’au sang.

– Je voulais croiser personne, surtout pas les voisins…

Elle écrase sa cigarette sur le talon de sa chaussure compensée.

– T’as des copains ici. Je les ai vus au cimetière, ceux qui te tenaient la main…

Elle se lève sous le regard interdit de Nina. Va pour dire quelque chose, l’embrasse sur la joue et se retourne, le pas pressé. Quelques secondes après, la camionnette bleue fait une marche arrière et disparaît dans la nuit. Nina aperçoit le profil de Marion côté passager, elle baisse sa vitre pour se faire de l’air sans la regarder, sans même un signe de la main.

Nina reste quelques minutes ainsi, pétrifiée.

Elle était au cimetière ce matin… C’est sans doute pendant la cérémonie à l’église qu’elle et lui sont entrés, ont fait leurs repérages, puis l’homme a vidé la maison pendant que l’autre assistait de loin à l’inhumation.

Nina finit par se lever en titubant, comme un soir de cuite, et vomit de la bile sur les hortensias de son grand-père.

Comme une petite vieille, elle marche jusqu’au téléphone et appuie sur « rappel ». Emmanuel Damamme répond immédiatement, à croire qu’il dormait avec l’appareil à la main.

– Viens me chercher, l’implore-t-elle.

– Où tu es ?

– Chez mon grand-père.

– J’arrive.

Elle remonte dans sa chambre, observe Adrien endormi. Un enfant. Il lui apparaît très jeune tout à coup. Elle est passée subitement dans une vie d’adulte. Elle a besoin de quelqu’un qui soit plus vieux. Elle veut oublier sa jeunesse, son enfance, son passé. Et il est beaucoup trop tôt pour l’avenir. Adrien et elle ont grandi en éclopés. Adrien sans père, elle sans parents.

Nina a toujours espéré au fond d’elle, dans un espace reculé, inavoué, que sa mère l’avait abandonnée pour de bonnes raisons. Trop jeune, inexpérimentée, seule, apeurée, perdue. Qu’un jour, elle implorerait son pardon.

Que s’est-il passé entre la jeune fille souriante sur la photo de classe, entourée de ses copines, et la « chose » qu’elle vient de voir, ses agissements ignobles ? La réalité est définitivement trop difficile à encaisser. Elle n’aurait jamais voulu savoir. Pas dans ces circonstances. Une femme qui vient voler son propre père alors que son corps est encore chaud. Que va-t-elle faire de ces pauvres affaires ? Les vendre pour récupérer quelques francs ? D’abord, comment a-t-elle su qu’il était mort ? Et comment peut-on se foutre de son enfant à ce point ? Lui parler comme à une vague connaissance, une ancienne voisine de palier ? Et cet homme qui l’accompagne, qui est-il ? Son mari ? Son amant ? Son proxénète ? Son dealer ?

Nina s’en veut à présent de ne pas avoir parlé, pas réagi. Elle aurait dû crever les pneus de la camionnette, appeler les flics, les dénoncer, les frapper, les insulter, hurler. Elle est restée inerte comme une chiffe. Elle voulait demander, poser la question, celle qui l’obsède depuis toujours : « Qui est mon père ? » Elle a laissé Marion s’envoler comme un oiseau de malheur.

Elle reconnaît le bruit du moteur de l’Alpine d’Emmanuel, si particulier, qui s’arrête devant la maison.

Elle jette un dernier coup d’œil à Adrien et Paola avant de quitter sa chambre.

Il n’est que 22 heures.

44

24 décembre 2017

– Petits-fours au fromage, carpaccio de cèpes, terrine La Bonne Foi. Ça c'est pour l'apéritif. Pour le repas j'ai prévu un velouté de patates douces et lait de coco en entrée, du risotto aux morilles et ravioles aux truffes. Suivis de quelques mignardises et d'un vacherin glacé à la fraise. Tu es plutôt vin rouge ou vin blanc ?

– En fait, tu es un psychopathe.

– C'est possible.

– Ou homo…

– C'est possible aussi.

Nina, les bras chargés de sacs, dépose une bouteille de champagne et de bordeaux, des chocolats et un paquet cadeau sur la table du salon tout en observant celle que Romain a dressée dans la salle à manger. Tout est beau, raffiné et terriblement appétissant. Il est élégamment vêtu d'un pantalon et d'une chemise noirs. Bob est aux pieds de Nina, il la fixe en remuant la queue. Elle s'accroupit pour le caresser.

– C'est un cadeau pour moi ? demande Romain en désignant le paquet qu'elle vient de déposer.

– Non, pour Bob, plaisante Nina. C'est quand même beaucoup tout ça… Cette table, ces préparatifs… Je pensais qu'on mangerait une omelette au coin du feu.

– Une omelette, un soir de Noël ? Et je te rappelle que je n'ai pas de

cheminée… De quel feu parles-tu ?

Nina ne peut réprimer un sourire.

– Ça ne représente pas grand-chose pour moi, Noël, avoue-t-elle.

– Tu n’es pas catholique ?

– Je suis orpheline, divorcée et je travaille dans un refuge… Je ne vois pas ce que Jésus viendrait fabriquer dans mon histoire… Il a pris trop de retard… Pourquoi tu me demandes ça ? Tu es croyant ?

– Athée. Mais pour une fois que j’ai une invitée à Noël, j’en profite.

– Et tes amis ?

Romain sourit en débouchant une bouteille de Ruinart rosé.

– Ils sont en famille.

– Et la tienne, de famille ?

– Mes parents vivent en Australie. J’y vais un Noël sur deux. Tu tombes sur la bonne année… Ou pas.

Il tend une coupe à Nina.

– À toi.

– À toi.

– Joyeux Noël.

– Joyeux Noël.

*

Le soir du réveillon, Louise dîne avec ses parents, ses deux frères, ses belles-sœurs et leurs enfants. Elle gâte tout le monde, particulièrement sa mère et ses trois neveux. Elle a toujours eu une préférence pour Valentin, mais ne fait aucune différence dans la valeur des cadeaux qu’elle leur offre.

Cela doit être héréditaire de faire des préférences dans cette famille. Elle est mal à l’aise vis-à-vis d’Étienne par rapport à leur père. « La petite chouchoute à son papa », combien de fois a-t-elle entendu cette phrase de merde ?

Comme il est injuste de préférer l’un de ses enfants, et pour lui, et pour les autres. Mais l’amour ne se discute pas. Et Marc ne sait pas faire semblant. Lorsqu’il veut faire un effort, décide de s’intéresser à Étienne, lui pose une question à propos de son travail ou de sa vie en général, Louise voit qu’il décroche très vite quand Étienne, lui, fait semblant de ne pas s’en apercevoir.

– J’m’en fous, sœurette, maman m’aime pour deux.

– Et moi pour trois, lui répond-elle en masquant sa tristesse.

Une fois tout le monde couché, elle retrouve Adrien pour passer la nuit de Noël avec lui. Au petit matin, elle rentre et se glisse dans son lit quelques heures, avant que la famille se réunisse autour du sapin pour ouvrir les paquets.

Depuis qu’Adrien a dix-sept ans et Louise seize, ils se rejoignent à l’hôtel des Voyageurs, chambre 4. C’est la plus petite, la moins coûteuse, celle située sous les toits et que l’on attribue en dernier recours. Cet hôtel de La Comelle affichait complet autrefois, quand l’usine Magellan embauchait encore et que les prestataires extérieurs y résidaient continuellement. Aujourd’hui, quelques représentants et consultants y séjournent, mais la plupart des chambres restent vacantes depuis longtemps. À présent, Louise et Adrien sont les seuls à dormir chambre 4. Ils pourraient en choisir une autre, mais par superstition, ils ne le font pas. Où que soit Adrien dans le monde, dans la nuit du 24 au 25 décembre, il est à La Comelle pour dormir avec Louise.

D’aussi loin qu’elle s’en souvienne, Louise aime Adrien.

La première fois qu’elle l’a vu, c’était au primaire, le jour de la rentrée. Il était en CM2, elle en CM1. Elle l’a vu arriver en retard à la cantine avec Étienne et Nina. Il était nouveau, essoufflé, rougissant, observait les autres d’un air distrait, mais dès qu’il revenait vers ses deux amis, il avait l’air plus concentré. Louise a essayé de ne pas le regarder mais à chaque fois, sans qu’elle le veuille vraiment, comme une anomalie oculaire, elle posait les yeux sur lui. Son regard prenait une longueur d’avance sur sa pensée, il la précédait.

La première fois qu’elle lui a parlé, c’était deux jours plus tard. À la récréation, elle s’est intentionnellement positionnée sur la trajectoire de son frère, au milieu de la cour, a visé le moment où ils passeraient tous les trois sur un point de rencontre entre deux lignes imaginaires, un peu comme ferait un tireur d’élite, et elle est sortie de sa marelle, un palet à la main, qu’elle a serré très fort. Presque surpris de la découvrir là, dans la cour de leur école, Étienne a marmonné à Nina et Adrien : « C’ma sœur, Louise. » Elle leur a souri, a dit salut et est repartie rejoindre les filles de sa classe, rouge comme une pivoine. Elle avait tout de même eu le temps de plonger ses yeux bleus dans ceux d’Adrien tandis que Nina et lui lui souriaient gentiment. Louise s’est repassé le visage d’Adrien dans sa tête jusqu’à l’heure du déjeuner. Adrien n’était pas beau, mais

l’amour et la beauté n’ont rien à voir. On les met dans le même sac par facilité. Ça revient à enfermer une étoile et un clou ensemble parce qu’on peut accrocher quelque chose dessus. Adrien dégageait un mystère et une profondeur sans lien avec l’enfance. Un peu comme une énigme.

Ensuite il y a eu les mercredis, les soirs, les week-ends. Parfois, Louise rentrait chez elle et sentait qu’Adrien était là. Dans la chambre de son frère ou au sous-sol à faire de la musique. Même si ses chaussures n’étaient pas rangées dans le meuble de l’entrée. Elle se cachait pour les observer. Et toujours ce regard tendre qu’Adrien posait sur Nina dès qu’elle ouvrait la bouche. Louise n’était pas jalouse : c’était le même regard que posait Étienne sur elle quand il ne savait pas qu’elle le sentait, qu’elle le surprenait, celui que seul un frère pose sur une sœur.

Après il y a eu la Py maladie. Louise ne comprenait pas pourquoi Adrien se décharnait, s’étiolait. L’ombre de lui-même, perdu. Les récréations sans lui. En retenue chaque soir. Elle ne le voyait guère qu’entre deux portes. Étienne a dit un jour aux parents : « Py en fait baver des ronds de frites à Adrien », mais que pouvait bien signifier « en faire baver des ronds de frites » ?

Quand Adrien a été hospitalisé à cause de l’instituteur, Louise est montée jusqu’à chez lui plusieurs fois en vélo, a fait des repérages et décidé d’asperger ses plantations d’eau de Javel. Tout a brûlé dans la nuit. Au petit matin, les parterres de fleurs qui entouraient le pavillon avaient une couleur de pisse.

Et puis les grandes vacances ont plongé Louise dans un profond chagrin. Les trois allaient entrer au collège tandis qu’elle devrait rester en primaire pour son année de CM2. Les journées allaient s’éterniser et la cour rapetisser.

Un jour de juillet, ils ont débarqué ensemble à la maison, ont écouté de la musique en s’enfermant dans le séjour. Ils ont dansé, hurlé. Trois fous furieux. Louise s’est cachée tout l’après-midi dans sa chambre. Quand ils sont repartis, elle est descendue, a imaginé, parmi les bouteilles de soda abandonnées sur la table, dans lesquelles Adrien avait bu. Elle a tout respiré derrière eux comme un chien cherchant l’odeur de son maître parmi d’autres.

Les années de collège, quand ils se croisaient, ils se saluaient timidement. Parfois, Adrien lui demandait si l’école, ça allait, les matières, les profs, tout ça… À quoi Louise répondait toujours oui avant de filer. Elle ne parvenait pas à soutenir son regard. Chaque soir, elle imaginait leur mariage, la fête, leurs

tenues, l'échange des alliances, la musique, Étienne et Nina témoins, mais elle était incapable d'aligner trois mots quand elle était en face de lui.

Les choses ont changé quand ils sont partis ensemble à Saint-Raphaël l'été 1990. Elle n'a pas dormi les nuits précédant leur départ. Des mois qu'elle entendait sa mère dire qu'aux prochaines vacances, si Étienne remontait sa moyenne générale, Adrien et Nina feraient partie du voyage. Louise n'était pas sans savoir que son flemmard de frère se faisait aider par ses deux amis. Elle surveillait ses notes, ouvrait son carnet de liaison en douce et a intercepté son bulletin scolaire avant que la famille ne mette la main dessus. Elle a découvert la moyenne générale de son frère en dansant dans sa chambre : 14 ! C'était gagné ! Ils allaient se retrouver dans la même maison au cœur de l'été. Adrien dans la chambre d'à côté. Adrien sur la plage, partageant les repas, les beignets, les serviettes, la même vue. Le mur des trois qui lui paraissait jusqu'alors infranchissable s'est fissuré le jour où elle a lu les appréciations et les notes d'Étienne. Elle a refermé l'enveloppe, l'a glissée dans le courrier et le soir même, dans la liesse générale, sa mère a téléphoné au grand-père de Nina et à la mère d'Adrien pour leur demander officiellement la permission d'emmener leurs enfants au bord de la mer.

Louise était cachée dans le couloir quand Marie-Laure a annoncé à Étienne qu'ils avaient dit oui. Ce oui, c'était celui qu'Adrien lui dirait un jour devant le maire.

*

Adrien entre dans La Comelle. Par réflexe il passe devant chez Nina, roule au pas, il n'y a pas de lumière à l'intérieur. Elle doit réveillonner ailleurs. *Tant mieux*, se dit-il, *elle n'est pas seule.* Il ne peut s'empêcher de traverser la ville, prendre des rues qu'il connaît par cœur pour s'approcher de la maison des Beaulieu, il reste à bonne distance pour ne pas être vu. Marie-Laure et Marc ont accroché des guirlandes clignotantes à l'extérieur. Adrien imagine Louise à table, observant son frère. Se demandant si c'est son dernier Noël avec lui. Adrien sait qu'Étienne est malade, Louise le lui a dit. Il a hâte de la serrer contre lui, sentir sa peau, la caresser. Il aperçoit des ombres à l'intérieur. Il ressent un choc quand Étienne apparaît sur le perron. Depuis sa voiture garée à une

vingtaine de mètres, Adrien le reconnaîtrait entre mille. Faut-il sortir de la voiture pour aller lui parler ? Y a-t-il « prescription » comme on dit ? Il ne se laisse pas le temps de réfléchir et fait demi-tour, phares éteints comme un rôdeur. Il roule jusqu'à l'hôtel des Voyageurs. Prend son sac ne contenant qu'un change et une brosse à dents pour la nuit, attrape une glacière souple renfermant une bouteille de champagne, quelques huîtres, du beurre salé et un pain de seigle.

Comme tous les ans, il n'y a personne à la réception, la patronne réveillonne avec des copines, le code d'entrée n'a pas changé depuis des lustres, 1820A. « Dix-huit, la majorité, vingt le plus bel âge, A comme amour. » Elle a laissé la clé numéro 4 en évidence sur le comptoir. Adrien monte les trois étages, redécouvre la moquette rouge des années 90, le dessus-de-lit fleuri, les rideaux assortis, la frise sur les murs saumon. Les deux radiateurs sont brûlants, Adrien ouvre la fenêtre quelques minutes pour laisser l'air glacial baigner les tissus endormis, laver leur odeur de naphtaline. Il allume la vieille télévision pour faire du bruit, une présence, va dans la minuscule salle de bain et commence à ouvrir quelques huîtres qu'il dispose dans un plat en faïence.

*

Étienne fume une cigarette en observant les étoiles. « Elles sont à des années-lumière, disait Nina. Ce que l'on voit d'elles ici est tronqué. Les étoiles, c'est comme des mensonges. »

Étienne s'est empêché de penser à Nina toute la journée. Interdit. Nina appartient à une autre vie. La ressasser ne sert à rien. Mais il la revoit à présent, imprimée dans sa rétine. Son regard n'a pas changé. Aussi intact qu'un métal précieux qu'on aurait protégé dans un tissu satiné.

Marie-Castille le rejoint à l'extérieur, un châle sur les épaules.

– Ça va, mon amour ? Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas prendre froid.

– Faut que je t'avoue quelque chose…, lui dit-il d'un air sombre.

Marie-Castille se rembrunit. Elle sent qu'Étienne est différent depuis quelques semaines. Il paraît préoccupé. Elle ose à peine prononcer les mots :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il la fixe dans un demi-sourire. Ses yeux la font fondre. La feront toujours fondre. Dès qu'elle l'a vu, la première fois, elle a su qu'il serait à elle. Elle

l’aime obstinément, jalousement, obsessionnellement. Quand elle a donné naissance à Valentin, elle a été plus heureuse de faire ce cadeau à Étienne que d’être mère. Elle l’est devenue par amour pour son mari qui est fou de leur fils. Et Valentin ressemble à son père.

– Tu sauras garder le secret ? lui demande-t-il.

– Oui, souffle-t-elle.

– Promis ?

– Promis.

– Je guette le père Noël.

– Quoi ?

– Je fais semblant de sortir pour fumer, mais la vérité c’est que je crois au père Noël. J’espère le voir.

– Que tu es bête… Tu m’as fait peur.

– C’est pour ça que tu m’aimes.

Il la serre contre lui. Elle tremble. Il regrette sa mauvaise blague. *Comment peut-on être aussi con ?* pense-t-il. *Et si lâche.…*

– Je trouve que Louise est bizarre ce soir. Elle a l’air triste, dit Marie-Castille dans le creux de son oreille.

– Elle est toujours triste, répond Étienne, laconique. Et pas qu’à Noël.

– Ah bon ? Pourquoi ? Je n’avais jamais remarqué.

– Oh, une vieille histoire…

– Quelle histoire ?

– Un homme.

– Je croyais que ta sœur préférait les filles.

– Plus compliqué que ça.

Il écrase sa cigarette et embrasse sa femme à pleine bouche pour la faire taire et lui signifier qu’il l’aime. Il ne pourra pas lui cacher sa maladie encore longtemps. L’affaire de quelques semaines. En plus, il perd du poids, ses muscles s’atrophient trop vite.

Ça a commencé par une IRM de l’abdomen et un scanner du thorax. Il a prétexté un rendez-vous avec un indic à ses collègues, dont Marie-Castille. Obligé d’y aller seul. Au vu des résultats et de la gueule des spécialistes, Étienne a demandé à Louise d’être près de lui quand il se réveillerait. On a fait glisser un endoscope le long de sa gorge pour descendre jusqu’au duodénum. Le

duodénum, jamais entendu parler. Louise lui a expliqué qu'il est enroulé autour de la tête du pancréas. « Comme un pneu autour d'une jante, si tu veux. »

À l'aide d'une sonde, ils ont examiné son pancréas sous toutes les coutures et ont procédé à une biopsie de la tumeur pour évaluer le stade.

Le cancer du pancréas se développe sournoisement. Sans jamais se manifester ni faire de bruit. Une timidité mortelle. Quand il commence à se faire ressentir, c'est que c'est grave. Avancé. C'est un des pires cancers. Il est foudroyant.

C'est la première fois que je suis premier en quelque chose, s'est dit Étienne. *J'ai dépassé mon frère, meilleur que lui en maladie, mon père va enfin être fier de moi.*

Au réveil, Louise était près de lui. Quand il a vu la tête de sa sœur, il a compris que c'était foutu. Elle avait posé un sourire artificiel sur ses lèvres quand ses yeux étaient rongés par la peur. Même ses paupières tremblaient sous le postiche du « Tout va bien ».

Louise avait déjà prévu les rendez-vous et un protocole de soins avec des oncologues.

– On va t'opérer, faire des séances de chimio très virulentes pour réduire la tumeur… Et après, on te retirera le pancréas, on peut vivre sans.

Étienne a pensé qu'il vivait déjà sans rêves et sans amour. Seul Valentin comptait parmi ses étoiles mortes, l'unique qui brillait dans le ciel de sa vie. Le seul fil qui le reliait encore au jour. C'est pour cette raison qu'il préférait disparaître plutôt que Valentin assiste à sa misérable chute.

Il y a quinze jours, à Lyon, Étienne est allé voir sa sœur en consultation. Il lui a demandé des médicaments pour ne pas souffrir.

– Tu me mets la dose, hein. Un truc à faire pâlir les stups. Après je vais partir quelque part, tu sais, comme dans les films romantiques que je déteste et que t'adores. Je veux mourir au bord de la mer enroulé dans une couverture… Assis sur un banc. Peinard. Sans personne. Imagine le soleil se lever sur ma figure de mourant.

– Arrête, Étienne, ce n'est pas drôle.

– Tu ne m'appelles jamais Étienne… Tu t'entraînes pour quand tu évoqueras les souvenirs de ton frère ?

Louise s'est mise à pleurer. Il lui a demandé pardon.

– Tu peux guérir.

– Nan. Tu sais très bien que j’peux pas. T’as vu la gueule du truc ? Je suis métastasé de partout.

– Les chimios sont ciblées. On peut au moins essayer de réduire la tumeur.

– Ce que je traîne depuis que j’ai dix-sept ans, personne ne peut le réduire.

45

17 août 1994, 22 heures

Le caveau de la famille Beau est situé au bord de la route nationale, celle qui longe le mur gauche du cimetière communal.

Pierre Beau repose près de sa femme et d'ancêtres qui portent son patronyme mais qu'il n'a jamais connus. On l'a enterré il y a quelques heures. Une soirée étoilée, un bruit de moteur, une faible lumière venant de la route éclaire brièvement ses nom et prénom gravés dans le marbre. Ce sont les phares d'une camionnette bleue où toutes ses maigres affaires, entassées les unes sur les autres à l'arrière, filent en direction de la Bretagne, Finistère sud.

Ainsi va la vie. Ainsi vont les choses. « Ainsi font, font, font les petites marionnettes », chantait Odile à sa fille en agitant ses jolies mains.

Marion est sur le siège passager à côté d'Arthus, un ancien marin devenu brocanteur, ferrailleur. De Bénodet à Quimper, tout le monde l'appelle le Débrouilleur parce qu'il trouve toujours la pièce ou l'objet recherché. Cela va de la jante alu pour Renault 5 GTL au salon de jardin anglais en passant par une barrette de shit ou un album original des Beatles de 1966. Un seul coup de téléphone, une requête, Arthus répond : « Je vais voir ce que je peux faire » et il finit par trouver. Seule Marion appelle Arthus « mon cœur ». Elle laisse le Débrouilleur aux autres, vu qu'avec elle il s'y prend nettement moins bien qu'avec les antiquités.

*

Au même moment, la petite-fille de Pierre Beau est elle aussi assise sur le siège passager d'une voiture. Elle file en direction de la propriété Damamme, un peu excentrée, à l'orée d'une forêt domaniale. Nina l'ignore, mais lorsque ses grands-parents étaient jeunes mariés, ils aimaient se promener à vélo du côté de ce qu'ils appelaient le Château. Pierre et Odile passaient devant la grille toute l'année, et l'hiver, au loin, quand les arbres étaient nus, à travers les grandes fenêtres comme des tableaux de lumière, ils comptaient les pièces éclairées par de beaux lustres en observant les ombres à l'intérieur. Jamais ils n'auraient pu imaginer qu'un jour leur petite-fille ferait partie de ces silhouettes.

Dans chaque ligne droite, le regard d'Emmanuel quitte la route pour observer le profil de Nina. Elle a les traits tirés. Plus ils approchent de chez lui, plus les réverbères se font rares. Le visage de la jeune femme est plongé dans l'obscurité. Jusqu'à disparaître complètement. Depuis qu'Emmanuel est passé la prendre, elle n'a rien dit.

Il s'était assoupi quand le téléphone a sonné. Cet appel, il l'attendait. Ce « Viens me chercher » est un cadeau du ciel, la mort de ce grand-père, une bénédiction. Ironie du sort, c'est un camion de la société familiale qui l'a renversé. Emmanuel est catholique. Lui qui a fait sa communion et sa confirmation se demande s'il s'agit d'un signe, d'un coup de pouce du divin.

Il a eu peur de perdre Nina après l'enterrement. Il a pensé ne jamais la revoir. Parce qu'il y a ces deux gamins qui ne la lâchent jamais. Ceux avec lesquels elle doit partir vivre à Paris.

Pour l'instant, elle ne dit rien, semble hébétée, fixant la route les yeux vides. Mais tout à l'heure, quand ils seront l'un contre l'autre, qu'elle se blottira contre lui, elle parlera. Elle aura suffisamment confiance pour raconter ce que la douleur d'une mort subite peut faire souffrir, à vous crever les organes, comme des coups de couteau sans anesthésie, comment elle enferme tout, dont les projets d'avenir. Elle saura parler de son enfance, de sa mère, de cet homme qu'elle a vu remonter de la cave en pleine nuit, emportant dans un carton ses poupées, le peu qu'ils possédaient, elle et son grand-père, puis de cette femme, sa cigarette, son odeur, sa peau, son jean, sa voix, la camionnette bleue, les affaires disparues, jusqu'au sel et au pot de moutarde entamé. Marion et le grand

type – tout à l'heure, Nina a tout imaginé sans penser qu'il pourrait être son père – n'ont rien laissé. Comme des chiens qui auraient rongé une bête jusqu'à la carcasse. Seule sa chambre a été épargnée. Pour se donner bonne conscience ? Ceux qui détroussent un mort ont-ils une conscience ?

Nina parlera plus tard, sur l'oreiller, et Emmanuel saura trouver les réponses, les mots justes, il la rassurera, l'aimera.

Pour l'instant, il lui sert un verre. Puis un deuxième. Du whisky pur, sans glaçon ni soda. Nina est à jeun. Elle les vide à la vitesse d'une habituée de comptoir. La tête lui tourne, c'est presque immédiat. Elle met de la musique entre deux gorgées, choisit un morceau de The Cure, *Boys Don't Cry*. Nina est soulagée d'être dans cette maison à la fois étrangère et déjà familière. Tout à coup, la mélodie et la voix de Robert Smith la ramènent à Adrien et Étienne. Ils lui manquent violemment. Elle cherche leurs mains. Elle ferme les yeux pour les oublier, comme on claque deux portes derrière soi. Elle se met à danser, là, au milieu du salon, sous les yeux d'Emmanuel qui la désire ardemment. À chaque fois qu'il est près d'elle, il réprime de violentes pulsions. C'est comme s'il voulait la chérir et la meurtrir à la fois. L'écraser et l'embrasser. Il a peur de ce qu'il ressent. C'est comme un étranger que Nina réveille en lui. Un être sombre tapi dans un coin. Emmanuel pense que ça va passer, qu'il a tellement envie d'elle que ça met un peu le bordel dans ses sentiments. C'est sans doute ça qu'on appelle un « coup de foudre ». Quelle connerie.

Nina bouge en rythme, pieds nus, les bras écartés, chantant *Boys Don't Cry*. Emmanuel s'approche d'elle, convoque toute sa douceur, se colle dans son dos, suit ses mouvements, ils dansent corps à corps, elle gémit, il la prend dans ses bras, l'emmène jusqu'à la chambre, puisqu'elle l'a voulu. Puisqu'elle lui a dit : « Viens me chercher. »

*

Adrien ouvre les yeux, le radio-réveil indique 22 h 04. Nina n'est plus dans le lit. Sa place est froide. Il l'appelle. Sa voix réveille Paola, qui se lève difficilement et descend dans la cuisine vers sa gamelle d'eau. Adrien suit la chienne, la porte d'entrée est entrouverte. Il appelle à nouveau Nina, remonte à l'étage et la cherche dans les pièces vides. Cette maison nue est inquiétante, un

décor de film d'épouvante. Une question le hante : qui l'a dépouillée ? Il a du mal à croire à cette histoire de cambrioleurs. Adrien a soudain peur de croiser le fantôme de Pierre Beau, il frissonne. Et si c'était lui ? S'il n'était pas vraiment mort ? Si c'était quelqu'un d'autre, là-bas, dans le cercueil ? Après tout, il n'a pas vu son visage le jour de l'accident. Juste des jambes, le reste du corps était recouvert par un drap. N'importe quoi. Ce serait trop facile si nos morts ne mouraient pas. Les revenants et les mystères appartiennent au cinéma et à la littérature. Pas à la vraie vie. Dans la vraie vie, son père est un con et Nina désormais seule.

Où est-elle ? Il sort dans le jardin, s'érafle les pieds sur le gravier. Trois chats dans les jambes, mais personne. Est-elle partie marcher ? Il réfléchit, planté entre les hortensias et deux arbres fruitiers maigrichons. Tout à coup, il sent une présence dans son dos, comme une ombre menaçante, presque collée à lui. Il se retourne en hurlant. Il ne l'a pas reconnu tout de suite. Adrien pense qu'Étienne a fait exprès de lui faire peur. Il adore ça, les mauvaises blagues. Adrien lui lance, dans une colère non feinte :

– Tu m'as foutu une de ces trouilles… T'es malade !

D'habitude, en pareilles circonstances, Étienne se marrerait, il jubilerait, mais il reste sans voix, fixant Adrien de ses yeux fous. Un court silence. Adrien a peur de comprendre.

– C'est Nina ? Il est arrivé quelque chose à Nina ? interroge-t-il d'une voix blanche.

– Non.

Étienne pénètre dans la maison, il a l'air abattu. Adrien le suit, perdu.

– Qu'est-ce que t'as ?

– …

– Où est Nina ? insiste Adrien.

– Qu'est-ce que j'en sais ? Vous étiez pas censés être ensemble ?

– On était ensemble. Mais elle s'est volatilisée !

Étienne lève les mains comme s'il s'en fichait. Adrien ne saurait traduire exactement ce geste. Étienne finit par lâcher, fataliste :

– C'est Nina…

Il monte à l'étage, se met en slip et se jette sur le lit, rabat le drap sur lui malgré la chaleur, ferme les yeux. Adrien l'observe. En plus de l'alcool, il sent la

vase, cette odeur qu'ils ont tous sur la peau après une baignade dans le lac. D'habitude, Étienne se douche après, parce que « ça pue l'œuf pourri ».

Adrien ne comprend pas. Et puis Étienne n'est jamais sibyllin d'ordinaire. Et maintenant, il semble s'endormir là, rond comme une queue de pelle, dans le lit de Nina. Alors que cette dernière a disparu.

– Tu t'en fous de savoir où est Nina ? demande Adrien.

– …

– Et puis tu devais pas être avec Clotilde ce soir ?

– Viens, lui répond Étienne.

46

24 décembre 2017

À l'hôtel des Voyageurs, Louise s'endort dans les bras d'Adrien. Il ne faut pas dormir, juste fermer les yeux, mais ne pas sombrer. Il faut rentrer à la maison, comme une adolescente qui a fait le mur et doit revenir avant l'aube. Se glisser dans les draps froids de sa chambre d'enfant et dans quelques heures jouer la comédie du père Noël qui vient de passer par la cheminée pour Louis et Lola, ses neveux. Même si Étienne a toujours fait semblant de l'ignorer, Louise ne s'est jamais sentie aussi proche de Paul-Émile que de lui. Entre elle et Étienne, il n'y a qu'un an d'écart, ils ont des rapports de jumeaux, les mêmes réflexes, émotions, peurs, appréhensions. Et ils se ressemblent physiquement. Combien de fois Étienne, en présentant sa sœur, s'est entendu répondre : « Oui, ben on avait deviné. »

Louise a toujours espoir qu'Étienne change d'avis, qu'il se fasse soigner. Pour cela, elle a besoin d'un appui, elle n'y parviendra pas seule. Tenue au secret professionnel, elle n'a pas le droit de dévoiler ce qu'elle sait. Dans la famille, seuls Valentin et elle connaissent la vérité. Son neveu est tombé sur un texto que Louise avait envoyé à Étienne :

> Je t'en supplie, fais-toi soigner, il faut garder espoir, j'ai vu des cas plus critiques s'en sortir. Tu dois vivre.

Valentin a immédiatement téléphoné à sa tante pour comprendre.

– Tata ?

– Oui, mon chéri.

– Papa est malade ?

– Je ne comprends pas.

– J’ai vu ton texto sur son portable.

– Tu fouilles dans le portable de ton père ?

– Évidemment. Et fais attention parce que ma mère aussi. Moi, je passe avant pour effacer, éviter les drames.

– Quel genre de drames ?

Valentin a soupiré avant de répéter :

– Papa est malade ?

Louise a improvisé un mensonge.

– Je me suis trompée de destinataire. Je m’adressais à un patient qui s’appelle Edmond… Edmond, Étienne, ça se suit dans mes contacts.

– Comment tu peux me mentir, tata ? À moi ? J’croyais que j’pouvais t’faire confiance.

Il y a eu un long silence. Elle a deviné que Valentin étouffait des sanglots.

– Ton père a un cancer. Il refuse les traitements. Jure-moi que tu n’en parleras à personne.

– Je te jure…, a-t-il murmuré.

– Même pas à lui ?

– Je te le jure, tata. Tu vas le soigner ?

– Je vais tout faire pour, s’il accepte.

– Pourquoi il accepterait pas ?

– Parce qu’il pense que c’est trop tard, qu’il est condamné.

À nouveau un silence. L’adolescent a encaissé. « Condamné », ça voulait dire que tout était fichu. Ça voulait dire qu’il allait perdre son père. Et puis il a repris le fil de ses questions. Il voulait comprendre.

– Pourquoi il pense ça ?

– Parce que le stade de sa maladie est avancé.

– Et toi, tata, tu penses quoi ?

– Qu’il n’est jamais trop tard. On ne sait jamais comment le corps peut réagir aux traitements. Il faut essayer pour savoir.

– Et comment tu vas le faire changer d’avis ?

– Je ne sais pas encore.

Louise a échoué. Trois semaines ont passé depuis qu'elle a eu cette conversation avec Valentin, et Étienne n'est toujours pas allé en chimio. Il ne répond plus à ses appels. Il fait le mort.

Un soir, elle s'est postée devant le commissariat, mais il est sorti avec Marie-Castille. Elle l'attendait au Nazir, un café qui jouxte l'établissement. Louise a remarqué qu'Étienne l'avait vue, mais il est passé devant elle, parlant à sa femme pour faire diversion. L'attrapant par le bras, sachant que jamais Louise n'oserait l'aborder en présence de Marie-Castille.

Il y a trois jours, quand elle est arrivée chez ses parents et qu'elle a vu Étienne, Marie-Castille et Valentin dans le salon, un verre à la main, elle s'est dit que ce serait durant ces quelques heures en famille qu'elle parviendrait à le convaincre. Valentin et elle se sont isolés pour en parler. L'adolescent est d'une sagesse qui déconcerte Louise. Comme Adrien lorsqu'il était enfant, quelque chose qui touche à une maturité anormale. Pourquoi certains enfants grandissent-ils plus vite que d'autres ? Pour Adrien, Louise sait. Mais pour Valentin, elle l'ignore.

– Je pense que je vais parler à papa, lui demander de se faire soigner pour moi.

– Le problème, c'est que tu n'es pas censé savoir. Et que tu es bien jeune pour porter une telle responsabilité.

– Je peux lui dire que j'ai fouillé dans son téléphone. Au pire il m'engueulera… Même s'il m'engueule jamais.

– Et ta mère ? a demandé Louise sans trop y croire.

– Si maman sait, ça va faire un drame. Papa va partir pour de bon… On pourra jamais le r'trouver. Toi, tu connais personne qui pourrait lui parler ?

Louise n'a pas réfléchi longtemps.

– Si… Enfin je crois.

– Qui ?

– Adrien et Nina.

– Qui c'est ?

– Ses amis d'enfance.

Adrien ouvre les yeux et lui sourit. C'est leur vingt-troisième nuit de Noël dans cet hôtel.

– Tu veux que je te fasse un enfant ?

Louise ne répond pas. Elle a quarante ans, ne s'est jamais mariée. Quelques amours de passage, une vie de liberté rattachée à celle d'Adrien.

– J'ai gâché ta vie, lui dit-il.

– J'adore ma vie, répond Louise. Mais en ce moment, c'est mon frère qui gâche la sienne. Il faut que je trouve un moyen de l'emmener se faire soigner… Je ne peux pas le forcer. J'aimerais que tu lui parles.

Adrien referme les yeux. Louise ignore ce qui s'est passé entre son frère et lui, mais une chose est sûre : ils sont fâchés à mort.

*

Nina ne dort pas. Elle écoute la respiration de Romain. Elle a passé un réveillon exquis, doux, joyeux. Elle n'en avait pas passé d'aussi beau depuis son grand-père. À minuit, ils avaient déjà ouvert leurs cadeaux, des chocolats et un stylo plume pour Romain, une boîte de fusains et un grand carnet de feuilles à dessin pour elle. Nina n'a pas réagi, les yeux écarquillés comme si elle découvrait la boîte noire d'un avion qui s'était crashé il y avait vingt-trois ans.

– Comment tu sais ? a-t-elle fini par demander.

– Je sais.

– Qui t'a dit ? Je n'ai pas touché un crayon depuis l'âge de dix-huit ans.

– J'ai vu ta note de dessin au bac.

– Où ?

– J'ai cherché.

– …

– Les notes du bac c'est comme les dossiers médicaux… même si beaucoup de choses ont été perdues… Pourquoi tu as arrêté le dessin ?

– Parce que je suis passée à autre chose.

– Quelle chose ?

– La vie, la vraie.

– À dix-huit ans ?

– Oui.

– Dessine-moi.

– Maintenant ?

– Oui.

– J’ai oublié.

– Je ne te crois pas.

Nina a ouvert son carnet, s’est saisie d’un fusain. Ses mains tremblaient.

– Assieds-toi en face de moi, lui a-t-elle dit.

– Il faut que je prenne la pose ?

– C’est inutile. Ça ne va pas être long.

Nina a tracé quelques traits et tendu la feuille à Romain.

– Voilà.

Romain a découvert la tête d’un bonhomme comme en dessinent les enfants en maternelle. Un cercle pour la tête, deux ronds pour les yeux, deux points pour le nez et un trait droit pour la bouche.

– J’ai l’air de faire la gueule, a-t-il constaté, malicieux. C’est fou comme je ressemble à mon père.

Ils ont éclaté de rire.

– Je ne sais plus dessiner.

– C’est comme l’amour. Tu m’as dit que ton corps avait oublié, pourtant…

– Pourtant, quoi ?

– On monte dans la chambre ?

Ils ont passé la nuit à faire l’amour. C’était plus doux que les premières fois. Ils commencent à se connaître. Ne sont plus surpris par l’odeur de leurs peaux. Au contraire, elles se retrouvent et c’est bon. Il ne faut pas tomber amoureuse, s’enjoint Nina, la dernière fois ça a viré au cauchemar et maintenant qu’elle s’en est sortie, elle ne veut pas retomber. Pourquoi dit-on « tomber amoureux » ? Elle, elle attendait de l’amour qu’il l’élève. C’est pourtant le contraire qu’elle a connu, une chute vertigineuse.

Nina enfile une chemise trouvée dans la penderie de Romain. Elle descend dans le séjour. Les restes de leur repas de fête sur la table. Les papiers cadeaux par terre. Sur le canapé, Bob dort contre le chat. Nina pose son carnet sur ses genoux et les dessine. Elle prend son temps, gomme, reprend. Une heure plus tard, elle a terminé. Le résultat n’est pas désastreux. Elle est habituée à esquisser des animaux, elle a passé son enfance à le faire avec Paola et ses chats. Elle n’a rien oublié. Elle fixe le dessin et sent le chagrin monter. Une larme tombe sur la table basse, à côté des coupes à champagne vides. Puis deux, trois, quatre. Elle

laisse faire. Depuis combien d'années n'a-t-elle pas laissé faire ?

*

Étienne et Marie-Castille font l'amour. Lui sur le dos, elle sur lui. Ça l'arrange, il est épuisé. Et depuis qu'il est arrivé chez ses parents, il picole pour faire taire la douleur physique et psychologique. Les fêtes de fin d'année ça a du bon, à peine sortis de table, on passe à l'apéritif et on remet ça. Les grands crus que l'on remonte de la cave. Ses parents, heureux de les voir tous réunis, les gâtent. Bien qu'il soit devenu inspecteur, son père le considère toujours comme un raté. Étienne voit bien qu'il préfère même Louis et Lola à Valentin. Le regard qu'il pose sur eux n'est pas le même. Valentin lui ressemble sans doute trop. Avec Louise, son père est différent, c'est une fille. Paraît que les pères sont attendris par leur fille. Pourtant, d'après l'histoire familiale, c'est Louise qui est un accident. C'est elle l'enfant que l'on n'attendait pas. La petite dernière comme un cadeau empoisonné. Celle pour qui sa mère a été obligée d'arrêter de travailler quelques années. Mais lui, Étienne, ses parents le désiraient, nom de Dieu.

Marie-Castille l'a réveillé dans la nuit, il a senti la bouche de sa femme sur son sexe. Il lui a caressé les cheveux, fermant les yeux, faisant semblant d'apprécier. Pour bander, il imagine des scènes invraisemblables, surtout rien d'autre, fixer des nichons et des culs imaginaires, inventer une fille masquée, chaude, les poignets liés, qu'il fait jouir. Il faut tenir l'érection, s'il débande elle va pleurer, geindre, lui dire qu'il ne l'aime plus. Pourtant il l'aime. Mais là, maintenant, c'est difficile. Il a besoin d'être seul. De retour à Lyon, il organisera sa disparition. Il a pris une assurance-vie au nom de son fils, pour que jamais il ne manque de rien. Même s'il sait que Valentin ne manquera de rien, sauf d'un père. Au fond, cette maladie l'arrange. C'est la fin des circuits, des petites voitures télécommandées, monter sur des manèges en le tenant par les épaules, fini ce temps où Étienne pouvait jouer à l'enfant pour être en phase avec son garçon. Valentin va entrer dans un âge où l'on pose des questions, d'homme à homme. Que lui dirait Étienne ? Quels conseils venant de lui pourraient avoir la moindre valeur ?

Marie-Castille est commissaire divisionnaire, elle est très bien rémunérée. La

maison est déjà payée. Pas de crédit sur le dos. Elle refera sa vie. L'idée que son fils et sa femme se recueillent sur sa tombe le révulse.

Organiser sa disparition. Même mort, il faudra disparaître. Sans papiers d'identité sur soi. Finir dans une fosse commune.

Pour l'heure, il s'imagine dans une partouze, des filles sur et sous lui, belles à crever, des corps enchevêtrés, des bouches, le plaisir dans les gorges, les souffles, des dentelles, du cuir et des talons aiguilles. Il jouit. Il en pleurerait tant il est soulagé. C'est terminé. Il embrasse sa femme qui se blottit contre lui, lui souffle un « Je t'aime » à l'oreille. Il ferme les yeux, il entend Louise se garer sous les fenêtres, couper le moteur de sa voiture. Grincements de l'escalier, rai de lumière sous la porte de la chambre quand elle allume le couloir, robinets qui coulent dans la salle de bain. Les sons de son enfance et de son adolescence. On connaît tout d'une maison, de ses habitudes, rien qu'aux bruits que l'on y fait. Plus de lumière. Louise est entrée dans sa chambre. Comme chaque année, sa sœur a passé la nuit avec l'*autre*.

47

18 août 1994

Nina ouvre les yeux. Emmanuel, allongé contre elle, la regarde et lui sourit.

– Tu parles en dormant.

– J’ai appelé mon grand-père ?

– Non.

– J’ai rêvé qu’il était mort… et il est mort.

– Je suis désolé.

Elle se tourne sur le côté et ramène ses genoux contre sa poitrine, en position fœtale.

– Je suis toute seule maintenant.

– Je suis là.

Nina le dévisage. Se moque-t-il d’elle ? Profite-t-il de la situation ? Pourquoi un homme comme lui s’occuperait-il d’une gamine comme elle ? Ils se connaissent à peine.

Elle rassemble ses pensées, dresse la liste des choses à faire en priorité :

– Il faut que je déménage, que je vide ma chambre avant de partir à Paris.

– Pourquoi ?

– Parce que la maison n’est pas à nous, papy la louait à la ville.

– Je vais te l’acheter.

– …

– À quoi sert d’avoir de l’argent si ce n’est pas pour aider ceux qu’on aime ?

– Mais… elle n’est peut-être pas à vendre… Et tes parents ? Qu’est-ce qu’ils diraient ?

– Mon amour, j’ai vingt-huit ans.

– Tu viens de m’appeler « mon amour ».

– Oui, parce que tu es mon amour. Le grand amour de ma vie. Jamais je n’ai aimé comme je t’aime, Nina.

Elle l’enlace. C’est la première fois qu’on lui fait une telle déclaration. Comme dans les chansons qui font rêver. Lorsqu’elle a entendu *Un homme heureux* de William Sheller – « Pourquoi les gens qui s’aiment sont-ils toujours un peu les mêmes ? » –, elle a pleuré.

– Avec Adrien, on a une théorie. On pense que quand la vie nous prend quelque chose, elle nous donne autre chose en retour.

– C’est pour moi que tu dis ça ?

– Oui.

Emmanuel l’embrasse, la caresse, pose des baisers sur son corps comme s’il s’agissait d’une pierre précieuse, cherche le plaisir de Nina, le trouve, elle tremble. Elle pense : *Je ne suis plus seule, quelqu’un m’aime. Plus personne ne m’abandonnera. Il m’aime.*

*

Adrien sort promener Paola puisque Nina n’est pas rentrée de la nuit. En faisant le tour du quartier, la vieille chienne semble trimballer autant de tristesse que lui. Ils ont du mal à avancer, la tête basse, regardant l’asphalte sans comprendre ce qui leur arrive.

Où est Nina ? se demande Adrien. *Si elle avait été là…*

En se levant, il a téléphoné à Marie-Laure. Non, elle ne l’avait pas vue. Elle lui a suggéré d’appeler Emmanuel Damamme. Mais il n’en a pas envie. Il y a quelque chose chez cet homme qui le révulse. Il ne saurait dire quoi si ce n’est qu’il est jaloux de lui. Il a du mal à supporter que Nina soit avec un beau type, grand, intelligent, riche, irrésistible. Leur jeunesse qu’il prenait pour une force est bousculée, ébranlée.

Il se rassure en se disant que dans quinze jours, ce sera terminé. Adrien emmènera Nina loin d’ici. À cette pensée, il relève la tête, marche plus vite. Et

puis, comme un boomerang, la colère revient. Pourquoi Pierre Beau est-il mort ? Ils étaient si bien avant, tous les trois. Ils l'ignoraient, rêvaient d'un avenir à Paris sans savoir qu'à La Comelle, en dehors de l'année Py, c'était le paradis. Le socle, l'appui dont ils avaient besoin pour prendre leur envol. Le lieu d'une enfance douce et protégée, un berceau éloigné du malheur. Tenant la laisse de Paola d'une main, Adrien essuie une larme de l'autre. *Étienne à gauche, Nina au milieu, moi à droite*. L'horizon qui leur paraissait si clair lorsqu'ils ont fêté leur bac en juillet dernier s'obscurcit. Il est 8 heures du matin en été, pourtant, il semble à Adrien qu'il est minuit au cœur de l'hiver.

Il ramène Paola, la nourrit, elle et les chats, remplit les gamelles d'eau fraîche parce que Étienne n'y pensera pas.

Étienne… Adrien monte à l'étage, pousse la porte, le regarde endormi dans le lit de Nina comme pour s'assurer qu'il n'a pas rêvé. Il est allongé sur le ventre, un oreiller sur la tête. Adrien pense à Louise, réprime une envie de dégueuler, là, dans la maison du mort et de l'absente.

Il saute sur son vélo et pédale vite, très vite, à perdre haleine. Quand il arrive à la station-service, il est à bout de souffle. Il ouvre sa guitoune, met les pompes de gasoil et super en route. Une Renault Clio rouge se gare. « Le plein s'il vous plaît, jeune homme. »

*

Nina sort de la salle de bain, elle vient de croiser son visage dans le miroir, défiguré par le chagrin. Elle veut reprendre son travail chez Damamme sans attendre. Elle dit à Emmanuel que rentrer chez elle, passer des journées entières dans une maison vide lui paraît impossible. Il répond : « Je comprends. » Il veut l'emmener, mais elle refuse qu'on les voie tous les deux. La fille de l'été et le fils du patron ne peuvent arriver dans la même voiture.

– Après, les autres, elles vont me regarder, j'sais pas. Déjà que je suis orpheline.

Emmanuel lui dit qu'il n'a pas du tout l'intention de la cacher.

– Je veux que tout le monde sache que nous sommes ensemble.

Et c'est sur le chemin entre la propriété et les Transports Damamme, dans l'Alpine A 610 rouge cabriolet, qu'Emmanuel prononce ces mots :

– Tu es si jeune, Nina, je pense qu'il faut que tu récupères. Partir à Paris dans quinze jours, ce serait de la folie. Laisse passer une année scolaire, et rejoins Étienne et Adrien à la rentrée d'après.

Ce serait tellement plus simple, se dit immédiatement Nina. *La solution, c'est peut-être ça. Récupérer avant de partir.* Pour l'instant elle est déphasée, comme dans un bad trip. Elle a déjà vu des potes du lycée péter les plombs après avoir gobé un acide. Sa tête, ses muscles douloureux, son mal-être, son chagrin, ses ressassements lui laissent à penser qu'elle est dans le même état qu'un type qui rentre d'une rave party à 8 heures du matin.

– Et puis pendant ce temps-là, tu continueras à travailler chez nous… Pendant un an, tu peux te constituer un capital qui va te permettre d'être libre à Paris… Et moi, je te garde encore un peu, ajoute Emmanuel.

Il baisse le son de la radio. *Une chanson d'été*, pense Nina, *ailleurs qu'ici c'est l'été, des gens sont à la plage.*

Mangez-moi ! Mangez-moi ! Mangez-moi !
C'est le chant du psylo qui supplie
Qui joue avec les âmes
Et ouvre les volets de la per-cep-tion…

Combien de fois Nina, Étienne et Adrien ont dansé et chanté sur ces paroles en riant comme des baleines. C'est Joséphine qui emploie cette expression, « rire comme une baleine ». Depuis que son grand-père est mort, toutes les baleines du monde ont dû cesser de rire. Repenser aux garçons, c'est comme convoquer des souvenirs d'enfance quand on est adulte, la légèreté et la joie lui paraissent lointaines. *Il y a encore un mois, je faisais la danse du tapis au Club 4.*

– Tu pourras me déposer chez moi à midi ? Il faut que j'aille voir si tout va bien pour mes animaux.

– Évidemment.

– Merci.

Il caresse son genou. Ses mains sont grandes et belles. Nina saisit ses doigts et les embrasse en fermant les yeux. *Je ne suis plus seule, quelqu'un m'aime. Plus personne ne m'abandonnera. Il m'aime.*

– Il faut aussi que tu remeubles ta maison puisque ta mère a tout pris… On ira les acheter ensemble.

Ma mère, pense Nina. *Cette* chose *qui a fumé une cigarette à côté de moi.* Trop de souffrances tuent la souffrance. Nina remonte le son de la radio et chante tristement :

Mangez-moi ! Mangez-moi ! Mangez-moi !
C'est le chant du psylo qui supplie
Qui joue avec les âmes
Et ouvre les volets de la per-cep-tion…

*

Au même moment, Adrien aperçoit l'Alpine rouge passer à vive allure. C'est comme une scène de cinéma en accéléré. Adrien devine les cheveux au vent de Nina, son profil, sa nuque. Elle est donc avec *lui*. Elle l'a trahi. Elle lui préfère le dandy.

Dans sa guitoune, déjà qu'il broyait du noir en repensant à la nuit dernière, il se foutrait bien en l'air. Qu'est-ce que ça fait de boire de l'essence ? On a déjà vu quelqu'un se suicider en se faisant le plein ? Et le comble, c'est qu'il doit déjeuner avec son père. Ce dernier veut parler de son installation à Paris.

– Il faut qu'on gère, lui a-t-il dit au téléphone.

Sylvain Bobin ne sait faire que cela, « gérer ». Ce n'est pas un père mais un administrateur. Adrien n'a pas eu le courage de lui répondre : « Non, je vais gérer tout seul. »

Ils ont rendez-vous au restaurant de l'hôtel des Voyageurs. Un endroit un peu chic. D'habitude, ils se retrouvent à la pizzeria du Port, située juste à côté de la passerelle – baptisée ainsi par le patron, un nostalgique de la Méditerranée, bien qu'il n'y ait jamais eu de bateaux à La Comelle à part quelques barques. Ce sera sûrement la dernière fois que Sylvain Bobin mettra les pieds à La Comelle. C'est peut-être pour fêter son soulagement, la fin de ses obligations, qu'il a décidé de changer d'établissement.

– Le restaurant des Voyageurs ? Ben dis donc, ton père fait les choses en grande pompe…, a ironisé Joséphine.

*

Il est 14 heures. Marie-Laure pénètre dans le jardin de Pierre et Nina Beau.

Tout est sec, les fleurs et les légumes crèvent déjà de soif. Alors qu'on a enterré Pierre qu'hier. C'est fou comme tout ce qu'un homme laisse derrière lui est fragile.

Combien de mois faudra-t-il aux pluies pour éparpiller le gravier, aux fissures des murs pour s'agrandir, aux mauvaises herbes pour tout dévorer, à l'humidité pour noircir les joints, aux vents pour maltraiter les tuiles ?

Marie-Laure observe la mine défaite des pieds de tomates sur leurs tuteurs. Normalement elle s'y attellerait tout de suite, normalement elle aurait déjà l'arrosoir à la main. Mais il y a plus urgent. Elle appelle plusieurs fois Étienne, qui ne répond pas. Elle entre dans la maison, redécouvre les pièces vides.

Mais qui a bien pu faire cela ?

Marie-Laure monte dans la chambre de Nina, trouve son fils endormi. Au pied du lit, la chienne ouvre un œil et le referme aussitôt.

Marie-Laure semble contrariée de le découvrir seul. Elle pose une main sur son épaule nue. Se rappelle le jour de sa naissance, sa peau est la même, une douceur particulière, un tissu satiné. Elle aime encore le respirer comme lorsqu'il était enfant. Elle n'ose plus le faire maintenant qu'il est presque un homme, mettre son nez dans son cou et le renifler bruyamment, alors il lui arrive de respirer ses tee-shirts dans la corbeille de linge sale.

Étienne ouvre les yeux en grognant.

– Clotilde a disparu, lui dit sa mère. Ses parents sont inquiets, ils la cherchent partout… Ils m'ont dit que vous étiez ensemble hier soir.

48

25 décembre 2017

– Joyeux Noël, Simone.

– Joyeux Noël, mon petit.

– Personne ne m’avait appelée « mon petit » depuis mon grand-père.

Simone sourit et rouspète en même temps :

– Je t’avais dit de ne pas venir aujourd’hui !

– Je n’allais quand même pas vous laisser gérer ce petit monde toute seule.

– J’ai rencontré un homme et il me plaît, lâche Simone.

Nina est abasourdie. Entre incrédulité et stupeur, elle fixe Simone comme si cette dernière venait d’avouer un crime et de lui indiquer le lieu où elle a caché le corps. Discrète, adorable et élégante en permanence, Simone est veuve depuis des années, portant le deuil de son fils disparu. Une chape de plomb qu’elle tait. Nina avait presque oublié qu’elle n’en est pas moins une femme.

– Hier soir, nous avons réveillonné ensemble. Et c’était drôlement bien. Il m’avait invitée, et… j’ai dormi chez lui, avoue-t-elle en souriant à Nina.

– Mais c’est génial, Simone !

– Oui, ça tu l’as dit, c’est génial… Moi qui me pensais fichue pour… ces choses-là.

Nina se mord la lèvre pour s’empêcher de rire.

– Comment l’avez-vous rencontré ?

– À la danse… Chaque dimanche, ma voisine va guincher au foyer municipal.

C’est un machin de vieux avec musette. L’horreur… Moi, mon truc, c’est Matthieu Chedid, M si tu préfères. Tu vois qui c’est ?

– Oui.

– Bref, un bal pour les veufs. Avec repas, piste et spots. Au début je ne voulais pas y aller… Mais ma voisine a insisté. Elle m’a comme qui dirait traînée là-bas… Et en fait, c’était chouette. Il s’appelle André. Je lui ai tout de suite tapé dans l’œil. Et toi ?

– Quoi, moi ?

– Tu as rencontré quelqu’un ?

Nina ne s’attendait pas à cette question. Surtout venant de Simone. Décidément, quand on croit connaître les gens… Elles sont en train de laver les chenils à grande eau alors qu’il fait moins cinq ce matin. Trois chiens déambulent autour d’elles. Il faut gratter jusqu’à ce que le ciment soit sec, sinon les surfaces gèlent et ce serait fatal aux coussinets et à l’arthrose des animaux. Elles en ont pour des heures et des heures de travail, à grelotter l’une à côté de l’autre, emmitouflées dans leurs grosses vestes, un bonnet vissé sur la tête.

– Non, moi je n’ai personne, finit-elle par répondre.

– Ah bon ? Je croyais. Tu as la petite mine des jolies nuits.

Nina rougit comme une collégienne.

– Je n’ai pas rencontré… Disons juste que… j’ai passé une belle nuit de Noël, vous avez raison.

– J’en étais sûre, jubile Simone. Qui est-ce ?

– Le monsieur qui a adopté Bob, avoue Nina en rougissant de plus belle.

– Ah oui, je vois… Bien, très bien. Et comment va Bob ?

– Bien, très bien, plaisante Nina.

– Il est heureux ?

– Très heureux.

– Moi, je vais prendre Cannelé. Je l’emmène tout à l’heure.

Nina est stupéfaite.

– J’croyais que vous ne vouliez plus de chien chez vous !

– Moi aussi, je croyais. Tu sais, Nina, on croit. Et puis on se trompe.

*

Louise entre dans la chambre d'Étienne, referme la porte tout doucement derrière elle. Après la distribution des cadeaux, son frère est remonté se coucher, prétextant un mal de tête. Il dort. Louise s'assied sur le lit pour l'observer, elle pose délicatement deux doigts sur son poignet pour prendre son pouls.

Elle est encore imprégnée d'Adrien. Elle le porte sur elle comme un manteau qu'elle va mettre des jours et des jours à retirer. Puis elle le posera sur un cintre jusqu'à un jour prochain. En regardant son frère dormir, elle se souvient de Saint-Raphaël. L'été de ses vacances avec les trois. La première fois que Louise a regardé un garçon dormir, c'était Adrien. Comme ce matin, elle s'était glissée dans sa chambre. Nina et Étienne étaient partis avec Marie-Laure et Marc pour faire de la plongée. Adrien avait préféré rester à la maison. Sa peur panique des serpents, la trouille de tomber nez à nez avec une bestiole sous-marine qui y ressemble. Louise est restée longtemps près de lui, puis il a ouvert les yeux. Dans la pénombre, il a mis quelques secondes à la voir, la deviner, assise dans un rocking-chair à deux mètres de lui. Il lui a souri, lui a demandé de venir près de lui. Elle s'est assise sur le bord du lit.

Il a dit :

– Tu sais, je ne suis pas un garçon comme les autres.

Elle a répondu :

– C'est pour ça que je t'aime.

– Tu m'aimes ?

– Oui, depuis que je suis toute petite.

– Tu es toujours toute petite.

– Non, j'ai treize ans. Tu as déjà embrassé une fille ?

– Sur la bouche ?

– Oui.

– Non. Je n'ai jamais embrassé personne.

– Tu as déjà fait l'amour ?

– Ben non, puisque je n'ai jamais embrassé personne.

– Tu veux qu'on essaye ? lui a-t-elle demandé.

– De faire l'amour ?

– Non, de s'embrasser.

Adrien a fait oui de la tête. Elle s'est glissée sous le drap contre lui, a mis sa tête sur son épaule. Son cœur battait à se rompre mais ce matin-là, elle se sentait

tous les courages. Elle aurait pu rester ainsi toujours, dans cette chambre, la fenêtre ouverte, les persiennes tirées, les stries de lumière vive, le chant des cigales à l'extérieur. Elles chantaient à partir de 10 heures, dès que le soleil se posait sur les pins, c'était leur signal de départ. Louise s'est assise dans le lit et s'est déshabillée, elle portait une robe en coton à bretelles jaune, sans sous-vêtements. Adrien était en caleçon. Il a pris la robe dans sa main, l'a respirée.

– Tu sens bon.

Elle s'est retrouvée nue contre lui. Adrien s'est écarté pour la regarder. Il a posé ses yeux sur chaque partie de son corps, comme fasciné. Comme s'il admirait une toile de maître.

– Tu es belle, Louise.

Puis, du bout des doigts, il l'a effleurée. Le visage, la bouche, le cou, les seins, le ventre, le sexe, les cuisses, il est descendu et remonté plusieurs fois le long de son corps. Juste du bout des doigts. Elle se souvient encore de ses frissons, sa peau devenue chair de poule, un liquide chaud entre ses cuisses. Comme une violente envie de faire pipi dans son bas-ventre. Elle a fini par fermer les yeux. Elle lui a dit : « Je me caresse souvent en pensant à toi, tu veux voir comment ? », Adrien a répondu oui.

Elle s'est allongée sur le ventre, a tourné la tête vers lui, l'a regardé dans les yeux et s'est caressée. Il avait plaqué sa robe contre lui, comme pour la respirer elle, sans la toucher. Puis, à son tour, il s'est allongé sur le ventre et l'a imitée. Ils ont joui ensemble, en se tenant la main.

Que du silence dans la chambre, les yeux de Louise dans ceux d'Adrien. Ils se sont rapprochés et se sont embrassés sur la bouche, cherchant la langue l'un de l'autre. Après, ils se sont endormis, dans une chaleur partagée.

– Tu penses à lui, grommelle Étienne.

Louise sursaute.

– Non, je pense à toi. Il faut qu'on parle.

Étienne ramène un oreiller sur sa poitrine.

– Sors de ma chambre, j'ai vu à tes yeux que tu pensais à lui. Tu n'as jamais su mentir.

– C'est vrai que pour le mensonge, c'est toi l'expert.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Te faire hospitaliser.

Il lui tourne le dos.

– J'irai pas.

– C'est ridicule. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour Valentin.

– Pour qu'il me voie souffrir ? Me faire charcuter ? Perdre mes cheveux ? Dégueuler après les chimios et ne plus tenir debout ? Tu veux que mon fils voie ça ?

– Au moins, il verra que tu te bats !

Marie-Castille entre dans la chambre.

– Mais qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi vous criez ?

Louise lui sourit.

– Non, c'est rien… Je voulais qu'on aille voir un vieil ami ensemble.

– Quel ami ? demande Marie-Castille, suspicieuse.

– N'en parlons plus, la coupe Étienne, je n'irai pas. Mesdames, auriez-vous l'obligeance de quitter ma chambre ? J'aimerais me lever et je suis à poil. Vous connaissez ma pudeur légendaire.

Louise se lève et sort, accablée. Elle essaie de sourire à Marie-Castille mais n'y parvient pas. L'espace d'un instant, elle se retourne vers elle pour lui dire la vérité, trouver l'aide dont elle a désespérément besoin pour faire plier son frère. Étienne, qui le devine et l'entend penser, crie froidement : « Louise ! Non ! » Elle réprime une envie de hurler, ravale ses larmes et quitte la chambre.

Derrière la porte, elle entend Marie-Castille et son frère se disputer. « Calme-toi… Tout va bien… – Me prends pas la tête… Un copain de lycée… pas envie de le voir… Louise insiste… Vous me saoulez, tous… j'ai envie d'être seul… s'il te plaît… je suis fatigué… – Tu me caches quelque chose, Étienne… – Oui ma bite… J'aime pas qu'on me voie à poil… Ne pleure pas… C'est Noël… La paix… pitié… la paix… on est en vacances… Venir m'emmerder jusque dans ma chambre… »

Valentin rejoint Louise. D'un regard, elle fait comprendre à l'adolescent qu'elle a échoué une fois de plus.

*

Je rentre chez moi les bras chargés de paquets. Je les avais dans le coffre de ma voiture depuis plusieurs jours, mais j'attendais Noël pour les lui offrir. Ça y

est, je suis passée de l’autre côté : la débilité profonde. Je fais des cadeaux à mon chaton. À moins que ce soient les prémices d’une sénilité précoce.

Je pose un nouveau panier ultradoux contre le radiateur, un arbre à chat à côté du canapé alors que dans quelques mois il aura toute la campagne environnante pour s’ébattre. J’agite quelques gadgets devant son minuscule minois rose, des jouets en plastique moches. Il pose sa patte sur une petite balle qu’il fait rouler. En observant Nicola je me dis que j’ai détesté être enfant unique. Et si j’allais en chercher un autre ? Un petit aussi, pour qu’ils grandissent ensemble et qu’ils soient branchés sur la même longueur d’onde. Nicola s’ennuiera moins avec un congénère à quatre pattes qu’avec moi, une des personnes les plus sinistres et solitaires de la planète. Chez moi, même les plantes finissent par se suicider, refusent de s’alimenter, tombent des fenêtres, s’automutilent. Heureusement que mon tilleul est âgé, qu’il a eu le temps de pousser avant mon arrivée, de fréquenter le ciel de suffisamment près.

Il doit y avoir une permanence au refuge. Même le jour de Noël. Si je n’y vais pas maintenant, je n’irai jamais. Après, je réfléchirai. Et si je réfléchis, Nicola grandira seul et finira dépressif et neurasthénique, comme moi.

Dix minutes après cette soudaine pensée, envie, ce regain de pessimisme ou d’optimisme, je ne saurais dire, je suis garée devant les grilles du refuge. Deux véhicules y sont stationnés, dont le combi Citroën de Nina. Je pénètre à l’intérieur pour la deuxième fois de ma vie. Quand Nina m’a surprise en train de glisser l’enveloppe d’argent dans la boîte aux lettres et qu’elle m’a offert un café dans son bureau, il faisait nuit, je n’ai rien vu du lieu. Ce matin, je le découvre de jour. Pas folichon. Fait de bric et de broc. Des baraques en ciment, du préfabriqué. À droite, un gros chien noir type griffon aboie sans conviction. À gauche, trois box isolés dont deux vides, avec l’inscription « Fourrière », un chien me fixe, tristesse, je baisse les yeux, honteuse, comme si c’était moi qui l’avais abandonné. Je pousse une deuxième grille et rejoins le chenil. Partout, il est écrit qu’il ne faut pas mettre les mains à travers les barreaux. Mon entrée dans l’espace des chiens est fracassante, tous se mettent à gueuler sur mon passage sans discontinuer.

Une petite dame finit par sortir d’un local.

– Bonjour.

– Bonjour… Nina est là ?

– Elle est partie sortir un chien. Je peux vous aider ?

– J’ai adopté un chaton et… je voudrais lui prendre un copain.

La petite dame me sourit et m’entraîne vers la chatterie. Ça sent la merde et le détergent.

– Les litières n’ont pas encore été nettoyées, me dit-elle.

Quelques félins m’observent, méfiants. D’autres s’approchent, me reniflent. Un ou deux se risquent à se frotter contre mes jambes.

– On ne fait pas d’adoption le jour de Noël, m’informe la petite dame.

– Pourquoi ?

– Nos bureaux sont fermés.

– Mais Noël… c’est justement le jour où il faudrait pouvoir adopter.

– Pas faux, me répond-elle. Comment vous appelez-vous ?

– Virginie.

La petite dame me dévisage comme si elle cherchait quelque chose sur ma figure.

– Il est comment votre chaton ? me demande-t-elle.

– Petit. Tout petit. Noir. Avec la truffe rose. On dit « truffe » pour un chat ?

– Museau.

Nina entre dans la chatterie. Elle a l’air transie. Souffle sur ses gants de laine.

– Qu’est-ce que tu fais là ? me questionne-t-elle, comme apeurée.

– Joyeux Noël, Nina.

La petite dame ne lui laisse pas le temps de répondre.

– Ce serait pour adopter un chat, dit-elle d’une voix douce, comme pour s’excuser de m’avoir laissée entrer.

– Tu as perdu Nicola ? s’exclame Nina, paniquée et limite agressive.

– Pas du tout. J’ai peur qu’il s’ennuie tout seul.

– Tu penses que tu vas pouvoir t’occuper de deux chats, toi ? Tu vas savoir gérer ça ?

Méchante, cinglante. C’est sa petite vengeance personnelle. Je ne peux pas la blâmer.

– Oui, enfin je crois.

– Suis-moi.

Nous traversons un couloir et pénétrons dans une pièce surchauffée.

– Ici, c’est la nurserie et l’infirmerie. Ça dépend des jours et des arrivages.

Trois chatons tigrés dorment, pelotonnés les uns contre les autres.

– Je pourrai t'en donner un dans une quinzaine de jours. Pour l'instant, ils récupèrent.

– On peut les séparer ?

Elle plante ses beaux yeux noirs dans les miens. Tout de suite me reviennent les paroles qu'elle avait chantées à la fête de fin d'année du collège.

On se reverra tous les jours, dès notre retour
Où vas-tu, les yeux noirs, tu t'en vas vers nulle part…

Étienne et Adrien derrière leur clavier, Nina au micro. Nous étions tous en troisième. Ils avaient organisé un concert dans la cour du Vieux-Colombier, sous le préau. Je vois encore la banderole, les lettres TROIS joliment dessinées sur un tissu blanc par Nina. Trois, c'était le nom du groupe qu'ils avaient fondé. Un hommage à l'album *3* du groupe Indochine dont ce jour-là Nina a interprété *Tes yeux noirs, Canary Bay, Troisième sexe, Trois nuits par semaine*. Elle a enchaîné avec des chansons originales écrites par Adrien et elle sur des musiques qu'Étienne avait composées. Des paroles un peu bizarres. Des mélodies surannées. Mais Nina avait une belle voix. J'adorais l'écouter.

– C'est la vie de se séparer. Faut bien qu'ils grandissent… Vont pas rester collés les uns aux autres, me dit-elle sans ciller.

Un ange passe, il s'attarde. Durant ce long temps mort, comme si on venait de se dire : « On joue au jeu du silence », j'observe les chatons endormis. Des cages vides, des sachets de nourriture, une armoire à pharmacie, des médicaments sous clé, un vieux poster où l'on voit un chien derrière des barreaux avec ces mots : « Coupable de quoi ? »

Nina finit par rompre le silence :

– Il y a deux mâles et une femelle. Tu veux lequel ?

– La femelle.

49

Janvier 1995

Cinq mois que Pierre Beau repose au cimetière.

Nina est assistante de direction. Elle travaille avec le directeur administratif et financier, Yves-Marie Le Camus, un homme charmant. Elle gère son courrier, ses appels téléphoniques, l'envoi et la réception de ses fax, la recherche sur minitel de la solidité financière de potentiels clients, la rédaction des rapports de réunions. Elle gagne 9 000 francs par mois sur treize mois. Elle ne fait pas de fautes d'orthographe, ne dessine pas, n'écrit plus de chansons.

Chez Damamme, elle est appréciée de tous, sa jeunesse séduit, ses dix-huit printemps attirent les gentillesses. Elle est jolie et joue son rôle de parfaite employée à merveille.

La semaine, elle dort chez elle, vit avec Paola et ses chats. C'est un des jardiniers de la propriété des Damamme qui entretient les extérieurs. Et du vendredi au lundi matin, elle passe ses week-ends au Château.

En l'espace de cinq mois, les rouages de sa vie ont été parfaitement huilés par Emmanuel. Il a racheté la maison de son grand-père à la commune pour une misère, l'a remeublée au goût de Nina, lui a trouvé un poste, l'a présentée à ses parents qui la considèrent comme leur belle-fille. Elle déjeune avec eux chaque dimanche midi.

Emmanuel la couvre de fleurs, d'attentions, de cadeaux et de mots d'amour.

Le quotidien de Nina est d'une douceur insensée, tellement doux que parfois

elle en a des bouffées de chaleur. Ça doit être cela, le bonheur. Ne plus avoir peur, ne plus ressentir d'angoisse. Une jolie moquette, une grande baignoire, tout ce qui lui fait envie dans les vitrines se retrouve comme par magie dans son dressing. Pendant que ses potes de lycée sont à Dijon, Autun ou Lyon à se nourrir de boîtes de conserve et trimer dans des studios de quinze mètres carrés, le nez dans leurs cours, elle, elle se sent libre. C'est comme si elle avait dix ans d'avance sur eux.

Une fois par semaine, elle monte au cimetière pour parler à son grand-père et lui faire un état des lieux.

– Je vais bien, ne t'en fais pas. Emmanuel est gentil avec moi. On est tellement amoureux. J'aime bien mon travail, les journées passent vite. Ton jardin est beau. Les animaux vont bien. Le week-end, c'est Joséphine qui dort chez nous. Elle aime s'occuper de la maison, ça la change de son appartement. Elle dit qu'elle va dans sa résidence secondaire. Adrien et Étienne m'appellent souvent. Ils m'attendent à Paris.

Cette vie, c'est comme quand elle jouait à la marchande, petite. Elle étalait des fruits et des légumes dans son jardin, les vendait à des clients imaginaires et enregistrait ses ventes sur une caisse en plastique.

*

Vincennes, RER A, direct jusqu'à Auber, changement, prendre la ligne 7 du métro, arrêt à Poissonnière. Lycée Lamartine, 121, rue du Faubourg-Poissonnière, 9e arrondissement. Adrien emprunte cette routine du lundi au vendredi. Sac à dos, sandwich, pâtes ou salade dans une boîte en plastique. Ces lumières blafardes, ces longs couloirs, ces gens agglutinés, ces portes qui se referment, ces annonces dans les haut-parleurs : « Votre attention s'il vous plaît, trafic perturbé sur la ligne A du RER, suite à un colis suspect… suite à un accident de voyageur… suite à un mouvement de grève, suite à… » La manche des clochards qui dorment par terre, sur des bancs, sous de vieux journaux, des musiciens, des vendeurs à la sauvette, tours Eiffel en toc, fruits, cigarettes, fleurs, des odeurs de pisse, de mauvais vin, violence dans certains regards, punks à chiens, costumes-cravates qui vont jusqu'à La Défense, tout ce monde qui s'agite, court, se bouscule, réunion sans union, dans le même sens, ne se regarde

pas. La masse. Depuis qu'il vit à Paris, il a une envie irrépressible de ne pas bouger, rester dans sa chambre à Vincennes, dans l'appartement où il loge et qui sent la bougie parfumée.

Sortir pour aller en cours lui coûte. Il voudrait dormir toute la journée. Fermer les fenêtres. Chercher le silence. Pourtant, il part avec une heure d'avance et quand il arrive à la station Auber, il s'assied dans un recoin où peu de transferts s'opèrent, pour lire, oublier ce monde souterrain et plonger dans les mots comme il plongeait dans la piscine municipale de La Comelle avec Nina. Depuis qu'il vit à Paris, il a le sentiment de ne plus voir le ciel. De manger du béton. Avant c'était du vert, à présent c'est du gris dans la rétine. Personne ne lui a jamais parlé de cette violence-là. On devise sur les conflits mondiaux, les prisons, les histoires d'amour, les faits divers, les émerveillés, les vieux, la prostitution, les chômeurs, la fabrication des voitures, mais jamais il n'a entendu de témoignages sur ce que ressent un provincial lorsqu'il débarque à Paris. Tout paraît immense, on se perd, on se sent perdu même si on ne l'est pas, personne ne se parle, ne se voit, ne se salue. Les regards tournés vers un intérieur immense, un labyrinthe de solitudes. Comme si une tristesse commune était collée aux semelles des usagers du métro.

Paradoxalement, malgré l'oppression, la foule, Adrien se sent plus libre. Noyé dans la masse. Le fait d'être anonyme le rassure. Ici, pas de racontars, de médisances ni de supputations. Ici, les autres, on s'en fout. Quand on meurt à Paris, personne ne le sait. Quand on meurt à La Comelle, il y a un article dans le journal.

À son grand soulagement, il n'est pas allé au Crous. Se retrouver au milieu d'autres étudiants sans Nina lui paraissait insurmontable. Il loge chez Thérèse Lepic, professeur de piano et amie de son père. Inouï : comment son géniteur, cet homme taciturne, froid et sans intérêt, peut-il être l'ami de cette femme drôle, enjouée, fine, artiste jusqu'au bout des doigts ? Chez elle, il y a des bougies et des dentelles, de nombreux tableaux, des portraits de muses et un dessin de Salvador Dalí que le maître lui a offert en personne. Cette femme de soixante-quinze ans a plus de jeunesse qu'Adrien dans les veines, sa manière de se déplacer, alerte et légère, de s'extasier, de rire. Elle fume comme un pompier mais uniquement dans le salon où elle reçoit et laisse une fenêtre entrouverte nuit et jour. Même en hiver. Il arrive à ses élèves de jouer du piano en manteau

tant l’air est glacé.

Adrien n’a jamais osé lui demander comment elle avait connu son père. Il pense qu’elle a été sa maîtresse. Des photos sépia encadrées dans la chambre de Thérèse témoignent de son ancienne beauté.

La musicienne est menue comme un moineau et ne se nourrit que de fruits et d’amandes. Elle ne mange pas, elle grignote. Elle achète des plats préparés à Adrien chez le traiteur en bas de chez eux.

C’est Sylvain Bobin qui règle le gîte et le couvert, Adrien ignore combien cela coûte à son père et ne veut pas le savoir. Il lui répugne que Thérèse puisse gagner de l’argent sur son dos parce qu’il l’aime. Et si son père ne la payait plus, est-ce que Thérèse le garderait quand même près d’elle ?

Quelle valeur marchande a ce fils tombé du ciel, débarqué de la cambrousse, qui porte le nom de Bobin mais dont Thérèse n’avait jamais entendu parler ?

S’il se fait violence pour se lever chaque matin, affronter les transports en commun et leur florilège de solitudes pour aller jusqu’à Lamartine, c’est parce que son père a prévenu : « Je paye s’il y a de bons résultats, si tu échoues, c’est le Crous. »

Adrien jouit d’une chambre d’environ dix-sept mètres carrés attenante à une salle de bain individuelle. Tout est propre, murs blancs, lit aux draps épais. Son linge est lavé et repassé une fois par semaine. Pas de pied de grue comme tous les autres au Lavomatic du coin. Un grand bureau sur lequel travailler, une fenêtre qui donne sur la rue, troisième étage sans ascenseur – ce qui n’empêche pas Thérèse de monter et descendre plusieurs fois par jour sans aucun problème. Trente-cinq ans qu’elle vit dans cet appartement d’environ quatre-vingts mètres carrés au loyer dérisoire. « Tant mieux, dit-elle, je n’ai pas d’économies, j’ai tout dépensé. » Ses ressources proviennent des cours qu’elle dispense. Thérèse a été mariée très jeune à un militaire de carrière. Veuve à vingt-cinq ans, elle a eu une fille avec laquelle elle ne s’entend pas et vit seule depuis des décennies. Quelques amants sont passés dans son lit – « Ce sont eux qui m’ont ruinée », s’amuse-t-elle à raconter. Les habitudes de Thérèse et d’Adrien se sont tout de suite accordées. Dîner tôt dans la cuisine, puis Adrien se retire dans sa chambre à partir de 19 h 30 pour travailler et Thérèse dans la sienne pour lire, écouter la radio ou regarder *Un siècle d’écrivains*, la nouvelle émission présentée par Bernard Rapp sur France 3. Thérèse est inscrite à la bibliothèque de Vincennes et

s’y rend tous les deux jours pour rendre et emprunter des livres qu’elle dévore. Ce qui rebuterait n’importe quel autre étudiant dans cette vie monacale convient parfaitement à Adrien.

Deux fois par semaine, Adrien téléphone à Nina. Il écoute sa voix en fermant les yeux. Ils parlent de sa vie dans la grande ville, de ses cours, des autres dans sa classe. Il lui dit qu’elle lui manque. « C’est horrible sans toi, dès que je fais quelque chose, je pense à toi. » Comme il n’est pas bien bavard, il n’a pas trop d’amis à Paris. Juste bonjour, bonsoir.

Nina, elle, raconte son travail, Emmanuel, ses collègues. Bientôt, elle viendra voir Adrien. Au printemps, elle aura des congés, et puis il fera beau. Il lui montrera la tour Eiffel et les Champs-Élysées. Et Adrien lui répond :

– De toute façon, en septembre tu me rejoins. On s’arrangera avec Thérèse. Tu dormiras avec moi et ma mère est d’accord pour s’installer chez toi et te payer un petit loyer.

– Oui, trop bien, j’ai hâte.

Le samedi soir, Étienne insiste pour qu’Adrien le retrouve au Bus Palladium. Adrien se demande pourquoi il le sollicite aussi lourdement. Et tant qu’il ne cède pas, Étienne ne raccroche pas.

– C’est bon ? On se rejoint ? Je t’attends devant ?

– D’accord.

Est-ce une promesse qu’il a faite à Nina ou à sa sœur ? Du genre « Promets-moi de ne pas abandonner Adrien quand tu seras à Paris… Toi, tu es à l’aise, pour lui c’est difficile, il est timide. »

Chaque samedi, Étienne débarque avec une fille différente. Il n’arrive jamais seul, mais repart rarement avec celle qui l’accompagne. Étienne partage son appartement avec un colocataire, Arthur, un étudiant qui va dans la même fac que lui et prépare aussi le concours d’entrée à l’École nationale supérieure de la police. « Comme ça, on révise ensemble. On va faire exactement le même parcours. Ça simplifie la vie. » *Tu parles,* pense Adrien, *comme ça, tu pompes sur lui.* Adrien admire Étienne en tout point, mais ne se leurre pas quant à sa capacité à se servir des autres, boire leur substance à la paille pour ne faire que ce qui l’intéresse.

Au Bus Palladium, les jolies filles tournent autour d’Étienne. Il arrive qu’il disparaisse dans les toilettes ou dans la rue. Puis il réapparaît sur la piste comme

par magie, l'assurance en bandoulière, le sourire d'un roi. Adrien aime regarder le manège de la séduction, l'attirance des corps, le jeu de ceux qui s'éprouvent. Il reste en retrait, observe les mouvements, les tenues, les mains qui s'agitent, les cigarettes que l'on tient entre les doigts, la fumée qu'on inspire et expire, les décolletés pigeonnants, les regards qui s'attrapent, s'absorbent.

Adrien écrit même lorsqu'il n'écrit pas.

Il a commencé la rédaction d'un roman et noircit les pages d'un cahier entre ses cours.

Il danse très peu mais adore la musique électro. Elle le nourrit d'images mentales. Les sensations qu'elle produit dans son corps sont positives, colorées, joyeuses. Elles s'apparentent à l'écoute de la musique classique, surtout celle de Bach. L'électro le met dans un état de torpeur qui allège son esprit tourmenté. Elle libère l'oiseau fou qui se cogne à l'intérieur de lui.

Parfois des filles éméchées viennent s'asseoir contre lui, il respire leurs parfums, s'enivre de leurs odeurs corporelles mais jamais ne les touche. *Le Parfum* de Süskind l'a fasciné, une plume trempée dans un bouquet, et ce personnage de Grenouille, glacé.

Étienne pense que c'est à cause de Louise qu'Adrien n'ose pas emballer d'autres gonzesses devant lui.

À Noël dernier, Étienne les a grillés, les a vus sortir d'un hôtel de La Comelle ensemble. Lui revenait du Club 4, il était six heures du matin. Nina et Damamme venaient de le déposer dans le centre-ville, ils voulaient le ramener jusque chez lui mais Étienne a décliné la proposition, préférant marcher pour dessaouler. Que ses parents ne le voient pas dans cet état.

Étienne a pensé halluciner en les voyant tous les deux. Il avait passé le réveillon en famille, avec Louise, quelques heures avant. À minuit, Nina et son bellâtre étaient passés le chercher pour l'emmener au Club 4. Au téléphone, Adrien avait prétexté vouloir rester avec sa mère.

Tu parles, sa mère… c'était pour retrouver ma sœur en douce.

Sa sœur mineure et Adrien main dans la main, sortant comme deux voleurs des Voyageurs. Un hôtel : aucun doute, ils couchaient ensemble.

Étienne aurait pu les dénoncer, coller un jeton à Adrien et une gifle à sa frangine, mais il n'a rien fait. Il est passé par une autre rue pour ne pas les croiser ni être vu d'eux. Au moins Louise ne se tapait pas des connards. Et ça ne

lui paraissait pas déconnant que ces deux-là soient ensemble, tellement chelous. Toujours à se taire ou à parler tout doucement, à lire sans y être forcés, à ne jamais se mettre en rogne, à poser des yeux de merlan frit sur la « beauté du monde ». S'extasier sur une fleur, un papillon ou un tableau dans un musée. Des enfants sages. Comme la surface d'un lac un peu chiant. Étienne, lui, préfère les vagues et la fureur. Le vent et le grésil.

Après la disparition de Clotilde, juste avant d'emménager à Paris, Étienne était allé à la gendarmerie. Les parents de la jeune femme la cherchaient, ne comprenant pas pourquoi elle était partie du jour au lendemain, sans prévenir personne. Une femme l'avait reconnue à la gare de La Comelle le soir où elle devait retrouver Étienne au lac. Le témoin devait prendre le dernier train, celui de 22 h 17 pour Mâcon. Et Clotilde l'attendait aussi.

Interrogé à la demande des parents de Clotilde, Étienne s'est volontiers plié à l'exercice. Posant des questions sur leurs carrières d'officiers aux deux gendarmes qui ont reçu son témoignage. Expliquant que le soir du 17 août 1994, lui et Clotilde devaient se retrouver à 21 heures au lac de la Forêt. Avouant avoir bu en l'attendant, stressé, car ce soir-là il devait lui annoncer qu'il la quittait.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne l'aimais plus.

– Vous vous êtes disputés ?

– Non. Je ne l'avais pas vue en tête à tête depuis le 15 juillet, avant de partir en vacances.

Déjà cinq mois que personne n'a de nouvelles de Clotilde. Elle n'a laissé aucun mot. N'a jamais appelé, ni même envoyé de lettre. Au moment de sa disparition, Clotilde avait dix-huit ans. Or tout majeur a le droit de disparaître sans être inquiété. Clotilde s'est volatilisée en emportant simplement son sac à main contenant sa pièce d'identité et de l'argent. Elle avait travaillé comme serveuse durant l'été et empoché environ 15 000 francs. Elle avait vidé son plan épargne qui en contenait 30 000 deux semaines avant de s'évanouir dans la nature. Tout laissait supposer qu'elle avait prémédité son départ.

La mère de Clotilde a appelé Étienne plusieurs fois, le suppliant de leur donner des nouvelles si elle le contactait. Il a promis.

Cette disparition a bouleversé la vie d'Étienne. Opéré un changement radical en lui. Il se sent fautif. Une culpabilité lourde à porter. Comme pour se racheter,

il s’est mis à étudier. Travailler vraiment.

Partager son appartement avec Arthur, un étudiant sérieux, l’aide. Cette fois, il veut comprendre seul, gravir les échelons.

Il s’octroie une sortie par semaine et un peu de musique le dimanche, mais les autres jours il travaille d’arrache-pied. Il veut devenir flic. Et pas un képi. D’abord passer une licence de droit. Puis le concours d’entrée pour être affecté dans un commissariat.

*

Étienne et son colocataire Arthur louent un deux-pièces à Nation depuis septembre dernier. Nation est à une station de Vincennes en RER. Le dimanche, Adrien les retrouve parfois dans leur appartement.

Étienne a emporté les deux synthétiseurs, le sien et celui d’Adrien, qu’il a installés dans le séjour. Ils jouent ensemble mais sans grande conviction. S’arrêtent souvent pour parler, boire des bières, regarder la télé. Ils pianotent les musiques qu’Étienne a composées avant Paris. Ajoutent un rythme, un instrument, modifient les tempos, les mesures. Mais sans la voix de Nina, c’est d’une tristesse absolue. Une absence qui a un mauvais goût d’éternité. Elle est encore là mais sans y être. Comme si elle était morte. Leur musique sans sa voix est incomplète, boiteuse. Ils ne composent plus, pas le temps.

Adrien attend que Nina les retrouve quand Étienne n’y croit plus. Mais il ne dit rien à Adrien.

À la soirée de Noël au Club 4, il a bien vu que Damamme ne lâchait pas Nina. Même quand elle allait pisser, il la suivait comme un petit clebs jusqu’à la porte des toilettes.

Jamais il ne la laissera partir. Ou alors il viendra avec elle. Ou alors Nina se sauvera. Tranchera dans le vif.

Ils ne seront sans doute plus jamais trois. Mais jouer de la musique, c’est comme garder un trésor, maintenir ce lien qui les unit. C’est faire comme si on y croyait encore.

Étienne s’est mis à la basse sans le dire à personne. Il l’a branchée à un ampli dans sa chambre pour qu’Adrien ne s’en aperçoive pas. Comme un enfant qui délaisse un ami parce qu’il en a rencontré un autre, mais refuse de l’avouer. Le

synthé, il n’en a plus rien à faire. Quand Adrien écoute de la variété française, des « chanteurs à texte », comme il dit, lui préfère le rock alternatif.

Il se fait l’effet d’un traître.

Le téléphone sonne. Adrien et Étienne sont en train de se faire des pâtes dans la cuisine. C’est Arthur qui décroche.

– Salut, c’est Nina, Étienne est là ?

– Oui, je te le passe, répond Arthur. Adrien est là aussi, précise-t-il.

– Ah, génial ! Je l’ai appelé chez madame Lepic mais y avait personne… Allô, les garçons ?

– Ouais, répond Étienne.

– Tu peux mettre en haut-parleur pour qu’Adrien m’entende ?

– Ouais.

Étienne appuie sur le micro. La voix de Nina inonde le petit salon. Elle a l’air bizarre, on dirait qu’elle a bu. Elle semble surexcitée, respire fort.

– Qu’est-ce que vous faites ?

– On se fait des pâtes.

– Vous allez bien ?

– Ouais, ça va.

– Vous m’entendez ?

– Oui, répondent Étienne et Adrien en chœur.

Ça y est, pensent-ils, *elle arrive. Elle quitte La Comelle, et si ça se trouve elle appelle depuis une cabine téléphonique gare de Lyon.*

Les deux garçons se regardent, un sourire d’espoir dans les yeux. Ils retiennent leur souffle. Elle est comme ça, Nina, elle n’a pas de frein.

– Vous êtes assis ?

– …

– Je vais me marier !

50

25 décembre 2017

Une demi-heure que Valentin insiste :

– On y va tous les deux. S'te plaît, pa… Avant de repartir à Lyon demain.

Étienne finit par s'entendre dire :

– D'accord…

– Mais on dit rien à maman sinon elle va vouloir venir avec nous.

– Et ?

– Et… j'ai pas envie, elle aime pas trop les animaux.

– Moi non plus je les aime pas trop.

– Toi, papa, tu fais semblant.

– Semblant ? demande Étienne, figé.

– De pas les aimer.

Étienne dévisage son fils. Il le surprendra toujours. Il tente de le visualiser dans dix, vingt, trente ans. Abandonne. Plus la force de se faire du mal.

D'abord prendre une douche. Étienne laisse la chaleur de l'eau l'envahir. Une sensation agréable, cela faisait longtemps. Après sa dispute avec Marie-Castille dans la chambre, il a chargé la mule, forcé sur la dose de médocs que lui a prescrits sa frangine. Les antidouleurs le soulagent, l'empêchent de penser. Il ferme les yeux, submergé par de belles images, il se revoit sur son skate, glissant sur l'asphalte, la piscine, la fraîcheur bleue dans l'été, les frites, les larmes qui montent aux yeux parce qu'il a vidé le pot de moutarde dans son hot-dog, les

fous rires à trois, les tartines de Nesquik, les films d'horreur, la main de Nina dans la sienne, lui enfonçant ses ongles dans la peau, les fêtes, la musique, la cave, le synthétiseur, l'odeur des fruits pourris dans le jardin de Nina, le tabac, l'alcool, le lac, Clotilde. Il rouvre les yeux. Coupe l'eau. Sort de la douche. Se regarde dans le miroir, ne se voit pas à cause de la buée. *Tant mieux.*

Il croise son père dans les escaliers, ils se regardent à peine.

– Ta mère et Marie-Castille sont parties chercher la bûche, marmonne-t-il.

Ouf, pense Étienne.

À cet instant, avoir sa femme sur le dos serait juste impossible.

Il aperçoit son frère et sa belle-sœur dans le jardin, jouant avec leurs enfants, Louis et Lola. Paul-Émile est un étranger, se dit Étienne. Quand on a un frère qui a une vie de plus que soi, on ne le rattrape jamais. Presque dix ans d'écart. Peu de souvenirs en commun. Lorsque Paul-Émile a quitté la maison, Étienne avait huit ans. Il revenait pendant les vacances scolaires, mais repartait aussitôt avec des potes. Il a rencontré sa future femme très jeune. Il n'y a que quelques photos qui témoignent de leur complicité lorsqu'ils étaient enfants. Étienne sur les genoux de son grand frère. Lui doit avoir trois ans, et Paul-Émile est déjà adolescent. Il était là à Saint-Raphaël chaque année. Mais toujours accompagné par de plus grands. Au fond, Étienne considère son frère comme un pote de vacances. Un type avec lequel il jouait au volley-ball sur le sable. Une sorte de modèle, d'icône familiale flirtant avec l'excellence. Le premier de promo. La fierté paternelle. Et matant tout de même des revues pornos oubliées dans sa chambre.

Ce matin, Étienne réalise qu'il n'a jamais échangé plus de quatre mots avec sa belle-sœur, Pauline. « Bonjour, tu vas bien ? Et les enfants ? Et le boulot ? » Elle a toujours répondu oui. Oui à tout. Coché les bonnes réponses qui n'appelaient pas d'autres questions. Pauline est très belle, discrète, intelligente, aimante. Sans doute dommage d'être passé à côté.

À côté de combien de personnes passons-nous dans une vie ?

Il chasse ses idées noires, enfile sa parka.

Valentin l'attend déjà dans la voiture, des écouteurs sur les oreilles. Quand il voit son père approcher, il les retire. Étienne démarre à peine la voiture que Louise se glisse sur le siège arrière. Étienne la toise dans le rétroviseur.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Venir avec vous.

– C’est quoi ? Un guet-apens ?

– …

– Tu sais où c’est, pa ? demande Valentin.

– Oui, mon fils. Je sais où c’est.

À la radio, ils apprennent que la revente des cadeaux de Noël a déjà commencé sur Internet. Pas perdu de temps, les malheureux en cadeaux.

Comme chaque année, Étienne ne s’est occupé de rien, c’est Marie-Castille qui a tout géré. *Rêve d’Ossian* pour Louise, ce parfum qu’elle chérit et qu’il déteste. Il lui rappelle l’odeur de l’église de La Comelle quand Nina y brûlait un cierge. Un drone et une enceinte sans fil pour Valentin. Et pour lui un week-end à Venise pour deux personnes, tout compris. Même l’amour, à en croire les cœurs dessinés sur la boîte.

Marie-Castille est incroyable, un week-end pour deux personnes. Étienne imagine sa tête s’il partait sans elle. « Je pars avec une autre. Salut, bon week-end, à lundi. »

Que je suis cruel, se dit-il. *Même en pensée.*

– À quoi tu penses, papa ?

– À rien de spécial, mon grand.

Étienne observe Louise dans le rétroviseur. Il a envie de l’emmerder. Comme quand ils étaient petits et qu’il la provoquait. C’est plus fort que lui. Un truc de frère et sœur. Et puis ce sera une manière de se venger de son intrusion dans la chambre ce matin. C’est à cause d’elle que Marie-Castille a pété les plombs

– Tu as passé une bonne nuit ? demande-t-il, ironique.

Louise rougit.

– T’es rentrée tard, je t’ai entendue. T’étais où ? poursuit-il.

Il sait qu’elle était avec Adrien. Elle ne répond pas. Tourne la tête, regarde les trottoirs vides. Change de conversation :

– Valentin, tu es sûr que Nina sera au refuge ?

– Oui elle y est. Je lui ai envoyé un texto. Tu es déjà allé là-bas, papa ?

– Quand on était petits, Nina avait trouvé un chien, avec Adrien on l’y a emmené.

– C’est qui, Adrien ?

Le sang de Louise se fige.

Étienne ricane :

– Louise, réponds à Valentin, c'est qui, Adrien ?

– T'es pénible, là, lui lance-t-elle.

– C'est qui ? insiste Valentin.

– Un copain d'enfance, répond Étienne. Et un très bon ami de tata.

– Tu es lourd, l'invective Louise.

– Tata, pourquoi pa dit ça ?

– Un jour je t'expliquerai.

– Tu m'expliqueras pourquoi t'es pas mariée ? T'es tellement belle.

– Merci, mon chéri.

Louise est au bord des larmes. Se marier avec Adrien, elle en a tant rêvé. Pourtant, elle a toujours refusé.

Ils arrivent à la hauteur de leur ancien collège. Étienne freine brusquement.

– La vache ! Ils ont rasé le Vieux-Colombier ! s'exclame-t-il.

Ils restent ainsi quelques secondes, frère et sœur se remémorant chacun leurs souvenirs de lourds cartables, les sangles sur les épaules, tirant dans le dos.

Louise observe le terrain vague. *Exactement comme ma vie amoureuse*, pense-t-elle. *Une terre déserte, minée par l'amiante. Même pas capable de donner vie à un pied de tomates. Heureusement que j'en sauve. Au fond, je sers aux vies des autres. Mais pas à celle de mon frère. Qu'est-ce que je vais devenir sans lui ?* Elle essuie discrètement ses larmes. Étienne la fixe dans le rétroviseur. Une fois de plus il l'a entendue penser. Le regard d'Étienne à ce moment-là, dans le rectangle du miroir, le désespoir. Il a lâché prise. C'est fini. Il va se laisser dériver. Elle voit dans le beau regard bleu de son frère, le même que le sien, qu'il est déjà parti. Rien ni personne ne pourra le retenir.

Étienne redémarre, met son clignotant et suit les indications REFUGE, une flèche rouge peinte sur un panneau bringuebalant à une intersection.

Il se gare devant un mur, à quelques mètres des grilles. Repère tout de suite la voiture de Nina et deux autres, dont une qui recule pour repartir. Il ne prête pas attention au conducteur.

La première fois qu'il est venu ici, il devait avoir treize ou quatorze ans. Le même âge que son fils aujourd'hui. Nina avait trouvé un petit épagneul breton. Pas de collier, famélique. Ils avaient passé l'après-midi à faire du porte-à-porte comme des représentants de commerce.

– Il est à vous le chien ?

– Non.

À 21 heures, Pierre Beau, fou de rage et d'inquiétude, leur avait passé un sacré savon. Quand il avait vu sa petite-fille avec le clébard dans les bras, il avait menacé :

– Cette fois c'est fini ! On a déjà Paola et quatre chats ! C'est pas l'arche de Noé ici ! Tu vas me faire le plaisir de l'emmener à la SPA !

– Mais c'est fermé à cette heure, papy !

– Je ne veux rien savoir !

Nina avait tourné ses beaux yeux tristes vers les garçons.

– J'aurai jamais la force de l'emmener là-bas.

Étienne avait pris la petite bête dans ses bras pour la ramener chez lui, accueilli lui aussi par les cris de ses parents :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Un chien. On l'a trouvé dans la rue. Je l'emmènerai à la SPA demain.

– Et d'ici demain ? Qu'est-ce que tu comptes en faire ?

Ses parents avaient exigé de lui qu'il le remette à la rue. L'animal retrouverait son chemin tout seul.

– Tu parles, on n'est pas dans un dessin animé…

Mais Louise s'était interposée. Deux enfants contre deux adultes, ça ne faisait pas le poids, sa sœur et lui avaient gagné la bataille mais pas la guerre. Ils avaient fabriqué une couche de fortune avec une couverture trouvée au sous-sol, l'avaient nourri. Louise avait dormi sur le canapé, à côté de lui. Le lendemain matin, il avait chié partout dans le salon. Marie-Laure était au bord de l'apoplexie et son père, rouge de colère, l'avait incendié :

– Quand je te dis que tu es inconséquent !

– Ça va, c'est jamais que de la merde, lui avait répondu Étienne.

Il adorait répondre à son père devant sa mère, parce que Étienne savait que quoi qu'il dise, Marie-Laure le défendrait.

Ce jour-là, Adrien est venu le chercher à 9 heures, ils sont montés jusqu'au refuge à pied, le petit chien les suivant joyeusement. Une dame les a accueillis sèchement, a pris l'animal en maugréant des mots inaudibles et a disparu en leur claquant la grille au nez. Le regard suppliant que le chien a posé sur eux. Deux traîtres. Pudiques, Étienne et Adrien n'ont pas osé pleurer l'un devant l'autre.

Ils se sont tus sur le chemin du retour, et chacun est rentré chez soi pour sangloter à l’abri des regards.

Louise a longtemps supplié ses parents d’aller chercher l’épagneul. Rien ne les fit céder. En douce, Étienne appela deux fois le refuge pour savoir si l’animal avait été réclamé. À chaque fois, on lui avait raccroché au nez.

Pourquoi est-il là ce matin ? Pourquoi a-t-il répondu oui à la demande de son fils ?

Pour deux raisons, faire plaisir à Valentin et embrasser Nina avant de partir. Une dernière fois.

51

Samedi 1er juillet 1995

La mairie, qui est pleine à craquer, se vide peu à peu. Essentiellement des membres de la famille Damamme et leurs intimes. Du côté de Nina, ses invités se résument aux Beaulieu, Adrien et Joséphine. Mais là est son essentiel. En serrant les mères d'Adrien et Étienne tour à tour dans ses bras frêles, elle pense que ce sont elles ses mères de substitution. Quand le maire a félicité les parents des mariés, elle a eu une pensée pour Marie-Laure et Joséphine, pas pour Marion.

Ce sont elles qui l'ont accompagnée à Dijon pour choisir sa tenue : elle ressemble à une robe de ballet, de couleur ivoire, le bustier en soie et dentelle partant en corolle de tulle à la taille jusqu'à mi-cheville, de jolies chaussures à brides, un bouquet de roses pâles dans les mains et un serre-tête en perles fines dans les cheveux. Nina est splendide. Tous les regards convergent vers elle, une lumière plus forte que les autres qui éclabousse. Comme elle fait plus jeune que son âge, on dirait une toute jeune fille qui assisterait à son premier bal. Emmanuel, tout aussi élégant que sa jeune femme en costume Dior gris clair, a la majesté d'un lord anglais. De mémoire de Comellois, on n'a jamais vu plus beaux mariés sur le parvis de la mairie.

Étienne et Adrien sont les témoins de Nina, ils viennent de parapher le registre. C'est comme s'ils avaient signé la condamnation à mort de leur amie en se fendant d'un sourire, sous les flashs du photographe engagé pour la journée.

« Jeunes hommes, regardez-moi, relevez un peu la tête… Oui, voilà, comme ça, moins timides, plus joviaux s'il vous plaît. »

L'avant-veille, ils ont tous deux organisé l'enterrement de vie de jeune fille de Nina. Cela a contrarié Emmanuel, qui n'a pas pipé mot. *Après-demain, elle sera à moi pour toujours,* s'est-il dit.

Lui aussi est sorti boire un verre avec d'anciens copains de promo venus spécialement pour le mariage. Il a fait semblant de s'amuser, ne pensant qu'à Nina, à en devenir fou.

Les deux soirs précédant leur union, comme le veut la tradition, Nina a dormi chez elle et Emmanuel chez lui. À partir de ce soir, Nina ira vivre au Château toute l'année. C'est Joséphine qui habitera sa maison.

– Tu es sûre de vouloir quitter l'appartement, maman ? lui a demandé Adrien. Ce mariage, il ne va pas durer.

– Tu es bien pessimiste, mon fils.

– Non, maman, optimiste.

– Ça tranquillise Nina. Et s'il faut partir, je partirai. Je trouverai bien autre chose à louer. Et depuis que tu vis à Paris, je ne supporte pas de passer à côté de ta chambre éteinte… J'ai le sentiment que tu es mort.

– Maman…

– C'est vrai. Il faut que je bouge. Que je change d'air.

Le soir de l'enterrement de vie de jeune fille de Nina, Étienne et Adrien sont passés la chercher à 20 h 30 chez elle. Ils ont été surpris d'y trouver Emmanuel, « passé en coup de vent pour embrasser ma future femme ». Ils se sont serré la main vigoureusement alors que tous leurs gestes et regards trahissaient une animosité réciproque. Après leur avoir posé quelques questions polies sur leurs études à Paris, Emmanuel a fini par partir en lâchant sur un ton paternaliste : « Soyez sages… Ne faites pas faire trop de bêtises à ma petite femme. » Étienne a su garder son calme, mais Adrien a eu envie de lui casser la gueule. Comme il l'avait fait avec Py.

Quand Emmanuel a passé la porte, Nina a presque eu l'air soulagée. Comme si elle se permettait de redevenir une adolescente. Les trois ont commencé par se redire bonjour *comme il faut*.

Ils ne s'étaient pas vus depuis Noël. Sept mois. Une éternité. Et seulement deux jours ensemble. Quand Étienne et Adrien étaient revenus à La Comelle le

24 décembre, Emmanuel avait fait la surprise d'emmener Nina dès le 26 sur une île au soleil pour fêter le Nouvel An. « Il l'a fait exprès, avait pesté Adrien. Il savait qu'on rentrait. » Étienne avait dédramatisé : « C'est son premier réveillon sans son grand-père, c'est peut-être aussi bien qu'elle ne soit pas là. »

Ils se sont serrés dans les bras, chacun à leur tour, un long moment. Adrien a craqué, il a pleuré sur l'épaule de Nina. Lui a soufflé :

– C'est très dur sans toi à Paris… La vie sans toi.

Étienne les a regardés sans rien dire.

Les garçons ont découvert la maison de Nina remeublée et redécorée, les peintures et les fenêtres en PVC. Ils ont eu du mal à reconnaître l'ancienne habitation de Pierre Beau.

– Emmanuel t'a vraiment acheté la maison ? a demandé Adrien.

– Sur la société.

– Ça veut dire qu'elle n'est pas à toi ?

– Ce qui est à lui est à moi.

Il y a eu de brefs échanges de regards entre Adrien et Étienne, et ce dernier a dit :

– C'est pas le tout, ma cocotte, mais là, on va y aller, c'est ton enterrement.

– Où vous m'emmenez ?

Ils lui ont posé un bandeau noir sur les yeux, l'ont guidée jusqu'à la voiture et assise sur le siège passager. Adrien est monté à l'arrière. Ils ont roulé environ cinq minutes.

Marie-Laure avait prêté sa Clio à son fils. Pendant les cinq minutes de trajet, Étienne a juste dit :

– La bagnole est toute neuve et le réservoir est plein.

– Vous m'emmenez où ? Dites-moi…

– Tu crois quand même pas qu'on s'est emmerdés à te mettre un bandeau sur les yeux pour te dire où on va ?

Étienne a coupé le moteur, a saisi un objet dans le coffre, un bruit de métal.

– Vous allez me tuer et cacher mon corps, c'est ça ?

– Ouais, a répondu Étienne, les dents serrées.

– Vous m'en voulez ?

Étienne et Adrien se sont à nouveau regardés. De la même manière que lorsque Nina avait dit, à propos de son futur mari : « Ce qui est à lui est à moi. »

– Non, a fini par répondre Adrien, c’est à moi que j’en veux de ne pas avoir su t’enlever de force.

– Je suis heureuse ici, a dit Nina d’une voix désolée, comme pour les rassurer ou s’excuser.

Ils lui ont pris la main, Nina au milieu, Étienne sur la gauche, Adrien sur la droite, ont marché quelques mètres. Étienne a déplié une échelle métallique, Adrien est passé devant, a pris les deux mains de Nina et l’a aidée à franchir une grille en fer. Nina a d’abord senti de l’herbe sous ses pieds, puis l’odeur du chlore.

– On est à la piscine !

Elle a enlevé son bandeau. Le jour baissait. À cette heure-là, l’établissement municipal était désert, fermé au public. L’eau bleue des bassins hésitait entre le marine et le mauve. Des nuages de chaleur s’y reflétaient encore. Ils ont retiré leurs chaussures, les dalles étaient froides, l’air doux.

– On a le droit d’être là ? a demandé Nina.

– Ben non, c’est ça qu’est marrant, a répondu Étienne en sortant une bouteille de Malibu et du jus d’ananas de son sac à dos. Je t’ai amené ton truc de nana.

Il a continué à vider son sac, paquet de chips, verres en plastique, whisky, Coca, serviettes de bain, pains au chocolat (de la marque préférée de Nina), bonbons, un maillot de bain emprunté à Louise qu’il a tendu à Nina.

– Je pense qu’il devrait t’aller.

Nina a levé les bras vers le ciel et crié :

– C’est vous les meilleurs !

– Chut, faut pas qu’on nous entende.

Il ne leur a pas fallu plus de trois minutes pour se retrouver dans le grand bassin, à enchaîner les sous-l’eau, toucher le fond, chronométrer leur vitesse, se faire couler tour à tour, Nina sur le dos des garçons, les bras agrippés autour de leur cou.

De temps en temps, Étienne sortait pour remplir leurs verres. Sa petite radiocassette en sourdine. Il avait pris soin d’enregistrer leurs morceaux préférés à tous trois. Ceux qu’ils avaient le plus écoutés ces dix dernières années. Tous sans distinction, même ceux qu’il n’aimait pas. A-ha *The Sun Always Shine on TV*, Cock Robin, *The Promise You Made*, Étienne Daho, *Le Grand Sommeil*, INXS *Need You Tonight*, Mylène Farmer, *Ainsi soit je*, The Christians, *Words*,

Nirvana, *Smells Like Teen Spirit*, Depeche Mode, *I Feel You*, The Cure, *Charlotte Sometimes*, David Bowie, *Rebel Rebel*, Indochine, *Un jour dans notre vie*, 2 Unlimited, *Let the Beat Control Your Body*… un mélange improbable qui au fond leur ressemblait.

Ils ont nagé longtemps dans l'eau noire. De temps en temps, ils se faisaient peur, Étienne fredonnait la musique du film *Les Dents de la mer* en tournant autour de Nina qui hurlait dans l'eau pour ne pas qu'on l'entende. Ils ne sont sortis qu'une fois pour monter sur le plongeoir de cinq mètres, se sont pris la main, ont sauté dans la nuit, sans voir le bassin en contrebas.

Ils sont rentrés tous les trois ivres morts à quatre heures du matin chez Nina, ils grelottaient, riaient, trois idiots beuglant les chansons de leurs jeunes vies.

– J'ai eu droit au plus bel enterrement de vie de jeune fille de toutes les jeunes filles du monde… Merci.

Elle s'est mise à penser à son grand-père, a pleuré toutes les larmes de son corps sur leurs épaules. Ils ont pris une douche brûlante pour se réchauffer, se sont allongés sur le lit de Nina tous les trois et ont commencé à lire des BD. Les deux garçons ont fumé un pétard. À chaque fin de page, Adrien ou Étienne disait : « Fini. » Et Nina passait à la suivante.

Vers cinq heures du matin, commençant à s'endormir, Nina a demandé :

– Vous avez déjà eu envie de moi ?

– Ta gueule, lui a répondu Étienne.

– Vous pouvez tout me dire, je me marie.

– On peut tout te dire ? a fait Adrien. Ok : le réservoir est plein, la voiture est neuve, demain matin on t'emmène loin, très loin. Et en septembre, tu viens avec nous à Paris.

– Mais… je vais me marier.

– Ben, ce qu'essaye de te dire Adrien, c'est que tu peux encore annuler.

– Et ma robe ?

– On la vendra, ta robe.

– Mais je ne peux pas faire ça à Emmanuel.

– Sauve-toi, Nina, viens avec nous. On s'occupera de toi, l'a suppliée Adrien.

– Et ma maison ?

– Ma mère s'y installe, t'es tranquille.

– Je ne peux pas abandonner Emmanuel, je l'aime. Il est merveilleux.

– C’est la vie qu’est merveilleuse. S’il t’aime, il t’attendra.

– Vous ne pouvez pas comprendre… Vous ne pouvez pas vous réjouir pour moi ? Pour une fois ? Vous êtes deux jaloux !

– Jaloux ? Ma pauvre fille, ta vie de château, j’y crois que dalle ! s’est emballé Étienne. C’est qui qui nous a lâchés ? On devait pas vivre tous les trois à Paris ?

– Toi t’es qu’un connard qui comprend rien !

– Connasse toi-même !

Adrien est intervenu :

– Vous êtes devenus fous ?

– C’est elle qui m’énerve ! s’est agacé Étienne.

– Je t’énervais pas quand tu avais besoin de moi !

– Quoi ? Quoi ? Vas-y, explique !

– Qui se tapait tous tes devoirs pendant que tu ne foutais rien au bahut ?

– Ça va, t’étais bien contente de profiter de mon fric !

– Ton fric ? Quel fric ?

– T’étais bien calée quand on t’a emmenée en vacances !

– On se calme ! On se calme ! a tempéré Adrien.

– Oh, toi, ça va ! lui a répondu Nina. On sait jamais ce que tu penses !

– Ah ouais ? Ce que je pense, c’est qu’il ne faut pas que tu te maries.

– Pourquoi ? Donne-moi une bonne raison.

– Tu es trop jeune.

– Ce que tu ne comprends pas, Adrien, c’est que le jour où mon grand-père est mort, j’ai arrêté d’être jeune. Et que celui qui m’a tendu la main, qui s’est occupé de moi, c’est Emmanuel… Quand vous êtes partis tous les deux à Paris, ça vous a arrangés qu’il soit là. Vous n’avez pas eu à gérer mon chagrin. Lui, si.

Ils se sont tus. Se sont calmés. Se sont regardés. Ont regretté de s’être engueulés. Étienne a roulé un nouveau pétard. Nina est descendue dans la cuisine pour récupérer un fond de whisky et trois verres. Ils sont restés ainsi plus de quinze minutes, sans rien se dire. Le jour commençait à se lever. C’est Adrien qui a rompu le silence :

– Il faut que je vous dise quelque chose.

– Eh ben, c’est pas trop tôt, a lâché Nina. Tu préfères les garçons, c’est ça ?

– Non, il préfère ma sœur, a fait Étienne.

Adrien a rougi.

– J’ai commencé à écrire un roman.

Les deux autres l’ont regardé sans comprendre.

– Il est plus facile d’écrire que de dire, a ajouté Adrien.

– Tu vas parler de moi dans ton bouquin ? s’est enflammée Nina.

– Si je parle de moi, je parle forcément de toi.

– Et de moi aussi ? s’est inquiété Étienne.

– Pourquoi ? Il y a des choses que je ne devrais pas dire ? l’a questionné Adrien.

Les deux garçons se sont affrontés du regard.

– J’ai raté un épisode ? a demandé Nina.

Aucune réponse.

– Comment je vais m’appeler dans ton roman ? a repris Nina.

– Comment tu aimerais t’appeler ?

– Angélique.

Étienne a éclaté de rire.

– Qu’est-ce que tu peux être ringarde !

– Et toi ? a demandé Adrien à Étienne. Comment tu aimerais t’appeler dans mon roman ?

– Kurt. Comme Kurt Cobain.

*

– Oui.

– Nina Beau, voulez-vous prendre pour époux Emmanuel Jean-Philippe Damamme ?

– Oui, je le veux.

– Vous voilà unis devant Dieu. Vous pouvez vous embrasser.

Les orgues, Jean-Sébastien Bach, signes de croix, félicitations. Jetant un œil au Christ blanc, Nina ne peut s’empêcher de penser à son grand-père que l’on a enterré onze mois auparavant, elle s’empêche de penser que c’est peut-être elle que l’on enterre à présent. Étienne et Adrien ont planté une mauvaise graine dans sa tête. Une graine qu’elle veut détruire avant qu’elle ne pousse. Ce qu’elle ignore, c’est qu’il est trop tard : quand on coupe la tête, on n’arrache pas les racines.

Il est 16 heures, tous les invités se réunissent pour la photo de groupe.

Puis un verre est offert par les Damamme en l'honneur des mariés dans les jardins de la cure. Trois cents personnes au bas mot, presque toute La Comelle, parmi lesquels un grand nombre sera trié sur le volet pour le dîner.

Des gens que Nina ne connaît pas viennent la féliciter. Lui répétant : « Tu es si belle », « Vous êtes ravissante », « Vous allez faire bien des envieuses »… À tous, Nina sert la même réponse : merci.

Les Beaulieu, Adrien et Joséphine, sont réunis. Louise sourit, elle semble heureuse, ne cesse d'admirer Nina. Marie-Laure et Joséphine boivent coupe sur coupe en papotant joyeusement. Marc discute avec Adrien qui semble penser à autre chose, comme d'habitude. *Mais à quoi pense-t-il donc ?* songe Nina. *Adrien et Louise. Je n'ai rien vu. On croit tout savoir de ses amis et au fond on ne sait rien.*

– Comment va madame Damamme ? lui demande Emmanuel en l'embrassant dans le cou.

– Elle est heureuse… Et comment va mon mari ?

– Fou de joie. Je t'aime.

– Je t'aime.

C'est irréel, pense Nina. Elle va s'asseoir un peu à l'écart, à l'ombre. On vient lui servir une coupe de champagne. *Je suis à mon mariage,* se dit-elle. *Aujourd'hui, c'est mon mariage*. Elle balaye à nouveau l'assemblée du regard. Beaucoup d'amis d'Emmanuel, des gens de son âge, presque la trentaine. Les filles sont belles, grandes, élancées, deux d'entre elles sont enceintes, d'autres se penchent vers leurs petites têtes blondes, des bébés et de tout jeunes enfants. Les poussettes et les chaises pour les vieux se côtoient. De temps en temps, les amies d'Emmanuel regardent Nina gentiment, la gratifient de sourires complices. Nina a tiré le gros lot, Emmanuel Damamme a fait chavirer bien des cœurs, et c'est cette petite qui l'a pris dans ses filets. Cela force l'admiration. Nombre de ses intimes ont été surpris quand Emmanuel leur a annoncé son mariage avec Nina. Tout était allé si vite. Ils n'avaient jamais vu leur ami amoureux. Le plus beau de la bande enchaînait les aventures sans jamais s'aventurer longtemps.

Depuis quelques minutes, Nina ne comprend pas son malaise, cela se répand peu à peu en elle, quelque chose la perturbe, lui comprime l'estomac. Ou quelqu'un. Son visage parmi tous les inconnus. Nina serre sa coupe entre ses

doigts, elle l'identifie, fait un gros plan sur lui, comme si elle faisait le point avec un appareil photo. Ce qui était trouble devient net. Elle le reconnaît. Il est là, devant le buffet, se gavant de saucisson. Il porte un costume mal coupé, parle avec sa femme comme si de rien n'était. Qui l'a invité ? Qui a osé ? Comment ses beaux-parents ont-ils manqué de délicatesse à ce point ? Nina se lève tant bien que mal, ses jambes la portent difficilement, elle cherche Emmanuel dans la foule. Comme une envie de fuir.

« La voiture est neuve, le réservoir est plein. » Les mots des garçons résonnent différemment tout à coup.

Quelqu'un lui attrape le bras, le serre presque trop fort. C'est Emmanuel.

– Ça va, mon amour ?

– Non…, répond Nina. *Il* est là.

– Qui ?

– L'homme qui a tué mon grand-père.

Emmanuel semble un instant ne pas comprendre de quoi parle sa femme.

– Ah…, finit-il par répondre. Je l'ai invité au vin d'honneur, ça fait tellement plaisir au personnel de participer à notre fête.

– C'est *toi* qui l'as invité ?

– Oui… Pardonne-moi, j'aurais dû t'en parler.

– Mais… il l'a tué !

– Mon amour, c'était un accident… Ce pauvre monsieur Blondin n'y est pour rien… Allons, souris… Tu n'as pas le droit de faire la tête aujourd'hui.

Nina ne parvient plus à dire un mot. « Ce pauvre monsieur Blondin »…

– Va voir tes deux témoins, lui souffle Emmanuel à l'oreille, ils ont l'air de s'ennuyer.

Nina le regarde à présent. Cherchant quelque chose dans le beau regard de son mari, quelque chose qu'elle ne trouve pas. Ne voit pas. L'ombre au tableau.

– C'est parce qu'Étienne et Adrien sont mes témoins que tu as invité le criminel ?

Emmanuel s'assombrit. Il lève les yeux au ciel.

– De quoi parles-tu ?

– Tu étais contre. Tu ne voulais pas que ce soient eux. Avoue que tu ne les aimes pas, que tu es jaloux de notre amitié.

– Tu as trop bu. Tiens-toi, s'il te plaît.

Après l'accident qui a causé le décès de Pierre Beau, Blondin est parti en préretraite. Les gendarmes n'ont pas pu établir qui des deux était responsable du refus de priorité, Pierre Beau ou le chauffeur de poids lourd. Ce dernier arrivant par la gauche était tenu de céder le passage au vélo sur la droite, mais il certifiait que Pierre Beau arrivait de la rue Jean-Jaurès, située à gauche de la place. Or, Nina a toujours été persuadée que son grand-père arrivait de la rue Saint-Pierre, située à la droite du chauffeur. Le camion ayant traîné le corps du pauvre facteur sur plusieurs mètres, les gendarmes et experts en assurances n'ont rien pu prouver. Et aucun témoin n'avait assisté à l'accident.

Quelques semaines plus tard, Nina est allée questionner les habitants de ces deux rues pour savoir s'ils avaient reçu du courrier dans leur boîte aux lettres ce jour-là. Tous ont répondu que oui. Par laquelle de ces deux rues Pierre Beau avait-il commencé sa distribution ? Nul ne le saura jamais. Mais Nina continue à en vouloir à Blondin, qu'elle considère comme un criminel. Elle a tenté de le questionner, l'a suivi dans la rue une fois, il a accéléré le pas. Alors Nina est allée chez lui. C'est sa femme qui a ouvert la porte. Son mari n'était soi-disant pas là. Nina était sûre qu'il se planquait à l'intérieur. Elle n'a pas insisté. À quoi bon ? Cela ne lui ramènerait pas son grand-père. De plus, si elle arrivait à prouver que le chauffeur était responsable, cela retomberait sur les Damamme, famille qui est la sienne à présent.

*

Quelques heures plus tard, les mariés ouvrent le bal en valsant. C'est la mère d'Emmanuel qui a montré les pas à Nina. Avec beaucoup d'humour, Gertrude Damamme a expliqué à sa belle-fille que, ne pouvant décemment pas porter ce prénom d'autruche, elle se faisait appeler Gé. Et surtout pas Gégé. Elles se sont entraînées dans la grande salle à manger, Gé pieds nus et Nina en baskets. « Un deux trois quatre, un deux trois quatre, un deux trois quatre. » C'est ainsi que Nina a vraiment fait connaissance avec sa belle-mère : en lui marchant sur les pieds. Elles se sont retrouvées dans un huis clos joyeux et musical.

L'intimité est quasi inexistante au Château, le dimanche on est toujours au minimum dix à table, entourés de personnel. Nina a découvert une femme drôle et bienveillante, tout le contraire de ce qu'elle laisse paraître de prime abord –

une certaine réserve, presque une froideur. Gé lui a posé des questions sur son enfance, son grand-père. Pas pour savoir mais pour comprendre. Pas de questions intrusives, juste de l'intérêt. Nina n'a pas raconté l'épisode de Marion qui est venue voler, reprendre ce qui lui appartenait le soir de l'enterrement. Nina a juste dit à Gé qu'elle ne connaissait pas sa mère. Qu'elle ne l'avait jamais vue. N'en avait aucun souvenir et que son grand-père l'avait élevée dans l'amour.

Quand Nina s'adresse à ses beaux-parents, elle pèse ses mots, les réfléchit. Elle ne laisse aucune place à la spontanéité. Ces gens-là ne sont pas de son monde. Ils ont fait de grandes écoles et sont nés « avec une cuillère d'argent dans la bouche » – étrange expression que son grand-père utilisait parfois. Nina redoute Henri-Georges, le père d'Emmanuel. Elle rase les murs lorsqu'elle le croise. Il se montre chaleureux autant qu'il le peut, car cet homme n'est pas à proprement parler un rigolo et son regard est si hautain que Nina a l'impression de devoir lever la tête vers le ciel quand il lui adresse la parole. Tous deux échangent banalités et politesses, voilà tout.

Ce matin, alors que Nina enfilait sa robe de mariée sous les yeux émerveillés de Marie-Laure et Joséphine qui ne cessaient de dire : « Que tu es belle, mais que tu es belle ! », Gé est arrivée à son tour. Elle s'est exclamée : « Dieu, que ma belle-fille est belle ! » Pendant que Marie-Laure faisait du café pour tout le monde, Gé a ouvert son beau sac à main. « La tradition veut que la mariée soit en possession d'un objet bleu, d'un objet neuf, d'un vieil objet et d'un objet emprunté le jour de son mariage. » Et elle a offert à Nina un saphir, un bracelet en or blanc dans son écrin, une magnifique bague ancienne sertie de diamants, puis elle a retiré sa propre bague de fiançailles pour la lui prêter.

Nina a observé les trois femmes qui l'entouraient, prenaient soin d'elle. Pourquoi sa mère n'avait-elle jamais voulu d'elle ?

Le lieu de la fête se trouve à environ sept kilomètres de La Comelle, dans une propriété prévue pour recevoir une centaine d'invités, cuisines, grande salle de réception, jardins, piste de danse, bâtiments adjacents contenant plusieurs appartements et dortoirs pour ceux qui restent sur place. Le cadre est somptueux, les fleurs omniprésentes. Comme si des rosiers blancs avaient envahi les murs et les plafonds depuis des siècles. Tout est éclairé à la bougie. Un décor de conte de fées.

Ce sont les parents d'Emmanuel qui se sont occupés de tout. Gé a demandé aux jeunes mariés de choisir le menu et la musique qu'ils souhaitaient. Le bal sera classique dans un premier temps, avec orchestre et violons. À partir de minuit, un DJ viendra mixer et on servira des tequilas.

Pour l'heure, les yeux dans les yeux, les mariés tourbillonnent sous le crépitement des flashs. Nina est ivre. Seuls Étienne et Adrien savent ce que les autres ne verront jamais. Ce qui brille dans son regard n'est pas la joie, mais le champagne. Quelques couples les rejoignent, ils dansent une vingtaine de minutes, puis chacun retrouve sa table. Le ballet est parfait, les sourires sont présents, sauf sur le visage d'Adrien. Étienne est dans le même état que Nina. Il a picolé tout l'après-midi. Pour l'heure, il boit un peu d'eau pour s'éclaircir les idées : c'est lui qui doit lire le discours qu'Adrien et lui ont préparé pour les mariés. C'est surtout Adrien qui l'a rédigé. Comme ce dernier refusait de prendre la parole en public, il a fait un pacte avec Étienne : « J'écris, tu lis. »

Tintement d'un couvert en argent contre un verre en cristal. Silence. Nerveux, Étienne se lève, s'éclaircit la voix, a une soudaine envie de rire qu'il réprime. *C'est pas le moment.*

Qu'il est beau cet enfoiré, pense Nina en avalant une gorgée de champagne.

Quand l'un est si timide, l'autre est tout aussi réservé mais préférerait mourir que le montrer. L'émotion la gagne avant même qu'Étienne n'ouvre la bouche. Emmanuel pose sa main sur son genou, elle sent la pression de ses doigts sur sa peau, comme s'il cherchait à juguler son trouble.

– Chère Nina, Adrien et moi-même avons rédigé ce discours en ton honneur… même si tu te doutes que c'est lui qui s'y est collé… Moi, j'ai fait que regarder… Comme quand on faisait nos devoirs et nos révisions ensemble. Des deux garçons, c'est moi le cancre… Et de nous trois, c'est vraiment moi. Mais je m'égare…

Étienne cherche le regard de son père avec défiance, puis déplie une feuille qu'il avait glissée dans sa poche.

– Notre chère Nina, nous n'avons aucun souvenir avant toi. Pourtant, nous nous sommes rencontrés lorsque nous avions dix ans. Mais avant toi, les souvenirs n'existent pas. Tu es le commencement. Nina, tu es la bonne élève, l'amie, l'artiste, le rire, la sœur, notre lumière. Et pas celle d'une lampe de poche, non, toi, tu es l'astre, l'astéroïde, l'unique, la rivière, notre trait d'union.

Trois. C’est ainsi que nous avons grandi. L’expression veut qu’on dise « ils sont comme les cinq doigts de la main ». Jusqu’à aujourd’hui, notre main n’avait que trois doigts. Mais cela ne nous a pas empêchés de grandir ensemble. Moi sur la gauche, toi au milieu, Adrien sur la droite. Nous avons poussé dans les mêmes pièces, trottoirs, écoles, caves. Nous avons poussé dans les mêmes rêves. Sais-tu ce qu’est le salut à trois doigts ? Le pouce, l’index, le majeur. C’est un geste qui représente le serment de fidélité. Nous te serons toujours fidèles, à la vie et à la vie. Toi, par définition, tu es le majeur, même si c’est à l’annulaire qu’aujourd’hui ton bel époux a glissé une alliance qui représente votre amour, votre union. Mais revenons à toi, Nina, artiste avant tout. Vive et vivante. Dessinatrice de génie à plein temps et chanteuse à tes heures. Des heures que l’on te rend. Nos chansons vont rejoindre nos souvenirs, ceux de notre enfance et de notre adolescence, tu as une vie à construire. Sans ta voix, nos compositions vont se décomposer. Mais ce n’est pas bien grave. Nous ne manquerons pas à notre public puisqu’il n’existe pas. Les kermesses de fin d’année et fêtes de la Musique ne s’en porteront que mieux. Aujourd’hui, nous te perdons un peu, mais c’est sans doute pour ton bonheur. Tu n’as jamais rien fait comme les autres. Tu as toujours eu une époque de plus que nous. Tu es la fille et nous les garçons, tout simplement. C’est si petit, un garçon, à côté d’une fille. On dirait toujours que ça a une vie de moins. Le poète ne dit-il pas que la femme est l’avenir de l’homme ? Chère Nina, avant, tu avais deux familles, les nôtres. À partir d’aujourd’hui, tu en rejoins une troisième. Encore ce chiffre qui revient, comme la Sainte Trinité. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. La ritournelle de ton existence. Tu vas fonder une nouvelle famille avec Emmanuel. Aujourd’hui, ton bonheur lui appartient, vous appartient. Emmanuel, ce soir nous te confions notre sœur, il y a certaines choses d’elle que tu ignores encore, que tu vas découvrir avec les années, comme sa bonne humeur. C’est une seconde nature chez elle, de sourire. Nous t’avons fait une liste non exhaustive – parce que les listes, elles changent – en trois points : ce que Nina aime, ce que Nina n’aime pas et enfin ce que nous n’aimons pas chez Nina. Nina aime les pains au chocolat et le café noir, les chiens, chats, cochons, veaux, vaches en liberté, jamais dans son assiette. Elle peut pleurer devant un bœuf bourguignon, Emmanuel, on t’aura prévenu… Et elle nous a très souvent foutu la honte devant un sauciflard. Elle aime aussi les parfums vanillés, sur la peau et dans ses plats,

la piña colada et le Malibu, le sel des frites, la moutarde, les tomates, fureter dans les tiroirs, danser, nager, *Columbo*, les baskets moches, la tarte aux pommes, les crèmes dessert, la sauce au poivre, les patates, le fromage, les tartines, les cerises. Elle n'aime pas l'amertume du pamplemousse, faire la queue, les gens qui ont une poignée de main molle, les glaçons et les desserts chauds. Ne lui offre jamais de manteau de fourrure, sauf si tu veux t'en débarrasser – pas du manteau, mais de ta femme. Ce que nous n'aimons pas chez Nina : elle nous dessine toute la journée, même au réveil, même quand on dort, qu'on a de l'acné et des poches sous les yeux, elle nous fait poser pendant des heures, elle est nulle aux jeux vidéo et au tennis mais veut *absolument* participer, un cauchemar, elle pose des questions chelous aussi. Tout le temps. Du genre « Pourquoi les bananes sont jaunes ? », « Ça vient d'où la salive ? », « Pourquoi il m'a pas regardée ? », « Pourquoi les larmes sont salées ? », « Pourquoi certaines personnes sont silencieuses ? », « Pourquoi les gens s'en foutent en général ? », « Pourquoi on dit "tomber dans les pommes", pourquoi des pommes, à votre avis ? », « À quoi ça pense un ver de terre ? »… Emmanuel, on t'aura prévenu. On a toujours dit qu'elle n'avait pas le sens de l'orientation, qu'elle se perdait pour un oui, pour un non. C'est faux. Et nous en avons la preuve irréfutable aujourd'hui puisqu'elle t'a rencontré. Nous vous souhaitons à tous les deux le bonheur d'un monde, le vôtre. Le reste fera son affaire.

Étienne se rassied, tout le monde applaudit, Nina se lève pour embrasser les deux garçons. Pudique, Étienne lui dit : « J'y suis pour rien, c'est pas moi, j'ai pas écrit. » Et Adrien lui glisse à l'oreille : « Pour toi, nous aurons toujours une voiture neuve avec le plein d'essence. »

52

25 décembre 2017

Ça m’a glacé le sang. J’ai reconnu son 4 × 4 immatriculé 69. Il ne m’a pas vue quand je l’ai croisé. Pas un regard. À l’arrière, j’ai deviné Louise, ses cheveux blonds. Elle non plus ne m’a pas remarquée. Comment aurait-elle deviné, pensé que j’étais là ? Quelle probabilité pour qu’on se retrouve devant le refuge le jour de Noël ? J’ai ralenti tandis qu’ils descendaient de la voiture.

Je les ai observés dans le rétroviseur. J’ai pris mon temps pour les déshabiller des yeux. Mes mains tremblaient, agrippées au volant comme si mon corps était suspendu dans le vide.

Je venais de dire à Nina que je réservais une sœur pour Nicola. « Tu viendras la chercher dans trois semaines. » Elle a regardé sur un calendrier. « Le 19 janvier. Ce sera un mardi. Le mardi c’est un bon jour pour adopter. » J’ignore pourquoi elle m’a dit ça. J’ai cherché des mardis dans nos souvenirs de gosses, mais je n’ai rien trouvé.

J’ai eu envie de descendre de la voiture, les suivre jusqu’au refuge, écouter. Entendre leurs voix.

Étienne portait une grosse parka et une capuche sur la tête. Sa démarche n’avait pas changé. J’ai aperçu son nez, sa bouche, je n’ai pas vu ses yeux, il baissait la tête. Et l’ado près de lui, son fils, une copie conforme. Et puis Louise est apparue à son tour. Elle avait l’air chiffonnée.

J’étais là, incapable de repartir, incapable de couper le moteur et de descendre.

Tout à coup, je me suis imaginé qu'Étienne allait prendre la sœur adoptive de Nicola. Que Nina allait se venger comme ça, en donnant mon chat du 19 janvier. Qu'ils venaient chercher la portée de trois chatons pour ne pas les séparer. Et je me suis mise à pleurer. J'ignore combien de temps je suis restée ainsi, à sangloter sur le volant.

J'ai relevé la tête et je les ai à nouveau vus dans le rétroviseur avec la petite dame qui m'avait accueillie, emmenée vers les chats. Elle tenait un chien au bout d'une laisse, entourée de Nina, Étienne, son fils et Louise. Ils ont regardé dans ma direction. Nina a dit quelque chose. Étienne a tourné la tête, ça a duré longtemps, ce moment où il a fixé ma voiture. Il a hésité, puis il s'est approché, seul. Je n'ai pas bougé. Impossible de redémarrer. J'ai attendu. Mon cœur battait à se rompre.

Quand il est arrivé à ma hauteur, il a frappé contre ma vitre. Il a dit : « Police, vos papiers s'il vous plaît. »

À la surface de ses yeux, j'ai vu notre enfance réapparaître comme une peau morte. Dans son regard, un cocktail de rire et de désespoir. Dix-sept ans sans se voir. Quatorze ans sans s'adresser la parole.

La dernière fois, nous en étions presque venus aux mains. Jamais je n'ai détesté quelqu'un autant que lui.

Il était là, dans ce matin glacial, penché vers moi.

J'ai baissé ma vitre. Le froid s'est invité. Je l'ai regardé longtemps, lui aussi. On a dû mesurer nos rides, celle du lion et la vallée des larmes, nos paupières affaissées, nos sillons au coin des lèvres, qui avions-nous embrassés ? Combien de fois ?

– Pourquoi tu pleures ? il a demandé.

– Parce que tu vas prendre mon chat.

53

Mai 1996

Dix mois qu’ils sont mariés.

Il est 7 heures quand Emmanuel l’embrasse dans le cou avant de partir. Elle grogne de plaisir et replonge dans le sommeil aussitôt. Chaque matin, elle ouvre les yeux une première fois vers 10 heures, se rendort, les rouvre vers 10 h 15, 10 h 20, 10 h 30. Manque de courage. Retourne dans ses rêves. Finit par se lever à 11 h 15, dernier carat. Pour avoir l’air fraîche quand Emmanuel rentrera déjeuner. Comme si elle s’était levée à 8 heures. Elle prend une douche en écoutant la radio. Elle aime la voix des animateurs.

Quand elle rejoint la cuisine, Nathalie, la dame de service, est déjà là. Le personnel invisible des débuts est apparu, au grand désespoir de Nina. Elle préférerait cuisiner et faire le ménage elle-même, mais elle n’a même pas tenté de le proposer à son mari, qui aurait contesté aussitôt. Nina n’aime pas cette femme, mais comme elle travaille pour les Damamme depuis une éternité, elle n’ose rien dire.

Nathalie prépare tous les repas. Emmanuel rentre vers 13 heures pour passer un moment avec Nina, il dit que comme ça les journées sont moins longues. Sauf quand il a des réunions d’affaires ou qu’il est en déplacement. Depuis septembre dernier, c’est sa routine.

Deux jours après leur mariage, Emmanuel a demandé à Nina de présenter sa démission.

– Tu ne peux plus travailler comme assistante du directeur financier maintenant que tu es ma femme.

– J'aime ce que je fais… C'est rigolo. Et monsieur Le Camus est adorable.

– Je sais. Mais il faut que tu trouves d'autres activités. Nina, l'année prochaine je vais reprendre la direction. La femme du patron ne peut décemment pas travailler dans les bureaux comme assistante. Tu n'as plus besoin de gagner ta vie.

– Mais qu'est-ce que je vais faire de mes journées ?

– T'occuper de ton mari, te faire belle et dépenser notre argent… Je ne veux plus que tu te fasses de souci. Fais ce qui te plaît, Nina. Je t'aime. Je suis là pour te gâter. Te rendre la vie plus belle. Plus grande. Sois légère.

Nina s'est rongé l'ongle du pouce en réfléchissant.

– Alors je vais reprendre mes études.

– Pour quoi faire ?

– Pour apprendre. Je peux le faire par correspondance.

– Si tu en as envie… Tes envies sont des ordres, mon amour.

Elle s'est inscrite au Greta pour suivre une formation de graphiste à distance, s'est acheté un ordinateur. Elle a tenu jusqu'à l'hiver. Trois mois. Travailler à la maison, se motiver, rendre des devoirs régulièrement, s'approprier les tutoriels sur des disquettes, elle n'en avait pas eu le courage. Alors elle traîne au lit, se maquille, change de robe et de couleur de cheveux, déjeune avec son mari, regarde des séries à la télé, écoute de la musique, lit, fait des courses. Parfois, elle pousse jusqu'à son ancienne maison pour boire un café avec Joséphine et voir ses animaux. Paola est morte de vieillesse dans son sommeil. Nina l'a fait incinérer et a jeté ses cendres sur la tombe de son grand-père. *Vous ferez la sieste ensemble, comme avant.*

Ne restent que les deux vieux chats qui ne sortent guère et dorment sur le lit toute la journée. Nina aurait pu les emmener dans la propriété, mais Emmanuel est allergique aux poils d'animaux. Il a promis à Nina qu'il allait se faire désensibiliser, mais qu'il ne garantissait rien. « Parfois ça marche, parfois ça échoue. »

Le dimanche, ils rejoignent le reste de la famille Damamme dans la grande salle à manger, celle-là même où Nina a appris à valser avec Gé. Ils déjeunent et parlent politique, affaires et faits divers. Nina écoute, s'exprime rarement. Une

seule fois, quand le sujet de conversation a glissé vers les derniers essais nucléaires en Polynésie française, échauffée par un pommard 1989 sélectionné par son beau-père, elle s'est insurgée, scandalisée par la décision de Chirac. Surprise, la famille l'a gratifiée d'un sourire poli, ne comprenant pas réellement cet emportement. Les Polynésiens et la Barrière de corail sont si loin de la Bourgogne.

En rentrant de ces déjeuners dominicaux, toujours un peu pompette, Nina téléphone à Adrien et Étienne. C'est le rituel du dimanche après-midi. Pendant qu'Emmanuel fait une sieste, elle leur parle, les écoute, leur pose des questions. Ils se racontent leurs vies, eux à Paris, le nez dans les cahiers, préparant leurs concours, elle oisive et heureuse.

– Tu ne t'ennuies pas ? questionne sans cesse Adrien.

– Non, je profite.

– Tu profites de quoi ?

– De la vie.

Elle dit qu'elle viendra les voir bientôt, avec Emmanuel, dès que son emploi du temps le permettra. Ils parlent de l'été prochain, il faudra qu'ils viennent se baigner au domaine, la piscine est sensas, ils feront des barbecues et des dîners les pieds dans l'herbe. Adrien et Étienne promettent à leur tour de venir.

Elle ne dessine plus. Comme si son art appartenait à sa vie d'avant. Celle avec son grand-père. Un matin, elle a croqué Emmanuel endormi, il a ri quand il s'est vu sur le papier Canson, s'est un peu moqué d'elle, ne s'est pas trouvé ressemblant.

– Mon amour, je crains que tu ne sois pas Renoir.

Sur le coup, Nina a été profondément blessée, puis elle s'est dit que c'était ça l'amour, cette franchise, dire la vérité à celui ou celle qu'on aime. Qu'on l'avait trompée lorsqu'elle était jeune en la berçant d'illusions quant à son talent. Elle a regardé le croquis qu'elle avait fait d'Emmanuel, a compris que son travail était médiocre. Depuis, ses cartons à dessin, ses fusains et ses feuilles vierges dorment au fond d'une armoire.

Le soir, Emmanuel rentre vers 19 heures, ils boivent, dînent tard, font l'amour. Emmanuel lui dit qu'il n'a jamais été aussi heureux, qu'elle lui offre la vie dont il rêvait. Quand il finit par s'endormir, elle allume la télé et regarde des émissions jusqu'à deux heures du matin. *Bouillon de culture*, *Comme un lundi*,

Ça se discute. Elle écoute, fascinée, ces gens qui viennent témoigner chez Jean-Luc Delarue, parfois grimés, portant perruques et lunettes noires.

En signant son acte de mariage, Nina a signé pour des vacances à perpétuité.

*

– Monsieur Bobin ?

– Oui.

– Monsieur Désérable vous attend.

La bouche sèche et la gorge serrée, Adrien pénètre dans un bureau rempli de livres rangés sur des étagères en merisier. Il a envoyé son manuscrit à plusieurs maisons d'édition. Toutes lui ont répondu que son roman ne correspondait pas à leur ligne éditoriale. Toutes sauf une, une institution célèbre qui compte de prestigieux auteurs.

Un soir, Thérèse Lepic a dit à Adrien que quelqu'un avait téléphoné.

– Un certain Fabien Désérable des éditions de… des éditions… j'ai oublié.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit, Thérèse ? Qu'est-ce qu'il vous a dit exactement ?

– Rien de spécial, il faut que tu le rappelles.

Adrien a tout de suite compris que c'était bon signe. Ces gens-là ne téléphonent pas, ils envoient un courrier type quand ils ne veulent pas de vous. À moins que ce soit pour l'insulter ou s'insurger de vive voix, compte tenu de la nature de son texte.

Il était 20 heures quand, fébrile, Adrien a composé le numéro. Répondeur. Il n'a pas dormi de la nuit, a regardé le plafond en se projetant des images mentales toutes plus folles les unes que les autres. Le lendemain matin, il a pris le RER et le métro comme d'habitude pour rejoindre son école. À midi, il est sorti pour trouver une cabine téléphonique, a composé le numéro que Thérèse avait griffonné sur un morceau de papier. Une femme lui a donné rendez-vous sans rien ajouter. Adrien n'a pas osé poser de question. Et le voilà face à un homme d'environ quarante-cinq ans, petit, l'œil malicieux, chaleureux, la voix grave, pas un poil sur le caillou. Poignée de main ferme.

– Asseyez-vous. Thé ? Café ? Eau ?

– Non, merci.

– Avez-vous un lien de parenté avec Christian Bobin ?

Adrien réfléchit. Il ignore qui est Christian Bobin. Son père se prénomme Sylvain. Aurait-il un oncle ou un cousin par alliance qui s'appellerait Christian ? Après tout, il ne sait rien de la famille de son géniteur.

– Je ne pense pas…, finit-il par répondre, penaud.

Fabien Désérable le dévisage. Adrien est mal à l'aise.

– Je ne vais pas y aller par quatre chemins, votre manuscrit est très bon, très très bon même. Profond, fascinant, fort. Je n'ai jamais rien lu d'aussi… Original. Pardon si mes mots sont maladroits… Je ne veux en aucun cas être désobligeant.

– …

– Vous avez séduit notre comité de lecture à la quasi-unanimité. Seules une ou deux personnes ont émis des réserves… Mais je pense que c'est à cause de sa particularité. Le texte peut paraître déroutant. L'avez-vous envoyé à d'autres éditeurs ? Avez-vous eu d'autres contacts ? Propositions ?

– Non.

– Merci pour votre franchise. Cela vous intéresserait d'intégrer notre maison ?

Adrien émet un oui à peine audible. Comme s'il hésitait, alors que son cœur bat la chamade.

– Le titre, *Blanc d'Espagne*, est excellent.

– …

– Que faites-vous dans la vie ?

– Des études littéraires. Je suis en khâgne.

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt ans.

– Aviez-vous déjà écrit auparavant ?

– Non. Enfin, quelques chansons, comme ça. Rien de transcendant.

– Je ne vous cache pas que je suis bluffé par la nature de votre texte.

– …

– Est-ce que vous êtes déjà sur autre chose ? Un autre roman en préparation ?

– Non.

– Alors il va falloir y penser.

– …

– J'ai une question à laquelle vous n'êtes pas obligé de répondre : est-ce autobiographique ou romancé ?

Adrien met un certain temps avant de répondre.

– Je crois que dans tout roman il y a certaines vérités, des racines qui se nourrissent du réel, et que dans les autobiographies il y a beaucoup de mensonges.

Souriant, Fabien Désérable le dévisage à nouveau.

– Vous vous en sortez très bien… Je vais faire préparer votre contrat. Dès que nous serons prêts, nous vous recontacterons… Il y aura des corrections, très peu, quelques coupes, nous les ferons ensemble, et seulement si vous êtes d'accord. Je serai votre éditeur, nous travaillerons tous les deux. Bienvenue.

Fabien Désérable se lève et lui tend la main.

Cinq minutes plus tard, Adrien est dans la rue, perdu. Il a du mal à réaliser. Son texte va faire l'effet d'une bombe sur son entourage. Ses mots vont sans doute changer sa vie. Son roman, il va être édité, publié ! Tout est allé si vite. Il ne marche pas, il vole, porté par une fierté sinueuse. Les mots qu'il a jetés sur le papier sont empreints de douleurs profondes et ces gens les ont aimés ou compris. Il se sent reconnu. Il existe pour la première fois. Une entrée dans la lumière et par la grande porte. C'est comme un rêve éveillé. Il faut qu'il appelle Nina et sa mère. Il faut leur annoncer la grande nouvelle.

Il s'arrête net sur le trottoir. Bien sûr que non. Il ne dira rien. Sauf à Louise. Il n'y aura ni champagne ni roulements de tambour autour de cet événement.

Adrien a oublié d'informer Fabien Désérable qu'il souhaite rester anonyme. Que son nom ne doit pas figurer sur la couverture.

*

Louise raccroche. Adrien vient de lui dire qu'il allait être édité. Elle a répondu : « C'est merveilleux mais ça ne m'étonne pas. » Elle est la seule à savoir. A lu le manuscrit avant qu'Adrien l'envoie à plusieurs éditeurs. Elle a promis de garder le secret. Avant de raccrocher, elle lui a soufflé :

– Je t'aime.

– Moi aussi.

Elle vit à Lyon où elle fait sa première année de médecine. Elle s'ennuie sans les Trois. Son idiot de frère lui manque. Nina est restée là où elle est née et Adrien va briller ailleurs, elle en est sûre.

À chaque fois que Louise rentre à La Comelle, elle se dit qu'elle doit passer

voir Nina, et le dimanche soir, juste avant de repartir, elle pense : *Mince, je l'ai oubliée.*

*

Étienne quitte l'amphithéâtre de son université. Plus qu'un an avant qu'Arthur, son coloc, et lui passent leur concours d'entrée à l'école de police. Les deux années de fac avant, c'est obligatoire. Il leur faut un Deug en poche.

Tout juste si Étienne ne barre pas les jours sur un éphéméride. Il a hâte d'y être, d'entrer dans le vif du sujet, le vif de son existence. La fac de droit, c'est le pire, la punition. À côté, même l'enfer doit être peinard. Droit civil, droit privé, droit constitutionnel… un cauchemar. Mais il s'accroche, entrer dans la police est devenu son obsession. S'il a son concours, qui est balèze, il intégrera l'école des officiers de Cannes-Écluse et s'il assure, dans dix-huit mois, il sera lieutenant de police. Dix-huit mois de formation, dont six de stage dans des commissariats où il va participer à des perquisitions, gardes à vue, filatures.

En fonction des disponibilités, son classement lui permettra de choisir son poste d'affectation. Il va falloir bosser, faire partie des meilleurs de la promo 96. Il a engagé une maîtresse de conférences à la Sorbonne qu'il voit trois fois par semaine. Au début, il était tellement nul qu'il lui arrivait d'en pleurer. Se remémorant ce que lui rabâchait Nina : « Comprends ce que tu copies, un jour je ne serai plus là. »

Nina n'est plus là. Elle n'est pas morte, mais c'est tout comme.

En quittant sa formation, Étienne demandera Lyon en premier choix. Paris ne l'intéresse pas. Paris, c'était du rêve pour faire de la musique, le rêve d'avant. Lyon est un bon compromis, ville, mer pas loin, montagne tout près, Louise.

Il sait déjà qu'il remplit toutes les conditions d'aptitude physique et qu'il excelle au tir. Il ne fume plus du tout. Et si dans les rares soirées auxquelles il se rend un pétard tourne, il se poste à la fenêtre ou va dans une pièce à côté.

Il a ses vêtements de sport dans son sac à dos. Trois fois par semaine, il emprunte la ligne 9 du métro pour aller courir, faire le tour des lacs supérieur et inférieur du bois de Boulogne, Sonic Youth dans les écouteurs.

Il ne passe pas trop près de l'eau, et si par malheur il doit faire un écart et la raser, il angoisse. Cette flotte silencieuse qui reflète invariablement le ciel, ce

miroir qu'il imagine être un œil qui le scrute le ramène au lac de la Forêt. À cette soirée où il a attendu Clotilde. Bientôt deux ans qu'elle a disparu. Il paraît que ses parents veulent passer dans l'émission *Perdu de vue*. Étienne se souvient que sa mère la regardait lorsqu'il vivait encore à La Comelle. À l'époque, il levait les yeux au ciel quand il entendait la musique dramatique utilisée pour souligner l'émotion. Le concept de l'émission, c'est de faire un appel à témoins dans le cadre d'une disparition inquiétante ou suite à un homicide non résolu. Un voyeurisme qui a tendance à accabler Étienne. Et surtout à mettre la police en porte-à-faux : « Vous n'êtes pas capables de résoudre une affaire ? Alors on va faire appel aux médias. »

Devra-t-il témoigner ? Il ne pourra s'y soustraire si on le lui demande. Sinon, il aura l'air suspect. Courir lui vide la tête. L'entretient, aussi.

Aujourd'hui, il va contourner les deux lacs. Emprunter d'autres chemins à travers le bois. Depuis qu'il imagine les parents de Clotilde demander de l'aide devant les caméras de TF1, il évite de poser les yeux sur l'eau, comme un regard qu'on esquive. Dès que sa mère l'a informé : « Titi, les parents de Clotilde se sont inscrits chez Pradel, ils étudient le dossier », les lacs du bois de Boulogne s'apparentent à un visage, un masque effrayant.

Il a visionné la dernière diffusion de l'émission en compagnie d'Adrien. Il n'a pas eu le courage de le faire seul. C'était un lundi soir. D'habitude ils se retrouvent le samedi ou le dimanche, jamais en semaine. Mais Étienne a dit que c'était important. Il avait commandé des pizzas qu'ils ont mangées côte à côte, leurs synthétiseurs dans le dos, éteints vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qui font désormais office de porte-manteaux et de vide-poches. Comme deux corps adorés, vénérés durant des années et désormais oubliés.

– Pourquoi tu veux qu'on regarde ça ? a demandé Adrien, surpris.

– Parce que des journalistes vont sûrement m'appeler, ma mère m'a dit que les parents de Clotilde avaient décidé de passer à l'émission.

– Tu es sérieux ?

– Je ne déconnerais pas avec ça.

– Qu'est-ce que tu vas dire ?

– Qu'est-ce que tu veux que je dise ? Je l'ai attendue et elle est jamais venue.

54

25 décembre 2017

Étienne prend sa tasse de café dans les mains, boit une gorgée, fait une grimace. « Joyeux Noël », finit-il par nous dire.

Il a l'air fatigué. Il a enlevé sa capuche mais porte toujours sa parka. J'ai du mal à croire que je suis dans la même pièce que lui. Parfois on vit des choses que l'on a tellement imaginées ou redoutées que lorsqu'elles surviennent, on n'accroche pas, on reste en dehors des événements.

Nina ne lâche pas Étienne du regard. Dans ce minuscule bureau, on dirait un géant. Il allume une cigarette sans demander s'il en a le droit. Elle ne dit rien. Cherche les mots comme on cherche un chemin lorsque l'on s'est perdu.

Louise et Valentin sont partis avec Simone pour voir la portée de chatons dans la nurserie. Louise les a embarqués pour nous laisser ensemble.

Quand elle m'a vue descendre de la voiture, elle est devenue transparente. Déjà qu'elle était pâle en arrivant. Elle ne s'attendait pas à moi, ici.

Je me suis approchée d'eux, flanquée d'Étienne. J'ai eu un nouveau choc quand j'ai vu son fils de près. La ressemblance.

Je n'ai touché ni embrassé personne.

Lorsqu'elle était jeune, Nina était très tactile. Elle avait besoin de toucher les autres pour se connecter à eux. Elle embrassait et prenait les mains, caressait les visages comme si elle sculptait les gens qu'elle avait en face d'elle. Je l'admirais parce que j'en étais incapable. J'ai toujours eu peur de toucher les autres.

À présent, je suis seule face à Étienne et Nina. Les mains derrière le dos pour ne pas qu'ils s'aperçoivent que je tremble.

– T'aurais pas un truc plus fort à boire ? demande Étienne à Nina. Ton café est dégueulasse… Un alcool pour fêter Noël ?

– Il est 11 heures, lui rétorque Nina. Et je ne pense pas que ce soit une bonne idée vu ton état.

Étienne sourit. Il me regarde.

– Louise t'a dit pour moi ?

– Dit quoi ?

J'ai la voix blanche.

– Que je vais crever.

Nina intervient. Cela me soulage. Je ne suis pas obligée de lui répondre.

– Si tu ne te fais pas soigner, lâche-t-elle, c'est sûr.

– Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi… Foutez-moi la paix… Y a rien à soigner.

– Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Rien.

– Comment ça, rien ? insiste Nina.

– Je repars à Lyon demain.

– Et ?

– Et… je me casserai au soleil. J'ai envie de voir la mer avant de… Louise m'a donné ce qu'il faut. J'aurai pas mal.

– Tu veux partir où ?

C'est moi qui ai posé cette question. Alors que je désirais de tout mon cœur rester en dehors de cette conversation. C'est sorti tout seul. Il y a des mots qu'on ne parvient pas à retenir. Des mots tus depuis des années, et qui nous échappent soudainement.

– Je sais pas encore…, me répond-il. L'Italie ou la Grèce… un truc comme ça…

Nina et Étienne poursuivent comme si je n'étais plus là :

– Tu as parlé de tes intentions à ton fils ?

– Pas encore. Je le ferai avant de débarrasser le plancher.

– Tu comptes partir quand ?

– Vite. Très vite. La semaine prochaine sûrement. Il me reste pas beaucoup de temps.

– Qu’est-ce que tu en sais ?

– T’as pas vu la gueule de ma tumeur, répond-il, amer.

– Tu peux te faire opérer. Et il y a des chimios qui sont efficaces, rétorque Nina sans trop y croire.

– Tu parles comme ma sœur ! Elle t’a appris la leçon ?

– Pas du tout. J’ai des amis qui s’en sont sortis.

– Quels amis ? demande Étienne.

Nina ne répond pas.

– Joséphine ? poursuit Étienne, presque agressif. Tu crois que je ne sais pas combien elle a morflé ?

– Tu n’es même pas venu à son enterrement !

Je viens de crier plus fort que je l’aurais voulu. Je reste prostrée. Une envie de m’enfuir à toutes jambes. J’en ai déjà trop entendu. Insupportable. Je suis descendue de ma voiture par amour pour Louise et Nina, pas pour Étienne. Qu’il crève après tout. Pour moi, il est mort il y a déjà très longtemps. Je me tourne vers la porte pour sortir, Étienne retient mon geste.

– Je suis allé sur la tombe de Joséphine… le lendemain de l’enterrement… Quand tout le monde était reparti. À l’époque, je voulais croiser personne.

55

6 septembre 1997

Deux milliards de personnes sont devant leur poste de télévision, à suivre le cortège des yeux, hébétées. Les jeunes princes, sous un soleil de plomb, pliés par la douleur comme deux roseaux sous des grappes d'oiseaux. Le monde ne supporte pas de voir souffrir ses têtes couronnées. Encore moins deux enfants perdant leur mère.

En plus, ce même monde vient d'apprendre la disparition de Mère Teresa. On les imagine toutes les deux devant saint Pierre, la princesse des cœurs et celle des pauvres, main dans la main. La voix douce en commun. Perd-on sa voix lorsque l'on meurt ?

Que cherche donc à raconter cette fin d'été ? pense Adrien.

Ailleurs, un fils enterre sa mère, sans océan de fleurs, ni marée humaine. Une femme qui a fait de son mieux. Les mains badigeonnées de feutre, de la pâte à modeler sous les ongles, elle a passé sa vie à torcher les enfants des autres, accueillir les parents le matin, leur rendre le soir. Des bras pour la journée. Une parenthèse. Son quotidien était de les faire jouer, rire, danser en ronde, manger, dormir, de les cajoler, d'essuyer leur morve, de trier les doudous, leur lire une histoire, d'occuper leurs heures avant qu'ils entrent en maternelle. Vingt ans de jardins d'enfants et de garderies municipales. Des têtes blondes, brunes, têtues, dociles. Elle a géré les premières dents et les premiers pas. Le dos courbé pour les rattraper quand ils allaient chuter.

Il est 11 heures lorsque Nina, Adrien et Louise pénètrent dans le cimetière de La Comelle. Louise à gauche, Nina au milieu, Adrien à droite. C'est la première fois que Louise remplace son frère, retenu à l'école de police qu'il a intégrée. Louise, Nina et Marie-Laure ont aidé Adrien à organiser les funérailles. Comme si Marie-Laure était préposée à la mort des autres. Celle des parents des copains de son fils.

Nina et Adrien sont frappés par le chagrin à trois ans d'intervalle. Bien sûr, Sylvain Bobin a insisté pour tout régler. Lui aussi est présent ce matin-là.

Il n'aura pas fallu plus de deux mois à Joséphine pour être emportée. Un matin son médecin lui a fait faire une prise de sang parce qu'elle se sentait un peu plus fatiguée que d'habitude, le lendemain elle apprenait qu'elle avait un cancer généralisé.

On a tenté une chimio mais Joséphine est partie avant que ses cheveux tombent. C'est Nina qui s'est occupée d'elle, l'a accompagnée à l'hôpital d'Autun jusqu'à ce qu'elle s'éteigne, là-bas, entourée d'Adrien, Nina et Marie-Laure. Jusqu'à la fin, Adrien est venu chaque week-end, trop accaparé par son emploi du temps en khâgne.

La vérité est qu'Adrien n'a pas passé son concours. La vérité est qu'il a menti à tout le monde : depuis la sortie de *Blanc d'Espagne*, en mars 1997, le roman s'est déjà écoulé à plus de cinq cent mille exemplaires en France et a été acheté dans vingt pays. Un véritable phénomène, le sujet fascine. Et le fait que son auteur souhaite rester anonyme n'y est pas étranger. Adrien a choisi Sasha Laurent comme pseudonyme.

Femme ou homme, on a tout supposé, balancé des noms célèbres. On a même imaginé que l'écrivain était décédé depuis longtemps, un manuscrit exhumé.

L'à-valoir de son deuxième roman est si important qu'Adrien a quitté l'appartement de Thérèse à Vincennes pour s'installer dans le 6e arrondissement de Paris, dans un confortable soixante mètres carrés sur cour, juste à côté de sa maison d'édition. Une vie clandestine, de contrebande. Il raconte qu'il est étudiant pour de ne pas avouer à ses proches qu'il est l'auteur de *Blanc d'Espagne*. Il fait aussi croire à son éditeur qu'il travaille sur son deuxième roman alors qu'il n'a pas la moindre idée. Il est sec. Son quotidien est une page blanche. *Blanc d'Espagne* a été un exutoire. Et derrière le mensonge, encore le mensonge. C'est définitivement sa seconde peau.

Sans s’en apercevoir, comme le goutte-à-goutte auquel sa mère était reliée les dernières semaines de sa vie, Adrien a changé. Il a pris de l’assurance et commence à se regarder dans les vitrines des magasins pour arranger ses cheveux. Un ancien moche devenu beau grâce à la gloire. Une gloire dont il ne tire aucun bénéfice sauf sur son compte en banque.

Il sort chaque soir avec son éditeur Fabien Désérable, qui le présente comme un de ses jeunes prodiges sans rien ajouter. Aux curieux de savoir ce qu’il a écrit, il se contente de répondre : « Nous n’en sommes qu’au stade des corrections, un peu de patience… »

Adrien et Désérable assistent à tous les spectacles, toujours aux premiers rangs. Adrien finit ses nuits dans des boîtes branchées. Il sirote d’onéreux cocktails à la paille en observant la faune danser.

Pour la première fois, il a conscience de plaire. Sans doute est-ce lié à son attitude. Le môme rougissant est bel et bien mort et enterré. Le succès lui a planté un tuteur dans le dos. Dans les nuits parisiennes, il se place toujours de manière à surplomber la piste pour se rincer l’œil. Il n’imagine pas un seul instant qu’il ait pu vivre en Bourgogne. S’invente un passé où il aurait grandi du côté de Saint-Germain-des-Prés. Tantôt fils d’artistes, tantôt fils de personne. Né à Buenos Aires ou New York, il se crée une vie au gré de ses rencontres. Il n’emprunte plus les transports en commun, quitte rarement son quartier et, quand il doit se déplacer, hèle un taxi. Il ne prend pas de nouvelles de Thérèse, sa « logeuse » comme il l’appelle à présent. Après tout, elle l’a hébergé pour le fric.

Il ne voit plus Étienne, qui a intégré son école de police de Cannes-Écluse en Seine-et-Marne.

Ce n’est pas Joséphine qui a informé Adrien de sa maladie, mais Nina. Joséphine ne voulait pas l’inquiéter. S’est dit qu’elle se débarrasserait très vite de ce cancer et qu’elle avouerait tout à son fils lorsqu’elle serait guérie.

Un soir, Nina a téléphoné à Adrien pour lui dire qu’il devait venir, sa mère allait mal. Quand elle a prononcé le mot « cancer », il s’est glacé.

Le lendemain, il a pris un TGV pour les rejoindre directement à l’hôpital. En poussant la porte de la chambre, il a été foudroyé : sa mère avait maigri et portait déjà le masque de la mort sur le visage. Il l’a vécu comme une punition, il avait écrit *Blanc d’Espagne* sans rien dire et la vie se vengeait. Il avait tout avoué sur

le papier mais en silence. Nina était transformée elle aussi, le visage bouffi, et son corps était celui d'une autre. Elle avait pris dix kilos, peut-être plus. Adrien a pensé qu'elle était enceinte. Il a eu envie de fuir cette ancienne vie, de prendre ses jambes à son cou pour retourner dans ses belles existences inventées. Nina est partie à la machine à café et, quand il s'est retrouvé seul avec Joséphine, il a eu envie de tout lui avouer : « Maman, c'est moi qui ai écrit *Blanc d'Espagne*, pardonne-moi. » Mais il a manqué de courage.

Elle est morte sans savoir.

À part quelques anciens camarades de lycée et collègues de travail, il n'y avait pas grand monde à l'église. Les gens sont restés chez eux pour assister aux funérailles de lady Diana à la télé. Dans le cimetière, seule une poignée de personnes sont là pour la mise en terre.

Louise et Nina tiennent Adrien par la main. Raide comme la justice, Sylvain Bobin est derrière eux. Adrien pourrait sentir le souffle de son géniteur dans sa nuque s'il reculait d'un centimètre.

Adrien a demandé aux deux filles de l'emmener loin après l'enterrement. Pas de pot chez l'un ou chez l'autre, juste rester seul avec elles deux. Nina a fait la grimace. Difficile de ne pas rentrer chez elle, Emmanuel déteste la savoir loin de lui, mais en pareilles circonstances, impossible d'abandonner Adrien. Elle a menti, fait croire à Emmanuel que tout le monde se réunissait en mémoire de Joséphine après la cérémonie.

– Où ? Jusqu'à quelle heure ? Tu veux que je t'accompagne ?

– Non, ça ira.

Elle a même osé un : « Je préfère être seule, déjà qu'Étienne ne sera pas là. »

Après la mort de Joséphine, Louise a téléphoné à son frère :

– On l'enterre samedi.

– Y a des enterrements le samedi ? sont les seuls mots qu'il a prononcés.

– Faut croire.

– J'peux pas venir. Mon commissaire a refusé ma permission. J'suis coincé.

– Appelle Adrien au moins.

– Ok.

Étienne a raccroché, s'est rappelé Joséphine. Elle était cool. Jamais un mot plus haut que l'autre. Toujours à se marrer. Une clope au bec. Sa main dans leurs cheveux. Que de beaux souvenirs dans son petit appart. Il a pensé au chagrin

d’Adrien. À la solitude de Nina. Sa jeunesse avortée. Nina et lui étaient morts le même jour et tout le monde l’ignorait. Il a pensé qu’il donnerait tout pour retourner vers son adolescence. Cette insouciance qui le caractérisait.

Le lendemain matin, on était dimanche. Il a acheté un billet gare de Lyon, pris un TGV, quand il est arrivé sur le quai, il a aperçu Adrien et Louise, assis côte à côte devant un distributeur de boissons à l’intérieur de l’enceinte. Ils avaient l’air perdus.

Lui repartait sans doute à Paris, elle à Lyon.

Étienne a rasé les murs pour ne pas être repéré comme le jour de Noël où il les avait vus sortir de l’hôtel des Voyageurs.

Quel drôle de couple. On dirait qu’ils sont maqués depuis cent ans. Des petits vieux dans un corps de jeunes. Pourquoi ne vivaient-ils pas ensemble ? Pourquoi se cachaient-ils encore ?

Étienne a pris un bus pour La Comelle, est monté à pied au cimetière sous un soleil de plomb, a cherché puis trouvé la tombe de Joséphine Simoni parmi les neuves. Il a réalisé qu’il découvrait son nom de famille.

Pour lui, elle avait toujours été Jo ou la mère d’Adrien.

Il s’est assis juste à côté d’elle, sur un banc, et s’est mis à lui parler. Il a commencé par la remercier pour les chocolats et les tartines. Puis il a bifurqué sur la soirée du 17 août 1994. Il n’en avait jamais parlé à personne. De là où était Joséphine, elle ne pourrait rien raconter. Juste l’écouter. Besoin de soulager sa conscience.

C’était le soir de l’enterrement de Pierre Beau. Étienne, la tête à l’envers, était arrivé en avance au lac de la Forêt. Il avait apporté des gâteaux salés et une bonne bouteille de whisky qu’il avait piquée dans le bar de ses parents. Il appréhendait ces retrouvailles avec Clotilde qu’il n’avait pas vue depuis plus d’un mois. Juste croisée le matin à l’enterrement et l’après-midi chez lui, mais vite fait puisqu’il n’avait pas lâché la main de Nina.

Des retrouvailles qui allaient finir en séparation. Son petit discours était prêt : « Je t’aime mais je pars à Paris dans quinze jours, nous nous retrouverons peut-être, sûrement, dans quelques années, plus tard, on finira par se marier, tu verras… Mais là, maintenant, faisons un break, sinon nous serons trop malheureux. » Le mot « break » était moins violent, plus lâche mais moins définitif qu’un « C’est fini ». Il souhaitait éviter les cris et les larmes. Les

drames, très peu pour lui.

Il avait déjà bien entamé la bouteille et s'était assoupi, cassé par la fatigue des derniers jours et l'alcool, lorsque Clotilde est arrivée. Il a sursauté en la découvrant, apprêtée, maquillée.

Elle s'est jetée sur lui. Étienne s'est laissé embrasser. Puis elle l'a dévisagé.

– Tu n'as pas reçu ma lettre ? lui a-t-elle demandé.

– Quelle lettre ?

Elle a eu un drôle de sourire avant de hausser les épaules. Il a remarqué qu'elle avait les traits tirés, comme si l'été l'avait fait vieillir. Elle a voulu se baigner, là, tout de suite. « Fait trop chaud… Et puis l'histoire du grand-père de Nina, cet enterrement, ça m'a déprimée, la pauvre… »

Elle n'en pensait pas un mot. Mauvaise comédienne. Elle était jalouse de Nina, de la proximité des Trois. Étienne a entendu le contraire : « Rien à foutre de Nina Beau. »

Il l'a détestée. A failli se barrer. Clotilde l'a senti. Elle a radicalement changé de comportement.

– On se trouve un coin tranquille ? Comme ça on pourra se déshabiller complètement, a-t-elle dit d'une voix lascive en lui caressant l'entrejambe.

La chair est faible, surtout celle d'Étienne. Il s'est dit qu'il coucherait bien une dernière fois. Après tout, c'est pour ça qu'il sortait avec elle depuis si longtemps. Il a répondu ok.

Ils sont montés sur la moto, se sont enfoncés dans la forêt, ont trouvé un coin ombragé, loin des regards, sans berge. Les autres baigneurs étaient à l'opposé, sur des rades aménagées grossièrement avec du sable de carrière où des ados faisaient griller des saucisses.

Étienne et Clotilde sauteraient directement dans le lac depuis un talus d'herbes hautes brûlées par l'été.

Il s'est déshabillé. A plongé. L'eau était boueuse. Il l'a regardée se dévêtir, elle lui tournait le dos. Elle portait comme un bandage, ces trucs de vieux qui maintiennent les lombaires. Elle a juste fait pivoter sa tête dans sa direction et lui a souri, un sourire étrange. Il s'est à nouveau senti mal à l'aise, avec l'envie de déguerpir, a débandé instantanément. Plus envie de la baiser. *Quel con d'être venu là… Mais quel con.*

Il a nagé, fuyant le bord. Déjà la boue avait disparu. L'eau était plus claire.

Fraîche, elle l'a fait dessaouler. Quand il s'est retourné, Clotilde était dans l'eau et nageait vers lui en riant trop fort. Arrivée à sa hauteur, elle a soufflé : « J'ai une surprise » puis elle a disparu. Étienne a pensé qu'elle allait lui faire un truc genre fellation sous-marine. Mais elle est remontée à la surface et s'est allongée sur le dos pour faire la planche. Un ventre rond. Comme une excroissance. Un cauchemar. Il n'avait jamais vu de ventre de femme enceinte. Sous des vêtements, oui. Mais jamais nu. Le nombril un peu bombé.

Il a refait toute l'histoire à l'envers en un dixième de seconde, il aurait dû s'en douter, le sentir : elle n'avait pas avorté.

Pourtant il l'avait accompagnée à Autun. Attendue dans un café en face de l'hôpital. Elle était ressortie en milieu d'après-midi.

– Ça s'est bien passé ? lui avait-il demandé, un peu honteux.

– Oui, c'est mieux comme ça, avait-elle répondu.

À présent, impossible de sortir un son. Et elle, sur le dos, le regardant en souriant, presque fière de sa bonne ou mauvaise blague. Il a fermé les yeux, mis la tête sous l'eau et a nagé pour regagner la rive et s'enfuir. Il aurait voulu annuler ce moment. Comme sur son ordinateur avec la flèche « supprimer ».

Elle l'a suivi en nageant le crawl. Une nageuse d'exception. Il avait oublié ce détail. Il a senti ses mains attraper ses chevilles. Il s'est débattu et est sorti précipitamment de l'eau. Il a vu son bandage jeté à terre à côté de ses vêtements.

Une folle, a-t-il pensé.

Elle a eu du mal à sortir, a demandé à Étienne de l'aider, il n'a pas bougé, l'a regardée froidement. Elle s'est accrochée à une racine d'arbre et est remontée tant bien que mal. Il a eu envie de lui appuyer sur la tête pour qu'elle disparaisse au fond du lac.

Une fois hors de l'eau, elle s'est mise à beugler :

– T'inquiète, je ne te demanderai rien. Personne ne sait, même pas mes parents.

Elle a sorti des liasses d'argent de son sac à main. Plusieurs milliers de francs.

– Regarde, j'ai plein de pognon, je vais partir.

– Partir où ?

– J'sais pas encore… Ce soir, ce rendez-vous tous les deux, c'était pour me larguer, non ?

Il n'a pas répondu. Elle s'est mise à pleurer en poussant de drôles de cris. Elle

a de nouveau fait allusion à une lettre qu'elle lui aurait envoyée. La haine et la pitié. Il a repris la bouteille de whisky dans son sac à dos et a bu plusieurs rasades. L'alcool l'avait toujours apaisé. Il s'est calmé. Il a eu un vertige, s'est assis dans l'herbe.

– Putain, mais j'ai même pas dix-huit ans… Pourquoi t'as fait ça ?

– J'ai pas eu le courage de me faire avorter.

– Je te crois pas, Clotilde. Dis que t'as voulu me coincer. Mais ne me fais pas avaler tes conneries de courage.

Elle s'est rhabillée sans rien dire en reniflant de temps en temps. Sans se bander le ventre. Il a roulé un pétard. Continué à boire. Elle s'est assise près de lui.

– Quand nos parents vont l'apprendre, ils vont péter les plombs… Les tiens comme les miens.

– Je vais partir avant qu'ils sachent, a-t-elle répondu.

– Mais où tu veux partir nom de Dieu ?!!

Elle a souri.

– Je me suis toujours débrouillée.

– Je ne veux pas de gosse. J'en ai jamais voulu. J'en voudrai jamais. Tu m'as volé. C'est dégueulasse.

– Et toi, t'es pas dégueulasse de vouloir me quitter ?

Il a fermé les yeux. Un cauchemar éveillé. Ce matin l'enterrement de Pierre et maintenant l'autre qui se ramenait avec son gros bide. Il en aurait chialé. Mais jamais devant une fille. Sa tête s'est mise à tourner. Il s'est allongé, les yeux toujours fermés. Dans son dos de l'herbe sèche et piquante. De temps en temps, il chassait une fourmi sur son bras ou son cou. Clotilde a posé une main sur son ventre, une main agile et chaude. Il l'a repoussée une fois, deux fois. La dixième, il s'est laissé faire. À quoi bon lutter ? Et lutter contre quoi ? Elle l'avait piégé. Autant en tirer un plaisir relatif. Elle l'a caressé, avait toujours su s'y prendre avec lui. Il a joui, s'est endormi, bercé par la chaleur et le whisky.

La nuit commençait à tomber quand il a été réveillé par un bruit sourd. Il a appelé Clotilde plusieurs fois, aucune réponse. Ses vêtements et son bandage avaient disparu, plus aucune trace de son passage, comme s'il avait fait un mauvais rêve.

Il s'est levé, une sensation désagréable, trop d'alcool, du mal à tenir sur ses

jambes. Il puait la vase.

À deux cents mètres, peut-être trois, il a cru voir quelque chose s'enfoncer dans l'eau. Étienne a fini par réaliser que ce n'était pas le fruit de son imagination, une voiture était en train de couler sous ses yeux, avalée par le lac. Il n'a pas cherché à plonger. À savoir s'il y avait quelqu'un à l'intérieur pour éventuellement le sauver. Il s'est dit que ça devait être une histoire de trafic, d'auto volée. Ici il y avait toujours eu des mecs chelous, petits dealers et fumeurs de shit. Ce soir-là, Étienne n'a fait aucun rapprochement entre Clotilde et cet amas de tôle.

Il est monté sur sa moto sans se retourner et a roulé jusqu'à la maison de Nina.

Après tout, rien à foutre. Ce gosse, c'était son problème à elle, pas le sien.

Le lendemain il a appris la disparition de Clotilde.

Un témoin l'avait formellement identifiée à la gare de La Comelle autour de 22 heures. Les horaires collaient. Alors Étienne avait menti : Clotilde n'était pas venue à leur rendez-vous. Plus simple. En disant qu'il ne l'avait pas vue, il se persuadait que rien ne s'était passé. Il allait partir à Paris et personne ne s'y opposerait. Il deviendrait flic, appliquerait la loi pour empêcher des Clotilde ou autres voleuses de piéger les hommes.

56

25 décembre 2017

– Qu’est-ce que tu deviens ? me demande Étienne, appuyé contre les grilles du refuge comme si nous venions de nous croiser au coin d’une rue par hasard.

Plus loin, on entend les chiens aboyer au passage de Simone, Louise et Valentin.

– Je vis ici. Je suis revenue.

– Pourquoi ?

– Parce que je connais. J’ai acheté une petite maison.

– La vérité, insiste-t-il.

Je ne comprends pas où il veut en venir. Comme s’il souhaitait que j’avoue quelque chose ou quelqu’un.

– Nina, peut-être… Je…

À ce moment Nina nous rejoint.

– On peut aller chez toi ? m’implore-t-elle.

– Oui.

– Je vais demander à Louise de ramener Valentin. J’ai que deux places dans ma voiture, tu peux nous emmener dans la tienne ?

– Oui.

Je comprends aussitôt qu’elle a peur qu’Étienne lui file entre les doigts. Elle attend mon aide. Elle est nerveuse, ne perd pas de temps. Elle est déjà prête à partir. Simone sort du refuge avec un chien dans les bras, suivie de Louise et

Valentin qui se tiennent par la main. Je me dis que je préférerais que ce soient eux qui montent dans ma voiture plutôt qu'Étienne et Nina.

– Je ramène Cannelé à la maison et je repasse en fin d'après-midi, dit Simone à Nina.

Nous sommes tous frigorifiés. L'extrémité des oreilles et le nez rougis. Nina observe Simone poser Cannelé sur la banquette arrière de sa voiture. Adopter, c'est avoir un projet. Tirer des plans sur la comète. Elle qui croyait que Simone n'avait qu'une seule perspective, mourir. Valentin la regarde aussi, envieux.

– Quand je s'rai grand, j'aurai un chien, dit-il.

Étienne sourit à son fils, sans répondre. Il n'a même pas été foutu de lui offrir un clebs.

– Tu viendras le chercher ici, j'espère, le taquine Nina pour détendre l'atmosphère.

– Je sais pas…, répond tristement Valentin. C'est dégueulasse d'en choisir un et de laisser les autres.

– Ne t'inquiète pas, je choisirai pour toi… Louise, on part avec Étienne. Tu peux prendre sa voiture ? demande Nina.

Résigné, Étienne tend ses clés à sa sœur.

– C'est bon, je sais la conduire ta grosse bagnole, le devance Louise.

Il nous désigne, Nina et moi.

– Si je ne suis pas revenu à la maison avant 13 heures, appelle la police. Avec ces deux-là, on ne sait jamais, plaisante-t-il sans sourire.

Nina monte à l'arrière, lui à côté de moi. Je sens son parfum. Il baisse la vitre, allume une cigarette.

– Je te rappelle que je suis asthmatique.

Étienne balance sa clope et remonte la vitre. Il pose sa nuque contre l'appuie-tête et ferme les yeux. Nina saisit ses épaules. Il prend une de ses mains dans la sienne.

Il ne rouvre les yeux que lorsqu'on se gare devant chez moi.

– C'est là que tu crèches ? me demande-t-il.

– Oui.

À l'intérieur nous sommes accueillis par Nicola. Étienne observe mon bureau, mon ordinateur. Il fait le tour du rez-de-chaussée comme s'il voulait acheter ou perquisitionner.

– Tu vis seule ?

– Avec mon chat.

– Tu vas rester ici ?

– Oui.

– Toujours ?

– Oui, enfin je crois… Qui veut un café ?

Étienne s’assied sur le canapé. Il soulève Nicola, le pose sur ses genoux pour jouer avec lui. Il a l’air défoncé. Ses yeux se ferment malgré lui comme s’il était shooté.

Après avoir avalé un expresso, revenant à lui, Étienne s’adresse à Nina :

– Pourquoi tu m’as fait venir ici ?

– Si tu pars, on part avec toi.

57

12 juillet 1998

Ce soir, c’est la finale de la Coupe du monde de football. Adrien et Étienne seront là. Nina pousse son caddie dans les allées du supermarché, elle choisit les ingrédients que Nathalie, la cuisinière, préparera pour le dîner.

Une fois par mois, les amis d’Emmanuel viennent chez eux. En principe, c’est tajine de poulet au citron, tout le monde en raffole. Ils sont une dizaine à table, tous anciens élèves de la BBA INSEEC, une école de commerce européenne lyonnaise. Ils dorment dans les dépendances et repartent à l’aube.

Quand ils arrivent, Nina n’est jamais très à l’aise dans leurs effluves de parfum, fragrances des villes, de femmes qui travaillent, une odeur d’indépendance. Après quelques coupes de champagne, Nina se détend. Elle a lu les journaux, s’est informée, peut participer aux conversations comme une élève qui connaît sa leçon par cœur. Ce qui la soulage, c’est qu’ils ne viennent jamais avec leurs enfants. C’est *leur* soirée en amoureux.

Emmanuel commence à faire une fixation. Il veut un bébé de Nina. Il se jette sur tous les mômes qu’ils croisent, les poussettes, lui dit : « Regarde comme il est beau ! » Il surveille ses cycles hormonaux, lui fait l’amour matin et soir, reste longtemps en elle en espérant si fort qu’elle croit l’entendre. Tout juste s’il ne fait pas une prière pendant que sa semence se répand en elle. Nina a le sentiment que son corps ne lui appartient plus vraiment, qu’il disparaît peu à peu.

Chaque mois, quand ses règles reviennent comme une malédiction, Emmanuel

s’assombrit. Durant quelques jours, il part tôt et rentre tard du travail. Saute les déjeuners avec elle.

Cela fait trois ans qu’ils sont mariés, un an qu’ils essaient de procréer, le mois prochain, ils vont consulter un spécialiste de l’infertilité.

Nina a peur de devenir comme sa mère. Elle a peur de ne pas aimer l’enfant. De l’abandonner. Ces idées l’empêchent de tomber enceinte. De tomber tout court. La vérité est qu’elle prend ce qu’il faut pour que cela n’arrive pas.

Après être passée au rayon frais, elle traîne un peu devant les articles diététiques, hésite entre deux produits, l’un amincissant, l’autre drainant, c’est quoi la différence ? C’est quoi la différence entre le bonheur et la joie ? L’espoir et l’envie ? La tristesse et la mélancolie ? L’amour et l’habitude ? La peur et le désespoir ?

En plus des amis d’Emmanuel, ce soir Adrien et Étienne seront là. Elle se répète cette phrase comme une litanie. Elle ne les a pas vus depuis Noël.

Elle choisit trois poulets fermiers au hasard. Elle n’en mangera pas, comme d’habitude. Fera semblant de se servir, comme d’habitude. Depuis qu’il veut un enfant, Emmanuel lui reproche de ne pas manger de viande.

– C’est peut-être parce que tu es anémiée que ça ne marche pas…

– Je n’ai jamais été anémiée.

– Tu ne sais pas, mon amour, un humain doit manger de la viande.

– Absolument pas.

– Si, c’est naturel.

Citron, oignons, ail, gingembre, coriandre, vin blanc, vin rouge, champagne. Son caddie est rempli.

Nina repense à la dernière fois qu’ils se sont réunis avec les amis d’Emmanuel, la soirée a pris une drôle de tournure. Tout le monde était bien éméché, il faisait beau, ils étaient installés au bord de la piscine, les bougies dansaient sur la table. Après le dessert, Emmanuel a lancé un jeu, dire trois phrases contenant vérités ou mensonges. La règle : ne rien dévoiler. Aux autres de deviner.

En premier Emmanuel a dit qu’il était allé à San Francisco, en deuxième qu’il consultait son horoscope tous les matins, en troisième qu’il avait lu les sept tomes de *La Recherche* de Proust… Ensuite, tout le monde s’en est donné à cœur joie : « J’ai volé dans le porte-monnaie de ma mère », « Je n’ai pas fumé de joint

aujourd'hui », « J'ai peur », « Je suis heureuse », « Je suis stressé », « La veille d'un de ses voyages, j'ai volé le passeport de mon frère pour qu'il ne puisse pas partir », « J'adore les enfants », « J'ai peur de l'avenir », « Mon mari ne m'a jamais trompée », « J'ai pas fait l'amour depuis six mois », « J'ai fait l'amour ce matin », « J'ai gravé le numéro de téléphone de mon ex sur la porte des toilettes publiques dans un centre commercial avec l'inscription : "Appelle-moi à n'importe quelle heure, j'ai le feu au cul" », « J'ai avalé un ver de terre », « J'ai gobé une mouche », « J'ai mangé un papillon », « J'ai volé et lu le courrier des autres », « Je raffole des tripes de mouton en sauce », « J'adore le Malibu », « J'ai déjà marché sur des braises », « J'ai gagné un tournoi d'échecs européen en 1990 », « Je me suis fait hypnotiser pour arrêter de fumer », « J'ai uriné dans un ascenseur en panne », « J'aurais dû m'appeler Juliette », « Mon film préféré c'est *Jeux interdits* », « J'ai bu un verre avec Bono et The Edge dans un bar d'hôtel », « J'ai dansé la *Macarena* à poil sur mon lit… »

Quand ils se sont retrouvés seuls, Emmanuel a demandé à Nina quels étaient ses mensonges et ses vérités dans ce qu'elle avait énoncé. Elle a tenté d'éluder :

– Non, le but du jeu est de ne rien dire… sinon c'est pas drôle.

– Ce n'est pas drôle de lire le courrier des autres… Surtout pour la petite-fille d'un facteur.

Nina a rougi.

– Et j'aurais voulu que tu dises : « J'aime mon mari » ou « Je rêve d'avoir un enfant avec mon mari »… Crois-moi, c'est grave. Tu pourrais aller en prison pour ça.

– Ça quoi ? a répondu sèchement Nina. Pour ne pas avoir dit que j'aime mon mari ?

– Tu ne m'aimes plus ?

– Bien sûr que si…

– Peut-être que tu ne tombes pas enceinte parce que tu ne m'aimes plus…

– Tu dis n'importe quoi.

– Tu grossis à vue d'œil. Une femme amoureuse ne grossit pas.

Blessée, Nina a fermé les yeux comme si ne plus le voir lui permettrait de ne plus l'entendre. Il l'a basculée sur le lit et lui a fait l'amour brutalement. C'était la première fois, cette quasi-violence. Dans sa tête, Nina a parlé à l'univers. Elle aurait pu dire ça à table, un peu plus tôt, dans le jeu à la con de son mari : « Je

parle à l’univers. »

Univers infini, avant de mourir, j’aimerais être heureuse.

Ce soir-là, Emmanuel s’est endormi en elle. Lui répétant : « Je t’aime Nina, je t’aime trop. »

En se dirigeant vers les caisses, elle longe le rayon des livres. Un mélange de BD, recettes de cuisine et littérature. La dernière fois qu’elle a fait les courses, elle a acheté *L’Empreinte de l’ange* de Nancy Huston. Elle l’a dévoré en deux nuits. La première année de son mariage, Nina et Gé s’échangeaient leurs romans, mais à présent, les parents d’Emmanuel vivent au Maroc. L’habitation principale du domaine est occupée par du personnel chargé de l’entretenir. Ce départ a isolé Nina. Depuis la mort de Joséphine, elle se sent de plus en plus seule. Lire lui permet de rompre cette solitude. En lisant, elle dessine dans sa tête, voit les personnages, les imagine poser pour elle. Elle se fait ses propres tableaux. À travers la lecture, elle retrouve aussi Étienne et Adrien en rêve. Elle leur téléphone toujours le dimanche. Étienne a intégré son école, il lui raconte ses journées de stage, de perquisitions et d’interrogatoires.

Adrien est plus taiseux. Préfère l’écouter plutôt que parler.

En tête de gondole, Nina voit *Blanc d’Espagne* de Sasha Laurent, le roman dont tout le monde parle. Elle lit la quatrième de couverture :

Le blanc d’Espagne est une poudre de craie qui sert souvent de cache-misère sur les vitrines des magasins en cours de travaux ou lors d’un changement de propriétaire.

Nina n’est pas emballée, mais trouve que la couverture est jolie. Et puis elle a vu quelque part que ce roman était bien noté, alors elle finit par le poser dans son caddie.

Elle se dirige vers les caisses en se répétant, comme un mantra : *Ce soir, Adrien et Étienne seront là*.

*

Au même instant, Adrien met un point final à son nouveau texte. Des mois qu’il travaille dessus. Depuis la mort de sa mère. Par ses mots, il la fait renaître

autrement.

Il n’écrira plus de roman. Il le sait mais ne l’a pas encore avoué à son éditeur. Comme l’écriture fait désormais partie de sa vie, il s’essaye à la dramaturgie. Il vient d’écrire une pièce en cinq actes intitulée *Les Mères*. L’histoire de cinq amis qui parlent de leurs mères respectives et surtout de celles des autres.

La première ressemble à Marie-Laure, la deuxième à Joséphine. Les trois autres, il les a imaginées en s’inspirant des traits de caractère de Thérèse Lepic, Louise et Nina. Il est parti du vrai pour romancer ces mères à la fois dingues, dures, volages, fantasmées, irresponsables, capricieuses, aimantes, égoïstes.

Un nuancier de maternité.

Il a déjà la mise en scène en tête : cinq maisonnettes sont juxtaposées, les dix personnages, cinq enfants et leurs mères, évoluent côte à côte, s’aiment, se déchirent, se rassemblent, se questionnent, festoient. Les actes sont rythmés par les événements qu’ils vivent les uns les autres durant dix ans. Ceux qui partent et ceux qui restent, ceux qui reviennent. Des histoires d’amour et de séparation. Dix existences qui se frôlent et se côtoient. Sans maris ni pères.

Adrien a rendez-vous avec un directeur de théâtre dans quelques jours. Un homme rencontré à un dîner qui ignore qu’il est Sasha Laurent. Sa pièce, Adrien la signera de son vrai nom.

Il est dans un TGV qui le ramène à La Comelle. Ce soir, il est invité chez Nina et son bellâtre. Il appréhende. Étienne sera là aussi. Pas plus mal. Les dîners-matchs de foot, très peu pour lui. Mais Nina a beaucoup insisté.

Bien qu’Adrien se soit servi de sa « vie d’avant » pour écrire sa pièce, il sent qu’il en a de moins en moins envie. Qu’il s’en éloigne. Il est mieux à Paris. Dans l’anonymat. Et maintenant que Joséphine n’est plus là, rien ne le rattache à La Comelle, à part Nina et Louise.

58

25 décembre 2017

Étienne n’a rien répondu quand Nina lui a dit : « Si tu pars, on part avec toi. » Nicola joue avec la fermeture éclair de sa parka, se lasse et se réfugie dans les bras de Nina. Étienne se lève, fait le tour du séjour, regarde ma vidéothèque, mes CD et vinyles, tombe sur quelques cassettes audio dont une de Trois, enregistrée en 1990 au collège.

– T’as gardé ça ? me dit-il.

– Prends-la si tu veux… Pour ton fils.

– De nos jours, les mômes ne rêvent plus de fonder un groupe de musique, ils veulent juste être des youtubeurs célèbres.

– C’est quoi un youtubeur ? demande Nina à Étienne.

– YouTube, c’est comme une chaîne de télé mais sur le Net. Des gens postent des vidéos que tout le monde regarde.

– Des vidéos de quoi ?

– Musique, humour, fringues, jeux vidéo… Purée, ça se sent que t’es restée à La Comelle, toi…

– Va te faire voir.

– Je demande que ça mais tu m’as kidnappé devant ton refuge.

– Où comptes-tu aller pour… mourir ? souffle-t-elle.

– Pas encore décidé… Je vous l’ai dit, je voudrais voir la mer… C’est pas très original comme générique de fin.

Il retourne s’asseoir près de Nina. Ils sont tous les deux côte à côte. Moi, debout, contre la porte de la cuisine, à quelques mètres. Comme s’ils me faisaient peur.

– Tu dis rien ? me lance Étienne.

– Que veux-tu que je te dise ? Louise t’a parlé. Elle en crève que tu refuses de te faire soigner.

– Et toi ? Tu vas te faire soigner ? me lance-t-il.

Mon sang ne fait qu’un tour.

– Sors de chez moi, Étienne.

– Je vous en supplie, arrêtez ça tout de suite ! intervient Nina.

Je respire, tente de calmer la tempête qui me traverse. Ce qu’Étienne provoque chez moi. Je me déteste de me laisser encore toucher par ses mots.

– On tourne en rond, là, s’agace-t-il. Si c’est pour me demander de me faire opérer que vous m’avez fait venir ici, ça sert à rien.

Il se lève du canapé.

– Vous pouvez me ramener chez moi ?

Nina éclate en sanglots. Étienne se rassied. Il serre sa tasse de café si fort entre ses mains qu’elles en blanchissent. Il déglutit plusieurs fois.

Je fais quelques pas vers elle, lui touche l’épaule. Elle ne me repousse pas. N’en a plus la force.

– Nina, pourquoi tu as voulu que je vous amène chez moi ? Que veux-tu que je fasse ?

– Je veux qu’on parte avec Étienne, arrive-t-elle à articuler.

Je me tourne vers lui. Toujours figé sur le canapé. Une tête à faire peur.

– Tu veux qu’on t’accompagne, Étienne ? je demande.

– Si c’est moi qui conduis.

59

1999

Quatre ans de mariage.

Nina n’a que vingt-trois ans, elle en paraît trente. Deux ans qu’Emmanuel essaie de lui faire un enfant. Mais elle n’en veut toujours pas.

Elle prend des traitements hormonaux pour augmenter sa fertilité et rien ne se passe. Des protocoles lourds qui la font grossir. Lui donnent des nausées. Elle a le visage bouffi. Ne se regarde plus dans les miroirs. Emmanuel et elle ont fait des batteries d’examens, rien ne semble déconner. Sauf eux.

Nina n’appelle plus Adrien et Étienne une fois par semaine. Les choses se sont espacées peu à peu. On rate un dimanche parce qu’on n’est pas là, puis un deuxième parce qu’on oublie ou qu’on est malade. Les mots d’absence de la vie. Quand la séparation entre dans les habitudes. Les « À quoi bon, après tout, on n’est plus des gosses ».

Et puis, là où on vit, on se fait toujours de nouveaux amis. Pour Étienne, ce sont des collègues. Pour Adrien, des acteurs, metteurs en scène, auteurs. Sa pièce *Les Mères* a été un succès. Depuis, il en a écrit deux autres, dont une a été achetée par le théâtre des Abbesses. Ce sera l’événement de septembre 2000.

Alors, quand le téléphone sonne chez Nina ce matin-là et qu’elle reconnaît la voix d’Adrien, elle pense à quelque chose de grave. Sinon pourquoi l’appellerait-il en semaine ?

– Tu vas bien ? commence-t-il.

– Oui. Ça va.

– Pourquoi tu parles tout bas ?

– Parce que la cuisinière écoute aux portes.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle ne m'aime pas.

– Tout le monde t'aime, Nina.

– Tout le monde m'aimait quand j'étais jeune.

– Tu es toujours jeune.

– Tout le monde m'aimait quand j'étais petite, si tu préfères. Pourquoi tu m'appelles ? Tu vas bien ?

Nina retient son souffle en attendant la réponse.

– Oui.

– Et Étienne ?

– Oui, je pense qu'il va bien aussi.

– Alors pourquoi tu m'appelles, Adrien ? On n'est pas dimanche.

– La nuit dernière, j'ai repensé à quelque chose.

– …

– J'ai caché une sacoche chez Damamme.

– Quelle sacoche ?

– Celle de ton grand-père.

– …

– Je l'ai trouvée sur un banc le jour de l'accident. Dans la panique, quelqu'un avait dû la poser là. Je l'ai prise. Et quand je suis arrivé chez Damamme pour t'emmener à Marseille, avant d'entrer dans ton bureau, je l'ai planquée dans une pièce, sur une étagère.

– Adrien, ça fait cinq ans, pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ?

– J'avais oublié. Mais cette nuit, j'en ai rêvé… Un rêve tellement bizarre. Comme si…

– Comme si quoi ?

– J'ai rêvé de lui… Pierre me parlait.

– …

– Et dans mon rêve, il me disait de te le dire. Pour que tu la retrouves.

« Une porte plus petite que les autres pas très loin du bureau où je t'ai trouvée ce jour-là. Il y avait des boîtes partout, des cartons aussi, je me souviens d'un

poster punaisé au mur, des montagnes ou un lac, en tout cas un paysage. »

Les indications d'Adrien étaient bonnes. Nina n'a pas à chercher longtemps. Se juche sur une table et la voit.

Personne n'y a touché. Cinq ans qu'elle dort là, dans l'ombre et la poussière, sur la cinquième étagère contre le mur de gauche. Elle est en partie écrasée.

Maintenant que Nina la tient dans ses mains, elle tremble, réfléchit. Elle est bouleversée, n'ose pas l'ouvrir. De temps en temps, une ampoule nue l'a sans doute éclairée mais jamais une boîte à archives n'a été placée à cet endroit inaccessible. Comment Adrien est-il parvenu à la percher si haut ?

Plus tard, il lui racontera l'avoir jetée là avec l'énergie du désespoir.

Nina caresse le cuir. À l'heure où son grand-père s'est éteint, il lui restait quelques rues à distribuer. Ce qui signifie qu'elle doit encore contenir du courrier. Elle la serre contre elle, la dissimule sous son manteau et quitte les bureaux sous le regard curieux de Claudine, une ancienne collègue. La seule qu'elle ait croisée en arrivant chez Damamme, le cœur battant. Nina lui a dit qu'elle avait besoin de retrouver un vieux sac oublié sur une étagère, juste avant son mariage, quand elle travaillait avec Yves-Marie Le Camus. Nina a parlé sans s'arrêter pendant que l'autre la dévisageait. Elle a vu dans ses yeux qu'elle avait eu du mal à la reconnaître lorsqu'elle était entrée.

– Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

Nina sursaute. Elle avait presque oublié la présence de Claudine.

– Oui, merci beaucoup… Ne dites surtout pas à Emmanuel… enfin à mon mari que je suis passée, je lui prépare une surprise.

– Motus et bouche cousue… Qu'est-ce que vous étiez beaux tous les deux le jour de votre mariage…

Nina sent que Claudine la détaille de la tête aux pieds… Que reste-t-il du jeune cygne gracile ? Nina ignore même où se trouve sa jolie robe ivoire. Sans doute perdue entre deux cartons, deux réaménagements, deux rangements, deux armoires neuves. C'est une obsession chez Emmanuel de changer de décor, d'acheter, de bazarder ou de bouger les meubles de place. De faire des feux dans le jardin pour brûler les « vieilleries ».

– Oh doux Jésus, vous êtes enceinte ! s'exclame Claudine en fixant les rondeurs de Nina, dont la sacoche qu'elle dissimule contre sa poitrine sous son long manteau.

Nina est incapable de répondre. Elle pâlit, baisse les yeux en marmonnant : « Non. Au revoir. » Puis elle s'enfuit comme une voleuse, monte dans sa voiture, redémarre et quitte rapidement le parking, de peur de croiser Emmanuel. Aucune raison puisqu'il est en déplacement.

Avant, lorsqu'il partait, elle se languissait. Maintenant, elle jubile quand elle lui prépare une valise pour la semaine. Une perspective de repos et de soulagement. Le poids qui pèse sur son estomac se lève. Nina ne travaille pas, mais elle est tout le temps fatiguée.

Elle a posé la besace du facteur sur le siège passager. Elle a le sentiment que son grand-père est près d'elle, tout abîmé, comme aplati. Voilà ce qu'il reste de cet homme, une preuve de sa disparition tragique. Comme sa mère a tout pris, Nina ne possède rien de lui sauf ses propres souvenirs. Pas même un vêtement. Heureusement, dans une boîte, elle a glissé un cliché sépia : la photo de mariage de ses grands-parents.

À la fin, Pierre partait en tournée avec deux sacoches, une pour les recommandés et l'autre pour le courrier général. C'est celle-ci qu'elle a dans la voiture. Celle dans laquelle elle prenait des lettres pour les lire en cachette.

Au fond, ce que sa mère lui a laissé en héritage, c'est le vol. Nina n'ose plus regarder la sacoche. Normalement, elle devrait aller à la poste ou à la police pour la rendre. Mais jamais elle ne le fera.

*

Étienne est loin d'en être à son premier interrogatoire. C'est le commissaire Giraud qui mène celui-ci. Bien que titulaire, Étienne reste en retrait, en observation.

Histoire banale de vols à la tire. Deux petites gonzesses auxquelles on donnerait le bon Dieu sans confession, mineures, gueules d'ange, propres sur elles. Une qui arrête un passant pour demander son chemin ou l'heure. L'autre qui s'occupe de faire les poches ou le sac de la victime. Argent, clopes, portefeuilles en cuir, montres. Il n'y a que cela qui les intéresse. Les papiers, elles s'en fichent. S'en débarrassent dans les poubelles. En revanche, depuis deux ans, de plus en plus de gens utilisent un téléphone portable et avec la prolifération de ces appareils, un beau marché noir s'est créé à Lyon. Le

commissaire espère que les deux filles vont leur permettre de remonter jusqu'au réseau auquel elles revendent les cellulaires.

Elles se sont fait attraper par un vigile dans un magasin de luxe. La main dans un sac Vuitton. Elles ont tenté de s'échapper, se sont défendues, débattues. En sont venues aux mains jusqu'à ce que deux molosses les empoignent et les livrent sur un plateau.

Elles nient tout en bloc, sur l'air de « Y a erreur sur la personne ».

Pourtant, cela fait des mois qu'elles sévissent autour du parc de la Tête d'or. Elles ont été identifiées et leurs portraits-robots correspondent. Émilie Rave et Sabrina Berger.

Émilie semble être la tête pensante du duo. Effrontée, elle ne cesse de sourire quand le commissaire pose des questions et de défier Étienne du regard depuis qu'il est entré dans la salle d'interrogatoire. Sabrina est réservée, ne parle pas, baisse les yeux, reste en retrait.

Comme elles sont mineures, un avocat les représente. Pas le même profil que les petits voyous qu'ils ont l'habitude de serrer. Deux gosses de riches qui s'amusent à jouer les Arsène Lupin et se comportent comme des putes de luxe. Deux têtes à claques.

Leurs parents ne vont pas tarder.

Depuis qu'il est dans la police, Étienne a tout entendu :

« C'est pas moi, m'sieur, j'ai rien fait. C'est la faute aux voix que j'ai dans la tête, elles me commandent. J'y suis pour rien. J'ai pas fait exprès. Vous vous trompez sur la personne. C'est mon jumeau, vous me confondez avec mon frère.

– T'as pas de frère.

– Si, m'sieur, je vous jure j'ai un cousin c'est comme mon frère, c'est un sosie, tout le monde vous dira que j'ai un sosie, j'avais bu, je me souviens plus, j'ai des trous noirs, j'suis somnambule… »

Et toujours : « Je jure que je recommencerai plus. » Combien de fois Étienne a-t-il entendu cette phrase…

– Je veux bien tout avouer, finit par lâcher Émilie, mais je veux être seule avec lui, là.

Elle désigne Étienne de la main. Tous les regards convergent vers lui. Il rétorque aussitôt :

– J'crois pas que tu sois en position de décider quoi que ce soit.

– Pour ce qui est de la position, j’ai mon idée, lui balance la môme.

– Arrête avec ça, si je te presse le nez il en sort du lait.

– Laissez mon nez tranquille, j’ai d’autres idées j’vous dis.

– Ça suffit ! gueule le commissaire Giraud. On n’est pas en train de jouer, là ! Vous encourez une peine de prison ferme, mesdemoiselles !

– On est mineures, lance Émilie en levant les yeux au ciel. On risque rien.

– Tu rêves, ma fille, lui répond Étienne, on a déjà envoyé des mineures en taule… Normalement, les minettes comme toi, elles sont séparées des adultes, mais crois-moi, les cellules sont à touche-touche… Je serais toi, je passerais à table… À moins que ça t’excite de te frotter à des bonnes femmes qui vont t’apprendre la vie.

– Je vous prierais de modérer vos propos, le coupe l’avocat.

Étienne ne prête pas attention à l’homme de loi, il ne lâche plus les deux filles du regard. Passant de l’une à l’autre. Giraud le laisse faire. Il a une totale confiance en sa jeune recrue, qui a l’art de faire cracher le morceau même à des durs. Alors ces deux filles, avec lui, cela va être une promenade de santé. Étienne a un côté impitoyable. Jamais il ne s’emporte. Tout réside dans son regard bleu acier, deux cellules réfrigérantes, lorsqu’il se trouve face à un suspect.

– À qui vous revendez les téléphones portables ? questionne-t-il.

Émilie ne sourit plus mais ne baisse pas les yeux, défiant toujours Étienne du regard.

– Mon père me laissera jamais aller en prison…, finit-elle par répondre.

– Ton père, il peut rien décider, réplique Étienne. Laisse faire la juge des mineurs… Une teigne comme t’as pas idée, elle va pas supporter ton petit sourire en coin… Maître, vous devriez expliquer à vos clientes qu’elles risquent gros. On a cent témoins qui les ont vues à l’œuvre, et qui sont prêts à les identifier. Ça fait des mois que leur manège dure. On va commencer par une petite perquisition à leurs domiciles et après on les confrontera aux victimes pour les faire tomber… Ça va saigner… À moins qu’elles balancent le nom de leur receleur…

Une heure plus tard c’est plié. Le rapport, comme d’habitude, Étienne le fera taper par une collègue, un arrangement entre eux. Lui a une haine viscérale de tout ce qui est administratif. En échange, il rend des services, passe des coups de

fil à des indics.

Il aime les perquisitions et les filatures, pas taper à la machine. Même si leur commissariat est équipé de quelques ordinateurs, il *veut* la rue. Traîner dans des bars, poser des questions, observer, planquer. C'est là qu'est sa place.

À présent, Étienne sirote une bière sur son canapé en écoutant *Where Is my Mind ?*. Il adore ce morceau des Pixies. L'écoute en boucle en pensant à Nina, aux rêves de musique passés. Aux rêves tout court.

Il ouvre une deuxième canette en pensant qu'il prend un pied particulier lorsqu'il est face à des suspectes. Les pisseuses, c'est rare, mais tellement jouissif à serrer. Pas la peine de faire de la psychologie de comptoir, il sait que c'est en rapport avec Clotilde. Une vengeance personnelle qu'il réitère depuis cinq ans.

L'image de la voiture s'enfonçant dans l'eau sombre du lac de la Forêt ne l'a pas quitté. Cette voiture, l'a-t-il rêvée ou réellement vue ? Dans ce cas, à qui pouvait-elle appartenir ? Y avait-il quelqu'un à l'intérieur ? Qui l'a balancée ? Elle ? Clotilde n'avait ni permis ni véhicule. Est-ce qu'il a aperçu quelqu'un derrière le volant ? Une ombre peut-être. Pourquoi n'avoir pas dit aux gendarmes de La Comelle qu'ils avaient nagé ensemble ce soir-là, et qu'il s'était endormi près de Clotilde à cause du whisky, de la fatigue, de l'émotion après l'enterrement de Pierre le matin ?

Juste dire qu'il avait vu une bagnole dans la flotte. Et ce ventre rond.

60

25 décembre 2017

Adrien vient de faire le plein d'essence. Il est assis sur un banc, à l'extérieur, devant des poubelles-cendriers. Au loin oscille une balançoire abandonnée par les enfants, poussée par le vent. Enveloppé dans un gros manteau, il fume une cigarette dans l'air glacial. Il a piqué le paquet dans le sac à main de Louise ce matin. Il vient de le retrouver au fond de sa poche, avec à l'intérieur un briquet rose bonbon. Longtemps qu'il n'avait pas tiré une taffe. Dégueulasse et jubilatoire.

Les yeux dans le froid, Adrien pense à Étienne. À son cancer. À cette mort qui rôde autour de lui. On n'est jamais préparé à la mort de ses amis, même lorsqu'ils ont cessé d'être des amis.

Adrien se souvient.

Janvier 1997. Cela faisait un peu plus d'un an qu'Étienne et lui étaient montés à la capitale. Adrien à Vincennes et Étienne à Nation – il n'avait pas encore intégré son école de police de Cannes-Écluse. Pour la deuxième fois, Étienne l'a appelé au secours.

– Je peux pas regarder tout seul. Faut que tu viennes chez moi. Que tu sois avec moi. Ça y est, ils vont parler de l'affaire Clotilde Marais.

Étrange qu'Étienne prononce son nom de famille. Comme pour s'éloigner de Clotilde, la tenir à distance.

C'était à propos de l'émission *Perdu de vue* diffusée en prime sur TF1.

– Les parents de Clotilde t'ont demandé de témoigner ?

– Non, lui a répondu Étienne avec la voix d'un enfant pris les doigts dans la confiture.

Adrien est arrivé chez lui à 19 heures. Étienne avait commandé deux pizzas, leurs préférées, une reine pour Adrien, une calzone pour lui, sur laquelle il a versé une tonne d'huile piquante comme d'habitude. Malgré la situation, sa nervosité, il avait faim. Adrien a toujours connu Étienne affamé.

Adrien était bouleversé que ce soit lui qu'Étienne ait appelé. Il le considérait donc comme un ami. Même sans Nina, il comptait vraiment pour lui.

Pourquoi ce doute persistait-il depuis toujours ?

Étienne a ouvert une bouteille de rosé, allumé la télé, coupé le son, ils ont vu sans le regarder un reportage sur Yasser Arafat, et puis Bill Clinton. Ils ont parlé de tout et de rien.

Adrien avait terminé l'écriture de *Blanc d'Espagne*, mais n'en a pas parlé. Et Étienne ne lui a pas posé de questions sur le roman qu'il avait évoqué la nuit de l'enterrement de vie de jeune fille de Nina.

Puis l'émission a commencé.

Étienne a remis le son en allumant une cigarette. Ses yeux brillaient comme s'il avait de la fièvre. Un mélange de terreur et d'excitation qui a surpris Adrien.

Quelque chose d'angoissant rien que dans le générique. Quelque chose de malsain à s'approprier le malheur des autres pour en faire un show.

Les Marais sous la lumière des projecteurs, assis côte à côte, comme eux sur leur canapé avec leur verre de rosé à la main.

Le regard embué de ces parents, comme deux naufragés, résignés. Le père, dévoré par l'inquiétude, en étau entre la pudeur et la honte d'être ainsi médiatisé, mais résolu. « Notre dernière chance », a murmuré la mère.

Des portraits de Clotilde ont défilé.

D'abord, les parents ont été questionnés à propos de leur fille : « Quelle personnalité ? Plutôt secrète ou s'ouvrait-elle facilement ? », « Vous paraissait-elle différente à la fin ? Quelque chose avait changé dans son comportement ? Irritable ? », « Lui était-il déjà arrivé de partir quelques jours sans vous en informer ? Un témoin dit l'avoir vue en gare de La Comelle aux environs de 22 heures. Où est-elle allée ? Quelle direction a-t-elle pu prendre ? », « Autre point très important : Clotilde avait vidé son plan épargne deux semaines avant

de partir, pourquoi à votre avis ? »

Puis Jacques Pradel s'est adressé à la caméra :

– Vous pouvez détenir des informations capitales et, grâce à vous, l'énigme de cette disparition pourrait être résolue. Si le moindre événement vous revient en mémoire, n'hésitez pas à nous contacter. Et si toutefois Clotilde regarde notre émission, si elle souhaite rassurer ses proches, il lui est possible de composer le numéro de téléphone qui va s'afficher au bas de votre écran, l'anonymat sera respecté.

Un reportage a suivi :

« La Comelle, petite ville de Saône-et-Loire sans histoire. C'est ici, au cœur de cette paisible Bourgogne, que Clotilde Marais, dix-huit ans, s'est volatilisée le 17 août 1994. Deux ans et demi que ses proches sont sans nouvelles. Pas le moindre signe de vie. »

Les rues de La Comelle ont été filmées, puis la maison des Marais, et enfin la chambre de Clotilde. C'est quand il a vu les poupées posées sur le couvre-lit en patchwork qu'Étienne est allé vomir sa pizza dans les toilettes.

Adrien n'a pas su quoi faire. N'a pas trouvé les mots à dire. Étienne a juste soufflé en revenant :

– Trop émotif pour un futur flic, faut que je m'endurcisse.

– Tu veux qu'on éteigne la télé ?

Étienne s'est pris la tête dans les mains.

– Non, laisse… Putain, mais qu'est-ce qu'elle a foutu ?

– Qui ?

– Clotilde…

Comment je peux être aussi con ? s'est dit Adrien. *Comment j'ai pu poser une question aussi stupide ?*

Adrien n'aimait pas Clotilde. Tous deux se parlaient à peine lorsqu'ils se croisaient dans les couloirs du bahut ou dans les fêtes. Adrien était un vulgaire asticot pour Clotilde, et elle pas du tout son genre. Trop sophistiquée et faisant tout trop fort. Rire, parler. La sono à fond. Le regard dur, les lèvres pincées. Dénuée de toute douceur, cette beauté de l'intelligence qui caractérisait Nina ou Louise.

Au fond, Adrien se fichait de ce qu'elle était devenue. Il était sûr que c'était le genre de fille à disparaître uniquement pour faire parler d'elle. Qu'elle

réapparaîtrait un jour au bras d'un prince, d'un gourou ou dans une communauté hippie. Adrien n'avait jamais imaginé qu'il ait pu se passer quelque chose de grave. Que cette disparition soit liée à un drame. Juste un caprice de plus pour faire sa maligne. Elle devait être en train de jubiler devant son poste de télé.

Ce qui minait plutôt Adrien, c'était l'état dans lequel cet événement mettait Étienne. Adrien ignorait qu'il tenait autant à elle.

Et tout à coup, les choses ont basculé. L'animateur a annoncé qu'un témoin qui souhaitait garder l'anonymat les avait informés que le soir du 17 août 1994 Clotilde était avec son « petit ami de l'époque ». Il fallait vérifier ces allégations car cela contredisait le témoignage selon lequel elle aurait été vue à la gare attendant un train.

Qui était donc ce petit ami sorti du chapeau ?

La mère de Clotilde est intervenue : « Ce garçon avait rendez-vous avec ma fille ce soir-là, il l'a attendue mais elle n'est pas venue. » Les questions ont fusé : pourquoi ne l'avait-elle pas rejoint ? Avait-elle rencontré quelqu'un en chemin ? Clotilde s'était-elle retrouvée au mauvais endroit au mauvais moment ? Pourtant, le premier témoin était formel : elle était seule à la gare.

Sur le plateau, torrents de larmes.

Adrien n'écoutait plus, ne voyait plus rien. Ses mains tremblaient. Étienne s'était liquéfié lorsque l'animateur avait évoqué le rendez-vous de Clotilde Marais avec son « petit ami ». Et depuis, Adrien sentait quelque chose germer dans sa tête. L'ombre d'un doute d'abord, puis une certitude.

Étienne avait vu Clotilde ce soir-là. Il s'était passé quelque chose. Quelque chose d'irrémédiable. Sinon, jamais Étienne n'aurait eu cette réaction terrifiante et terrifiée. Tout son être tendu, le visage déformé par la peur, la hantise.

– Étienne, qu'est-ce que tu as fait ?

– Rien. J'ai rien fait. Je le jure.

– Mais… tu l'as vue… ce soir-là ?

– Oui.

Un long silence. Les deux garçons se sont dévisagés.

– Vous vous êtes disputés ?

– On s'est baignés… tripotés. Je me suis endormi. Et après… plus rien.

– Plus rien ? Comment ça, plus rien ?

– Quand j'me suis réveillé, elle était partie.

– Tu mens ? Étienne, tu es en train de me mentir ?

– Non !

– Tu lui as fait du mal ?

– Non. J’te jure.

– Un accident ?

– Non !

– Mais… c’est un cauchemar.

– Oui… Sur le coup je me suis dit qu’elle s’était barrée je sais pas où. Mais elle a jamais donné de nouvelles.

– C’est qui ce témoin qui a vu Clotilde à la gare ?

– J’sais pas qui c’est.

– Il était quelle heure quand Clotilde est arrivée au lac ?

– J’sais pas… J’avais pas l’heure. Je dirais entre 8 et 9 heures.

– Quelqu’un vous a vus ?

– J’crois pas.

– Tu en as parlé à quelqu’un d’autre ? Nina ?

– Personne. Y a que toi. J’ai jamais dit que j’avais vu Clotilde ce soir-là. Et même sous la torture, je le dirais pas.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi n’as-tu rien dit ?

– J’veux pas finir en taule.

– Pourquoi tu finirais en taule ?

– Je suis le suspect idéal… Le petit ami, c’est toujours le suspect idéal… surtout que…

– Surtout que quoi ?

– Rien.

– Surtout que quoi, Étienne ?

Adrien a senti un immense vide autour de lui après avoir posé cette question. Qu’allait lui avouer Étienne ?

Pour la première fois, Adrien s’est senti le plus fort des deux, le moins vulnérable.

– Elle était enceinte.

61

1999

Nina rentre chez elle. Personne. Un soulagement. La « cuisinière » – c'est ainsi qu'elle appelle désormais Nathalie – est partie faire des courses.

Emmanuel ne revient que dans deux jours.

Elle pose la sacoche de courrier sur la table de la cuisine. C'est comme un trésor qui pénétrerait à l'intérieur d'une maison morte.

Au début, Nina trouvait extraordinaire de retrouver les sols et les moquettes propres, son linge repassé et rangé dans les armoires ainsi que les repas fumants sur la table. Mais ce luxe a un revers : aucune intimité. La cuisinière entre et sort de chez eux sans frapper. Nina peut la retrouver au milieu d'une pièce à toute heure. Combien de fois a-t-elle sursauté en tombant nez à nez avec l'autre, un chiffon à la main ? Elle ne peut plus la sentir. Il lui arrive même de souhaiter sa mort. Nathalie a l'âge de partir à la retraite, mais Nina sait que jamais elle ne se décrochera de son rocher : Emmanuel Damamme.

Nina est persuadée que son mari lui demande de la surveiller lorsqu'il s'absente : « Je compte sur vous, je vous confie Nina, elle est si jeune. » Jeune ou inconséquente ? Quels mots emploie-t-il ?

Nina a bien essayé de dire à Emmanuel qu'elle aimerait que Nathalie s'annonce avant d'entrer chez eux, mais il l'a rabrouée en souriant : « Elle fait partie des meubles, elle est fidèle, c'est une perle, la chance qu'on a de l'avoir, arrête de faire des caprices, au fond tu es trop gâtée. »

Nina imagine son quotidien si elle tombait enceinte. Et cette perspective la glace. La cuisinière serait sur son dos toute la journée si elle avait un bébé. Elle ne le supporterait pas. Et puis, avoir un enfant de *lui*, ce serait s'enfermer à tout jamais. Désormais, elle garde au fond d'elle une petite lueur d'espoir, celui de se sauver un jour. Pas simplement partir, mais *se sauver*. Cette pensée la terrorise, mais elle existe, c'est la possibilité d'une île. Même si aujourd'hui cette île lui paraît inaccessible, le voyage irréalisable, un jour peut-être…

Pour tenir, elle boit au minimum trois verres par soir. Elle a conscience de se détruire, mais ne trouve pas d'autre palliatif. L'alcool rend l'insupportable supportable, il l'aide à appréhender le retour d'Emmanuel. Elle avale le premier verre à partir de 17 heures. Un verre chargé. Le deuxième à 18 heures. Le troisième une demi-heure après. Ainsi, quand Emmanuel arrive, Nina a l'air radieuse en suçant un bonbon.

Dîner, échange de mots enjoués, masque souriant sur le visage. Lui faire croire que tout va bien, que la vie est belle grâce à lui. Puis ils montent se coucher, toujours ensemble, ses pas dans les siens, et une fois dans leur chambre, elle sait qu'il la regarde avaler les médicaments qui sont posés sur sa table de nuit. Ceux qui stimulent son ovulation.

Elle attend le bruit de la brosse à dents électrique d'Emmanuel pour prendre une de ses pilules contraceptives. Elle ne garde jamais les plaquettes. Elle les fait renouveler chaque trimestre par un médecin. Le plus retiré du centre de La Comelle. Un toubib qui ne pose pas de questions. Elle paye ses consultations en espèces et ne se fait pas rembourser. Lorsqu'elle sort de la pharmacie, elle vide les plaquettes et glisse les pilules dans une pochette avec ses granules d'homéopathie, aspirines et baume à lèvres.

C'est ce mélange improbable d'hormones et d'alcool qui la défigure et la fige jour après jour. Elle lutte en se détruisant. Mais elle lutte tout de même.

Elle ne peut en parler à personne. Elle n'a plus d'amis. Étienne et Adrien sont partis. Louise aussi. Avant, il y avait Joséphine, une tasse de café ensemble, c'était galvanisant, mais maintenant c'est fini. Marie-Laure et Marc Beaulieu sont absents toute la journée, occupés par leur travail. Et depuis qu'Emmanuel a repris les rênes de la société, ses beaux-parents reviennent rarement du Maroc. Gé appelle Nina chaque semaine, elles échangent des mots creux, quelques titres de romans à lire, une distance polie et chaleureuse. Mais comment dire à une

mère que son fils est un brin désaxé ? Possessif à en faire crever sa femme ?

Ne restent que ces week-ends une fois par mois où des amis débarquent de Lyon, mais ce sont ceux d'Emmanuel, pas les siens. Ils sont plaisants, agréables à recevoir, toujours gentils avec elle. Mais une fois rentrés chez eux, jamais ils ne lui manquent. Contrairement à Étienne et Adrien.

Elle caresse à nouveau la sacoche de son grand-père. Finit par l'ouvrir en observant ses doigts bouffis. Comment a-t-elle pu tomber si bas ? Accepter d'avaler ces traitements qui ne traitent rien d'autre que le vide du couple qu'elle forme avec Emmanuel ?

Les enveloppes blanches ont légèrement jauni. Plus d'une centaine de lettres et cartes postales. Toutes portent le cachet du 11 août 1994. La veille de l'accident.

Cinq ans que des mots dorment à l'intérieur. Des phrases que l'on s'envoie en été pendant les vacances. Il faudrait qu'elle aille les distribuer les unes après les autres. Du courrier que l'on trouve avec cinq années de retard dans sa boîte aux lettres, cela n'est sans doute jamais arrivé.

Il faut commencer par cacher la sacoche. Que ni Emmanuel ni la cuisinière ne tombent dessus. Quelque part dans sa chambre, derrière ses robes dans le dressing ? Non. Trop risqué. Le seul endroit de la maison où Nina peut s'enfermer à clé est la salle de bain attenante à la chambre. Son havre de paix lorsqu'elle prend un bain en lisant. Elle a l'idée de vider le contenu – sauf les factures, dont elle se fiche – à l'intérieur de trois grandes serviettes éponge qu'elle replie et dissimule soigneusement derrière d'autres, sur l'étagère au-dessus de la baignoire. Puis elle retourne à sa voiture pour planquer la sacoche dans le coffre qu'elle verrouille.

Elle se fait l'effet de vivre comme un repris de justice en liberté conditionnelle.

Elle se demande à présent si son grand-père l'autoriserait à lire les lettres. Est-ce qu'il y a prescription ? Elles étaient destinées à finir là, sur une étagère de chez Damamme. À ne jamais être distribuées, ni lues a fortiori. Comment recevoir un signe de lui ? Où regarder pour savoir s'il consent ou pas ?

Le téléphone sonne. C'est à nouveau Adrien. Deux appels le même jour quand elle entend de moins en moins souvent le son de sa voix.

– Tu l'as trouvée ? demande-t-il, impatient.

– Oui.

– Personne n’y avait touché ?

– Non.

– Incroyable.

– …

– Où tu l’as mise ?

– Dans le coffre de ma voiture.

– Il y a du courrier à l’intérieur ?

– Oui, beaucoup.

– Tu vas lire les lettres ?

– J’sais pas. J’suis plus une gamine… Et puis c’est du vol.

– C’est pas du vol, c’est un emprunt.

– …

– C’est comme emprunter une vieille histoire à quelqu’un avant de la lui rendre…

– Tu ne disais pas ça avant.

– Avant, c’est passé. C’est un cadeau que ton grand-père te fait maintenant. Sinon je n’en aurais pas rêvé.

– Tu crois ?

– Oui.

– Si je finissais par venir à Paris, tu m’aiderais ?

– Pourquoi ? Ton mariage bat de l’aile ?

Il l’a demandé sur un ton suffisant. Sous-entendu : « Je te l’avais dit. »

– Non, je demandais comme ça…

Adrien reste silencieux. Un silence gêné que Nina finit par rompre :

– Tu te rends compte, c’est bientôt l’an 2000… Je crois qu’on est en train de se perdre de vue, Adrien.

– Mais non, Nina, arrête de t’angoisser pour rien, lui répond-il, presque agacé.

– Je m’angoisse pas pour rien. Tu crois qu’on sera ensemble pour le Nouvel An ?

– J’sais pas encore… Faut que j’y retourne, là, j’suis pas tout seul.

– D’accord. Mais, Adrien, jure-moi qu’on sera ensemble pour le Nouvel An 2000.

– Je te le jure, Nina.

– C’est vrai ?
– Vrai.
– Je t’embrasse.
– Bisous.

Elle retourne dans la salle de bain. S’enferme. Fait couler l’eau dans la baignoire, attrape une des trois serviettes, la déplie. Des dizaines de lettres tombent sur le carrelage. Elle en prend une au hasard. Promène l’arrière de l’enveloppe au-dessus du robinet d’eau chaude, parvient à la décacheter sans la déchirer.

Nina découvre un billet de 20 francs glissé entre deux feuilles.

« Ma petite cocotte, bon anniversaire, tu t’achèteras ce que tu veux. J’espère qu’il fait beau. Ici, on étouffe, j’ai mal aux jambes. Dehors, faut pas que tu oublies une bassine d’eau pour les oiseaux.

Ta mémé qui t’aime »

Nina referme l’enveloppe et la met de côté. Elle ira la glisser plus tard dans la boîte aux lettres de Rachel Marek, 6, rue de la Pépinière. Comme Emmanuel ne rentre pas ce soir, elle distribuera ce qu’elle lit au fur et à mesure lorsqu’il fera nuit. Sauf les mauvaises nouvelles. Avec cinq ans de retard, cela ne servirait à rien.

Nina ouvre et referme d’autres enveloppes. En fait un tas pour la distribution de ce soir. Elle lit les lettres à voix haute comme si son grand-père était près d’elle et qu’elle partageait les mots avec lui. Il arrivait à Pierre Beau de lire leur courrier aux gens qui le lui demandaient, pour ceux qui ne savaient pas ou qui ne comprenaient pas un document administratif. « Facteur, qu’est-ce que ça veut dire *?* »

Il est 21 heures lorsqu’elle démarre sa voiture, une vingtaine d’enveloppes posées sur le siège passager. Elle sait qu’après-demain la cuisinière racontera à Emmanuel qu’elle est sortie après le dîner. Alors, pour anticiper les questions insidieuses, entre la poire et le fromage, elle a raconté à Nathalie qu’un pot était organisé à son cours de gym pour l’anniversaire d’un des profs. Son cours de gym, tu parles, plus de deux ans qu’elle n’y a pas mis les pieds. Mais elle continue à payer son abonnement pour deux séances par semaine. Elle se gare

devant le gymnase et va marcher seule le long de la rivière.

Elle reprend le chemin que son grand-père aurait dû faire ce jour-là. Elle part de la place Charles-de-Gaulle, là où il a trouvé la mort. Son intuition était bonne, Pierre arrivait de la rue Saint-Pierre, et non de la rue Jean-Jaurès. C'est le camion qui lui a grillé la priorité. Le chauffeur a menti.

Mais est-ce qu'on ne ment pas tous ?

Un seul destinataire a déménagé. Le nom a été arraché de la boîte aux lettres, les volets sont fermés et les mauvaises herbes ont mangé le gravier. Nina glisse tout de même la carte postale que Jacques Laurent aurait dû recevoir le 12 août 1994.

« Mon Jacquot,

En remontant du Midi, je m'arrêterai te voir dans ton trou. J'ai hâte qu'on aille pêcher tous les deux vu qu'il n'y a que ça à faire par chez toi. Commence à mettre la bière au frais et nettoie le barbecue. J'apporterai ma gratte comme au bon vieux temps.

Bisous mon poteau.

Sergio »

À 23 heures, Nina arrête sa tournée. Elle remonte chez elle la mort dans l'âme. Elle vient d'accomplir les gestes que son grand-père aurait dû faire ce jour-là. Des gestes tués par un putain de camion.

Il lui reste encore une centaine d'enveloppes à distribuer. En attendant, elle monte se coucher, tranquillisée par l'absence d'Emmanuel.

Avant, lorsqu'il était en déplacement, il lui téléphonait toutes les heures. « Ça va, mon amour ? Qu'est-ce que tu fais ? Comment tu es habillée ? Tu me manques… »

Maintenant, il appelle pour dire qu'il est bien arrivé et puis plus rien.

À Noël dernier, il lui a offert un téléphone portable. « Comme ça, on pourra se joindre tout le temps. »

Le cauchemar. Être joignable tout le temps, qui peut bien avoir envie de cela ?

Elle aurait préféré qu'il lui ramène un chien. Réponse : « Non, avec le bébé, ce ne serait pas hygiénique. Et puis Nathalie a assez de travail comme ça. Tu imagines des poils de chien à la maison ? Parce que avec toi, il aurait le droit de

monter sur les canapés. »

Après la mort de Joséphine, Emmanuel a vendu la maison de son grand-père – « Elle ne sert plus à rien. »

Et ses deux chats sont partis chez les Beaulieu. – « *Pas question de les récupérer ici, tu sais que je suis allergique*. »

Marie-Laure a promis à Nina qu'elle en prendrait soin.

Allongée dans son lit, Nina irait bien refaire un tour dans la salle de bain. Déplier une autre serviette, laisser tomber les enveloppes sur le sol. Convoquer l'esprit de son grand-père. Repartir en août 1994. Quand Étienne et Adrien lui tenaient encore la main.

62

25 décembre 2017

J’ai redéposé Étienne et Nina devant le refuge. Nous partons demain matin.

J’ai une journée pour m’organiser.

J’ai dit oui pour partir avec eux, accompagner Étienne « au bord de la mer ».

Nous sommes tous constitués de oui et de non. Cela fait longtemps que je dis non à tout. Mais Nina a besoin de moi. Elle m’a souri lorsque j’ai dit oui. Ce sourire, je l’attendais depuis des années.

Je roule au hasard en pensant que je n’ai jamais confié mes clés à personne depuis que je me suis réinstallée à La Comelle.

Nina m’a donné le numéro de téléphone d’une bénévole qui fait du baby-sitting pour les animaux. « Quelqu’un de confiance », m’a-t-elle assuré.

J’ai rendez-vous avec elle en fin d’après-midi. Elle est comme presque tout le monde, aujourd’hui elle fête Noël en famille.

*

Marie-Laure et Marc Beaulieu s’affairent dans la cuisine.

Marie-Castille dresse la table, allume les bougies, dispose des figurines de Noël et des verres en cristal sur la nappe en papier doré.

À travers la fenêtre, elle voit Louise arriver au volant de la voiture de son mari, Valentin à côté d’elle.

Où est Étienne ?

Valentin pénètre dans la maison en trombe et ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche :

– Papa revient tout à l'heure, il est avec des potes.

– Quels potes ?

– Nina et quelqu'un d'autre.

– Qui ?

– J'sais pas qui c'est.

– Où est ton père ?

– Il boit un coup j'te dis.

– Où ?

– J'sais pas, man, lui lance Valentin d'un air vaincu.

Marie-Castille questionne Louise du regard. Cette dernière baisse les yeux en accrochant son manteau à la patère.

– Où est Étienne ? insiste Marie-Castille.

– Il revient.

– Pourquoi vous vous êtes disputés ce matin ?

– Parce que je voulais qu'il revoie quelqu'un.

– Qui ?

– Je suis obligée de répondre à tes questions ? Nous ne sommes pas dans ton commissariat, là, s'agace Louise, les nerfs à vif.

Elle a parlé plus virulemment qu'elle ne le souhaitait. Marie-Castille la dévisage, interdite. Au bord des larmes, Louise monte dans sa chambre.

Marie-Castille tente de joindre Étienne sur son portable, messagerie.

– Valentin ! Vous étiez où ?

Valentin ressort de la cuisine.

– Au refuge, j'ai supplié papa d'y aller.

– Pourquoi ?

– J'voulais qu'il voie quelque chose.

– Quelle chose ? J'ai dit pas de bestiole à la maison !

Valentin la regarde comme si elle avait perdu la raison.

– C'est une surprise pour mamie, murmure-t-il.

– Quelle surprise ?

– Un chat pour Noël, lui glisse-t-il à l'oreille.

Marie-Castille fait une moue dubitative et termine de dresser la table de Noël.

Elle n'aime pas venir à La Comelle, elle préfère leur vie à Lyon. Là-bas, les copains d'Étienne, elle les connaît, tous des flics, des collègues avec lesquels il s'entend bien. Elle n'aime pas qu'Étienne revoie Nina. Elle n'aime pas ne pas maîtriser les choses. Et les souvenirs de son mari, elle ne peut les maîtriser. Ces portraits d'Étienne au fusain que Marie-Laure a accrochés partout, elle les arracherait volontiers.

– Valentin ! C'est Nina qui ramène ton père ? Elle déjeune avec nous ? crie Marie-Castille.

– Non. Elle sera avec son amoureux, répond l'adolescent.

– Ah bon ? Elle a un amoureux ?

– Oui.

– Elle te l'a dit ?

– Non. C'est Simone.

– Qui est Simone ?

– Une dame qui travaille au refuge. Elle a adopté un chien aujourd'hui. Il s'appelle Cannelé. Comme le gâteau.

Marie-Castille est tellement contrariée qu'elle brise un verre sans le faire exprès. Elle a envie de pleurer, mais ravale ses larmes devant son garçon. Il l'aide à ramasser les morceaux.

– Fais attention, mon chéri, dit-elle calmement.

Il faut qu'elle se ressaisisse. Elle ne va pas en faire une jaunisse non plus. Son mari est juste allé boire un verre avec des amis d'enfance. Elle observe Valentin. Il a l'air triste. Elle le trouve pâle. Une indigestion ?

– Ça va, mon cœur ?

– Ouais.

– Tu as mal au ventre ?

– Non.

– Mon amour ?

– Oui, man.

– Ce n'est pas que je ne veuille pas de chien… mais tu sais bien que ni ton père ni moi ne sommes là de la journée. Il serait trop malheureux chez nous.

– Je sais.

– À moins que…

– À moins que quoi ?

Il souffle sur une mèche pour dégager son front. Ses beaux yeux la fixent. Elle ne peut pas se déballonner. Au fond, qu'est-ce qu'elle en a à faire ?

– Qu'on trouve quelqu'un pour le garder.

– J'comprends pas.

– Un peu comme une nounou. Ça doit bien exister les nounous pour chiens, non ? Elle resterait avec lui la journée, et toi tu prendrais le relais en rentrant de l'école.

– T'es sérieuse ?

– Je crois bien que oui.

– On va avoir un chien ?

– Il faut d'abord que j'en parle avec ton père… Quand il rentrera.

Est-ce qu'il va rentrer ? pense tout à coup Valentin. Et s'il partait aujourd'hui ? Louise a peur qu'il disparaisse sans rien dire à personne.

Marie-Castille voit le regard de son fils s'assombrir à nouveau, quand elle s'attendait à des effusions sans précédent. Elle est terriblement déçue.

Noël de merde. Et maintenant, il est trop tard pour revenir en arrière. Elle qui a si peur des animaux.

*

Étienne est silencieux.

– Ça va ? demande Nina.

– Ouais.

– Tu n'as pas mal ?

– Non. Louise m'a donné ce qu'il faut.

Nina se gare à cent mètres de chez les Beaulieu. Elle ne souhaite pas entrer chez Marc et Marie-Laure. Revoir la femme d'Étienne. *La pauvre.*

– À demain, alors.

– Ouais.

– Il faut que tu parles à ton fils.

– Je sais. Putain de Noël.

– Je suis désolée… Et à ta femme, tu vas lui dire ?

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Impossible… Je lui écrirai. T’es sûre que tu peux partir avec ton boulot ? Les chiens, ils se promènent pas tout seuls.

– Je vais me faire remplacer.

– Toute façon, ce sera pas long…

Il l’embrasse sur la joue et quitte la voiture en murmurant : « À demain. »

Puis revient précipitamment.

– Nina, tu me promets que ce sera pas triste ? Qu’on va pas passer nos derniers jours à chialer ?

– Je te promets, répond Nina.

Avant de rentrer, Nina passe chez le boulanger. Il est en train de fermer. Il la reconnaît, c’est la « fille de la SPA ». Il l’aime bien, lui a pris un chat l’année dernière. Elle se confond en excuses d’arriver si tard, demande des nouvelles du chat, lui achète une miche de pain et la dernière bûche qui reste, une aux fruits exotiques.

Beurk, pense-t-elle.

– Joyeux Noël.

Chez elle, elle monte le thermostat et passe l’aspirateur. Elle ouvre une boîte de maïs, fait une vinaigrette. Elle dispose des asperges dans une assiette et deux morceaux de fromage dans une autre. Puis file se doucher. Il y a de la précipitation dans ses veines, son corps est chargé d’électricité, de promesses. Elle change les draps et vaporise du parfum sur son lit. Ça pue le vieux déodorant. Elle rit toute seule même si elle n’a pas le cœur à sourire. Elle est tiraillée entre passé et présent. Perdre et retrouver. Tristesse et joie. Effroi et amour. Perdre Étienne et retrouver Romain. Là, dans quelques minutes.

Elle se souvient de ce qu’ils se disaient, Adrien et elle : « Quand la vie prend, elle redonne. » Mais parfois la vie se plante. Elle redistribue les cartes de manière malhonnête. Parfois la vie nous ment, nous roule.

Elle entend le portail extérieur se refermer. Romain frappe à la porte, elle ouvre. En voyant Bob, les chats de Nina se carapatent en crachant.

– Il va falloir qu’ils s’habituent, argue Romain.

– Pourquoi ? Tu comptes revenir souvent ?

– Évidemment.

– Attends de goûter ma cuisine et tu changeras d’avis.

Romain observe le maïs et les asperges.

– Je n’ai pas très faim, plaisante-t-il.

– Mais il y a de la bûche ! Aux fruits exotiques ! s’exclame-t-elle.

– Beurk, répond Romain.

Nina éclate de rire. Elle met ses deux mains sur sa bouche comme si elle venait de dire une connerie, une énormité. Alors qu’elle vient juste de laisser éclater sa joie.

63

De gros bisous de Nice. Pensées de Chypre. Amitié du Portugal. On vous embrasse de tout notre cœur. Je termine en t'embrassant. On vous espère en bonne santé. Votre Joseph. Bien le bonjour de toute la famille. Soleil mais venteux. Georgette se joint à moi. Risque d'averse. Baignade chaque jour. Avec tout notre amour. Il fait beau. Vous nous manquez. Bien à vous. Cordialement. Je t'aime. Nos salutations distinguées.

Mai 2000

L'arrivée de lettres vieilles de cinq ans dans les boîtes de La Comelle a fait couler de l'encre dans *Le Journal de Saône-et-Loire*. France 3 Régions a même réalisé un sujet en fin d'année dernière. Depuis six mois, on a répertorié pas moins de cent soixante-quatre enveloppes dont le cachet date du 11 août 1994. La veille de la mort accidentelle de Pierre Beau, le facteur de l'époque.

Où était ce courrier depuis tout ce temps ? Pourquoi est-il réapparu comme ça juste avant le changement de siècle ? Un mystère qui interpelle les habitants. C'est à celui qui découvrira une de ces enveloppes dans sa boîte. Des missives banales et des cartes postales qui arrivent par intermittence, comme tombées du ciel.

Leur distribution correspond aux absences d'Emmanuel. Et Nina les glisse toujours de nuit, impossible de le faire en plein jour.

Elle tient les trois dernières enveloppes dans sa main. C'est comme la fin de

quelque chose. Elle appréhende. Quand elle les aura glissées chez leurs destinataires, elle se répète qu'elle partira. Où, elle l'ignore, mais elle quittera La Comelle.

Elle ne les a pas encore lues. Elle n'en lira que deux. Parce que la troisième est destinée à Étienne. Elle la lui donnera en main propre. Lyon, ce n'est pas loin. Elle fera l'aller-retour dans la journée.

Étienne est venu passer les fêtes de fin d'année à La Comelle. Noël en famille et Nouvel An avec ses amis, a-t-il prévenu Nina. Impossible que les trois ne soient pas réunis pour le passage à l'an 2000.

– Il y aura Louise aussi. Mes parents nous prêtent la baraque. On va faire une soirée DVD, musique et vodka.

Mais, le 23 décembre 1999, Emmanuel a dit à Nina :

– Chérie, fais ta valise, surprise ! Ne mets que des choses légères à l'intérieur et n'oublie pas ton maillot de bain et ta crème solaire.

– Mais… on doit fêter le Nouvel An avec nos amis…

– Nos amis seront là où nous allons…

– Même Étienne et Adrien ?

– Ah non… Pas eux… Mais il y aura tous les autres.

– Quels autres ?

– Les Lyonnais.

L'idée de se mettre en maillot de bain devant les naïades blondes l'a mise KO debout. Un détail qui lui a paru insurmontable.

Elle s'est souvenue avoir fait promettre à Adrien qu'ils passeraient ce Nouvel An ensemble.

– Je préférerais rester ici…, a-t-elle fini par articuler, les larmes aux yeux. Tous les deux pour Noël et avec mes amis pour le Nouvel An.

– Ne fais pas l'enfant, nous partons dans deux heures.

Juste avant de prendre l'avion à l'aéroport de Lyon-Saint-Exupéry, Nina a manqué de courage pour prévenir Étienne, elle a téléphoné à Marie-Laure Beaulieu la mort dans l'âme :

– Tu leur diras que je ne serai pas là le 31… Emmanuel m'emmène en voyage.

– Bonnes vacances, profitez ! a répondu Marie-Laure distraitement, sans prêter attention à la voix fracassée de Nina, trop occupée à résoudre un problème au travail.

Les autres travaillent, a pensé Nina en raccrochant. *Moi, je suis bonne à rien.*

Emmanuel avait tout organisé depuis des mois. Quand Nina ne cessait de se réjouir à l'idée de passer le Nouvel An chez Étienne, qu'il la regardait sélectionner de vieilles cassettes et des CD à emporter pour danser, il savait déjà qu'une grande maison sur une plage paradisiaque avait été louée à l'île Maurice. Toute la bande du « un week-end par mois » serait là, et cette fois avec leur ribambelle d'enfants. Ils allaient fêter Noël et le Nouvel An ensemble. Faire d'une pierre deux coups.

Pendant les dix jours qui ont suivi leur départ, tout sourire, le beau mari de Nina s'est baigné, a bronzé, couru sur la plage, joué au ballon avec les enfants des autres le regard fiévreux, l'a sautée tous les soirs en restant très longtemps dans son ventre stérile, ne cessant de répéter : « Je t'aime, je t'aime tant. »

Nina n'a presque rien vu de l'océan Indien, commençant à boire des cocktails et tout ce qui contenait de l'alcool au petit déjeuner. Elle a terminé le siècle dans un état de semi-conscience sans que personne s'en aperçoive. Chacun était occupé par son propre bonheur.

Pourtant, la lumière était belle, les Mauriciens rayonnants, la nourriture exquise, mais aucune chambre avec vue ne remplace un ami.

Elle prend un livre au hasard dans la bibliothèque de sa chambre pour y glisser les trois dernières enveloppes. Elle regarde le titre, *Blanc d'Espagne*. Elle a oublié de lire ce roman. Cela fait longtemps qu'elle l'a acheté. Elle jette un œil distrait à la quatrième de couverture et le range parmi d'autres, oubliés, déjà lus ou abandonnés en cours de lecture.

Le radio-réveil affiche 17 heures. L'heure du premier verre. Elle planque ses bouteilles à l'intérieur de ses bottes. Elle a l'art de dissimuler. Elle n'en est pas fière. Mais dissimuler signifie se donner des espaces de liberté. Ces instants, ces actes n'appartiennent qu'à elle. Nina verse l'alcool dans un mug en porcelaine, porter une tasse de thé à ses lèvres ne paraît pas suspect.

La cuisinière est en bas. Nina l'entend s'affairer aux fourneaux.

Papa est en bas, qui fait du chocolat, maman est en haut, qui fait du gâteau, fais dodo, Colas mon p'tit frère…

Elle a demandé cent fois à Nathalie de ne pas arriver trop tôt pour préparer le dîner. Mais l'autre se fout de ce que demande Nina. Elle se pointe à 16 heures alors que jamais ils ne passent à table avant 20 heures. Avant, elle restait pour

desservir. Plus maintenant. Bon débarras.

« Ce sont des problèmes de riches, mon amour, lui serine Emmanuel, arrête de te plaindre… Tu ne fais rien de la journée, arrête de te plaindre. On a une vie de milliardaires, arrête de te plaindre… On a de la chance, beaucoup de chance, arrête de te plaindre… Force-toi un peu, mange de la viande, arrête de te plaindre… Tu as encore grossi, non ? Je pourrais te tromper, tu sais, les minettes qui me tournent autour ça ne manque pas, arrête de te plaindre… »

*

Août 2000

À part Fabien Désérable, tout le monde ignore que Sasha Laurent, l'auteur du best-seller *Blanc d'Espagne*, est Adrien Bobin. Cette histoire, il l'a couchée sur le papier pour vivre, continuer à vivre. Mais il n'en a rien fait. Il porte et portera toujours une clandestinité en son for intérieur. Une clandestinité qui lui a permis de devenir indépendant financièrement à l'âge de vingt ans, risible ironie du sort.

La générale de sa pièce *Des enfants en commun* aura lieu dans quinze jours. Dans Paris, des affiches placardées un peu partout annoncent l'événement au théâtre des Abbesses.

Adrien assiste aux dernières répétitions, assis trois rangées derrière le metteur en scène. Il observe les comédiens chercher, se déplacer, les écoute faire des propositions en jubilant. C'est comme pénétrer dans un rêve. Ceux qui le fascinaient enfant à la télévision. Les entendre réciter ses mots le galvanise. Des mots qui lui appartiennent, qui sortent de sa caboche.

Pour écrire sa pièce, Adrien s'est inspiré d'un dimanche où il venait d'arriver à Paris et vivait chez Thérèse Lepic à Vincennes. Ce jour-là il avait accepté d'aller déjeuner rue de Rome, chez son géniteur, parce que après tout il payait son loyer et subvenait à ses besoins. Et que, sans Nina, Adrien voyait le Crous comme une perspective inenvisageable. Les autres étudiants ne l'intéressaient pas. Le terrorisaient même. L'appartement de Thérèse était son seul réconfort, un îlot propre et douillet.

« Le code, c'est 6754C, sixième étage », lui avait indiqué Sylvain Bobin au téléphone. Adrien découvrit un bel immeuble haussmannien. Dans l'ascenseur à la cage en fer forgé, il se regarda dans le miroir ancien. Comme d'habitude, il

avait préparé des questions et des réponses toutes faites pour ne pas laisser s'installer ces blancs dans la conversation qu'il redoutait tant.

C'était la première fois qu'Adrien pénétrait dans l'univers de son « paternel ». D'habitude, ils déjeunaient tous deux au restaurant.

Il trouva son nom sur la porte. Le même que le sien, ce qui l'a toujours étonné. Père et fils n'avaient que leur nom en commun.

Une femme lui ouvrit la porte. Carré blond, plutôt jolie, un faux air d'Isabelle Huppert, la cinquantaine, apprêtée. Adrien se sentit rougir et se détesta.

– Bonjour, je suis Marie-Hélène.

– Bonjour, je suis Adrien.

– Oui je sais, pouffa-t-elle.

Il lui tendit la main, elle attrapa son épaule et l'embrassa maladroitement. Il sentit son parfum, un truc de Laura Ashley qui l'indisposait depuis toujours. Dans le métro, il fuyait les femmes qui s'en aspergeaient.

Il suivit Marie-Hélène, elle portait un chemisier en soie blanc et une jupe noire moulante qui lui arrivait sous les genoux, légèrement fendue à l'arrière. Adrien pensa qu'elle avait de jolies jambes, fines et musclées. Il pensa aussi à sa mère, qui n'avait jamais porté ce genre de jupe. Que de longs trucs fuchsia ou turquoise.

Adrien passa près de la porte de la cuisine. Un fumet de plat en sauce qui mijotait.

– Un coq au vin, lui dit Marie-Hélène comme si elle l'avait entendu penser.

Dans le couloir qui menait au salon, Adrien vit des photos. Marie-Hélène plus jeune devant un sapin de Noël ou un océan. En paréo ou blouson de ski. Et toujours Sylvain Bobin à ses côtés. D'autres portraits d'inconnus, des enfants en maillot de foot et des vieux qui posaient à la table d'un banquet, un verre de vin à la main.

Adrien réalisa qu'il pénétrait dans l'intimité de son inconnu de père pour la première fois. Toute une vie qui avait commencé bien avant sa naissance et qui suivait son cours.

Mais pourquoi sa mère avait-elle couché avec cet homme marié ? Tout à coup, il eut envie de savoir comment ces deux êtres que tout semblait opposer s'étaient retrouvés dans le même lit. C'est en découvrant Marie-Hélène qu'Adrien ressentit le besoin de savoir. Il avait souvent vu son géniteur débarquer dans leur

appartement de La Comelle, boire un café en silence, Joséphine à ses côtés, pressée qu'il reparte. Mais jamais il ne s'était posé de questions sur le mystère de cette union. L'avait-elle fait rire ? S'étaient-ils aimés ? Comment l'avait-il séduite ? Qu'est-ce qui les avait attirés l'un chez l'autre ? Lui, la caricature d'un comptable qui dénombre les petits pois qu'on vient de lui servir pour en calculer le prix au centimètre carré sur le plat du jour, et elle, perchée, adepte du bouddhisme et des médecines naturelles.

Sur la table du salon, des flûtes à champagne et des gâteaux secs dans des coupelles. Sur le canapé, Sylvain Bobin près de deux jeunes hommes. Environ vingt-cinq et trente ans.

Ils se levèrent tous les trois pour lui serrer la main. Jamais Adrien n'avait embrassé son père.

– Bonjour, je suis Laurent, dit le plus jeune des deux.

– Bonjour, Pascal.

– Bonjour… Adrien.

Ils s'assirent. Pascal et Laurent demandèrent à Adrien où il vivait, ce qu'il faisait comme études, où se situait La Comelle exactement.

Parfois, on est tellement déconnecté de la réalité qu'on met du temps à comprendre l'évidence. Adrien avait toujours été catalogué comme le « timide qui vit dans son monde ». Et ce jour-là, retranché dans son monde, il lui fallut deux coupes de champagne pour comprendre que Pascal et Laurent étaient ses demi-frères. Des demi-frères qui portaient le même nom que lui, qui avaient été reconnus comme lui, à la seule différence qu'eux avaient grandi avec leur père.

Quand il réalisa que tout ce petit monde discutait comme si de rien n'était du silence des nations à propos du génocide rwandais et de l'interprétation de Tom Hanks dans *Forrest Gump*, Adrien se dit que les gens étaient fous et eut envie de régurgiter ses petits Belin au fromage.

Ils passèrent à table. Marie-Hélène alla chercher les entrées, précédée par Pascal.

– Maman, je vais t'aider.

Adrien observa longuement ses frères en se demandant s'ils souffraient du même mal que lui. Mais comment savoir ? Ce mal était invisible. Et les deux grands costauds qui lui faisaient face ne lui ressemblaient en rien. Il avait vraiment fallu que son père aille planter sa petite graine ailleurs pour fabriquer le

jeune homme rachitique qu'il était.

Il quitta l'appartement paternel vers 16 heures, légèrement éméché. En promettant à Marie-Hélène qu'il reviendrait.

Il y est retourné mais en pensée. A découpé et disséqué chaque minute de ce dimanche-là, un étranger dans sa propre famille, pour en faire une œuvre que « le métier » qualifie de « magistrale ».

Il a revu son père par intermittence, mais toujours dans des brasseries bondées, en semaine et à l'heure du déjeuner. Sylvain Bobin n'a plus jamais évoqué son autre vie avec Adrien. Pourquoi ?

Il n'avait pas dû faire bonne impression. Trop réservé, trop pâlot, pas assez.

Comme si ce dimanche n'avait jamais existé.

*

Août 2000

Étienne raccroche. De la poisse sur les mains et dans la tête. Cette histoire lui colle au train depuis trop longtemps.

C'est le gendarme Sébastien Larand qui l'a prévenu. Un ancien pote du collège. Un homme a encore appelé la gendarmerie de La Comelle pour affirmer que Clotilde et Étienne étaient ensemble le soir de la disparition. « Sans doute la même personne qui a téléphoné à l'émission de Pradel en 97 », a ajouté Larand.

Trois ans de silence et voilà que ça le rattrape.

Le dossier a été classé sans suite. Mais les gendarmes ne peuvent ignorer ces appels anonymes passés depuis une cabine téléphonique située dans le quartier bas de La Comelle.

À croire que quelqu'un s'acharne contre lui. Mais qui ? Les parents de Clotilde ? Comment savoir ? Parler ? Dire ce qu'il a vu ? Cette voiture qui a coulé au fond du lac a-t-elle un rapport ? Un accident ? L'idée le fait frissonner.

Et s'il commençait par questionner le témoin de la gare, cette femme qui aurait vu Clotilde sur le quai ce soir-là ?

Il rappelle Sébastien Larand aussitôt :

– J'ai un service à te demander.

64

25 décembre 2017

Étienne est assis sur son lit. Il réfléchit à sa disparition. Après celle de Clotilde, c'est son tour.

Marie-Castille est commissaire. Sa femme va le retrouver en cinq minutes s'il ne s'organise pas minutieusement.

Il ne faut pas qu'elle sache avec quelle voiture il va se faire la malle, ni qu'elle puisse tracer ses retraits d'argent. Il en a retiré un bon paquet à la banque la semaine dernière, de façon à régler tous les péages et hôtels en espèces.

Il ignore encore où ils vont aller. Et avec quel véhicule.

Première solution, en louer un. Mais pas à son nom, ni à celui de Louise ou Nina. Il faudrait qu'ils aillent chercher une bagnole à Autun sans utiliser leurs pièces d'identité mais celle d'un autre. D'un voisin ou d'un cousin éloigné qui ne dira rien. Que jamais Marie-Castille ne puisse faire le rapprochement avec eux. Deuxième solution, l'emprunter à un inconnu. « Bonjour, vous pouvez me prêter votre voiture ? C'est pour partir mourir tranquillement… On vous la ramènera après mon enterrement. Pardon du dérangement, vous serez dédommagé. »

Mourir. À présent, il envisage cette perspective comme un voyage. Comme s'il allait prendre l'avion pour découvrir des paysages jusqu'alors vierges. Des panoramas qui ne figurent dans aucun magazine.

Il ramène ses pensées à son organisation. Ne pas les laisser divaguer ni

l’attrister.

Il faudra désactiver tous les téléphones portables. Les faire taire jour et nuit. Passer les coups de téléphone importants avec des cartes prépayées. Il pense aux appels d’urgence à Louise. Au cas où elle devrait lui envoyer une ordonnance dans une pharmacie. Bien qu’avec tous les médocs qu’elle lui a prescrits, il ait déjà de quoi s’administrer une dose létale.

Connaissant Marie-Castille, elle va mettre tout le monde sur écoute en vingt-quatre heures. Du refuge de Nina au domicile de ses parents. Elle va devenir folle. Et quand Marie-Castille devient folle, c’est le monde entier qui trinque. Elle ne recule devant rien. Si elle savait, elle le ferait arrêter et menotter sur-le-champ pour l’emmener à l’hôpital de force. Quitte à lui planter elle-même le cathéter pour lui injecter la chimio.

Il entend sa voix au rez-de-chaussée rapatrier la maisonnée pour le déjeuner de Noël : « À table tout le monde ! »

Avant de descendre, Étienne envoie un texto à Nina. Après l’avoir transmis, il le supprime de son téléphone. Entre sa femme et son fils, il faut être vigilant.

Ce soir, il parlera à Valentin.

*

Sonnerie. Nina lit le message d’Étienne plusieurs fois.

Nous avons besoin d’une voiture inconnue pour partir. Sinon, ma femme va nous faire rechercher par toutes les polices de France.
Si tu as besoin de communiquer avec moi, passe par le portable de Louise.
À +
E

Nina réagit au quart de tour. C’est ainsi depuis l’enfance. Peut-être un peu plus depuis le décès de son grand-père. Les débuts avec Emmanuel, le quotidien avec Emmanuel, le système D, elle connaît par cœur. Au refuge, c’est la même chose. Elle a l’habitude de se sortir de situations inextricables. Pour Nina, l’impossible n’existe pas. Elle répond aussitôt sur le portable de Louise :

Dis à ton frère que c’est ok. Merci.
Nina

– Je vais partir, dit-elle à Romain en observant son beau profil.

Ils sont allongés sur le lit de Nina, Bob à leurs pieds. Ils regardent un film de Noël complètement débile en grignotant des chips.

– Où ?

– Je ne sais pas encore. Je vais accompagner un ami. Mon ami d'enfance.

– Combien de temps ?

– Je ne sais pas. Il est en phase terminale. Il ne veut pas entendre parler de chimio.

Romain accuse le coup.

– Vous partez quand ?

– Demain. Et j'ai besoin d'une voiture… Sa femme est flic. Elle va le chercher partout.

– Pourquoi ton ami ne part-il pas avec sa femme ?

– Parce qu'elle veut le forcer à se faire soigner.

Romain éteint la télévision. Retire une miette de la joue de Nina.

– Tu veux prendre ma voiture, c'est ça ?

– Oui. C'est ça, répond-elle avec un mélange d'assurance et de désolation.

– C'est un des deux garçons que tu as dessinés au lycée ?

– Oui.

– Tu n'oublieras pas ton carnet et tes fusains avant de partir ?

Pourquoi est-ce que je te rencontre seulement maintenant ? pense Nina. *Pourquoi est-ce que ma vie a tant de retard ?*

– Merci.

*

Louise lit le message de Nina. Observe Étienne faire semblant de dévorer les toasts de foie gras. Elle n'est pas dupe. N'ignore pas que dans cinq minutes, il ira tout recracher aux toilettes. Nina n'a pas réussi à le convaincre de se faire soigner. Mais savoir que son frère ne part pas seul la rassure. Il ne faut pas pleurer. Il ne faut pas le regarder. Il ne faut pas que Marie-Castille se doute de quoi que ce soit. Il faut boire du champagne mais raisonnablement. Juste pour que la tête lui tourne un peu, mais pas trop. Quand ça tourne trop, ça laisse le chagrin déborder.

Parler avec ses neveux, Valentin, Louis et Lola. Leur poser des questions dont elle se fiche des réponses. « C'est quoi alors, *Game of Thrones* ? Racontez-moi l'histoire. » Et trouver le bon moment pour glisser à l'oreille d'Étienne ce que Nina vient de lui envoyer par texto.

*

« Louise » s'affiche sur mon portable. Je réponds aussitôt. Ce n'est pas elle.

– Tu fais quoi ? me questionne Étienne.

– Je prépare mon sac de voyage… Et j'attends quelqu'un.

– Qui ? me demande-t-il comme s'il était jaloux.

– La jeune fille qui va garder Nicola.

– C'est qui Nicola ?

– Mon chat. Tu l'as vu ce matin.

– Ah oui…

S'ensuit un long silence. J'entends son souffle.

– T'es avec personne pour Noël ? finit-il par dire.

– Les repas de fête, je ne suis pas fan. J'écoute de la musique. Je suis bien.

J'essaie de deviner ce qu'il fait. Il n'y a personne autour de lui. Tout à coup, je panique, je me dis qu'il est parti tout seul et qu'il me téléphone pour cela. Pour me l'annoncer.

– Où es-tu ?

– Chez mes parents. Planqué dans les chiottes.

Je ressens un soulagement immédiat. Il n'est pas parti sans nous.

Étienne ajoute :

– Le seul endroit où on me fout la paix.

À nouveau silence. Comme s'il voulait me dire quelque chose et ne savait pas comment s'y prendre.

– Pourquoi tu m'appelles, Étienne ?

– J'ai écrit une lettre pour ma femme… Je suis pas copain avec les accords, les formules, les envolées lyriques… tout ça… Je peux te l'envoyer par mail ?

– …

– Comme tu es balèze en français… Tu peux me l'arranger ?

– Je ne connais pas ta femme.

– Tu n’as pas besoin de la connaître pour savoir ce que j’ai à lui dire. Parce que tu me connais, moi.

– Je t’ai connu, il y a longtemps.

– Tu peux m’aider s’il te plaît ?

– Ok.

Je reçois la lettre envoyée depuis la boîte mail de Louise. Je la lui renvoie quelques minutes plus tard.

Étienne,
J’ai corrigé deux fautes d’orthographe. Pour le reste, je n’ai rien touché. Parce que les mots appartiennent à ceux qui les écrivent.
Surtout ceux-là.

Marie-Castille,
Je suis parti. Tu as le droit de m’en vouloir.
Peut-être me jugeras-tu égoïste, dégueulasse, ignoble. Et c’est ton droit.
Mais c’est mon choix.
Il n’y a pas d’autre femme. Je n’ai rencontré personne.
Je suis malade.
Louise t’expliquera. Ne lui reproche rien. Je lui ai interdit de parler.
Je refuse que Valentin et toi me voyiez souffrir comme une bête de labo. Me dégrader. Je ne veux pas que votre dernière image de moi soit celle d’un grabataire. Tu sais que j’ai la haine des hôpitaux et que je suis fier comme Artaban. Tu me le dis toujours : « Mon amour, tu es fier comme Artaban. » Je suis donc à la fois trop fier et sans doute trop lâche pour crever sous vos yeux.
Ne me cherche pas, je t’en supplie. Au début, je serai avec deux potes d’enfance qui vont m’accompagner vers le dernier voyage.
Ne pas voir grandir notre fils et ne pas vieillir avec toi est une putain de douleur, mais je m’incline.
Tu sais que je ne crois pas en Dieu et que pour moi c’est impensable d’être enfermé dans une boîte qu’un curé bénirait avant qu’elle soit portée par des mecs que je ne connais pas. Ou pire : par nos collègues. Je préfère me jeter à l’eau, prendre les devants. Et c’est ce que je vais faire, me jeter à l’eau quand je sentirai que c’est le moment.
Je ne vais pas pleurer sur mon sort. Je t’en supplie, ne porte jamais de noir en souvenir de moi. Mets ton pull, celui que j’aime bien, avec des losanges rouges. Achètes-en plein. Claque notre pognon. Ne sois pas ma veuve. Rencontre d’autres types et amuse-toi. Oui, amuse-toi, brûle la chandelle par les deux bouts et profite du soleil. Fais-le pour moi.
Étienne

65

Septembre 2000

Lundi matin. Nina a deux semaines devant elle. Emmanuel vient de partir avec une grosse valise.

De quoi se retourner. Alléluia.

La cuisinière est en congé. Partie en voyage organisé sur l'île de Madère.

Le rêve et la réalité qui se synchronisent. Alléluia.

Dix heures de décalage horaire entre la France et l'Australie, vingt heures d'avion vont la séparer d'Emmanuel. Il va décoller en fin de soirée à Paris. Deux jours sans qu'il puisse lui téléphoner.

Emmanuel n'avait pas bougé depuis novembre dernier, ne lui laissant aucun espace de liberté. Impossible qu'il rentre à la maison et qu'elle ne soit pas là. Sinon s'ensuivait toujours le même refrain : « Tu étais où, avec qui, pourquoi ? Je me faisais un sang d'encre, ça sert à quoi que je t'offre un téléphone portable s'il est tout le temps éteint. Je t'aime. »

Il lui a annoncé son départ pour Sydney deux jours avant de s'envoler.

– Mon amour, j'ai une mauvaise nouvelle, je dois partir quinze jours. Je suis désolé. J'ai essayé d'annuler jusqu'au dernier moment mais je ne peux pas faire autrement. Ça peut nous rapporter un contrat énorme. Ce qui m'ennuie, c'est que ça tombe pendant les congés de Nathalie… Ça me contrarie de te laisser toute seule.

Nina a d'abord cru à un canular. Elle a vraiment pensé qu'il allait conclure sa

longue tirade par un : « Ta da ! Je t'ai bien eue ! Mais non, je ne pars pas ! On va rester ensemble, rien que tous les deux… ma petite femme et moi. Et cette fois, ça va marcher, on va l'avoir, notre enfant. »

Mais lorsque Nina a vu le billet d'avion à l'intérieur du passeport posé sur le lit, à côté de la chemise qu'il venait de retirer, elle a réalisé que c'était vrai. Qu'il allait partir.

Ne pas montrer ma joie.

Elle a écarquillé les yeux et lui a répondu le plus innocemment du monde :

– Ne t'inquiète pas, mon amour, quinze jours ça passe très vite.

– J'aurais quand même aimé que tu me supplies un peu de rester.

Il lui souriait, mi-amusé, mi-accusateur.

Cet air de victime incomprise qu'il se donnait tout le temps. Et toujours sur le ton de la plaisanterie afin de passer pour un mec cool.

Une envie de le frapper. De plus en plus souvent. L'amour qu'elle avait ressenti pour lui s'était mué en dégoût. Pas une inimitié constante mais intermittente. Des bouffées de haine qui montaient et pouvaient disparaître aussitôt ou s'installer longtemps. Comme un poison dans les veines. Elle qui n'était qu'empathie et bienveillance se muait en sorcière. Elle devenait sa propre ennemie. Il lui arrivait d'imaginer le meurtre de son mari. Le pousser dans les escaliers. Le brûler vif. L'assommer, le mettre derrière le volant de sa bagnole de sport et le jeter du haut d'un ravin. Des scénarios hitchcockiens monstrueux qui la tétanisaient. Surtout le matin au réveil, lorsqu'il la sautait avant de partir au travail. Vite fait bien fait, histoire de planter sa petite graine. *Qu'il crève*, pensait-elle en fermant les yeux tandis qu'il la culbutait.

Mais là, tout de suite, il ne fallait absolument pas qu'il change d'avis. Ce voyage en Australie était inespéré.

La chance de ma vie.

Elle l'a serré dans ses bras, a fermé les yeux, pensé à son grand-père, Étienne, Adrien et a éclaté en sanglots en murmurant à l'oreille de son mari :

– Te voir partir m'anéantit mais ne t'inquiète pas pour moi, je sais à quel point tu te bats pour nous… pour la société… Je t'aime… Je suis si fière de toi.

Puis elle s'est allongée sur leur lit, convoquant toute sa douceur et sa docilité. Elle pensait souvent qu'il n'y avait aucune différence entre elle et une putain. Si ce n'est que le client était chaque jour le même et qu'elle dormait dans des draps

brodés aux écussons d'un domaine. On devient ce que l'on fait de nous et ce que l'on accepte.

Nina retire *Blanc d'Espagne* de sa bibliothèque. Elle saisit les trois dernières enveloppes du 11 août 1994, dont celle destinée à Étienne. Pourquoi la lui apporter à Lyon ? Il ne lui parle plus depuis le Nouvel An raté. Il lui en veut d'avoir préféré partir à l'île Maurice pour le passage à l'an 2000.

En rentrant de son voyage, elle l'a appelé, il n'a pas répondu. Elle lui a laissé un message vocal : « C'est moi, c'est Nina… Bonne année et bon siècle… Tu me manques. Je suis passée chez toi mais ta mère m'a dit que tu venais de repartir… On se voit bientôt… Je t'aime fort… Et encore bonne année… Arrête les méchants voleurs et les vilains meurtriers. »

Étienne lui a répondu trois jours plus tard par SMS, des mots froids et détachés :

Bonne année à la famille. Bises.

La famille ? Quelle famille ? Celle des Damamme ? Dans le mot « bises », elle lisait davantage les rafales de la colère d'Étienne que le moindre baiser.

Comme lorsqu'il boudait, enfant.

Elle décachette la première enveloppe, destinée à une certaine Julie Moreira, et découvre une carte postale sur laquelle figure un dessin du Marsupilami.

« Ma Juju,

J'ai quitté François. Deux ans avec un psychopathe ! J'ai perdu les 100 kilos qui pesaient sur mon estomac. Je respire ! J'ai l'impression que depuis que je suis partie, on m'a branchée à un masque à oxygène. Il était devenu tellement jaloux qu'il ne supportait même plus que l'ombre de quelqu'un me frôle. Que de temps perdu. Je regrette tellement si tu savais. Même si ça sert à rien. Je bouffe des sandwichs tous les jours et j'ai plus un kopeck, mais qu'est-ce que je m'en fous.

J'ai hâte de te retrouver, la semaine prochaine on sautera du cinq-mètres à la piscine comme quand on était mômes, et on sucera des roudoudous. Ça vaut mieux que des bites d'enfoirés.

Gros bisous ma poulette,

Lolo »

Nina lit et relit la carte postale. Les mots « psychopathe » et « respire » se mélangent dans son esprit. C'est comme si cette Lolo lui donnait le mode d'emploi d'un départ. C'est si simple en apparence. Et ça a l'air si exaltant de partir, de quitter.

Elle décachette la deuxième enveloppe, destinée à l'ADPA. Nina met du temps à réaliser qu'il s'agit du nom du refuge pour animaux de La Comelle. Elle n'y a jamais mis les pieds. Elle a toujours fui cet endroit, de peur d'être traumatisée. Elle se souvient du petit épagneul qu'ils avaient trouvé lorsqu'ils étaient encore trois, du porte-à-porte pour identifier son éventuel propriétaire, de la soufflante de son grand-père quand il les a vus rentrer avec le chien dans les bras. Pas question de le garder. Les deux garçons se sont chargés de l'emmener au refuge, tandis que Nina pleurait toutes les larmes de son corps.

« Madame, Monsieur,

Je tiens à vous signaler qu'un chien type labrador/golden retriever passe ses journées et ses nuits enfermé sur un balcon qui donne sur une cour intérieure privative. Il vit dans ses excréments et je doute qu'il soit nourri régulièrement. Sa propriétaire s'absente très souvent.

Pour vérification, l'adresse est la suivante : Cristelle Barratier, 10, chemin des Cent-Pas, La Comelle. »

La lettre n'est pas signée. Pas de nom d'expéditeur au dos de l'enveloppe. Est-ce une vengeance de la part d'un mécontent à cause d'un quelconque problème de voisinage ou une réelle dénonciation de maltraitance ? Cette lettre a six ans. Que s'est-il passé depuis ? L'animal a-t-il été retiré ? Quoi qu'il en soit, il est sans doute mort aujourd'hui.

Elle referme les deux enveloppes sans aucune trace de déchirure.

Elle remet la lettre destinée à Étienne dans *Blanc d'Espagne* et replace le roman entre les autres.

Elle compose le 12 sur le clavier de son téléphone fixe. Une opératrice des renseignements lui répond aussitôt.

– Bonjour, je voudrais le numéro de téléphone du théâtre des Abbesses A – B – B – E – S – S – E – S, Paris, 18e arrondissement.

Elle note le numéro, appelle le théâtre et réserve une place pour le lendemain soir. Comme c'est la première, toutes les bonnes places sont vendues, il n'en

reste que quelques-unes au fond. Ce n’est pas grave. Ce qui compte, c’est d’y être. Elle va découvrir *Des enfants en commun*, la pièce écrite par Adrien. Elle va lui faire la surprise de débarquer sans prévenir.

Tout à l’heure, elle ira acheter son billet de train à l’agence de voyages. Et elle attendra qu’il fasse nuit pour trouver les boîtes aux lettres de Julie Moreira et de l’ADPA.

Elle prend une douche en écoutant l’album d’Étienne Daho, *Corps et armes*. C’est Emmanuel qui le lui a offert, en précisant : « En souvenir du concert qui n’a jamais eu lieu le soir où je t’ai embrassée pour la première fois. »

Nina connaît les paroles de *La Baie* par cœur. Cette chanson, c’est comme un voyage immobile. Elle suit la route qui longe la mer, celle décrite par le chanteur, le chemin de celui qui part.

Elle sèche ses cheveux et commence à faire sa valise.

Cette fois, elle s’en va.

*

Lundi. Il est 9 heures ce même jour lorsque Étienne pénètre dans La Comelle. Il a rendez-vous avec Sébastien Larand, son ancien pote de collège devenu gendarme.

Étienne a quitté Lyon à 6 heures. Il n’ira pas voir ses parents. Il n’a prévenu personne. Comme le jour où il est allé se recueillir sur la tombe de Joséphine. Il pense à Nina. Sans doute seule chez elle, à végéter dans son quotidien de femme-mariée-qui-ne-travaille-pas. Il pourrait passer boire un café, lui faire la surprise, mais il n’en a pas la moindre envie.

Ne pas avoir envie de voir Nina à ce point lui donne la nausée. Jamais il n’aurait cru cela possible. Il n’a toujours pas digéré le coup qu’elle lui a fait au Nouvel An. Partir au dernier moment alors qu’ils devaient être tous ensemble. Il sait bien que ce n’est pas sa faute, que tout vient de son mari, mais elle aurait pu refuser. Étienne lui en veut de subir sans broncher ce que ce type lui impose.

Ce matin, Étienne doit enfin rencontrer le témoin qui dit avoir vu Clotilde sur le quai de la gare le soir de sa disparition. Elle s’appelle Massima Santos. Sébastien Larand lui a donné rendez-vous dans un bistrot. Moins formel qu’à la gendarmerie. Moins impressionnant aussi.

Étienne a besoin de savoir ce que cette femme a vu. Et comment elle connaissait Clotilde.

Six ans après, de quoi se souviendra-t-elle ? Sébastien Larand lui a envoyé la déposition de Massima par mail. Une déposition enregistrée cinq jours après le supposé départ de Clotilde.

Le 17 août 1994, Massima a fermé la mercerie où elle travaillait à 19 heures. Elle est rentrée chez elle pour préparer sa valise et remettre les clés à ses voisins pour arroser ses fleurs et nourrir son chat. Puis elle s'est rendue à la gare à pied afin de prendre le dernier train pour Mâcon, celui de 22 h 17. Clotilde Marais était assise sur un banc, quai numéro 2, un sac de voyage à la main. Elle l'a saluée et elle est montée dans le train régional. A-t-elle vu Clotilde y monter aussi ? Impossible de l'affirmer. Quand Massima est revenue à La Comelle cinq jours plus tard, sa patronne lui a appris que Clotilde Marais faisait l'objet d'un signalement pour disparition inquiétante. Alors elle a appelé les gendarmes.

Étienne pénètre dans le bistrot. Quelques hommes tapent le carton autour d'une table près de la fenêtre. Ils lèvent à peine la tête à son arrivée. Sébastien est déjà là. Son képi sous le bras, il boit un café au bar en échangeant avec le propriétaire. Étienne connaît le type de vue. À La Comelle, tout le monde se connaît de vue. C'est la première fois qu'il entre dans ce troquet. C'est un endroit de vieux, un peu obscur, resté dans son jus depuis les années 50. Ici, ni jeux vidéo ni musique rock.

Étienne et Sébastien prennent tous deux place au fond de la salle. Ils commandent chacun un café et un verre d'eau. Ils ont un quart d'heure d'avance. Ils échangent sur leurs parcours respectifs. Sébastien est impressionné par celui d'Étienne. Lieutenant de police, ce n'est pas rien. C'est que le concours et les études sont sacrément difficiles.

Puis ils en viennent à l'affaire. Avant de disparaître, Clotilde a travaillé comme serveuse. Un job d'été.

– À l'époque, raconte Sébastien, j'étais encore étudiant, mais les collègues qui ont procédé à l'enquête m'ont raconté que cette fille avait de sacrées sautes d'humeur. Ça, ils l'ont pas dit à la télé chez Pradel. C'est le patron de la pizzeria où elle travaillait qui nous l'a raconté. Les derniers jours, il paraît qu'elle regardait toujours vers l'extérieur comme si elle attendait quelqu'un.

Étienne encaisse. Ne laisse transparaître aucune émotion. Il a appris à se

maîtriser pour les oraux du concours. Poser un masque sur son visage, celui de l'écoute et de la réflexion.

– Clotilde n'est pas venue au rendez-vous ce soir-là… alors je me suis tiré… Qui peut bien vous téléphoner régulièrement pour affirmer le contraire ?

Sébastien fait une grimace.

– Des délations, on en a tout le temps… Un jour, pour être tranquille, il faudra que le pote chez qui tu as dormi ce soir-là témoigne à son tour. On ne sait jamais.

– On ne sait jamais quoi ? l'interrompt Étienne.

– À force, tu pourrais être emmerdé. La seule personne qui s'est manifestée après l'émission de TF1, c'est le type qui appelle régulièrement pour balancer ton nom… Qui peut t'en vouloir ?

– Mais quand il vous appelle, il ne m'accuse pas directement.

– Non, mais c'est tout comme… Il dit que vous étiez ensemble elle et toi au lac ce soir-là et il raccroche…

Quand Massima Santos pousse la porte, ils lèvent tous deux la tête.

Elle paraît intimidée. Peut-être pas une bonne idée ce lieu. Pas le genre à fréquenter les bistrots. Les joueurs qui ont à peine regardé Étienne lorsqu'il est entré posent leurs cartes sur le tapis vert comme s'ils étaient pris en faute. Ils la saluent tous d'un air penaud. Massima les gratifie d'un hochement de tête et commande un café crème comme si elle s'excusait d'être là.

Elle aussi, Étienne la connaît de vue. Il se souvient de ses vêtements sombres, sa peau fine et claire, ses petits yeux noirs enfoncés et son crucifix en or autour du cou. Une femme maigre et qui claudique légèrement. Il a dû accompagner sa mère quelquefois à la mercerie ou la croiser comme tous les autres habitants d'ici sur les quatre trottoirs du centre-ville.

Sébastien et Étienne se lèvent en même temps pour lui tendre une chaise sur laquelle elle prend place, mal à l'aise. Elle pose ses deux mains blanches et maigres sur la table en formica. Étienne pense immédiatement à des pattes de poulet.

Sébastien lui demande des nouvelles de sa santé et lui présente Étienne, « grand lieutenant de police à Lyon ». Massima semble à la fois apeurée et impressionnée. Étienne la tranquillise immédiatement en mettant un maximum de douceur dans sa voix. Comme à chaque fois qu'il veut rassurer ou faire parler un témoin. Il se fend d'un large sourire bien que l'acidité dans son estomac lui

fasse un mal de chien. Trop de cafés bus sur les aires d'autoroute entre Lyon et La Comelle, trop de nuits blanches, trop de cauchemars dans lesquels il voit Clotilde s'enfoncer dans une eau saumâtre.

– Je connaissais Clotilde Marais…, commence Étienne. On sortait ensemble à un moment… et le soir où vous l'avez aperçue à la gare, moi, je l'attendais… Nous avions rendez-vous. Est-ce que vous pouvez me dire ce que vous avez vu exactement ?

– Eh bien, comme je l'ai dit, elle était à la gare. Assise sur un banc.

– Était-elle seule ?

– Oui.

– En êtes-vous sûre ? insiste Étienne sur un ton qui se veut réconfortant.

– Oui.

– Que faisait-elle ? Lisait-elle ? Écoutait-elle de la musique ? Portait-elle son casque de walkman sur les oreilles ?

Massima plisse les yeux en fouillant dans sa caboche.

– Non. Elle regardait droit devant elle.

– Avait-elle l'air contrarié ? Heureux ? Fatigué ?

– Elle avait l'air d'attendre son train.

Étienne se tait. Il réfléchit. Se repose les mêmes questions qui l'obsèdent et qui tournent en boucle depuis des années : quelle heure était-il lorsque Clotilde l'a retrouvé au lac ? A-t-elle eu le temps de repartir à la gare ? Comment ? Qui était dans cette voiture qu'il a vue couler dans le lac ? L'a-t-il vraiment vue ? Il avait beaucoup bu ce soir-là.

Massima touille son café au lait en fixant l'intérieur de sa tasse.

Étienne sait que nombre de témoignages ne valent rien. Les gens oublient, se trompent, confondent. Ils sont pétris de certitudes et ne sont pas physionomistes, ils ne pensent qu'à eux et font si peu de cas des autres. Il est facile de leur retourner le cerveau en trois coups de cuillère à pot. Les portraits-robots en sont la preuve irréfutable. Combien de fois a-t-il recherché le mauvais individu tant on l'avait mis sur une fausse piste ?

« Il était blond.

– Vous êtes sûr ?

– Oui, sûr et certain.

– Mais quelqu'un a vu un homme brun qui semble correspondre… Regardez

cette photo.

– Ah oui, peut-être, il faisait nuit… » Combien de fois a-t-il entendu cela ?

Il faisait nuit ! Étienne réprime immédiatement deux questions que les gendarmes n'ont sans doute jamais posées à Massima Santos, pensant à une banale fugue d'adolescente : « Est-ce qu'il faisait nuit lorsque vous dites avoir reconnu Clotilde à la gare et portez-vous des lunettes de vue ? »

Le soleil doit commencer à se coucher vers 21 heures au mois d'août. Donc après 22 heures il fait nuit…, pense Étienne. *La vieille n'a pas dû voir Clotilde clairement… Il y a des lumières sur un quai de gare… Et moi, quand je me suis réveillé, quand j'ai vu la voiture s'enfoncer dans l'eau, il faisait déjà sombre. Il devait être plus de 21 h 30.*

Étienne observe à nouveau Massima. Elle doit avoir la bonne soixantaine. Elle avait donc plus de cinquante-cinq ans en août 1994. Qui a encore une excellente vue à cet âge-là ?

Si, dans le cas présent, le témoignage de Massima le dédouane de la moindre responsabilité, Étienne veut savoir si la vieille bigote se trompe ou dit vrai. Lui vient alors une autre idée. Qui, en 1994, à La Comelle, pouvait *ressembler* à Clotilde ? Même physionomie, même allure, grande et les cheveux blonds ? Plusieurs filles forcément. Clotilde avait-elle un signe particulier ? Rien que d'y penser, Étienne encaisse une violente douleur à l'estomac, comme un coup de barre de fer dans le ventre. Ses souvenirs se penchent sur le visage de Clotilde, cherchent un grain de beauté, un tatouage, une tache de naissance. Rien. La peau lisse. Il évite de penser à son ventre.

Sébastien le sort de ses ruminations.

– Comment connaissiez-vous Clotilde Marais ? demande-t-il à Massima.

– Elle venait au magasin avec sa mère quand elle était ch'tite. Et des fois toute seule. Elle faisait de la couture.

Étienne intervient sans le vouloir – on ne peut pas tout maîtriser.

– Vous devez confondre… C'était pas le genre de fille à coudre.

La femme le toise.

– Si. Elle faisait même ses chemises toute seule. Des jolis modèles… Ma patronne lui disait toujours de se mettre à son compte. Qu'elle ferait un malheur… Oui, elle lui disait ça, « un malheur ».

Et quel malheur…, pense Étienne.

La plupart du temps, ils se retrouvaient chez lui. Très rarement chez elle. Il ne se souvient pas avoir vu de machine à coudre dans sa chambre ou dans une autre pièce. Et jamais elle ne lui a parlé de fringues ou de couture. Elle était féminine mais plutôt sportswear. Étienne tente de se rappeler son bac, ses options, elle devait partir à Dijon pour passer une licence de sport, pas pour devenir styliste ou ce genre de truc.

– On va vérifier chez ses parents s'il y a une machine à coudre, dit Sébastien en levant la main en direction du serveur. Vous voulez boire autre chose ?

– Non merci.

Mais qu'est-ce que tu fais ? s'interroge Étienne. *Tu es en train de t'enfoncer. Si le témoignage de cette femme s'effondre, tous les regards vont se tourner vers toi. Surtout ceux des parents de Clotilde. Les autres, ça les arrange de croire qu'elle est partie vivre sa vie quelque part. Mais pas ses parents. Et puis, qui appelle la gendarmerie pour dire que j'étais avec elle au lac ce soir-là ? Il est peut-être temps de demander un coup de main à Adrien.*

*

Adrien ouvre les yeux.

Comment va-t-il s'habiller pour passer à l'émission *Vol de nuit* ?

C'est la première question qu'il se pose.

Hier soir, c'était la générale de *Des enfants en commun*. Adrien en a encore des étoiles plein la tête.

Le tout-Paris debout à applaudir. Comédiens, auteurs, journalistes, de ceux qui passent à la télévision ou écrivent dans des hebdos et mensuels en pointe.

Adrien ne se lasse pas de lire les bonnes critiques qui pleuvent sur lui depuis sa pièce *Les Mères*. Il espère que le père Py les lit lui aussi. Mais non, quelle idée étrange. Le père Py appartient à une autre vie.

« Adrien Bobin, le petit prince », « Adrien Bobin nous épate. Une langue majestueuse et fluide qui nous va droit au cœur », « Il y a du Shakespeare chez le jeune Bobin », « L'événement Adrien Bobin », « Adrien Bobin dépoussière le théâtre contemporain »… Il lit et relit ces titres en boucle, ne touche plus vraiment terre. Il collectionne les magazines culturels dans lesquels il apparaît. Entretient son jardin secret.

– Y a-t-il quelqu’un qui partage votre vie ?

– Oui, mais je ne vous dirai rien.

Dans la rue, on commence à le reconnaître. Surtout les étudiants et comédiens en herbe.

Thierry Ardisson était présent à la générale pour préparer *Tout le monde en parle*, l’émission la plus regardée du PAF et à laquelle les trois principaux acteurs vont participer.

Patrick Poivre d’Arvor, qui a adoré la pièce, prévoit lui aussi un *Vol de nuit* sur les dramaturges. Il souhaite inviter Adrien sur son plateau avec d’autres auteurs de théâtre pour échanger autour de leurs différents registres : « Comment va-t-on vers l’écriture ? », « Pourquoi le théâtre ? Quelle est la part de fiction et de vécu ? », « Pensez-vous à un acteur ou une actrice pour vous inspirer ? », « Comment apparaissent les scènes dans votre imaginaire ? Que ressentez-vous lorsque vous découvrez vos mots dans la bouche des tragédiens ? »

Lorsqu’on lui dit : « Vos parents doivent être très fiers », il prend une mine désolée et répond, un mouchoir sur la bouche : « Maman est morte. » Sans rien ajouter. Les gens n’insistent pas. N’osent pas poser de questions à propos du père. Surtout ceux qui ont vu *Des enfants en commun* en avant-première.

Adrien n’a pas pris de nouvelles de Sylvain Bobin depuis plusieurs mois. Pour quoi faire ? Déjeuner dans une brasserie puant la frite et la sauce Madère en regardant les mouches voler ? Débiter des banalités pour meubler ? Supporter le regard morne et vide de son géniteur sur lui ?

Demain soir, c’est la première de *Des enfants en commun*. Il faudra se confronter au vrai public.

Adrien n’a invité personne.

Ni son père ni sa belle-mère et encore moins ses demi-frères.

Il s’est servi d’eux, de cette matière dramatique, pour tisser son intrigue. Fin de l’histoire.

L’attachée de presse lui a demandé s’il souhaitait solliciter des proches. Adrien lui a répondu qu’il les avait perdus. Il aurait pu inviter Louise, mais cela signifiait aussi convier Étienne. Étienne au théâtre, quelle incongruité. Quant à Nina, elle ne se déplace pas sans son play-boy, qui jamais ne viendrait assister à une de ses pièces. Adrien n’a même pas essayé de le leur proposer.

Il s’empêche de penser à Nina, sinon, il ressent un malaise. Le sentiment de

l’avoir abandonnée malgré sa promesse : « Pour toi, nous aurons toujours une voiture neuve avec le plein d’essence. » Et toujours cette rengaine qui remonte à la surface : « Il n’y a pas d’amour, il n’y a que des preuves d’amour. »

Il s’empêche de penser qu’il aurait peut-être dû se bouger. Et il finit par se dire que chacun a sa vie, qu’il est impossible de sauver le monde entier. Que c’est aussi aux gens de se sauver.

D’accord, mais Nina ce n’est pas les gens. En même temps, combien de fois lui a-t-il proposé de venir vivre avec lui chez Thérèse Lepic ?

– Et la dame qui te logeait quand tu es arrivé à Paris, tu as des nouvelles ? lui a demandé Désérable un soir qu’ils dînaient tous deux à L’Arpège pour fêter ses succès et enterrer définitivement l’espoir d’un deuxième roman.

– Elle radote, lui a répondu Adrien sèchement.

Mais, porté par le vin délicieux qu’ils savouraient depuis le début du repas, l’éditeur s’est enhardi. Il ne s’était jamais risqué à évoquer la vie privée d’Adrien. Gardait une certaine réserve vis-à-vis du mystère Sasha Laurent, le pseudonyme d’Adrien.

– Et les gens dont tu parles dans *Blanc d’Espagne*… ils l’ont lu ?

– *Blanc d’Espagne* est une fiction.

Désérable l’a dévisagé. Et pour la première fois a osé un : « Je ne pense pas. » Adrien a rougi en portant un montrachet 1984 à ses lèvres.

– Pense ce que tu veux.

Adrien est toujours allongé sur son lit. Il doit être environ 9 heures, à en croire la lumière extérieure qui filtre à travers les stores et les bruits de la rue.

Aujourd’hui, il est libre. Il va sans doute aller au cinéma. Il aime les séances de fin de matinée. Il n’a pas encore vu *Harry, un ami qui vous veut du bien*.

Depuis quelques mois, il ne parvient plus à écrire comme avant. À présent, il se regarde et s’entend chercher de belles phrases. En voulant épater la galerie, il a conscience de perdre toute sincérité.

Écrire *Blanc d’Espagne* a été une nécessité. Aujourd’hui, écrire signifie briller aux yeux des autres, plus sauver sa vie. Et là où il prenait un plaisir immense, ne subsiste qu’une corvée.

Ça doit être la fatigue. Il n’a pas arrêté depuis qu’il vit à Paris. Six ans déjà.

Comme le temps passe. Il pense à Louise et Étienne. Il aime les voir à La Comelle, pas à Paris. L’idée de les retrouver gare de Lyon lui déplaît. Il est déjà

allé y chercher Louise. Dès qu'il la voit apparaître au bout du quai, il est mal à l'aise. Il a le sentiment terrible de ne pas savoir quoi en faire. Il la promène comme une touriste de restaurants en musées. Il se fait l'effet d'un monstre à sang froid et, lorsqu'elle repart, il est soulagé.

66

25 décembre 2017

Nina ouvre les yeux. Romain dort profondément, la tête enfouie sous son oreiller. Ils se sont endormis dans la chaleur l'un de l'autre. Des restes du déjeuner de Noël sur les tables de nuit et la vieille desserte.

Il doit être environ 17 heures. Les chats somnolent sur les fauteuils, guettant Bob, étendu comme un bienheureux sur la couette.

Nina se lève sans faire de bruit.

Elle rassemble ses pensées : appeler Simone et monter au refuge pour organiser son départ. Mais avant, elle prend le carnet à dessin que Romain lui a offert la veille, saisit un fusain et commence à dessiner son profil. De lui, elle ne voit qu'une partie du visage, les cheveux en bataille. Elle retrouve le désir sous ses doigts. Grâce aux mouvements de sa main, elle se reconnecte à son corps. À sa sensualité aussi. Son poignet frôle le papier, ses yeux passent des lignes du visage de Romain à celles qu'elle trace. Elle est dans un plaisir manifeste qu'elle n'a pas ressenti depuis des années, celui de retranscrire une individualité à travers son nez, sa bouche, ses yeux, son front. Elle inscrit : « Noël 2017 » au bas de la feuille et la pose près de lui sur le lit.

Nina repense à ce que Simone lui a dit ce matin à propos de l'adoption de Cannelé et de la nuit d'amour qu'elle avait passée, avec son apprenti danseur : « Tu sais Nina, on croit. Et puis on se trompe. »

Cent ans que je n'ai pas fait une valise, se dit-elle en regardant ses vêtements.

Elle a gardé celle de sa grand-mère Odile. La moche en similicuir et carton avec laquelle elle était partie à Saint-Raphaël en 1990. Puis elle l'avait refaite en septembre 2000 pour la première de *Des enfants en commun*, la pièce de théâtre d'Adrien. Elle aurait pu prendre une des valises que lui avait offertes Emmanuel, plus grande, résistante, à roulettes, mais elle tenait à porter celle de sa grand-mère pour *partir*.

Quand Nina est arrivée gare de Lyon, elle l'a laissée dans une consigne. À l'intérieur, les restes de six ans de vie commune avec Damamme, rangés et repassés.

C'était la première fois qu'elle venait à Paris.

Depuis la gare de Lyon, son plan de métro à la main, elle a pris la nouvelle ligne 14 pour se rendre à Madeleine. Elle est montée à pied jusqu'à la rue des Abbesses en coupant par la place Blanche, a dû demander son chemin à deux reprises et trouvé au passage que le Moulin-Rouge était minuscule. Un décor de cinéma.

Rue des Abbesses, elle s'est installée au Saint-Jean, le café situé juste à côté du théâtre. Un soir de première, elle savait qu'Adrien serait présent et qu'il viendrait peut-être boire un verre ou retrouver des amis au comptoir.

Il était 18 heures lorsqu'elle lui a envoyé un SMS :

> Passe au café Saint-Jean, rue des Abbesses, j'ai fait déposer une surprise pour toi.

Durant deux heures, elle avait scruté la rue, les passants, les clients, sursautant à chaque fois qu'une nouvelle ombre apparaissait derrière la porte. À 20 heures, elle se présentait au guichet du théâtre sans avoir reçu la moindre réponse d'Adrien.

Nina s'est dit qu'il devait être dans les coulisses avec les comédiens. Qu'il n'avait pas son téléphone sur lui. Qu'ils se retrouveraient plus tard. Qu'elle lui dirait, autour de 23 heures et d'une coupe de champagne : « J'ai quitté La Comelle, j'aimerais rester à Paris, est-ce que tu peux me planquer chez toi le temps que je me retourne ? »

Adrien allait être heureux, soulagé. Nina pensait souvent à cette phrase qu'il avait glissée à son oreille le jour de son mariage : « Pour toi, nous aurons toujours une voiture neuve avec le plein d'essence. » Depuis le temps qu'il l'attendait.

Six ans avaient passé entre le jour où les garçons étaient partis et cette première au théâtre. Elle avait mis six longues années à quitter Emmanuel. Et il avait fallu qu'il parte en Australie pour qu'elle trouve le courage de se sauver. Elle n'avait rien dit à personne, pas même un coup de téléphone à ses beaux-parents. Emmanuel était capable de tout, surtout du pire. Et le temps qu'il revienne en France et réalise qu'elle n'était plus là, Adrien trouverait une solution pour la cacher quelque temps. Il avait des relations à présent.

Rue des Abbesses, en voyant son reflet dans les vitrines, Nina s'était dit qu'il fallait maigrir, arrêter de boire tous les jours et de se bourrer d'hormones. Et surtout se remettre à dessiner… et peut-être à chanter.

Entre La Comelle et Paris, elle avait rêvé en regardant les paysages défiler : pourquoi ne pas refaire de la musique ? Maintenant qu'il était célèbre et reconnu, Adrien lui écrirait des paroles et elle les chanterait. Et s'ils insistaient un peu, Étienne les rejoindrait. Était-il vraiment heureux à Lyon dans la police ? Nina saurait trouver les mots pour qu'il les rejoigne. Qu'ils reforment Trois. Ils étaient encore jeunes, la vie, la vraie, allait débuter avec six années de retard.

Au guichet du théâtre, elle a récupéré le billet réservé la veille par téléphone, marché dans le hall au milieu d'une foule compacte.

Portée par la fierté, la joie d'être l'amie de celui dont le nom apparaissait sur l'affiche. Elle appréhendait aussi, n'avait pas revu Adrien depuis le jour où la France avait gagné la Coupe du monde de football.

Elle était en train de faire le calcul, deux ans – vingt-six mois exactement –, lorsqu'elle a croisé son regard.

En vingt-six mois, ce regard avait changé. Son regard sur les autres, peut-être pas, mais sur elle, si. Il a d'abord rougi. Réalisant qu'il s'agissait bien d'elle. Nina, sa Nina. Quelques mètres les séparaient.

Il a cherché des yeux avec qui elle était. Étienne, comme un espoir ; Emmanuel, comme une évidence. Il a fini par constater qu'elle était seule. Mais il n'a pas bougé. N'a pas fait un pas vers elle. C'est Nina qui s'est approchée de lui en souriant. Elle s'est jetée dans ses bras. Elle l'a senti se crisper.

Trop d'émotion. La pudeur d'Adrien. Son immense timidité.

Ils se sont dévisagés, ont échangé quelques mots.

– Ça va ?

– Ça va.

– Tu as le trac ?

– Un peu.

Devant son mutisme, ses mimiques un peu forcées du genre « Ce n'est pas le bon moment », ses vêtements trop bien coupés, ses Tod's neuves et sa coupe de cheveux élaborée, elle a sorti quelques banalités qui n'avaient rien à faire dans cette non-conversation, comme elle-même n'avait rien à faire dans ce lieu qui tout à coup lui est apparu immense et glacé. Elle a balbutié quelque chose comme « Je suis venue en train, je t'ai envoyé un texto, bon, je vais m'asseoir, à tout à l'heure ».

Il a regardé autour de lui comme s'il vérifiait que personne ne les observait ou qu'il cherchait quelqu'un. Nina n'a pas su interpréter.

– À tout à l'heure, lui a-t-il répondu en la gratifiant d'un petit sourire complice.

Le pauvre, il est terrorisé, c'est pour ça qu'il n'est pas comme d'habitude. C'est ce qu'elle s'est dit en prenant place sur son siège.

À la fin de la pièce, elle a été une des premières à se lever pour applaudir. Elle était heureuse, avait tout aimé : le jeu des acteurs, la mise en scène, les mots, les situations, se disant qu'elle reviendrait chaque soir.

Elle se souvenait qu'Adrien était allé déjeuner chez son père et qu'il avait découvert son « autre famille », deux frères plus âgés que lui et une belle-mère tombés du ciel. Adrien lui avait téléphoné en ressortant : « Nina, tu ne peux pas imaginer ce que je viens de vivre. » Au bout de dix minutes de conversation, Emmanuel s'était impatienté. Commençant à lui faire des signes, désignant sa montre : « Tu pourrais raccrocher ? » Alors elle avait fermé les yeux pour ne plus voir son mari et s'était bouché l'oreille gauche avec sa main. Elle avait parlé plus d'une heure avec Adrien. Après, elle s'était violemment disputée avec Emmanuel. Elle avait bu plus que d'habitude pour faire taire la douleur de son corps. Avec l'alcool, elle se radoucissait. Tout le monde se taisait à l'intérieur. Elle transformait l'enfer en faux paradis.

Dix minutes d'applaudissements.

Adrien possédait un don de narrateur hors pair. La manière dont il avait retranscrit ces quelques heures de sa vie était époustouflante. Les acteurs ont fait monter le metteur en scène et Adrien sur scène. Les applaudissements et les bravos ont redoublé. De voir Adrien parmi ces « grandes » personnes, Nina s'est

laissé submerger par l'émotion. Il y était *arrivé*.

Puis un rideau s'est fermé ou la scène s'est obscurcie, elle ne se souvient pas. Il y a eu les voix et les bruits de pas vers la sortie. Nina s'est retrouvée dans le vestibule du théâtre, parmi des inconnus. Personne à qui parler. Elle a attendu Adrien dans un coin, en faisant semblant de s'intéresser aux flyers de divers spectacles.

Quand le hall s'est vidé, elle n'a pas osé demander aux derniers employés où se trouvait Adrien. Elle est retournée au Saint-Jean pour l'attendre. Elle a envoyé un deuxième SMS :

Je t'attends au café d'à côté.

Son téléphone a sonné, elle a sursauté. Enfin, il la rappelait. Enfin, il allait lui demander de le rejoindre dans les loges, lui présenter les comédiens, costumiers, techniciens. Il fallait qu'elle soit là pour partager leur triomphe.

Un numéro de téléphone qu'elle ne connaissait pas. Elle a décroché, le cœur battant.

– Allô ?

– C'est toi ?

– Pardon ?

– Je ne reconnais pas ta voix.

– C'est Nina.

– Pardon, j'ai fait une erreur. Excusez-moi.

Pourquoi certaines erreurs sont-elles plus cruelles que d'autres ?

Nina s'est mordu l'intérieur de la joue pour ne pas pleurer devant tout le monde.

Après deux heures et quatre verres de vin blanc, elle est redescendue à pied à Madeleine, a réemprunté la ligne 14 pour retourner gare de Lyon. Elle a récupéré la valise de sa grand-mère à la consigne. Il était minuit passé. Le prochain train pour Mâcon ne partait pas avant 6 h 30.

Elle a marché dans des rues derrière la gare, a trouvé un hôtel sans étoile, une chambre simple pour 394 francs. Elle a eu du mal à s'endormir, s'est repassé la soirée en boucle, le téléphone dans la main, attendant un appel d'Adrien. Quand à 4 heures du matin il a fini par sonner, elle s'est dit, le cœur battant, le souffle court : *C'est lui, il vient de rentrer chez lui où il avait oublié son téléphone*

portable, il vient de voir mes messages, il m'a cherchée après la représentation, il va me demander pardon, il va me demander de le rejoindre chez lui, il doit être fou d'inquiétude.

– Allô ?

La voix d'Emmanuel. Euphorique.

– Mon amour, je suis en transit ! Je ne peux pas te parler longtemps. Je t'aime. Je pense à toi. Sois sage.

Et il a raccroché.

Au fond, elle était seule au monde. Alors autant être seule au monde chez elle. Autant choisir la facilité. Deux heures après, elle a pris le premier train pour Mâcon. A retrouvé sa maison en fin de matinée. Vidé sa valise. Rangé ses affaires. Repris *Blanc d'Espagne* sur son étagère pour y glisser la dernière lettre, celle destinée à Étienne.

Et puis non, après tout. Elle a posé *Blanc d'Espagne* sur sa table de nuit et a décacheté l'enveloppe…

– Tu rêves ? lui demande Romain.

Nina sursaute, perdue dans ses pensées.

– Des souvenirs qui refont surface.

Romain vient de la découvrir au rez-de-chaussée. Une valise ouverte sur la table de la cuisine, le regard tourné vers l'extérieur, comme si elle observait quelqu'un entrer dans le jardin. Il l'embrasse dans le cou.

– Tu sens bon.

– Je sens le chien. Et accessoirement le chat, plaisante-t-elle.

– Non, accessoirement tu sens moi…

Il lui renifle le cou.

– Tu sens le chaud, comme si tu t'exposais tout le temps au soleil… J'adore ton odeur.

– Qu'est-ce qui cloche chez toi ?

– Tout, ironise-t-il.

Il s'étire, se fait couler un café.

Que fait ce beau mec dans ma cuisine ? s'interroge Nina. *Ma cuisine toute pourrie qui n'a pas été repeinte depuis le premier mandat de François Mitterrand. Ça n'existe pas, un type comme ça, dans la vraie vie. Surtout dans la*

mienne. C'est un engin pour d'autres que moi. Les belles, propres et souriantes. Ou alors c'est un cadeau tombé du ciel. Comme dans le mauvais film de tout à l'heure. Demain, le père Noël va le ramener fissa dans sa hotte pour l'offrir à une autre gonzesse l'année prochaine.

– Je crois que je n'avais pas fait de sieste depuis l'école maternelle…, dit-il en avalant son café.

Il s'approche d'elle et la serre dans ses bras. Elle se laisse faire, sent des armées de fourmis dans son ventre. Elle ne dit rien, ferme les yeux. Il ajoute au creux de son oreille :

– Jamais personne n'avait fait mon portrait… Merci.

Au moment où Romain lui souffle ce « merci » à l'oreille, Nina réentend les mots de Simone : « Tu sais, Nina, on croit. Et puis on se trompe. »

*

Je viens de donner un double de clé à la cat-sitter, une jolie et douce jeune fille qui se prénomme Élisa. Elle est devenue dingue en voyant la bouille de Nicola. Pourtant, elle est censée avoir l'habitude. Au refuge, des minois comme celui de mon chat, elle en voit chaque semaine. Des gueules cassées, des vieux et des boiteux aussi, mais cela m'a surprise. Peut-être que les âmes sensibles ne s'habituent jamais à rien.

À partir de demain, elle dormira chez moi jusqu'à mon retour. Elle sait que je pars pour une durée indéterminée et que je serai difficilement joignable. Elle sait aussi que durant ce voyage, Nina sera avec moi.

Élisa est étudiante, elle passe son brevet cette année. Elle va au nouveau collège Georges-Perec. C'est l'établissement que dirige le type qui couche avec Nina. Enfin, j'imagine qu'ils couchent ensemble. Le dénommé R. Grimaldi dont j'ai vu le nom écrit au stylo noir sur la boîte aux lettres de la maison dans laquelle elle est entrée la semaine dernière. On n'entre pas chez les gens comme ça à 23 heures. Surtout que j'ai pris mes renseignements. C'est un type qui vit tout seul. Il s'appelle Romain Grimaldi et, d'après les informations d'un collègue du journal, il aurait été exclu de Marnes-la-Coquette pour une affaire de mœurs. Une élève mineure qui aurait porté plainte contre ses agissements. Mais comme personne n'a rien pu prouver, il a été muté, pas viré. Recasé ici, chez les

ploucs, loin de la ville. À la campagne, on allait bien s'en contenter. Déjà qu'on a un collège flambant neuf.

Est-ce que Nina a le don d'attirer les psychopathes ?

J'ai demandé à Élisa comment elle trouvait son proviseur. Elle a paru surprise par ma question.

– Sympa, m'a-t-elle répondu.

Juste ça. Alors j'ai insisté :

– Sympa comment ?

– Sympa normal. J'crois que tout l'monde l'aime bien au bahut. En plus, il est plutôt beau mec.

J'ai coupé court. Je suis jalouse. Tout ce qui touche à Nina me rend bête et méchante.

Élisa m'a demandé ce que je faisais dans la vie. Je lui ai expliqué les traductions et les piges.

– Vous traduisez quelle langue ?

– L'anglais.

– C'est bien, ça… Un forfait de 15 euros par jour, ça vous va ? m'a-t-elle demandé.

– Oui, parfait.

– Quand j'aurai repris les cours début janvier, le soir j'apporterai mes repas. Vous avez un micro-ondes ?

– Oui.

– Je peux vous poser une dernière question ?

– Oui, bien sûr.

– C'est un choix d'être avec personne le jour de Noël ?

– Choix complètement assumé.

– Ok. Sinon, vous pouvez venir manger à la maison ce soir. Man fait une soupe à l'oignon pour tout le voisinage.

– C'est gentil, mais je vais me coucher de bonne heure.

Une fille qui m'invite pour Noël sans me connaître s'occupera forcément bien de mon chat.

En fermant mon sac, je me dis aussi qu'il faut que je prévienne le journal. Je suis censée être de permanence jusqu'au 2 janvier, date à laquelle le pigiste que je remplace rentrera de congé. Je vais mentir. Raconter qu'il faut que je me fasse

opérer de toute urgence. Un cas de force majeure.

Je ne l'ai pas entendue pénétrer chez moi. Ni le bruit du moteur ni la porte d'entrée. Louise m'enlace par-derrière. Je reconnaîtrais son odeur entre mille. Son souffle dans mon cou.

– Joyeux Noël…

– Ça va ?

– Mon frère va mourir.

– Tu sais qu'on part tous les trois demain ?

– Oui.

– Tu veux boire quelque chose ?

– Oui.

– Tu dors ici ?

– Non. Je préfère être à la maison demain matin quand Marie-Castille va découvrir qu'Étienne est parti. Et puis il faudra aussi que je gère mes parents… Ma pauvre petite maman.

– Tu vas leur dire la vérité ?

– Oui. Je n'ai plus envie de m'encombrer de mensonges. Et pour Valentin ce sera mieux, plus clair.

*

Il est sur le porte-bagages, son père pédale vite. L'enfant s'accroche à son tee-shirt, un truc en coton blanc à l'effigie de Jim Morrison qu'il portera durant des années. Le dos de son père, ses cheveux au vent. Le premier souvenir de lui. De cet homme grand, fort et beau. Son héros. Celui qui le protège, ne le gronde jamais, lui sourit toujours. Valentin crie à tue-tête : « Aujourd'hui, j'ai cinq ans ! » Et son père pédale, éclatant de rire, inventant des dos-d'âne et hurlant : « Bon anniversaire, mon fils ! »

Ils sont en vacances. Une route bordée de pins sur l'île de Porquerolles. Parfois, des percées de cette mer qui joue à cache-cache derrière les arbres. Puis ils débarquent sur une plage. Comme une anse décolorée, l'eau a perdu son bleu, elle est transparente. Ils dévalent un chemin de sable blanc, jettent leurs serviettes et courent dans l'eau.

Son père, sa peau hâlée. Cet homme que les autres regardent. L'enfant en a conscience très tôt, de cette beauté particulière, que papa ne ressemble pas au commun des mortels. Et tous ces gens qui lui répètent : « Tu ressembles à ton père comme deux gouttes d'eau. »

Alors, plus tard, je serai comme lui. Valentin s'est construit ainsi, en se disant toujours ça : *Plus tard, je serai comme mon père. Je ferai tout pareil.*

Mais ça n'existe pas de tout faire pareil. Parce que lui c'est lui, et moi c'est moi.

La preuve.

Il est 18 heures.

Ils sont tous les deux assis face à face dans la chambre que Valentin occupe lorsqu'il dort chez ses grands-parents. Un lit perché sur la mezzanine.

– Pourquoi tu te fais pas soigner ? demande l'adolescent en fixant le bout de ses baskets. On est en 2017… pas au Moyen Âge.

Étienne se demande à cet instant pourquoi on débarque sur terre pour finir par vivre ce moment-là. Est-ce une punition ? Est-il en train de vivre cet instant cauchemardesque parce qu'il a largué Clotilde il y a vingt-trois ans ? Qu'il a nagé jusqu'à la berge en lui disant qu'elle était dingue ?

Avoir à dire à son fils, le jour de Noël :

– Il faut que je te parle, je suis malade… mais ça, tu le sais déjà… Et il y a des maladies qui ne se soignent pas.

– Ça existe pas, répond Valentin, au bord des larmes, les poings serrés.

– Si, mon chéri, ça existe.

Étienne prend les mains de son fils dans les siennes. Il se laisse faire en se mordillant les lèvres. Il aime la peau de son père. Se demande à cet instant si plus tard il aura la barbe dure et blonde comme lui. Celle qu'il laisse pousser les jours de congé.

– Tata, elle dit que tu *veux* pas te soigner, pas que tu peux pas.

– Tata se trompe… Je refuse de te bercer d'illusions.

– Je vais jamais te revoir ?

Étienne voudrait mentir, rassurer son fils, mais pour quoi faire ? Ils sont réunis pour se dire la vérité. Étienne ne fait pas confiance à la vérité. Il la trouve parfois sournoise. Elle contient plusieurs chemins, nuances, voies. Elle n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Il en sait quelque chose avec son métier. Mais là,

maintenant, il la doit à son fils.

– Aujourd'hui, tu me vois comme je suis. Quand la maladie va prendre le dessus, je… je veux pas… Je veux partir avant. C'est très important pour toi. Bien plus important pour toi que pour moi.

– Tu vas te suicider ?

La question est si brutale qu'Étienne a un mouvement de recul.

– J'en sais rien… Non. Non. Je ne vais pas me suicider. Tata m'a donné des médicaments pour pas que je souffre.

– Tu as peur de la mort ?

– Non. J'ai peur pour toi. Te laisser seul… Mais maman est géniale. Avec une mère comme la tienne, tu ne seras jamais seul. Tu m'entends, Valentin ? Jamais.

– Alors pourquoi tu pars sans rien lui dire ?

Étienne ne répond pas. Il baisse les yeux. Puis les pose dans ceux de son fils. Ils se fixent, se comprennent. Se sont toujours compris.

– Je lui ai écrit une lettre pour tout lui expliquer… Ça va être compliqué pour elle, mais je suis sûr qu'elle finira par comprendre.

– Tu pars tout seul ?

– Nina sera avec moi. Et la personne que tu as vue devant le refuge tout à l'heure.

– Pourquoi pas maman et moi ?

– Parce que c'est plus simple. Plus simple pour moi. Plus simple pour vous.

À nouveau un long silence s'installe entre eux. En bas, au salon, les voix étouffées de la famille qui joue au tarot.

C'est Valentin qui finit par reprendre la parole :

– Je ne dirai rien.

– Je te téléphonerai souvent. Je me débrouillerai pour te joindre chaque soir. Quand tu seras seul dans ta chambre. Je te le jure. Je te le jure, tu m'entends ? Les numéros masqués, les numéros de portable que tu ne connais pas, tu répondras à tous les appels, ok ?

– Tu pars où ?

– J'en sais rien. On décidera sur la route… J'veux pas que tu sentes l'odeur de l'hosto sur moi… les médicaments… Ça pue.

Il serre son fils dans ses bras.

– Je veux que tu gardes l'odeur de ton père, le souvenir de l'homme qui

t’aime. Pas d’un malade.

67

10 août 1994

« Étienne,

La première fois que je t’ai vu, j’ai su qu’un jour tu serais à moi.

Je l’ai su ou je l’ai voulu.

Savoir, vouloir, quelle différence ? Le résultat est le même : on est ensemble.

Jamais je n’aurais imaginé que tu me ferais autant souffrir. Et même si je l’avais su, je serais quand même allée direct au lit avec toi.

Je viens de lire dans un magazine que plus ton mec te fait jouir, plus tu morfles quand il n’est pas là. L’impôt sur la baise amoureuse se paye très cher.

C’est tellement facile de craquer pour toi que je vomirais sur ma bêtise. Tu es typiquement le beau gosse de service. Ton sourire, un premier prétexte pour fondre, et le reste suit. Tellement facile…

Quelle imbécile je fais. “Bête à manger du foin”, comme disait ma grand-mère.

Bosser tout le mois de juillet m’a permis de ne pas trop penser après ton départ en vacances. Et pour les pourboires, la pizzeria du Port, c’est idéal.

J’ai rempli ma tirelire de larmes et de biffetons, chaque soir en rentrant à la maison.

Je montais dans ma chambre en courant pour voir s’il n’y avait pas une lettre ou une carte postale sur mon bureau.

Aucune nouvelle de toi depuis que tu es parti le 15 juillet. Avant ton départ,

je t’ai senti plus distant avec moi, mais j’ai cru que c’était parce qu’on se séparait le temps des vacances. Je me suis raconté que tu avais les boules de me quitter.

Alors je suis allée à Fréjus rejoindre une copine le week-end dernier. Je ne suis pas restée très longtemps, mais ces quelques heures dans le Midi ont été très instructives.

Fréjus – Saint-Raphaël, à peine trois kilomètres entre les deux. Et je connaissais le nom de la plage que tu squattes depuis que tu es môme. Une bonne façon de te voir. De te faire une surprise. Et pour te voir, je t’ai vu. Enfin, pour ça, il aurait fallu retirer la fille allongée sur toi, je ne savais pas que ton deuxième métier c’était drap de bain pour blondes entreprenantes. Je me suis sentie humiliée quand je t’ai vu la peloter. J’ai même recraché mon hot-dog dans une poubelle. C’est dur l’amour. Dur à encaisser. La jalousie, ça peut vraiment te faire crever. Crois-moi. Je suis restée longtemps à vous mater, sans pouvoir bouger. Pire qu’un cauchemar quand tu hurles, que tu sais que tu es dedans mais que tu ne réussis pas à te réveiller. J’ai pensé te crever les yeux sur place, mais vu mon “état”, j’ai tourné les talons.

Quel connard tu fais.

Quel faux jeton.

Je me doutais bien, non, je sentais bien que ton tour de Corse en bateau c’était du pipeau.

Je suis rentrée à La Comelle hier soir.

Je suis rentrée à quatre pattes, du rouge plein les yeux.

Ce matin, plusieurs questions se percutent dans ma tête : est-ce que tu vas me larguer en rentrant ? Est-ce que tu vas me regarder dans les yeux ? Ou vas-tu me jeter par téléphone ? Peut-être même que tu vas faire le mort jusqu’à la rentrée, vu que tu es censé partir à Paris et moi à Dijon.

À moins que je ne vienne contrecarrer tes plans.

Avant de prendre une décision, j’ai quelque chose à te dire. Quelque chose qui va te faire peser le pour et le contre.

J’ai eu 18 ans le 27 juillet dernier. J’ai attendu ton appel, ton “Joyeux anniversaire”.

Je suis même allée brûler un cierge pour demander à la Sainte Vierge un signe de toi. Moi qui suis athée… tu vois un peu à quoi je suis réduite.

Réduite, oui.

N’empêche que j’ai 18 ans. Ça y est, je suis majeure. Je peux faire ce que je veux, même si je n’ai pas attendu d’avoir 18 ans pour faire ce que je voulais, mon cher amour.

La première fois que je t’ai vu j’ai su qu’un jour tu serais à moi.

Alors revenons au 25 mai dernier. Quand tu m’as accompagnée à l’hôpital. Enfin, “accompagnée” est un bien grand mot. Disons que tu m’as livrée devant la porte des urgences. Comme un colis qu’on pose sur le paillasson par manque de courage. Parce que soi-disant tu ne supportes pas l’odeur des couloirs, tu tombes dans les pommes dès que tu sens l’éther. Alors tu es entré dans un rade, en face de l’hosto, tu as bu “le plus mauvais café du monde” et tu m’as attendue.

Me laissant seule.

Me présenter seule à l’accueil. Monter en ascenseur au troisième étage, service obstétrique, seule. Une salle d’attente, seule. M’allonger sur un lit, seule. Personne pour me prendre la main.

Les trois questions qu’on m’a posées : “Êtes-vous bien à jeun ? Avez-vous votre carte de Sécurité sociale ? Vous êtes toute seule ?

– Non, mon copain m’attend en face.”

Combien de temps mon copain va-t-il m’attendre ? me suis-je dit. Aujourd’hui il est là, mais demain ?

Quand je suis ressortie quelques heures plus tard, tu m’as vue pousser la porte du café, tu as changé de couleur. Un mélange de honte et de soulagement dans tes beaux yeux clairs.

C’était fini. Tu pouvais reprendre ta vie normalement. Passer le bac.

Next.

Moi, j’avais des hauts-le-cœur à cause des odeurs, un mélange de mauvais vin et d’effluves de tabac.

Foutues nausées.

Il paraît que dès qu’on avorte, elles passent. Mais ça, je ne le saurai jamais.

Parce que en fait j’ai quitté ma chambre avant qu’on vienne me chercher. J’ai erré deux heures à la cafétéria, je t’ai observé à travers une fenêtre manger un sandwich et boire des bières en m’attendant. Comme à la mi-temps d’un match de foot.

Ensuite, on est remontés sur ta moto, je me suis accrochée à toi, et j'ai fermé les yeux.

J'ai vu ma vie défiler. Celle qui allait arriver. Ma vie future avec notre bébé.

Je t'ai demandé de rester avec moi ce soir-là en te disant que j'étais "fatiguée". Tu n'as pas osé me répondre non. Tu as téléphoné à Nina Beau, je t'ai entendu lui raconter un bobard parce que tu devais la retrouver pour des révisions, et tu as dormi chez moi. Contre moi. Cette nuit-là, j'ai adoré porter ce secret dans mon ventre. J'étais la seule à savoir que nous allions avoir un enfant.

Hasta la vista,

Clotilde »

Octobre 2000

Le jour où elle a découvert les mots de Clotilde, Nina a su que plus jamais elle n'ouvrirait une lettre qui ne lui était pas adressée.

En attendant, fallait-il la déposer chez les flics ? Mais Étienne était lui-même flic. Et peut-être que cela lui causerait des ennuis. La détruire, tout simplement ?

Non, impossible qu'Étienne ne sache pas.

Nina a interrogé son grand-père à voix haute : « Papy, qu'est-ce que j'en fais ? »

La glisser dans la boîte aux lettres de Marie-Laure et Marc à La Comelle ? Comme pour les précédentes enveloppes ? Ou la remettre en main propre à Étienne à Lyon ? Savait-il que Clotilde était enceinte ? Est-ce qu'elle bluffait ? L'avait-il vue ou non le soir de sa disparition ?

Nina était assise à côté de Clotilde et Étienne lorsqu'ils s'étaient donné rendez-vous le 17 août au lac. Quand Clotilde s'était levée pour quitter la maison des Beaulieu où le pot après l'enterrement avait eu lieu, Étienne lui avait dit :

– Je reste encore un peu avec Nina, mais on se retrouve ce soir ?

– D'accord. Je te retrouve au lac sous notre arbre.

Elle s'était penchée pour l'embrasser. Il avait répondu à son bref baiser sur les lèvres.

– À c'soir, avait-il murmuré.

Nina s'en souvenait parce que quand Clotilde avait prononcé les mots : « sous

notre arbre », ça lui avait rappelé l'arbre de son grand-père dans le jardin.

Et toujours cette question sans réponse : pourquoi son grand-père s'était-il fait renverser le jour où il aurait dû distribuer cette lettre ? Pour qu'elle n'arrive jamais à son destinataire ? Qui tirait les ficelles de leurs vies ? Quel Dieu ou destin se permettait tout cela ? Cette sombre farce ?

Qu'était devenue Clotilde ? Étienne avait-il un enfant de six ans quelque part ? Pourquoi Clotilde avait-elle agi ainsi ? Comment pouvait-on faire une chose pareille à un homme juste pour le garder ? Étienne disait toujours qu'il se protégeait. Il répétait qu'il faisait partie d'une génération qui avait poussé « avec un préservatif sur la queue ». Nina détestait qu'il s'exprime ainsi.

– Étienne, tu es vulgaire !

– C'est la vérité qui est vulgaire, lui répondait-il lorsqu'il avait un verre dans le nez.

Il est vrai qu'ils vivaient avec le spectre du sida depuis leur naissance. Toutes les pubs, les affiches leur intimaient l'ordre de sortir couverts.

« Le sida, il ne passera pas par moi. » Ils avaient tous les trois onze ans lorsque les campagnes de sensibilisation avaient commencé à passer en boucle à la télé. Si dans les ministères des vieux parlaient de la sexualité des jeunes, cela signifiait que c'était grave. Au fond, Étienne avait raison, ils faisaient partie d'une génération qui baisait avec des capotes.

En découvrant la lettre de Clotilde, d'instinct, Nina avait pensé appeler Adrien pour lui demander conseil.

Inimaginable après le coup qu'il lui avait fait.

Elle en avait encore un goût amer au fond de la gorge. Un mélange de désillusion, de sentiment d'abandon et d'humiliation. Des vagues de chagrin ne cessaient de s'agiter en elle, ses larmes coulaient sans discontinuer. Nina avait même pensé se laisser mourir. Dans le train qui la ramenait de Paris. S'allonger sur son lit et rejoindre son grand-père, Joséphine, Joe Dassin, Paola et ses chats. Jusqu'à ce qu'elle découvre cette dernière lettre destinée à Étienne.

Un électrochoc.

Trois semaines qu'elle l'avait ouverte. Qu'elle l'avait lue et relue sans savoir quoi en faire.

Elle ne savait toujours pas.

Adrien ne l'avait pas rappelée. Ni le lendemain ni le surlendemain. Ni la

semaine suivant sa parenthèse parisienne. La valise de sa grand-mère avait repris ses vieilles habitudes en rejoignant les autres dans le dressing.

Quand Emmanuel était rentré d'Australie, quinze jours après la première de *Des enfants en commun,* Adrien n'avait toujours pas téléphoné. Même pas un mot, une carte, pour la remercier d'être venue.

Même pas.

*

Adrien a rendez-vous avec Étienne.

Ce dernier lui a envoyé un SMS :

De passage à Paris, il faut qu'on se voie.

Adrien l'a lu plusieurs fois avant d'écrire :

Ok. Brasserie La Lorraine place des Ternes 20 heures ?
D'ac.

Adrien se demande ce que signifie « il faut ». La dernière fois qu'il a vu Étienne c'était au Nouvel An, pour le passage à l'an 2000. Dans l'après-midi du 31 décembre, il a retrouvé Louise, Étienne et une vingtaine d'amis à eux, étudiants en médecine, flics en herbe et anciens lycéens. Marie-Laure et Marc Beaulieu étaient partis réveillonner ailleurs, et Nina leur avait fait faux bond au dernier moment. Ils ont passé deux jours excellents. Au menu, saumon fumé sur des biscottes Heudebert rassies « parce qu'on a oublié le pain de mie », pizza, plateau d'huîtres et petits pois en conserve, alcools, danses, musiques, *Tu m'oublieras* de Larusso en boucle, séries, jeux vidéo et siestes. Comme des ados auxquels les parents avaient laissé la maison. Adrien, pourtant si distant avec cette ancienne existence, avait accepté de les rejoindre sur les instances de Louise et il y a pris un certain plaisir : plus besoin de faire semblant ni de chercher les bons mots pour plaire à une assemblée élitiste. Deux jours à traîner en vieilles pantoufles en mangeant n'importe quoi n'importe quand.

À l'heure de se coucher le 1er janvier au matin, par réflexe ou habitude lorsqu'il revenait à La Comelle, Adrien a failli rentrer chez sa mère pour retrouver son lit. Louise l'a rejoint quelques minutes après dans une des

chambres d’amis. Le 2 janvier, elle l’a déposé à la gare avant de repartir pour Lyon. Depuis, il n’a revu ni Étienne ni Louise de l’année, et on est déjà mi-octobre.

Adrien arrive le premier. Il observe son reflet. Il est toujours surpris par l’image que les miroirs lui renvoient. Beau manteau marine, bien coupé. Il n’a plus peur d’entrer quelque part et d’annoncer calmement, la voix posée :

– Bonsoir, j’ai réservé une table au nom de Bobin. Je suis en avance.

– Veuillez me suivre, lui répond l’hôtesse, une jolie rousse qui ressemble un peu à Julia Roberts.

Adrien a réservé côté fumeurs pour Étienne. C’est la première fois qu’ils se retrouvent tous deux en tête à tête au restaurant. D’habitude, Adrien dîne dans son quartier. Il a ses adresses. Mais il s’est dit qu’Étienne serait plus à l’aise dans cette belle brasserie de fruits de mer.

– Vous voulez boire quelque chose ?

– De la Chateldon s’il vous plaît.

En attendant Étienne, Adrien se demande fugacement si son ami a lu *Blanc d’Espagne* ou une de ses pièces. *Mais est-ce qu’Étienne a jamais lu un seul livre* ? *Oui, forcément, pour ses concours. Mais pas de romans et encore moins de théâtre*.

Et là, à cause de ce rendez-vous avec lui, comme une ignoble réminiscence, Adrien revoit Nina au théâtre des Abbesses, le cherchant au milieu de la foule.

Il a reçu ses messages après la représentation. Les a aussitôt effacés comme un mari supprime les mots d’une maîtresse trop encombrante. Ce soir-là, il était prévu qu’ils dînent avec le metteur en scène, Fabien Désérable, les comédiens et quelques journalistes triés sur le volet. Le théâtre avait privatisé un salon au Café de la Paix. Adrien s’est dit qu’il appellerait Nina le lendemain matin. Quand tout serait terminé. On ne pouvait pas débarquer comme ça sans prévenir. Il avait travaillé d’arrache-pied pour en arriver là. Avec cette première, il jouait son avenir. Il lui paraissait insurmontable de présenter son ancienne vie à la nouvelle. Le lendemain matin, tenaillé par la honte, il s’est dit qu’il appellerait plus tard dans la journée. Puis la semaine suivante. Puis qu’il attendrait son anniversaire. Mais le 2 août dernier, son silence était devenu si assourdissant qu’il n’a pas pu décrocher son téléphone pour lui parler. Il chasse aussitôt cette pensée, lève la main et commande une coupe.

Il refuse tout souvenir lui rappelant le regard de Nina posé sur lui, ce regard qui cherchait à retrouver, derrière son masque de froideur et de vanité, le jeune homme qu'elle avait aimé, son presque frère.

Étienne pousse la porte. Adrien l'avait oublié tant il est occupé à mettre la poussière du passé sous le tapis.

Étienne est à l'heure. Adrien l'observe de loin. Ne lui fait pas de signe. Cela lui laisse le temps de le détailler de la tête aux pieds. Blouson en cuir, jean, baskets. La parfaite panoplie du flic. Chacun la sienne, lui c'est celle de l'auteur à succès. Vêtements sombres et chics, tenue de rigueur en toutes circonstances.

Étienne est d'une beauté à couper le souffle. Il a maigri. Des cernes, le visage creusé et une barbe de deux jours. Ses cheveux ont légèrement foncé. Les regards des clients attablés convergent tous en direction de ses beaux yeux bleus, son allure à la fois sportive et juvénile.

Étienne s'adresse à la Julia Roberts du comptoir, même elle semble rougir et sourire béatement.

Je ne ferai jamais rougir personne comme lui, pense Adrien.

L'hôtesse indique la table, Étienne se tourne et, quand il voit Adrien, lui sourit. Adrien se lève, ils s'embrassent. Les joues d'Étienne sont froides et piquantes. Il porte un parfum entêtant, un mélange de vétiver, épices et agrumes. Adrien masque son trouble.

– Tu vas bien ? demande Étienne, qui retire son blouson et allume une cigarette.

– Oui.

– Dis donc, ça marche fort pour toi. J'ai même lu un article sur une de tes pièces la semaine dernière.

– Ah bon, laquelle ?

Étienne hausse les épaules. Aucun souvenir. Adrien lui sourit. N'a pas envie de parler de son travail avec lui.

– Comment va ta sœur ?

– Elle bosse comme une malade. Les études de médecine, c'est dingo.

– Et toi ?

– J'aime toujours ce que je fais. Les perquises, les enquêtes, la bagnole, y a pas de routine, c'est fait pour moi. À part la paperasse…

Un serveur demande à Étienne ce qu'il souhaite boire.

– Whisky sans glace s’il vous plaît.

– Et pour moi une autre coupe, ajoute Adrien.

Ils se plongent tous deux dans le menu. Adrien commande une sole et des légumes de saison, Étienne un vol-au-vent avec frites et salade verte.

– Tu veux quelques huîtres, crevettes ou coquillages pour commencer ? On se fait un petit plateau ? demande Adrien, ragaillardi par les deux coupes de champagne avalées d’un trait.

– Non merci.

Adrien lit dans ce refus qu’Étienne n’a pas envie de s’éterniser. Depuis qu’il est môme, il raffole des fruits de mer. À Saint-Raphaël et au Nouvel An dernier, entre deux parts de bûche, il n’a mangé que ça.

– Tu veux boire un peu de vin ?

– Un verre de rouge avec le vol-au-vent. Je te laisse choisir pour moi, tu as l’air de t’y connaître maintenant. C’est la grande classe dis donc.

Adrien ne relève pas. Il décèle un soupçon d’ironie dans la voix d’Étienne.

– Ça rapporte beaucoup de pognon d’écrire tes trucs ?

– Ça dépend… Ce qui a vraiment changé ma vie, enfin, les choses, c’est mon roman.

Étienne fronce les sourcils en beurrant un morceau de pain chaud.

– Quel roman ?

– *Blanc d’Espagne*.

Étienne marque un temps d’arrêt. Il dévisage son ami. Adrien voit dans son regard qu’il a déjà entendu parler de ce bouquin-là. Que ce titre lui dit vaguement quelque chose. Mais quoi ? Quand ? Où ? Il cherche, ne semble pas trouver.

Adrien ignore pourquoi il vient d’avouer être l’auteur de ce livre devenu célèbre. Lui qui ne l’a même jamais dit à sa mère. Aujourd’hui encore, seuls Fabien Désérable et Louise sont dans le secret.

Adrien sourit en se disant que demain, Étienne aura oublié jusqu’au nom du roman. Et comme il est signé Sasha Laurent, il ne pourra pas faire le rapprochement. Ou il le rappellera : « C’est quoi déjà le nom du bouquin qui t’a rapporté du fric ? » Ou alors il questionnera Louise qui fera l’étonnée. Qui jamais ne le trahira.

Adrien pose la question qui lui brûle les lèvres depuis qu’Étienne est entré

dans la brasserie :

– Qu’est-ce que tu fais à Paris ?

– J’suis venu te voir, lâche-t-il entre deux gorgées de whisky.

– Me voir ?

– Ouais. Je vais avoir besoin de toi.

– De moi ?

– Clotilde…

– Il y a du nouveau ?

– Pas encore. Mais il va y en avoir.

– …

– Ils sont en train de se rendre compte que le témoignage ne tient pas la route.

– Quel témoignage ?

– Celui de la vieille qu’aurait vu Clotilde à la gare. Le soir de sa disparition… Du coup, ça va me retomber dessus.

– Comment je peux t’aider ?

– Il faut que tu dises que t’étais avec moi… D’abord au lac, puis chez Nina.

– J’étais chez Nina avec Nina. Tu m’as rejoint dans la soirée.

– Je sais.

– Tu me demandes de mentir ?

– Oui.

– Est-ce que Nina mentira ? interroge Adrien.

– Nina est dans les vapes vingt-quatre heures sur vingt-quatre depuis qu’elle est mariée. Et elle dira ce que je lui demanderai de dire. Toute façon, il faut la laisser en dehors de tout ça. Ce soir-là, elle était chez Damamme.

– Non, pas exactement, précise Adrien. Ce soir-là, elle était avec moi chez elle, enfin chez son grand-père. On était tous les deux. Elle est partie avant que tu arrives.

Adrien voit qu’Étienne est contrarié comme lorsque, enfant, il n’obtenait pas ce qu’il désirait. C’est imperceptible pour qui ne le connaîtrait pas. Une ombre dans le regard, un pli qui lui barre le front, la lèvre supérieure qui frémit insensiblement.

On dirait les trois instruments de la discorde qui s’accordent, pense Adrien.

– Mais ça, personne est censé le savoir, objecte Étienne, agacé. Faut laisser Nina en dehors de cette histoire.

Adrien ne dit plus rien. Il épluche sa sole sans croiser ses couverts.

– J'ai vu Nina hier, lâche Étienne.

Adrien relève la tête.

– Où ?

– À Lyon. Elle a fait l'aller-retour pour m'apporter une lettre.

– Quelle lettre ?

– Une vieille lettre de Clotilde… Tu savais qu'elle fouillait dans le courrier de son grand-père quand on était petits ?

– Oui. Mais je ne vois pas le rapport.

– Moi, je le vois. Je suis flic.

– Tu vas l'arrêter ? ironise Adrien.

– Elle m'a raconté pour le théâtre des Abbesses… Comment tu l'as pas calculée.

Adrien rougit et reste silencieux.

– Tu sais ce que j'aime le plus dans mon métier de flic ?

– Les menottes ?

Étienne sourit étrangement à la réponse d'Adrien.

– C'est jouer la comédie pendant les gardes à vue. Je suis devenu un acteur hors pair. Même Belmondo n'a qu'à bien se tenir. Méchant, gentil, faux cul, idiot, crédule… Je connais tous les registres. Je pourrais entrer au conservatoire d'art dramatique haut la main.

– Je vais t'engager pour jouer une de mes pièces, alors.

Étienne ricane.

– Adrien, tu crois *vraiment* que je n'ai pas lu *Blanc d'Espagne* ? Tu penses *vraiment* que ma sœur ne m'a rien dit ? À la sortie de ton bouquin, j'ai senti qu'il se passait quelque chose… Et pour tirer les vers du nez à quelqu'un, je suis le meilleur. Alors à ma sœur…

Le sang d'Adrien se glace. C'est vertigineux. Comme s'il était à poil, exhibé dans une fête foraine sur une estrade, aux yeux de tous, et qu'Étienne rameutait la foule : « Approchez, mesdames et messieurs, venez voir qui est vraiment Adrien Bobin ! Venez admirer cette bête de foire ! »

– Tu l'as lu ? murmure Adrien.

– Oui, répond Étienne en mordant dans son morceau de pain sans le lâcher du regard.

Adrien encaisse.

– Tu l'as dit à Nina ?

– Oui. J'ai balancé l'info hier quand elle m'a raconté le coup que tu lui avais fait. Comme je te cherchais des circonstances atténuantes, je lui ai parlé de ton bouquin.

– Qu'est-ce qu'elle a dit ? souffle Adrien.

– Que ton roman était sur sa table de nuit depuis longtemps, mais qu'elle ne l'avait pas lu.

Adrien est pétrifié. C'est un cauchemar. Il voudrait se réveiller chez lui, allongé sur son canapé. Que quelqu'un lui dise que tout ce qu'il est en train de vivre est faux, le fruit de son imagination foisonnante.

– Je sais ce que tu penses. Que je ne lis pas. Que je suis un teubé. Mais tu te trompes, mon pote. J'ai lu tout ce que tu as écrit. Et l'article, la semaine dernière, il parlait de ta dernière pièce, *Des enfants en commun*.

Étienne se tait et semble savourer la fin de son dîner. Adrien l'observe, au bord du malaise, parcouru de sueurs froides. *Alors que c'est lui qui est dans une sombre merde avec l'histoire de Clotilde, c'est moi qui culpabilise.*

– Qu'est-ce que tu veux, Étienne ? finit-il par demander.

– Que tu me serves d'alibi. Que tu dises que t'étais avec moi au lac de la Forêt le 17 août 1994, que tu as attendu Clotilde avec moi, et qu'on est rentrés ensemble chez Nina…

– Et personne ne va trouver bizarre que je n'en aie jamais parlé avant ?

– Non, parce que avant, personne ne pensait que je pouvais avoir un lien avec sa disparition.

– Tu as fait du mal à Clotilde ?

– Non. Je te le jure…

– Pourquoi je te croirais ?

Étienne marque un temps d'arrêt avant de lâcher :

– Je crois que j'ai vu quelque chose ce soir-là.

– Quelle chose ?

– Une voiture couler dans le lac.

Étienne lève la main et commande un autre verre de vin.

– Quelle voiture ? insiste Adrien.

– J'en sais rien. Une bagnole rouge. Je crois qu'elle était rouge. Mais ça n'a

rien à voir avec ton témoignage. Toi, tu vas juste dire que t'étais avec moi.

– Et si je refuse ?

– Pourquoi tu refuserais ?

– Faux témoignage.

– À moitié. Je te rappelle qu'on a fini cette nuit-là ensemble… Ok, on était jeunes et tout le monde se tripotait, mais…

Adrien se lève, Étienne le retient de la main. Une main ferme. Presque deux fois plus grande que la sienne et qui lui écrase les doigts. Ses yeux clairs ne le sont plus. Deux ombres grises les voilent. Sa lèvre supérieure ne tremble plus. Étienne est passé de l'agacement à la détermination.

– Assieds-toi. Je n'ai pas terminé. Tu te souviens quand Nina me disait : « On ne sait jamais » ?

– De quoi tu parles ? demande Adrien, en nage, au bord des larmes.

– Je copiais vos interros, vos devoirs maison, et elle insistait pour que je comprenne ce que j'écrivais. Elle disait : « On ne sait jamais. » Et moi je lui demandais : « On ne sait jamais quoi ? » Et elle me répondait inlassablement : « On ne sait jamais. » Elle avait raison, Nina. Je lui dois tout. Parce qu'à force, c'est ce que j'ai fini par faire. Comprendre ce que je pompais sur vous.

– …

Étienne lâche la main d'Adrien et se radoucit.

– On peut rentrer ensemble si tu veux.

– …

– J'imagine que tu as un très bel appartement. Aussi beau que les sapes que tu portes.

– …

– On pourra jouer à touche-pipi si tu en as envie.

Adrien lui balance son verre d'eau à la figure et le regrette aussitôt.

– J'aime ta sœur.

– C'est dommage, répond Étienne en s'essuyant le visage avec sa serviette. Je ne me serais pas forcé, j'aurais su être reconnaissant… Tu veux un dessert ?

Adrien est incapable de dire un mot. De faire un geste.

– J'ai fait une connerie, reprend Étienne. Il y a un mois, j'ai rencontré le témoin… et j'ai tout fait capoter. J'ai mis le doute dans la tête des flics de La Comelle. Ça ne peut pas être Clotilde que la vieille a vue sur le quai de la gare.

– Pourquoi ? parvient à articuler Adrien.

– Parce qu'elle l'a confondue avec une autre fille.

– Comment le sais-tu ? Tu l'avais déjà tuée ?

Étienne hausse les épaules, d'un air de dire : « Arrête tes conneries. »

– Une histoire de couture. De machine à coudre.

– Tu débloques, Étienne. Tu racontes n'importe quoi.

– Je t'arrête tout de suite. De nous deux, c'est toi le détraqué, pas moi.

Adrien encaisse. Il casserait bien la gueule à Étienne. Là, maintenant. Il sent des bouffées de haine le submerger. L'affaire Py qui remonte à la surface.

– Je ne veux plus jamais te voir.

– Moi non plus. Mais avant de faire une croix sur moi, tu seras gentil d'aller chez les flics pour leur dire qu'on ne s'est pas quittés ce soir-là.

– Sinon ?

– Sinon je dirai à la Terre entière qui est Sasha Laurent… Et, crois-moi, je ne me gênerai pas pour donner des détails. Ma sœur va adorer savoir que c'est de moi dont tu parles dans *Blanc d'Espagne*.

Adrien se lève et l'attrape par le col. Julia Roberts accourt vers eux. Les quelques clients attablés autour font silence. Étienne pousse violemment Adrien, qui perd l'équilibre et retombe sur la chaise.

– Je t'invite, dit Étienne.

– …

– J'insiste.

Il se dirige vers la caisse et sort sa carte de crédit. Adrien reste prostré sur sa chaise comme une poupée de chiffon.

68

26 décembre 2017

Marie-Castille relit plusieurs fois la lettre d'Étienne.

D'habitude, c'est elle qui questionne, passe à tabac. C'est elle qui juge l'existence pathétique des prévenus. Leurs écarts, égarements, folies. Ce matin, c'est la vie qui la place en garde à vue, la juge sans ménagement.

Elle la repose sur le lit.

Elle a toujours su qu'il serait de passage, qu'il ne resterait pas. Pas à cause de la maladie, mais d'une autre femme. Elle a toujours pensé qu'elle devrait se battre contre des rivales.

Étienne, *malade*… Comment est-il parti ? Leur voiture est garée dans la cour. Sans doute avec celle de Nina. Ou alors ils sont dans un train. Peut-être même un avion. Sans doute déjà loin.

Marie-Castille tremble de tout son corps. Elle réalise qu'elle ne reverra jamais son mari. Qu'il vient d'organiser son départ. Par réflexe, elle tente de lui téléphoner. Messagerie.

Comment Étienne a-t-il pu manquer de confiance en elle à ce point ? Partir en déposant une lettre d'excuse et d'explication sur l'oreiller.

C'est comme ce type qui voudrait que j'me soigne.
Et qu'abandonne son clebs au mois d'août en Espagne…

Ce matin, elle se sent aussi seule qu'un chien jeté sur le bord de la route des

vacances. Un rebut. Une pile morte.

« On a l'âge des attentats du 11 septembre », disaient-ils quand on leur demandait depuis combien de temps ils se connaissaient.

Ils se sont rencontrés devant un poste de télé. Celui d'un dealer et ses deux complices que leurs brigades venaient d'appréhender.

Étienne faisait partie du commissariat de Lyon 6e arrondissement et elle venait d'être affectée à celui de Lyon 1er.

Comme les individus étaient dangereux et armés, on avait fait venir du renfort.

Au moment de quitter l'appartement, Marie-Castille a poussé une porte et découvert un homme assis dans un fauteuil devant la télévision. Il était seul. Il portait le bandeau POLICE autour du bras. Il ne l'a pas vue pénétrer dans la pièce, comme hypnotisé par les images d'apocalypse.

Quand il l'a sentie près de lui, il a juste dit :

– J'ai coupé le son, c'est insupportable.

Sans même savoir à qui il s'adressait.

Et là, alors qu'une partie du monde se fracassait, qu'il n'y avait que de la fumée sur l'écran de télé, Marie-Castille est tombée amoureuse.

Tombée amoureuse le jour où des milliers d'innocents mouraient et allaient mourir, là-bas, ici et ailleurs. Cela aurait dû être interdit par une sorte de loi intérieure. Une déontologie du cœur. Un trop mauvais présage. Mauvais karma, mauvais débuts, mauvaise rencontre. Alors que son être aurait dû être fermé à toute forme d'intrusion, son amour est bel et bien né le jour des attentats du 11 septembre.

Son téléphone portable vibrait sans cesse dans sa poche de jean, elle aurait dû répondre immédiatement, mais elle a pris place près de lui, sur l'accoudoir du fauteuil. Presque contre lui. Son épaule frôlait son bras. Elle l'a respiré. S'est retenue de poser une main dans ses cheveux. Elle l'a regardé regarder les images. Pendant que le propriétaire des lieux l'attendait dans une cellule pour être interrogé.

– Comment vous appelez-vous ? a-t-elle fini par articuler.

– Lieutenant Beaulieu.

– Commissaire Blanc.

– Vous êtes la nouvelle ? lui a-t-il demandé sans aucune gêne alors qu'il s'adressait à une supérieure hiérarchique.

– Oui.

Il lui parlait sans décoller les yeux de la télévision comme un adolescent plongé dans le jeu vidéo d'un scénario catastrophe.

Ils sont ressortis vers 21 heures, tenaillés par l'effroi, pour découvrir, hébétés, les rues désertes.

Lyon ressemblait à un dimanche de janvier. Tous les habitants étaient rentrés chez eux. Les bars, d'habitude très fréquentés, étaient fermés ou vides.

Ils ont avalé un sandwich et une bière, les yeux sur l'écran d'une télévision qu'on avait sortie pour l'occasion et posée en travers sur le comptoir d'un bistrot. Toutes les chaînes repassaient en boucle l'image des deux avions se fracassant contre les parois de verre. Quatre clients regardaient le symbole de la puissance économique des États-Unis s'écrouler comme un jeu de cartes, sans broncher.

Marie-Castille a demandé où Étienne habitait.

– Un petit appart pas très loin d'ici. Et vous ?

– Je loue un meublé en vous attendant.

Elle a rougi.

– Pardon, en attendant… J'ai peur de rentrer seule ce soir. Je peux rester avec vous ?

Étienne ne l'a pas crue. Cette femme n'avait peur de rien. Ça se sentait à la manière dont elle le matait en douce. Elle lui a plu. Un côté garçon mais paradoxalement très féminine. Des bagues aux doigts, pas d'alliance, une petite dizaine d'années de plus que lui. Les cheveux blonds coupés court, une bouche sensuelle, des yeux verts. Un regard à la fois vaurien et curieux.

– Je vous préviens, c'est le bordel chez moi. Toutes mes femmes de ménage finissent sous anxiolytiques.

Elle l'a suivi comme un toutou suit son maître. A découvert la garçonnière d'Étienne. Aucune trace de femme ni d'enfant.

Célibataire.

Elle s'est immédiatement dit qu'il fallait le prendre dans ses filets avant qu'une autre s'en charge. Intelligemment, sur la pointe des pieds.

Marie-Castille enfile un déshabillé et pénètre dans la chambre de Louise sans frapper. Louise ne dort pas, elle boit un thé, assise sur le rebord de la fenêtre en

fixant la rue, comme si elle attendait sa belle-sœur.

– Ça fait longtemps qu'il est malade ?

– Oui, sans doute trop longtemps.

– Tu savais qu'Étienne allait partir ?

– Oui.

– C'est pour ça que vous vous engueuliez hier ?

– Oui… Je voulais qu'il t'en parle.

Marie-Castille serre les poings en ravalant ses larmes. Des rivières de désespoir et de rancœur la submergent.

– Et Valentin, il sait ?

– Oui. Il est tombé sur un échange de textos entre Étienne et moi.

Marie-Castille encaisse ce nouveau coup. C'est comme si tout le monde avait conspiré dans son dos. Qu'elle était l'ennemie ou le maillon faible. Celle qui n'est pas capable d'encaisser la vérité.

– Il n'y a vraiment plus rien à faire ?

Louise s'effondre. Elle semble épuisée. Comme un vaillant soldat qui a perdu ses armes sur le champ de bataille.

– Il y a toujours quelque chose à faire, à tenter. Je ne dis pas qu'il aurait guéri, mais un traitement aurait pu prolonger sa vie.

– Il le sait ?

– Je le lui ai dit cent fois. Il n'a rien voulu entendre.

– Il a décidé de mourir, dit Marie-Castille comme pour elle-même. Tu sais où ils sont ?

– Aucune idée.

– Je pense que je mérite la vérité.

– Je ne sais pas où ils sont. Je te jure. Ils sont partis tous les trois dans la nuit.

*

Nous sommes passés chercher Étienne à 4 heures. Il nous attendait au bout de sa rue, un sac de voyage à l'épaule.

– C'est à qui cette bagnole ? a-t-il demandé à Nina.

– À mon amoureux.

– T'as un amoureux ?

– Oui.

– Un mec normal ?

– Oui.

Je n’ai pas moufté. Assise à l’arrière, je me suis pincée pour la fermer. Ne pas révéler ce qu’on m’avait rapporté au sujet de Grimaldi.

On a roulé jusqu’à Mâcon. Étienne se rongeait les ongles en scrutant une carte d’Europe dépliée sur ses genoux. Il hésitait entre l’Italie et la Grèce.

– Vous pouvez rester avec moi combien de temps ? nous a-t-il demandé.

– Depuis que je travaille au refuge, je n’ai pas pris beaucoup de congés.

– Ça veut dire combien de temps ?

– Le temps qu’il faudra.

Étienne s’est tourné vers moi.

– Et toi ?

– Pareil.

– De toute façon, on ne va pas s’éterniser…

Il n’a pas laissé sa voix se briser. Il s’est tout de suite repris.

– Je voulais vous dire… merci. Et… pardon aussi… À vous.

Nina et moi avons gardé le silence pendant qu’Étienne traçait du doigt d’éventuels trajets sur la carte. Il a fini par fouiller dans sa poche et en a sorti un euro.

– Pile, on va en Grèce, face, en Italie.

Il a lancé la pièce, l’a retournée sur le dos de sa main.

– Face.

69

Octobre 2000

Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas balancé toute la vérité à Emmanuel. Il l'attendait, tendu, assis sur le canapé du salon. Il était 20 h 30. La cuisinière avait préparé un hachis parmentier et une salade verte. Comme Nina ne mangeait pas de viande, elle récupérerait la purée à la surface du plat, mais cela la dégoûtait. L'employée ne se cachait plus pour lever les yeux au ciel lorsque Nina évoquait la préparation des repas, pour elle, être végétarien était une toquade. Un simple caprice. Elle maugréait parfois : « Si elle avait bien faim, elle le mangerait son bifteck, on voit bien qu'elle n'a jamais connu la guerre. »

Toi non plus, tu n'as jamais connu la guerre, pensait Nina, mais elle faisait mine de ne pas l'avoir entendue.

– J'ai passé la journée à Lyon, commence-t-elle. Il fallait que je donne un truc à Étienne.

– Quel truc ? a questionné Emmanuel, agacé.

– Un vieux truc que j'ai retrouvé.

– Et ton portable ? J'ai essayé de t'appeler toute la journée.

– J'avais oublié de le charger.

Elle le voit serrer les poings. Emmanuel n'a jamais pu encaisser Étienne. Sans doute trop beau et trop arrogant, il dégage une force tranquille qui l'irrite. Et puis Nina aime toujours Étienne, quand son mari ne lui inspire que répulsion. Même si elle s'efforce de sourire en permanence, son corps ne sait plus mentir.

Depuis combien de temps fait-elle semblant de jouir ? Combien de femmes font semblant tout court lorsqu'un profond ennui ou dégoût les submerge ?

Combien, pense-t-elle lorsqu'elle feint l'orgasme, *combien font la même chose que moi en ce moment ?*

Nina ne peut plus *sentir* son mari. Dans tous les sens du terme. Même son odeur lui donne des nausées. Elle a appris à ne respirer que par la bouche lorsqu'il est présent.

Elle en a parlé à Étienne après lui avoir donné la lettre de Clotilde : « Je vais quitter Emmanuel. »

En se réveillant ce matin, sa décision était prise. *Il faut que j'aille voir Étienne. Je lui dois la vérité et la lettre de Clotilde*.

Elle a d'abord essayé de le joindre plusieurs fois sur son portable, à la troisième, Étienne a fini par répondre.

Du froid dans la voix lorsqu'il l'a reconnue. Il lui faisait toujours la gueule depuis le Nouvel An dernier. Nina ne l'avait pas laissé en placer une. Elle a tout débité d'un trait, dans une urgence :

– J'ai quelque chose pour toi… Je vais te l'apporter aujourd'hui. Je quitte La Comelle dans cinq minutes. Je t'expliquerai tout quand je te verrai à Lyon.

Il y a eu un long silence.

– Je t'attends. Retrouve-moi au commissariat. On ira becter ensemble.

Étienne lui a donné l'adresse.

– Tu verras, c'est facile à trouver, y a un parking juste à côté. T'as quoi déjà comme bagnole ?

Toujours cette obsession des voitures.

– Une Polo noire.

– D'ac.

Cette fois Nina a senti dans la voix d'Étienne la joie de la retrouver. Même s'il faisait la gueule, il ne savait pas faire semblant. Lorsqu'elle est arrivée, elle l'a trouvé soucieux. Avant même de l'embrasser, il lui a dit :

– Qu'est-ce que t'as à me donner ? Une photo de classe ?

– Bonjour, d'abord.

– Salut, excuse-moi.

Contrairement à Adrien, Étienne n'avait pas changé. Toujours brut de décoffrage. Il n'avait pas mis plusieurs couches de dorure sur sa véritable nature.

Elle s’est sentie heureuse de le revoir. Elle l’a serré longtemps dans ses bras en murmurant :

– Qu’est-ce qui nous est arrivé ? Pourquoi nous sommes-nous perdus ?

– Je te rappelle que *tu* nous as lâchés comme des merdes au Nouvel An.

– Si tu avais un peu de jugeote, tu aurais compris que je n’avais pas le choix.

– On a toujours le choix. Le divorce, c’est pas fait pour les chiens.

Il l’a entraînée vers l’extérieur. « Viens, on se casse d’ici. » Ils ont longé quelques rues l’un contre l’autre. Elle avait passé son bras sous le sien. Quand ils étaient enfants, il détestait qu’elle fasse ça. « Arrête, on va croire que t’es ma nana. » Adrien, lui, acceptait volontiers.

– Y a un bon lyonnais dans le coin, mais c’est plutôt tête de veau et cervelle d’agneau, pas sûr que ça te plaise, a ironisé Étienne.

Ils ont ri au même moment. Ils sont entrés dans une brasserie à midi dix.

– Faut pas que je tarde, sinon je vais me faire tuer par Emmanuel, a lâché Nina en regardant l’horloge accrochée au mur.

– Si un jour il te touche, tu m’appelles.

– Il est beaucoup trop malin. Si un jour il me touche, il sera trop tard.

Ils se sont installés dans un coin, Étienne a commandé une bouteille de vin.

– Un flic a le droit de boire ? s’est étonnée Nina.

– J’suis en vacances.

– Depuis quand ?

– Depuis que tu m’as téléphoné ce matin.

– Ça me fait vraiment plaisir de te voir… T’as vu, j’suis moche.

– T’es pas moche, t’as un gros cul. Comme les bonnes femmes mariées. Vous finissez toutes par fabriquer du gras.

Nina a raconté son quotidien avec Emmanuel, sans pathos ni pleurnicheries. Elle voyait la fin du tunnel, sortait d’une sorte d’obscurité après s’être laissé enfermer dans un engrenage infernal. Ses faits et gestes scrutés par son mari et la cuisinière. Aucune intimité même dans sa propre chambre, l’autre pouvait entrer sans frapper pour ranger du linge dans les armoires. L’obsession d’Emmanuel d’avoir un enfant. La contraception qu’elle prenait en douce. Pas d’argent personnel. Même la voiture ne lui appartenait pas et tous ses achats passaient en notes de frais, étudiées point par point par la comptable de Damamme.

– Moi qui te croyais pleine aux as…

– Tout le monde le croit.

– Et la maison de ton grand-père ?

– Ça fait longtemps qu'il l'a revendue…

Oui, elle allait partir, trouver un job, elle n'avait que vingt-quatre ans, même si elle en paraissait trente. Elle allait maigrir, reprendre son corps et son esprit en main.

Elle aurait sans doute besoin de lui pour la protéger, parce qu'elle était seule au monde. Parce qu'elle n'osait pas en parler à Marie-Laure, et se réfugier chez les parents d'Étienne lui paraissait être la pire idée. C'était le premier endroit où se rendrait Emmanuel. Il fallait qu'elle quitte La Comelle, qu'elle se sauve. Sinon son mari la retrouverait. En janvier, il repartirait trois semaines en voyage d'affaires, elle en profiterait pour disparaître. Attendre encore trois mois, ce ne serait pas la mer à boire après les années de galère qu'elle traînait derrière elle. Et en parlant de boire, il fallait qu'elle avoue à Étienne que chaque jour, pour tenir le coup, elle picolait pour supporter sa prison dorée.

– Putain, a juré Étienne, on dirait du Zola. Tu te souviens au bahut ? On devait lire *L'Assommoir, Nana, Germinal*… Ça me faisait tellement chier que tu me les as lus à voix haute dans ta piaule. Ben ce que tu me racontes, c'est pareil.

Ils ont beaucoup ri. Se sont moqués d'eux, de leurs mauvais choix. Puis Nina a bifurqué sur Adrien. Elle a raconté à Étienne qu'elle était partie à Paris pour se réfugier chez lui. Qu'il l'avait tellement ignorée le soir au théâtre qu'elle avait failli en mourir de chagrin.

Étienne a plaidé la cause d'Adrien :

– C'est peut-être à cause de ce qu'il dit dans son livre.

– Quel livre ? a demandé Nina.

– *Blanc d'Espagne*.

– De quoi tu parles ?

– Je pensais que tu savais.

– Savais quoi ?

– C'est lui qu'a écrit ce bouquin.

Nina a encaissé. *Blanc d'Espagne*… Le roman dans lequel elle avait caché les enveloppes. Comment était-ce possible qu'elle ne le sache pas ? Qu'Adrien ne lui ait rien dit ?

– Tu dois confondre. C'est Sasha quelque chose qui l'a écrit.

– C’est un pseudo.

– C’est Louise qui te l’a dit ?

– Oui.

– Et ça parle de quoi ?

– Tu verras.

Deuxième trahison. Nina a senti les larmes monter, les a ravalées. Elle a balayé l’image d’Adrien la snobant au théâtre. Elle pensait qu’il était son ami, son frère, celui qui lui avait juré un amour éternel, il n’était plus rien du tout.

Nina a sciemment changé de conversation, posé des questions à Étienne – sans pour autant oublier ce qu’elle venait d’apprendre. Comment allait Louise ? La vie à Lyon ? Était-il amoureux ?

– Est-ce que j’ai une gueule à être amoureux ? Sérieux, Nina. Très peu pour moi. Mais franchement, j’ai fait le bon choix. Quand j’ai trois jours, je pars skier ou surfer, j’ai la mer et la montagne pas loin. Mes collègues sont sympas… les cafés froids, la trouille au ventre, la fatigue des fins de garde à vue, resserrer la même petite frappe chaque mois parce qu’un juge à la con a décidé de lui donner une dernière chance. Arriver sur des scènes de crime. Là, jusqu’à ce que t’arrêtes le coupable, tu lâches rien. Tu dors même plus.

– Tu as déjà fait des recherches sur Clotilde ?

Étienne s’est liquéfié.

– Ouais. Pourquoi tu me demandes ça ?

– Quand j’étais petite, je volais le courrier de mon grand-père. C’est pour ça qu’il m’a mis une raclée au collège, tu te souviens ?

– Bien sûr que j’me souviens. Je me suis toujours demandé pourquoi.

– Quand il est mort, j’ai culpabilisé. J’ai pensé que c’était ma faute… Que Dieu me punissait.

– Tu sais que je crois pas à ce genre de conneries.

– Je sais. C’est une longue histoire… Mais l’année dernière, j’ai récupéré la sacoche que papy avait sur lui le jour où il est mort. Elle était pleine de courrier qu’il n’avait pas eu le temps de distribuer. Personne l’a su… J’ai tout lu, j’ai refermé les enveloppes et je suis allée les mettre dans leurs boîtes… Cinq ans après.

– T’es sérieuse ?

Nina a baissé les yeux sans répondre. Étienne était entraîné aux mensonges

d’autrui, cela faisait partie de son quotidien, il a compris qu’elle n’inventait rien. Et pourquoi inventer une chose pareille ? Il s’est remémoré ce jour, dans la cour du collège, quand Pierre Beau avait débarqué comme un fou pour frapper sa petite-fille. Il en avait été profondément marqué. Il n’avait pas su la protéger. Comme aujourd’hui. Comme avec l’autre taré qui lui servait de mari. Il était capable de défendre des gens dont il ignorait l’identité, mais pas son amie d’enfance.

– Dans ce courrier, a repris Nina, il y avait une lettre pour toi. Une lettre de Clotilde.

Étienne s’est demandé s’il était en plein rêve, comment cette conversation avait pu virer au cauchemar. Nina s’est aperçue de son désarroi, elle a lu la panique dans son regard.

– Elle date de quand, cette lettre ?

– Du 10 août 1994. Deux jours avant l’accident de papy…

Étienne est devenu pâle comme un mort.

– Tu l’as quand même pas ouverte.

– Si. Le soir où Adrien m’a trahie… j’étais en colère contre lui, contre toi… Et pendant des jours je me suis demandé s’il fallait te la donner ou pas.

Elle a sorti et tendu la lettre à Étienne, qui l’a lue plusieurs fois en silence. De temps en temps, il posait des yeux assassins sur Nina. Il était plein de honte, piqué au vif. À part à Adrien, il n’avait jamais avoué à personne que Clotilde était enceinte.

Il a glissé la lettre dans la poche intérieure de son blouson.

– Tu sais que je pourrais t’arrêter pour vol ? Tu sais que c’est passible de prison ce que t’as fait ?

– Je suis désolée… Je ne recommencerai plus, je…

Nina n’a pas pu finir sa phrase. Il s’est levé, a jeté des billets sur la table – « Pour l’addition et ton essence » –, puis il a quitté la brasserie comme un fou. Nina a crié son prénom, mais il ne s’est pas retourné.

Seule au monde. Elle a retrouvé sa voiture sur le parking et est rentrée « chez elle ».

Depuis le canapé, Emmanuel continue de l’observer.

– On passe à table ? J’ai une faim de loup avec toutes ces conneries… Étienne va bien ?

– Oui, répond Nina en grattant le dessus du hachis.

– J’ai fait appel à un organisme pour adopter un enfant.

– Pardon ?

– Tu as très bien entendu.

D’habitude, à cette heure, Nina a déjà bu quelques verres de vin pour supporter Emmanuel. Mais là, elle est sobre. Elle se rend compte qu’elle n’est plus jamais sobre lorsqu’il est présent, et ce depuis des années.

– Tu t’engages sans m’en parler ? À moi ? La mère ?

En prononçant ces deux mots, « la mère », Nina crache sa purée sur la table sous l’œil épouvanté de son mari. Elle n’en revient pas elle-même. Attrape de l’essuie-tout, nettoie, honteuse.

Et, contre toute attente, elle est prise d’un fou rire irrépressible.

– Tu as bu ? lui demande Emmanuel.

Cette question ne fait qu’accentuer son fou rire. Elle essaie d’articuler : « Pour une fois, non » mais elle n’y parvient pas. Elle est pliée en deux sur sa chaise. Depuis quand n’a-t-elle pas ri ainsi ? Elle se rappelle les mots d’Étienne : « Ta vie, c’est du Zola. » Impossible de décrocher de cette phrase, de ce constat implacable.

Elle se voit dans sa cuisine hors de prix, près du mari dont tout le monde rêve, en train de gratter sa purée parce qu’elle déteste la viande et que la cuisinière fait exprès d’en préparer, et d’apprendre qu’il a fait une demande d’adoption sans lui en parler.

« Ta vie, c’est du Zola. »

Ce qui devrait lui faire pleurer des rivières a l’effet inverse. Son rire nerveux se cogne aux belles tapisseries de la maison qu’elle habite sans y vivre.

Nathalie s’approche d’eux, l’air dubitatif, et là, de la voir, pour Nina c’est comme un électrochoc.

Qu’est-ce qu’elle fout encore là ?

Nina a du mal à respirer. Elle est à deux doigts de faire une crise d’asthme. Elle se redresse sur sa chaise et ne rit plus du tout. Elle se met à hurler à la cuisinière :

– Dégagez de chez moi ! Je ne veux plus vous voir ! Ouste ! Dégagez !

Interdite, l’autre regarde Emmanuel pour savoir ce qu’elle doit faire.

– Arrêtez de zieuter mon mari comme ça ! C’est moi qui vous parle, sortez

tout de suite !

Nathalie attrape son manteau dans le vestibule et claque la porte sans se retourner.

– Qu'est-ce qui te prend ? demande Emmanuel à sa femme.

– Il me prend que je ne veux pas d'enfant. Je n'en voudrai jamais. Je t'ai trompé sur la marchandise. Il me prend que je me demande, oui, je me demande comment il est possible que tu aies engagé une procédure d'adoption sans m'en parler !

Elle commence à trembler. Elle vient de libérer des mots retenus depuis trop longtemps. Ils sortent mal, comme tout ce qu'on laisse échapper sous l'emprise de la colère. La réaction d'Emmanuel est aussi inattendue que son fou rire : il lui sourit avec mépris. Sûr de lui, il la toise comme si elle était une moins que rien, ou un objet qui se serait mis à parler, une incongruité. Alors, elle se jette sur lui pour le frapper. D'abord les épaules, puis les bras, le dos, le ventre, elle frappe, aveuglée par la rage, frappe encore, lui donne des coups de pied. Et lui sourit de plus en plus. Quand elle réalise ce qu'elle est en train de faire, elle se met à hurler. Il la regarde, toujours en souriant. Un sourire qui fait peur, terrorise même.

– Ma pauvre fille… Je t'ai ramassée dans la rue. Et crois-moi, on va l'avoir cet enfant. Et tu vas t'en occuper jour et nuit. Maintenant, tu vas me faire le plaisir de téléphoner à Nathalie pour présenter tes excuses…

– Jamais.

– Réfléchis bien. J'ai le pouvoir de te faire enfermer sur-le-champ. Les asiles sont remplis de gens de ton espèce, seuls, dépressifs, désœuvrés et alcooliques. J'ai le bras très long. Un coup de téléphone à notre respecté médecin de famille et tu finiras ta vie dans une camisole. Tu ne sauras même plus comment tu t'appelles. N'oublie jamais, jamais, que tu es ma femme… Les procédures, c'est moi qui les signe, procédure d'adoption, procédure de divorce, procédure d'internement. Et ne compte pas sur tes soi-disant amis pour venir te chercher, ton flic et ton pédé se foutent éperdument de toi. Ils te laisseront t'enfoncer dans ta merde sans bouger le petit doigt. La seule personne qui t'aime et sur qui tu pourras toujours compter sur cette terre, c'est moi. Mais ça, tu es bien trop conne pour le comprendre.

Emmanuel monte dans la chambre, laissant Nina nettoyer les restes du dîner.

*

Quelques minutes plus tard, Nina monte à son tour. Elle se déshabille, prend une douche, repense à la colère d'Étienne et au mot « adoption » prononcé par son mari. Elle crème son corps sans le regarder, se colle contre Emmanuel docilement. Comme un chien qui vient de bousiller la chaussure de son maître et cherche son pardon.

Elle se laisse faire, gémit sur commande.

Une fois que son mari s'est endormi sur elle, elle attend une vingtaine de minutes, les yeux ouverts dans l'obscurité. Puis elle le pousse délicatement sur le côté, se lève sans faire de bruit, allume sa lampe de chevet et saisit *Blanc d'Espagne*, qui est juste à côté d'elle, à portée de main, depuis le jour de la Coupe du monde de football de 1998. Elle se souvient parfaitement du moment où elle l'a posé dans son caddie. C'était un moment heureux. Depuis le matin elle se répétait : *Ce soir, Étienne et Adrien viennent dîner à la maison*. Et ils sont arrivés ensemble. Et elle a retenu ses larmes pour qu'Emmanuel ne voie pas que ses deux amis, elle les aimait bien plus que lui. Il y avait aussi les Lyonnais. Ils ont tous hurlé de joie devant la télé.

Cela a été le dernier beau jour du reste de sa vie. Après, les trois se sont perdus de vue. Elle a eu le temps long. « Avoir le temps long », quelle expression juste.

Des blancs, des silences et des absences se sont immiscés entre les coups de téléphone et les retrouvailles. Et elle a rangé le roman dont la quatrième de couverture l'avait laissée songeuse, hésitante. C'est comme si elle était passée à côté d'Adrien sans le savoir. Il y a des livres que l'on rate, comme certaines rencontres, on passe à côté d'histoires et de gens qui auraient pu tout changer. À cause d'un malentendu, d'une couverture, ou d'un résumé passable, d'un a priori. Heureusement que parfois la vie insiste.

*

« L'apparence n'est rien. C'est au fond du cœur qu'est la plaie. »

Euripide

J’ai trois ans. Nous formons des rondes dans la cour. Il y a des ballons, des cerceaux sur le sol, des parcours de jeux tracés à la craie. Parfois, on nous sépare. Les filles avec les filles, les garçons avec les garçons. Je reste dans le groupe des filles. Les petites se marrent. Leurs rires, je les gobe comme les marshmallows que l’on nous distribue après la sieste.

J’ai six ans, je le dis à quelqu’un pour la première fois. Je me livre. C’est un vieil homme que je ne connais pas et qui ne m’inspire pas particulièrement confiance. Je me souviens qu’il sent mauvais, a des sourcils gris broussailleux et le teint cireux.

J’ai une méchante angine, je grelotte de fièvre sur la table d’auscultation. Ma mère est dans la salle d’attente. C’est la première fois que je suis en tête à tête avec un adulte.

« Un docteur, c’est là pour te soigner quand tu as mal quelque part. »

J’ai mal quelque part.

Cela fait cinq minutes que je décrypte, fascinée, deux affiches qui sont punaisées côte à côte sur un mur, près d’une toise. L’illustration d’un garçon et d’une fille prépubères. Toutes les parties de leur corps ainsi que leurs organes sont nommés. Ils sont identiques. Tube digestif, foie, reins, estomac, bras, jambes, pieds, cœur. Il n’y a que dans le bas-ventre que les noms diffèrent. J’ai du mal à lire « organes génitaux » et je n’ai pas la moindre idée de ce que cela signifie.

Subjuguée par ces images, j’ouvre la cage à mon secret pour la première fois :

– Je suis une fille.

– Comment ? me dit l’homme, concentré sur son tensiomètre.

– Je suis une fille.

Le médecin fronce ses sourcils en bataille, ce qui lui confère un air débonnaire, à cause du bordel sous son front. Mais tout à coup, il ressemble à un clown, de ceux qui me terrorisent mais font rire les autres enfants dans les cirques et aux anniversaires. Il ne répond pas et pose une de ses paluches rêches sur mon front.

– Tu es brûlant, tu délires, petit.

– C’est quoi « délirer » ?

– Tu es fou. Ce sont les symptômes de la fièvre.

Je voudrais ravaler mon secret, mais les derniers mots sortent seuls. Quand on déloge une phrase prisonnière depuis trop longtemps, elle profite de la liberté.

– Mais mon zizi, c'est à quel âge qu'il va partir ?

Il cesse de froncer les sourcils et me saisit par les épaules. Il me fait mal. Exit le teint cireux, tout le sang contenu dans son corps semble lui monter à la tête. Il a la couleur d'un litron de piquette.

– Qui t'a raconté des sornettes pareilles ?

Je comprends alors que je dois emmurer la fille que j'ai à l'intérieur. L'enfermer dans le silence. Alors je mens. Je dissimule. Je me mets à rire, ma gorge brûle.

– Personne. J'ai entendu un copain dire ça à l'école…

– On ne parle pas de ces choses-là, tu m'entends ? Tes parents, ils t'ont fait comme tu es : un petit garçon. Tu es né garçon, tu mourras garçon. Ne t'imagine rien d'autre. Ce sont des idées contre-nature.

– C'est quoi « contre-nature » ?

– C'est le diable… Et le diable, on le chasse de son esprit… De sa tête, si tu préfères. Pour ça, il faut bien travailler à l'école et faire beaucoup de sport.

Il reprend sa place derrière son bureau, me prescrit un antibiotique, de l'aspirine, un spray et des pastilles pour la gorge.

Je lui tends le chèque que ma mère a prérempli et je lui dis : « Au revoir, monsieur. »

Je n'en parle plus.

*

Emmanuel se réveille. Il dit à Nina qu'il commence tôt demain, que la lumière l'empêche de dormir. Nina referme *Blanc d'Espagne* et éteint.

Elle tremble.

Éteint. Oui, elle a éteint la lumière comme ces gens qui ne veulent plus rien voir. Fermer les volets, verrouiller les portes à double tour.

Elle serre le livre contre sa poitrine, le respire. Elle cherche l'odeur d'Adrien entre les pages, le parfum de sa peau, ou celui de l'*autre*. Comment a-t-elle pu ne

jamais la sentir, la deviner ?

Pendant huit ans ils ont mangé ensemble, marché, dormi, pris des douches, fait leurs devoirs, nagé, chanté ensemble. Ils se téléphonaient chaque soir avant de s'endormir. « Tu fais quoi, tu regardes quoi, tu penses à quoi ?… Bonne nuit, je t'aime, à demain. »

– Pourquoi tu ne dis jamais rien, Adrien ?

– Je suis bien, je t'écoute.

Pendant huit ans, ils ne se sont pas quittés. De la primaire au lycée. Ils ont fait des projets d'avenir, mélangé leur sang, pleuré, ri, tremblé. Se sont tenu la main, anticipant ou ressentant ce que l'autre était en train de faire, de vivre, même lorsqu'ils n'étaient pas ensemble.

En découvrant ce qu'Adrien cachait, étouffait, Nina a le sentiment de ne pas se connaître. Qui est-elle ? Qui est cette personne naïve et aveugle ?

Elle se fait l'effet de ces femmes dont les maris sont des criminels de guerre ou des tueurs en série et qui ne savent rien.

Parce qu'elles sont dans le déni.

Parce que leur inconscient ne veut rien entendre.

Elles se réveillent un beau matin, comme toutes ces connes des contes, Blanche-Neige, la Belle au bois dormant, le Petit Chaperon rouge, et elles tombent des nues quand elles se confrontent à la réalité.

Dans un premier temps, Nina vécut ce roman comme une accusation. Un doigt pointé sur elle : « Tu n'as rien compris. Tu ne m'as pas aimée. »

Mais en relisant *Blanc d'Espagne*, Nina avait fini par intégrer que le garçon et la fille étaient la même personne. Celle qu'elle avait côtoyée pendant huit ans.

Son attirance pour la lecture, l'écriture, le cinéma, le bleu, le baba au rhum, la galette des rois, Louise, les œufs à la coque et l'été, l'aversion pour les serpents, les clowns et les carnavals ne revenaient qu'à un seul être de chair.

70

26 décembre 2017

Je suis allongée sur la banquette arrière, je regarde les nuages à travers la vitre du toit. Des gouttes de pluie s'écrasent, semblent s'accrocher quelques secondes et se laissent emporter par le vent.

Étienne est assis à la place du mort.

Nina roule doucement, ce qui semble l'agacer, mais il ne dit rien. Nina et moi n'ignorons pas qu'il ronge son frein. Il jette des regards furtifs et désespérés au compteur qui affiche cent dix kilomètres-heure alors que nous sommes sur l'autoroute.

Nous nous sommes mis d'accord en quittant La Comelle : Nina et moi à tour de rôle au volant et arrêt tous les deux cents kilomètres pour boire un café et manger une bricole.

– J'avais dit ok pour que vous m'accompagniez à condition que ce soit moi qui conduise… Je ne suis pas impotent. J'ai un cancer.

Nina a capitulé.

– Deux cents kilomètres chacun. On divise le voyage par trois.

On s'est aussi mis d'accord pour le choix de la radio, ce sera RTL2, un mélange de pop rock qui accorde plus ou moins nos violons.

Sur la terre chaque nuit
Avec toi

Partout à ton bras
Je sais tout de ta vie
Dieu m'a dit
Mon ami, viens, je sais tout de toi…

C'est sur les dernières notes de *Karma Girls*, une chanson d'Indochine, que je me décide à parler.

– Je suis retournée voir Py.

Ma phrase jetée dans l'habitacle fait l'effet d'une bombe. Nina freine brusquement, je suis déséquilibrée et me rattrape à son appuie-tête. Elle se rabat sur la droite entre deux camions.

Étienne, à qui je trouve une mine de papier mâché, coupe la radio en me dévisageant dans le rétroviseur.

– Quand ? me demande Nina sans quitter la route des yeux.

– Quand je suis revenue m'installer à La Comelle.

– Où ?

– Chez lui.

– Il a quel âge maintenant ?

– J'sais pas. Environ quatre-vingts…

– Pourquoi t'as fait ça ? me questionne Étienne.

– J'avais besoin de croiser son regard avec mes yeux d'adulte. J'ai sonné à sa porte, c'est lui qui m'a ouvert. Il m'a tout de suite reconnue. Il n'a pas été capable d'articuler un mot. On s'est regardés, peut-être une ou deux minutes, en silence, et je lui ai collé *Blanc d'Espagne* dans les mains. Il l'a pris, mutique. Je suis remontée dans ma voiture. Quand j'ai relevé la tête en démarrant, il avait refermé sa porte.

– Ça t'a fait quoi de le revoir ?

– J'ai scellé quelque chose. Définitivement. Ça m'a soulagée.

– Tu crois qu'il l'a lu ?

– Je n'en sais rien. Mais aujourd'hui, ça m'est égal.

*

J'ai dix ans. Je suis en CM2. Je viens de rencontrer mes deux amis d'enfance,

un garçon et une fille. Grâce à eux, je ne me sens plus seule. Je les aime.

Pour les autres, je suis un maigrichon sans intérêt. Ils ignorent tous que j'ai une fille cachée à l'intérieur.

Un secret de famille à moi toute seule.

Comme la bâtarde de quelqu'un. Celle que l'on planque au sous-sol, qui doit passer par des portes et des couloirs dérobés pour ne jamais croiser le regard de personne.

L'illégitime répudiée par les religions et l'état civil. Qui ne sera pas baptisée et ne recevra aucune extrême-onction. Enfin, celle qui ne sera jamais nommée.

Non, nul ne prononcera mon véritable prénom.

Plus tard, je me trouverai, je m'appellerai.

Je fais des listes. Élodie, Anna, Marianne, Lisa, Angèle, Virginie.

J'ai dix ans. Mes deux amis et moi sommes inséparables. Parfois, je voudrais leur dire qui je suis, j'ai cette fille au bord des lèvres, mais je n'ose pas. Je ravale.

J'ai peur qu'ils me rejettent, me jugent.

Nous, c'est trois ou rien. C'est trois ou la solitude.

S'ils me chassaient, je retomberais dans l'exil. Celui que je vivais avant mon déménagement. Quand les autres me trouvaient bizarre, dans le silence.

La timidité est un sac dans lequel on fourre tout pour ne pas se poser de questions.

Dans la classe, je passe des heures à observer le dos de mon amie, ses épaules, ses longs cheveux noirs, sa nuque lorsqu'elle se fait des nattes ou les relève d'un geste de la main.

Un matin, elle porte une barrette neuve. Quand elle prend place à son bureau et qu'elle se penche pour sortir quelque chose de son cartable, j'aperçois un petit papillon rouge à pois blancs au-dessus de son oreille. Je suis tellement troublée par ce morceau de tissu accroché à sa chevelure que j'en oublie tout. Même où je me trouve. Je n'écoute plus l'instituteur. Entre mes doigts, mon stylo est mort. Je suis envoûtée par cette barrette. De temps en temps, mon amie la replace. J'ai envie de la lui enlever. De la lui prendre des mains.

Juste avant la récréation, le papillon tombe sur le carrelage de la classe sans faire de bruit. Comme si le sol était recouvert de poudreuse. L'instituteur se penche sur ma feuille blanche, me pince le bras – « Tu rêves ou quoi ? » – et me

retient en classe pour copier la leçon inscrite au tableau.

On appelle « maître » ce monstre à lunettes engoncé dans une blouse grise en coton râpeux. C'est un serpent qui se glisse entre les bureaux sournoisement.

Tout le monde quitte la classe, sauf moi et le petit martyr du maître. Je suis au deuxième rang, lui au premier.

Le serpent a quitté la salle avec les autres élèves que j'entends rire et parler fort à l'extérieur. J'imagine leurs jeux. Et reviens au silence de la classe vide.

J'observe quelques secondes le cancre penché sur sa feuille, sa langue se promenant sur sa lèvre inférieure, comme perdue. Écrire lui demande un effort considérable.

Moi, je lève la tête, lis une phrase, la recopie sans difficulté sur une feuille double à grands carreaux. Mais je ne cesse de regarder le papillon sur le sol, presque à mes pieds.

Je me retourne plusieurs fois, personne.

L'autre élève m'ignore. Lorsqu'on est persécuté en permanence, on en oublie les autres autour de soi. Je sais de quoi je parle. Avant mes deux amis, on me regardait comme une faute d'orthographe.

Je finis par me pencher et ramasser la barrette. C'est une petite pince collée à un morceau de satin, de ces minuscules épingles à cheveux qui retiennent quelques mèches. Je l'ouvre délicatement et la place au-dessus de mon oreille. Savoir, comprendre ce que cela provoque de la porter, la sentir dans mes cheveux.

Je touche longuement l'attache comme s'il s'agissait d'un minuscule animal qui venait de se poser sur moi. Je suis déçue, je réalise qu'être une fille ne réside pas dans le fait de porter un accessoire. Je découvre que c'est plus complexe, sans doute plus profond. Je suis perdue dans mes pensées quand je croise deux yeux injectés de haine : le serpent est revenu dans la classe en silence. J'arrache le papillon, le satin se décolle, emportant quelques cheveux.

L'instituteur ne dit rien. J'ai honte et je suis fière à la fois. Je ne baisse pas les yeux, le fixe. Je suis couverte de haine, la sienne. Ses petits yeux crachent leur mépris dans les miens.

À cet instant, le maître change de souffre-douleur.

Désormais, ce sera moi.

71

Octobre 2000

Nina est au rayon fruits et légumes de son supermarché habituel quand quelqu'un lui pose la main sur l'épaule. Elle est en train de peser des pommes rouges, celles que préfère Emmanuel, croquantes, sucrées et bio. Au moment où cette main la touche, Nina ne se demande plus comment elle va s'en sortir, se sauver, mettre un terme à cette vie. Elle ne voit aucune issue. Pourtant il y a urgence, il faudrait qu'elle s'en aille avant que son mari ne se ramène avec un marmot sous le bras. Il est capable de tout, même d'en voler un. Et plus le temps passe, plus elle comprend que cette obsession, ce n'est pas tant pour avoir un héritier que pour la sceller. Jamais plus elle ne partira s'ils ont un bébé. Nina a la tête qui tourne, elle se sent nauséeuse. Elle a déjà bu. Trois verres de vin au déjeuner. En principe, elle commence plus tard. Mais aujourd'hui elle a décidé de boire jusqu'à tomber. Parce que hier, c'était la journée de trop.

Lyon, Étienne qui a quitté la brasserie parce qu'elle avait lu la lettre de Clotilde, la cuisinière qu'elle a virée, l'adoption, *Blanc d'Espagne*…

Dans son caddie, planquées sous des plaques de saumon fumé sous vide, deux bouteilles de whisky. Mélangé à des tranquillisants, de quoi faire un coma éthylique dont on ne revient pas.

Elle va rejoindre son grand-père dans la concession des Beau.

La tête que vont faire Adrien et Étienne devant sa tombe. Comme ils vont regretter tous les deux de l'avoir abandonnée.

Ou pas. Pour eux, Nina appartient au passé. Après tout, ce sont les amis d'*après* qui comptent, pas ceux avec qui on a partagé le collège et le lycée.

Depuis hier, elle a tenté de joindre Étienne, en vain. Chaque fois il lui raccroche au nez.

Adrien ? Comment lui pardonnerait-elle ? Et comment se pardonnerait-elle ? Faire le chemin à l'envers lui paraît irréalisable.

Qui cesse d'être un ami ne l'a jamais été.
Et plus mon cœur y pense et plus il est blessé.

Oui, il faut partir.

Et puis il y a cette menace d'internement. Nina s'enfonce chaque jour et ça ne va pas être compliqué de la faire enfermer. De cela aussi Emmanuel est capable. Il la préférera toujours sous camisole chimique que libre.

Quoi qu'il arrive, quoi qu'elle fasse, elle ne lui échappera pas.

Tout se mélange dans sa tête.

Même les mots d'Adrien qu'elle a découverts hier soir dans *Blanc d'Espagne*. Elle a repris la lecture du roman ce matin. Elle l'a fini d'une traite en pleurant toutes les dernières larmes de son corps. Jusqu'à ce qu'Emmanuel lui téléphone pour savoir si elle avait appelé Nathalie afin de s'excuser.

– Non.

– Appelle-la tout de suite.

– D'accord.

La cuisinière a répondu à la première sonnerie.

– Bonjour, Nathalie, c'est Nina. Pardonnez-moi pour hier soir. Ce sont les traitements que je prends pour avoir un bébé. Je crois qu'ils me montent à la tête… Je suis vraiment désolée. Revenez à la maison s'il vous plaît. Nous avons besoin de vous.

Nina a entendu la jubilation dans le souffle de l'autre qui ne lui a rien répondu.

Alors oui, au moment où cette main se pose sur l'épaule de Nina, qui devant une balance cherche le prix des Pink Lady depuis cinq bonnes minutes, elle est désespérée. C'est pour cela que la femme doit s'y prendre à plusieurs reprises pour attirer son attention.

– C'est vous ?

Nina sursaute.

– Comment ?

– Oui, je suis sûre que c’est vous… Je vous reconnais.

La femme est rayonnante. La soixantaine, elle porte un legging noir qui ne lui va pas du tout et un haut de sport où se mélangent des losanges aux couleurs criardes. Elle doit peser quatre-vingts kilos. Elle a ramené ses cheveux mal décolorés dans un chouchou rose. Ses dents sont blanches, bien alignées. Sa peau est un peu mate. Ses yeux verts pétillent. Nina ne l’a jamais vue. Dans son caddie, une pyramide de boîtes d’aliments pour chiens et chats.

– Comment avez-vous retrouvé cette lettre ?

Nina sent le sol se dérober sous ses pieds.

– Je ne comprends pas, bafouille-t-elle.

– C’est vous qui êtes venue à l’ADPA il y a trois semaines…

Bien sûr que c’est elle. Elle y a glissé la lettre anonyme qui dénonçait les conditions de vie déplorables d’un chien vivant sur un balcon. C’était la veille de son départ pour Paris. Nina ne se sent pas bien. Son interlocutrice le remarque et lui saisit le bras.

– Venez avec moi, on va boire un café.

C’est dit sur un ton doux mais ferme. Qui ne permet aucun refus. Nina n’a d’autre choix que de suivre l’inconnue. Elle ne comprend pas. Elle est pourtant certaine qu’il n’y avait personne au refuge ce soir-là. Elles se dirigent vers les caisses, payent chacune leur tour, l’inconnue remarque les deux bouteilles de whisky sur le tapis roulant mais ne moufte pas. Elle se contente de sourire. Un gentil sourire. Sans arrière-pensée ni mièvrerie.

Les deux femmes se retrouvent face à face dans la petite cafétéria de la galerie commerciale, juste à côté d’un jeu vidéo sur lequel on peut lire : HORS SERVICE.

– Alors, dites-moi, comment avez-vous retrouvé cette lettre ?

Nina ne répond pas. Elle doit partir. Rentrer à la maison avant son mari. Il faut qu’elle se débarrasse de cette grosse bonne femme.

– Vous avez quel âge ? insiste-t-elle.

– Vingt-quatre.

– Vous avez la vie devant vous.

– …

– Je m’appelle Éliane, mais tout le monde m’appelle Lili.

– Comme dans la chanson de Pierre Perret…

Nina ignore pourquoi elle a dit cela, évoqué ce chanteur.

– Ah non, Lili, c'est pas Pierre Perret, c'est Philippe Chatel. Pierre Perret, c'est *Mon p'tit loup*. « T'en fais pas, mon p'tit loup, c'est la vie ne pleure pas… »

Nina se met à pleurer. Elle cache son visage derrière ses mains. Un matin, elle a surpris son grand-père murmurant les paroles de cette chanson qui passait à la radio. Lui qui à part les disques de sa femme n'écoutait pas de musique. Cela l'a surprise. Elle n'a pas osé lui demander pourquoi il la connaissait par cœur.

Lili fait signe au serveur.

– Amenez-nous deux verres de remontant avec les cafés.

– Quel genre ? demande-t-il.

– Du genre à remettre les idées en place.

Lili observe Nina.

– Ça n'a pas l'air d'aller fort, ma petite.

– Comment vous savez que c'est moi… pour la lettre ?

– Je vous ai vue. Je vis en face du refuge. Quand j'entends un moteur de bagnole le soir, tu peux être sûre que c'en est un qui nous pose un carton de chatons devant les grilles… Je me suis relevée pour regarder. Je m'attendais pas à voir une jeune femme glisser une lettre dans la boîte à 23 heures. Et si vous saviez l'effet que ça m'a fait… vous ne pouvez pas imaginer… Parce que cette lettre, c'est moi qui l'ai écrite.

C'est bizarre, pense Nina, *de s'envoyer une lettre, c'est comme s'envoyer des fleurs*. Elle reste mutique, ne réagit pas. Boit son café et son alcool de poire à petites gorgées en fixant son interlocutrice sans la voir. Lili est décontenancée par le désespoir de la jeune femme qui lui fait face.

– Où vivez-vous ? lui demande-t-elle, comme on interroge un jeune enfant perdu qui cherche ses parents.

– Chez mon mari.

– Chez votre mari ce n'est pas chez vous ?

– …

– Vous voulez manger quelque chose ?

– Non merci. Il va falloir que je rentre.

– Chez votre mari ?

– Oui.

– Je suis contente de vous avoir retrouvée.

– …

– Je voulais vous remercier… parce que…

– Il faut que je rentre chez moi…

– Attendez un peu… Votre mari vous attend ?

Nina semble réfléchir avant de répondre.

– Non… Il rentre vers 19 heures.

– Il est à peine 14 heures, vous avez le temps.

– Mais j'ai des choses à faire, avant.

Lili sent qu'il faut gagner du temps. Comme lorsqu'elle doit effectuer le sauvetage d'une chatte errante et pleine qui tourne autour d'une trappe de capture. Cette jeune femme semble être au bord d'un précipice dont elle ignore l'origine. Et puis Lili n'a jamais cru au hasard.

– Il y a six ans, quand j'ai envoyé cette lettre au refuge, deux mois ont passé sans que personne intervienne jusqu'à ce que la propriétaire du chien parte en vacances… en le laissant seul. Je suis allée à l'ADPA, je me suis engueulée avec la directrice de l'époque. Je lui ai demandé ce qu'elle attendait pour réagir. Elle ne connaissait pas ce cas de maltraitance, n'avait pas reçu ma lettre. Je ne l'ai pas crue. Je vous passe les détails mais ça a été compliqué de récupérer le chien. Après, j'ai sympathisé avec la directrice, je suis devenue bénévole, j'ai commencé par promener, nettoyer, faire un peu de comptabilité et d'administratif, et quand elle est partie à la retraite, elle m'a demandé de la remplacer. Au fond, si elle avait reçu ma lettre, je ne serais jamais allée là-bas. Avant, ce genre de lieux, je les fuyais comme la peste. Tous les gens qui sont sensibles à la souffrance animale redoutent les refuges. Ils pensent qu'ils ne vont pas supporter. Ils se trompent. La première fois on chiale un bon coup, et après ça passe.

– Moi, je ne supporterais pas, souffle Nina.

– Bien sûr que si. Ce qui est insupportable, c'est de ne rien faire.

Nina a le sentiment que Lili ne parle plus des animaux mais d'elle.

– Pourquoi vivez-vous là-bas ? demande Nina.

– Là ou ailleurs… Et vous ? Pourquoi vivez-vous chez votre mari ?

– Parce que je n'ai nulle part où aller… C'est compliqué. Il me retrouverait…

Je suis seule.

Nina écrase rageusement trois larmes sur sa joue.

– Je vous demande pardon.

– Il faudrait plutôt demander pardon à ceux devant lesquels on ne pleure jamais… Ça me touche que vous chialiez devant moi. C'est la peur qui empêche. Paralyse. Mais croyez-moi, on peut toujours partir. Comment vous appelez-vous ?

– Nina.

*

Tout cela est officieux mais le bruit court déjà : en mai prochain, la pièce *Des enfants en commun* devrait tout rafler à la cérémonie des Molières. Révélations, meilleurs acteurs et actrices dans les premiers et seconds rôles, mise en scène et surtout, c'est ce que se répète Adrien en boucle, une promesse de nomination dans la catégorie Molière de l'auteur.

Molière de l'auteur. Molière de l'auteur. Molière de l'auteur.

La cérémonie a lieu dans sept mois, il ne faut pas y penser. Et rien n'est officiel.

Mais Adrien y pense.

Cet événement hypothétique le réveille toutes les nuits.

Et si on m'appelait sur la scène ? « Le Molière est attribué à Adrien Bobin ! » *Et si c'était Isabelle Adjani qui me le remettait ? Ah non, ce sera sûrement le lauréat de cette année. Qui était-ce déjà ? Dario Fo pour* Mort accidentelle d'un anarchiste.

Il s'imagine le tonnerre d'applaudissements. Lui qui se lève, fait la tête de celui qui a du mal à y croire, laisse passer un temps de surprise, quelques secondes, sourit pour lui-même, histoire de montrer qu'il réalise que c'est son nom que l'on vient de prononcer, ferme les yeux, secoue la tête, embrasse les comédiens, le metteur en scène… « Non, vraiment, je ne m'y attendais pas. » Mettre ces mots dans tout le corps. Marcher doucement, serrer des mains au passage, monter sur scène, prendre son Molière et remercier. Il pense à son discours. La vérité est qu'il l'a déjà écrit et le connaît par cœur.

Il est dérangé par la sonnerie du téléphone. Il s'apprêtait à sortir. Un dîner

chez la réalisatrice Danièle Thompson. Il a adoré son film *La Bûche*, l'a vu trois fois. Il s'est arrangé pour le faire savoir et elle l'a invité par l'intermédiaire d'un ami commun.

Il décroche, agacé.

– Où est-elle ? hurle Emmanuel Damamme.

– Pardon ?

– Où est Nina ? Ne te fous pas de ma gueule, je veux savoir où elle est !

– Il s'est passé quelque chose ?

– Oui, il s'est passé qu'elle n'est pas rentrée depuis hier… Elle est avec toi ?

Si quelqu'un venait de lui donner un coup de poing dans l'estomac, Adrien n'aurait pas plus mal. Tout à coup, il réalise que Nina est partie de chez elle sans lui téléphoner, sans lui demander de l'aide. Et pour cause. Nina est quelque part sans lui, et peut-être qu'il ne la reverra jamais.

Il fait taire cette douleur immédiatement. Il sait la contrôler. Comme il sait contrôler tout le reste : ce qu'il est. Depuis l'écriture de *Blanc d'Espagne*, son cœur est gelé. Il a cadenassé son identité et jeté la clé.

Il ne laisse apparaître de lui que le jeune homme taiseux et doué. Un petit prince qui va sans doute recevoir le Molière de l'auteur.

Il n'a ni amant ni maîtresse. Il flirte, séduit, se laisse séduire mais trouve toujours un prétexte pour rentrer seul.

Sauf lorsqu'il retrouve Louise.

– Je n'ai plus de nouvelles, finit-il par répondre à Damamme. La dernière fois que j'ai vu Nina c'était il y a un mois à Paris…

– Elle était à Paris il y a un mois ? relève Emmanuel d'une voix glaciale.

Puis, menaçant :

– Fais attention, Adrien, si tu mens, je le saurai.

Adrien lâche un ricanement sans le vouloir. Il n'a que mépris pour Emmanuel Damamme et personne ne lui fait peur.

– Pour moi, Nina, c'est fini depuis longtemps.

Adrien raccroche. Le téléphone sonne à nouveau, insistant. Il ne répond pas, enfile un manteau, va dans la salle de bain jeter un coup d'œil à son apparence avant de partir. Son taxi l'attend.

*

Nina a lu la lettre de Clotilde… Étienne lui en veut à mort. C'est comme un viol. Il ne lui pardonnera jamais. Qu'elle ouvre le courrier d'inconnus depuis qu'elle est môme, il s'en fiche. Mais pas le sien.

Quelle déception.

Il ignore ce qui lui fait le plus mal. Que Nina ait découvert que Clotilde était enceinte de lui ou qu'elle ait profané son intimité. Un mélange de colère et de honte qui ne le lâche pas.

Cette lettre, quel choc. Impensable qu'il ne la reçoive que maintenant. Ces mots comme revenus de l'au-delà.

Il essaie de se remémorer Clotilde le matin de l'enterrement de Pierre Beau. Quel regard posait-elle sur lui pensant qu'il savait alors qu'il ignorait tout de cette grossesse ? Impossible de se souvenir. Il y avait tellement de monde dans l'église et sur le parvis. Et tout ce chagrin dont il ne savait que faire. La main morte de Nina dans la sienne. À ce moment son regard a sans doute fui celui de Clotilde, en tout cas il est sûr de ne pas l'avoir cherché.

Au cimetière, de mémoire, Clotilde n'y était pas. Elle les a rejoints chez lui plus tard.

Pour la énième fois, Étienne pense à la douleur de Clotilde. Comme elle a dû souffrir à cause de lui, de son inconséquence. Il n'en revient toujours pas qu'elle soit allée jusqu'à Saint-Raphaël sans rien dire. Juste pour le voir dans les bras d'une autre fille.

Dans son métier, combien de fois s'est-il retrouvé face à des hommes qui violentaient leurs femmes ? Qui cherchaient face à lui, en salle d'interrogatoire, une sorte de solidarité, de complicité du genre : « Entre mâles, on peut se comprendre, parfois, une bonne raclée, ça ne peut pas leur faire de mal » ou « Je n'ai pas mesuré ma force, elle m'a cherché jusqu'à ce que je craque, vous savez ce que c'est. »

Étienne a pour eux le plus grand mépris. Mais au fond, n'est-il pas pire ?

On demande aux flics d'être intègres mais un homme en uniforme est-il irréprochable ? Qui pourrait croire de telles inepties ? Sont-ils un peu moins dégueulasses que les autres sous prétexte qu'ils ont prêté serment ? Le quotidien n'était-il pas bien plus complexe que cela ? Combien de fois Étienne ou l'un de ses collègues ont-ils espéré la mort de certaines ordures ? Ne font-ils pas

mentalement le procès de quelques individus avant même qu'ils ne passent par un tribunal ?

L'image de la voiture plongeant dans le lac le hantera toujours. Et jusqu'à la fin de sa vie il se demandera si Clotilde était à l'intérieur. Parfois, il a envie de retourner au lac et plonger, seul, dans la nuit, pour savoir.

Mais il a bien trop peur. Une frayeur irrationnelle.

Il a vu un film avec Harrison Ford et Michelle Pfeiffer qui l'a terrorisé. Une histoire de maîtresse tuée par le mari, gisant dans un lac près de la maison du couple. Le fantôme de la morte coincé dans une voiture et sa chevelure blonde dansant au fond de l'eau qui revenait les hanter.

Étienne n'a pas pu regarder le film jusqu'à la fin.

Son téléphone sonne, c'est sa mère.

– Ça va ?

– Ça va.

Marie-Laure a la voix des sales jours. Celle des mauvaises nouvelles.

– Nina est partie.

Sous le choc, Étienne est obligé de s'asseoir. Ses jambes ne le portent plus. Dans « partie », il entend « morte ». Tout comme dans le mot « disparue » qu'il associe à Clotilde.

Il n'a jamais pensé depuis ce soir d'août 1994 qu'elle pouvait être vivante quelque part, élevant leur enfant seule.

Sentant le trouble de son fils, Marie-Laure poursuit :

– Elle a envoyé une lettre d'adieu à Emmanuel.

Une lettre d'adieu. Nina est morte… Il aurait dû répondre à ses appels. Ce qu'elle lui a raconté avant-hier aurait dû l'alerter sur sa fragilité. Sa vie était devenue infernale avec ce taré.

Étienne tremble. Incapable de pleurer, de dire un mot, il est assis, le téléphone contre l'oreille.

– Emmanuel est venu chez nous ce matin. Il la cherche partout. On dirait un fou.

– …

– La lettre d'adieu, elle l'a écrite en trois exemplaires. Une pour Emmanuel, les deux autres pour Adrien et toi.

*

Emmanuel tourne en rond dans la maison.

Envolée, sans rien emporter. Toutes ses affaires étaient encore là lorsqu'il est rentré du travail. Et Nathalie était de nouveau en cuisine. À sa demande, Nina avait appelé l'employée le matin pour s'excuser.

Une odeur de civet, délicieuse. Ah, la belle soirée qu'ils allaient passer. Il avait faim, il était de bonne humeur. Il était passé chez le bijoutier pour acheter un solitaire à sa petite femme.

La veille, ils s'étaient disputés, elle lui avait dit qu'elle ne voulait pas être mère, mais ils s'étaient rabibochés sur l'oreiller. Nina aimait baiser, il la tenait ainsi. Chaque soir, elle en redemandait.

Nina ? Non, Nathalie ne l'avait pas vue. Quand elle avait pris son service à 14 heures, sa voiture n'était pas là.

Où pouvait-elle être depuis tout ce temps ?

La veille, elle avait fait un aller-retour à Lyon. Aujourd'hui, elle aurait dû se tenir à carreau.

Les heures ont passé. Et son portable était toujours sur répondeur.

À 22 heures, Emmanuel a pensé à un accident. Il est allé chez les flics pour signaler la disparition de sa femme, mais on lui a dit qu'il était beaucoup trop tôt.

– Vous savez qui je suis ?

– Oui, monsieur Damamme.

– Je fais vivre une partie de La Comelle, alors vous serez gentils de lancer des recherches immédiatement.

Toute la nuit et la journée du lendemain on a ratissé la ville et la campagne aux alentours à la recherche de la Polo noire, aucune trace.

Puis Emmanuel a reçu une lettre de Nina postée de La Comelle la veille.

Il a entassé ses vêtements, livres, cassettes audio et vidéo, jusqu'à ses brosses à dents, dans le jardin, pour les brûler. Un grand feu de joie sans joie.

Elle avait gardé la carte de crédit. Mais aucun retrait n'avait encore été effectué. Le jour de sa disparition, elle avait fait des achats dans le supermarché qu'elle fréquentait habituellement et puis plus rien. Qu'avait-elle acheté ? Emmanuel a questionné les caissières, elles ne se souvenaient plus.

Son téléphone était éteint vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Impossible de la joindre.

Savait-elle depuis longtemps qu'elle allait partir ? Pour qui ? Pour quoi ?

Emmanuel a fini par contacter deux détectives privés : « Je payerai le prix qu'il faudra mais vous me la retrouvez. Et vivante si possible. »

Il leur a demandé à chacun de se poster devant chez Étienne Beaulieu et Adrien Bobin. Mais aucune trace de Nina, ni à Lyon ni à Paris.

Pour l'instant.

Parce que l'oiseau ne possède pas de grandes ailes. Elle va forcément réapparaître ou commettre un impair. Revenir la queue entre les jambes et le supplier. Et là, il ne la ratera pas.

Il relit pour la millième fois la lettre de Nina alors qu'il la connaît.

« Adrien, Emmanuel, Étienne,

Je pars. Et je décide de partir de mon plein gré, sans que personne m'y force.

Mes deux amis, vous avez ensoleillé mon enfance. Elle a été merveilleuse grâce à vous.

J'ai été très heureuse de vous rencontrer. Comme j'ai été très malheureuse de vous perdre.

Mais ainsi va la vie il paraît.

Mon mari, je te souhaite tout le bonheur du monde avec quelqu'un de bien. Ce que je ne suis plus ni pour toi, ni pour moi, ni pour personne.

Je vous embrasse tous les trois.

Nina »

Emmanuel a d'abord pensé à un subterfuge. Elle s'adressait aux trois à la fois pour dédouaner les deux autres. Mais il s'est renseigné, Marie-Laure lui a confirmé qu'Étienne avait lui aussi reçu cette lettre manuscrite. Postée au même endroit, rue de la Liberté, le même jour que lui, avant la levée de 16 h 30.

Il a tenté de joindre Adrien pour savoir s'il était dans le même cas, mais il ne lui a pas répondu.

Emmanuel est allé à la gendarmerie pour déclarer un abandon de domicile et a déposé une demande de divorce par procuration chez un avocat : quand l'un des

deux membres d’un couple marié vient à disparaître sans laisser d’adresse et de son plein gré, c’est la procédure habituelle. Parce qu’il n’est pas question qu’elle touche le moindre sou de la famille Damamme. Elle pourrait demander une prestation compensatoire, l’a-t-on prévenu, bien qu’ils se soient unis sous le régime de la séparation de biens. Si tel était le cas, il ferait tout ce qui est en son pouvoir pour qu’elle n’ait jamais rien.

La seule chose qui peut faire du bien à Emmanuel, c’est d’imaginer Nina crevant de faim quelque part.

Mais il y a pire que cela : se la représenter dans les bras d’un autre homme. Jamais Emmanuel n’aurait cru qu’il soit possible d’avoir si mal. Une douleur à en mourir. Depuis qu’elle est partie, il est sous antidépresseurs. Son médecin ne lui a pas laissé le choix. Il faisait peine à voir. Il ne mangeait plus et ne dormait que par épisodes. Quand il se réveillait, il la cherchait dans le lit. Désormais, il dort sur le canapé du salon.

Il a prévenu ses parents, a fait promettre à sa mère de lui téléphoner immédiatement si Nina la contactait. Gé a promis. Tout en pensant que si Nina lui demandait de l’aide, elle ne dirait rien à personne.

72

26 décembre 2017

Louise est assise près de Marie-Laure dans la cuisine. Elles boivent toutes deux un thé, perdues dans leurs pensées.

Valentin et Marie-Castille viennent de repartir pour Lyon. Paul-Émile, Pauline et leurs deux enfants pour Genève.

Voilà, la maison s'est vidée. Comme tous les ans, chacun repart vers sa vie. Mais cette fois, Étienne ne reviendra pas. À la mélancolie et la tristesse des lendemains de fête viennent se greffer l'effroi et le vertige de l'impensable.

Comme d'habitude lorsqu'il se passe quoi que ce soit concernant Étienne, Marc est dans le garage, où il s'est installé un atelier pour bricoler. Il a dû trouver quelque chose à réparer.

Si seulement il pouvait réparer notre fils, pense Marie-Laure.

Elle s'en veut, n'a rien vu, rien compris. Elle pensait qu'Étienne était juste fatigué. Et puis à cette période de l'année, on a tous mauvaise mine. On sort peu, on mange trop, on boit trop, on fait beaucoup de choses en trop. Toute à sa joie d'avoir ses enfants et petits-enfants sous son toit, elle n'a pas prêté plus d'attention que cela à son garçon.

Mon garçon, pense-t-elle.

Nos enfants restent petits dans nos âmes de mères. Ils prennent toute la place, pourtant ils restent petits. On pense à eux comme s'ils venaient de naître. Elle se revoit l'embrasser hier soir, presque distraitement. « Bonne nuit mon chéri, à

demain. » Étienne savait qu'il ne reverrait plus sa mère, mais l'étreinte ne s'est pas éternisée. Deux baisers sur la joue et au lit.

– Et tu ne sais vraiment pas où ils sont partis ? redemande Marie-Laure à Louise.

– Non. Je sais qu'Étienne avait envie de lumière et d'eau. J'imagine qu'ils se dirigent vers la mer.

– Ils sont peut-être à Saint-Raphaël. Tous les trois.

– Peut-être.

– Étienne adore Saint-Raphaël… Tu crois qu'il va nous téléphoner ? Nous donner des nouvelles ?

– Oui, sûrement.

Louise pose la main sur celle de sa mère.

– Et tu es sûre qu'il ne souffrira pas ?

– Oui, je suis sûre, maman.

Marie-Laure observe ses larmes tomber dans son bol. Puis elle regarde sa fille, si belle, si seule. Est-elle heureuse ? De brillantes études, un travail prenant et une solitude qu'elle semble avoir choisie. « Assumée », comme on dit de nos jours.

– Pourquoi tu ne t'es jamais mariée avec Adrien ?

Louise n'en revient pas que sa mère évoque ce sujet. Elles ne l'ont jamais abordé ensemble. L'histoire qu'elle vit avec Adrien depuis qu'elle a neuf ans, tout le monde semble la connaître mais personne ne lui en parle. Il faut dire qu'à la moindre allusion, elle se ferme.

– C'est à cause de ton frère ? insiste Marie-Laure.

– Non, c'est moi qui n'ai jamais voulu.

– Pourquoi ?

– À cause d'elle.

– Qui elle ?

– Adrien.

*

La première fois que je la vois, c'est dans la cour de la nouvelle école. D'instinct, je sais que je ne la croise pas par hasard. Je sens qu'elle fait exprès

d'être plantée là, sur mon chemin, comme une fleur.

Elle a un palet à la main. Elle vient de quitter une marelle, elle est essoufflée, nous sommes en septembre, il fait chaud, quelques mèches de cheveux blonds collées sur son visage. Ils ne sont d'ailleurs pas blonds mais presque blancs. Décolorés par l'été. Elle est cela, une petite écolière aux cheveux d'argent. Ses joues rosissent quand elle pose les yeux sur moi.

Elle s'appelle Louise. Elle a neuf ans. Pourtant, Louise est tout sauf une petite fille.

C'est la sœur de mon nouvel ami.

Ils se ressemblent. Mêmes yeux bleus. Cependant, ils portent chacun dans le regard une chose opposée. Lui est dans l'errance, elle dans l'accomplissement.

Jamais personne ne m'a regardée comme Louise. Et je sais à l'instant où j'écris ces mots que personne ne me regardera plus comme elle. Ce regard, c'est une chance, la mienne.

Elle devine qui je suis malgré mon apparence.

Son frère nous la présente : « C'ma sœur. »

Elle nous dit : « Salut. » Je décline mon identité et, déjà, elle ne me croit pas. Quelque chose doute dans la façon dont elle me fixe, bute sur mon prénom. Je le sens. C'est immédiat. Pas de salle d'attente entre nous.

Louise, c'est de la soie. C'est précieux. Louise, c'est aussi du métal et de la porcelaine. C'est l'alliage de la finesse et de la force. Elle est indestructible, douce et délicate.

Je la revois souvent dans la cour, le mercredi chez son frère, pendant les vacances. Elle fait partie de ma vie. Elle se tient souvent comme ces poupées décoratives que l'on pose sur les canapés. Louise, c'est aussi de la dentelle. Silencieuse, le nez dans un livre. Elle aime apprendre. C'est sa nature. Ce qu'elle préfère, c'est découvrir.

Quand elle sent ma présence dans une pièce, elle lève la tête et me sourit sans baisser les yeux et ses joues rosissent toujours, puis elle reprend sa lecture sans que son sourire s'efface. Je semble être le soleil de Louise et quand quelqu'un vous considère comme un astre, vous cherchez à vous en approcher. À rester contre.

Mais il y a un mur entre elle et moi qui m'empêche pendant des années de sentir sa chaleur : nous trois. *Mes deux amis et moi ne nous déplaçons jamais*

l'un sans l'autre. Toutes nos vues donnent sur notre trio. Nous n'avons pas d'autres perspectives. Nous formons un bloc.

Un été, nous partons en vacances tous ensemble. Louise, allongée sous son parasol, me sourit souvent. Sa beauté me trouble. Mais je suis occupée à dissimuler aux autres la fille que je suis. Dans ma démarche, mes gestes, ma voix, je « fais le garçon ». Ma voix ne va sans doute pas tarder à muer.

Cette année-là, j'ai quatorze ans et je ne pense qu'à une chose : ma pomme d'Adam. Quand va-t-elle apparaître ? Elle n'est toujours pas proéminente, mais jusqu'à quand ? Je me rase alors que je suis imberbe pour que ma barbe finisse par pousser. Alors que paradoxalement je la redoute comme une petite mort. Pourquoi ai-je si honte de celle que je suis ? Pourquoi mon obsession est-elle de la cacher ? Avec le recul je pense que sans mes deux amis d'enfance, elle m'aurait poussée au suicide.

Et que sans Louise, je n'aurais jamais connu d'amour amoureux.

Pendant ce mois de vacances, un matin, lorsque je me réveille, Louise est assise dans un fauteuil à bascule dans la chambre que j'occupe. C'est une belle apparition.

La maison est vide. Tout le monde est parti pour la journée sauf nous deux. C'est la première fois que nous sommes seules.

– Tu m'aimes ?

C'est la première question que je lui pose. Parce que je n'en reviens pas que quelqu'un puisse m'aimer.

– Oui, depuis que je suis toute petite.

– Tu es toujours toute petite.

– Non, j'ai treize ans. Tu as déjà embrassé une fille ?

– Sur la bouche ?

– Oui.

– Non. Je n'ai jamais embrassé personne.

– Tu as déjà fait l'amour ?

Sa question me sidère.

– Ben non, puisque je n'ai jamais embrassé personne.

– Tu veux qu'on essaye ? me demande-t-elle.

– De faire l'amour ?

– Non, de s'embrasser.

Je réponds oui. Elle se glisse sous le drap près de moi mais pas contre moi.

– Tu sens comme il bat fort ?

En même temps elle prend ma main et la pose sous son sein.

Je sens les battements de son cœur. Son corps est chaud.

Elle se déshabille sans fausse pudeur. Elle m'offre sa nudité tandis que je saisis sa robe. Je ne peux pas la prendre elle, *la serrer. Nous sommes trop jeunes, maladroites, terrifiées. Il faut respecter une distance. Je parcours son corps des yeux. Elle est belle. Je l'envie. Du bout des doigts, je me permets de la toucher, de l'enregistrer. Elle ferme les yeux, tremble, gémit, se courbe. J'ai toujours sa robe dans l'autre main, je la serre très fort, je me retiens à ce tissu comme à une corde pour ne pas tomber dans le vide que provoque la peur.*

Après un long moment, comme au bout d'un immense couloir, Louise dit : « Je me caresse souvent en pensant à toi, tu veux voir comment ? »

Cela me stupéfie à nouveau. Comment une jeune fille peut-elle avoir autant d'audace, et surtout me faire confiance ?

Je réponds oui.

Elle s'allonge sur le ventre, tourne la tête vers moi et me regarde. Il ne m'a jamais été donné de voir quelqu'un d'aussi beau.

Je pose sa robe contre moi. C'est comme si je l'allongeais sur moi. Je me déshabille à mon tour, je prends la main de Louise, on ne se lâche pas du regard. Elle me réconcilie, nous réconcilie. Je ne sais plus. Je me sens tellement bien que j'ignore qui je suis.

Louise est amoureuse, mais qui aime-t-elle ? Et qui de moi a envie d'elle ?

Je suis épouvantée par mes attirances parce que je n'en ai pas. Mes « préférences sexuelles », comme on les appelle, ne se révèlent pas. Comme je suis une fille, je devrais aimer les garçons. Ce serait dans l'ordre des choses. Mais rien n'est cohérent. Aucune histoire d'amour ne l'est. Et Louise me bouleverse. Elle me fait bander.

Nous nous endormons ensemble.

Quand je me réveille, elle a pris mon sexe dans sa main.

Je la repousse : « Non, ne me touche pas là, ce n'est pas à moi. »

*

La nuit dernière, au moment de partir, Louise m’a dit :

– Comme tu accompagnes mon frère jusqu’à la mort, j’aimerais que tu en profites pour flinguer Adrien une bonne fois pour toutes.

– C’est trop violent ce que tu me dis, Louise.

– C’est la vie qui est violente, moi, je n’y suis pour rien.

Louise est devenue chirurgienne à cause de moi. Elle me reprend toujours lorsque j’emploie ces mots : « Pas à cause mais grâce à toi. »

Elle essaie de me convaincre de passer par une transition hormonale puis chirurgicale.

De devenir ce que je suis.

J’élude depuis des années.

Éluder, atermoyer, rejeter, remettre à plus tard, mentir, composer. Je connais tous les subterfuges par cœur.

J’ai peur.

Je sais que je suis une femme, c’est ma coloc. Louise n’a jamais voulu vivre avec moi *à cause de lui*. Elle dit que je mens à tout le monde, à commencer par moi-même. Qu’elle m’aimera pareil quand j’aurai « des nichons et une chatte ». Lorsqu’elle emploie ce vocabulaire, je me referme aussitôt. Je ne supporte pas la vulgarité. Elle le sait, se sert de ces mots pour me provoquer. Elle a tout essayé.

Je ne me suis jamais entendue avec mon corps, mais je ne suis jamais parvenue à franchir le pas. Cette transition qui aujourd’hui est à la portée des « gens comme moi », dont on parle dans les médias, qui semble presque simple, je la rejette. Louise a tenté de me prendre la main des centaines de fois pour que je fasse ce chemin, en vain.

Elle m’a présenté des psys, des endocrinologues, mais je ne parviens pas à parler, prendre de décision. Elle s’agace lorsque j’évoque le médecin que j’ai vu à six ans ou Py. « C’est du passé. Il faut aller de l’avant. »

Elle peut même s’énerver jusqu’aux larmes. Une fois, à bout de forces, elle a fini par me frapper en me disant qu’elle détestait Adrien, qu’elle voulait le voir crever. Elle m’a traitée de lâche.

Notre plus grosse dispute. Nous ne nous sommes pas vues pendant onze mois.

*

Il est 20 heures. Nina, Étienne et moi sommes tous les trois assis en tailleur côte à côte sur un grand lit. Nous venons de trouver une pension à Savone, juste à côté de Gênes, dans le nord de l'Italie. Nous sommes crevés.

Nous avons posé un plateau devant nous, étalons du pesto frais sur des tartines de pain et dégustons du vin blanc, le tout acheté à la va-vite. Étienne tenait absolument à ce que nous dormions dans la même chambre. Le propriétaire des lieux n'a pas moufté lorsqu'il nous a vus prendre possession des lieux tous les trois. On s'est tout de suite mis d'accord : moi dans le lit une place et eux dans le lit double.

Nina a déjà pris une douche. Elle porte un pyjama moche en coton rose. Étienne s'est moqué d'elle quand elle est ressortie de la salle de bain : « La vache, ça craint ton truc, on dirait le cadeau du *Père Noël est une ordure*. » On a ri comme avant. Comme quand on était mômes, que nous dormions chez Pierre Beau et que nous nous aimions.

Nina a répondu à Étienne qu'elle vivait seule depuis tellement longtemps qu'elle dormait nue, mais là, elle n'allait pas déambuler à poil devant nous.

– Demain, nous t'achèterons des fringues… et des cartes prépayées, dit Étienne. Il faut que j'appelle Valentin.

– Et moi mon amoureux, ajoute Nina.

– Si t'as un amoureux, brûle ce pyjama. Et qu'est-ce qu'il a de plus que les autres, celui-là ?

– Il est normal et gentil. En plus, il est beau.

– Qu'est-ce que tu sais de lui ?

Je n'ai pas pu m'empêcher d'intervenir. Étienne et Nina me questionnent du regard.

– Pourquoi ? Tu as quelque chose à nous dire ?

– Non.

Nina change de ton.

– Tu mens. Je sais quand tu mens. Enfin, maintenant je sais. J'ai lu *Blanc d'Espagne*.

– …

– Tu as quelque chose à dire à propos de Romain ? insiste-t-elle.

– Demande-lui pourquoi il est parti de Marnes-la-Coquette.

Elle se trouble, ne comprenant pas où je veux en venir.

– Comment tu sais qu’il travaillait à Marnes ?

– Je le sais.

– Au fond tu es un monstre. Tu veux saboter ma vie, c’est ça ?

– Pas du tout.

– Non ? Alors pourquoi tu fais ces allusions ?

– Parce qu’on m’a dit des choses.

– Quelles choses ?

– Qu’il avait été viré de ce bahut parce qu’il aurait eu des ennuis avec une élève. Et que l’affaire avait été plus ou moins étouffée.

– Qui t’a dit ça ?

– Un collègue au journal.

– Il t’a dit ça comme ça ? « Tiens, au fait, le nouveau directeur du collège Perec, il a eu des soucis avec une élève… »

– Non, j’ai posé des questions sur lui.

Le ton monte. Je vois dans son regard qu’elle m’en veut. Que rien ne sera plus jamais comme avant.

– Pourquoi tu as posé des questions sur lui ?

– Parce que je t’ai vue entrer chez lui.

– Tu m’as suivie ?

– Oui.

– Psychopathe !

Étienne tente de calmer le jeu.

– Oh, oh, oh, doucement, camarades.

– Appelle-le, dis-je. Comme ça il te dira ce qui s’est passé… Et tu en auras le cœur net.

– Le cœur net ? De quoi je me mêle ? Qui de nous trois a le cœur net ?

– C’est bon ? tempère Étienne. On peut regarder une série ?

– Laquelle ? demande Nina.

– *Breaking Bad* ? propose Étienne.

– Jamais vu.

– Moi non plus, dis-je.

– Vous êtes des nazes… C’est juste génial.

Étienne disparaît dans la salle de bain après avoir avalé une armée de médicaments. Nina et moi nous regardons un long moment. Nous nous sommes

tant aimés.

– Je ne t’ai jamais demandé pardon pour Paris, le théâtre des Abbesses… Mon comportement suffisant et inadmissible. Aujourd’hui encore j’ai honte.

– Et moi, je ne t’ai jamais demandé pardon pour ne pas t’avoir vue. Moi qui croyais te connaître… moi qui te pensais mon frère alors que tu étais une sœur silencieuse. Une fille que tu bâillonnais.

– Voilà qui est fait.

– Ouais.

Nina se lève, enfile ses baskets sans attacher les lacets, pose la parka d’Étienne sur ses épaules et quitte la chambre.

– Je reviens, me dit-elle.

*

Elle descend au rez-de-chaussée et trouve les propriétaires de la pension devant leur télévision. Ils sursautent en la découvrant derrière leur canapé. Elle joint les deux mains pour s’excuser de les déranger, tend un billet de 20 euros à l’homme en signifiant qu’elle souhaite téléphoner. À cause de la parano d’Étienne avec sa femme commissaire, il a demandé de ne pas activer les téléphones portables ni retirer d’argent. « Sous aucun prétexte… Sinon je suis mort… », a-t-il ironisé.

– Gardez vos sous, répond la femme à Nina dans un français parfait.

Ils lui montrent dans un même geste le téléphone fixe qui se trouve dans un petit salon attenant à la cuisine. Nina compose le numéro de téléphone de Romain, tandis que l’homme, une télécommande à la main, monte le son de la télévision.

Romain répond aussitôt. Que va-t-elle lui dire ? Va-t-elle lui parler de cette histoire sordide pour « en avoir le cœur net » ? Elle est bien avec Romain. Elle n’a pas envie d’en savoir plus. Pour une fois que quelqu’un la fait un tant soit peu chavirer quand elle n’y croyait plus.

– C’est moi, lui dit-elle.

– Comment ça va ? Vous êtes où ?

– En Italie…

73

Décembre 2000

Deux mois sans savoir où elle se planque. Emmanuel a cherché Nina partout. Même dans les fossés, sous les lits et à l'intérieur des armoires de la maison.

À devenir fou.

Il a arpenté toutes les routes de campagne aux alentours. De jour comme de nuit. Il a frappé à des portes, au hasard, en montrant sa photo, personne ne l'a vue. Il a demandé au *Journal de Saône-et-Loire* de diffuser son portrait, moyennant finance, avec en légende DISPARITION INQUIÉTANTE.

Ce qui est un mensonge. Nina a écrit la lettre à Adrien, Étienne et Emmanuel afin de bien leur signifier que son départ était un choix.

Les deux détectives qu'Emmanuel a engagés ont désormais la certitude qu'elle n'a pas trouvé refuge chez l'un de ses deux amis.

Chez Adrien Bobin, nulle trace de Nina. Ni dans l'appartement, ni dans son entourage. Même cas de figure à Lyon : Étienne Beaulieu vit seul et voit peu de monde en dehors de ses heures de travail, à part quelques collègues et des rencontres d'un soir.

Qui reste-t-il ? Qui a pu la recueillir ?

En dernier recours, Emmanuel a pensé à la mère de Nina. Il ne sait pas grand-chose d'elle. Si ce n'est qu'elle s'appelle Marion Beau et qu'elle est née le 3 juillet 1958 à La Comelle. « Avec ça, je peux éventuellement la retrouver… Avec son numéro de Sécurité sociale », lui a dit l'un de ses deux enquêteurs il y

a quelques semaines.

Et c’est le cœur battant qu’Emmanuel découvre l’adresse qu’il vient de recevoir par SMS :

Je l’ai trouvée : Marion Beau, 3, but au Vilain, 14640 Auberville.

Emmanuel vérifie aussitôt sur une carte routière, la mère de Nina vit en Normandie. Le bourg se situe près de Deauville. Il connaît bien cette station balnéaire pour y être allé en vacances plusieurs fois.

Un deuxième SMS du détective suit :

Voulez-vous que j’y aille ?

Non.

Emmanuel quitte son bureau et avise ses collaborateurs de son absence.

– Mais… la conférence téléphonique et vos rendez-vous de…

– Démerdez-vous, les coupe-t-il.

Jamais il ne leur a manqué de respect. Depuis le départ de Nina, il perd pied. Personne ne le reconnaît. Toujours les yeux dans le vague. On murmure dans son dos que « ça va mal finir ».

Cinq cents kilomètres qu’il avale sans penser, pied au plancher. Il s’arrête à deux reprises pour faire le plein, boire un café et une barre chocolatée.

Lorsqu’il arrive à l’adresse indiquée, il découvre une vingtaine de maisons mitoyennes en préfabriqué. Il est presque minuit. La rue est vide. Quelques réverbères jettent une lumière pâle sur l’asphalte mouillé et les logements sociaux. Un crachin glacé tombe sur son pare-brise. *Ici, même en été, il doit faire froid*, pense-t-il.

Au numéro 3, derrière un rideau en polyester, une grande télévision envoie des rayons lumineux. Marion ne semble pas dormir. À moins que ce soit Nina. Est-ce elle qui va lui ouvrir la porte dans quelques minutes ? Si c’est elle, il va frapper. Il le sent dans ses poings. Il ne la laissera ni parler ni s’excuser. Il la traînera par les cheveux. Elle aura beau hurler, se débattre, quand il la tiendra, il ne la lâchera plus jamais.

Il quitte sa voiture en chancelant. Ses jambes ont du mal à le porter, sans doute la fatigue de ces dernières semaines. Il prend toujours des antidépresseurs, sinon

il se foutrait en l'air sans attendre. Mais avant de se faire la peau, il n'a qu'une obsession : emmener Nina avec lui. Il ne partira pas tout seul.

Il pousse un portail défoncé par le temps dont la serrure semble ne jamais avoir fermé quoi que ce soit. Sonne. Patiente une minute. Une femme aux yeux chassieux ouvre la porte, elle devait dormir.

– Vous êtes Marion ?

Elle ne répond pas. Se demande ce que ce jeune homme beau, classe, aux pompes neuves, fait sur son paillasson usé à minuit. Elle jette un coup d'œil à la voiture de sport qui est garée sous un réverbère, juste derrière lui. Est-ce une caméra cachée ? Patrick Sabatier et ses équipes se pointaient parfois chez des gens comme elle pour faire des surprises et des cadeaux. Comment s'appelait cette émission déjà ? Mais ça ne passe plus à la télé, ce truc.

– Nina est là ? finit par demander le beau jeune homme.

La question la surprend tellement que Marion Beau articule difficilement :

– Quelle Nina ?

– Votre fille.

On ne lui a jamais parlé d'*elle* en ces termes : « votre fille ».

Quand elle l'a laissée à son vieux, la ch'tite venait de naître. Quand elle pense à elle, c'est comme ça qu'elle l'appelle pour la tenir à distance. Jamais « ma fille ». Parce que rien n'est à elle, rien ne lui appartient.

On l'a dépossédée il y a longtemps.

Quand on lui demande si elle a des enfants, elle répond non. Comme ça, on ne lui pose plus de questions. Toute façon, elle n'intéresse personne. Des questions, on ne lui en pose jamais.

– Je peux entrer ?

Marion hésite quelques secondes. Puis elle se souvient que son intérieur est propre, qu'elle a fait le ménage cet après-midi, serpillière et poussière. Alors elle lui fait un signe de la tête. « Allez-y. »

Une odeur de tabac froid.

La télévision mange toute la pièce principale. Canapé en similicuir gris juste en face, table basse et au fond une cuisine où trône un micro-ondes.

– Je suis le mari de votre fille, dit Emmanuel d'un ton abattu en prenant place sur le canapé.

Il ferme les yeux. Il a compris, juste en balayant la pièce du regard, que Nina

n’avait jamais mis les pieds ici. Il se sent fatigué. Voudrait ne plus bouger. Il vient de s’enquiller plus de cinq cents bornes pour rien. Juste pour se retrouver face à cette femme dont Nina lui avait dit qu’elle était maigre et vulgaire. Elle n’est plus maigre mais gonflée, boudinée, et paraît découragée dans ses chaussons flétris.

– Ah, j’savais pas qu’elle s’était mariée, dit Marion en enfilant un gilet. Vous voulez boire quelque chose ?

– Si vous buvez avec moi.

Marion sourit. Ouvre la porte d’un placard de la cuisine où sont rangées des bouteilles entamées de sirops Teisseire, pastis, porto et suze.

– Sinon j’ai du muscat au frigo.

– Va pour du muscat.

Elle sert Emmanuel et se verse un peu de vin cuit à son tour.

– Vous venez d’où ?

– De La Comelle.

– Ah… C’est bizarre d’entendre parler de là-bas.

– Vous vivez seule ?

– Oui… Et pourquoi vous la cherchez ?

Elle ne parvient à prononcer ni « Nina » ni « ma fille ».

– Parce qu’elle a disparu.

– Disparu comment ?

– Elle est partie du jour au lendemain.

– Pourquoi elle est partie ?

– C’est ce que je cherche à comprendre.

Emmanuel boit son verre cul sec.

– J’en veux bien encore un peu, de votre muscat.

Marion le ressert aussitôt et se ressert au passage. Un verre presque plein. Elle ne le lui a pas proposé mais Emmanuel a décidé de dormir sur ce canapé. Il n’a ni le courage ni la force de trouver un hôtel à cette heure dans le coin. Marion, assise en face de lui sur une chaise, l’observe en sirotant. C’est bien, il a su toucher le point faible, telle mère, telle fille. Elle a presque terminé de boire le deuxième verre.

– Remarquez, les chiens font pas des chats… Moi aussi, je suis partie.

– Votre fille vous a-t-elle donné des nouvelles récemment ?

– Non, répond-elle comme si elle le regrettait.

Elle semble sincère.

– À votre avis, où est-elle ? demande-t-il avec l'énergie du désespoir.

Marion le regarde comme s'il était fou. Ou comme s'il y avait erreur sur la personne. Ne sait-il pas qu'elle l'a abandonnée lorsqu'elle avait deux mois ?

Pas abandonnée en fait. Elle l'a *confiée* au vieux. Et quand elle a voulu la récupérer, il était trop tard. Le temps avait passé. Elle marchait et parlait comme une poupée détraquée qui avait grandi trop vite.

Elle est retournée la voir à deux reprises, a embrassé cette petite inconnue, n'a rien ressenti. La gamine appartenait au vieux, et en la lui confiant, Marion a réalisé qu'elle l'avait perdue.

Qu'en aurait-elle fait, de toute manière ? Cette gosse était bien mieux là où elle était.

Le jeune homme assis devant elle et qui entame son troisième verre sait-il que jamais elle ne l'a vue adulte ?

La dernière fois, c'était le jour de l'enterrement du vieux. Marion sent l'alcool lui chauffer le sang. Ça lui fait toujours cet effet-là. Une envie de parler, de vider le trop-plein.

– Avant, j'étais une fille bien. Jolie et tout. J'étais joyeuse aussi. J'rigolais tout le temps. Et j'travaillais bien à l'école… Faut pas croire que ce qu'on voit. Je connaissais des beaux mots, tout ça. J'avais des bonnes notes. Et puis ma mère, elle est tombée malade. Pendant des mois je l'ai suppliée de se faire soigner, mais mon vieux il a jamais voulu… Et elle, elle disait : « Mais non, mais non, t'inquiète pas, ça va passer. » Il voulait pas qu'elle passe la porte, qu'elle parte, qu'elle aille à l'hôpital. Il voulait la garder que pour lui, qu'elle se fasse soigner dans son lit, chez nous. Il appelait le médecin de famille qui était perdu, qui lui donnait les mauvais médicaments. Et moi je suppliais mes parents… je disais à mon vieux : « Emmène maman se faire soigner là où ils savent. » Têtu comme une bourrique. Si c'était à refaire, je l'aurais emmenée, moi… Ça a duré un an. Quand il s'est décidé, c'était trop tard. Elle est morte à l'hôpital. En arrivant. Elle a même pas eu le temps de défaire sa valise… Quand j'ai perdu ma mère, ma tête a vrillé. Ça m'a… tuée. J'ai fait la mauvaise vie. J'ai fait que la mauvaise vie et le mur. J'suis devenue ingérable. Mon vieux il disait ça, « ingérable ». Les gens, les voisins, ils disaient ça aussi : « La Marion, elle est ingérable. » Tout

l’monde plaignait le vieux. « Le pauvre », qu’y disaient tous. Le pauvre enfoiré, oui.

– Qui est le père de Nina ?

Elle allume une cigarette. Une brune qui empeste.

– J’essaye d’arrêter… mais ça marche pas… Vous voulez un autre verre ?

– Volontiers.

– Son père… il est parti loin. Je l’ai eue toute seule. Je vous l’ai dit, je faisais la vie… Mais pas la bonne, la mauvaise.

– Pourquoi ne pas avoir gardé Nina avec vous ?

– Je pouvais pas. Incapable. Je peux vous demander quelque chose ?

– Oui.

– Vous avez le numéro de téléphone de… Nina ?

– Oui.

– Vous pouvez me le donner ?

– Son portable est tout le temps éteint. Ça ne sert à rien.

– C’est juste pour avoir quelque chose qui lui appartienne. Même si c’est que des chiffres.

Emmanuel s’allonge.

– Je peux dormir un peu ?

– Faites.

Elle écrase sa cigarette. Observe l’homme allongé sur son canapé acheté en dix fois sans frais chez Conforama quand elle a quitté Arthus. Il avait la main trop lourde à la fin. À force de recevoir des beignes, elle a fini par se tirer.

Comme Nina. Pourquoi s’est-elle cassée, elle ? Il a pourtant l’air d’un gentil, son mari.

Est-ce que ça existe, des maris gentils ?

Maintenant, pense Marion, *je suis tranquille. Je nourris les chats qui traînent dans le quartier, l’été j’arrose mes géraniums, je travaille à mi-temps dans une cantine et touche un peu d’allocs, pas la grande vie mais la vie quand même. Et plus personne m’emmerde. Des hommes, j’en veux plus, ni dans mon lit ni dans ma cuisine. J’ai brûlé mon capital…*

Mais pourquoi qu’elle, elle est partie ?

*

Cinq heures du matin. Un chien la réveille.

Au fil des semaines, Nina a appris à les reconnaître. Les distinguer les uns des autres. C'est Paprika qui vient d'aboyer, un vieil épagneul croisé cocker. Il a la voix cassée de celui qui a trop gueulé. Elle jette un coup d'œil au radio-réveil, pourquoi aboie-t-il si tôt ? A-t-il entendu quelque chose ou quelqu'un ? D'habitude, les chiens commencent à s'agiter plus tard, quand Lili arrive, suivie des employés et des bénévoles.

La machine à peur s'emballe : c'est *lui* et les chiens le sentent.

C'est plus fort qu'elle, ses mains, ses muscles, son estomac, tout se contracte, se resserre, se referme. Figée de terreur, elle reste longtemps allongée, les yeux grands ouverts, scrutant le plafond, les sens en éveil, cherchant le moindre bruit inhabituel. Finit même par entendre *quelqu'un* manipuler la clenche de la porte d'entrée.

Nina se lève difficilement, il est 5 h 35, elle n'allume pas. Elle fait tout dans le noir, elle a pris l'habitude de ne jamais allumer le plafonnier. Vivre dans l'obscurité.

Elle se traîne jusqu'à la meurtrière située dans les toilettes, monte sur la cuvette des WC, tire le rideau. Pas âme qui vive. Ses jambes tremblent tellement qu'elle manque de tomber. Elle se fait chauffer de l'eau, boire une tisane va la calmer.

Elle remonte un peu le thermostat du radiateur, couvre ses épaules. Elle grimpe à nouveau sur la cuvette et observe longuement, ses yeux fouillent l'obscurité, tous les chenils sont plongés dans la nuit. Paprika a dû sentir une autre bête, un renard ou un rat.

Lili avait raison. Au début, ça remue de voir les animaux dans les chenils. Et puis on finit par s'habituer. La première fois, ils nous regardent comme si on représentait une chance de fuir. Ou ils ont tellement morflé qu'ils se planquent toute la journée derrière une paroi qui les coupe du froid et des regards. Après, ils nous voient comme celui ou celle qui va les promener ou les nourrir.

Les animaux arrivent de partout. Principalement des routes, des forêts et des poubelles. La semaine dernière, cinq ont été retirés d'un élevage défaillant.

Deux mois que Nina dort à côté d'eux.

La différence qu'il y a entre elle et les animaux, c'est qu'elle n'attend

personne pour venir la récupérer. Elle ne veut que la paix. Et dès qu'elle entend un moteur de voiture, au lieu de se réjouir, elle se cache. Elle disparaît dans son propre corps. Elle sait qu'Emmanuel la cherche partout. Elle le sent. Elle se réveille chaque nuit en nage parce qu'elle a son odeur dans le nez. Comme s'il était dans la même pièce qu'elle, penché au-dessus de son lit.

Lili lui a montré l'avis de recherche qu'Emmanuel a fait publier dans le journal local avec une photo. Elle a découvert avec effroi ce vieux portrait d'elle. Il avait dû fouiller dans toutes ses affaires. Cherchant une trace comme on piège une bête lors d'une battue. Il est tellement fou qu'il a dû renifler son linge.

Il est capable de tout.

Elle le savait depuis longtemps, mais s'en éloigner lui en a fait prendre davantage conscience. Elle a intégré la perversion de son mari.

Elle ne peut s'empêcher parfois de culpabiliser. « Il était gentil quand je l'ai rencontré. C'est à cause de moi qu'il est devenu comme ça. » Quand elle sort ce genre de phrase, Lili lui rétorque avec humour : « Je te collerais bien deux paires de claques pour te remettre les idées en place. »

La seule chose que Nina regrette, c'est de ne jamais être repassée chez elle pour récupérer quelques affaires, son tee-shirt et son pull préférés, ses livres et sa petite boîte de photos. Elle en avait une de ses grands-parents le jour de leur mariage et beaucoup d'Étienne, Adrien, Louise, Joséphine et Marie-Laure.

Le jour du départ, tout est allé si vite que Nina n'a pas eu le temps de se retourner. Elle a fait table rase de sa vie en laissant tout derrière elle. Comme quelqu'un qui se tue dans un accident de la route et dont on retrouve le bol de café froid et les miettes du petit déjeuner sur la table chez lui. Le cintre vide un peu en travers, là où il a décroché son manteau à la hâte avant de partir.

C'était ce qu'il fallait. Ne pas réfléchir.

Le jour où Nina et Lili se sont rencontrées, après être sorties de la cafétéria du centre commercial, elles ont regagné le parking où étaient garées leurs voitures. Elles se sont regardées.

Lili lui a dit :

– Vous êtes sûre de vouloir rentrer chez votre mari ?

– Est-ce que j'ai le choix ?

– Vous n'avez pas de famille ?

– Personne.

– Des amis ?

– Je pourrais aller chez les parents d'Étienne… enfin, les parents d'un ami… mais mon mari les connaît, il me retrouverait en cinq minutes.

Lili a chargé les conserves de son caddie à l'intérieur de son coffre, elle a relevé la tête et répondu :

– Moi je récupère les chiens et les chats. Il m'est aussi arrivé de sauver des cochons d'Inde et des poules… Mais jamais de jeune femme.

Nina a souri pour la première fois depuis que Lili l'avait abordée au rayon fruits et légumes.

Une demi-heure après, la Polo était planquée dans un garage cadenassé dont seule Lili possédait la clé, et Nina installée dans sa chambre d'amis. Et puis plus rien. Un silence abyssal.

– Et maintenant, que vais-je faire ?

– Attendre, a répondu Lili. Le temps qu'il faudra.

C'était comme se retrouver en prison, enfermée entre quatre murs. Sauf qu'en prison, on a droit à des visites, à un parloir une fois par semaine.

Pour que les flics ne la recherchent pas, Lili lui a conseillé d'écrire une lettre d'adieu à son mari. Nina l'a rédigée en trois exemplaires. Le même courrier pour Emmanuel, Adrien et Étienne.

Quand elle a tendu les trois enveloppes à Lili pour qu'elle aille les poster, Nina a eu le sentiment de jeter son passé à la poubelle. Ne restait que le vide du présent. Tout à construire.

Quinze jours après son arrivée, le temps de tout nettoyer, Lili l'a installée dans un petit studio situé à l'intérieur du refuge, tout au fond, à l'abri des regards. De tous les regards, même des employés.

– Comme ça tu auras ton intimité. Et le soir, tu n'auras qu'à traverser la route pour venir dîner avec moi.

Nina habite un vingt mètres carrés au confort spartiate dont deux fenêtres tournent le dos au refuge et s'ouvrent sur la campagne. Seule une meurtrière située dans les toilettes donne côté chenils. C'est dans ce studio que la fondatrice du lieu, Annie-Claude Miniau, a vécu il y a longtemps.

– Ici, tu seras vraiment chez toi. Il y a une télévision, beaucoup de livres et de la nourriture dans le frigo.

– Je n'ai rien, Lili. Pas un rond pour te dédommager.

Nina a retiré son alliance, son saphir et sa bague sertie de diamants.

– En les vendant, je pourrai tenir un moment.

– Garde ta quincaillerie, lui a dit Lili. On verra ça plus tard.

Mais quand plus tard ? Combien de temps va-t-il falloir se planquer ? Elle a rangé ses bijoux dans un tiroir.

Lorsqu'elle sort se dégourdir les jambes, elle enfile un blouson à capuche et un jean. Elle a déjà perdu dix kilos. Plus besoin de boire pour tenir le coup ni de prendre ces traitements hormonaux qui la dézinguaient. Juste un truc pour dormir, sinon elle cauchemarde trop. Lili est allée lui acheter des vêtements et des affaires de toilette. C'est elle qui lui fait ses courses. Depuis deux mois, Nina n'a pas quitté le refuge.

– C'est comme si tu cachais une clandestine… Ou une criminelle de guerre.

– Sur terre, il y a deux endroits pour se planquer : les cimetières et les refuges. Personne ne traîne par chez nous. Les gens ont trop peur des maladies ou de se faire mordre.

Le lieu se situe loin du centre-ville de La Comelle. Entre deux bâtiments désaffectés. Lili est la seule employée à rester toute la journée. Le matin, une dizaine de personnes y travaillent de 9 heures à 13 heures. Et rares sont les visiteurs qui débarquent sans avoir téléphoné auparavant. Quant à ceux qui viennent balancer leur clebs ou leur portée de chatons, ils baissent la tête et filent comme des voleurs, alors pas de risque qu'ils aillent raconter qu'ils ont vu une silhouette à capuche déambuler parmi les chenils… Qu'est-ce qu'on sait des silhouettes qui déambulent dans ce lieu ?

Il faut juste se méfier des deux policiers municipaux qui déposent les animaux trouvés dans la partie fourrière. Ne jamais les croiser.

À partir de 13 heures, quand tout le monde est parti, qu'elle entend la dernière voiture quitter le parking, Nina sort, passe de box en box, caresse, parle. Maintenant qu'ils la connaissent, les animaux lui font des joies, ne se méfient plus : c'est l'une des leurs. Ils ne font pas de différence entre elle et eux.

En ce mois de décembre 2000, il y a trente-deux chiens et quarante-neuf chats. Après avoir salué tout le monde, elle partage un sandwich avec Lili dans le bureau, à l'accueil. À l'heure du déjeuner, les grilles sont fermées. Elles sont tranquilles, parlent de tout et de rien comme deux vieilles copines. Se donnent des nouvelles de leur monde.

– Pourquoi tu fais ça pour moi, Lili ?
– Et pourquoi pas ?

74

27 décembre 2017

– Je connais des extraits de *Blanc d'Espagne* par cœur, nous dit Nina.

Allongés sur le grand lit côte à côte, nous venons de regarder deux épisodes de *Breaking Bad*. J'ai adoré, Nina est moins emballée.

À présent j'ai retrouvé mon lit une place. Au fond, depuis l'enfance, j'aurais toujours dû dormir dans un lit double.

C'est ce moment que choisit Nina pour dire ça, qu'elle connaît mon roman par cœur. Elle commence à en réciter un passage. Dans la pénombre, sa voix me transperce.

Elle. Quand je lui demande : « Comment aimerais-tu t'appeler dans mon roman ? », elle répond : « Angélique. » Lui se moque d'elle : « Angélique, c'est ringard. » Quand je lui demande : « Et toi, comment aimerais-tu t'appeler ? », il répond : « Kurt, comme Cobain. » Elle ne fait pas de commentaire, se contente de sourire. C'est ainsi qu'Angélique vit. En se contentant. Et je me nourris de cela, de son contentement permanent.

Nina s'arrête quelques instants. Comme si elle avait le livre sous les yeux, qu'elle tournait quelques pages et reprenait sa lecture.

J'adore les regarder danser, marcher, bouger. Il y a des gens qu'on passerait

sa vie à observer. Ils n'y sont pour rien car rien n'est provoqué. C'est pour cette raison qu'ils diffèrent des autres. Encore aujourd'hui, je n'ai toujours pas compris pourquoi ils ont posé les yeux sur moi. Le jour de l'appel à l'école, nos noms de famille commencent par la même lettre, ils se touchent. C'est grâce ou à cause de ce hasard de l'alphabet qu'Angélique prend nos mains. Un garçon de chaque côté. Comme trois pièces de puzzle qui s'agencent, l'ordre des choses. Avec Angélique, on se colle. Elle sent bon. Son odeur, je la connais par cœur. Un mélange de savon à l'amande et de lait qu'on utilise pour faire la toilette des bébés. Elle l'abandonne sur des vêtements que je lui vole et que je finis par lui rendre : « Tiens, t'as oublié ça chez moi. » Quand elle a onze ans, elle se couvre de vanille. Je pourrais la manger. Ses formes changent, ses lignes s'arrondissent légèrement, tout doucement. Je voudrais être elle. À chaque fois qu'elle fait mon portrait, j'espère découvrir la fille que je suis. Je rêve qu'elle me voie. Que ses crayons lui montrent le chemin qui la mènerait jusqu'à moi. Quand je joue avec Angélique, je suis la sœur sans qu'elle le sache. Mais jamais je ne me travestis. Je ne suis pas un garçon efféminé. Je suis une fille manquée. Ratée. Mal tombée.

Nina s'arrête à nouveau. Je suis incapable de prononcer un mot. Cela fait longtemps que j'ai écrit *Blanc d'Espagne* et je ne l'ai jamais relu. Le redécouvrir dans sa bouche me bouleverse. Étienne ne dit rien. Je l'entends respirer. Redoute-t-il que Nina évoque un extrait qui le mettrait mal à l'aise ou en porte-à-faux ?

Lui, Kurt, il est magnifique. Il a cette particularité dans le regard, une errance, elle marque sa liberté, la balise. Une nonchalance qui n'appelle aucun recours. Il ne fait jamais la manche avec la vie. Il est à l'aise partout…

– Il reste du vin ? demande Étienne.

Je me lève et vide le fond de la bouteille dans un verre que je lui tends.

– Merci.

Nina m'attrape la main au passage.

– Quand j'ai découvert *Blanc d'Espagne*, j'ai cru mourir de chagrin d'avoir été incapable de te deviner. Et après, j'ai compris qu'au fond tu n'as qu'une âme. Que ce soit celle d'Adrien ou de Virginie, tu es la même personne, ton âme n'a

pas de genre. On ne va pas vers les gens parce qu'ils sont filles ou garçons, on va vers les gens pour ce qu'ils dégagent.

J'embrasse sa main et retourne me coucher dans le petit lit sans un mot. Rien à ajouter.

*

Il doit être 3 heures et je ne trouve pas le sommeil. Je me projette des souvenirs en boucle, c'est plus fort que moi. Je les écoute respirer, je n'ai pas dormi près d'eux depuis l'enterrement de vie de jeune fille de Nina. Cette nuit-là, nous avons aussi enterré notre enfance. Bien que Nina ne soit plus en train de réciter des extraits de mon roman, j'ai le sentiment de l'entendre encore, comme un écho imaginaire.

Je pensais qu'ils s'étaient endormis, quand Étienne se lève et me dit : « Mon gosse me manque déjà. » Je ne vois pas ses traits, devine juste sa silhouette de géant traverser la chambre.

– Tu veux repartir ? je chuchote pour ne pas réveiller Nina.

– Où ?

– À Lyon. Tu veux qu'on fasse demi-tour ?

– Y a pas de retour possible.

– D'après Louise, si.

– Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi.

– …

Je l'entends ouvrir la petite fenêtre de la salle de bain et allumer une cigarette.

– Et puis, imagine que ce soient les ossements de Clotilde qu'on a retrouvés…, poursuit-il à voix basse, je vais être emmerdé. Je ne veux plus entendre parler de ça… Tu peux pas savoir comme j'ai été soulagé quand ils ont repêché la bagnole au fond du lac.

– Je pensais que ça t'aurait angoissé.

Il met un certain temps à me répondre.

– Au contraire, c'est la preuve que je n'ai pas rêvé. J'suis pas fou, je l'ai bien vue couler, cette putain de bagnole. Combien de fois je me suis demandé si ça avait vraiment existé.

– Tu crois que c'est Clotilde qui était à l'intérieur depuis toutes ces années ?

– Elle était capable de tout… Toute façon, je le saurai jamais.

– Pourquoi tu dis ça ? L'ADN finira bien par parler.

– Je serai mort avant.

– …

– Tu prendras soin de Louise ?

– Oui.

– Tu me le jures ?

– Je te le jure.

– Tu m'en veux toujours ?

– À mort… Je te déteste. De m'avoir utilisée, de m'avoir fait chanter…

– Je comprends. Je me suis conduit comme une ordure.

– Moi aussi… Avec Nina.

– Pourquoi tu as tout quitté ? Paris, tes pièces de théâtre, tout ça ? Ça marchait vachement bien pour toi.

– J'ai vécu l'enfer. Revenir à La Comelle m'a sauvée.

Il referme la fenêtre et vient s'asseoir sur mon lit. Je me fige.

– Pourquoi tu t'es jamais fait couper le zguègue ?

– Putain, Étienne, quelle délicatesse… Quelle classe.

– Chut… Parle moins fort, tu vas réveiller Nina.

– …

– Je te demande pardon… Tu sais très bien que ces machins me mettent mal à l'aise. J'ai zéro de QI avec ces trucs de… de…

– De pédé ? C'est le mot que tu cherches ? Je ne suis pas homosexuelle, Étienne, je suis une femme.

– T'es une gonzesse qui aime ma sœur. Donc t'es homo.

– Pas envie de parler de ça avec toi.

– Pourquoi ? Je vais crever, autant tout me dire… T'as peur, c'est ça ?

– C'est exactement ça, j'ai peur.

– T'as peur de quoi ?

– Du bonheur, de la libération, de devenir qui je suis. J'ignore qui je suis.

75

Mai 2001

Cinq nominations aux Molières pour *Des enfants en commun*, mais c'est *Une bête sur la lune* de Richard Kalinoski qui a tout raflé. Mise en scène Irina Brook. Prodigieux, magistral. Adrien n'a jamais rien vu d'aussi bouleversant. Il se souviendra de l'interprétation de Simon Abkarian et Corinne Jaber jusqu'à sa mort. En quittant le théâtre de l'Œuvre, ses mains en tremblaient encore.

Mais il en veut tout de même aux votants. C'est comme si la profession avait rejeté sa pièce. Il rumine, se sent amer. *Il est tellement plus facile de donner la place d'honneur au génocide arménien qu'à un huis clos familial*.

Après la cérémonie, il n'assiste pas au dîner organisé en l'honneur des nominés. Il préfère rentrer chez lui, à pied, plantant l'ensemble de la troupe. Il ne prétexte même pas un mal de tête, il dit que tout ça le fatigue, qu'il préfère partir. Il n'a pas envie de féliciter les lauréats.

Il marche seul dans Paris, l'air est doux. Encore un été qui approche à pas de loup. Et que va-t-il en faire ?

Depuis quelques semaines, il a des envies de Louise et de personne d'autre. Pourquoi pense-t-il cela ? Il n'a jamais eu envie que de Louise.

Que ton existence est sombre, mon pauvre vieux, oh, pardon, ma pauvre vieille… mes pauvres vieux… Vous faites une sacrée paire.

Adrien téléphone souvent à Louise. Ce soir, elle voulait l'accompagner, être près de lui, mettre une jolie robe. Il lui a expliqué qu'il préférait « entretenir le

mystère ».

– Je refuse que quiconque sache qu'il y a quelqu'un dans ma vie. Comprends-moi, Louise, imagine que je reçoive un Molière, personne ne doit savoir que tu existes.

– Que j'existe… moi ? Ou que tu n'existes pas, toi ?

Et elle a raccroché.

Bien fait pour moi.

Elle lui a tout de même envoyé un message avant la cérémonie :

Bonne chance, fière de toi.

Il a répondu :

Je t'aime.

Adrien n'a aucune nouvelle de Nina. Louise non plus. Elle a bel et bien disparu. Mais pas comme Clotilde. Elle, c'est différent. Nina est partie il y a sept mois sans laisser d'adresse mais en envoyant une lettre d'adieu. Chaque fois que ses pensées l'emmènent vers Nina, Adrien les rejette.

Après avoir vu Étienne à la brasserie La Lorraine en octobre dernier, Adrien n'a pas réfléchi ni attendu un jour pour téléphoner à la gendarmerie de La Comelle. Il a demandé à parler à Sébastien Larand, comme le lui avait indiqué Étienne, « un copain du collège qui est adjudant là-bas ».

– Adrien Bobin ? Oui, bien sûr, dis donc, t'es devenu célèbre… Avec ma femme on t'a regardé chez Poivre d'Arvor… franchement, t'as bien parlé.

– …

– Qu'est-ce qui me vaut ton appel ?

– Je voulais te dire que le soir où Clotilde Marais est partie, j'étais avec Étienne Beaulieu.

– Ouais, il m'en a parlé.

– En fait, je n'ai pas quitté Étienne de la journée… ni de la nuit. Après l'enterrement de Pierre Beau, on est allés ensemble au lac de la Forêt, on a attendu Clotilde… Je devais les laisser quand elle arriverait mais elle n'est pas venue. Alors nous sommes rentrés ensemble chez Nina Beau, et…

– Excuse-moi, Adrien, mais pourquoi tu me racontes tout ça aujourd'hui ?

– Pour qu'Étienne ne soit pas inquiété… Au cas où on le soupçonnerait…

Et…

– Tu n’es pas au courant ?

– Au courant de quoi ?

– Quelqu’un aurait vu Clotilde Marais.

– …

– Une Chalonnaise en vacances à Salvador de Bahia… Elle est sûre que c’était elle.

– Comment elle peut en être sûre ? Elle la connaît ?

– Elle a vu l’émission de Pradel. Une fille qui ressemblait trait pour trait à Clotilde Marais buvait un verre et quand cette femme s’est approchée pour lui parler, lui demander si elle était bien la fille disparue dont elle avait vu la photo à la télé, elle est partie sans répondre… Comme prise en faute. Ce genre de témoignage vaut ce qu’il vaut mais pourquoi pas. On ne peut pas lancer de recherches de toute façon. C’est pas un enlèvement, c’est un départ volontaire. Chacun fait ce qu’il veut. Pour nous, c’est une affaire classée.

*

La nouvelle s’est répandue comme une traînée de poudre dans La Comelle : on aurait vu Clotilde Marais au Brésil. Emmanuel est fou furieux. Cet enfoiré d’Étienne Beaulieu ne sera donc jamais inquiété.

Pourtant, ce n’est pas faute d’avoir essayé.

La première fois qu’Emmanuel a serré la main d’Étienne, que Nina lui a présenté comme son « autre meilleur ami », il l’a détesté. Une décontraction que lui, Emmanuel Damamme, le fils prodige, n’avait jamais possédée.

Quand il avait salué Adrien, il n’avait rien ressenti. Mais l’autre, il l’a immédiatement haï. Cette manière que Nina et lui avaient de se regarder, leur connivence… C’était le jour de l’enterrement de Pierre Beau. Nina n’avait pas lâché ses deux amis. Mais c’est la main de Nina serrant celle d’Étienne qui avait particulièrement révulsé Emmanuel.

Après la cérémonie, il n’est pas allé jusqu’au cimetière, il ne connaissait Nina que depuis quelques jours, ce n’était pas sa place. Il la rejoindrait plus tard, chez les Beaulieu.

Il est reparti avec ses parents, son père l’a déposé au bureau. Emmanuel s’est

assis cinq minutes, incapable de se concentrer, le regard dans le vide. Puis il est monté dans une voiture de la société, la sienne étant trop identifiable, pour les suivre. S'accrocher au cortège.

Il est repassé devant l'église, le fourgon funéraire était toujours là.

Au cimetière, il est resté très loin d'eux. La chaleur était intenable. Il s'est calé sous un arbre, observant Nina et ses deux amis collés les uns contre les autres. Trois silhouettes qui ne formaient qu'une ombre. Il a attendu que tout le monde soit parti pour rejoindre sa voiture. Il est passé chez lui prendre une douche, se changer, et s'est rendu chez les Beaulieu. Dès qu'il est arrivé, il a vu Nina assise sur un canapé, le regard perdu, et toujours sa foutue main dans celle d'Étienne. Clotilde Marais était assise près d'eux. Une jolie fille blonde à l'air triste. Elle ne cessait de regarder Beaulieu, qui l'ignorait.

Emmanuel s'est approché de Nina, qui l'a à peine regardé. À ce moment-là, il a compris qu'il l'avait perdue. Qu'elle allait partir et qu'il ne pourrait rien faire pour la retenir. Emmanuel a discuté avec Marie-Laure en buvant un verre. Que pouvait-il dire du défunt dont tout le monde parlait autour de lui ? Ce « brave facteur », il ne le connaissait pas. Ce qui était terrible, c'est que ce soit un camion de sa société qui l'ait renversé. Nina lui en tiendrait forcément rigueur. Il s'est approché d'elle, l'a embrassée dans les cheveux, elle sentait la transpiration et le shampoing à la noix de coco. Il a eu envie de la renverser sur le canapé, là, devant tout le monde, pour lui faire l'amour.

Il était cuit. Amoureux à en crever. Il a soufflé :

– À ce soir, peut-être, tu m'appelles.

– Oui.

Un oui prononcé dans le vide, comme si elle s'adressait au vent.

Emmanuel est ressorti de la maison exsangue.

Ne pouvant se résoudre à partir, il a attendu. Attendu quoi ?

D'abord, il a vu Nina rentrer chez elle, seule, emprunter des ruelles, courbée par le chagrin. Elle marchait vite, comme si elle cherchait à s'échapper de sa propre existence.

Il l'a suivie prudemment en voiture, il ne fallait surtout pas qu'elle le découvre. Aux abords de la maison Beau, il s'est garé dans une rue parallèle, a coupé le moteur.

Bobin et Beaulieu sont arrivés environ une heure après elle.

Emmanuel est resté dans sa voiture tout l'après-midi, fenêtres grandes ouvertes, ne trouvant pas le courage de redémarrer pour rentrer chez lui.

Vers 18 ou 19 heures, Étienne Beaulieu est ressorti de la maison du grand-père, seul. Comme un homme qui a perdu la raison, Emmanuel l'a suivi de loin. Contrairement à Nina, Beaulieu a marché doucement jusqu'à chez lui. Il a disparu cinq minutes à l'intérieur avant de ressortir et d'enfourcher une moto.

Emmanuel s'est dit qu'il était temps de rentrer chez lui pour piquer une tête dans la piscine. Qu'il faisait n'importe quoi. Que sa chemise était trempée et qu'il avait mal au cœur. Et tout ça à cause d'une pisseuse de dix-huit ans. Une mauvaise herbe qui avait grandi dans une cité ouvrière.

Au moment où il allait prendre la direction du Château, il a fait demi-tour et suivi la moto. Pensant un instant qu'il pourrait la renverser. Un coup d'accélérateur et le beau gosse irait tout droit dans le décor. En plus, Emmanuel n'était pas au volant de sa voiture mais dans celle d'un commercial, un peu de tôle froissée, ça passerait inaperçu.

Curieusement, Beaulieu avait pris la direction opposée à celle de la maison du grand-père de Nina, celle du lac de la Forêt.

*

Sept mois que Nina se cache au refuge de La Comelle. Cependant, les journées passent vite. Et Nina est presque heureuse dans cette vie de recluse. Jusqu'à ce que le personnel s'en aille vers 13 heures, elle reste entre ses quatre murs. Elle fabrique toutes sortes d'objets qui sont vendus aux journées portes ouvertes, un samedi par mois : petits collages qu'elle encadre, bougeoirs, bracelets, mosaïques, peintures sur faïence.

Lili est subjuguée par ses peintures. Nina élude, dit que lorsqu'elle était enfant, elle a pris des cours de dessin. Elle ne touche plus aux fusains ni aux bâtons d'huile. Si Emmanuel tombait sur l'un de ses croquis, il pourrait le reconnaître et remonter jusqu'à elle.

Au cours de ces journées, le public peut déposer nourriture, dons d'argent, couvertures, détergents, sacs-poubelles. Ils partagent un café avec le personnel, rencontrent les animaux en vue d'une adoption. Les créations de Nina sont exposées à l'entrée et la plupart sont achetées. Les gens s'étonnent de la beauté

des divers objets décoratifs proposés. Ils attirent de plus en plus de monde. Cela commence à représenter une rentrée d'argent non négligeable. Et lorsqu'on demande à Lili d'où ils proviennent, elle répond invariablement : « De différentes écoles d'art avec lesquelles l'ADPA a un partenariat. »

Les jours ont rallongé, la campagne que Nina voit depuis son studio transformé peu à peu en atelier a changé. Les arbres ont retrouvé leurs feuilles et les fleurs de pissenlit jaunissent le pré. Vers 15 heures, il lui arrive de poser une chaise à côté des box et de rester une demi-heure au soleil ou de s'installer sur un banc dans la chatterie. Elle aide Lili à soigner, traiter, bander, brosser, nettoyer.

Parfois, à la nuit tombée, Lili l'emmène faire un tour dans le centre de La Comelle, quand les commerçants ont baissé leur rideau, juste histoire de sortir. Nina a le sentiment d'être morte et de revenir parmi les vivants le temps d'une virée en voiture.

76

27 décembre 2017

Romain referme son livre. Il ne parvient pas à se concentrer. Il pense à elle.

À *elles*, plus exactement.

Le bien et le mal se mélangent dans son esprit.

Nina était presque froide hier soir au téléphone. Pourquoi certaines personnes que l'on vient tout juste de rencontrer laissent à penser qu'on les a devinées immédiatement ?

Elle lui a dit être dans une pension en Italie avec ses deux amis, tous les trois dans la même chambre, comme lorsqu'ils étaient enfants, qu'elle partageait son lit avec Étienne.

La voix de Nina était couverte par le son d'une télévision. Il a dû lui faire répéter plusieurs fois quelques phrases, ce qui a paru la contrarier. Comme ses jeunes élèves peuvent s'agacer contre un vieux professeur un peu dur d'oreille.

Égoïstement, Romain espère que Nina rentrera vite. Que ce voyage ne va pas s'éterniser.

Juste avant de raccrocher, elle a soufflé : « Au fait, tu ne m'as jamais dit pourquoi tu avais été muté de Marnes-la-Coquette à La Comelle. » Une fois de plus, Romain n'a pas compris ou voulu entendre. Il l'a fait répéter. Nina a parlé plus fort : « Pourquoi tu as été muté à La Comelle ? Pourquoi tu es parti de Marnes ? »

Cette fois, il a parfaitement compris la question. D'ailleurs, était-ce une

question ou une insinuation ? Ces mots l'ont tellement surpris qu'il n'a pas su quoi répondre. Il y a eu un très long blanc. Une envie de lui raccrocher au nez. Il s'est senti poisseux. Rien n'est pire pour un homme que d'être condamné avant même d'être jugé. De sentir que les autres ne vous regarderont plus jamais comme avant. Une parano qu'il traîne comme une chimère, qui lui colle à la peau.

Après un long moment, il a répondu : « Je ne t'ai rien dit parce que je n'ai pas du tout envie d'en parler. » À son tour, il est devenu distant avec elle. Puis ils ont échangé quelques banalités sur le temps et la voiture qui ne consommait pas beaucoup d'essence et Nina a raccroché. Romain a aussitôt regretté. Il aurait dû la rassurer. Ne pas répondre à la bêtise par la bêtise. Parce que pour la première fois, Nina s'était montrée idiote. Comment pouvait-elle faire partie des *autres* ?

Non, bien sûr qu'elle n'en faisait pas partie.

Il l'a aussitôt rappelée.

Elle, elle n'avait pas bougé. Regardant ses tennis délacées sur ce tapis moche aux couleurs délavées. Se demandant comment elle avait pu être aussi conne avec Romain. Quand le téléphone a sonné, elle a su que c'était lui. Su ou espéré. Elle a décroché dès la première sonnerie.

Romain n'oubliera jamais son départ de Marnes, mais il y pense moins. Hier la question de Nina l'a replongé dans ce qu'il a vécu comme un grand malheur. Encore aujourd'hui, il ignore comment il s'en est relevé.

Elle s'appelait Rebecca, comme le personnage du roman de Daphné du Maurier. Était-ce prémonitoire ?

Rebecca Lalo. Ses amis la surnommaient Becca.

Romain la connaissait comme tous les élèves de l'établissement qu'il dirigeait. Il discutait de l'avenir, des choix à faire et des résultats de chacun d'entre eux aux conseils de classe trimestriels avec les professeurs. Quand un élève entrait en sixième, Romain avait besoin de quelques mois pour l'identifier. À la fin de l'année, il les connaissait tous et, de la cinquième à la troisième, les appelait par leur prénom. Romain n'était pas un proviseur sévère, mais il devait se faire respecter. De par son jeune âge, il ne pouvait décemment pas laisser croire à quiconque qu'il était un copain. Il lui était arrivé au cours de sa vie professionnelle de s'emporter contre un élève, de se laisser submerger par la colère à cause d'un comportement qu'il jugeait déplacé. On savait qu'il pouvait

se fâcher, élever la voix et taper du poing sur la table pour se faire entendre.

Rebecca Lalo était en quatrième. Au cours du troisième trimestre 2014, le 8 avril précisément, elle fit irruption dans son bureau. Rares étaient les élèves qui venaient le voir d'eux-mêmes. Ils ne s'y rendaient que lorsqu'ils étaient convoqués avec leurs parents ou un professeur. Pour les demandes courantes, les collégiens s'adressaient aux conseillers principaux d'éducation, mais jamais au proviseur. À peine entrée, Rebecca lui balança :

– Vous avez couché avec ma mère le week-end dernier. La jolie blonde bien gaulée que vous avez emballée au Dickens, c'est ma reum. Je vous ai vus. Elle a passé la nuit chez vous.

C'était la première fois que Romain était soufflé par une élève. Incapable de lui répondre quoi que ce soit.

– Si vous ne me donnez pas 1 000 euros, je vais le dire à tout le monde.

Cette dernière phrase le laissa encore plus abasourdi. Puis, il éclata de rire, un rire sarcastique.

– Mais dites-moi que je rêve !

– Non, vous êtes même en plein cauchemar. Ma mère est mariée. Si j'en parle à mon père, en plus de votre réputation, vous êtes un homme mort.

Romain ne s'était jamais laissé manipuler ni intimider. Ces dernières paroles l'avaient revigoré.

– Ne vous en déplaise, mademoiselle Lalo, je fais ce que je veux de ma vie privée. Et je vais oublier cette conversation, oublier que vous venez de tenter de me faire chanter. Vous allez ressortir de mon bureau, nous ne nous ne sommes jamais parlé, nous ne nous sommes jamais vus, et il ne s'est rien passé, entendu ? Et vous avez intérêt à m'obéir.

– C'est-à-dire ? lui demanda-t-elle effrontément, sans chercher à dissimuler un sourire provocateur.

– Pour être clair, ce qui vient de se passer entre ces murs n'est jamais arrivé. Et ce pour votre bien. Sinon…

– Sinon ?

– Je ferai le nécessaire pour que vous la fermiez une bonne fois pour toutes.

Rebecca se mit à pleurnicher. Des larmes de crocodile qui agacèrent Romain Grimaldi au plus haut point. De toute sa carrière, c'était la première fois qu'il avait envie de gifler une élève.

– Et si je parle ? renifla-t-elle. Qu’est-ce qui va se passer ?

– Ce sera votre parole contre la mienne… Et je vous ferai virer de cet établissement pour insubordination et chantage.

Ses larmes redoublèrent.

– Non, monsieur Grimaldi, gémit-elle, je vous en supplie.

– Arrêtez votre cinéma, mademoiselle Lalo, ou je vais vraiment me fâcher… Tout cela va trop loin. Je vous demande de quitter mon bureau sur-le-champ.

Elle le fixa, suppliante.

– Et si je ne dis rien à personne, vous me laisserez tranquille ? Je pourrai finir mon année ?

– Oui… Évidemment.

– Vous me le promettez ?

– Oui. Maintenant, disparaissez.

– Vous ne direz jamais ce qui s’est passé ?

– Sortez d’ici !

À ce moment elle se jeta sur lui et l’embrassa à pleine bouche. Romain la saisit par les épaules et la repoussa, Rebecca se laissa tomber et sa tête heurta le bureau. Elle se releva tout de suite, de la morve et du sang mélangés lui coulaient du nez.

– Nom de Dieu…, articula-t-il.

– Au revoir, monsieur, je ne dirai rien.

Romain voulut la suivre pour l’emmener à l’infirmerie. Avant de se raviser et de se rasseoir, sonné.

Paniqué, le sous-directeur entra à son tour et lui demanda ce qui s’était passé. Il venait de voir une élève sortir du bureau en larmes et en sang. « Je préfère ne pas en parler », lui répondit sèchement Romain. L’autre n’insista pas, tout en posant sur lui un regard suspicieux. Le premier d’une longue série.

La mère de Rebecca Lalo… Romain se souvenait parfaitement d’elle. Elle s’appelait Sylvie. « Mais tout le monde m’appelle Syl. » La rencontre au Dickens, la nuit qui avait suivi cette soirée bien arrosée. Comment aurait-il pu savoir qu’il s’agissait de la mère d’une élève ? Il retrouva son numéro dans son portable : « Prénom : Syl. Nom : bière. »

Il l’appela pour tout lui raconter. Affolée, Sylvie Lalo lui fit promettre de ne jamais dire qu’ils avaient passé la nuit ensemble. Romain promit.

Le lendemain, il était convoqué chez les flics et la descente aux enfers commençait.

ENREGISTREMENT FOURNI AUX AUTORITÉS

VOIX REBECCA LALO : Si j'en parle à mon père, en plus de votre réputation, vous êtes un homme mort.

VOIX ROMAIN GRIMALDI : Ne vous en déplaise, mademoiselle Lalo, je fais ce que je veux de ma vie privée. Et je vais oublier cette conversation, oublier que vous venez de tenter de me faire chanter. Vous allez ressortir de mon bureau, nous ne nous sommes jamais parlé, nous ne nous sommes jamais vus, et il ne s'est rien passé, entendu ? Et vous avez intérêt à m'obéir.

VOIX REBECCA LALO : C'est-à-dire ?

VOIX ROMAIN GRIMALDI : Pour être clair, ce qui vient de se passer entre ces murs n'est jamais arrivé. Et ce pour votre bien. Sinon…

VOIX REBECCA LALO : Sinon ?

VOIX ROMAIN GRIMALDI : Je ferai le nécessaire pour que vous la fermiez une bonne fois pour toutes.

Pleurs de Rebecca Lalo.

VOIX REBECCA LALO : Et si je parle ? Qu'est-ce qui va se passer ?

VOIX ROMAIN GRIMALDI : Ce sera votre parole contre la mienne… Et je vous ferai virer de cet établissement pour insubordination et chantage.

Pleurs de Rebecca Lalo.

VOIX REBECCA LALO : Non, monsieur Grimaldi, je vous en supplie.

VOIX ROMAIN GRIMALDI : Arrêtez votre cinéma, mademoiselle Lalo, ou je vais vraiment me fâcher… Tout cela va trop loin. Je vous demande de quitter mon bureau sur-le-champ.

VOIX REBECCA LALO : Et si je ne dis rien à personne, vous me laisserez tranquille ? Je pourrai finir mon année ?

VOIX ROMAIN GRIMALDI : Oui… Évidemment.

VOIX REBECCA LALO : Vous me le promettez ?

VOIX ROMAIN GRIMALDI : Oui. Maintenant, disparaissez.

VOIX REBECCA LALO : Vous ne direz jamais ce qui s'est passé ?

VOIX ROMAIN GRIMALDI : Sortez d'ici !

Bruits de lutte.

VOIX ROMAIN GRIMALDI : Nom de Dieu…

VOIX REBECCA LALO : Au revoir, monsieur, je ne dirai rien.

L'adolescente avait tout enregistré avec son smartphone sauf le début de leur

conversation. Présentant un traumatisme crânien, elle avait raconté à la police que son proviseur lui avait fait des avances et avait eu des gestes déplacés à son encontre. Qu'elle l'avait menacé de tout révéler et qu'il s'en était pris violemment à elle en la frappant. Qu'il lui faisait si peur qu'elle l'avait enregistré au cas où leur entrevue dégénérerait.

Romain se laissa accuser sans rien nier.

Tout cela était sa faute. Il aurait dû rester calme. Il aurait dû l'emmener à l'infirmerie, il aurait dû se souvenir qu'elle avait quatorze ans, il aurait dû savoir qu'elle était fragile, il aurait dû…

Il n'attendit pas d'être mis à pied pour envoyer sa lettre de démission au recteur. Il resta des semaines entières enfermé chez lui, volets clos. Se faisant livrer ses repas à domicile. Ne répondant plus à personne au téléphone.

Jusqu'au jour où, début juin, ses parents débarquèrent chez lui. Ils commencèrent par ouvrir les fenêtres. « Fallait pas faire vingt heures d'avion pour aérer mon appart », leur dit-il, en larmes.

Il apprit que Rebecca Lalo était revenue sur ses déclarations. De sorte qu'il avait été mis hors de cause. Mais il était trop tard. Sa réputation à Marnes-la-Coquette était finie. Il ne pourrait jamais remettre les pieds au collège. Déjà qu'il ne parvenait plus à acheter une baguette de pain sans rougir ni trembler.

Il avait le sentiment que tout le monde le regardait, se méfiait de lui.

Malgré ce non-lieu qui le réhabilitait, il se sentait rongé jusque dans sa chair par la honte. Un fléau qui n'offre que l'envie de s'éteindre et disparaître.

Que l'adolescente soit revenue sur ses déclarations l'accablait au lieu de le soulager. Décidément, elle était bien plus forte que lui. Et lui donnait une bonne leçon. Il s'enfonça de plus belle, sombra dans une torpeur alarmante. Ne sortant de son lit que pour aller aux toilettes. Encouragé par d'anciens collègues, il finit par accepter d'être hospitalisé, des perfusions d'antidépresseurs dans le bras. Une professeure lui sauva la vie, une psychiatre qui le fit parler. Pourquoi culpabilisait-il au point de vouloir mourir ?

Encore aujourd'hui, Romain est persuadé que tout était sa faute. Qu'il n'aurait jamais dû réagir ainsi face à une enfant de quatorze ans.

Malgré tout, il a repris goût à la vie. Réappris à se nourrir, marcher, aimer l'odeur du thé et du café, déguster une pâtisserie, faire du vélo, ses courses, écouter de la musique, avaler du pop-corn dans une salle de cinéma, flâner dans

une librairie. Il a longtemps hésité à reprendre le chemin de l'école. Affronter à nouveau un quotidien de proviseur. Regarder des enfants dans les yeux sans penser à ceux de Rebecca sur lui lorsqu'elle s'était relevée, du sang sur le visage.

Il avait été un mauvais directeur, un jeune effronté, quelqu'un qui pensait guider et aider des jeunes avec de grandes théories humanistes. Et lorsqu'il s'était retrouvé dans une position délicate, il avait chuté.

Un nouvel établissement allait ouvrir ses portes en Bourgogne, on recrutait une équipe. Un collègue et ami le poussa à postuler : « Tu es fait pour ce métier, Romain, vas-y, accepte, arrête d'avoir peur. »

Romain a tout raconté à Nina au téléphone. Avant de raccrocher, elle lui a dit : « Merci de ta confiance, merci de me dire la vérité, merci d'être venu chercher Bob. »

77

Si j'étais moi
Ni les pages à écrire
Ni de trouver les mots pour le dire
Ne me feraient peur…
Mais je me lâche la main
Je m'éloigne de moi
Je me retrouve au matin
Sur la mauvaise voie
Quand on se perd en chemin
Comment venir à bout
De ces efforts inhumains
Qui nous mènent à nous
Si j'étais moi
Ni la femme que je suis
Ni même l'homme qui dort dans mon lit
Ne me feraient peur
Si j'étais moi
Rien de ce que j'ai sur le cœur
Ce que je fais de pire et de meilleur
Ne me ferait peur…

Novembre 2001

Ils sont huit à dîner autour d'une jolie table. Dos de cabillaud aux asperges. Ils débattent du discours de Tony Blair sur l'avenir de l'Europe. En fond sonore, cette chanson qu'Adrien découvre. Des paroles qui prennent le dessus sur la conversation alors que le volume sonore est au minimum. Il n'écoute plus que cela, ces paroles. Et plus il se concentre sur ce qu'il entend, plus ses gestes ralentissent. Jusqu'à cesser. Il est statufié. On finit par lui demander :

– Ça va, Adrien ?

Il se lève et répond :

– Je ne suis pas Adrien.

Stupéfaction autour de la table.

– Je m'appelle Virginie.

Personne ne comprend. Personne ne parle. Ni n'ose rire. Adrien demande à la maîtresse de maison :

– C'est quoi cette chanson ?

– Quelle chanson ?

– Celle que je viens d'entendre.

– Je n'ai pas fait attention.

Quand il réalise ce qu'il vient de dire, les regards sur lui, ceux qu'il fuit depuis l'enfance, Adrien s'évanouit.

Il se réveille allongé sur un brancard, quelqu'un lui parle :

– Monsieur, vous êtes à l'hôpital Saint-Louis, vous avez fait un malaise. Les personnes qui nous ont alertés disent que vous étiez incohérent avant de perdre connaissance. Nous allons procéder à des examens neurologiques. D'accord ?

– Oui.

– D'abord nous allons vérifier quelques points… Nous sommes en quelle année ?

– 2001.

– Quel mois ?

– Novembre.

– Comment vous appelez-vous ?

– Adrien Bobin.

– Votre date de naissance ?

– 20 avril 1976.

– Parfait.

*

27 décembre 2017

– En sortant de l'hôpital Saint-Louis, j'ai pris un train et quitté Paris définitivement. Sans revoir personne. J'ai juste gardé contact avec mon éditeur et ami, Fabien Désérable. C'est lui qui s'est occupé de la vente de mon appartement.

Nina et Étienne me dévisagent. Je les trouve beaux dans la lumière pâle du matin. Je leur livre ma vie par morceaux, celle dont ils n'ont jamais eu connaissance. Celle d'après nous trois.

Ma vie d'après eux.

Nous sommes assis derrière une baie vitrée dans une station-service entre Gênes et Florence. Nina trempe un pain au chocolat dans son café, Étienne n'a pas faim et se force à avaler un expresso. C'est un drôle d'endroit pour se raconter.

Nina écarquille ses beaux yeux bruns.

– Tu as tout quitté à cause d'une chanson ?

– Grâce à une chanson. J'en avais marre de mentir à tout le monde. À commencer par moi-même… Au fond *Blanc d'Espagne* ne m'a servi à rien. Je pensais qu'en couchant des mots sur le papier je guérirais… Mais guérir de quoi ? Je ne suis pas malade, je suis née dans le mauvais corps.

– Et tu as fait quoi pendant tout ce temps ? me demande Étienne.

– J'ai voyagé. Je revenais en France à Noël pour retrouver Louise à l'hôtel des Voyageurs. Puis j'en ai eu assez. Partir, c'est fuir encore. J'ai fini par acheter une maison à La Comelle.

– Mais pourquoi à La Comelle ? s'étonne Étienne, comme si ce choix s'apparentait à un enterrement de première classe.

– Nina, Louise, mon tilleul.

– Pourquoi moi ? me questionne Nina. On ne se parlait plus depuis des années.

– Ce n'est pas parce qu'on ne se parle pas qu'on ignore que l'autre est là, juste à côté.

– Pourquoi tu ne nous as pas dit la vérité sur toi ? ose Nina.

– Qu’est-ce qui est vrai chez moi ?

– Ne te dérobe pas. Avoue que tu as quand même manqué de confiance en nous, non ?

– J’ai surtout manqué de confiance en moi.

Nina replonge le nez dans son gobelet.

Étienne grimace.

– Il passe pas ce café… Pourquoi Virginie ? Pourquoi pas Simone ou Julia ? me demande-t-il.

– Il y a une résonance entre ce prénom et la femme que je suis. Virginie, c’est mon identité. Je peux changer l’aspect physique de Virginie, mais pas son identité. Quand je suis arrivée à Paris, je l’ai écrit dans *Blanc d’Espagne*. Mon apparence, je peux la permuter chaque jour, chaque heure, chaque minute, comme ces jeux pour enfants où les corps et les visages sont interchangeables. Et j’en ai tellement pris l’habitude, une mauvaise habitude, que je suis épouvantée par l’idée même d’une transition. Aujourd’hui, telle que je suis, à quarante et un ans, je suis grande, brune et je porte une frange.

Étienne me fixe comme on fixe les fous. Il tente de garder un visage impassible. Mais dans ses yeux, je lis la folie qu’il voit en moi. La désaxée. Je réalise une fois de plus pourquoi je n’ai jamais rien dit à personne. Enfant, cette incompréhension, je ne l’aurais pas supportée. Je n’étais pas armée.

– Tu fais l’amour avec ma sœur ?

– Joker ! Je ne répondrai jamais à cette question, Étienne. Surtout venant de toi.

Nina sourit. Un sourire doux. Qu’elle est belle lorsqu’elle laisse entrer la lumière.

– Pour les autres, je suis Adrien. Pour moi, je suis Virginie.

Elle me prend la main. Je crois que je ne l’ai pas tenue dans la mienne depuis l’enterrement de ma mère. Penser à elle me fissure. J’éclate en sanglots. Nina me serre dans ses bras.

– Je souffre à cause de moi. À cause de ma peur de changer de corps.

– Pourquoi tu as peur ?

– Je n’ai pas peur… je suis terrorisée à l’idée de me découvrir dans un miroir *pour de vrai*. Louise a tout essayé, m’a présenté les meilleurs spécialistes… Mais je sais qu’il y a des personnes qui regrettent leur transition. La chirurgie du

changement de sexe n’est pas réversible. Les hormones, l’ablation du pénis, le rafistolage, les implants mammaires, c’est autant de montagnes à gravir… Et puis il y a autre chose…

– Quelle chose ?

– Je ne suis pas attirée par les vêtements féminins, les robes, le maquillage, les talons…

– Moi non plus, me répond Nina. Ça ne m’empêche pas d’être une femme.

– J’ai grandi dans ce schéma, je suis née fille dans un corps de garçon et ça fait quarante et un ans que je survis comme ça. Peut-être que tuer Adrien reviendrait à tuer Virginie. Comme les siamois. Si l’un meurt, l’autre suit.

– Tu es une femme sans affinités avec les clichés de genre, me dit Nina. Robes, talons, maquillage. Mais qui y correspond ? Aujourd’hui, ça ne veut plus rien dire. Les cases n’ont aucun sens.

S’ensuit un long silence, que Nina rompt à nouveau :

– Dans *Blanc d’Espagne*, ton personnage se fait opérer, il va au bout. C’est l’histoire d’une libération. Tu ne veux pas t’évader d’Adrien ? J’ai tellement aimé ce moment où ton personnage marche dans la rue dans son nouveau corps… « Tout a changé, rien n’a changé, j’ai la même perception de ce qui m’entoure mais les autres s’adressent à moi pour la première fois, je viens de naître et j’ai vingt ans. » C’est si beau, et ça donne tellement d’espoir. Quand tu es revenue à La Comelle, que je te croisais en voiture, je n’ai pas compris pourquoi tu étais toujours Adrien.

– *Blanc d’Espagne* est un roman. Les romans, ça sert à écrire ce qu’on est incapable de faire dans la vraie vie.

– Mais pas que, insiste Nina.

– Et ma sœur ? intervient Étienne. Qu’est-ce qu’elle en pense ?

– Qu’il est normal d’avoir des doutes, des incertitudes. Mais que ce n’est pas parce que j’ai peur que je ne me trompe pas. Louise pense que je suis un oiseau en cage depuis ma naissance. Et qu’il faut le libérer.

– Quand tu penses à toi, tu penses à un homme ou à une femme ? me demande Nina.

– Une femme.

– C’est la première fois que tu nous parles de toi. Vraiment, je veux dire. Alors que nous nous connaissons depuis trente et un ans. C’est déjà ça.

– Oui, c’est déjà ça.

Nous quittons la station pour rejoindre le parking à l’extérieur. Nina au milieu, Étienne sur la gauche, moi sur la droite. Elle nous tient la main. Le ciel est pur, bleu clair.

– On s’arrête à Florence ?

– Je préférerais dormir à Naples ce soir, me répond Étienne. Mais si c’est Nina qui prend le volant, on n’arrivera pas avant demain matin. Il va falloir me laisser faire. C’était le deal de départ.

– On est à environ six cents kilomètres de Naples, dis-je.

– Étienne, tu prends le volant, mais on s’arrête toutes les deux heures comme on a dit.

– Oui, maman.

– Comment te sens-tu ? je lui demande.

– Franchement, pour un mec qui va passer l’arme à gauche, plutôt bien.

78

1er janvier 2003

Hier soir ses amis lyonnais sont venus réveillonner chez lui. Ils ne l'ont jamais abandonné, eux, contrairement à l'autre, l'ordure, la vicieuse, la salope.

Tous dorment encore à l'étage et dans les dépendances. Quelques bouteilles de champagne vides traînent ici et là, bien que Nathalie ait débarrassé les restes du dîner avant de rentrer chez elle. Mais ils ont continué à fêter la nouvelle année toute la nuit.

Il n'est que 8 heures. Emmanuel n'a pas fermé l'œil. Assis sur son canapé, un bol de café à la main, il cogite.

Vingt-six mois que Nina s'est volatilisée. Il a perdu tout espoir de la retrouver.

Il est allé jusqu'à consulter des sorciers et des voyantes. Pendule, cartes, boule de cristal, il a tout essayé, tout entendu. Qu'elle était morte et enterrée dans le Puy-de-Dôme, qu'elle se terrait en Irlande, à Cork très précisément, une adresse à laquelle Emmanuel s'est rendu : personne ne l'y avait jamais vue. Quant à la dernière, une astrologue soi-disant réputée, elle a affirmé que Nina était si proche de La Comelle, « dans un rayon de trois à quatre kilomètres maximum », qu'elle pouvait sentir son parfum. Des charlatans prêts à lui extorquer tout l'argent possible contre des informations saugrenues.

Plus aucun espoir.

Elle ne reviendra jamais. Et pourquoi reviendrait-elle ici ? Dans ce trou à rats ?

Sauf si…

Sauf si elle pense avoir le champ libre.

Nina est attachée à Marie-Laure Beaulieu. Si elle apprend qu'Emmanuel est parti, elle peut revenir sur la pointe des pieds pour rendre visite à la mère d'Étienne.

Et là, il la serrera. Cette pensée le fait sourire.

Emmanuel compose le numéro de téléphone de ses parents au Maroc. Après cinq sonneries, c'est Gé qui répond :

– Allô ?

– Bonne année, maman.

Sa mère semble se réveiller. *Sa voix est étrange*, pense immédiatement Emmanuel.

– Bonne année, mon chéri, finit-elle par répondre.

– Nina t'a appelée ?

– Non… Bien sûr que non.

– Tu me le jures ?

– Je te le jure.

– Sur ma tête ?

– Sur ta tête.

– Dis-le : « Je le jure sur ta tête. »

– Je le jure sur ta tête.

– Dis-le en entier : « Je jure sur ta tête que je n'ai aucune nouvelle de Nina. »

– Je jure sur ta tête que Nina n'a pas appelé. Et que je n'ai aucune nouvelle d'elle.

– Papa est près de toi ?

– Oui.

– Il m'entend ?

– Attends, je te le passe.

– J'ai pris une décision. Je quitte la France. Je vais vendre Damamme.

*

Quelques minutes plus tard, Gé marche seule dans le jardin qui entoure son riad. Elle pense qu'en venant s'installer au Maroc, son mari et elle ont fait

preuve de lâcheté.

Il fait toujours beau ici et les parfums qu'elle respire ce matin sont indéniablement enivrants. Et il y a cette lumière permanente, particulière, simplement belle. Mais elle est consciente que le véritable soleil brille là où sont nos proches. Ceux qui nous sont viscéralement proches.

Quand Emmanuel était enfant, elle pensait : « Je pourrais cacher un corps si mon fils me le demandait. » Elle n'a jamais aimé personne autant qu'Emmanuel. Il a toujours eu grâce à ses yeux, quoi qu'il fasse.

Et puis Nina est arrivée. Et Gé a vu son fils changer. Nina s'éteindre peu à peu et la folie poindre dans les yeux d'Emmanuel. D'abord poindre, et puis s'ancrer dangereusement. Les attitudes qu'il avait avec elle, cette obsession d'elle, la suivre, la pister, presque la traquer.

Une fois, une seule, Gé a osé faire une remarque : « Tu devrais laisser Nina tranquille. » Emmanuel l'a rabrouée, arguant que sa femme était très jeune, qu'elle avait « besoin d'un papa ».

Cette réponse l'a glacée. *Qu'ai-je fait ? Comment l'ai-je élevé ? À côté de qui ou de quoi suis-je passée ? Est-ce moi qui lui ai inculqué de telles inepties ? Nos enfants nous ressemblent-ils ?*

Oui, Gé a agi lâchement en déménageant.

Un an après le mariage d'Emmanuel et Nina, quand leur fils a repris les rênes de la société, Gé a évoqué le Maroc, une nouvelle vie pour son époux et elle. Ils reviendraient souvent en France si leurs amis et famille venaient à leur manquer. Rien n'était irrémédiable, ils pourraient toujours faire marche arrière. Henri-Georges, surpris par cette proposition, s'est d'abord montré frileux, puis de plus en plus enthousiaste.

Combien de fois cela nous arrive-t-il de fermer les yeux ? pense Gé. *Un enfant qui pleure trop souvent, un voisin violent, une vieille dame seule que l'on connaît de vue ou un animal maltraité… et au lieu d'agir, de s'en mêler, on fait ses valises. Pour ne plus voir. Ni rien ressentir.*

Ce matin, quand le téléphone a sonné, Gé n'a pas pensé : *C'est Emmanuel.* Elle n'a pas pensé : *C'est mon fils qui m'appelle pour la nouvelle année,* mais : *On m'appelle pour me dire qu'il est arrivé quelque chose à Emmanuel.*

Elle a presque été surprise d'entendre sa voix. « Bonne année, maman. »

Depuis le départ de Nina, elle a conscience que la folie de son fils s'est

répandue comme une maladie incurable, des métastases qui prolifèrent. Elle est allée lui rendre visite deux fois, mais elle a écourté ses séjours. À quoi bon le raisonner ? Il tourne en rond comme un lion en cage, parle seul, passe des heures au téléphone avec des détectives, marabouts et guérisseurs en tout genre. Et si Gé tente d'intervenir, il devient nerveux, véhément, presque menaçant. Assenant toujours la même chose : « Je finirai par *la* retrouver. » Tandis qu'en son for intérieur Gé supplie le Seigneur : *Mon Dieu, faites qu'il ne la retrouve jamais*.

Même Henri-Georges a tenté de parler à son fils, il s'est cogné à un mur.

Au cours de la conversation téléphonique matinale qu'ont eue père et fils à propos de la vente de la société, Henri-Georges a proposé une gérance. Emmanuel n'a rien voulu entendre :

– Mettre en gérance, c'est garder. Vendre, c'est faire une croix. D'ailleurs, j'ai déjà reçu plusieurs offres de repreneurs.

– On ne se débarrasse pas de trois générations de labeur du jour au lendemain. Et je te rappelle que j'ai encore des parts dans la société.

– Je m'en fous de l'argent, je te laisse tout, papa.

Le ton est monté entre eux, Gé a calmé le jeu en suppliant son mari du regard.

– Si un jour tu es père, tu seras heureux de transmettre comme je l'ai fait avec toi.

– Je ne serai jamais père.

Quand Emmanuel a fini par raccrocher, Gé a réexpliqué à son mari que depuis le départ de Nina, leur fils avait perdu pied. Alors il fallait le laisser vendre, c'était une question de vie ou de mort. Partir devait représenter pour lui le seul moyen de s'en sortir. Et la vie de leur fils était plus importante que la société.

La mort dans l'âme, Henri-Georges a rappelé Emmanuel pour lui dire qu'il était d'accord. Qu'il vendrait ses parts pour ne pas entraver ses projets.

*

Ce matin, Nina déambule librement dans le refuge. Un 1er janvier, aucun risque de croiser quiconque à part Lili. Laquelle vient d'être appelée pour une urgence, un molosse de type cane corso retrouvé attaché à côté d'une voie ferrée dans l'Allier. Lili a pris la route avec un des agents de ville, elle ne se sentait pas d'y aller toute seule. Lili n'a peur de rien, mais là, « faudrait pas pousser mémé

dans les orties », a-t-elle gueulé en grimpant dans sa voiture.

Hier soir, pour le réveillon, un bal costumé était organisé au foyer municipal de La Comelle. Le contraire d'un bal masqué vénitien. Tous avaient acheté leurs déguisements au Marché aux affaires ou trouvé d'anciennes chemises de nuit, robes et costumes d'ancêtres au fond des armoires. Masques en plastique à l'effigie de Bernadette et Jacques Chirac, boas, maquillages faits maison. Un truc pour rire. Un orchestre régional. Une raclette géante, des gobelets en plastique, des kirs à volonté au crémant de Bourgogne. Lili y a traîné Nina de force. « Crois-moi, personne ne te reconnaîtra. » Elle l'a affublée d'une robe de hippie – « Une relique de ma mère » –, a posé un loup multicolore sur ses yeux et une perruque blonde sur sa tête.

– Une relique de mon ancienne vie.

– Tu as porté des perruques blondes, Lili ?

– Eh oui.

– Tu ne m'as jamais parlé de toi avant le refuge.

– Je viens de Nogent, moi.

– C'est où Nogent ?

– Pas loin de Paris.

Une fois de plus Lili ne s'est pas étendue. Elle a enfilé une tenue verte et une cagoule de Shrek sur la tête, ce qui a fait rire Nina comme elle n'avait pas ri depuis très longtemps. Elle aurait aimé que Lili lui raconte, mais Nina sent que son passé est une zone interdite. Un jour, entre deux sandwichs tandis qu'elles déjeunaient toutes les deux, Lili lui a dit : « Je ne te parlerai pas d'avant, ma Nina, parce que c'est dégueulasse et même pas drôle. Le jour où j'ai quitté mon ancienne vie, j'ai tout jeté. Changer de vie, c'est déménager. Et le présent, il faut le faire briller comme un sou neuf. Si tu savais comme j'apprécie chaque seconde de ma fichue existence. »

Lili vit seule. Parfois, un homme passe la nuit chez elle. Nina ignore qui il est, ne l'a jamais croisé. Quand Lili l'évoque, elle dit juste : « Ce soir, j'ai mon croustibat qui vient passer la nuit ici. »

– C'est quoi un croustibat ? lui a demandé Nina la première fois.

– Un vieil amant. On ne se promet rien, on ne se compte pas fleurette mais on se respecte et on prend du bon temps ensemble.

Fin de la discussion. Et Nina n'est pas du genre à insister.

Cela fait vingt-six mois qu'elle se cache au refuge. Parfois elle demande à Lili :

– Jusqu'à quand tu crois ?

– Jusqu'à ce que tu te sentes prête.

– Mais je…

– Ne te mets pas martel en tête, quand tu te sentiras prête tu partiras.

En octobre dernier, la jeune femme brûlée vive à Vitry-sur-Seine a horrifié et terrifié Nina. *Si Emmanuel me retrouve, il me fera la même chose.* À la suite de ce tragique événement, Nina l'a à nouveau senti en pleine nuit, comme s'il était penché au-dessus d'elle pour l'anéantir. Au fond, se dit-elle, quand elle a choisi de disparaître de la surface de la terre, c'était pour répondre au désir obscur de son mari.

Alors hier soir, bouger sur la *Macarena* et *Free From Desire* revisités par un orchestre musette, affublée d'une longue robe jaune à fleurs vertes et d'une perruque blonde synthétique, lui a offert une parenthèse salvatrice. Une respiration. Lili-Shrek et elle ont dansé jusqu'à 4 heures du matin, enchaînant les chorégraphies les plus improbables sur le sol stratifié du foyer municipal. Deux cents personnes les entouraient, toutes plus ivres les unes que les autres. Personne n'a prêté attention à personne. Cependant, Nina n'a jamais ôté son loup. Libérée quelques heures mais pas libre, toujours une voix en elle qui lui hurle de rester sur ses gardes.

Il est midi lorsque Lili rentre de sa virée, le molosse au bout d'une laisse. Elle vient de redéposer l'agent de ville chez lui. Le cane corso est impressionnant. Nina s'approche d'eux.

– Il est gentil ?

– Il a l'air. En général ces gros-là, ce sont les plus faciles, répond Lili. Il est identifié mais ni le numéro de téléphone ni l'adresse ne sont valides…

– D'où tu viens, toi ? demande Nina à l'animal.

Le chien grogne et avant que Lili ait eu le temps de tirer sur la laisse et Nina de reculer, il lui attrape le mollet et referme sa gueule dessus.

Malgré les suppliques de Nina, Lili l'emmène aux urgences. Elle lui a fait un garrot au niveau du genou. L'hôpital le plus proche est à Autun.

– Parle-moi ! lui hurle Lili. Ne t'endors pas !

Nina ne peut s'empêcher de rire tout en essuyant des larmes de douleur.

– Je risque pas de m’endormir, ça me fait un mal… de chien…

Une heure après, un interne fait deux vaccins à Nina, contre le tétanos et la rage, parce qu’elle ignore où se trouve son carnet de santé. Ensuite, il recoud sa blessure qui est profonde. Dans un premier temps, une infirmière devra changer ses bandages quotidiennement.

Plus possible de se cacher, Nina a été obligée de décliner son identité. Et Lili a dû s’expliquer sur l’origine de l’animal dont on ignore tout.

Elles n’ont pas encore quitté l’hôpital que l’info est transmise : Nina Beau est passée aux urgences d’Autun.

79

28 décembre 2017

Étienne ne parvient pas à trouver le sommeil. Il a mal. Il sent que ses pensées noires ruinent son corps, sa résistance.

Il ressasse la confession d'Adrien dans la station-service. « Virginie, c'est mon identité. Je peux changer l'aspect physique de Virginie, mais pas son identité. »

Étienne a mal agi. Inadmissible mais tellement facile d'en avoir profité. Le 17 août 1994, première fois qu'ils dormaient seuls, sans Nina. Ça n'était jamais arrivé depuis la rencontre des Trois. Nina était toujours entre les deux. Depuis qu'ils étaient mômes, Étienne sentait la différence d'Adrien, qu'il cherchait et taisait quelque chose. Il avait surpris ses regards sur lui, aussitôt détournés. Adrien était-il gay malgré son attirance pour sa sœur ?

Ce soir d'épouvante, il est rentré chez Nina, ivre. Il avait besoin de se raccrocher à quelqu'un, un espoir. Il a trouvé Adrien dans le jardin, pâle et tout aussi perdu que lui. Étienne l'a attiré dans la chambre de Nina et Adrien s'est allongé près de lui sans rien dire, en se laissant faire. C'était Étienne qui régnait sur les Trois. Celui à qui on ne refusait rien. Il a entraîné Adrien sciemment. À présent, il le sait en son âme et conscience. Il ne l'a pas fait par désespoir ni solitude, mais par appétence. Ils se sont caressés et embrassés dans le noir. « Il n'y a qu'un pas entre l'amitié et l'amour », une connerie que leur répétait Marie-Laure lourdement et qui les mettait mal à l'aise. « Arrête, man », lui assenait-il en avalant son bol de chocolat.

Avait-il senti cette fille cachée en Adrien ? L'avait-il aimée sans le savoir ?

Après cette nuit, ils n'en ont plus jamais parlé. Ont continué leurs vies comme si cela n'avait pas existé. Étienne a minimisé ses actes : un jeu d'enfants, deux petits branleurs de dix-sept ans qui se cherchent.

Mais qu'en avait-il été pour Adrien ?

Quand Étienne a découvert *Blanc d'Espagne*, il s'est senti à la fois trahi et honteux. Le même sentiment que Nina, les mêmes mots prononcés, mais avec une signification absolument différente.

Étienne connaît aussi certains passages de ce maudit roman par cœur. Le narrateur s'appelle Sasha. Il est à quelques jours de sa chirurgie de « réattribution sexuelle ». Un terme barbare, semblable à une formule mathématique, pour signifier « devenir ce qu'il est depuis sa naissance ». Sasha passe une nuit avec un homme, un inconnu, une seule nuit d'amour. Une nuit par accident.

Nous sommes allongés l'un contre l'autre. Je n'ai jamais touché le corps d'un garçon, lui non plus. Il couche avec des filles et moi avec Louise. Nous sommes jeunes, sans expérience. C'est une réciprocité. C'est lui qui fait le premier pas, la première main sur moi, je n'aurais jamais osé le toucher. Je suis le grain de sable, il est l'océan. Bien que nous soyons dans la même chambre, nous n'habitons pas le même monde. Il est souverain quand je suis un sujet parmi d'autres. Il commence par poser ses doigts sur mon cou, je pense qu'il va m'étrangler. Pourquoi pensé-je qu'il veut m'éliminer ? Nous ne sommes pas doux, mais abrupts et inadaptés. Nous ne nous pénétrons pas de la nuit, restons au bord l'un de l'autre. Quand il pose ses lèvres sur les miennes, je réalise que cela nous arrive vraiment. Aujourd'hui encore, j'ai le goût de sa langue dans ma bouche, sa salive salée et alcoolisée. Notre corps-à-corps dure longtemps, très longtemps, nous sommes tous deux maîtres des heures qui nous sont offertes, comme un couple qui fait l'amour une dernière fois, deux condamnés à mort qui savent que l'aube mettra un point final à cette histoire qui n'a jamais commencé.

Au fond, pense Étienne, *j'ai trahi Clotilde, Adrien et Louise le même jour, celui de l'enterrement de Pierre Beau. Cette mise en terre a aussi été celle de mon honneur et de mon intégrité.*

Lorsque Étienne a lu ces lignes, il a eu envie d'assassiner Adrien. Comment avait-il pu parler d'eux, de lui ? On allait peut-être le reconnaître, l'identifier.

Quand Étienne a fait chanter Adrien, lui a dit que s'il ne témoignait pas il révélerait à tous l'identité de l'auteur de *Blanc d'Espagne*, il bluffait.

Heureusement qu'il y a Valentin, pense-t-il.

Il l'a appelé tout à l'heure, en arrivant à Naples, depuis une cabine téléphonique. Valentin était déjà couché, son portable dans la main.

– Papa…, a-t-il soufflé, soulagé.

La seule personne au monde qui envisage Étienne comme quelqu'un de bien. La seule personne au monde qui ait fait d'Étienne quelqu'un de bien.

L'année où il est parti faire ses études à Paris, Nina écoutait une chanson trop fleur bleue à son goût, *Juste quelqu'un de bien.*

Étienne saisit la main de Nina endormie et la serre très fort. Il étouffe des larmes dans son oreiller. *Un homme, ça ne pleure pas.*

*

Un homme, ça ne pleure pas. Nina repense au titre de ce roman de Faïza Guène qu'elle a tant aimé. Qu'elle a lu plusieurs fois. Nina fait semblant de dormir tandis que la main d'Étienne serre la sienne. Il ne faut surtout pas qu'il sente ou devine qu'elle est réveillée, qu'elle l'entend étouffer des sanglots. Elle fait la morte alors que c'est lui qui va sans doute mourir.

Sans doute parce qu'elle refuse d'y croire. Il va y avoir un miracle, un sursaut de vie, une tentative de soins, un sursis. Dans la vraie vie, Étienne ne peut pas mourir.

Elle fait la morte alors que c'est sa vie à elle qui débute. Les prémices d'un renouveau à quarante et un ans. *Il n'est jamais trop tard*, comme dirait la chanson.

Quelle chanson ? Celle qu'ils avaient écrite avec Adrien. Ils devaient avoir treize ou quatorze ans. Elle ne se souvient plus trop des paroles. Un truc nullissime dans le genre : « Il n'est jamais trop tard pour se regarder dans un miroir, il n'est jamais trop tard même quand tu penses que tout est noir »… Depuis Emmanuel, Nina a appris qu'on ne construit rien avec quelqu'un, ni pour quelqu'un. Qu'une existence se fonde seul et que si par miracle on rencontre une

âme un peu sœur, c’est cadeau. Depuis Romain, pour la première fois de sa vie d’adulte, Nina a le sentiment de ne plus être inhabitée. Elle a aussi ressenti cela avec Lili. Mais avec Romain c’est différent. C’est son amoureux. Ils ne se sépareront peut-être pas. Ils resteront peut-être ensemble. Nina a la certitude que nous sommes faits de « peut-être ».

Nina sent Étienne partir, plonger dans le sommeil. Sa main dans la sienne se déleste. Sa respiration s’apaise. Elle ausculte son souffle, il dort.

*

J’entends le souffle d’Étienne. Il sanglote. Je n’ose bouger. Il ne supporterait pas que je cherche à le consoler, il est trop fier. Avec lui, il a toujours fallu faire semblant de ne pas voir ce qu’il ressentait vraiment. Il est comme ces mecs qui friment, qui sont beaux à regarder mais dont on ne sait jamais ce qu’ils éprouvent. Qui font tout pour se cacher derrière une façade en trompe-l’œil.

Même configuration qu’hier soir à la pension : je suis dans le lit une personne, celui de l’enfant, du troisième ; Étienne et Nina dorment dans le lit parental.

Nous avons trouvé un hôtel près de la plage de Mappatella.

Nous avons mangé des linguine aux palourdes et bu une bouteille de vin blanc délicieux. Comme si nous n’accompagnions pas Étienne pour son dernier voyage, mais simplement en vacances au bord de la mer.

À peine descendu de la voiture, il s’est déshabillé et jeté dans l’eau en hurlant. Je ne saurais dire si ces cris s’apparentaient à de la joie ou à du désespoir. Sans doute un peu les deux. Nina a hurlé : « Elle est glacée ! Tu es fou ! » Elle a essayé de le dissuader, de le tirer par la main vers le rivage. Étienne l’a conjurée : « Laisse-moi être fou s’te plaît. »

Pendant qu’il nageait, Nina ne l’a pas lâché du regard et je suis allée acheter deux serviettes de plage dans un bazar. Lorsqu’il est ressorti de la mer, transi, nous l’avons frictionné longuement, une serviette chacune. Il grelottait, mais semblait heureux. Il souriait, son corps était rougi par le froid, mais son visage demeurait pâle. C’était la première fois que je le voyais torse nu depuis l’enterrement de vie de jeune fille de Nina. Sa carnation, ses épaules, son ventre, ses poils, ceux d’un adulte.

Aujourd’hui nous avons quarante et un ans, notre génération voulait changer

le monde et nous avons échoué, ai-je pensé.

Sitôt à l'hôtel, Étienne s'est glissé dans un bain chaud après avoir avalé une cargaison de médicaments. Avec Nina, nous avons vidé le minibar et bu des mignonnettes au hasard, sans regarder les étiquettes. Elle a sauté sur le lit. J'ai mis de la musique, une playlist aléatoire.

Depuis la salle de bain, Étienne a crié : « Vous avez toujours les mêmes goûts de chiotte ! »

Nous sommes exactement comme ces frères et sœurs qui se retrouvent après une séparation et n'ont rien perdu de leurs réflexes. Dès qu'on libère des adultes qui ont été mômes ensemble, l'enfance remonte à la surface.

Malgré les consignes d'Étienne, je reconnecte mon téléphone portable en douce pour consulter mes mails, et surtout prendre des nouvelles de Nicola.

– Nina ?

– Oui, me répond-elle en chuchotant.

– Je viens de recevoir un mail confidentiel du journal. Les ossements dans la voiture, ce sont ceux d'une femme… Une seule et même personne.

– Clotilde ? murmure Nina comme si elle avait peur de prononcer ce prénom.

– Trop tôt pour savoir.

– Tu crois que si c'est elle… on va retrouver des os du… bébé ?

– Pas après toutes ces années… Un embryon, c'est du cartilage, pas des os.

– C'est horrible.

– J'vous entends, souffle Étienne, j'suis pas encore mort… Si c'est elle, on retrouvera le crâne, le bassin et le fémur du fœtus. L'eau douce est moins corrosive que l'eau de mer. Et le corps a dû être protégé par la vase… Ça fait vingt-trois ans que je ne pense qu'à ça.

80

Samedi 13 août 1994

Une douleur sourde. Clotilde est coincée dans un cauchemar dont elle voudrait sortir, elle compte : *Un, deux, trois et je me réveille*.

Et toujours cette chanson de Francis Cabrel qui passe en boucle sur toutes les radios en ce moment, qui lui prend la tête même dans son sommeil.

Pas la peine d'être plus précis
Cette histoire est déjà finie
On en ferait autant
Si c'était à refaire
On est tout simplement, simplement
Un samedi soir sur la terre…

Un, deux, trois, je me réveille et j'ai dix ans. Je suis la princesse de mes parents, leur fille unique, maman a préparé un petit déjeuner dans la véranda, le ciel est bleu, notre vie ressemble à une pub où tout le monde est parfait, à commencer par moi. Je suis blonde et la fourrure de mes pantoufles mauves à paillettes me réchauffe les pieds. Je suis en CM2. Je suis amoureuse du garçon, là-bas, celui qui est assis au deuxième rang à côté de Nina Beau. Il s'appelle Étienne Beaulieu. Je mets un peu de rose sur mes joues et du brillant à lèvres pour qu'il me voie. Mais il ne regarde que ses deux amis, un ver de terre et une mistonne. Toujours collé à eux. J'attendrai. Un jour, il posera les yeux sur moi.

Un, deux, trois, je me réveille. Mes pieds. J'ai très froid. Ils sont gelés. Une couche de neige sur mon lit.

À présent, la douleur est si vive qu'elle étouffe un cri.

Clotilde ouvre les yeux. Elle y est parvenue. *Un, deux, trois et je me réveille. Finie la chanson.*

Dans la vie, la vraie, il fait encore nuit. Elle peut se rendormir avant de prendre son service à la pizzeria. Plus que quinze jours. Elle n'en peut plus de slalomer entre les tables.

Hier, pendant qu'elle servait une quatre-fromages, une reine et des lasagnes, la boniche des Beaulieu a dû trouver sa lettre dans la boîte, la ramasser et la poser sur le bureau dans la chambre d'Étienne. Pendant que la sainte famille fait bronzette dans le Sud, une bombe à retardement dans la chambre du fils. Un obus qui leur pétera à la gueule dans dix jours, lorsqu'ils rentreront.

Clotilde rit toute seule, transpire, a de plus en plus mal. C'est encore ce foutu cauchemar qui lui tord les tripes.

Elle a cru qu'elle était réveillée, mais elle est prisonnière de son sommeil.

Un, deux, trois et je me réveille.

Pourtant, elle pense tout haut : « La lettre sur le bureau d'Étienne… »

Combien de fois Étienne et elle se sont-ils retrouvés dans cette chambre, ce lit ? Combien de fois s'y est-elle rhabillée ? Ramassant ses fringues éparpillées, jetées à la va-vite avant l'amour ? Les cherchant comme le Petit Poucet ses cailloux blancs sur le chemin du retour ? Contrairement à l'enfant du conte de Perrault, Clotilde aurait voulu se perdre dans les bras du méchant loup, ne jamais rentrer chez elle.

Soulevant le jean d'Étienne posé sur son pull ou ses chaussures, combien de fois aurait-elle voulu qu'il lui dise : « Reste. »

Elle, le corps encore engourdi de plaisir, penchée en avant pour retrouver son soutien-gorge, l'observant sous le rideau de ses cheveux blonds. Lui, allongé, nu, la peau dorée, rallumant son pétard dans un geste à la fois gracieux et désinvolte. L'absence dans son beau regard, un sourire énigmatique sur les lèvres. À quoi pensait-il ? À qui ?

Il a fini par poser les yeux sur elle au lycée, après avoir traversé ses années collège sans la calculer. À peine un salut prononcé entre les dents quand il la croisait. Et puis l'entrée en terminale, deux mois passent, elle réalise qu'il la voit

enfin. S’attarde sur elle. La soirée d’anniversaire d’un pote, un 3 novembre. « Étienne sera là. »

Étienne sera là.

Il ne prend pas le temps de séduire Clotilde. La drague, il ne connaît pas. Il ne sait pas dire de jolis mots, s’en fout, s’approche d’elle et l’embrasse à pleine bouche. *Zombie* des Cranberries dans les enceintes, et tout le monde qui chante à tue-tête autour d’eux : *In your head ! In your heeaadd !*

Voilà. Son rêve de petite fille se réalise. Ils couchent ensemble le premier soir dans la chambre d’Étienne. Pourquoi attendre ? Qui a dit : « Jamais le premier soir » ? La vie est bien trop courte. Le prince a l’haleine chargée d’alcool, mais ainsi va la vie.

Les pantoufles mauves à paillettes, ça fait longtemps que Clotilde les a refourguées dans un vide-grenier. Les souvenirs, c’est comme les armoires, on finit par se débarrasser de ce qu’il y a dedans.

Clotilde a dix-sept ans, mais elle a déjà compris cela. C’est une vieille jeune fille. Elle ne se fait aucune illusion. La seule chose qui l’obsède, c’est Étienne Beaulieu. Même si au fond elle sait qu’un jour, elle finira par se désintéresser même de lui.

« C’est la première fois que je prends mon pied. »

Étienne répète toujours cette phrase à Clotilde, comme une ritournelle. Pour Clotilde, cette première fois a la saveur de l’amour.

Une autre crampe, Clotilde se tord de douleur. *Non, non, non. Ce n’est ni l’endroit ni l’heure. Ce n’est pas possible. Il est trop tôt.*

Clotilde tente de renégocier avec son sommeil. *Un, deux, trois, je me réveille.*

Elle appuie sur l’interrupteur. Du sang partout. Elle voudrait crier : « Papa ! Maman ! Au secours ! » Mais aucun son ne sort de sa bouche.

Elle se lève, va dans les toilettes. C’est terminé. Il va falloir tout recommencer de zéro. La mèche de la bombe à retardement a fait pschitt. Clotilde retire l’alèse et les draps, traverse le couloir, lessive, Javel, machine à laver à quatre-vingt-dix degrés, retourne dans la chambre.

Elle prend une douche. Elle n’a plus mal. Une envie de pousser qu’elle retient. *Pas ici.* Elle pleure. Pas parce qu’elle est en train de perdre le fœtus et Étienne Beaulieu, mais parce que ce sont ses derniers rêves qui s’en vont dans un siphon.

Touchée, coulée.

Elle enfile une vieille robe noire et moche, un truc qu'elle avait acheté il y a deux ans parce que ça faisait danseuse et qu'elle n'a jamais porté. Elle marche dans le jour qui se lève, pas un chat dans cette ville pourrie, ses pompes sont trempées par la rosée du matin. Elle fait les choses avec un automatisme qui évoque les morts-vivants du clip de Michael Jackson ou ces films pourris qu'elle n'a jamais aimés où des filles fragiles et pâles en bonnets de coton, robes longues et sabots pleurent sur leur sort tandis que leurs hommes boivent des alcools forts en se bidonnant.

Elle revoit Étienne sur la plage de Saint-Raphaël, la fille blonde allongée sur lui.

Elle n'a plus de crampes.

Clotilde s'accroupit, expulse dans un fossé, aucune douleur, elle ne regarde pas, ça ne respire pas, c'est mort. Parce que ça a décidé d'être mort, de sortir tout seul, de la lâcher, de ne pas avoir envie d'elle.

Elle n'a jamais désiré être mère. À dix-huit ans, qui le voudrait ? Elle a juste voulu retenir Étienne, cloué au pilori. Qu'il se transforme en papa poule. Que l'« heureux événement » opère un changement radical chez lui. Qu'il devienne docile et prévenant. Un gentil toutou qu'elle aurait fini par détester. Haïr même.

Clotilde se mouche dans sa robe de danseuse. *N'importe quoi, ma pauvre fille. Heureusement que ça t'arrive. Qu'est-ce que tu aurais fait d'un chiard ? Par contre, il va falloir te venger, et pas qu'un peu. Lui pourrir la vie. Sinon ce serait trop facile.*

Elle rentre chez elle, il est 7 heures. Elle s'allonge sur son matelas nu, enroulée dans un plaid.

Elle somnole jusqu'à 9 heures. En bas, elle entend la voix de ses parents, le bruit de la vaisselle qui s'entrechoque.

Il faut aller travailler. Il faut aller travailler. Il faut aller travailler.

Elle est épuisée. Elle saigne encore, le retour des règles. Le retour à la vie normale.

Elle n'a pas vu de médecin. Pas d'échographie ni de monitoring. Personne n'a jamais su. Elle a lu un bouquin sur la grossesse comme on découvre un manuel d'histoire. Quelque chose qui arrive aux autres, mais qui ne la concernait pas. « Au quatrième mois, le fœtus pèse environ deux cents grammes et mesure quinze centimètres. » Elle a calculé qu'elle était tombée enceinte mi-avril. Un

mercredi après-midi. Le jour des enfants. Pas du tout un accident comme elle l'a prétendu. Elle avait tout prévu. Percé le bout du préservatif avec l'ongle de l'index, aussi tranchant que la lame d'un canif.

Elle se souvient du jour où elle a fait un test de grossesse ; deux barres oui, une barre non. Elle a exulté, assise sur la cuvette des toilettes en découvrant le résultat. *Étienne est à moi*.

Clotilde reprend une douche, enfile une autre robe qu'elle boutonne par-devant quand elle s'aperçoit qu'elle a oublié de se bander le ventre, opération qu'elle exécute depuis environ un mois. Elle a encore le ventre arrondi d'une femme enceinte. Pourquoi ? Combien de temps ?

Ses pensées sont interrompues par sa mère qui frappe à la porte de sa chambre.

– Ma chérie, le grand-père de ton amie est mort.

Je n'ai pas d'amie, pense Clotilde. *Les filles, je les déteste. Mon fantasme, c'est d'être proxénète et de les mettre sur le trottoir pour qu'elles me rapportent un maximum de fric. La vérité c'est que je voudrais taper le carton avec d'autres mâles pendant que mes poules tapineraient. La vérité, c'est que je n'aime pas être une fille.*

– Quel grand-père ? Quelle amie, maman ?

– La petite brune… Le facteur… Pierre Beau, il s'est fait écraser… Par un camion. Le pauvre homme.

Clotilde se retient à la porte. *Ça veut dire qu'Étienne va rentrer plus tôt que prévu. Demain, il sera là. Demain, il lira ma lettre… Peut-être même… aujourd'hui !*

– C'est arrivé quand ?

– Hier après-midi.

Une heure plus tard, comme chaque matin depuis le 1er juillet, Clotilde dresse les tables, ajuste les nappes, vérifie la propreté de la vaisselle. Les premiers clients débarquent à midi pile et à 14 h 30 tout le monde a terminé de se restaurer. Pendant le déjeuner, certains clients parlent de l'accident, le facteur en charpie, le camion qu'il n'a pas vu arriver.

Clotilde a une coupure l'après-midi et reprend à 18 heures pour préparer la salle du soir. Pendant sa pause, elle s'allonge souvent sur les pelouses de la piscine municipale, mais aujourd'hui elle passe par la bibliothèque et consulte

discrètement des livres sur la grossesse. Elle finit par trouver ce qu'elle cherche : « L'utérus a besoin de temps pour retrouver sa taille initiale après une fausse couche ou un accouchement, la ceinture abdominale est déformée et la peau du ventre distendue. Il faut compter plusieurs semaines pour retrouver sa ligne. » Clotilde n'a pas du tout l'intention de retrouver sa ligne. En sortant de la bibliothèque, elle avale, sans les déguster le moins du monde, deux pâtisseries.

Elle réalise qu'elle a deux heures devant elle, elle revient dans le parc de la bibliothèque et s'allonge sur un banc situé sous un grand sapin. Il n'y a personne, les balançoires sont désertes, l'air est chaud, elle a soif. Elle ferme les yeux.

Pas la peine d'être plus précis
Cette histoire est déjà finie…

Tais-toi, la chanson.

Clotilde revoit Étienne et la fille sur la plage à Saint-Raphaël. C'était quand déjà ? Elle compte mentalement. Trois jours.

Elle se remémore le jour où le grand-père de Nina Beau a fait irruption dans la cour du collège pour la frapper. Elle, elle serait morte de honte si ses parents lui avaient fait un coup pareil. Elle aurait préféré disparaître plutôt que de retourner au bahut.

Nina, son grand-père écrasé, Étienne, forcément dévasté. Tout ce qui touche à sa « meilleure amie » le rend malade. Y avait qu'à voir son air ce jour-là, quand le vieux a dévissé la tête de sa petite-fille. Étienne en est resté comme deux ronds de flan, blanc comme un linge.

Clotilde regarde le ciel, se fait l'effet d'un sac vide, un sac dont un voleur aurait dérobé tout le contenu. Elle sent les larmes couler, ferme les yeux, se souvient de sa tête quand, en mai dernier, juste après l'amour, elle lui a dit qu'elle était enceinte. Étienne a gémi : « Oh la merde… C'est la merde. »

Pendant le service du soir, elle regarde sans cesse dans la rue pour voir s'il est là. S'il passe, s'il la regarde. Elle espère qu'il viendra la chercher, lui faire une surprise. Elle ne parvient pas à décrocher son regard des trois grandes fenêtres qui donnent sur l'extérieur. Le patron finit par lui demander si elle attend quelqu'un, Clotilde l'envoie balader.

En sortant, elle fait un détour par la rue où vivent les Beaulieu. Elle ressent un

violent choc à la poitrine lorsqu'elle voit la voiture familiale garée devant chez eux.

Ils sont rentrés.

Pas de lumière dans la chambre d'Étienne. Est-il sorti après avoir découvert sa lettre ? L'attend-il devant chez elle ? Elle fait demi-tour et longe les rues, pas très rassurée. *Et s'il cherchait à se débarrasser de moi ?*

Clotilde passe devant chez Nina en baissant la tête et pressant le pas. Pas âme qui vive. Ni à l'intérieur ni à l'extérieur.

Où peuvent bien être les Trois ? Où se cachent-ils ? Où consolent-ils Nina ?

Il est presque minuit lorsqu'elle arrive chez elle, à bout de forces. Et toujours personne en vue. Étienne a-t-il lu sa lettre ? À moins qu'il ait reconnu son écriture sur l'enveloppe, dans ce cas, comme tous les lâches, il a peut-être reporté le moment de l'ouvrir ? Peut-être même l'a-t-il jetée, déchirée sans savoir ce qu'elle contenait ?

Clotilde monte dans sa chambre la mort dans l'âme. Reste longtemps à guetter un signe, un mouvement, une présence dans la rue. Rien.

Elle ne prend pas la peine de passer par la salle de bain ni de se déshabiller, elle s'allonge sur son lit et s'endort aussitôt.

*

Dimanche 14 et lundi 15 août. Deux jours de repos. L'angoisse absolue. La Comelle est vide, écrasée de chaleur. Tous les commerces sont fermés, rideaux baissés.

Seule la piscine municipale est ouverte. Elle n'y mettra pas les pieds. Avec son gros ventre vide, elle se trahirait. Elle refuse de sortir. Reste chez elle à attendre un coup de téléphone ou une visite…

Sa mère s'inquiète, la trouve soucieuse. Tente de la faire parler, en vain. Lui propose d'aller passer ces deux jours de repos où elle le souhaite.

– Et si on réservait une chambre dans un petit hôtel du côté de Valence ? Ton père a repéré un truc sympa avec massages et piscine. C'est à deux heures de route.

– Non, mais allez-y, vous.

– On ne va pas te laisser toute seule, ma chérie.

– Si. J’en ai envie et besoin. Je vais commencer à faire du tri avant de déménager.

Elle est inscrite à la fac de Dijon, management du sport. Avec un 19,5 au bac, elle sera la meilleure de la promo.

La meilleure en connerie, oui.

Elle n’ira pas à Dijon, ni là ni ailleurs. Elle partira loin. Comme elle avait prévu de le faire au cas où Étienne les refuseraient, elle et l’enfant. À présent, il n’y a plus d’enfant. Alors même s’il pense qu’elle est enceinte, que lui reste-t-il à faire ? Son ventre finira bien par fondre comme neige au soleil et Étienne la quittera pour toujours.

Elle tourne en rond dans la maison. Plus de projets, plus d’avenir, plus d’Étienne Beaulieu.

Elle se goinfre pour ne pas perdre de poids. Avale des tranches de pain couvertes de sauce ou de pâte à tartiner.

Le téléphone sonne. Étienne, enfin ! Ce n’est qu’une copine du lycée.

– L’enterrement du grand-père de Nina Beau, c’est mercredi, tu vas y aller ?

– Oui, s’entend-elle répondre.

– Comment tu vas t’habiller ?

Quelle conne. On va pas au Club 4 ni à l’élection de Miss France. J’ai raison de penser que les filles, il faudrait toutes les mettre au pilon…

– J’sais pas.

– Y va faire chaud.

– Sûrement.

– Ça va être tellement triste…

L’autre continue à soliloquer, Clotilde ne l’écoute plus. À présent, elle en est sûre : dans trois jours, elle va le voir… L’idiote a raison au fond, comment va-t-elle s’habiller, se maquiller, se coiffer ? Il faudra tout faire pour sembler naturelle… Clotilde revient à la conversation quand l’autre lui demande :

– T’as des nouvelles d’Étienne ?

– Oui, ment Clotilde. Il me téléphone tous les jours. Il est rentré plus tôt que prévu pour consoler Nina. C’est dur pour elle.

– Ma pauvre, tu dois être mal pour eux.

– Tellement. J’te laisse, il y a quelqu’un qui frappe en bas, ça doit être Étienne.

Clotilde raccroche.

Le mardi 16 août, elle prend son service la mort dans l'âme. Le patron lui signale qu'elle a vraiment mauvaise mine.

– T'aurais dû profiter de ton repos pour prendre un peu le soleil.

Clotilde ne répond pas, plie les serviettes de table en regardant par la fenêtre, des fois qu'il viendrait. Il est rentré depuis trois jours et elle n'a aucune nouvelle.

Quel enfoiré. Paraît qu'il n'y a qu'un pas entre l'amour et la haine. Tu m'étonnes. Un pas minuscule.

La journée s'étire, les clients sont chiants, elle a envie de tout envoyer balader. Avant de partir, Clotilde prévient :

– Demain, j'pourrai pas venir, j'ai un enterrement.

– Ah, le pauvre facteur… mais ça va pas durer toute la journée cet enterrement.

– Pour moi, si.

Son patron grimace, d'un air de dire : « Et comment je fais, moi ? » Mais il n'insiste pas, il n'a jamais eu de serveuse aussi débrouillarde. Bien en salle, bien en caisse, bien avec la clientèle. S'il devait la noter, en dépit de ses étranges sautes d'humeur, Clotilde Marais aurait tout bon. Si ça ne tenait qu'à lui, il la garderait à l'année, mais il ne se fait pas d'illusions, la gosse resterait pas chez lui. Même avec un salaire au-dessus du smic, des tickets-restaurant et une prime de fin d'année, elle a autre chose à faire que de servir des pizzas toute la sainte journée.

Après son service, Clotilde rentre directement chez elle en espérant *le* croiser.

Elle ne saigne plus. Elle défait son bandage et s'observe de profil dans un miroir, son ventre n'a pas bougé. Comme Clotilde est fine, il ressort d'autant plus.

Trois jours qu'elle l'a perdu. Une fille ou un garçon ? Qu'est-ce que ça peut faire maintenant ?

Elle se fait un masque à l'argile et hydrate son visage. Passe du khôl noir au bord de ses yeux. Comme ça, demain matin, leur bleu ressortira sans qu'elle ait l'air maquillée.

Elle se couche en passant et repassant mentalement ce qu'elle devra faire au réveil. Se laver les cheveux avec son shampoing aux œufs, les sécher légèrement en appliquant un baume sur les pointes. Recourber ses cils, anticerne, une touche

de blush, du brillant à lèvres légèrement irisé, l'estomper avec un mouchoir en papier. Se crémer le corps, se vaporiser un léger parfum sur les tempes et les poignets. Enfiler un tee-shirt en coton gris, le pantalon qui va avec, décontracté, chic et discret, et ses sandales noires à lanières. Bien penser à regarder si sa pédicure est parfaite. Rien de plus tue-l'amour que la corne sous les pieds.

Tue-l'amour.

Elle répète à voix haute, pour elle-même : « Tue-l'amour. »

Que fait Étienne ? Où est-il ? À quoi pense-t-il ? A-t-il fini par ouvrir cette satanée lettre ? Quand l'a-t-il reçue ?

Se venger. Et trouver comment. Vite, très vite. Avant qu'il sache qu'elle n'est plus enceinte.

*

Quand Clotilde arrive sur le parvis de l'église le 17 août, il y a déjà beaucoup de monde. Elle est soulagée d'entrer dans l'église, au frais. Elle se recoiffe discrètement, tente de trouver une place le long de l'allée centrale pour les voir arriver. Elle pousse presque une grosse dame pour s'immiscer. Elle attend depuis une quinzaine de minutes, observant ou saluant des gens, quand tout le monde se met debout. Les orgues, le cercueil, Nina, Étienne et Adrien derrière. Main dans la main. Comme trois orphelins suivant un parent. À cet instant, Clotilde sent son cœur se fendre en réalisant combien ils s'aiment. Elle n'a jamais eu cette place dans le cœur d'Étienne. Même le ver de terre est plus important à ses yeux.

On dirait que Nina a rétréci, rabougrie par le chagrin. Adrien est toujours aussi insipide. Quant à Étienne, les cheveux blondis par le soleil, le bronzage parfait, la peine qui lui donne cet air grave le rend encore plus beau qu'il est permis de l'être. Lui, contrairement à Nina, semble avoir encore grandi.

Étienne ne la voit pas, avance la tête haute. Les trois sont suivis par les familles Beaulieu et Damamme ainsi que par la mère d'Adrien, chez qui tout le monde a fêté le bac il y a un peu plus d'un mois. Quand tous étaient encore insouciants. Sauf elle, Clotilde. Parce qu'elle était enceinte et la seule à le savoir.

De toute la cérémonie, Étienne ne bouge pas. Posant de temps en temps son regard rempli de tristesse sur Nina. Clotilde le voit de trois quarts. Elle voudrait le toucher et lui dire : « Viens, on se casse d'ici. »

Sur le parvis à la fin de la messe, tandis que des inconnus s'approchent de Nina pour l'embrasser, Clotilde sent quelqu'un lui saisir le bras. C'est comme dans un rêve. Elle ne réalise pas.

– Salut, tu passes chez moi après le cimetière ? Ma mère fait un pot pour les proches.

Clotilde fait un signe de la tête pour lui signifier qu'elle viendra. Étienne est déjà retourné près de Nina.

L'espoir renaît. S'il lui demande de passer chez lui, c'est que rien n'est fini. Peut-être a-t-il l'intention de reprendre leur histoire là où ils l'ont laissée avant les vacances ? Peut-être qu'au fond cette blonde allongée sur lui à Saint-Raphaël, ce n'était rien du tout ? Il est comme ça, Étienne, ancré dans le présent.

Gonflée d'espoir, elle se retient pour ne pas éclater de rire devant tout le monde. Elle a juste le temps de voir les Trois pénétrer à l'arrière de la voiture des Beaulieu, qui démarre et part pour suivre le corbillard.

Elle se retourne, n'a pas envie de discuter avec ceux qui ne vont pas au cimetière mais restent prostrés devant le cahier de condoléances, un stylo à la main. Elle jette un coup d'œil sur les mots alignés les uns à côté des autres et c'est en lisant : « Nous partageons votre peine, nos sincères condoléances, nous n'oublierons jamais le sourire de notre collègue », que Clotilde réalise qu'elle doit récupérer sa lettre. Étienne ne l'a peut-être pas encore ouverte. Et elle a du temps devant elle.

Elle marche jusqu'à la maison des Beaulieu. Si un pot est organisé après la cérémonie, il y a forcément quelqu'un qui s'occupe des préparatifs. *La boniche, comment elle s'appelle déjà ? Madame… madame… ? Mais si, allez, fais un effort, tu la croisais à chaque fois en arrivant et en repartant de chez Étienne… Un nom bizarre. Un nom de sentiment. De ressentiment. Madame Rancœur ! Mais oui, bien sûr*.

Clotilde frappe à la porte, c'est étrange de revenir là. Elle n'y a pas mis les pieds depuis le début des vacances. Après le supposé avortement, ils s'étaient tous deux mis à leurs révisions et l'amour l'après-midi s'était espacé, jusqu'à disparaître. Le soir où ils ont fêté le bac chez la mère d'Adrien puis au lac de la Forêt, elle a dormi chez lui. Étienne l'a prise vite fait, trop ivre pour s'attarder et s'apercevoir que son ventre et ses seins s'étaient encore arrondis.

Elle attend quelques minutes et, comme personne ne lui ouvre, elle entre. Elle

entend du bruit au loin, la porte du séjour donnant sur le jardin est ouverte. Clotilde en profite pour monter l'escalier qui se trouve face à elle sans croiser âme qui vive puis s'enferme dans la chambre. Si quelqu'un lui demande ce qu'elle fait là, elle répondra que c'est Étienne qui lui a dit de venir et de l'attendre « comme d'habitude ».

Elle commence à chercher sa lettre. Rien en évidence. Elle ouvre les tiroirs du bureau, feuillette quelques *Rock & Folk*, un Larousse, fouille ses étagères, pas la moindre enveloppe. Elle regarde dans la corbeille à papier : que des mégots et un vieux magazine télé. Dans l'armoire, des vêtements sur cintres et du linge plié.

Elle s'assied sur le lit et réfléchit. Son attention est alors attirée par le sac à dos d'Étienne, accroché à la fenêtre, derrière le rideau. Des graffitis partout. De la seconde à la terminale, les élèves des classes successives ont inscrit tout et n'importe quoi au stylo bille sur le tissu. Deux badges, un de Nirvana, l'autre de Pearl Jam. Elle reconnaît une phrase parmi d'autres qu'elle a inscrite au feutre noir sous une des lanières : PLUS QU'HIER ET MOINS QUE DEMAIN.

Elle ouvre le sac et découvre des cours recopiés à la va-vite sur des feuilles doubles, une écriture de cochon, un manuel de travaux pratiques, un *Best* avec les Velvet en couverture. Mais aucune lettre. Elle finit par sortir l'agenda 1993-1994 sur lequel Étienne a dessiné des bonshommes en tout genre lorsqu'il s'emmerdait en cours, plutôt qu'inscrire son emploi du temps ou les dates de ses devoirs à rendre. Il se fichait éperdument de son planning, il lui suffisait de suivre Nina Beau ou Adrien l'asticot à la trace pour passer de classe en classe.

Clotilde feuillette l'agenda page après page, elle découvre un ticket de concert du groupe Indochine daté du 29 avril 1994. Elle se souvient qu'Étienne a souhaité s'y rendre avec les deux autres, sans elle.

Où est cette foutue lettre ? Et pourquoi l'a-t-elle envoyée ? Elle se mettrait des gifles. Et s'il ne l'avait pas reçue ? Et si c'était le bordel à la poste avec la mort du facteur ?

« Débarrassé ! »

Le regard de Clotilde s'attarde sur ce mot griffonné par Étienne le 25 mai 1994. Elle met quelques secondes à réaliser. Elle ne saurait dire si c'est le mot « débarrassé » qui la choque le plus ou le point d'exclamation.

Non, ce qui la bouleverse, c'est la date à laquelle il a écrit ça. Le 25 mai correspond au jour où Étienne l'a déposée devant le hall de l'hôpital d'Autun.

Comment a-t-il osé ?

Et sans fautes d'orthographe avec ça. Lui qui en fait tellement.

Ce gros connard de merde est définitivement un enfoiré.

Tant mieux s'il a reçu sa lettre, toute façon elle s'en fout. Son sang ne fait qu'un tour. Elle jette l'agenda dans la corbeille, ressort de la chambre en trombe et se retrouve nez à nez avec madame Rancœur.

– Oh, Clotilde, comment ça va ?

– Ça va.

– Tu attends Étienne ?

– Oui.

– Je ne t'ai pas entendue arriver… Je t'ai vue l'autre jour à la pizzeria… Ça se passe bien ?

– Oui.

– Si ce n'est pas malheureux, ce pauvre facteur… Et la petite, qu'est-ce qu'elle va devenir ? Heureusement que madame Beaulieu s'occupe de tout. Au fond, c'est très bien qu'Étienne emmène Nina avec lui à Paris. Elle passera à autre chose.

– …

– Il fait trop chaud dehors, tu peux m'aider à porter la table de jardin dans la salle ?

– Oui.

– Ça tombe bien que tu sois là, j'ai pris du retard… Tu vas me donner un coup de main avant que tout le monde arrive.

Pendant qu'elle aide aux derniers préparatifs, Clotilde revoit ce « Débarrassé ! » inscrit le 25 mai. Le mot ne la lâche pas. Elle crève d'envie de monter dans la salle de bain pour piquer des médocs dans la pharmacie familiale et concocter un cocktail mortel qu'elle verserait dans le verre d'Étienne. Elle a à peine fini de disposer des coupes de fruits et des rafraîchissements qu'il est là. Elle devine son parfum avant même d'entendre sa voix. C'est cela avoir quelqu'un dans la peau, c'est anticiper sa présence.

– On se voit ce soir ? lui glisse-t-il à l'oreille.

Débarrassé, pense Clotilde.

– Où ? demande-t-elle.

– J'sais pas, dans un coin tranquille.

– D’accord.

Clotilde va voir Nina. Lui souffle : « Je suis désolée pour toi. » Nina répond : « Merci, c’est gentil. »

Clotilde n’en pense pas un mot. Nina, elle, ne pense plus, elle parle comme un robot.

Clotilde prend place sur le canapé à côté d’Étienne et sa « meilleure amie ». Elle ne sait pas quoi faire de ses mains quand Étienne tient celle de Nina. Elle cherche son regard, mais il fixe le mur devant lui.

Une heure passe, Clotilde finit par se lever.

Elle propose à Étienne de le retrouver au lac à 21 heures, à l’endroit habituel, sous leur arbre. Il répond : « Ok, à toute. »

Et puis plus rien.

La rue devant la maison des Beaulieu. Les trottoirs brûlants. Elle rentre chez elle, seule.

Dans quinze jours Étienne et Nina vivront à Paris. Et elle ? Que deviendra-t-elle ?

A-t-elle envie de vivre ou de mourir ?

Pourquoi Étienne lui a-t-il proposé de le retrouver ce soir ? Il veut sans doute la quitter proprement.

Débarrassé.

*

Elle ressort vers 19 h 30. Elle s’est changée, porte une robe-chemise facile à retirer, noire à pois blancs, avec des boutons en forme de coccinelle devant.

Coccinelle demoiselle
Bête à bon Dieu
Coccinelle demoiselle
Vole vers les cieux…

Elle a une heure de marche pour se rendre au lac. Vivement qu’elle ait le permis. Elle n’a jamais eu l’autorisation d’avoir une mobylette ou un scooter, trop dangereux d’après ses parents.

Pas aussi dangereux qu’aimer Étienne.

Elle traverse La Comelle, passe devant l'église, emprunte la dernière zone pavillonnaire qui donne sur une route de campagne. Une voiture qui arrive en sens inverse ralentit et s'arrête à sa hauteur. Elle ne reconnaît pas tout de suite le conducteur qui baisse sa vitre.

– Je peux te déposer ?

C'est le fils Damamme. Il était à l'enterrement ce matin et chez les Beaulieu cet après-midi. Ça se voit qu'il en pince pour Nina Beau. Clotilde est surprise de ne pas le voir au volant de sa voiture de sport et de le trouver là, sur ce chemin paumé. Pas le genre de type à fréquenter les zonards de La Comelle.

Il ne la laisse pas répondre et fait demi-tour. Clotilde hésite puis monte sur le siège passager.

– Tu vas au lac ? lui demande-t-il.

– Oui.

– C'est pas vraiment un lac, plutôt une décharge, non ? ironise-t-il.

– Ça dépend.

– Ça dépend de quoi ?

– Y a des endroits qui sont propres.

– Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

– J'ai rendez-vous. Avec Étienne.

– Ah. Ça fait longtemps que tu sors avec lui ?

– Neuf mois. Et toi ? Tu sors avec Nina ?

– Plus ou moins.

– Plus ? Ou moins ?

– Avec la mort de son grand-père, moins. Et puis ils vont partir. Ton mec va l'embarquer à Paris.

– Tu as l'air triste.

– Toi aussi. On est à égalité.

– Y a pas de place pour nous dans leur histoire. Ils sont trois. Ils seront toujours trois… Si t'aimes pas le lac, tu arrives d'où comme ça ? demande Clotilde.

– J'ai suivi Étienne sur sa moto.

– Pourquoi tu l'as suivi ?

– Envie de le buter.

– Tu déconnes, là.

– Oui. Et non. Tu n’aimerais pas le buter, toi ?

– Si. Parfois, avoue-t-elle.

– Tu vois, il fait du mal à tout le monde.

– Pourquoi il te fait du mal à toi ?

– Nina.

– Mais y a rien entre Nina et Étienne ! s’exclame Clotilde.

– Ce que tu peux être naïve… Je te laisse là ?

Emmanuel Damamme dépose Clotilde Marais au bord du chemin, juste à côté de la moto d’Étienne, et repart aussitôt.

Étienne est allongé sur le dos, sous leur arbre. Un arbre repère dont l’écorce est gravée d’initiales et de cœurs. Pas les leurs. Trop ringard. Des herbes hautes le dissimulent à moitié. Elle devine ses cheveux et son tee-shirt. Il ne bouge pas. Soudain elle se demande si Damamme ne lui a pas fait de mal. Ce type est tellement bizarre, il vient quand même de lui dire qu’il l’avait suivi pour le buter.

Clotilde s’approche prudemment d’Étienne, elle ressent une forte appréhension, pas celle qu’elle imaginait en venant ici. Immobile, Étienne a les yeux fermés, près de lui un paquet de biscuits apéritif et une bouteille de whisky entamés. Quand il ouvre les yeux, elle marque un temps d’arrêt. Elle s’allonge sur lui pour l’embrasser, ne peut s’empêcher de revoir la blonde de Saint-Raphaël, a envie de lui arracher la langue, mais ça, ce sera pour plus tard. D’abord, il faut jouer, pas s’amuser, jouer.

Elle pose la question qui lui brûle les lèvres :

– Tu n’as pas reçu ma lettre ?

– Quelle lettre ?

Elle voit tout de suite qu’il ne ment pas.

Étienne la dévisage, ce qu’elle lit dans ses yeux lui déplaît. Il n’a pas le regard d’un garçon amoureux, mais embarrassé.

Débarrassé.

Elle lui dit qu’elle veut se baigner, avec cette chaleur… Elle revient au grand-père de Nina. Et plus elle parle, plus Étienne la regarde durement. Elle sent qu’il va partir, lui échapper. Alors elle emploie les grands moyens, elle le caresse là où il faut, là où elle sait. Il réagit aussitôt. Une victoire peu glorieuse. Étienne est un garçon facile. Difficile à garder, mais facile à contenter.

Ils remontent sur la moto, s’enfoncent dans la forêt, s’éloignent des regards.

Ils se déshabillent en même temps, lui rapidement, elle lentement, il faut ménager l'effet de surprise.

Il plonge, s'éloigne du bord, nage loin, pivote parfois pour l'observer. Elle lui tourne le dos, défait son bandage, pense : *Et si on se noyait, là, tous les deux ? Comme dans une tragédie grecque. Mourir avec lui, ce serait la plus belle fin qui soit…* Elle imagine déjà les titres : « Tragique accident, deux amoureux perdent la vie. »

Ils seraient inhumés ensemble. On graverait leurs deux noms côte à côte pour l'éternité, comme Roméo et Juliette. « Ici reposent Étienne Beaulieu et Clotilde Marais. 1976-1994. »

Mais comment attirer Étienne sous les flots ? Il est bien plus fort qu'elle. Il faudrait qu'il soit drogué ou ivre mort.

Elle le guette de loin et attend qu'il ait la tête sous l'eau pour sauter à son tour. Elle nage vers lui en riant trop fort, elle en a conscience, mais ne peut retenir des hoquets nerveux en imaginant la tête qu'il va faire lorsqu'il découvrira son ventre.

Elle le rejoint au milieu du lac en pensant qu'il va peut-être la faire disparaître, la noyer pour se *débarrasser* d'elle – une fois pour toutes cette fois. À part Nina et le fils Damamme, personne ne sait qu'ils sont ensemble ce soir.

Tant mieux, qu'on en finisse.

– J'ai une surprise, lui souffle-t-elle.

Clotilde plonge sous l'eau, fait quelques brasses et remonte à la surface pour faire la planche. *Le résultat doit être spectaculaire*, pense-t-elle en gonflant le ventre au maximum.

Elle voit Étienne changer de couleur en fixant son abdomen. Elle le voit se repasser à toute vitesse la journée du 25 mai et réaliser qu'il s'est fait berner, qu'il est trop con, qu'il aurait dû s'en douter.

Il est incapable de prononcer le moindre mot tandis qu'elle fait semblant de jubiler en le défiant du regard, un sourire narquois aux lèvres. Elle espère qu'il va se jeter sur elle, lui appuyer sur la tête, la désintégrer. Elle échafaude une deuxième hypothèse, la plus terrible : *Il me tue et finit sa vie en prison. La plus belle des vengeances.*

Mais rien ne se passe jamais comme on l'imagine. Il disparaît sous l'eau. Elle a peur. Elle l'appelle. Hurle son nom et, lorsqu'il réapparaît, il est déjà proche de

la berge.

Le lâche, une fois de plus il prend la fuite.

Elle convoque toutes ses forces pour le rattraper en crawl – 19,5 au bac en sport, option natation.

En quelques secondes, elle lui saisit les chevilles pour qu'il ne parvienne pas à sortir. Elle repense aux mots de Damamme : « Tu n'aimerais pas le buter, toi ? »

Mais Étienne est beaucoup trop fort pour elle. Il se débat et sort de l'eau en bondissant comme s'il avait le diable aux trousses.

Elle s'accroche à une racine et remonte à son tour. Il n'y a plus que mépris dans le regard d'Étienne. D'ailleurs, il ne fixe plus son ventre, mais la fixe elle, dans les yeux, avec une haine qui le défigure.

Clotilde a perdu.

Elle éclate en sanglots :

– T'inquiète, je ne te demanderai rien. Personne ne sait, même pas mes parents.

Elle saisit son sac et lui montre l'argent de son plan épargne.

– Regarde, j'ai plein de pognon, je vais partir.

– Partir où ? demande-t-il.

– J'sais pas encore… Ce soir, ce rendez-vous tous les deux, c'était pour me larguer, non ?

Elle perd les pédales, le saoule. Il n'en peut plus d'elle. Il la déteste. Si elle continue à geindre, il va s'en aller et elle ne le reverra plus jamais. Il faut qu'elle se calme, qu'elle trouve un moyen de le retenir. Quitte à l'assommer avec une pierre. Elle est à deux doigts de lui avouer la vérité, qu'elle a perdu le fœtus, que la nature a fait le boulot pour lui.

– Putain, mais j'ai même pas dix-huit piges… Pourquoi t'as fait ça ? gémit Étienne après avoir bu de grandes rasades de whisky.

– J'ai pas eu le courage de me faire avorter.

– Je te crois pas, Clotilde. Dis que t'as voulu me coincer. Mais ne me fais pas avaler tes conneries de courage.

Elle se rhabille très rapidement. Son ventre, dans l'eau, ça passe, mais maintenant, elle a peur, elle se sent vide.

Le cul dans l'herbe, il se roule un pétard. Ses mains tremblent.

Elle s'assied près de lui.

– Quand nos parents vont l'apprendre, ils vont péter les plombs… Les tiens comme les miens, dit-il en mouillant les feuilles du bout de la langue.

– Je vais partir avant qu'ils sachent, le rassure-t-elle.

– Mais où tu veux partir, nom de Dieu ?

Elle sourit.

– Je me suis toujours débrouillée.

– Je ne veux pas de gosse. J'en ai jamais voulu. J'en voudrai jamais. Tu m'as volé. C'est dégueulasse.

– Et toi, t'es pas dégueulasse de vouloir me quitter ?

Il ferme les yeux. Elle sent, sait qu'elle l'exaspère. Elle aimerait faire l'amour une dernière fois. Gagner du temps. À présent, elle se fiche de mourir ou de vivre. La seule chose qui lui importe, c'est de le toucher. Le regarder jouir. Elle possède ce don que n'ont pas les autres. Avec elle, il prend son pied. Elle sait le faire décoller. Il est allongé, elle promène une main agile sur son corps, il la repousse, une fois, deux fois, et finit par se laisser faire. Elle le caresse longtemps, observe son sexe en érection, le manipule, il gémit de plus en plus fort, sa respiration s'agite, il jouit dans les mains de Clotilde. Ses paupières restent closes, il ne dit plus rien, son pétard éteint posé à côté de la bouteille presque vide.

C'est la fin de la fin du monde, pense-t-elle. Il ne l'a même pas regardée. Elle le dégoûte. Son corps déformé par la grossesse le révulse. Il a dix-sept ans, il veut des minettes, pas une bonbonne.

Elle regarde Étienne s'assoupir. Son haleine pue l'alcool. Des miettes de gâteau au bord des lèvres. Il la dégoûte à son tour.

Il fait toujours chaud mais elle a soudain froid. Elle veut rentrer chez elle, retrouver sa chambre. *Non, pas ma chambre. Pas ma douche. Pas le siphon.* Elle ne veut plus jamais voir ses parents ni personne.

Elle se rhabille, elle a de la boue séchée sur les pieds et le long des jambes. *Je suis sale.*

Elle marche dans la forêt pour retrouver la route de terre qui mène à La Comelle. Elle se repère aux lumières sur la ligne d'horizon. Environ dix minutes à marcher sous les arbres, le bruit de ses pas sur les feuilles. Très loin, sur une autre berge, des voix et de la musique techno.

Une fois qu'elle aura retrouvé le chemin, il lui restera deux kilomètres à faire

avant les premières habitations.

Un kilomètre à pied, ça use, ça use, un kilomètre à pied… Pas la peine d'être plus précis, cette histoire est déjà finie…

Elle ne reverra pas Étienne. Dans quelques années peut-être, ils se croiseront par hasard dans les allées du supermarché, ou devant le bar-tabac de La Comelle, ils se diront : « Salut. – Tiens, salut. Je te présente mon mari. – Bonjour, enchanté, ma femme… Tu vas bien ? Qu'est-ce que tu deviens ?… À plus. »

C'est fini. *Fini*, pense-t-elle en arrivant sur le chemin de terre.

Elle enjambe le fossé qui sépare la route de la forêt. Elle entend une voiture derrière elle. Une voiture qui arrive du lac. Le fils Damamme ? Si ça se trouve, il les a suivis. Les a peut-être vus dans l'eau, et après, quand elle… Tout s'obscurcit dans son esprit.

Troisième hypothèse. On la retrouve morte, écrasée par une voiture : banal accident de la route ou suicide ? Elle gâche la vie d'Étienne Beaulieu, il culpabilise. *Tu parles, il s'en remettra très vite.*

Clotilde ressent une immense fatigue.

On en ferait autant
Si c'était à refaire
On est tout simplement, simplement
Un samedi soir sur la Terre…
Il arrive, elle le voit, elle le veut
Et ses yeux font le reste
Elle s'arrange pour mettre du feu
Dans chacun de ses gestes…

Maudite chanson… On est quel jour déjà ? Mercredi. Ah oui, le jour des enfants. Comme quand je suis tombée enceinte…

La voiture qui soulève un nuage de poussière va bientôt arriver à sa hauteur, Clotilde se retourne tout en marchant à vive allure, elle évalue la distance, ne distingue pas le conducteur qui accélère tout à coup.

Cinq mètres, quatre mètres, trois mètres, deux mètres, elle prend son élan.

81

2 janvier 2003

On frappe à la porte de son studio. Deux chiens aboient.

Trois coups secs. Jamais Lili ne fait cela. Elle sait que Nina vit dans la peur, s'il y a une urgence ou une information à passer, elle s'annonce en braillant : « C'est Lili ! »

Qui vient de pénétrer dans le refuge ? À 9 heures, il est fermé au public. Quant aux employés, ils ne semblent toujours pas se douter que quelqu'un se cache dans ce cabanon.

Nina n'ose pas bouger. Elle est encore allongée dans son lit, groggy sous l'effet des antidouleurs qu'on lui a prescrits la veille à l'hôpital. Elle remonte le drap jusqu'au menton. On frappe à nouveau. Puis encore.

Elle serre les poings et crie, mal assurée :

– Qui est là ?

– C'est moi.

Nina reconnaît la voix, se calme, respire mieux.

Elle se lève, enfile un long pull, grimace de douleur à cause de la morsure. Le chien a eu peur quand elle s'est approchée de lui, Nina est mieux placée que personne pour savoir ce que la peur peut provoquer.

Elle passe une main dans ses cheveux et ouvre la porte.

L'immense silhouette d'Étienne dans l'encadrement. Son parfum. Nina a envie de se jeter dans ses bras, mais ne fait rien. La dernière fois qu'elle l'a vu, il

était en colère et l’a plantée au milieu d’une brasserie à Lyon.

Ils ne s’embrassent pas. Il entre. Observe la pièce, s’attarde sur l’établi où sont posés pinceaux, colle, papiers, tubes de peinture, fil de fer, perles, mosaïques… Une lampe de chevet dont le pied vient d’être repeint sèche au milieu.

– C’est ma contribution, dit Nina comme pour justifier cet étrange capharnaüm. Je fabrique des choses pour le refuge… Comment tu m’as retrouvée ?

– Un indic.

– Mais encore ?

– L’hôpital…

Étienne regarde le bandage qui entoure la cheville de Nina. Elle porte un long pull, ses jambes sont nues. Il la retrouve comme il l’a connue, mince, les bras et les poignets fins. Son corps et son visage ont retrouvé leur grâce. Mais elle vit dans un taudis, au milieu des clébards. Cet endroit, c’est presque la misère. Il n’ose pas le lui dire. Si elle n’avait pas ce bandage autour de la cheville, elle aurait presque l’air de rentrer de vacances. Elle semble tellement plus sereine que la dernière fois qu’il l’a vue. Quand elle vivait dans son espèce de forteresse avec l’autre barjot…

– Tu n’es jamais partie de La Comelle en fait, finit-il par dire comme pour lui-même. Tu vis là-dedans depuis… deux ans ?

– Deux ans et deux mois.

– C’est dingue.

– J’ai peur qu’il me retrouve, avoue Nina.

– Damamme ?

– Oui.

– Je vais m’en occuper.

Nina change de visage, se tend, panique.

– Personne ne peut s’occuper des fous. Pas même la police. Ne va jamais le voir. Il saurait te faire avouer où je suis… Tu me le jures ?

– Ouais, répond Étienne à contrecœur.

– Merci, dit-elle en joignant les mains.

Elle se dirige vers sa bouilloire, attrape deux tasses et sachets de thé. Étienne n’ose pas dire qu’il n’en veut pas.

– Tu as des nouvelles d’Adrien ? demande-t-elle.

Elle voit passer un soupçon de jalousie dans le regard d'Étienne. Il vient à peine de débarquer et elle lui parle déjà de l'*autre*.

– Il paraît qu'il a tout quitté sur un coup de tête. Paris, ses pièces de théâtre, la grande vie. D'après Louise, il voyage. Des fois, elle prend un avion pour aller le voir… Tu sais, ils ont toujours été chelous… peuvent pas se marier et faire des gosses comme tout le monde ?

– Pourquoi tu es venu ici, Étienne ?

– Pour te voir. La dernière fois, j'ai perdu les pédales à cause de la lettre de Clotilde… Je m'en suis voulu… Parce que après tu es partie… et je t'ai laissée tomber alors que tu n'allais pas bien… Comment tu gagnes ta vie ?

– Je ne la gagne pas.

Étienne dévisage Nina, incrédule.

– Je coûte pas bien cher… J'ai voulu vendre mes bijoux de famille, mais Lili n'a pas voulu. Lili, c'est la directrice du refuge. C'est mon amie. Elle m'a sauvée. Elle m'achète deux, trois fringues par an pendant les soldes, du dentifrice et du savon, de l'aspirine si j'ai mal à la tête. Je lave mon linge chez elle. Elle a un jardin potager, je me sers quand je veux. Elle fait des bocaux de légumes et des gâteaux maison. En échange, je l'aide à tout gérer ici et je fabrique plein de choses qu'on vend aux journées portes ouvertes.

– Mais tu comptes rester longtemps ici ?

– Je ne sais pas.

– Mais, Nina, c'est pas une vie !

– C'est la mienne.

– Tu vis comme un repris de justice ! Mais t'as rien fait de mal !

– Si, j'ai fait quelque chose de mal en épousant Emmanuel Damamme.

– Tu avais dix-huit ans ! Tu venais de perdre ton grand-père.

Nina tend une tasse de thé à Étienne et regarde à l'extérieur, perdue dans ses pensées.

– Tu peux demander à Marie-Laure de monter au cimetière s'il te plaît ? Je ne peux plus aller voir papy, j'aimerais qu'elle aille vérifier que tout va bien… mette des fleurs de temps en temps… Par contre, tu ne m'as pas vue. Tu ne sais pas où je suis.

– Nina, tu ne peux pas rester dans cette situation.

– Cette situation, elle me convient. Je suis bien ici… Étienne, je te connais

suffisamment pour savoir ce que tu penses de cet endroit, le dégoût dans tes yeux quand tu regardes les murs, les joints, la fenêtre pourrie, mais si tu savais comme je suis bien. C'est sûr que j'adorerais me promener en ville librement et boire un café en terrasse, mais je ne me sens pas encore prête. Je sais qu'Emmanuel me cherche, je le sens. C'est irrationnel, tu dois me prendre pour une folle, mais tant que Lili sera près de moi, je me sentirai en sécurité.

– Ta Lili, elle s'appelle Éliane Folon… Tu sais que c'est une ancienne pute ?

– …

– Elle a même fait de la taule et…

– J'aimerais que tu t'en ailles, Étienne.

– Ne le prends pas mal, Nina, mais avoue que tu as le don de t'entourer de gens bizarres.

– Si, je le prends mal. Tu es venu ici pour soulager ta conscience ? Comme tu le constates, je vais bien, tu peux retourner à Lyon. Ne salis pas la seule personne qui m'a tendu la main sans rien attendre en retour.

– Jusqu'au jour où elle te mettra sur un trottoir ?

– Va-t'en, Étienne.

– Comme tu veux.

– Je le veux. Merci pour ta visite.

– T'es toujours aussi chiante.

– Je fais ce que je peux.

Nina regrette. Elle a envie de le retenir. Qu'il se rasseoie. Que cette conversation reprenne de zéro. Étienne est sûrement venu lui proposer une solution. Sa démarche part sans doute d'un bon sentiment. Il faut qu'elle le convainque en douceur qu'elle ne s'en ira pas d'ici.

– J'ai rencontré quelqu'un, lui dit-il, sur le pas de la porte.

– Heureuse pour toi.

– Tu peux m'appeler quand tu veux… J'ai pas changé de numéro…

– Je n'active plus mon téléphone.

Ils se dévisagent une dernière fois. Nina pose une main sur la joue d'Étienne, il la saisit et embrasse ses doigts.

*

Étienne longe les chenils. À l'aide d'un jet d'eau, deux jeunes gens nettoient les sols, une promeneuse attache un bâtard type colley et se dirige vers l'extérieur, Étienne lit la fiche du chien accrochée à la grille : DEBBY : RACE X BERGER, FEMELLE, STÉRILISÉE. NÉE EN 1999, AU REFUGE DEPUIS 2001. Deux autres chiens aboient en remuant la queue.

Quand il passe devant le bureau situé juste avant la sortie, Lili l'interpelle :

– Vous avez vu Nina ?

– Oui.

– Elle vous a dit qu'elle avait peur ?

– Oui.

– Vous êtes son ami Étienne ?

– Oui.

– C'est vous le flic ?

– Ouais.

– Vous allez faire quelque chose pour arrêter ce cinglé ?

– Non.

– Qu'est-ce que vous attendez ? Qu'il vienne la tuer ?

– J'ai pas d'ordres à recevoir de vous. Je sais qui vous êtes. Ce que vous avez fait.

– Ce que j'ai fait ne regarde que moi, jeune homme.

Étienne regrette aussitôt d'avoir prononcé des mots inappropriés. C'est à lui qu'il en veut, pas à cette pauvre bonne femme.

– Excusez-moi.

– Pardon accordé.

– …

– C'est une bonne petite. Quand je l'ai rencontrée, elle avait l'air d'une misérable créature. Restez pas planté là, entrez boire un café avant de partir.

Étienne la suit. Prend place dans un fauteuil déglingué en face de Lili. Elle enlève des papiers et pose deux tasses fumantes sur son bureau. Éliane Folon porte un pantalon en nylon vert et un long pull à pompons jaunes et roses. Elle a ramené ses cheveux en un chignon improbable coincé dans une grosse pince noire.

– Vous avez vu mon casier ? demande-t-elle.

– Ouais. Tentative d'homicide.

– Une sombre ordure.

– Je ne suis pas juge.

– Si, vous l'êtes, jeune homme. Vous venez de me balancer à la figure que vous saviez ce que j'avais fait sur le ton d'un procureur…

– …

– Mais c'est pardonné, je vous l'ai dit.

– Comment vous vous êtes retrouvée ici ? demande Étienne.

– Je suis sortie y a dix ans. Mon conseiller pénitentiaire m'a trouvé du boulot à La Comelle. Comme femme de ménage à l'usine Magellan. Et à cause d'une histoire de chien maltraité, j'ai rencontré l'ancienne directrice du refuge, que j'ai remplacée. En gros, les chiens m'ont sauvé la vie. Alors maintenant, c'est moi qui les sauve.

– Pourquoi aidez-vous Nina ?

– Elle ressemble à une petite que j'ai connue dans mon ancienne vie. Celle-là, elle est restée sur le carreau… Quand j'ai voulu intervenir, son mac l'avait fait disparaître. Vous savez, j'ai le flair pour lire la peur dans le regard des filles, et Nina, elle en faisait partie.

Étienne serre les poings. Il réalise qu'il a été en dessous de tout. Un ami de façade.

– C'est qui, le type que vous avez voulu buter ?

– Mon amoureux.

Étienne est surpris par la réponse de Lili. Il pensait qu'elle dirait « mon proxo » ou « mon jules ». Elle éclate de rire.

– La tête que vous faites ! Je blague. Un sale type, je vous dis. Un matin, à cause d'un méchant mot et d'une gifle de trop, je l'ai saigné. Il s'en est remis. Je lui ai laissé une belle cicatrice. Après, le temps en a fait son affaire, il a pris une balle perdue. Mauvais endroit au mauvais moment, me direz-vous, moi je pense que le bon Dieu a choisi le bon endroit et le bon moment pour le pousser vers la sortie.

82

29 décembre 2017

Les genoux repliés sous le menton, nous sommes tous trois assis côte à côte au soleil, sur le plancher d'un ferry qui nous emmène à Palerme. Étienne à gauche, Nina au milieu et moi à droite. Le dos collé au bastingage, nous nous laissons bercer par la douceur de l'air. La mer semble nous observer.

– Il y a cent ans, c'était la guerre de 14-18.

– C'est dingue, Nina… D'où tu sors ça ? Tu ne changes pas et je « kiffe », comme dirait mon fils. Pourquoi tu penses à la guerre de 14-18 ?

Nina sourit en laissant entrer la lumière.

– J'sais pas, les tranchées, le temps qui passe… Moi, je l'ai trouvé long, le temps, quand on ne se souhaitait plus nos anniversaires, nous trois. Ça m'a fait un sacré silence dans la tête la première fois. Tous ces événements qui marquent une année, et puis plus rien. Alors qu'avant on commentait tout.

– J'ai jamais eu la mémoire des dates, nous fait remarquer Étienne.

Il allume une cigarette. Je vois que Nina meurt d'envie de stopper son geste, souffler sur la flamme du briquet, mais n'ose pas.

Moi, je ne dis rien, comme d'habitude. Ce silence me fait du bien. Et je sais que ni Étienne ni Nina ne vont me demander pourquoi je me tais. C'est aussi cela, se connaître depuis toujours.

– Pourquoi vous m'accompagnez ? Pourquoi vous faites ça pour moi ? nous questionne Étienne. Au fond, j'ai toujours été déloyal envers vous deux.

– Déloyal ? s’exclame Nina. Et le 2 janvier 2003, le jour de ta visite au refuge ? Je ne sais pas ce que tu as fait, ni ce qui s’est passé, mais ça s’est passé.

– Mais de quoi parlez-vous ?

– Du jour où je t’ai téléphoné, me répond Étienne. Tu étais à Cagliari avec ma sœur. Juste à côté d’ici. Tu te souviens ?

– Comment pourrais-je oublier ? C’est la dernière fois que je t’ai parlé jusqu’à il y a quatre jours.

– Vous vous êtes parlé ce jour-là ? me dit Nina en plaquant ses deux mains sur la bouche comme une petite fille prise en faute.

En guise de réponse, je me contente de lui sourire et retourne à mon silence.

Étienne ferme les yeux, allonge les jambes.

Il se rappelle le regard d’Éliane Folon, Lili, comme l’appelait Nina, dans le bureau du refuge, deux billes vertes le scrutant. Lui faisant comprendre qu’il était grand temps de « s’occuper » d’Emmanuel Damamme pour que Nina retrouve un semblant de vie.

En quittant le refuge, Étienne a appelé Adrien sans trop y croire. Il a décroché aussitôt.

– Je pensais que tu avais changé de numéro de téléphone, sont les premiers mots qu’Étienne a prononcés.

Tous deux ne s’étaient pas revus depuis leur violent affrontement à la brasserie La Lorraine.

– Pour quoi faire ? Plus personne ne cherche à me joindre à part Louise et mon ancien éditeur.

– Je pensais surtout que tu ne me répondrais pas.

– Si tu m’appelles, c’est pour me parler de Nina. Sinon, tu ne me téléphonerais pas. Tu as eu des nouvelles, c’est ça ?

– Ouais. Je viens même de la voir. En vrai.

– Où est-elle ?

– Tu ne vas pas me croire…

La dernière fois qu’Étienne avait mis les pieds au domaine Damamme, c’était le soir de la finale de la Coupe du monde de foot 1998. Pourquoi n’avait-il pas arraché Nina à sa vie ce jour-là ? Quel empêchement ? Elle avait déjà l’air si malheureuse.

Ce 2 janvier 2003, Étienne a trouvé Emmanuel chez lui, à 10 heures du matin,

débraillé, amaigri et seul. Il portait une barbe de plusieurs jours, un tee-shirt et un caleçon. Il faisait pitié.

– Tu viens me souhaiter la bonne année ? a-t-il ironisé en voyant Étienne.

– Pourquoi tu te mets dans un état pareil ?

– L'amour, a-t-il ricané. Tu sais où est Nina ?

– Oublie-la.

– Jamais.

– Pourquoi ? Si elle t'a quitté, c'est qu'elle veut que tu l'oublies.

– Peut-être, mais moi je veux la voir.

– Tu devrais laisser tomber une bonne fois pour toutes.

– C'est pour me dire ce genre de connerie que tu es venu ?

– Il pourrait t'arriver des ennuis. De gros ennuis.

– Quel genre ?

– Du genre définitif.

– Tu me menaces ?

Emmanuel s'est mis à gesticuler de façon grotesque en chantant de plus en plus fort :

– Étienne Beaulieu me menace ! Étienne Beaulieu me menace !…

– Je comprends pourquoi elle s'est barrée, t'es carrément flippant.

Emmanuel a cessé de faire son numéro. Un long silence s'est installé. Puis :

– Alors… tu sais où est Nina ? Allez, dis-le… Dis-le ! Dis-le ! Dis-le ! a crié Emmanuel en sautant comme un gamin hystérique.

Étienne s'est assis sur le canapé. Tout se déroulait comme prévu.

– Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi tu rappliques chez moi ? Tu l'as vue ? Tu sais où elle est ? Mais oui, c'est ça, putain ! Avoue que tu sais ! a beuglé Emmanuel avant de cogner le mur avec son poing.

– Putain de psychopathe…, a sifflé Étienne entre ses dents.

Emmanuel a d'un coup retrouvé son sérieux.

– Je t'emmerde, Beaulieu, toi et ta morale… De toute façon, je vends mon entreprise et je pars.

– Où ?

– Pas encore décidé. Loin. Très loin. Tu as raison, il faut que j'oublie cette pute.

Étienne s'est retenu pour ne pas lui écraser la tête en l'entendant insulter Nina.

– Tu sais que c’est moi qui ai emmené Clotilde Marais au lac le soir où elle a disparu ? T’as raconté partout qu’elle n’était jamais venue, mais moi, je sais que tu as menti… Je l’ai déposée juste à côté de ta moto…

Étienne a fait mine de ne pas le croire. Mais l’autre l’avait touché en plein cœur. Il prêchait sans doute le faux pour savoir le vrai. Comment ce cinglé avait-il pu croiser Clotilde le soir du 17 août ? Emmanuel a deviné le trouble d’Étienne, qui s’attendait à tout sauf à ça.

– Tu lui as fait quoi à cette pauvre gamine ? a craché Emmanuel.

– Je ne suis pas venu pour parler de Clotilde, mais de Nina.

– Tu ne me crois pas, hein ? Pourtant, je peux te décrire la robe qu’elle portait ce soir-là, noire à pois blancs. Avec des boutons devant, des boutons rouges en forme de coccinelle. Et elle avait des tennis blancs aux pieds. Je m’en souviens parce que je me suis dit que du blanc, ce n’était pas une bonne idée pour traîner là-bas.

– Tu es un mytho, lui a rétorqué Étienne. Tout le monde sait ce qu’elle portait… C’était sur les avis de recherche… Et puis qu’est-ce que tu aurais fichu à cet endroit ? Il y a une piscine olympique au milieu de ton jardin… T’as jamais traîné au lac.

Emmanuel Damamme a eu un sourire mauvais et malheureux à la fois. Étienne était pris entre pitié et aversion. Le dandy qui n’avait plus rien d’élégant souffrait manifestement le martyre et ne contrôlait rien. Il regardait Étienne sans le voir, perdu dans ses pensées.

– C’est la première fois que je réalise qu’il y a le mot « beau » dans ton nom.

– …

– Le jour de l’enterrement, je vous ai vus arriver chez le grand-père de Nina dans l’après-midi, toi et le pédé. J’ai attendu, et puis tu es reparti tout seul. Je ne sais pas pourquoi mais je t’ai suivi, je t’ai vu entrer et ressortir de ta maison, monter sur ta moto. Je n’avais qu’une envie : t’envoyer valser dans le fossé. J’étais derrière toi, pas dans l’Alpine… dans une bagnole de la société. J’ai failli te rentrer dedans plusieurs fois… Adieu Beaulieu. Si je l’ai pas fait, c’est à cause du grand-père de Nina. Ça aurait fait trop de morts à la fois. J’ai eu peur qu’elle ne le supporte pas. Après je t’ai vu t’allonger dans l’herbe au bord du lac, enfin, de la décharge publique, et t’enfiler du whisky comme un pochetron. Et puis j’ai eu un moment de lucidité, je me suis demandé ce que je fichais là. En rentrant à

La Comelle, j’ai croisé Clotilde Marais qui marchait au bord de la route. J’ai fait demi-tour et je l’ai emmenée. Elle m’a dit qu’elle avait rendez-vous avec toi. Ça se voyait comme le nez au milieu du visage qu’elle était folle amoureuse.

– C’est toi qui as fait du mal à Clotilde ? s’est entendu dire Étienne.

– Le seul mal que je lui aie fait, c’est de la déposer à côté de ta moto. Tu es tout sauf clair. Alors ne viens pas me faire la morale !

– T’es resté à côté de nous ? Tu nous as espionnés ?

– Non. Je suis rentré ici.

– Menteur.

– Je me fichais de vous deux, la seule chose qui m’intéressait à ce moment-là, c’était Nina. Il fallait que je sois à la maison au cas où elle aurait besoin de moi. À l’époque, tu sais bien, il n’y avait pas de portables. On attendait des heures à côté du téléphone fixe. Et le miracle a eu lieu. Alors que je pensais ne jamais la revoir, elle m’a appelé, demandé que je vienne la chercher chez elle. Elle était toute seule avec le pédé…

– Arrête d’appeler Adrien comme ça.

– Pourquoi ? T’as le béguin pour lui ? Nina ne te suffit pas ?

Emmanuel s’est tordu de rire. Un rire douloureux qui lui a déformé le visage.

– En parlant de Clotilde Marais, tu sais que c’est moi qui téléphone régulièrement aux flics pour leur dire qu’elle était avec toi ce soir-là ?

Étienne s’est retenu pour ne pas lui sauter dessus. Cet homme n’était pas fou, mais pervers, manipulateur. Cependant, cet aveu le soulageait presque. Il avait souvent pensé que l’inconnu qui le dénonçait à la gendarmerie était son propre père. Ce père qui ne l’aimait pas, au point peut-être de l’accuser du pire.

– C’est même moi qui ai appelé la télé quand ils ont reparlé de l’affaire, a continué de pérorer Damamme. J’ai toujours rêvé de te voir finir en taule… Quand je pense que tu es devenu flic. Tu es une imposture, Beaulieu. Allez, avoue que tu as tué Clotilde Marais.

Oubliant toute stratégie, Étienne n’a pas pu s’empêcher de lui balancer :

– Je ne suis pas dingue, je ne terrorise pas les filles, moi. D’ailleurs, aucune ne m’a jamais quitté. Contrairement à toi.

Emmanuel a saisi une poêle sur la gazinière et frappé Étienne avec une telle violence qu’il a perdu connaissance. Étienne n’avait rien vu venir…

Quand il a recouvré ses esprits, dans une mare de sang, son arcade sourcilière

était ouverte sur deux centimètres. Emmanuel n'était plus là. Étienne a jugulé l'hémorragie. Fou de rage contre lui-même, pourquoi avait-il provoqué ce taré ? Étienne l'a cherché dans toutes les pièces de la maison. Il a même ouvert les placards de la chambre et constaté que toute trace du passage de Nina avait été effacée.

En même temps, se disait-il, tant pis s'il s'est enfui, cette agression était une veine : violences sur un représentant de l'autorité publique, Étienne pouvait le faire coffrer. À condition de lui mettre la main dessus.

Damamme était là, dans la cuisine, debout près de la crédence, livide, absent, un verre d'eau à la main.

C'était le bon moment pour tout balancer :

– Je sais où est Nina.

Emmanuel a regardé Étienne comme s'il était le diable. Ce qu'il attendait depuis plus de deux ans, qu'il cherchait comme un chasseur enragé, il semblait ne plus vouloir l'entendre. Comme si toucher au but faisait s'écrouler sa quête.

Il s'est assis, son verre d'eau à la main, un condamné qui attend son verdict. Et Étienne a parlé avec douceur et condescendance. En choisissant ses mots.

– Je viens de retrouver la trace de Nina grâce à un indic. Elle habite à trois cents kilomètres d'ici. Et… je crois qu'elle est heureuse. Elle vit avec un homme de dix ans son aîné… Ils ont un enfant. Un petit garçon de neuf mois qui s'appelle Lino. Ils vont en avoir un deuxième au printemps… Nina a rencontré son compagnon au travail.

Emmanuel a eu envie de hurler : « Mais je suis son mari ! » Avant de réaliser que non, il n'était plus rien.

Étienne a poursuivi, avec la sensation d'enfoncer de plus en plus profondément la lame d'un couteau.

– Elle travaille dans un atelier de restauration de tableaux. C'était son rêve. Tu sais, elle a toujours aimé peindre… Je suis désolé… Je ne t'ai jamais aimé, Damamme, mais tu mérites la vérité, je vois bien que tu vas mal… à cause de quelqu'un qui n'existe plus. Nina a fait une croix sur toi, sur nous, Adrien, mes parents, moi, La Comelle. Nous ne la verrons plus jamais.

– Où vit-elle ? a eu la force de demander Emmanuel.

– À Annecy, une chouette maison au bord du lac… Je suis allé vérifier. Ça m'a fait un choc… Je l'ai vue de loin, enceinte, belle. Elle promenait son fils

dans une poussette, un chien au bout d'une laisse… Elle a tourné la page. Fais comme elle. C'est terminé.

Emmanuel s'est allongé en position fœtale, les genoux repliés contre la poitrine, et s'est mis à pleurer. Lui qui imaginait sa femme perdue, seule, repentante et tremblant de peur. Ce scénario-là, il ne l'avait pas envisagé. Un autre homme, deux enfants, un chien… Elle s'était cloisonnée dans une nouvelle vie. La retrouver, la tuer, se suicider lui est tout à coup apparu comme une incongruité. Nina, *sa* Nina, soumise et terrifiée, stérile et alcoolique, était morte et enterrée. La fille d'Annecy avec deux gosses, ce n'était plus elle.

En remontant dans sa voiture, Étienne a rappelé Adrien pour lui annoncer le succès de son plan. Adrien n'a pas répondu.

En sortant du refuge et avant qu'Étienne aille chez Emmanuel Damamme, Adrien et lui avaient réfléchi de concert au téléphone.

Il fallait trouver une solution pour libérer Nina de son mari. Le faire tuer, impossible. Le tuer, pas question. Le pousser au suicide en lui faisant croire que Nina était morte, ça ne marcherait pas. Lui donner une fausse adresse en Polynésie en espérant qu'il ne reviendrait pas, fantasque…

Et Adrien a trouvé : tout simplement lui faire croire que Nina s'était reconstruit une vie heureuse avec mari et enfants comme bouclier. Adrien a dicté les mots à Étienne : le lac d'Annecy, l'amoureux, les enfants, le chien, la poussette, le printemps, la restauration de tableaux, tout ce que Damamme n'avait pas été capable d'offrir à sa femme. Il n'oserait jamais se confronter à cette réalité et abandonnerait peut-être toute idée de la retrouver.

« On voit que t'écris des bouquins, toi, a jubilé Étienne. C'est une putain d'idée. »

Après cela, Adrien et Étienne ne s'étaient plus jamais vus ni parlé.

83

29 décembre 2017

Bernard Roi a toujours été commun. Au primaire, il était abonné à des 5 sur 10 et au collège à des 10 sur 20. Histoire de ne pas se faire remarquer. Si Bernard Roi avait fait un test de QI, il aurait été de ceux dont l'intelligence est qualifiée de « normale à moyenne ».

Au collège, il est allé jusqu'en quatrième, a changé de voie avant la troisième et obtenu un CAP de mécano in extremis.

Mais l'année de ses seize ans, son patron, un garagiste de La Comelle, l'a mis à la porte en raison de ses nombreux retards. Bernard fumait trop de joints, d'où des réveils difficiles.

Fin 1994, Bernard est entré à l'usine Magellan, le fabricant de pièces détachées auto, pour travailler à la sortie des lignes de fabrication, au contrôle qualité. D'abord intérimaire, puis en contrat à durée indéterminée. Vingt-trois ans sans faire de vagues. Bernard est passé à travers les réductions de personnel et autres départs volontaires. Il a épargné, ouvert un livret A, acheté un petit pavillon et une voiture à crédit.

Au collège il écoutait les Clash et portait des tee-shirts à l'effigie des Sex Pistols mais il ne se souvient plus exactement pourquoi. Quand ses enfants lui demandent : « Papa, comment c'était quand t'étais jeune ? » Bernard leur répond : « Pénible, tout le monde disait que je me prenais pour le roi. »

Adolescent, une vieille bohémienne croisée à la fête foraine de La Comelle et

à laquelle Bernard n'avait pas osé dire non lorsqu'elle avait saisi sa main lui avait prédit un mariage plutôt heureux et deux gosses, mais qu'un événement viendrait bouleverser l'année de ses dix-sept ans. « C'est flou, mais c'est brutal », lui avait-elle dit, en réclamant 10 francs, les yeux écarquillés sur ses lignes de vie.

Bernard n'y a plus pensé. Jusqu'au jour où l'« événement » a eu lieu. Il s'est alors rappelé les derniers mots de la vieille femme : « Dis la vérité, petiot, sinon tu seras perdu. »

La vérité, Bernard ne l'a jamais dite.

Gentil père, bon mari, Bernard Roi a une vie parfaitement réglée : le matin il boit son café après avoir trempé une madeleine industrielle dans son bol, monte sur son vélo pour se rendre à l'usine située à un kilomètre de son domicile, mange son casse-croûte à midi cinq sur *son* banc et rentre à la maison à 17 h 30 pour aider sa femme dans les tâches quotidiennes.

Cette année il a pris ses congés de Noël le 22 décembre. Mais cette année, contrairement aux autres, il a regardé des émissions avec ses grands enfants à la télévision sans les voir, il a répondu au hasard oui ou non aux questions qu'on lui posait sans les écouter.

Et la nuit dernière, il s'est décidé à vider son sac.

Il est 9 heures ce 29 décembre quand Bernard enfourche son vélo. Pas pour se présenter à l'usine, mais à la gendarmerie.

Coup de chance dans son malheur, il tombe nez à nez avec Sébastien Larand qui passe par l'accueil, un ancien camarade de collège qui n'était pas vraiment son copain, mais le fait de le connaître rassure Bernard. Il aurait détesté tomber sur un inconnu en uniforme ou, pire, avoir affaire à une femme.

Le gradé le gratifie d'un sourire.

– Salut, qu'est-ce qui t'amène de si bon matin ?

– Clotilde Marais, répond Bernard en fixant ses chaussures cirées par son épouse Céline chaque premier samedi du mois.

Sébastien Larand perd instantanément son sourire. Lui qui pensait passer cinq minutes et repartir aussitôt… Depuis plusieurs jours, les habitants de La Comelle ne parlent plus que de cela : ce corps retrouvé au fond du lac est-il celui de la jeune fille disparue ? Les faits divers ne courent pas les rues par ici.

Sébastien et Bernard se connaissent depuis qu'ils sont mômes, Bernard Roi

doit avoir un an ou deux de plus que lui, pas le genre de type à faire le mariole, alors s'il se présente ce matin, c'est du sérieux, se dit le gendarme.

– Suis-moi. On sera plus tranquilles dans mon bureau.

– Tu ne me mets pas en garde à vue ? s'étonne Bernard.

– Jusqu'à preuve du contraire, on n'est pas dans *New York Unité spéciale*, ici…

Dès qu'il s'assied, Bernard Roi regrette d'être venu. Pour quoi faire ? Qu'est-ce que ça va changer ?

– Je t'écoute, l'encourage Sébastien Larand en lui servant un verre d'eau.

Après un silence, Bernard finit par se lancer :

– Ce jour-là, le jour où elle a soi-disant disparu… Clotilde Marais… moi, j'allais pas trop bien. Six mois plus tôt, je m'étais fait virer du garage par mon patron. Je filais un mauvais coton. Je fumais beaucoup d'herbe. Pas mal de shit aussi. Mais j'ai jamais touché à autre chose. Je le jure sur la tête de mes gosses. Il faisait chaud ce jour-là. Il faisait triste aussi. Le matin, on avait enterré notre facteur, un gentil. J'étais mal. L'ennui, tout le monde qu'était parti en vacances sauf moi, comme d'habitude, comme tous les ans… La mer, chez nous on la voyait qu'à la télé. Alors on faisait des conneries… On tournait en rond… Je me cherche pas d'excuses, hein… Tu vois comment je suis gaulé ? À l'époque, un sac d'os… J'osais pas aller à la piscine municipale. À cause des moqueries : Eh, le roi, t'es pas bien costaud, je donnerais pas cher de ton royaume », tu vois le genre. Il restait le lac. Là-bas, c'était tranquille pour fumer et boire. J'avais la flemme pour tout et pas de permis, mon frangin avait pris le vélo… J'ai décidé de piquer la Twingo du voisin, le père Desnos. Celui-là, je pouvais pas le blairer parce qu'il avait empoisonné notre chien l'année d'avant. On n'avait pas de preuves mais on savait que c'était lui. Les portières de son épave étaient tout le temps ouvertes, facile à démarrer avec le Neiman. Je suis allé direct au lac en serrant les fesses : pas de permis, bagnole volée, du shit, de l'alcool dans la boîte à gants… Je savais que je lui ramènerais jamais son tas de tôle à Desnos, mais que j'allais en profiter, faire du rodéo et l'abandonner quelque part. Je me suis trempé tout l'après-midi bien à l'abri des regards, j'ai fumé, dormi, zoné. Quand il a commencé à faire nuit, j'ai redémarré la Twingo, à la radio y a eu cette chanson, *Foule sentimentale*, avec une histoire de vie en rose. J'ai jamais pu la réécouter… Parce que en arrivant au bout du chemin, j'ai vu une fille sur le côté.

Elle s’est retournée une fois, je l’ai reconnue. Une fille de La Comelle que j’avais croisée au bahut, une qui traînait pas avec un vilain comme moi. Mais j’ai eu peur. La parano de la fumette. J’ai paniqué, j’ai accéléré pour pas qu’elle me voie dans une voiture volée. J’ai pris de la vitesse en pensant : *Passe vite à côté d’elle et baisse la tête*. J’ai pas eu le temps de la baisser, elle s’est jetée sur le côté, on aurait dit une plongeuse ou une gymnaste qui veut battre un record aux Jeux olympiques. Elle s’est jetée sous mes roues comme si elle volait. Elle a bien visé. Pas eu le temps de freiner. J’ai hurlé. Une peur bleue. Ça a été si violent que les phares ont explosé. Je suis resté plusieurs minutes derrière le volant sans oser sortir. Mes mains tremblaient. Avec ce que j’avais fumé tout l’après-midi, je savais plus si ce que je vivais c’était vrai ou si j’hallucinais. Et l’autre *Foule sentimentale* à la radio. Je l’ai coupée. Le moteur tournait toujours. Après j’ai pleuré. Puis j’ai reculé. Je l’ai vue dans mes veilleuses, étendue sur la route. Un animal mort. J’ai repensé à mon grand chien que l’autre avait empoisonné, son corps froid dans le jardin quand j’étais rentré. J’ai fini par descendre, au début je l’ai pas touchée. J’ai fini par chercher son pouls. Morte… Pourquoi ça tombait sur moi ? Pourquoi elle avait fait ça ? Se suicider devant moi ? Pourquoi c’était avec un minable comme moi qu’une princesse se foutait en l’air ? J’étais stone, je me suis dit qu’il fallait faire disparaître la voiture avec la fille et oublier. Tout oublier. De toute façon, qui me croirait ? Qui ? Personne. Avec tout l’alcool et toute la beuh que j’avais dans le sang… la bagnole volée, pas de permis, mon père me tuerait avant que les flics viennent m’arrêter. Je l’ai prise dans mes bras en chialant, en lui demandant pourquoi elle avait fait ça. J’arrêtais pas de lui poser la même question : « Pourquoi t’as fait ça ? » Les morts, ça pèse lourd. Elle qui semblait légère, j’ai eu du mal à la soulever. Elle était encore chaude, de la transpiration sur les bras. Je l’ai allongée sur le siège arrière le plus doucement possible, comme si j’avais peur de lui faire mal. J’ai repris la route du lac en sens inverse, en priant pour croiser personne. J’ai repéré un endroit qui donnait direct sur l’eau, une éclaircie au milieu des fougères, j’ai accéléré sur environ cent mètres, la voiture a gueulé, j’ai pris de la vitesse, j’ai fait comme James Dean dans *La Fureur de vivre*, j’ai ouvert la portière et je me suis jeté dehors. Je me suis cassé le poignet. La voiture a volé, comme Clotilde quand elle s’était jetée sous mes roues, et puis elle a coulé… Vingt-trois ans sans bouger. Je pensais qu’on la retrouverait jamais. Jusqu’à ce que je lise l’article dans le journal.

Perdez pas de temps à chercher l'ADN ou je ne sais pas quoi. C'est Clotilde Marais. Le pire, c'est que cette gosse, en se jetant sous mes roues, elle m'a un peu sauvé la vie. Après je suis redevenu d'aplomb. J'ai plus jamais touché à la drogue ni à l'alcool. Elle m'a fait reprendre le droit chemin. J'ai souvent pensé à ses parents. Mais je préférais qu'ils croient qu'elle était vivante quelque part comme ça se racontait un peu partout. Y a même quelqu'un qui a dit l'avoir vue au Brésil. Je voulais pas être celui qui allait annoncer à une mère et un père que leur fille s'était suicidée. J'ai failli parler quand je les ai vus à la télé chez Jacques Pradel. Mais à l'époque, mon aîné avait un an et ma femme était enceinte du deuxième. Ils sont bien gentils ces gens de Paris, mais ils ne savent pas à quel point c'est dur de nourrir et protéger sa famille. Des fois, la vérité, il vaut mieux pas la dire. Elle fait trop de mal.

84

30 décembre 2017

Marie-Castille raccroche.

Elle encaisse l'information.

Marie-Laure vient de lui lire l'article. Clotilde Marais se serait jetée sous les roues d'une voiture. Le type qui conduisait n'a pas de casier, un bon père de famille qui a préféré se taire parce qu'à l'époque il n'était pas clair. Ça reste à prouver. Il l'a peut-être renversée parce qu'il avait bu et s'est débarrassé d'elle.

Cette vieille affaire résolue. Cette histoire exhumée. Tout cela grâce à une municipalité lambda qui a décidé de réhabiliter une partie du lac.

Marie-Castille était près d'Étienne il y a trois semaines lorsqu'il a appris qu'on avait retrouvé une voiture au fond de l'eau. Il est devenu blanc comme un linge. Il a prononcé plusieurs fois :

– Je l'avais vue, je l'avais bien vue, je ne suis pas fou.

– Quoi mon amour ? Qu'est-ce que tu avais vu ?

– La voiture.

Combien de fois Étienne s'est-il réveillé en appelant Clotilde ? se demande-t-elle. C'est ça qui l'a tué. Ravagé. Clotilde Marais est l'animal qui a rongé Étienne de l'intérieur. En mourant, elle l'a emporté avec elle, lui a mis un pied dans la tombe.

Il *faut* qu'Étienne sache. Marie-Castille le sent. C'est vital. S'il sait qu'il n'a rien à voir avec cette disparition, peut-être que tout changera. Peut-on inverser le

sens des rivières ? Parfois, oui, sûrement. Il existe des courants contraires.

Elle doit rentrer à la maison, le seul qui pourra relayer l'information, c'est Valentin. Marie-Castille se doute que son père le contacte. Leur fils est le seul qui relie Étienne à leur monde, celui des vivants. Si son mari est parti avec Nina et l'autre, c'est parce qu'ils représentent le passé et non le présent. Ce sont des fantômes.

Elle monte dans sa voiture et répète à voix haute ce qu'elle va précisément dire à son fils : « Mon amour, quand papa te téléphonera, oui, je sais qu'il te téléphone, dis-lui exactement ces mots : un homme s'est dénoncé à propos de la voiture du lac. Tu lui dis juste ça, un homme s'est dénoncé à propos de la voiture du lac. Ton père comprendra. »

Valentin va me poser des questions, réalise Marie-Castille. *Me demander des détails sur cette affaire. Merde. Qu'est-ce que je vais répondre ? Merde ! Merde ! Merde !*

Elle freine brutalement et se gare sur le bas-côté. Elle s'écroule sur le volant, de violents sanglots la secouent, se déchaînent. Elle ne peut décemment pas dire à son fils de quatorze ans : « Quand papa était jeune, il a mis enceinte une fille qui a disparu le soir où il avait rendez-vous avec elle. Ça l'a hanté toute sa vie… et il est parti mourir loin de nous. »

Son téléphone vibre dans sa poche, Marie-Castille regarde l'écran, numéro inconnu, se mouche, finit par répondre. Elle entend : « C'est Nina. »

*

Palerme, dix-huit degrés à l'abri du vent. Étienne et moi sommes allongés sur la Spiaggia dell'Arenella, à deux pas de notre pension. Je fais des dessins dans le sable, de drôles de maisons aux murs penchés, tandis qu'Étienne regarde la mer. Loin de nous, je devine la silhouette de Nina qui marche dans l'eau. C'est beau l'hiver, en Italie.

– Tu as ce que tu veux ? je demande à Étienne.

– Oui, me répond-il en fixant l'horizon.

– Tu as faim ?

– Non.

– Tu as mal ?

– Non.

– Tu veux que je téléphone à quelqu'un ? Que je donne des nouvelles à tes parents ?

– Non. Mon père ne m'aime pas.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Parce que je le sais. Je dois avoir une tête qui lui revient pas. Peut-être que si j'avais eu d'autres enfants, il y en a un que j'aurais moins aimé que les autres. L'amour, ça se discute pas.

– Mon père, je ne l'ai jamais revu depuis que j'ai écrit *Des enfants en commun*. Ça fait un sacré bail.

– Il te manque pas ?

– Les inconnus ne peuvent pas nous manquer.

– Il sait qu'au fond tu es une fille ?

Je compose tellement avec mes deux existences que la question d'Étienne me prend de court. Dès que nous sommes tous les deux, il ne me parle que de moi.

– Même ma mère ne l'a jamais su. C'est mon plus grand regret… L'avoir laissée partir sans le lui dire.

– Louise… elle sait qu'on est ici, à Palerme ?

– Louise sait tout. Tu veux que je lui demande de nous rejoindre ?

– Non. Surtout pas. Quand je serai mort… Je voudrais que tu te fasses opérer. Parce que je sais que si tu l'as jamais fait, c'est à cause de moi. Tu as peur du regard que je pourrais avoir sur toi. C'est moi qui t'ai empêché.

– Tu n'y es pour rien, Étienne. C'est beaucoup plus compliqué que ça.

– Promets-moi que tu le feras.

– Je ne peux pas promettre.

– Louise sera avec toi ? Je veux dire, si tu te décides un jour, c'est elle qui t'accompagnera ?

– Oui. Elle n'attend que ça, que moi. Louise attend Virginie depuis trente ans.

– Alors fais-le. Jure-moi.

– Je te jure.

– Sur ma tête ?

– Ça sert à rien de jurer sur ta tête puisque tu vas mourir. On jure sur la tête de ceux qui sont en bonne santé.

On éclate de rire ensemble.

Nina revient vers nous en courant comme si elle avait vu le diable. Quand elle arrive à notre hauteur, elle est trop essoufflée pour sortir le moindre son. Ne reste que son souffle rauque que l'on connaît par cœur.

Étienne l'engueule :

– Mais pourquoi t'as couru comme ça ? T'es dingue ou quoi ?

– Mais c'est parce que… parce que… Étienne… parce que… Clotilde… c'est fini…

*

La mère de Clotilde Marais est assise sur son canapé. Elle ne l'a jamais changé depuis que sa fille est partie, pense-t-elle.

Vingt-trois ans.

Elle a refait quelques peintures, retapissé la salle à manger, posé une nouvelle moquette dans la chambre, mais elle a gardé le vieux canapé.

Elle entend son mari faire les cent pas à l'étage. Il doit être en train de penser au procès, aux avocats. C'est sans doute sa manière à lui de résister, de chercher ce qu'il reste de vivant à l'intérieur de lui. Il va vouloir prouver que Clotilde ne s'est pas suicidée, mais qu'elle a été renversée par un homme en état d'ivresse. Et peut-être pire.

Mais moi je le sais bien que ma fille allait mal. Je le dirai. Je le dirai que ce Bernard Roi est une victime collatérale.

Comme nous.

Nous sommes tous des victimes de la « disparue ».

Depuis vingt-trois ans, pour les autres je suis la mère de Clotilde Marais. La mère de la fille qui s'est volatilisée le 17 août 1994. La mère de la fille qui a renié sa famille. La mère qui est passée à la télé, les yeux cernés. Qui a déballé sa vie.

Personne ne sait comment je m'appelle. Comme tous les parents d'enfants disparus. Nous ne sommes plus que les « parents de… » Nous sommes destitués parce que nos enfants se sont évanouis. Partis sans laisser d'adresse. Cela fait vingt-trois ans que j'ai perdu mon prénom et je suis vieille à présent. À la retraite.

« Voilà, c'est fini. » Il y a une chanson qui dit ça. Je ne l'ai jamais aimée. Elle

est beaucoup trop triste.

L'idée que Clotilde vive à Salvador de Bahia, c'était ce qu'il y avait de mieux pour les autres. Qu'elle boive de l'eau de coco au petit déjeuner, ses beaux cheveux blonds ramenés en chignon. Qu'elle grandisse ailleurs.

On est allés au Brésil en 2001. On a montré un portrait d'elle qu'un logiciel avait un peu vieilli. Moi, je savais bien que personne ne l'avait vue. Je faisais semblant de chercher pour faire plaisir à mon mari.

J'ai toujours pensé qu'elle s'était cachée pour mourir. Pas cachée pour vivre.

Elle ne me racontait plus rien, à la fin, ma fille. Elle n'était plus qu'un mystère. Elle trimballait des nuages de tristesse. Elle faisait semblant pour tout. J'avais le sentiment de vivre sous le même toit qu'une mauvaise comédienne. Une étrangère qui avait étouffé ma petite fille.

Moi qui laissais croire aux autres que Clotilde avait quarante et un ans, au fond j'ai toujours su qu'elle en avait dix-huit.

Une mère sent ces choses-là.

17 août 1994. Cette date ne correspond ni à une naissance, ni à une mort, ni à un anniversaire. C'est juste la date d'une disparition.

Et quand l'autre, la Chalonnaise, nous a soutenu mordicus qu'elle avait croisé Clotilde à Salvador de Bahia, j'ai fait semblant de la croire. Pareil pour la vieille bique qui l'avait soi-disant vue à la gare le soir où.

Faire semblant de les croire nous a permis de continuer à vivre sans elle.

J'ai même fini par profaner sa chambre, mis ses affaires dans des sacs plastique que j'ai déposés dans une benne du Secours populaire. J'ai dégagé son lit et mis un bureau à la place, avec un ordinateur dessus. Un bureau avec beaucoup de classeurs vides qui ne servent à rien. Mon mari m'en a voulu.

Je me demande pourquoi nous n'avons pas déménagé. Au cas où elle reviendrait ? Où elle retrouverait son chemin ?

Même nos voisins sont partis. Les vieux ont été remplacés par des jeunes, de nouvelles familles, des bambins.

Nous seuls sommes restés. Notre fille nous a condamnés à rester. À l'attendre. Et voilà qu'à présent, c'est fini.

Nous ne l'attendrons plus.

Le téléphone. Il n'arrête pas de sonner. Des condoléances, des amis, des curieux, des journalistes. Étienne Beaulieu au bout du fil. Combien de fois sa

fille a-t-elle espéré entendre cette voix en décrochant ? Combien de fois est-elle rentrée en demandant : « Quelqu'un m'a appelée ? »

Et voilà que cet appel arrive vingt-trois ans trop tard.

– Je suis désolé, Annie, articule-t-il.

– Ça me touche que tu te souviennes de mon prénom.

– …

– Ta mère est passée me voir ce matin. Elle m'a dit pour ton cancer, que tu ne voulais pas te faire soigner.

– Stade 3… C'est foutu.

– C'est jamais foutu, Étienne. Sauf quand les gendarmes débarquent chez toi pour t'annoncer que ta fille est morte… Tu savais que Clo était enceinte ?

Étienne met un long moment avant de répondre.

– Oui.

– Tu savais qu'elle avait fait une fausse couche ?

– …

– Je ne l'ai jamais dit à personne… Quatre jours avant sa disparition, j'ai retrouvé ses draps dans la machine à laver. Pleins de sang. Elle n'a jamais su la faire fonctionner. Elle avait vidé une bouteille d'eau de Javel dans le réservoir avant d'appuyer sur le mauvais bouton. J'ai tout de suite compris. Et plus tard j'ai trouvé un livre sur la grossesse dans le tiroir de sa table de nuit… Le matin dont je te parle, je suis allée dans la chambre de Clo pour lui annoncer que le facteur était mort. Je savais que c'était le grand-père de ta meilleure amie. C'était un prétexte, cette intrusion dans sa chambre. Je voulais la voir… Je n'oublierai jamais son visage, elle était pâle, livide, même. Elle sortait de sa douche, j'ai vu sa silhouette. Ses formes. Je n'ai rien dit. J'aurais dû lui parler. J'ai respecté son silence par lâcheté… J'ai jeté les draps à la poubelle et fait semblant de ne pas voir ses protections périodiques dans la salle de bain.

Long silence. Étienne pense que la ligne a été coupée.

– Vous êtes toujours là ?

– Oui, souffle-t-elle.

– Il faut que je vous dise quelque chose, Annie…

Elle l'interrompt comme si elle ne voulait plus rien entendre.

– Tu viendras à son enterrement ? demande-t-elle.

– Je vais mourir.

– Qu’est-ce que tu racontes ? Tu respires encore, toi.
– Plus pour longtemps.
– Qu’est-ce que tu en sais ?
– Je le sens.
– Bats-toi, nom de Dieu.
Elle raccroche.

85

2 janvier 2003

Étienne Beaulieu vient de partir de chez lui.

Emmanuel est toujours allongé sur son canapé.

Plus de deux ans qu'il la cherche partout alors qu'elle est ancrée et mère ailleurs. Toute cette énergie déployée pour en finir là. Sur le dernier des scénarios qu'il aurait envisagé.

Que faisait-il avant de la rencontrer ? Il faut toujours se demander de quoi était fait notre quotidien avant de croiser la personne qui a bousillé notre vie. Peut-être repartir de là où on était avant de se tromper de direction.

À quoi ça sert de s'accrocher à quelqu'un qui ne versera pas une larme le jour de votre mort ? Qui ne fera jamais de détour pour déposer une fleur sur votre tombe ? Qui est partie du jour au lendemain en vous abandonnant comme une merde. Qui a carrément refait sa vie ailleurs en quelques mois comme si votre histoire n'avait jamais existé, pense Emmanuel.

Il a envie de se laver, se raser, s'habiller. Longtemps qu'il n'avait pas ressenti cela. Une impulsion.

Il se lève et grimpe les escaliers pour aller dans la salle de bain. Son reflet dans le miroir : misérable. La peau sur les os.

Il va quitter cette maison, partir à Lyon, se rapprocher de ses amis, rencontrer quelqu'un, pas une paumée mais une vraie femme. Trop longtemps qu'il n'a pas fait l'amour. Juste ça, bander, sentir un corps contre le sien. Salir l'*autre* en

touchant de nouvelles peaux, l'oublier, l'effacer à force de passer et repasser sur son fantôme.

Récemment, les Lyonnais l'ont inscrit sur un site. « Il faut que tu rencontres quelqu'un. » Ils lui ont créé un profil en changeant son nom. « Emmanuel Mésange, un mètre quatre-vingt-sept, yeux verts, cheveux châtains. Centres d'intérêt : golf, littérature classique, cinéma, courses automobiles. »

– Pourquoi le golf ?

– Parce que ça en jette, lui ont-ils répondu.

– Mais je n'ai pratiquement jamais tenu un club de ma vie.

– On s'en fiche.

– Je n'ai pas envie d'aller sur votre truc.

– Tu vas y aller quand même, sortir, boire un verre, te changer les idées. Ça ne t'engage à rien.

– Je n'ai pas mis les pieds au cinéma depuis la sortie d'*Itinéraire d'un enfant gâté*… C'était il y a… quatorze ans.

– Toute façon, à un premier rendez-vous, on ne parle pas de ça.

– Ah bon ? De quoi parle-t-on ?

– Tu verras bien.

Ils ont choisi une photo prise à l'île Maurice sur laquelle Emmanuel est de profil, bronzé, souriant.

Des centaines de femmes lui ont envoyé des messages. Des filles qui s'offrent.

Emmanuel a passé en revue le portrait de chacune comme dans un catalogue, aucun intérêt. Sauf une qui a attiré son attention.

Isabelle, trente-cinq ans, vivant à Chalon-sur-Saône, férue d'équitation. Un mètre soixante-dix, blonde, les yeux bleus : physiquement, le contraire de Nina.

Son premier message débutait ainsi :

> Que faites-vous sur ce site, monsieur Mésange ? Quel est donc ce nom d'oiseau ? Qui se cache derrière votre profil ? Et ne me répondez pas que ce sont des amis qui vous ont inscrit contre votre gré, je ne vous croirais pas.

Emmanuel lui a répondu parce que son message l'avait fait sourire et que cela ne lui était pas arrivé depuis des lustres.

> Si, ce sont vraiment mes amis qui m'ont inscrit dans ce supermarché.

Pourquoi auraient-ils fait cela ?

Ils en ont marre de me voir traîner les pieds. Je ne suis pas un homme drôle.

Je suis désolée.

Désolée parce que je ne suis pas drôle ?

Ils se sont envoyé d'autres mails, puis téléphoné. Ils ont continué à échanger et Isabelle a fini par lui donner rendez-vous :

Et si on se retrouvait au bar de l'Hexagone pour boire un café ? Si c'est agréable je vous emmènerai dîner quelque part, si ça ne l'est pas nous nous quitterons bons ou mauvais amis.

Emmanuel a mis une semaine avant d'accepter.

Puis il lui a fait faux bond.

La première fois, une grippe foudroyante. La deuxième, un accident, rien de grave, que de la tôle froissée. La troisième, un déplacement imprévu à l'étranger.

Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, Emmanuel a envoyé un message de bonne année à Isabelle, qui ne lui a pas répondu. Elle avait jeté l'éponge.

Et s'il la jetait à son tour ? S'il jetait Nina ?

Ne serait-ce pas le moment d'y aller ? De rencontrer des Isabelle ?

Il monte dans sa voiture, il lui téléphonera en arrivant à Chalon. « C'est moi, je suis là, je suis prêt, pardon pour le retard. »

Il roule jusqu'à Beaune pour récupérer l'autoroute. Il est à mi-chemin quand son portable sonne. Il ne reconnaît pas tout de suite la voix de son interlocuteur.

– J'ai retrouvé Nina Beau…

– Oui, je sais, elle vit à Annecy. Ça m'est égal. On laisse tomber. Envoyez-moi votre facture et ne me parlez plus jamais de cette salope.

– Mais pas du tout…

La communication est coupée. Emmanuel balance son portable sur le siège passager. *À la place de Nina*, pense-t-il. *Oublie-la nom de Dieu, oublie-la*. Le détective le rappelle.

– Elle n'est pas à Annecy. Elle n'est pas partie… Elle vit au refuge de La Comelle.

Emmanuel est pris d'un vertige.

– Quel refuge ?

– La SPA si vous préférez. Elle travaille là-bas.

– C’est peut-être quelqu’un qui lui ressemble…

– Non, c’est elle. Nina Beau, numéro de Sécurité sociale 276087139312607. Elle était à l’hôpital d’Autun hier.

Emmanuel raccroche sans un mot, fait un tête-à-queue et finit sa course sur la bande d’arrêt d’urgence. Son cœur cogne comme un fou. Beaulieu s’est fichu de lui. Évidemment. Comment a-t-il pu croire de telles inepties ? Nina mariée… qui aurait eu envie d’épouser cette alcoolique bouffie ? Elle torche le cul des clebs, mais bien sûr, une souillon sera toujours une souillon. Comment a-t-il cru qu’elle avait un enfant ? Elle est stérile. Le refuge… c’est donc là qu’elle se planque depuis tout ce temps, à portée de main. Même pas été foutue de parcourir plus de trois kilomètres à vol d’oiseau. Et l’autre qui lui a raconté Annecy, la poussette et le cabot. Et lui qui a été assez stupide pour l’écouter. Il n’aurait jamais dû lui ouvrir la porte, le laisser entrer.

Deux options s’offrent à lui.

Il poursuit sa route jusqu’à Chalon, se gare dans le centre-ville, cherche l’Hexagone, s’installe à l’intérieur, commande un chocolat chaud, téléphone à Isabelle et insiste jusqu’à ce qu’elle réponde, lui demande de le rejoindre. « Je vous en prie venez, je vous attends au fond de la salle, une table pour deux, contre le miroir, je porte un caban bleu marine, je ne bouge pas, je m’attache à ma chaise s’il le faut pour que personne ne puisse me mettre dehors à la fermeture, venez, vous n’avez rien à perdre. On se retrouve, on part tous les deux quelque part, où vous voulez, où ça vous chante. Votre travail ? Vous vous ferez porter pâle. »

Il attend quelqu’un.

Depuis combien d’années cela ne lui est-il pas arrivé ?

Elle finit par surgir, lui sourit, elle est encore plus belle que sur les photos. Il aime sa voix, ses mains, son odeur. Elle porte *L’Heure bleue* et un bracelet en argent au poignet droit. Leur complicité est immédiate, ils se sentent bien l’un avec l’autre. N’ont pas besoin de chercher de sujets de conversation, la parole se libère toute seule. Isabelle commande un chocolat chaud. « Comme vous, dit-elle. Vous avez déjà rencontré d’autres femmes via ce site ? – Non, vous êtes la première. – Menteur. – Je vous jure. Et vous ? D’autres hommes ? – Non, vous êtes le premier. – Menteuse. – Je vous jure. »

Elle est délicate, à la façon dont elle le regarde, il sent qu'il lui plaît. Le poids qui lui comprime la poitrine depuis plus de deux ans se déleste, il se redresse, se sent désiré, écouté. Plus ils se parlent, plus Emmanuel envisage cette inconnue. Passer la soirée, puis la nuit avec elle. Et pourquoi pas demain, la semaine suivante ?

Il la fait parler, lui pose des questions. « Vous avez deux sœurs, c'est ça ? » Il adore sa voix, ses réponses, ses dents, sa bouche. Elle porte un foulard autour du cou qu'elle touche souvent, un long manteau beige qu'elle n'a pas ôté, juste déboutonné, ses ongles sont manucurés mais pas vernis, elle n'a rien de sophistiqué, juste un peu de brillant sur ses lèvres rouges, ses grands yeux bleus le fixent, intelligence. *La candidate est parfaite*, pense-t-il, *si on était à une élection, c'est elle qui gagnerait le concours*.

Il lui raconte un peu Damamme, il va vendre, se soulager du poids familial.

« Je veux repartir de zéro – c'est une étrange formule. Pourtant, en ce qui me concerne, elle me va comme un gant… Et vous montez souvent à cheval ? – Dès que je peux, le soir après le travail et tous les week-ends. On pourrait se tutoyer, non ? – D'accord… Tu es belle. – Tu n'es pas mal non plus. »

Il aime son audace. Enfin, peut-être. Il ne sait plus ce qu'il aime. Il faut voir.

Deux options s'offrent à lui.

Il ne va pas à Chalon, ne rencontre jamais une Isabelle, ne se projette pas, se fige dans le présent pour l'éternité.

Il roule jusqu'à La Comelle, repasse chez lui, prend une des armes de chasse de son père, va au refuge, la trouve, l'abat de deux cartouches. Oui, deux cartouches devraient suffire pour l'effacer de la surface de la Terre. Il ne la laisse même pas parler. Pas un mot. Boum.

Si, avant de la descendre, il la fait mettre à genoux pour qu'elle l'implore. C'est la moindre des choses, l'entendre prononcer le mot « pardon ». Ensuite, il va à Lyon, trouve Beaulieu, il a son adresse personnelle et celle de son commissariat. Et boum, deux autres cartouches pour le beau mec qui s'est bien foutu de lui ce matin. « Bonne année », qu'il lui dira. *Et bonne santé, enculé*.

Deux choix s'offrent à lui. Passé, présent. Nina a mouillé l'ancre dans le présent et l'empêche de prendre le large. Il ne tient qu'à lui de larguer les amarres. Il lui reste cinq kilomètres à faire avant de prendre une décision : aller tout droit ou faire demi-tour. Une fois le péage franchi, il poursuit la route

jusqu’à Chalon ou il vérifie qu’il n’y a pas de flics et emprunte le contresens sur cinq cents mètres pour récupérer l’A6 et retourner à La Comelle.

*

Au début, Nina n’a pas cru Lili : « Ton mari s’est foutu en l’air sur l’autoroute. »

Puis elle a pensé à Étienne. Qu’avait-il fait en quittant le refuge ? Qu’avait-il provoqué ? Cela ne pouvait pas être une coïncidence.

Trois semaines après les obsèques d’Emmanuel, Lili et Nina étaient montées au cimetière pour aller sur la tombe de Pierre Beau. Puis elles s’étaient rendues sur celle d’Emmanuel, qui reposait à deux cents mètres, dans le caveau familial. Gé et Henri-Georges n’avaient pas mis de photographie sur le marbre noir. Juste une plaque : « À notre fils tant aimé ».

Pourquoi Emmanuel roulait-il à contresens sur l’autoroute ? Suicide ou accident ? Était-il troublé par ce que lui avait dit Étienne ? S’étaient-ils vus ?

Elle ne le saurait sans doute jamais.

Devant sa tombe, Nina avait frissonné. Puis, peu à peu, elle s’était figée. Elle avait senti la présence de l’homme dont elle portait toujours le nom. Comme si son mari tournait autour d’elle, hurlant sa haine qu’elle soit là, présente, simplement vivante face à lui.

Elle ne reviendrait pas.

En ressortant du cimetière, Nina avait réactivé son téléphone. La voix d’Emmanuel, comme revenue de l’au-delà, de l’ancienne vie, lointaine. Des dizaines et des dizaines de messages, alternant menaces, hurlements, sanglots, suppliques. « Où es-tu ? Reviens, je ne te ferai pas de mal. »

Elle les avait écoutés les uns après les autres, espérant, parmi toute cette folie, entendre la voix d’Adrien. Entendre : « Nina, c’est moi. »

Rien.

Elle avait tout effacé.

Puis elle avait demandé à Lili de l’emmener à l’Agence nationale pour l’emploi. Il fallait qu’elle s’inscrive pour retrouver du travail, une vie, un appartement.

86

31 décembre 2017

Un réveillon s’improvise sur la Spiaggia dell’Arenella. Une centaine de Palermitains, dont la plupart viennent des habitations qui longent la mer, ont allumé un gigantesque feu de camp. Ils ont dressé des tables collées les unes aux autres, recouvertes de nappes en papier maintenues par des coupes de fruits, et chacun dépose nourriture, vaisselle, bouteilles.

Nous nous joignons à eux, les bras chargés de victuailles, huile d’olive, pains aux herbes et à la tomate, diverses salades, gressins, amandes, pâtisseries siciliennes, champagne, whisky et vin.

Deux immenses cocottes en acier remplies d’eau frémissante attendent les linguine que l’on servira avec un peu de coulis de tomates à l’ail et au parmesan.

Chacun s’est fait beau pour l’occasion, l’élégance est partout.

Si la séparation ne rôdait pas autour de nous et que les spectres de Valentin et Marie-Castille ne collaient pas aux basques d’Étienne, nous serions presque heureux d’être là, ensemble, dans ce cadre idyllique, bercés par les éclats de voix et la légendaire bonne humeur italienne. Ici, c’est comme si les gens étaient allumés de l’intérieur. Comme lorsque Nina sourit.

Étienne porte du blanc, ses yeux sont cernés, ses traits creusés, il s’émacie de jour en jour, le bleu de son regard semble troublé, sans doute le cocktail médicamenteux qui le maintient dans une sorte de torpeur permanente. Malgré sa léthargie, il garde un semblant de sourire sur les lèvres.

Nina et moi sommes sûres que demain matin, il ne sera plus dans la chambre, qu'il se sera fait la malle.

Il l'ignore mais nous savons qu'il a déjà tout prévu, réglé la nuit dernière et la prochaine que nous passerons tous les trois à Palerme. Il va sans doute nous laisser de l'argent pour le ferry et l'essence du retour. Comme lorsque nous étions enfants et qu'il abandonnait sciemment quelques pièces dans nos sacs à dos pour acheter des bonbecs à la piscine.

Et pour une fois, il se fendra d'un mot à notre intention qu'il rédigera seul. Un morceau de papier sur lequel il écrira un truc du genre « Merci de m'avoir accompagné jusque-là. Je pars mourir tranquille ».

– « Mourir », ça prend un *r* ou deux ? nous a-t-il demandé tout à l'heure en s'habillant juste avant de quitter la pension.

Nina l'a regardé et lui a répondu, l'air de rien :

– Un seul *r* mais quand tu le conjugues au futur, deux. Sinon, « vivre » c'est plus simple, c'est un *r* à tous les temps.

Présentement, Étienne ne pense qu'à trouver une solution pour la musique de la soirée qui s'annonce. Les refrains italiens beuglés dans un micro par une brunette accompagnée d'un guitariste à la mine patibulaire ne lui semblent pas envisageables pour notre dernier réveillon. Il faut trouver une enceinte portable, s'éloigner et faire chanter sa playlist.

– J'en ai une dans ma valise, dis-je. J'attends que Nina ait fini et je vais la chercher.

– Je n'aurai pas droit à un enterrement, nous dit Étienne, mais comme on ne sait jamais, je veux que vous me promettiez qu'il n'y aura pas de musique merdique… Je veux du rock. Que du rock alternatif… Promis ?

– Promis, répondons-nous.

Nous sommes sur un rocher et formons un cercle. L'air est merveilleusement doux. Pas de vent, juste le ciel étoilé. Des odeurs de tomates cuisinées, de romarin et de feu de bois. Nina, assise en tailleur, tient son carnet à dessin dans la main gauche et nous croque au fusain avec la droite. Elle scrute nos visages, fronce les sourcils comme si elle nous découvrait pour la première fois, retourne à ses doigts qui caressent le papier rapidement. Elle porte un jean et une chemise blanche empruntée à Étienne. Un pull-over noir couvre ses épaules. Elle n'a rien perdu de sa silhouette juvénile. Ses yeux noirs brillent, jubilent. Elle est

amoureuse.

J’étais près d’elle quand elle a téléphoné à Romain Grimaldi depuis notre pension il y a une heure. Nina lui a dit qu’elle l’appelait pour lui donner des nouvelles de sa voiture. Elle a ri comme une petite fille quand Romain lui a répondu qu’il allait congeler le dîner du réveillon en attendant qu’elle rentre. « Même si on fête la nouvelle année le 15 mars prochain, je refuse de la commencer sans toi. »

Quand Nina a raccroché, j’ai failli lui demander si leur histoire n’allait pas un peu trop vite mais j’ai aussitôt ravalé. De quoi je me mêle ?

J’ai appelé Louise à mon tour.

– Ça va ?

– Oui.

– Mon frère ne souffre pas ?

– Je ne pense pas.

– …

– Louise ?

– Oui.

– Tu es tombée amoureuse d’Adrien, pas de Virginie.

– Adrien et Virginie c’est la même personne. C’est elle que j’aime, m’a-t-elle répondu pour la millième fois. Mais je refuse de vivre avec une femme en prison… Quand tu la libéreras, on adoptera peut-être un enfant.

– Mais j’ai un chat, bientôt deux !

Je l’ai entendue sourire.

– L’un n’empêche pas l’autre.

– Tu es sérieuse ?

– Oui.

– Tu as confiance en moi ?

– Oui. Tu m’appelleras à minuit ?

– Oui.

Quand j’ai raccroché, Nina s’est collée dans mes bras. J’ai respiré ses cheveux, puis son cou, doux et chaud, ma madeleine de Proust.

– C’est bien, ça, un enfant et deux chats… On va faire la fête ? a-t-elle murmuré. Mais genre la grosse fête, on se met minables et tout…

– Oh, que oui !

Elle a attrapé ma main et s’est mise à chanter comme une adolescente triste en marchant vers la plage. J’avais presque oublié sa voix si singulière qui s’est éraillée avec les années. Une voix de fumeuse qui n’a jamais fumé.

Et si un jour tu doutais de moi
J’ai un gage d’amour, la preuve par trois,
Je t’aime tant, je t’aime tant,
Avec mon sang j’ai marqué sur mon bras
À la vie à la mort ça ne s’efface pas,
Je t’aime tant, je t’aime tant.

Nina nous tend nos deux esquisses. Elle m’a dessinée pour la première fois.

– Merci, dis-je.

– J’ai une sale gueule, grimace Étienne.

Nous nous levons en même temps, il ne faut pas laisser traîner la nostalgie et la mélancolie, sinon nous allons gâcher la soirée, ce qui est inenvisageable. Je file dans notre chambre pour récupérer l’enceinte.

– J’ai appelé Marie-Castille, avoue Nina à Étienne.

– T’as pas fait ça…

– Si. Et tu devrais lui téléphoner… Tu sais, elle n’est pas du tout à nos trousses.

Dans le regard d’Étienne passent toutes sortes de sentiments contradictoires, peur, joie, contrariété, soulagement, honte, renoncement, espérance.

Il me gratifie d’un large sourire quand je reviens vers lui, mon enceinte à la main. Avant d’aller sur sa playlist, il dit à Nina : « Tu vois que je suis un gros con. »

87

27 avril 2003

BADI. RACE X ÉPAGNEUL. SENIOR. MÂLE. NÉ EN 1991. AU REFUGE DEPUIS 1999.

– Badi, c’est notre dernier vieux… Après moi, s’amuse Lili.

Ce matin, Lili porte un legging noir, des baskets vertes et un long tee-shirt jaune. Elle a ramené dans un chouchou ses cheveux, qui forment un palmier sur le haut du crâne. Elle ressemble à un ananas.

Nina vient d’arriver. Elle passe au refuge chaque matin avant de prendre son nouveau travail dans une compagnie d’assurances. Elle loue une petite maison dans le quartier où elle a grandi avec son grand-père, à deux rues de son ancien jardin.

Cela fait trois mois qu’Emmanuel Damamme est mort, pourtant, elle sursaute au moindre bruit, se réveille en nage, en proie à de terribles cauchemars où elle découvre que son cercueil est vide.

– Il va te falloir du temps pour intégrer son absence.

– Combien, tu crois ?

Nina aide Lili à accrocher un écriteau sur lequel on peut lire : « Pour la tranquillité des chiens, merci de ne pas stationner trop longtemps devant les box. Nous comptons sur votre compréhension. »

– Tu sais que c’est toi qui vas prendre le relais ?

– Quel relais ?

– Le mien. Je suis fatiguée. J’ai bossé toute ma vie.

– De quoi tu parles ?

– Je vais me retirer.

– Pour quoi faire ? plaisante Nina.

– La grasse matinée, répond Lili sans sourire.

– Tu es sérieuse ?

– Oh oui. Maintenant que tu es remise sur pied, je peux me casser.

Nina observe Lili en paniquant. Pourquoi diable faut-il que tous les gens qu'elle aime finissent par disparaître ?

– Je ne suis pas remise. J'ai encore peur d'Emmanuel, je rêve qu'il n'est pas mort… Si tu pars, je viens avec toi, dit Nina.

– Dis donc, petite, tu vas pas un peu me lâcher la grappe ? Il va de soi que ce sera toi la nouvelle directrice du refuge. En travaillant ici, tu n'auras plus de temps pour les cauchemars.

– …

– Il y a des évidences, et tu en es une.

– …

– Tu as perdu ta langue ?

– Où tu vas aller ? demande Nina sans conviction.

– Cagnes-sur-Mer.

– C'est loin.

– Il y a une belle église jaune là-bas. À la plage du Cros.

– Lili, tu es athée, s'agace Nina.

– C'est pas parce que je suis athée que je n'aime pas les églises. Et puis tu viendras me voir.

– C'est ce qu'on dit, « Tu viendras me voir » et, je sais de quoi je parle, on ne vient jamais.

88

1er janvier 2018

Étienne pénètre dans une église, il est seul. Il allume un cierge, ne sait pas communiquer avec Dieu, n'a jamais su. C'est comme avec son père, on ne sait pas communiquer avec ceux auxquels on ne croit pas.

Comme il a été déçu le jour où il a appelé ses parents pour annoncer la grande nouvelle. C'est Marc qui a décroché, ce qu'Étienne souhaitait tout au fond de lui, dans un recoin inavoué.

– Papa, accroche-toi, j'ai eu mon concours !

– Quel concours ?

Un blanc, Étienne a eu la sensation de tomber dans le vide en chute libre. Il est parvenu à articuler difficilement :

– Pour être lieutenant de police… On n'est pas beaucoup à l'avoir… Ça veut dire que je fais partie des meilleurs.

– Ah, ça… Bravo, on est fiers de toi, je te passe ta mère.

Une simple formule de politesse. « On est fiers de toi » ne signifie pas « je suis fier de toi ».

C'est parce que son père n'a jamais cru en lui qu'il a fini par ne plus croire en son père. Il s'est détaché de lui comme un bateau de sa bitte d'amarrage.

Quand il a appelé pour annoncer la naissance de son fils, Étienne a raccroché lorsqu'il a entendu la voix de Marc, il a recomposé le numéro jusqu'à ce que ce soit Marie-Laure qui réponde :

– Maman, il s’appelle Valentin, il est beau, quatre kilos, les yeux bleus.

– C’est peut-être trop tôt pour connaître la couleur de ses yeux, mon amour.

– Ah non, maman, je te l’affirme, mon fils a les yeux bleus.

Ce matin, il a juste envie de laisser une lumière derrière lui, ici, en Italie, une fois la lourde porte refermée. Comme une trace de son passage.

Son oreille gauche siffle. Enfant, Nina disait que quand c’est la gauche, donc du côté du cœur, ça veut dire qu’on parle de nous en bien. « C’est des conneries ça, Nina. »

Qui peut parler de lui à 6 heures du matin ? Marie-Castille et Valentin à la maison ?

Il a appelé son fils et sa femme hier soir :

– Bonne année, je vous aime.

– Quand reviens-tu ? a demandé Marie-Castille.

– Je ne reviens pas.

– Nina t’a dit pour Clotilde Marais ? C’est fini.

– Oui, je sais.

Il est à trois rues de la mer. Il entend son souffle. Étienne n’a jamais été aussi sûr de lui.

Quelques badauds rentrent chez eux en criant : *Buon anno !*

Il vient sans doute de passer l’un des plus beaux réveillons de sa vie. Comme promis, les Trois se sont isolés sur un coin de plage avec leur enceinte, du champagne, du whisky, des olives et du pain aux herbes. Ils n’ont pas su quand il a été minuit, ils ne changeraient plus jamais d’année. Ils ont dansé sur la playlist d’Étienne jusqu’à ce que le ciel commence à s’éclaircir, *sa* musique, Spacemen 3, Sonic Youth, Radiohead…

Un taxi s’arrête à sa hauteur. Il a trouvé un seul vol Palerme-Paris.

À l’aéroport, tous les stands sont fermés. Seule une hôtesse enregistre son bagage et lui tend un billet. Il embarque presque aussitôt et s’endort contre le hublot. C’est la première fois qu’il ne rêve pas de Clotilde. Elle a quitté son sommeil.

Une fois passé l’accueil où on lui demande une pièce d’identité, il s’installe dans la chambre 21. Sur le lit, il pose le portrait que Nina a fait de lui la veille, une photo de Valentin et Marie-Castille, une de Louise, Paul-Émile et leur mère, une des trois au concert d’Indochine en 1994.

« Bas-toi, nom de Dieu. » Depuis que la mère de Clotilde a prononcé ces mots, ils s'agitent en lui comme un animal enragé.

Il ouvre sa trousse de toilette, en sort des médicaments, les avale, s'allonge et ferme les yeux. Plus aucune douleur. Il est dans la cour de l'école Pasteur, attendant le verdict, le nom de leur instituteur. Cet instant est gravé dans *Blanc d'Espagne* : *Ce matin-là, je ne vois qu'eux, comme s'ils avaient avalé la lumière, comme si les autres élèves qui nous entourent étaient des figurants, et c'est moi qu'ils choisissent, qu'elle choisit, elle prend ma main*.

Ils donnent un concert tous les trois sur un trottoir, c'est la fête de la Musique, ils ont quatorze ans, Nina chante, une joie profonde, intérieure, un mélange de trac et de bonheur absolu, le nirvana. Jamais il n'y a eu autant de monde ni d'applaudissements dans les rues de La Comelle. Ils font du vélo, du skate, ils s'enregistrent sur un magnétophone, ils nagent, se filment avec le caméscope qu'il a piqué à son père, il fait l'amour, il danse, il y a du soleil, les souvenirs d'été sont toujours les premiers, il regarde sa sœur en douce, il mixe, ramène une mèche de cheveux derrière son oreille en vérifiant que les filles le regardent faire ce geste, il sait qu'il est beau, qu'il « boit la lumière », comme c'est écrit dans *Blanc d'Espagne*.

Juste avant de s'endormir, il dépose une fleur sur la tombe de Clotilde. Il est seul et sans voix.

Il dort.

Il rêve qu'il nage avec son fils, ils s'éloignent du bord, c'est jouissif, et puis, peu à peu, ça devient angoissant. Étienne dit à Valentin de repartir. « Non, papa, je reste avec toi. »

Étienne est réveillé par une inconnue en blouse blanche. Sa main est posée sur son avant-bras, sa voix est douce, le ton léger mais assuré.

– Bonjour, monsieur Beaulieu, on m'a dit que vous étiez installé, comment vous sentez-vous ? Le professeur a reçu votre dossier médical, on prévoit un bloc pour le 3. Demain, nous ferons les derniers examens complémentaires et vous rencontrerez l'anesthésiste. Je vous donne quelques papiers administratifs à remplir. Votre sœur nous a informés de votre désir de ne pas être réanimé si on rencontrait un problème au cours de l'opération, il faudra nous signer une décharge. Est-ce que vous avez besoin de quelque chose ?

– Non.

– Le repas du soir est servi à 18 h 30. Est-ce que vous suivez un régime particulier ?

– Non.

– Des allergies à signaler ?

– Non.

– Votre sœur nous a dit que vous ne souhaitiez pas de visites extérieures. À part elle, quelqu'un sait que vous êtes à Gustave-Roussy ?

– Non. Je voulais m'éloigner de Lyon.

– Une dernière chose, voici un formulaire pour spécifier le nom des personnes à informer en cas d'urgence. Il est préférable d'en mettre plusieurs.

– Nina et Virginie.

– Vous m'indiquerez leurs coordonnées complètes. Et s'il y a les numéros de téléphones fixes et de portables, c'est mieux.

89

2011

Sept ans après avoir repris la direction du refuge, Nina reçoit un appel, sa mère vient de faire un AVC et se trouve dans un hôpital de Caen entre la vie et la mort. Si elle souhaite la revoir, il faut faire vite.

– Comment avez-vous eu mes coordonnées ?

– Dans son sac.

– …

Lili revient de Cagnes-sur-Mer pour l'accompagner. « Pas le courage d'y aller toute seule. »

Où se situe ce lieu, « entre la vie et la mort » ?

Nina découvre une inconnue allongée dans un lit du service de réanimation. Elle n'est plus la même que le soir où elle l'a vue dans le jardin, la machine à coudre d'Odile dans les bras. Marion a grossi. Nina se demande s'il n'y a pas erreur sur la personne, va vérifier auprès du personnel soignant : « Vous êtes sûrs que cette femme est Marion Beau ? »

« Je te laisse seule avec elle », lui dit Lili avant de quitter l'unité.

Nina panique. Elle a peur de rester en tête à tête avec la presque morte. Pour tuer le silence, elle se met à parler comme si elle participait à un groupe de parole.

– C'est moi, Nina. Je demande pardon quand je suis invitée quelque part. Je baisse la tête. Ne pas manger de viande, c'est comme un alcoolique qui est

obligé de dire non merci à un verre de vin. Même pas un petit apéritif ? Même pas une tranche de saucisson ? On a l'air suspect, anormal, marginal. On vit dans un monde où on filme les bovins comme des stars de cinéma au Salon de l'agriculture, on les caresse, on les admire. Et quelques jours après, on les dézingue dans l'ombre, quand la porte est refermée. Moi, ça me choque. Ça me rappelle ma vie avec Emmanuel, quand j'étais plus mariée qu'heureuse. Je vivais dans un monde où je faisais semblant. Ce monde où on aime à dire : « Je préfère ne pas savoir. » J'entends souvent : « S'occuper d'un refuge, c'est un sacerdoce. » Trouver ce qu'il y a de gratifiant et de bon là-dedans, tu peux toujours chercher. Tenir le coup. Tu le fais pour leurs regards. Aimer les animaux mais ne surtout pas les adorer, sinon tu meurs de chagrin. Il y a beaucoup de moments dans une année où j'ai envie de tout laisser tomber. Abandonner les abandonnés. Me trouver un boulot peinard, ailleurs, où ce serait propre, chaud, sec et silencieux. Où j'arrêterais de les entendre gueuler ou me renifler le cul quand je sors les promener. Où je n'aurais pas tout le temps des poils sur mes vêtements en guise de bijoux. Où le parfum qu'on m'a offert pour Noël dernier aurait quelque chose à faire sur ma peau. Où les autres ne me regarderaient pas comme une simplette, une folle, une désespérée. « Ah, tu t'occupes des animaux, ça gagne combien, ça ? » Ou bien : « Mais il y a tellement de gens qui ont besoin qu'on s'occupe d'eux. » C'est difficile, voire impossible, d'expliquer qu'au fond, c'est la même chose. Pour un homme ou un animal, le geste est exactement le même. Avec les années, ce sont des poules, lapins, cochons d'Inde ou furets que je retrouve dans des cartons. Les gens changent d'animaux domestiques mais pas d'habitudes. Sans compter le nombre d'appels anonymes pour dénoncer du bétail sans nourriture ni eau. Chiens de chasse et autres bestioles qui crèvent au bout d'une chaîne, entassés dans un chenil ou sur un balcon. « Allô, les voisins ont oublié leur cheval dans un jardin depuis trois mois », « Allô, il y a les deux tigres d'un cirque dans une cage en plein soleil à côté du rond-point du supermarché »… Ici, c'est le service des réclamations. On fait ce qu'on peut. On convoque le rire, organise des apéros, des moments café-croissants, sinon on ne tiendrait pas. Les hivers sont rudes, les étés désespérants. Quand les autres partent en vacances, toi tu trimes, tu récupères de nouveaux chiens qui n'ont pas eu droit à la plage arrière de la voiture et des chats qui n'ont que la peau sur les os. Il faut faire de la place. Les box débordent. On se débrouille et on pousse les

murs. Ici, on garde tout le monde. On n'envoie personne dans le couloir de la mort. À côté de ça, les Salons du chiot continuent à s'engraisser en toute impunité. Ce sont les gens du gouvernement qui font les lois. Et le gouvernement, il est à des années-lumière de la merde qui colle à nos bottes. Le plus dur, c'est peut-être de devoir récupérer l'animal de compagnie d'un vieux, mort ou placé en Ehpad, qu'aucun enfant ne veut prendre chez lui. J'ai failli arrêter plusieurs fois, j'ai consulté les petites annonces dans le journal pour trouver un job dans des bureaux, reprendre une formation, ouvrir une boutique de souvenirs, mais non. Parce qu'un matin tu te lèves, tu y vas le cœur lourd et il y a quelqu'un qui adopte, ça change le cours de la journée, tu respires mieux, au moins tu as servi à cette vie-là, qui n'est pas moins importante qu'une autre vie. À part ça, j'ai eu une enfance heureuse avec ton père.

Pendant tout ce temps de parole, Nina ne s'est pas assise et n'a pas touché Marion. Puis elle repart comme elle est venue, avec Lili. Il est trop tard. Sa mère lui a manqué, mais c'était il y a trop longtemps.

90

2 janvier 2018

Il est presque minuit. Nina vient de me déposer devant chez moi, deux mille deux cent soixante-six kilomètres de voiture avec quelques brefs arrêts dans des stations pour boire un café ou avaler un sandwich.

C'est Louise que je trouve endormie sur mon canapé, et non la cat-sitter. Un plaid couvre ses jambes, elle porte un jean, celui que je préfère, et un pull à moi, un vieux truc moche mais doux. Nicola est roulé en boule dans ses bras. En sept jours, il a doublé de volume. On dirait que ce n'est plus lui. Je pose mon sac de voyage sans faire de bruit pour ne pas les réveiller. Louise ne s'endort jamais lorsqu'elle est avec moi, comme s'il fallait qu'elle s'échappe dès que le jour se lève. Une malédiction sur nos têtes que moi seule peux juguler.

Je repense à ce déjeuner avec mon géniteur au restaurant de l'hôtel des Voyageurs le 18 août 1994, le lendemain de l'enterrement de Pierre Beau.

Il voulait que nous fêtions mon bac et la mention que je venais de décrocher, parler de mon avenir à Paris. Depuis plus d'une semaine, j'avais préparé mes questions : « Ton travail, tes collègues, la vie à Paris, les expositions, les concerts, tu vas au théâtre de temps en temps ? » Moi, je parlerais de musique, des derniers romans que j'avais aimés, de Nina et Étienne. Nous trois à Paris, notre volonté de vivre ensemble, le Crous.

Et voilà que Pierre Beau était mort. Un bouleversement.

Il est arrivé en mâchouillant un chewing-gum qu'il a mis dans une serviette en

papier, j'ai trouvé ça dégueulasse, répugnant. Ça commençait mal. Il a commandé deux coupes de champagne. « Il faut fêter tes résultats. »

Il me connaissait si peu qu'il ignorait que je venais de perdre l'homme de ma vie. Ma seule figure paternelle.

On a bu une deuxième coupe. À la troisième, j'avais épuisé tous mes sujets de conversation, les silences s'invitaient déjà et j'étais ivre. C'était la première fois que je me saoulais avec mon père. La première fois que je pensais à lui comme étant mon père.

– Qu'est-ce que tu veux manger ?

– Comme toi.

Il a commandé les hors-d'œuvre et le plat du jour.

– Nous allons trinquer à ton avenir.

– Mon avenir en général, il est incertain.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Qui je suis… y a comme une erreur de fabrication, ai-je dit en éclatant de rire.

– Je ne comprends pas.

– Tu as vu le film *Un après-midi de chien* avec Al Pacino ?

– C'est vieux, ça, a-t-il dit en sauçant sa vinaigrette.

– 1975.

– Ah oui, c'est ce que je dis, ça date pas d'hier. J'ai dû le voir, je ne m'en souviens pas… Tu n'as pas faim ? Tu ne manges rien.

– C'est l'histoire d'un homme qui cambriole une banque pour payer une opération à son ami. Une opération très particulière… Un changement de…

– Elle est triste ton histoire.

– Oui, désespérément triste.

Je me suis levée en prétextant aller aux toilettes. J'avais du mal à respirer, j'ai monté un escalier, je suis arrivée dans un long couloir recouvert de moquette rouge sang, la porte d'une des chambres était ouverte, le lit défait, la fenêtre entrebâillée, je me suis penchée en avant, j'ai pensé me jeter sur le trottoir tête la première. Nina était avec Damamme, Étienne allongé dans le lit de Nina. Les draps devaient encore porter l'odeur de nos corps.

J'ai vu le téléphone, composé le numéro des Beaulieu, le fixe que je connaissais par cœur. C'est Louise qui a répondu.

– C’est moi. Ça va ?

– Oui. Tu veux parler à mon frère ?

– Non, à toi.

– Où es-tu ?

– À l’hôtel des Voyageurs, dans une chambre.

– Je croyais que tu déjeunais avec ton père.

– Je déjeune avec lui. Il est en bas, au restaurant.

– Pourquoi es-tu dans une chambre ? Tu as une drôle de voix. Tu as bu ?

– On reviendra tous les deux dans cet hôtel ?

– Tu pars vivre à Paris.

– Je reviendrai à La Comelle. Pour Noël. Les gens reviennent toujours chez eux pour Noël. Promets-moi qu’on sera tous les deux dans cette chambre le 24 décembre prochain, à minuit.

– Je te le promets.

J’ai raccroché. Je pense que si elle m’avait dit : « Non, va te faire voir, toi et ton hôtel », je me serais jetée par la fenêtre. Louise m’a toujours dit oui, c’est la chance de ma vie. Qui peut se réjouir d’avoir un seul ami qui dise toujours oui ? Je suis redescendue, j’ai fini de déjeuner, le cœur un peu plus léger. Je n’étais pas seule. Ce jour-là, j’ai su que je ne serais jamais seule.

Louise ouvre les yeux, elle me sourit.

– Je sais où est Étienne mais je n’ai pas le droit de le dire, j’ai juré. Bonne année mon amour… C’était bien l’Italie ?

– Je t’ai rapporté de l’huile d’olive, du pesto, un chapelet à l’effigie du pape François et des tomates séchées. Étienne m’a demandé si nous couchions ensemble.

Louise éclate de rire puis en sanglots. Je la prends dans mes bras.

– Ça fait trop longtemps, Louise. Tu es toujours partante pour m’accompagner jusqu’à ma peau de fille ?

– Oui.

Je la regarde et la trouve belle. Si seulement je savais écrire à cet instant précis sa beauté, son regard, sa profondeur, sa gravité avec des restes d’enfance sur le visage. Une douceur.

– Si je change d’avis, si une fois de plus je me déballonne au dernier moment, est-ce que tu resteras quand même avec moi ?

– Je crois. Peut-être. Je ne sais plus. Non. Je t’attends depuis trop longtemps.

– C’est la première fois que tu me dis non.

– Il y a quelques jours j’ai lu un truc. Imagine que tu ne puisses pas bouger depuis des années parce que tu as le poing fermé à l’intérieur d’un récipient et que pour réussir à sortir ta main, te libérer, il te suffirait de lâcher ce que tu retiens dans ton poing serré.

Elle fait un geste de la main pour accompagner ses mots :

– Tu ouvres ta main, tu perds ce qu’il y a dedans, ça tombe au fond du récipient, mais tu es libre.

91

2018

On est en avril et il devrait faire beau. Assise sur les galets de la plage du Cros, Nina observe l'église jaune dont Lili lui a parlé pour la première fois il y a quinze ans. Depuis, Nina y est souvent entrée pour brûler des cierges. *Qui que vous soyez, protégez ceux que j'aime.* Depuis quelques mois, Romain a rejoint la liste de ses vœux.

Ce matin, la mer dégorge. Nuances de bleu et de vert qui bataillent, la ligne d'horizon est violette, le vent sèche les lèvres.

Nina est arrivée à Cagnes-sur-Mer hier avec Romain, sur un coup de tête, pour passer le week-end de Pâques avec Lili.

Romain et Lili sont partis sur le marché. Nina adore cette solitude. Écouter de la musique dans ses écouteurs, se couper du monde depuis son lopin de terre imaginaire en observant la Méditerranée, sa valse langoureuse et aveuglante qui fait mal aux yeux. Elle pense à son grand-père qui ne l'a jamais vue.

Il commence à pleuvoir. Elle rentre, monte les trois étages du vieil immeuble, les tomettes rouges sur le sol, les odeurs de cuisine dans l'escalier. Sur le balcon dont les deux baies vitrées sont entrouvertes et vibrent sous le vent, Lili a planté des pieds de tomates cerises dans des pots qui ont la même couleur que ses vêtements : rouges, jaunes et verts.

Nina va dans la salle de bain pour essuyer son visage, se regarde dans le miroir. Aujourd'hui, Romain lui a dit qu'elle ressemblait à une Sino-Afghane. Il

lui invente un métissage chaque jour. C'est son grand jeu au réveil : « Ce matin tu as une tête de Turco-Russe… d'Arabo-Polynésienne… de Thaïlando-Serbo-Croate… d'Italo-Brésilienne… d'Italo-Marocaine… »

Elle passe la main dans ses cheveux noirs coupés au carré, ses yeux en amande ont la même couleur que sa chevelure, quelques taches brunes viennent de faire leur apparition autour de ses lèvres pleines.

Son téléphone sonne, un numéro qui commence par 03, elle reconnaît l'indicatif de la Bourgogne. Ce n'est ni le numéro du refuge ni celui de Simone.

– Je ne pouvais pas attendre mardi prochain pour vous parler.

C'est la voix de son médecin qui claque comme le vent à l'extérieur. Mylène Vidal a remplacé le docteur Lecoq en 2006 lorsqu'il a pris sa retraite. La première fois que Nina l'a rencontrée, elle s'est sentie en confiance, la consultation a duré plus d'une heure, Nina lui a raconté son enfance et le jour où elle a vu le dossier médical de sa mère dans les mains de Lecoq, vingt ans plus tôt.

Mylène Vidal a cherché dans son ordinateur et vu que le dossier de Marion Beau avait été envoyé dans un centre médical à Villers-sur-Mer en 1999. Elle a contacté ses confrères en Normandie : « Bonjour, j'effectue une recherche génétique pour un don d'organe, je souhaite joindre Marion Beau, une ancienne patiente, née le 3 juillet 1958… » Une minute après, Nina tenait l'adresse de sa mère ainsi qu'un numéro de téléphone entre ses mains.

Nina a gardé cette adresse et ces chiffres griffonnés au feutre noir pendant des années, au fond d'un tiroir. Plusieurs fois, elle a composé le numéro de téléphone et raccroché avant que quelqu'un réponde.

Puis elle a revu Marion « entre la vie et la mort » en 2011. Et découvert que sa mère avait elle aussi son numéro de téléphone. Comment l'avait-elle obtenu ? Pourquoi ne s'étaient-elles jamais appelées ? Pourquoi avaient-elles eu si peur l'une de l'autre ?

Le jour de l'enterrement de Marion, ils étaient quatre : Nina, Lili, l'employé des pompes funèbres et un petit homme chauve, les yeux clairs, l'air débonnaire. Nina ne s'attendait pas à voir un inconnu au cimetière d'Auberville ce matin-là, c'était comme si un intrus débarquait à une fête qu'elle aurait organisée.

– Vous connaissiez Marion Beau ?

– Oui, c'était une amie d'enfance.

– Vous êtes mon père ?

– Non, a-t-il souri. Marion était une simple amie.

– Il n’y a pas de simples amis.

L’homme a été troublé par les mots de Nina. Ils se sont salués et sont repartis chacun de leur côté.

Quelques semaines après, Nina a reçu une lettre au refuge.

« Chère Nina,

Je suis Laurent, l’ami de ta mère. Nous nous sommes parlé brièvement au cimetière, trop brièvement.

Avec le recul, je pense que tu as raison, il n’y a pas de simples amis. Elle était un peu la sœur que je n’ai jamais eue.

J’ai bien connu tes grands-parents, surtout ta grand-mère. C’est une des raisons pour lesquelles je t’écris. Parce qu’on a besoin de savoir d’où l’on vient. Et je t’ai sentie pleine de questions.

Ta grand-mère était une femme douce et délicate. Je tiens à ce que tu saches qu’Odile Beau est un de mes plus jolis souvenirs. Quand elle faisait un gâteau, elle en faisait toujours assez pour en donner aux autres. Des bols de soupe étaient distribués aux célibataires et aux vieux du quartier. Je ne repartais jamais de chez elle les mains vides. “Tu donneras ça à tes parents.” Toujours un morceau de tarte, un pot de confiture, des pommes du verger. Parfois, je quittais la maison en douce pour ne pas qu’elle me voie, j’en avais marre de porter toutes ces choses qu’elle me refilait inévitablement. Si tu savais comme je regrette.

La vie est injuste, mais cela, je ne te l’apprends pas, Nina. Le diable touche davantage les anges que les salauds, c’est bien connu, leur cœur est si facile à dévorer. En 1973, Odile est tombée malade. Elle parlait de son cancer comme d’une mauvaise grippe : “Ça va passer.” Elle ne voulait pas faire de bruit, je te l’ai dit, elle était délicate. Sans doute trop. Sa santé s’est détériorée. Désormais, je repartais de chez elle les mains vides, sans me cacher.

Marion a changé. Elle, si drôle et légère, pétillante et désinvolte, est devenue grave et blessante. Elle m’insultait, insultait le ciel, Dieu et tout ce qui lui tombait sous la main. Et surtout elle accusait son père. Elle lui en voulait de minimiser la maladie de sa femme.

“Il ne veut pas l’emmener à l’hôpital, il veut garder bobonne sous la main ! Putain, Laurent, ma mère va crever !” J’ai tenté d’expliquer à Marion que ton grand-père n’était pas le seul responsable. Je lui répétais : “Laisse les idées noires survoler ta tête mais ne les laisse jamais faire leur nid dans tes cheveux.” Mais Marion ne m’écoutait plus.

Quand Odile s’est éteinte à l’hôpital, ton grand-père a téléphoné à mes parents pour dire que c’était fini. Marion était chez moi, elle a tout cassé dans la maison, elle était incontrôlable.

Elle n’est pas allée à l’enterrement. Cela a choqué toute la ville, mais elle se fichait de choquer, elle souffrait trop pour penser à ce que pensaient les autres.

À partir de ce jour, elle n’a plus mis les pieds à l’école, elle a commencé à boire, à sortir, à fuguer, à faire n’importe quoi. Plus elle se détruisait, plus elle avait le sentiment de détruire son père. Je ne veux pas entrer dans des détails sordides qui saliraient la mémoire de Marion, beaucoup trop jeune pour un si grand drame. Perdre une maman, c’est perdre le monde.

Je continuais à la voir, nous nous retrouvions régulièrement dans un petit troquet de La Comelle qui n’existe plus.

J’en arrive à toi.

Tu m’as demandé si j’étais ton père.

Tu ne t’appelles pas Nina par hasard. Si tu avais été un garçon, tu te serais prénommée Nawal.

Un soir, Marion m’a annoncé qu’elle était amoureuse, que sa vie allait changer, elle avait dix-sept ans, le garçon aussi. Je le connaissais de vue, il prenait le même bus que moi pour aller au lycée. Il s’appelait Idras Zenati, il était kabyle, un garçon timide, beau. Marion s’était assagie depuis qu’elle avait rencontré Idras. Ils ne se séparaient plus que pour rentrer chez leurs parents le soir. Marion prenait le bus avec nous mais n’allait pas en cours, elle l’attendait dans un café toute la journée.

Elle est tombée enceinte. Les deux amoureux avaient planifié cette grossesse. Ils avaient pour projet de quitter leurs familles respectives pour fonder un foyer. Comme ils n’étaient pas majeurs, ils avaient déjà fait des démarches pour savoir comment obtenir leur émancipation.

Mais tout a capoté.

Dès qu’Idras a commencé à évoquer la jeune fille dont il était amoureux,

française, enceinte de lui et qu'il voulait épouser, son père l'a fait taire. Le lendemain, il a emmené toute sa famille en Algérie. Ils sont partis comme des voleurs, laissant tout derrière eux pour échapper à la "honte".

Idras a réussi à prévenir Marion par téléphone : "Ils me kidnappent, je reviendrai quand je serai majeur. Attends-moi, je reviendrai."

Marion était enceinte de six mois. Au vide et à l'absence s'est ajoutée la solitude. Elle n'avait plus que moi. Les autres l'avaient fuie.

Nous avons fêté ses dix-huit ans un mois avant ta naissance, tous les deux, et déjà Marion avait échafaudé un plan diabolique pour "détruire" ton grand-père, comme elle disait.

Elle a accouché et t'a presque aussitôt confiée à lui avant de partir s'installer en région parisienne avec moi. Car c'est chez moi que ta mère s'est réfugiée après ta naissance. Nous vivions à deux dans une chambre de bonne. Moi, je poursuivais mes études et elle travaillait dans une boulangerie du quartier. Elle ne voulait plus entendre parler d'école, d'apprentissage, d'avenir, d'Idras.

"Au fond, ça m'arrange qu'il soit parti, me répétait-elle, qu'est-ce que j'aurais fait d'un mari à mon âge ?" Elle mentait. Elle espérait toujours qu'à sa majorité Idras reviendrait en France et que tous les deux iraient te récupérer.

Mais il n'est jamais revenu.

Et il y a pire, Nina, Marion en voulait tellement à Pierre d'avoir laissé mourir Odile qu'elle a inventé une histoire terrible. Elle lui a fait croire que tu étais le fruit d'un viol. "Si tu avais vu sa tête quand je lui ai raconté ça, m'a-t-elle avoué en souriant tristement, maman est vengée."

Je l'ai suppliée de dire la vérité à ton grand-père, que tu étais une enfant de l'amour, que si elle ne le faisait pas, moi je le dirais. Elle m'a répondu : "Tout le monde m'a trahie, pas toi, Laurent, pas toi."

Un soir, je suis rentré de la fac, Marion était partie. Elle m'avait laissé un mot : "Merci pour tout ! Gros bisous."

Elle avait cessé de vous attendre, Idras et toi.

J'imagine que le père d'Idras l'avait convaincu que Marion était une mauvaise fille, qu'il ne pouvait pas être le père de l'enfant. S'il avait pu te voir ne serait-ce qu'un instant, il aurait compris que c'était faux.

Marion m'a rappelé des années après son départ. Elle vivait en Bretagne,

faisait les marchés avec un type qu'elle avait rencontré là-bas. "Franchement, mon Lolo, je suis bien, j'ai ma vie maintenant."

Que signifiait "j'ai ma vie maintenant" ?

L'été 1980, je suis allé voir ton grand-père. Tu jouais dans le jardin. Te voir m'a bouleversé. Tu étais si jolie, une biche. Oui, j'ai ce souvenir de toi, un petit animal gracile et doux. Tu m'as dit : "Bonjour monsieur." Et j'ai fondu en larmes.

Ce jour-là, j'ai raconté la vérité à Pierre, que tu étais l'enfant d'Idras Zenati, qu'il n'y avait aucun doute là-dessus. Il a fait semblant de me croire. Il m'a répondu : "Nina est mon petit, peu importe d'où elle vient, c'est mon petit."

Voilà, Nina, tu sais un peu plus de choses à présent.

Je te joins mon numéro de téléphone et une photo de classe que j'ai retrouvée. Ton père est le deuxième garçon du premier rang en partant de la gauche, celui qui porte un pull-over à rayures bleues. Sur ce cliché, il a seize ans.

Je t'embrasse bien affectueusement,

Laurent »

Nina a regardé longtemps ce bel adolescent au regard clair et doux. Elle avait envie de crier sur tous les toits : « C'est lui mon père ! J'ai un père ! Regardez comme il est beau ! »

Et la photo a rejoint le tiroir où elle avait rangé l'adresse de Marion en Normandie, celle griffonnée quelques années auparavant par le docteur Vidal sur un morceau de papier.

Son père aurait toujours seize ans.

Idras et Marion s'étaient aimés, c'était ça le plus important.

Son grand-père l'avait élevée, c'était ça le plus important.

Elle était née d'un amour de jeunesse.

Cette lettre, Nina l'avait attendue toute sa vie. Elle avait fini par la recevoir.

Nina est toujours dans la salle de bain, son téléphone collé à l'oreille. Elle entend les rires de Romain et Lili dans l'escalier, deux adolescents dans un couloir de collège. Romain a la légèreté d'un papillon et possède la joie des élèves qu'il supervise.

– Nina, le laboratoire vient de m'envoyer le résultat de vos analyses.

Le retour sur terre est brutal. Le ton de Mylène Vidal est presque solennel. Nina pense aussitôt à la maladie d'Étienne et d'Odile. Cette fatigue qu'elle trimballe depuis des semaines, cette douleur lancinante dans le dos… Nina tremble, elle s'assied sur le rebord de la baignoire. Elle songe à eux trois et à Romain. *Nous étions pourtant si bien.*

– Où êtes-vous ?

– Au bord de la mer, souffle Nina.

– Vous n'êtes pas à La Comelle ?

Mylène Vidal paraît contrariée.

– Non, répond Nina. Partie pour le week-end…

– Seule ?

– En famille, avec mon ami.

C'est très con le mot « ami », pense Nina tout à coup, *mais moins que « compagnon », ça je le laisse pour mes chiens. Et je ne vais pas dire « mec » ou « amoureux » à mon médecin.*

On est en avril et il devrait faire beau.

Elle ferme la porte de la salle de bain à clé. Écoute les éclats de voix joyeux de Lili et Romain dans la cuisine *qui ne savent pas encore*, se dit-elle.

Nina a envie de raccrocher. *Et si on attendait la semaine prochaine pour les mauvaises nouvelles…*

– J'ai quelque chose de grave ? finit-elle par chuchoter.

– Pas du tout, Nina, tout est parfait.

– Alors quoi ?

– Vous êtes enceinte.

92

4 décembre 2018

Ce matin, Nina m’a vue pour la première fois. Elle m’a longuement regardée pendant que je déposais les trente kilos de croquettes sous les inscriptions ABANDONNER TUE et PRIÈRE DE BIEN REFERMER LA PORTE DERRIÈRE VOUS.

Son regard n’a pas glissé comme les gouttes de pluie sur mon imperméable.

Elle s’est approchée de moi en souriant, il pleuvait comme vache qui pisse. Elle portait ses bottes en caoutchouc trop grandes et avait un long tuyau d’arrosage à la main qu’elle a fini par lâcher, derrière elle.

Remerciements

Merci à mes lectrices et lecteurs. À votre ferveur qui éblouit chaque jour de ma vie et me porte à continuer. Mes lendemains qui chantent, c'est vous.

Merci à mes trois essentiels : Valentin, Tess, Claude.

Merci à mes trois anges gardiens : Mickaël, David et Gilles.

Merci à toute l'équipe de l'ADPA Refuge Annie-Claude Miniau : www.refuge-adpa-gueugnon.org

Merci à Maud, sa directrice, qui m'a aidée à apprivoiser Nina.

Merci à Annie, sa présidente, qui m'a téléphoné pour que je devienne leur marraine.

Au moment où j'écris ces lignes, Badi, notre « dernier vieux », part en famille d'accueil et Boulet a rejoint Pascale au ciel l'été dernier.

Merci à www.fondationbrigittebardot.fr pour son aide indéfectible.

Merci à tous les refuges, quels qu'ils soient, où qu'ils soient. Chaque être devrait avoir un refuge. Merci aux BÉNÉVOLES du monde entier.

Merci à mon inégalable famille Albin Michel : sans vous, je ne serais pas.

Merci à ma remarquable équipe du Livre de Poche.

Merci aux enchanteurs du groupe Indochine, mes héros de tous les temps. Votre talent, vos victoires, vos célébrations, quelle histoire. Nicola, Olivier : merci pour le regard que vous me portez. C'est une joie et une fierté immenses.

Merci à Philippe Besson pour *Arrête avec tes mensonges*. La nécessité de *Trois*, c'est grâce ou à cause de vous.

Merci à Vincent, Noa et Boaz pour m'avoir confié un peu de leur adolescence.

Merci à Steph de m'avoir beaucoup donné.

Merci à Cécile et Dominique qui ont eu mille vies, dont une de facteur.

Merci à mon comité de lecture personnel, mes amis, ma famille, ma chance : Maëlle, maman, papa, Tess, Claude, Angèle, Julien C. (qui m'a soufflé les dernières lignes), Juju, Salomé, Sarah, Shaya, Simon, Caroline, Grégory, Amélie, Charlotte, Émilie, Audrey D., Audrey P., Béatrice, Florence, Elsa, Cath, Laurence, Arlette, Emma, Manon, Paquita, Carol, Paty, William, Michel et Françoise.

Merci à Christian Bobin, Baptiste Beaulieu, Virginie Grimaldi, François-Henri Désérable : je vous ai

emprunté vos noms et ce n’est pas du tout par hasard.

Merci à ceux qui m’ont inspirée et sont cités ou repris dans ce roman : Indochine, Calogero, Zazie, Joe Dassin, Étienne Daho, Francis Cabrel, Michel Berger, Alain Souchon, William Sheller, Alain Bashung, Kurt Cobain, Nirvana, Bono, U2, Depeche Mode, Pierre Perret, Philippe Chatel, a-ha, Mère Teresa, Sœur Emmanuelle, Lady Diana, Jean-Jacques Goldman, Peter Falk, Richard Kalinoski, Irina Brook, Simon Abkarian, Corinne Jaber, Dario Fo, Victor Hugo, Faïza Guène, Nancy Huston, Patrick Süskind, Isabelle Adjani, Camille Claudel, Danièle Thompson, Claude Lelouch, Henri-Georges Clouzot, Jean-Pierre Jeunet, Jean-Loup Hubert, Luc Besson, Patrick Poivre d’Arvor, Jacques Pradel, Patrick Sabatier, Christophe Dechavanne, Jean-Luc Delarue, Bernard Rapp, Marcel Pagnol, KOD, les Inconnus, Lio, Jacno, Larusso, Françoise Hardy, The Cure, Madonna, Mylène Farmer, Enzo Enzo, The Cranberries, INXS, The Clash, Oasis, The Pixies, Sonic Youth, Spacemen 3, Bérurier Noir, Matthieu Chedid, Billy Ze Kick et les Gamins en Folie, madame Bléton, Roger Federer, Marie Trintignant, Nelson Mandela, Cabu, Wolinski, Stromae, Prince, Michael Jackson, David Bowie, Jim Courier, Youri Djorkaeff, Cock Robin, The Christians, 2 Unlimited, Bruce Springsteen, Négresses Vertes, Mano Negra, Jim Morrison, Johnny Hallyday.

Merci à Vincent Delerm qui m’a tellement porté bonheur que je le remercierai ad vitam.

Merci à Éric Lopez, Sylvaine Colin, Alain Serra, Isabelle Brulier, Patrick Zirmi, Marie-France Chatrier, Stéphane Baudin, Émilie et Benjamin Patou, Vincent Vidal, Yves-Marie Le Camus, Didier Lopes, Michel Bussi et Agnès Ledig.

Merci à Laure Manel : c’est pendant que tu me dédicaçais *La Délicatesse du homard* que Virginie m’est littéralement tombée dessus.

Merci à tous mes animaux passés, présents et à venir, vous m’agrandissez.

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Albin Michel

LES OUBLIÉS DU DIMANCHE, 2015.
CHANGER L'EAU DES FLEURS, 2018.